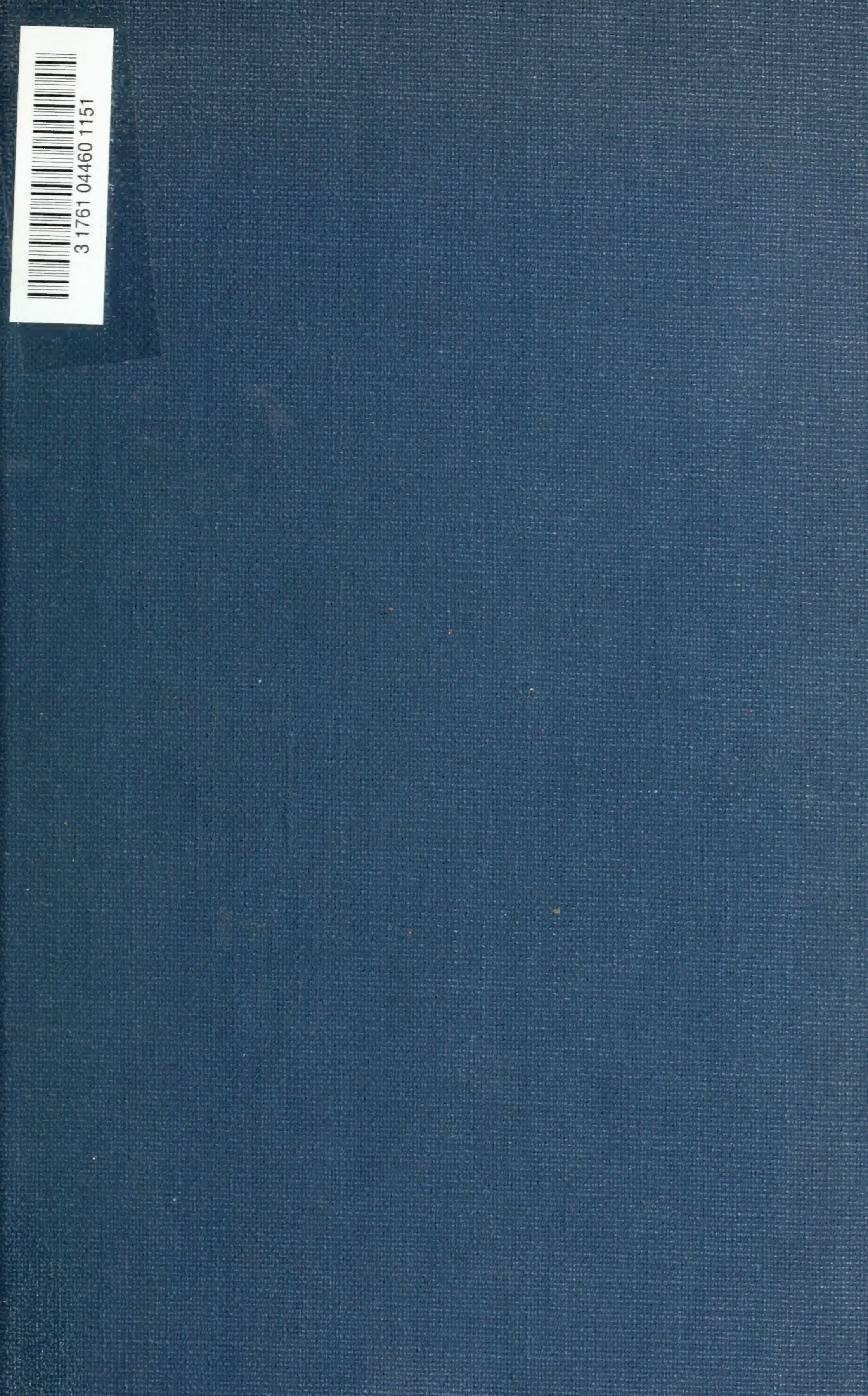
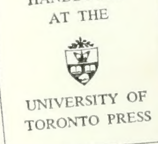



HANDBOUND
AT THE
UNIVERSITY OF
TORONTO PRESS









VOYAGE

DANS LA

RUSSIE MÉRIDIONALE

ET LA CRIMÉE.

IMPRIMERIE DE DECOURCHANT,
1, rue d'Erfurth.





S. M. NICOLAS Ier,

Empereur de toutes les Russies.



Voyage dans la Russie Méridionale et la Crimée

par la Hongrie, la Valachie et la Moldavie

Exécuté en 1837

PAR M. ANATOLE DE DÉMIDOFF

Édition illustrée de soixante-quatre dessins

PAR RAFFET.

Dédié à S. M. Nicolas Ier, Empereur de toutes les Russies.



Intérieur d'une famille tatare.

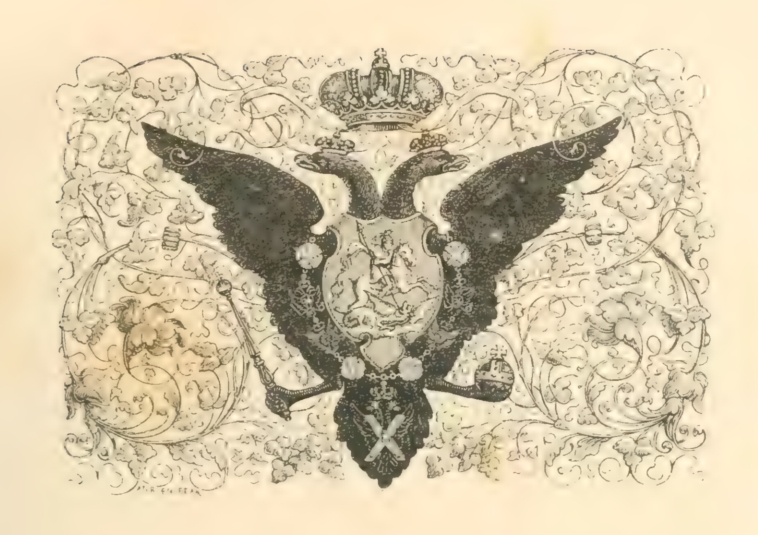
Paris

Ernest Bourdin et Ce, Éditeurs.

10, Rue de [illegible]

M DCCC XL.





PRÉFACE.



vant d'entreprendre le long voyage dont nous allons donner le récit, nous nous étions préparés par des études sérieuses aux recherches minéralogiques et géologiques qui nous poussaient vers la Russie méridionale. L'auguste protection qui veille sur cet empire.

et qui s'inquiète avec une sollicitude toute paternelle des moindres détails de son administration, daigna encourager notre entreprise. C'était d'ailleurs la première fois que pareille tentative avait été faite sur la partie la plus jeune et la moins connue de la Russie.

Aujourd'hui, après des travaux préparatoires faits en commun, nous publions les observations scientifiques, les souvenirs, et les tableaux de ce voyage. Dans ce livre destiné à faire connaître les contrées que nous avons parcourues, chacun de nous a consigné ses remarques et ses études, chacun a exposé ses modestes conquêtes scientifiques. Ainsi cette œuvre commune est destinée à dire à tous ceux qui aiment les progrès des sociétés humaines, les merveilleux résultats et les brillantes espérances de ces peuples et de ce sol qui, il y a un demi-siècle, n'étaient encore connus que sous leurs noms fabuleux.

Qui pourrait dire combien d'âges avaient vu se succéder sur ces plaines immenses l'invasion, le ravage et la destruction, jusqu'au jour où la grande impératrice Catherine, cette ferme volonté qui a suivi celle de Pierre-le-Grand, poussa fièrement les confins de l'Empire jusqu'aux flots de la mer Noire, étonnée de baigner une terre pacifiée et chrétienne! Le génie

qui s'empara à leur profit de ces contrées, avait légué ses plans à ses glorieux successeurs ; mais longtemps encore ces plans restèrent inachevés, car la guerre était venue embraser l'Europe; et cependant, telle était la terreur qui planait sur ces tristes régions, que les peuples éperdus n'osaient pas se fixer sur cette terre féconde qu'ils n'étaient pas assurés de fertiliser pour eux.

Cependant d'importantes fondations vinrent rassurer ces provinces nouvelles et témoigner du prix que la Russie attachait à sa belle conquête. Alors les plaines méridionales virent arriver des colons qui se groupèrent autour d'un puissant rempart de cités : Nicolaïeff, Kherson, Odessa; et plus tard Kertch, sortant rajeunie des ruines de Panticapée pour dominer encore une fois sur ses deux mers et sur l'héritage de Mithridate, jadis rebelle redoutable à un grand peuple, aujourd'hui faible part d'un immense empire.

Dès ce moment un essor créateur s'empara de ces jeunes colonies. Pendant que Nicolaïeff lançait de ses chantiers improvisés une flotte si grande, que ces mers n'en avaient jamais vu de semblable, Odessa ouvrait son port libre, et appelait à elle toute la navigation de la Méditerranée. Cette fois, le Bosphore étonné pensa

être revenu aux temps glorieux des Génois de Kaffa. Autour de ce mouvement intelligent que la civilisation avait placé là, comme dans un centre excellent, arrivaient une vie et une activité qu'augmentaient encore la merveilleuse fécondité du sol et les populations croissantes attirées par la sage protection accordée à tous, sans distinction de race ni de culte.

Mais c'est surtout dans ces derniers temps, depuis la paix glorieuse conquise sur la Perse et sur l'empire Ottoman, que les gouvernements méridionaux, incorporés désormais à la Russie d'une manière irrévocable, ont ressenti l'impulsion ascendante donnée à leur prospérité, et se sont élevés à la consistance d'un grand corps social, tout prêt à recevoir sa noble part des progrès du siècle et à la mettre à profit.

Des villes nombreuses et florissantes fondées dans tous les gouvernements composant la nouvelle Russie, l'accroissement progressif de la production agricole dans toutes ses branches, la multitude des transports à l'intérieur, l'activité croissante de la navigation des côtes, les bienfaits du commerce compris par toutes les classes d'habitants, l'état formidable de la flotte impériale, l'ordre et la facilité avec lesquels fonctionnent sur les points les plus reculés tous les ressorts du Gouver-

nement, enfin, l'esprit de progrès sage et conservateur qui est la vie réelle des peuples : telle est l'esquisse rapide du bien opéré jusqu'à ce jour dans cette nouvelle Russie, qui naguère n'était qu'un désert sans lois, sillonné par des hordes sans frein.

Mais il est un besoin qui se fait sentir aux nations comme aux individus lorsqu'une somme de prospérité suffisante est venue récompenser les travaux et les agitations d'une vie longtemps occupée. Ce besoin, c'est celui de fonder pour soi-même, de bâtir sur son propre sol, de s'entourer de ses propres créations, et de s'affranchir du tribut importun qu'on paie à l'intelligence étrangère.

En effet, l'industrie, comme la comprend notre siècle, c'est l'exercice libre des facultés que la Providence nous a départies ; elle rapproche entre eux les peuples et les hommes ; elle réunit dans un seul et même faisceau tous les intérêts : l'industrie, c'est l'ordre, le travail, l'obéissance, l'autorité, le bien-être matériel, la force des États et des Gouvernements.

Et comme à tout prendre, de l'industrie du fer, dont se fabriquent les charrues et les épées, procèdent toutes les autres industries, il était tout simple que les esprits prévoyants portassent d'abord leur attention

sur la richesse minérale des contrées de la nouvelle Russie. La Russie méridionale aura-t-elle, ou n'aura-t-elle pas une industrie qui lui soit propre? Telle était l'importante question qui se présentait tout d'abord. Quelques indices favorables annonçant la présence du minerai de fer, répondirent aux vœux des premiers observateurs; mais une autre recherche, décisive au plus haut degré, restait à entreprendre avant que de pouvoir résoudre la question : si donc la nature a refusé à ces vastes solitudes méridionales les sapins et les chênes, on pouvait espérer que le sol se montrerait moins avare, et livrerait à l'industrie naissante la houille, cette âme nouvelle du monde matériel, et qui, mieux que l'or, fait aujourd'hui la richesse des peuples. La nature des terrains dans quelques parties des gouvernements non loin du Don et du Donetz, faisait croire à un important gisement; bien plus, dans ces mêmes localités une découverte déjà ancienne avait signalé la présence de la houille; c'était d'ailleurs une des espérances de Pierre-le-Grand, ce vaste génie qui n'a guère espéré en vain. « Ce minéral, avait-il dit, deviendra une richesse pour nos descendants. »

Mais la question était restée encore dans le vague

et indécise. C'est pour essayer de la résoudre, que nous résolûmes de nous livrer à des recherches qui, dans tous les cas, ne resteront pas sans résultats.

En entreprenant cette tâche difficile et consciencieuse, j'ai voulu m'entourer de toutes les lumières que fournissent les sciences, de tous les secours que peuvent prêter les beaux-arts: car il m'a paru qu'une exploration comme celle que je tentais devait embrasser toute l'histoire physique du pays. En même temps j'ai cru accomplir une œuvre utile et patriotique, et cette conviction m'a déjà récompensé de mes travaux.

J'ose présenter au public cet ouvrage, comme le résultat de longues études, de patientes découvertes et d'un labeur obstiné. Trop heureux si les savants, les artistes et les écrivains qui ont pris leur digne part dans ces travaux et dans ces fatigues, obtiennent, ainsi que moi, qui les ai partagés tous avec eux, un de ses regards indulgents qui encouragent et récompensent.

Paris. — Avril 1859.

DÉMIDOFF.





I.

DE PARIS A VIENNE.

Le projet d'un voyage dans les provinces méridionales de l'Empire de Russie m'occupait depuis longtemps. Je ne saurais dire quel invincible besoin me poussait à étudier avec le soin qu'elles méritent, des contrées si longtemps incultes et barbares, aujourd'hui obéissantes et civilisées.

Cette large zone tant de fois dépeuplée et qui sem-

blait vouée à jamais à la dévastation, a déjà conquis un avenir. En effet, grâce aux derniers traités, les provinces réunies à l'Empire au commencement de ce siècle, et qui forment aujourd'hui le gouvernement général de la nouvelle Russie, ont échangé leurs destinées, si longtemps incertaines et précaires, contre une organisation stable et uniforme que le temps ne peut manquer de cimenter. Encore quelques années, et le voyageur aura peine à retrouver parmi le peuple de la nouvelle Russie, les caractères distinctifs de ces races nombreuses que les migrations armées d'Orient en Occident abandonnaient sur leurs bords.

De ces races errantes sont issues vingt peuplades que chaque jour voit s'éteindre; il me semblait curieux d'arriver justement assez à temps pour saisir les derniers vestiges de toute cette couleur historique qui s'efface, et d'étudier en même temps comment cette barbarie s'était changée en civilisation, comment ce terrible passé était devenu déjà plus qu'une espérance.

Mon but n'était rien moins que d'apporter à cette entreprise tout ce que je puis avoir de volonté, d'activité et d'influence personnelle. Je comptais aussi, et j'avais raison, sur le puissant appui d'un Gouvernement qui sait comprendre toutes les tentatives honorables.

Mon plan de voyage était médité depuis longtemps lorsque j'eus l'honneur de le soumettre à Sa Majesté l'Empereur, en sollicitant Son auguste approbation pour cette espèce de pèlerinage, où chaque voyageur

devait avoir à explorer un champ spécial d'études et d'observations. L'assentiment le plus entier, le plus généreux, accueillit mon projet. Bien plus, Sa Majesté Impériale, qui se plaît à encourager tous les genres de mérite, sans distinction de patrie, daigna accorder à mes compagnons, presque tous étrangers, un témoignage de sa protection spéciale, par les ordres exprès que reçurent les fonctionnaires des gouvernements que nous devions parcourir. C'est ainsi que nous avons rencontré, grâce à cette haute sollicitude qui nous suivait partout, l'accueil le plus empressé, l'assistance la plus complète.

Le printemps de 1837 s'était rapidement écoulé parmi les préparatifs et les opérations préliminaires de l'expédition. Aussitôt que la navigation fut ouverte entre le Havre et Saint-Pétersbourg, je dirigeai vers cette capitale des contre-maîtres et des instruments de sondage propres à exécuter les recherches minérales; car tel était le but principal de ce voyage. Ce premier convoi se composait d'un habile chef de travaux, M. Ayraud, et de quatre contre-maîtres sondeurs, sous ses ordres, munis de neuf appareils au grand complet. Cette caravane, avec son volumineux attirail, dont le poids dépassait quatre-vingts milliers, fut confiée à la direction de M. Paul Kolounoff, administrateur éprouvé par de longs et utiles services. Une fois débarquée à Cronstadt, l'expédition devait traverser tout l'Empire, dans la direction du nord au sud, pour aller dresser ses baraques non loin de l'embouchure du Don : longue et pénible

entreprise, assurément, accomplie avec autant de zèle que de persévérance.

Au commencement du mois de mai, les directeurs de cette exploration minérale quittaient la France à leur tour et se dirigeaient par la ligne la plus directe, c'est-à-dire, à travers l'Allemagne centrale et les gouvernements de la Russie méridionale, vers les territoires du Don et du Donetz, où ils devaient trouver la première expédition déjà installée et prête à agir sous leurs ordres. Cette seconde division se composait de M. Le Play, savant ingénieur du corps royal des Mines de France; de M. Lalanne, ingénieur au corps royal des Ponts-et-Chaussées, et de M. Malinvaud, ingénieur civil, ancien élève de l'Ecole des Mineurs de Saint-Etienne, chargés l'un et l'autre, sous la direction de M. Le Play, des études topographiques et chimiques relatives aux terrains qu'il s'agissait d'explorer.

Lorsqu'il fut question d'organiser le départ de la section dont je m'étais réservé la conduite, je songeai aux inconvénients et aux retards qui nous attendaient sur la route, surtout en Allemagne, si nous restions réunis. Je me déterminai donc à diriger sur Vienne, dès le 6 juin, MM. Huot, Léveillé et Rousseau. Ces messieurs devaient y arriver, et sans trop se hâter, tout en visitant les villes et les contrées qui leur étaient inconnues. Une fois à Vienne, ils devaient m'attendre et se réunir à deux autres membres volontaires de l'expédition, MM. Adolphe du Ponceau et Achille de La Roche-Pouchin, qui se proposaient

de m'accompagner en Russie, et m'avaient fixé ce lieu de rendez-vous.

Je ne quittai Paris que le 14 juin, accompagné de MM. Raffet et de Sainson. Nous suivîmes la route du département de la Meuse, où je me proposais de m'arrêter quelques instants pour visiter les belles forges d'Abainville, que M. Muel-Doublat, leur propriétaire, a portées, par ses améliorations successives, à un grand point de perfection. Cette première journée du voyage fut magnifique; le jour finissait lorsque nous descendions la grande côte qui domine la vallée pittoresque de la Marne et la ville de Meaux, et tout le riant paysage d'alentour, qui disparaissait peu à peu sous les légères vapeurs du soir. Je reportai alors ma pensée, non pas sans une émotion bien naturelle, sur les compagnons de ma longue course, qui, dans ce même moment, se rapprochaient à différents degrés du terme de notre voyage : vingt-deux personnes étaient donc, à cette heure, éparses sur divers points de l'Europe, toutes animées d'une même pensée, et concourant avec ardeur au même but.

Châlons, Vitry-le-Français, Longchamp et Saint-Dizier furent rapidement traversés le 15 ; le soir même, nous entrions dans le département de la Meuse. En quittant les plaines uniformes de la Champagne, on se sent récréé par l'aspect d'un pays déjà plus accidenté. Après être sortis de Ligny, petite ville régulière et à la physionomie toute Lorraine, nous avions à suivre, pour gagner Abainville, une route de second ordre

qui va serpentant sur le bord d'étroites prairies. Si la stérilité de la plupart des collines atteste un sol pauvre à sa surface, les nombreux villages assis au fond des gorges et le mouvement laborieux de la population sur les chemins, révèlent toute l'activité qu'une large exploitation minérale répand sur cette limite méridionale du département de la Meuse.

Les chariots, qui sont employés par centaines au transport du bois, de la houille et du minerai de fer, rappellent déjà, par leur construction légère et leurs lourds attelages, les équipages des paysans allemands, et l'allure pesante de leurs conducteurs pourrait compléter la ressemblance. Du reste, dans ces vallons écartés tout semble austère et triste; la teinte noirâtre qui enveloppe les chemins, les arbres, les habitations et jusqu'aux habitants, donne à toutes choses un aspect d'une sombre uniformité. On dirait que la lumière même, en frappant tous ces objets noirs, n'est plus qu'un douteux crépuscule. C'est que tout porte en ces lieux l'empreinte du règne exclusif de l'industrie du fer et de ses rudes travaux. Ces travaux n'admettent point de relâche; ils ne laissent point de moments pour le repos et la joie comme font les travaux des champs, où chaque phase nouvelle amène sa fête et sa prière, soit pour rendre le ciel propice, soit pour le remercier de ses bienfaits : ici chaque homme est un ouvrier, chaque cabane est un atelier.

Dans les villages qu'on traverse entre Ligny et Abainville on rencontre partout la même couleur

Fonderie d'Abainville

de houille. Du reste, aucun luxe, aucun ornement mondain. Il n'y a pas jusqu'à l'industrie vagabonde des commis-voyageurs qui ne respecte des murailles trop pauvres pour y coller leurs emphatiques prospectus.

Le bourg d'Abainville, qui, avec sa grande usine, est comme le chef-lieu de cette contrée écartée, est resté tout le premier en dehors de tout progrès de ce genre ; ses maisons basses sont à peine éclairées par quelques vitres ternies, et les seuls ouvriers de luxe sont des charrons, qui composent toute l'aristocratie de l'endroit.

Une somptueuse et cordiale hospitalité nous attendait à notre arrivée. Le lendemain, de très-bonne heure, nous étions, avec M. Muel, occupés à visiter en détail la forge d'Abainville.

Vous arrivez du bourg à cette grande usine en moins de dix minutes, par un chemin facile, en côtoyant le cours de l'Ornain, qui donne le mouvement aux machines de la forge. Les bâtiments qui servent à l'exploitation sont réunis dans un vaste parallélogramme fermé par des grilles à chaque extrémité. Du côté de l'est, un seul édifice s'étend sur toute la longueur de l'espace ; c'est la caserne industrielle, où sont logés avec leurs familles les quatre cents ouvriers employés dans l'usine. Ce bâtiment, composé d'un rez-de-chaussée et d'un étage, est desservi dans toute son étendue par un immense balcon qui communique avec le sol au moyen d'un grand nombre d'escaliers extérieurs symétriquement disposés.

En face de cette habitation si remplie s'élèvent les ateliers, groupés irrégulièrement, dominés par leurs grands toits et leurs cheminées élancées. Là s'opère, à l'aide des mille bras des machines et des travailleurs, la production incessante de la fonte et du fer.

Nous avons passé toute une journée à suivre les intéressants travaux de cette belle usine. J'observais, avec une attention vive et bien naturelle pour un homme qui est l'allié légitime de tous les marteaux et de toutes les enclumes de la Russie, les effets des procédés nouveaux et des perfectionnements que M. Muel a mis en usage dans son établissement. De leur côté, mes compagnons, pour qui le spectacle de cette industrie était chose toute nouvelle, demeuraient absorbés par la contemplation des phases brillantes que subit le minerai avant que d'être réduit en barres. Arrêtés à chaque pas par une explication nouvelle, ils restaient surtout éblouis de tous ces merveilleux effets de la lumière, dont l'attrait pittoresque les fascinait. Plus d'un forgeron au noir visage, aux blanches dents luisantes comme l'ivoire, souriait à cette admiration naïve pour des prodiges de tous les jours.

Les forges d'Abainville méritent à plusieurs titres la réputation qu'elles obtiennent. Deux hauts fourneaux y élaborent la fonte : l'un est situé au milieu des ateliers, l'autre s'élève sur le penchant d'une colline ; chacun de ces fourneaux donne deux coulées par jour ; les appareils qui fonctionnent dans la forge sont mis en mouvement par les eaux de l'Ornain :

quand la rivière manque d'eau, on y supplée par une machine à vapeur.

Le minerai destiné aux fourneaux d'Abainville s'exploite à trois lieues environ de ce village ; le bois nécessaire à la consommation de la forge est à peu de distance : quant au charbon, on le fait venir de Sarrebruck.

Nous avons déjà dit que la totalité des personnes qui trouvent du travail dans cette vaste exploitation atteint le chiffre de quatre cents, et que toute cette population est logée dans un même édifice qui renferme en outre des magasins et une école fondée et entretenue par le propriétaire, et où sont reçus les enfants des deux sexes. Quand vient le soir, les grilles sont fermées, et la communauté se partage entre le sommeil et les travaux nocturnes.

Sans la vie et le mouvement que répandent nécessairement ces grands foyers d'industrie, Abainville et ses environs seraient fort tristes : car le pays en lui-même est peu attrayant. Cette extrémité du département de la Meuse présente une suite d'ondulations dépendantes du versant occidental des plateaux qui, du groupe des Ardennes, viennent se réunir à la chaîne inférieure des Vosges. L'Ornain, qui arrose la vallée d'Abainville, prend sa source non loin de Gondrecourt, petite ville fort ancienne. Au-dessous de la vallée, cette modeste rivière se dirige vers Bar, et ne tarde pas à s'unir à un autre cours d'eau de la même importance, qu'on nomme la Saulx ; après quoi toutes deux vont porter leur tribut à la Marne.

2

au-dessous de Vitry-le-Français. Dans tout ce parcours la végétation ne s'étend guère au-delà du voisinage des eaux ; les plateaux sont généralement dépouillés, et cependant il est à croire que des forêts disparues ont couronné ces hauteurs. Quoi qu'il en soit, le pays ressent dans sa constitution atmosphérique tous les inconvénients inhérents à l'absence des masses de forêts ; et, bien qu'à notre grand étonnement nous ayons entendu un ingénieur de ce pays professer l'opinion contraire, et attacher peu d'importance aux conséquences du déboisement par rapport à la température, nous n'en sommes pas moins d'avis que c'est au défaut complet de végétation dans un rayon aussi étendu, qu'Abainville doit la rigueur et la longue durée de ses hivers.

Cependant le propriétaire des forges s'est donné quelques soins pour embellir sa solitude, et la nature l'a merveilleusement secondé. D'un marais infect et malsain, qui compromettait la santé des environs, M. Muel a fait sortir un charmant jardin anglais dont les jeunes plantations ont déjà atteint une vigoureuse croissance et contribuent à l'embellissement de la contrée.

Le dimanche 18 juin, nous quittions Abainville. A Domremy, ce petit village qui a été le péristyle de la cathédrale de Reims, nous avons visité la maison jadis habitée par Jeanne d'Arc. La chambre où vécut l'humble fille des champs n'a rien de remarquable aujourd'hui que les inscriptions officielles gravées sur des tables de métal ou de marbre; et comme si ce

n'était pas assez de cette indication inutile, un registre banal est ouvert pour recevoir les noms et les réflexions plus ou moins poétiques des visiteurs. Sur un emplacement planté d'arbres, au-devant de cette modeste demeure, on a élevé une espèce de cénotaphe à quatre colonnes qui recouvre le buste assez médiocre de l'héroïne insultée par Voltaire, et dont une princesse royale, morte si jeune, a reproduit la noble image avec une si touchante et si naïve inspiration. Cependant la reconnaissance populaire n'a pas fait défaut à cette chaste gloire : le villageois a élevé un cabaret en l'honneur de Jeanne d'Arc ; c'est du moins ce qui semble attesté par l'enseigne en tôle peinte qui se balance au vent, avec cette inscription : *A la Pucelle !* Du reste, il ne faut pas longtemps examiner cet objet d'art pour deviner la métamorphose, plus ingénieuse qu'habile, au moyen de laquelle Napoléon-le-Grand est devenu la Vierge de Vaucouleurs. Le cheval blanc, l'habit vert, les épaulettes et les bottes fortes ont été judicieusement conservés dans le tableau. Un casque emplumé, au lieu du mémorable petit chapeau, et une paire de gants à la Crispin, sont les seuls changements que l'artiste ait crus indispensables pour mettre d'accord la date et le sexe.

Après avoir traversé Neufchâteau et Mirecourt, deux positions pittoresques, nous avons pris une heure de repos au château de Marinville, espèce de vieil édifice qui n'a d'autre mérite que son antiquité délabrée.

A Épinal, nous attendait l'hospitalité toute gracieuse que nous avait offerte M. Doublat, receveur-général du département des Vosges, vieillard aussi vénérable que justement estimé. Quelle agréable matinée nous avons passée, le 19, à visiter le beau jardin que M. Doublat a créé? La baguette d'une fée champêtre aurait peine à produire un pareil chef-d'œuvre. L'auteur a mis à profit une chaîne abrupte de rochers sur laquelle s'élevaient des ruines d'un beau caractère : sur cet heureux emplacement, il a planté un jardin ou plutôt un parc pittoresque immense, où sont réunies toutes les recherches de l'art et de la science du jardinier. Une végétation variée, des fabriques nombreuses et de bon goût, une charmante laiterie, des serres d'une richesse remarquable, des vallons naturels, des précipices vieux comme les montagnes, ont été merveilleusement enchâssés dans ce lieu de délices, où toutes les ressources naturelles sont ménagées avec un goût parfait. Des terrasses pendantes sur la ville, le regard enchanté domine un vaste et magnifique paysage; la communication entre ce beau jardin et la maison du maître, se fait par un escalier élégant contenu dans une tour de structure chinoise qui s'applique à une roche verticale de quatre-vingts pieds d'élévation; de cette façon, l'heureux propriétaire de ces beaux lieux, tour à tour à ses affaires et à ses jardins, se trouve en quelques instants transporté dans la plus riante et la plus agreste solitude, sous l'ombrage de ces beaux arbres de trente ans, qui ont grandi sous ses yeux.

Il faut bien le dire, pour n'être pas un flatteur. Épinal n'est pas tout-à-fait une jolie ville : mais elle est située d'une façon extrêmement pittoresque, entre des collines qui la dominent de toutes parts. Le paysage est richement coloré ; les toits rouges et aplatis, les masures au ton vigoureux, les eaux vives de la Moselle, qui coule sur un fond de roches, contribuent à former des points de vue charmants.

Les rues d'Épinal sont mal pavées ; seulement, au pied des maisons s'étend une ligne de dalles plus praticables que la chaussée. Le caractère extérieur de cette ville de montagnes participe déjà des habitudes allemandes ; la propreté intérieure des maisons, les poèles qui les chauffent, les grosses servantes aux bras nus, qui assiégent les fontaines avec leurs baquets de sapin blanc qu'elles portent ensuite en équilibre sur leur tête, et les attelages de grands bœufs qui parcourent les rues et stationnent en ruminant sur toutes les places : voilà qui vous annonce que le Rhin est proche et l'Allemagne aussi.

Épinal possède une église qui remonte au onzième siècle ; l'intérieur de ce monument est d'un style sévère et peu commun dans les édifices religieux de cette partie de la France. Parmi plusieurs tableaux suspendus sous sa sombre voûte, nous avons reconnu une copie du cerf miraculeux de saint Hubert, d'après la vieille et naïve peinture de Holbein, tant de fois reproduite dans les anciennes villes d'Allemagne.

Le 20 juin, d'assez bonne heure, nous sommes sortis d'Épinal en nous dirigeant vers les Vosges. Cette

longue chaîne de montagnes, qui commence un peu au sud de Mayence, remonte presque parallèlement le cours du Rhin, et vient s'abaisser vers Belfort, en étendant du côté de l'ouest un rameau secondaire. Plusieurs rivières, telles que la Sarre, la Meurthe, la Moselle et la Meuse, prennent naissance sur le flanc septentrional de la chaîne des Vosges et se dirigent vers le nord. La route que nous avions à suivre, et qui conduit directement à Strasbourg, coupe la chaîne dans un angle assez aigu pour qu'on la gravisse facilement au moyen de nombreux détours : ainsi se prolonge l'admiration, toujours soutenue par les plus beaux sites. Cette route, rarement fréquentée des voyageurs, qui prennent de préférence celle de Saverne, offre à chaque pas comme un reflet moins vulgaire des beautés qu'on va chercher en Suisse. Tout concourt ici à la variété et à la grâce du paysage : un ciel qui prolonge admirablement les lointains, plusieurs plans successifs de ces sommets arrondis qu'on désigne spécialement dans les Vosges par le nom de *Ballons*, des montagnes couvertes d'une vigoureuse végétation, et des vallons pleins de fraîcheur ; les habitations en bois jetées çà et là sur cette sombre verdure, les flots d'eaux vives qui coulent de toutes parts, complètent la ressemblance avec les montagnes de la Suisse.

En fait de montagnes sérieuses, parlez-nous des montagnes des Vosges, cet admirable rempart qui s'élève entre deux plaines. A midi, nous avions atteint le point le plus élevé de notre ascension, domi-

nant également sur la Lorraine et sur l'Alsace, dont les riches campagnes brillaient au loin. Le *Ballon* d'Alsace, qui est le sommet le plus remarquable des environs, n'a pas moins de 1,250 mètres de hauteur; et, si l'on en peut juger par comparaison, nous nous trouvions nous-mêmes à environ mille mètres d'élévation. Sur le penchant de la montagne, de l'un et de l'autre versant, on rencontre de nombreux villages qui attestent la fertilité du sol. L'eau féconde et abreuve, chemin faisant, tous ces villages. Les petites villes de Gemaingoutte, Saint-Dié et Sainte-Marie-aux-Mines, toutes pleines de mouvement et d'activité, furent rapidement traversées. La foule active s'inquiétait fort peu de notre train bruyant.

Bientôt toute la scène d'alentour avait changé, et nous roulions sur la surface unie de la plaine d'Alsace, dans une véritable allée de jardin, au travers des grasses prairies. Nous parcourions cette admirable route au milieu d'un peuple de voyageurs alertes et affairés, à pied, à cheval, en voiture, en diligence, en chaise de poste, dans toutes sortes d'équipages. La poussière, et la bière si bien faite pour la soif innocente d'une population allemande, se disputaient le voyageur.

Tout annonce ici le point de contact de deux importantes divisions sociales, tout se ressent de ce mouvement international qui fait la vie et la richesse des frontières, entre des peuples également puissants et industrieux. Le département du Bas-Rhin rappelle, par l'aisance et la prospérité, les riches comtés de

l'Angleterre. De toutes parts vous êtes environnés d'une magnifique culture qui fait ressembler les champs aux potagers les plus productifs. Hommes et femmes, également robustes, et les enfants eux-mêmes, apportent au travail de la terre une égale activité; dans le moindre village on entend gémir les machines, mugir les fournaises, retentir les marteaux et tous les bruits divers, indices de la production manufacturière.

C'est surtout l'Alsace qui, parmi toutes les provinces de France, a démontré victorieusement comment s'applique la mécanique à la fabrication. Dans ces heureux départements qui cumulent toutes les richesses du sol et celles de l'industrie, l'emploi des machines a profité à l'agriculture en lui rendant les bras qui font sa puissance. Il en sera ainsi partout, quand l'intérêt bien entendu des masses les aura initiées aux plus simples doctrines d'économie politique. Alors nul travailleur ne sera admis à se plaindre de la multiplicité des moyens qui abrégent le travail et se substituent à la force humaine, tant qu'il comptera sur le sol qu'il habite un seul hectare de landes en friche, de bruyères improductives, de marais insalubres et de chemins impraticables.

Il serait bien temps que les progrès de l'agriculture fussent en proportion de ceux de l'industrie. La fabrication appartient aux machines; le travail de la terre est l'ouvrage des hommes. Plus vous fabriquerez en simplifiant la main-d'œuvre par ces ingénieuses combinaisons dont la vapeur est le moteur.

plus aussi vous dégagerez ces bras si précieux pour la prospérité agricole. En ce qui concerne les états dont la population vit disséminée et inférieure à ce qu'elle devrait être, sur une surface étendue, la question n'est pas même contestable. L'introduction des machines et de tous les producteurs artificiels, considérée sous ce point de vue, paraît être un immense bienfait.

A Schelestadt, nous avons pris des chevaux, en dehors des glacis, dans une maison de poste d'une rare magnificence, et de très-beaux attelages nous ont fait rapidement parcourir la distance qui nous séparait encore de Strasbourg. C'était l'heure où les habitants des villages rentraient chez eux, groupés sur de grands chariots, où leurs poses et leurs costumes formaient des tableaux vraiment pleins de grâce et de couleur. Pas un homme à pied, pas une femme dont les vêtements annoncent la misère. Une chemise blanche qui flotte sur les bras, un corsage rouge orné de larges rubans de velours noir, un jupon court, un vaste chapeau de paille qui abrite des traits prononcés et laisse échapper quelques tresses blondes, tel est le costume des villageoises des environs de Strasbourg, et il sied parfaitement à leur genre de beauté robuste et tant soit peu masculine.

Voir Strasbourg, ne fût-ce qu'un moment, et ne pas s'arrêter devant son admirable cathédrale, ce serait perdre une des jouissances les plus vives que puisse procurer la contemplation de ces chefs-d'œuvre de pierre qui résument plusieurs siècles. Ceux même

qui ont visité cette belle basilique ne peuvent s'empêcher d'être encore étonnés, au second coup d'œil, par la grandeur du vaisseau, la perfection des vitraux, et la profondeur sans fin de cette pieuse lumière qui va décroissant sous cette voûte immense. Et quel silence! quelle majesté! quel solennel ensemble de tant de siècles chrétiens!

Quand nous fûmes libérés de la douane, et après avoir franchi le pont de Kehl, nous prîmes la route de Baden, route riante, tracée dans une jolie plaine, bornée à l'ouest par le Rhin et à l'est par les montagnes de la forêt Noire. Cette longue chaîne encadre le cours du Rhin, et forme parallèlement avec les Vosges un admirable bassin, dont le grand fleuve sillonne le milieu. Rien de plus frais, de plus joli et de plus gai que les villages dont la route est bordée. C'est là surtout que l'oisiveté allemande éclate dans toute sa fraîcheur : simples maisons en pans de bois, soigneusement entretenues, vitres brillantes comme du cristal, petites fenêtres couronnées de rosiers en fleurs, petits jardins entourés de haies d'églantiers, tel est ce village qui vous repose, rien qu'à le voir. Seulement, dans ce pittoresque pays, pittoresquement habité, la lenteur des relais commence déjà à se faire sentir; mais à quoi servirait de s'en plaindre? quel voyageur, dans cette contrée si parcourue, se pourrait vanter d'avoir trompé jamais la lenteur native du postillon badois, veste jaune immobile, cor de chasse silencieux? A la fin, cependant, voici Baden, et nous y trouvons, non sans quelque peine, des

logements convenables pour notre court séjour.

La belle et frivole société de malades ennuyés, qui d'ordinaire se réunit aux eaux à cette époque, n'avait encore envoyé qu'un petit nombre de ses représentants de l'année.

Au reste, je n'avais pris ce détour que pour procurer à mes compagnons de voyage le plaisir de connaître un des plus jolis recoins du monde où l'on puisse venir respirer en été, lorsque les villes sont devenues autant de fournaises inhabitables. Le délicieux paysage de Baden et ses calmes promenades ont véritablement transporté nos artistes; mais ils se sont montrés beaucoup moins enthousiastes du genre de vie particulier qu'on mène aux eaux, et des plaisirs un peu monotones, peut-être, auxquels la mode nous condamne chaque année; leur critique sur ce chapitre allait jusqu'à la bouderie. Comment comprendre, me disaient-ils, que des gens qui possèdent à Londres, à Paris ou à Saint-Pétersbourg, d'immenses hôtels, trop étroits encore pour leur faste, se résignent à venir passer des mois entiers dans ces chambres exiguës ou dans cette vie de caserne et de corridors, avec la jouissance d'une affreuse odeur de peinture que chaque printemps renouvelle pour faire honneur à de nouveaux hôtes? Et, bien plus, si vous prenez le frais dans les rues de la petite ville, en admirant ses élégantes maisons d'opéra-comique, remarquez donc, à ces innocentes fenêtres, bordées de roses, ces pâles et piquantes figures féminines aux regards voilés, au sourire fatigué, frêles vic-

times des bals et des fêtes de l'hiver! C'est qu'en effet, au bout des premiers huit jours de la promenade, il n'y a plus que de l'ennui au fond de ce plaisir; c'est qu'il y manque le premier de tous les biens, le doux chez-soi, le *swite home* des Anglais, qui s'entendent si bien en comfort. Et puis, je vous prie, que peut-il y avoir de commun et d'intime entre cet assemblage hétérogène de toutes les nations? Comment se reconnaître dans ce mélange bizarre et nonchalant des oisivetés européennes? Laissez faire, cependant; vienne le premier souffle de l'automne, et chacun aura repris sa place dans le monde, et ces amitiés éternelles, commencées au bord d'une source d'eau chaude, n'obtiendront même pas le plus simple salut ni le moindre souvenir. L'établissement public des bains n'obtenait pas non plus sans réserve l'approbation de mes compagnons; s'ils approuvaient la belle dimension des salons, ils se récriaient en même temps sur l'exiguïté des jardins et sur la vulgarité de cette petite allée de marronniers, qui ombrage des boutiques dignes tout au plus d'une foire de village; allée à la mode cependant, où se sont doucement coudoyées tant d'illustrations disparues aujourd'hui. Que si l'art de Chabert trouvait grâce devant mes censeurs bienveillants, ils prenaient une belle revanche d'indignation lorsque le soir réunissait autour des tables du salon de jeu une foule avide et passionnée, sous son masque uniforme de froideur, qui venait là jeter son or, user sa vie et respirer l'air enfumé des lampes, à l'heure même où la lune brillait

sur tous les bosquets de Baden, où la plus douce température, la fraîcheur et le silence invitaient aux promenades solitaires, loin de la poussière du jardin public. Mais le jeu même languissait cette année ; car Baden était dans l'attente d'un grand événement pour 1838 : il ne s'agissait de rien moins que de l'intronisation future d'une compagnie qui devait, au printemps prochain, implanter sur le sol germanique la ferme des jeux, et rapporter de France, dans ces salons restaurés tout exprès, les vieilles roulettes fatiguées, les vieux râteaux émoussés, les cornets usés jusqu'aux bords; en un mot, tout l'horrible attirail du jeu chassé de France, et qui, lui aussi, s'en va comme un honnête malade refaire sa santé aux eaux de Baden et autres lieux.

Il n'est pas besoin de dire que nous avons été nous promener au vieux château, et que nous avons gravi, jusqu'au dernier sommet, les ruines d'une antiquité problématique qui couronnent la montagne. Là, nous sommes restés longtemps à contempler le magnifique panorama qui se déploie tout au loin. Au moment où nous sortions de la dernière voûte du château, deux couleuvres enlacées, et qui se battaient avec acharnement, sont venues rouler à nos pieds. Les anciens auraient trouvé dans cette apparition quelque présage pour la longue route qui nous restait à parcourir. Pour nous, nous nous sommes bornés à terminer ce combat par la mort des deux reptiles, qui, tout meurtris de leur chute, n'avaient point lâché prise.

Le lendemain, de grand matin, nous traversions Rastadt, ville propre, spacieuse et déserte, où le bruit d'une voiture réveille en même temps les échos et les habitants, également étonnés. Pendant qu'on changeait nos chevaux, Raffet eut le loisir de dessiner en détail l'uniforme complet des soldats de la belle infanterie badoise, casernés dans le voisinage de la poste, et qui se prêtèrent avec beaucoup de complaisance aux désirs de l'artiste. Raffet est actif, il met à profit les moindres accidents du chemin : sa main toujours toute prête, son crayon tout taillé, il ne demande qu'un prétexte pour jeter sur le papier tout ce qui passe sur la route : aussi il triomphait de l'admirable lenteur des postillons badois, qui paraissaient le comprendre à merveille; et chaque fois que le maudit postillon nous arrêtait un quart d'heure au moins à chaque relai : — Voilà comment il faut courir la poste, disait Raffet. Nous eûmes quelques regrets de n'avoir point fait notre petite visite au château où se gardent, dit-on, quelques reliques du congrès qui a rendu le nom de Rastadt célèbre; mais à cette heure matinale, il est peu probable que nous eussions rencontré un cicérone qui se chargeât de nous guider, sans une perte de temps notable.

De Rastadt, nous sommes arrivés à Carlsruhe. Carlsruhe est du petit nombre des villes qui se sont élevées tout d'un coup, d'après un plan tracé à l'avance et comme un seul et même édifice. La ville est sortie toute bâtie de la fantaisie d'un grand-duc de Baden qui vivait dans le siècle dernier. Comme il

n'est guère possible de séjourner deux heures dans cette capitale-modèle sans entendre quelque allusion à son origine mystérieuse, il vaut mieux commencer, je pense, par raconter la légende qu'explique sa fondation. Un jour donc, il y a quelque cent ans, un grand-duc de Baden, qui avait, dit-on, sujet d'être mécontent des habitants de Durlach, sa résidence ordinaire, était venu prendre le plaisir de la chasse dans les belles forêts qui couvraient alors toute la contrée. Bientôt le prince se trouva séparé de sa suite, et, favorisé par l'ombre et le silence, il s'endormit dans un lieu écarté, comme tout bon prince qui est à la chasse a droit de faire. Tout à coup notre dormeur se trouva le héros d'un songe merveilleux : il vit s'élever, toute bâtie, du sein de la terre entr'ouverte, une noble et spacieuse cité ; elle couvrait la moitié d'un vaste espace circulaire, et comme toutes les rues s'en allaient rayonnant du centre à la circonférence, le bon duc, placé sur le point central, comme au sommet d'un belvédère, plongeait son regard étonné sur toutes les parties de cet éventail de pierres. A peine cette ville mystérieuse se fût-elle montrée dans tout son jour, que la foule des chasseurs réveilla le prince endormi ; mais il se souvint du songe et de ses merveilles ; et comme il était d'ailleurs riche autant que bon prince, il se promit bien d'élever à cette même place, si faire se pouvait, la réalisation du beau rêve qui l'avait charmé. Et le prince fit comme il avait dit, témoin cette ville qui est un éventail, et le belvédère qui domine toutes

choses. La seconde moitié de cette grande circonférence est occupée par un beau parc, où les cerfs et les daims vivent en liberté pour être quelquefois lancés dans les antiques forêts du voisinage. Si pourtant malgré ce beau plan, malgré son extrême propreté et ses édifices d'une somptueuse architecture, on trouve Carlsruhe froide et quelque peu triste, la faute en est au fondateur, qui n'a pas complété sa poétique inspiration et qui a livré à l'un des peuples les plus sages et les plus posés de l'Europe, sa ville fantastique, éclose d'un songe oriental. Quoi qu'il en soit, cette gracieuse capitale est remarquable par ses beaux monuments et ses utiles institutions, dont le progrès signale le règne et les vues éclairées de l'excellent prince qui gouverne le grand-duché.

Notre séjour à Carlsruhe n'a pas dépassé une heure, et durant ce temps, j'ai reçu la visite du bon et prévenant baron de Haber, qui m'a comblé de politesses; il avait vu et accueilli à son passage la fraction minéralogique de notre expédition, dont M. Le Play est le guide et le chef. Ces messieurs, pleins d'ardeur et de santé, ne se plaignaient que de ce qu'ils nommaient une locomotion infiniment trop lente.

En quittant, un peu au-delà de Durlach, le territoire de Baden pour entrer dans le royaume de Wurtemberg, nous n'avons pas eu à souffrir de visite de douane, cet insupportable temps d'arrêt qui vous rend la victime d'une armée de fainéants. Les voyageurs et les relations commerciales de toute espèce sont redevables de ce véritable bienfait aux

sages mesures que tous les états de l'Allemagne, en y comprenant la Prusse et la Bavière, ont adoptées d'un commun accord. Les gouvernements de ces deux royaumes, prenant en considération la position respective de toutes ces fractions d'une même patrie, qui ont une même langue, et, jusqu'à un certain point, les mêmes intérêts, se sont entendus pour supprimer les mille barrières de douanes qui entravaient le commerce, et pour former une confédération dans l'étendue de laquelle le mouvement commercial ne rencontrerait plus aucun obstacle. D'après cette convention, à la fois libérale et conservatrice, les transactions peuvent s'opérer avec toute franchise, depuis les bords du Rhin jusqu'à la frontière de l'Autriche et aux limites extrêmes de la Prusse. Autant il y aurait d'imprudence à renverser les remparts protecteurs de l'industrie entre les grands peuples rivaux par la fabrication, autant c'est un acte de sagesse et de bon sens que d'élargir la liberté commerciale dans les petits états peu producteurs. Cerner ceux-ci par des cordons de douane, c'est emprisonner les consommateurs au grand détriment de la production voisine, et le bien-être général ne peut qu'y perdre. Ajoutons que les voyageurs un peu pressés d'arriver, et ils le sont tous, gagnent beaucoup à un tel ordre de choses.

La limite naturelle entre le grand-duché et le royaume de Wurtemberg est la chaîne de la Forêt-Noire, dont nous avons traversé les dernières pentes qui viennent mourir dans la direction du nord-est, à peu de distance de Durlach : la ligne de frontière, en

effet, s'écarte peu de la partie orientale de ces montagnes; le premier aspect du Wurtemberg est surtout remarquable par son beau paysage, auquel ce voisinage donne un caractère particulier de richesse.

Si je ne mentionne pas tous les lieux que nous traversons, c'est pour ne pas multiplier sans nécessité les noms de bourgs et de villages peu faciles à prononcer. A coup sûr, la rapidité de notre marche ne s'est jamais opposée à ce que nous pussions en étudier à fond la prononciation et l'orthographe. Par malheur aussi, les travaux des prairies coïncident partout avec notre passage, et à chaque poste, nous sommes obligés d'attendre les chevaux, qu'on va enlever lentement à leurs paisibles charrois, pour les atteler lentement à nos voitures. Si parfois nos domestiques impatientés mettent la main à l'attelage en gourmandant les postillons, ceux-ci se reculent, effrayés de cette promptitude inusitée, et se tiennent à l'écart en secouant la tête d'un air désespéré. A Illingen, entre autres relais, nous avons attendu près de deux heures, au milieu d'une foule éternellement oisive qui se pressait, immobile et bouche béante, autour des voitures. Enfin, avec une belle soirée, à travers un charmant pays, et sous la brise embaumée par l'odeur des prés nouvellement fauchés, nous avons continué notre chemin vers Stuttgard, en nous entretenant de ces sujets si doucement sérieux qu'inspirent un beau ciel tout parsemé d'étoiles, et le spectacle d'une nature calme et reposée. Avant que

la nuit fût close, nous avions aperçu au loin Ludwigsburg et sa prison militaire qui s'élève sur une colline, au milieu de la plus féconde campagne : douce réclusion, s'il est permis aux captifs de respirer l'air pur de leur montagne et de contempler le vaste paysage d'alentour ! A onze heures du soir, un pauvre souper, de détestables lits et de tristes logements nous attendaient à Stuttgard.

Pendant que je faisais, le lendemain, quelques visites obligées, MM. de Sainson et Raffet parcouraient cette capitale. Stuttgard, comme on le sait, est divisé en deux cités. La plus récente est remarquable par la beauté de ses édifices, le nombre de ses constructions modernes, la largeur et la propreté de ses rues. La ville basse, au contraire, est tortueuse, sombre, et obstruée d'habitations si élevées, que les habitants des étages inférieurs sont souvent privés d'air et de lumière. Cette vieille partie de la ville, qui en est pour ainsi dire le cloaque, offre encore un grand nombre de maisons précieuses par leurs détails d'architecture dans le style du moyen-âge. Dans la plupart des carrefours, on remarque des bas-reliefs ou des statuettes qui en décorent les encoignures, et qui représentent presque invariablement des chevaliers armés de toutes pièces, figures fort en vogue dans le pays, car nous en avons déjà remarqué plusieurs d'un beau caractère, qui servent d'ornement aux fontaines dans les villages du Wurtemberg. On retrouve aussi fréquemment une cavale et son poulain, sculptés sur tous les monuments publics anciens ou modernes de la

vieille ville. Une population de trente-deux mille habitants se presse dans les ruelles étroites de la basse ville et vers les abords du marché, qui se tient sur une grande place et s'étend dans les rues adjacentes. Cette affluence de peuple n'a offert à notre peintre aucun caractère particulier, et le costume national n'a en effet rien de remarquable. L'armée wurtembergeoise, dont on loue l'organisation, et dont les officiers passent pour être fort distingués, a occupé le peu de loisir que laissait à Raffet notre rapide passage, et les uniformes ne lui ont pas manqué aux abords du palais du roi. Ce palais de Stuttgard est d'une architecture imposante ; il est situé sur une esplanade symétriquement plantée. Il est aussi entouré de jardins magnifiques que, par malheur, aucun de nous n'a eu le temps de parcourir ; c'est à peine si nous avons jeté un rapide coup d'œil sur cette capitale, qui mériterait à tant de titres une visite particulière ; nous sommes remontés en voiture pour atteindre au plus vite Munich : le temps nous presse, et nous sommes déjà bien en retard.

La contrée qui s'étend vers le sud-est de Stuttgard est véritablement admirable ; la route qui nous conduit à Ulm la traverse presque en entier ; les terrains, heureusement coupés, y favorisent la culture, et de toutes parts on y voyait alors l'apparence d'une abondante récolte. Après avoir dépassé plusieurs petites villes, telles que Esslingen et Göppingen, le paysage devient plus varié, et le sol est aussi légèrement montueux. Vers le soir, quelque différence dans la

rapidité, ou, pour mieux dire, dans la lenteur des relais, avait séparé nos équipages, et ce n'est qu'isolément, et les uns après les autres, que nous avons gagné Geislingen, bourg considérable situé d'une façon pittoresque au fond d'une étroite vallée, où il forme un charmant tableau de paysage. Avec ses hautes maisons aux poutres saillantes et peintes en rouge, et ses grands pignons qui se hérissent sur des rues justement assez tortueuses pour produire mille effets piquants. Geislingen est un épisode complet et encore vivant des âges féodaux: et il est même très-croyable que les costumes caractéristiques de ses habitants, qui se montrent à nous nonchalamment groupés sur le devant de leurs portes sculptées et garnies de gros clous, n'ont point éprouvé de variation sensible depuis deux siècles. Comme nous étions au samedi soir, nous avons rencontré plus d'une troupe d'honnêtes enfants d'Israël qui, dans le Wurtemberg, ne sont pas apparemment aussi préoccupés qu'ailleurs des intérêts exclusifs du négoce, et qui se livrent quelquefois, coûte que coûte, à une joyeuse et bruyante ivresse. Ce qu'il y a de particulièrement remarquable à Geislingen, c'est la prodigieuse quantité d'objets travaillés en os, dont les femmes font un commerce assez important, et pas mal importun pour les voyageurs. A peine une voiture est-elle arrêtée, qu'elle est envahie et prise d'assaut par ces intrépides amazones qui glapissent dans toutes les langues connues la même et insupportable supplique, et dont on n'est pas même débarrassé en achetant à

pleines mains les produits de leur intarissable industrie.

Entre ce joli bourg de Geislingen et le Danube, s'élève un rameau considérable de la chaîne que les géographes ont nommée les Alpes de Souabe; nous en avons gravi les sinuosités avec une lenteur qui, par la nuit tombante, n'était que trop favorable au sommeil.

Ce n'est qu'à deux heures du matin, et par le plus splendide clair de lune, que nous avons pu juger, au passage, de la physionomie de la ville d'Ulm. S'il faut en croire les apparences, et si nous n'avons pas été abusés par le grandiose poétique, qui souvent dénature les formes à la lueur vaporeuse de la lune, cette ville ancienne doit être des plus curieuses à parcourir pour les artistes. Dans ses larges rues retentissantes, les pignons inégaux se dressaient tout noirs sur le ciel étoilé et reproduisaient leur silhouette vigoureuse sur les murs opposés. Çà et là, quelques tours gothiques, de hautes églises au ton bleuâtre venaient contraster avec l'éclat des maisons brillantes de vernis et le scintillement des vitres, toujours si nettes dans une ville allemande; mais toute cette scène s'est bientôt évanouie, et quelques instants après nous roulions de nouveau dans une campagne riche et découverte, arrosée par le cours du Danube, dont le voisinage répandait dans l'air une fraîche humidité.

Le jour nous trouva sur le territoire bavarois. Augsbourg est assurément une des villes d'Alle-

magne où l'on s'arrèterait avec le plus d'intérêt, tant elle sollicite la curiosité du voyageur : mais ceux qui se bornent comme nous à parcourir ses rues inégales, et à contempler à droite et à gauche ses hautes maisons ornées de fresques, doivent s'abstenir de toute description : car les remarques qu'ils auraient été dans le cas de faire en courant, sont déjà confuses et presque effacées lorsqu'on atteint le relai suivant. Il ne reste donc à ceux qui tiennent à tout décrire, d'autre ressource que les dictionnaires géographiques, livres utiles, sans doute, mais auxquels il est plus simple de renvoyer ses lecteurs.

En approchant de Munich, un mouvement considérable de population et de voitures de toute espèce annonce l'abord d'une capitale : et lorsqu'on est entré dans son enceinte, rien ne dément le rang mérité que cette belle et grande ville occupe dans le royaume de Bavière. Les voyageurs rassasiés des richesses historiques qu'Augsbourg et Nuremberg doivent au moyen-âge, viennent avec plaisir reposer leur admiration à Munich et y contempler les résultats d'un art moderne, qui s'est approprié avec goût les beautés sévères du style grec. Il est peu de villes au monde où l'architecture soit en honneur comme elle l'est dans la capitale de la Bavière. Il n'en est point, assurément, où de riches collections d'objets d'art recueillis avec un sentiment vrai du beau, soient aussi somptueusement conservées et placées à l'aise, comme elles le sont en effet, dans de vastes édifices construits tout ex-

près et appropriés, chose si rare ailleurs, à leur destination spéciale. Aussi ne doit-on pas s'étonner du nombre de constructions nouvelles et magnifiques dont la ville s'est enrichie depuis vingt ans. Lorsque les travaux exécutés par l'état fournissent de si heureux modèles, il n'est point surprenant que les fortunes particulières suivent cette impulsion artistique et s'adonnent à un goût dont l'exemple vient de si haut. C'est ainsi qu'on ranime parmi les peuples le culte des arts, et qu'on les rend plus heureux, en faisant passer dans leur vie et dans leurs habitudes une certaine élégance, qui réagit favorablement sur les mœurs publiques et sur le bien-être intellectuel.

Les rues de Munich ne sont point généralement régulières, mais il en est quelques-unes dont l'aspect est véritablement noble et imposant. On y voudrait un peu plus de foule, un peu plus de cette vie animée et bruyante qui annonce un peuple nombreux et occupé. Ici, ce n'est pas la ville qui manque au peuple; c'est le peuple qui manque à la ville : cent mille âmes, partout ailleurs, c'est beaucoup, sans doute; pour une ville comme Munich, ce n'est pas assez peut-être. Nous avions résolu de consacrer vingt-quatre heures à l'examen rapide de quelques parties de cette belle ville, et, à l'approche du soir, nous avons pris nos gîtes dans un hôtel d'une situation commode pour nos projets d'excursion.

Nous avons éprouvé, le lendemain, combien les heures s'écoulent avec rapidité quand on est arrêté à chaque pas par un intérêt toujours nouveau. Quel-

ques visites indispensables avaient pris une partie de notre matinée, et nous nous hâtâmes de nous rendre à la galerie de peinture, qui occupe un admirable local contigu au palais où le roi fait sa résidence. A peine entrés dans ces immenses salles, nous avons compris que l'emploi de toute notre journée était là, et que les autres richesses de Munich nous échapperaient, faute de temps. La collection de tableaux que nous étions appelés à admirer, est sans contredit une des plus précieuses et surtout des plus agréables que l'on puisse voir. Son choix atteste une étude et une connaissance approfondies, dont il faut faire honneur au roi qui a ranimé en Bavière les arts et les sciences, qu'il aime et qu'il cultive lui-même aux applaudissements de l'Europe. Cette galerie est riche surtout en maîtres de l'école hollandaise, qui y a envoyé un grand nombre de ses naïfs et charmants chefs-d'œuvre. Nulle part on ne peut admirer de plus beaux portraits de Van Dyck; en aucun lieu du monde on ne saurait trouver, comme à Munich, un immense salon dont le génie de Rubens remplit toute l'étendue; et c'est véritablement cette partie de la collection qui est la plus attachante, en ce qu'elle donne la plus juste idée du talent aussi riche que fécond du grand maître. Je ne prétends point énumérer ici toutes les toiles merveilleuses dont la contemplation nous a arrêtés et charmés pendant tant d'heures; ce que je puis dire comme un sincère éloge des architectes à qui l'on doit la somptueuse galerie de Munich, c'est l'excellente distribution de la lu-

mière; sous ce rapport, aucun musée de l'Europe n'est aussi heureusement partagé. Les salons spacieux où sont placés les tableaux de grande dimension reçoivent tous le jour par le haut; quant aux petits tableaux, bijoux précieux de l'art, qui tirent souvent tout leur charme des conditions plus ou moins favorables dans lesquelles ils sont exposés, on les a réunis dans une longue suite de cabinets qui s'étendent parallèlement aux salons, et ils s'y trouvent éclairés de manière à subir l'examen le plus minutieux.

En quittant le riche musée de Munich, nous n'avons pu nous empêcher d'être frappés à la vue d'un objet vivant qui constitue aussi dans son genre une véritable curiosité, tout-à-fait en harmonie avec l'emplacement et les fonctions qui lui sont assignés. Le concierge qui garde le majestueux vestibule des galeries n'avait point d'abord arrêté nos regards à notre entrée; ce n'est qu'à la sortie, et lorsque l'un de nous s'approcha de sa personne, toute chamarrée d'or et de galons, que nous remarquâmes, à notre grande surprise, les gigantesques proportions de ce Goliath. Ce colosse, qui a près de sept pieds, est cependant conformé de telle sorte que, malgré ses proportions fabuleuses, l'ampleur de ses muscles se dessine encore avec cette exagération qui caractérise l'Hercule Farnèse. L'honnête géant jouissait, non sans orgueil, de notre étonnement admiratif, et répondait à nos questions avec une bonhomie complaisante qui fait honneur à son naturel facile et doux.

Une seconde mais rapide visite au musée de sculpture, édifice d'une rare perfection, spécialement destiné aux collections de l'art du statuaire, nous a permis d'apprécier les richesses de haute antiquité dont le gouvernement bavarois a fait l'acquisition dans ces dernières années. Rien n'est mieux disposé que cette belle et noble galerie; rien, encore une fois, n'est orné avec un goût plus pur et plus approprié à sa destination.

A peine une promenade de courte durée dans les beaux jardins du palais nous a-t-elle permis d'embrasser l'ensemble de cette royale résidence. Cet unique jour, consacré à tant d'intéressantes observations, finissait trop vite; mais il n'en a pas moins fallu nous hâter et reprendre la route de Vienne, où depuis longtemps devaient nous attendre les compagnons préparés à partager nos excursions lointaines.

C'est par Braunau que nous sommes entrés dans les états de l'empire; nous y arrivions au jour naissant. Cette petite ville, de la plus singulière ordonnance, se compose d'une rue unique et d'une médiocre longueur, mais d'une largeur considérable. A chaque extrémité s'élève une porte ancienne surmontée d'un beffroi; deux fontaines, d'un style pittoresque, sont symétriquement alignées dans l'axe de cette rue spacieuse, sur laquelle les maisons élevées de chaque côté n'ont que de rares fenêtres exactement fermées de jalousies à l'espagnole. Les toits, dont la pente est en arrière, ne se laissent point apercevoir de la rue, de sorte que Braunau ressemble beaucoup à une ville

turque. C'est là que la douane autrichienne nous a visités avec une prompte et obligeante tolérance.

Malgré la lenteur vraiment désespérante des postillons autrichiens, que ni prière ni menace ne sauraient faire trotter à l'ascension de la pente la plus faible, Nildorff, Ried et Unter-Haag, petites villes jolies et animées, ont été laissées derrière nous, et nous nous sommes arrêtés un instant à Lambach, gros bourg bien situé, qui domine une rivière dont les eaux vont, non loin de là, se confondre avec le Danube, devant Linz. Un peu avant la nuit, nous nous promenions sur la place d'Ens, l'antique Anitia, qui donne son nom moderne à un des affluents du Danube. En attendant les interminables apprêts du souper le plus frugal, nous avions tout le loisir de contempler une grande tour carrée qui s'élève isolée du milieu de cette esplanade. Cette tour, percée d'une arcade à sa partie inférieure, paraît avoir rempli l'office de porte et de beffroi, dans un temps où la ville d'Ens, moins étendue, était, comme la plupart des places des environs, défendue par une muraille et fermée à ses deux extrémités. Tel qu'il est resté, ce monument est encore remarquable. Il est couvert de fresques sur presque toute sa surface. Un énorme cadran, visible d'une lieue peut-être, indique les heures ; la partie inférieure de la tour est ornée d'une profusion d'inscriptions en langue latine. L'une de ces légendes, qui donne la date précise de la construction de l'édifice, nous apprit que, commencé en 1544, il fut achevé en 1548. Une autre légende résume, en deux distiques

d'un patois latin, l'histoire de la ville, qui s'est élevée sur les ruines d'une ancienne cité où deux évangélistes, saint Marc et saint Luc, n'ont pas dédaigné de venir en personne révéler les vérités du christianisme. Voici, du reste, ces distiques, que nous avons recueillis à l'usage des personnes qui prennent quelque intérêt à la latinité du seizième siècle :

> Aspicis exiguam nec magni nominis urbem
> Quam tamen æternus curat amatque Deus :
> Hæc de Laureaco reliquia est; his Marcus in oris
> Cum Lucâ, Christi dogma professus erat.

L'obscurité vint même avant le souper interrompre notre examen, et nous nous confiâmes bientôt au train prudent de la poste, qui, pendant toute cette nuit, ne nous fit pas franchir au-delà de dix lieues de France, ou quarante de nos verstes, course qui ne demanderait pas plus de trois heures avec les attelages russes. Enfin, le 27 juin, nous avons atteint, vers huit heures du matin, le bourg de Mölk, et son magnifique monastère, admirablement situé sur le Danube, qu'il domine largement; les religieux de l'ordre de Saint-Benoît n'y sont pas en grand nombre, et jouissent de tout le bien-être dévot de l'ancienne vie monastique des ordres savants. L'empereur Napoléon voulut loger dans ce couvent lorsqu'il vint à Vienne en 1809. Il disait que c'était le lieu qu'il préférait à tous ceux qu'il avait parcourus dans le monde de ses conquêtes. En effet, cet édifice, ressemblant assez à un nid d'aigle placé dans les nues, devait plaire

à cette imagination gigantesque. On nous montra sur le parquet de l'un des salons, qui sert aujourd'hui de parloir, la trace de lettres brûlées par lui. Vers cinq heures du soir, un mouvement inusité, des nuages épais de poussière, et une multitude de voitures. de femmes élégantes, et de rapides cavaliers, nous annoncèrent que Vienne était proche. Nous entrâmes enfin dans cette belle capitale, et, après un trajet d'une heure dans un interminable faubourg, nous atteignîmes les logements qui nous étaient depuis longtemps réservés. Dès ce moment, la réunion des personnes qui devaient m'accompagner fut complète.

Ces messieurs qui m'avaient attendu, n'avaient pas manqué de loisir pour visiter Vienne dans tous ses détails, et je les ai trouvés surtout fort satisfaits des richesses scientifiques. Ils se plaisaient à rendre hommage, non-seulement au mérite éminent des savants qu'ils avaient eu occasion d'entretenir, mais aussi à la politesse et à l'obligeant empressement qu'ils avaient trouvés dans leurs relations de tous les jours. Dans cette longue attente, ils n'avaient pas répudié les occasions de plaisirs qui pouvaient s'associer à leurs études. Ils me parurent enchantés de la physionomie riante, active et mouvante de Vienne, qu'on ne prendrait guère pour une ville allemande, à son bruit, à sa vivacité, et surtout à ce besoin d'amusement et de dissipation. Chaque soirée de cette belle saison voit revenir la même ardeur pour la promenade, les fêtes, la musique, et surtout pour cette valse entraînante que Strauss dirige du

haut de son orchestre. C'est hors de l'enceinte de la ville, proprement dite, que sont situés les jardins publics où toute la bourgeoisie vient respirer le frais au milieu des délassements de son choix. Rien de plus avenant que ces jeunes et jolies femmes, dont la mise coquette est pleine de goût. Pendant que toutes ces lumières brillent sous les feuilles des jardins, que toute cette musique anime les joies populaires, les classes supérieures de la société viennoise roulent plus silencieusement sous les admirables masses de verdure du Prater, belle et mélancolique forêt, où il n'est pas rare de voir les cerfs et les biches troublés dans leurs retraites, affronter la ligne des brillants équipages et prendre leur course à travers les larges allées. Au retour de cette promenade, on s'arrête sur le Graben, longue place, au centre de la ville, où s'élèvent deux fontaines d'un très-grand style. A cette place, les équipages, rangés dans le voisinage des cafés, permettent aux promeneurs de finir la soirée au milieu d'une douce causerie, et sans quitter leur voiture. C'est ainsi que, pendant trois grands jours, nous avons pris notre part de ces loisirs et de cette agréable nonchalance qui nous préparaient à de prochaines fatigues. Aussitôt que les heures de la matinée consacrées à nos occupations et à nos derniers préparatifs nous laissaient quelque liberté, nous procédions à de nouvelles et intéressantes excursions. Schœnbrünn, ses dîners sous les arbres, ses jardins majestueux et sa riche ménagerie, nous ont occupés presque toute une

journée. J'imagine qu'on peut, sans être trop sévère, critiquer le plan circulaire de ce dernier établissement, où chaque espèce d'animal est logée dans un enclos et des bâtiments si fort séparés les uns des autres, que la visite générale devient une longue et fatigante promenade. Nous n'avons pas voulu quitter ce beau lieu de plaisance sans nous mêler au divertissement des montagnes russes établies dans un joli jardin, à peu de distance de Schœnbrünn. Mais enfin, toutes nos dispositions étaient faites, grâce aux bienveillantes prévenances que j'ai rencontrées chez toutes les personnes qui ont bien voulu m'accueillir. Décidés à faire par nous-mêmes l'épreuve de la navigation du Danube, nous avions retenu nos logements sur l'un des navires à vapeur de la compagnie qui part de Pesth pour le bas du fleuve ; et, réservant pour les loisirs du retour une visite et une description de la belle capitale de l'Autriche, je donnai le signal du départ.





II.

DE VIENNE A BUKHAREST.

En arrivant à Vienne, je n'avais encore pris aucune détermination sur la route que mes voyageurs et moi nous devions suivre. Il s'agissait désormais de traverser des pays peu fréquentés d'ordinaire, et dans lesquels nos observations devaient acquérir l'intérêt piquant de la nouveauté. J'avais, pour atteindre Odessa, à choisir entre deux

routes : la navigation du Danube, de Vienne jusqu'à Galatz, et la mer Noire ; et la voie de terre qui remonte vers le nord, et arrive en Russie par Lemberg et Brody ou Tchernowitz. Après avoir recueilli à Vienne quelques avis prudents, je me déterminai pour le premier de ces deux partis. Des renseignements dignes de foi me faisaient redouter les obstacles qui nous attendaient à la frontière de l'Empire. En effet, il arrive souvent lorsque les pluies ont eu quelque continuité dans la Russie méridionale, que les chemins deviennent presque impraticables ; tout sentier disparaît, et les steppes ne forment plus qu'une vaste plaine de boue dans laquelle toute trace est effacée : malheur alors à la voiture européenne qui voudrait se hasarder dans cet abîme, quand à peine les légers télègues du pays y surnagent ! Mais, d'autre part, l'effectif de notre caravane ne s'élevait pas à moins de dix-sept personnes ; c'était donc, pour le moins, cinq voitures, y compris le fourgon renfermant le matériel de l'expédition Un pareil train ne demandait pas moins que l'emploi de trente à quarante chevaux. Il était presque impossible qu'un tel service, par de pareils chemins, pût marcher pendant quelques jours de suite avec la régularité désirable : à ces causes, le bateau à vapeur, qui descend de Vienne à Galatz, devait obtenir toutes nos préférences, et à l'unanimité, il fut décidé que nous descendrions le Danube. Nous trouvions à cette voie plus facile de grands avantages. D'abord nous échappions aux ennuis d'une séparation inévitable ; et, ensuite, ce genre de trans-

port, qui se prête merveilleusement à toutes sortes de lectures et de travaux, nous permettait de nous livrer en commun aux observations que présenterait le voyage. Ajoutez que cette route du Danube, nouvellement conquise par la vapeur, ne devait pas être sans intérêt pour nous. Le Danube est, pour ainsi dire, d'invention toute moderne : il a gagné sa place, honneur bien mérité, parmi les fleuves voyageurs et commerçants de l'Europe ; il n'y a pas déjà si longtemps qu'il est devenu l'objet tout particulier de l'attention des publicistes. Toutes ces lettres, aussi remarquables par le style que par l'érudition, que *le Journal des Débats* a adoptées comme siennes, avaient développé, au sujet de cette communication pleine d'avenir, des idées aussi justes qu'ingénieuses. Certes, ces lettres, écrites avec un esprit tant soit peu railleur, étaient bien faites pour nous jeter, nous aussi, entre ces deux rives, où sans doute nous attendaient quelques aperçus échappés au voyageur du *Journal des Débats;* et, en effet, certains détails de la vie actuelle n'ont-ils pas dû rester inaperçus pour lui sur ces rivages, où son imagination évoque, avec tant de bonheur, tous ces grands souvenirs des Daces et de Rome, toute cette poésie de légendes et d'histoire, dont il a su animer sa relation? Le correspondant *des Débats* a écrit ainsi un éloquent discours d'ouverture pour l'une des plus grandes solennités des temps modernes : « l'Union, par le Danube, de l'Orient avec l'Occident. » Quant à nous, venus après lui, nous laisserons de côté ces généralités brillantes :

et, plus modestes, nous raconterons comment s'opère peu à peu cette fusion de deux mondes que le Danube doit réunir, après les avoir séparés si longtemps.

Notre passage fut arrêté sur *le François Ier*, navire à vapeur de la Compagnie, qui devait partir de Pesth pour Drenkova, le 5 juillet. Ne pouvant modérer l'ardeur aventureuse de mes compagnons, je leur accordai tout loisir de se confier aux hasards peu périlleux de la navigation sur ces bateaux plats qui descendent le Danube de Vienne à Pesth, en passant par Presbourg : ils s'embarquèrent gaiement sous la direction de Sainson. Quant à moi, je pris tout prosaïquement la poste, le 3 juillet. De Vienne à la frontière de Hongrie, la distance est courte; mais cependant quelle différence entre ces beaux chemins de l'Autriche et les chemins délabrés de la Hongrie! Sans trop chercher la cause de cette différence, il n'est pas difficile de découvrir qu'elle est profondément inhérente à la nature particulière de l'ancien gouvernement de la Hongrie, et que le remède à appliquer au mal ne saurait être employé qu'avec ménagement dans un pays où, en vertu des lois fondamentales, la noblesse est exempte de toute espèce de taxes. Or, la noblesse en Hongrie, c'est tout le vieux sang hongrois, tout ce qui possède; il ne faut pas s'étonner si tous les travaux d'intérêt général, tombant exclusivement à la charge des classes pauvres, sont mal exécutés et plus mal entretenus. Dans ces derniers temps, il est vrai, plusieurs grands propriétaires, lais-

sant de côté tout intérêt mesquin, ont pensé à venir au secours du bien-être général. A la tête de ces nobles esprits, intelligences esclaves du devoir, se distingue un homme dont l'influence généreuse sera grande dans ce pays, qui ne demande qu'à marcher au progrès ; nous avons nommé le comte Étienne Széchényi. De son côté, la diète, cette assemblée de gentilshommes qui représente un peuple de gentilshommes, n'est pas la dernière à obéir à une impulsion nationale déjà sensible. Déjà même quelques résolutions, nouvellement promulguées, laissent entrevoir une louable propension à suivre ce mouvement d'améliorations matérielles, qui est aujourd'hui le besoin le plus senti de la société européenne. Surtout il faut reconnaître que les tentatives faites jusqu'à ce jour par la sagesse de la diète de Presbourg sont nettes et précises, dégagées de théories abstraites, et marchent uniquement au but de la prospérité du pays, qui sera une ère nouvelle et bienfaisante pour la Hongrie. Voilà donc cette assemblée qui, on ne saurait en douter, a compris sa haute mission, engagée par la puissance même du progrès à réformer peu à peu des lois imprévoyantes, qui seraient un obstacle invincible à toute amélioration ultérieure dans un pays qui demande enfin sa part de bien-être, à savoir : des routes praticables, des canaux, des ponts, et des chemins de fer. La première condition de cette amélioration progressive, dans laquelle nous voyons entrer la Hongrie avec une sage et persévérante lenteur, amènera probablement avant peu une répartition plus équitable de

l'impôt. Alors, et par une convention loyale, chaque habitant de ce noble sol, renonçant à des priviléges onéreux à tous, acceptera sa part dans les charges communes.

Le service de poste, en concurrence publique, établi en Hongrie, ne nous a pas paru justifier tout-à-fait les grands éloges que lui donne, dans une publication récente, un illustre personnage français. L'exploitation des relais, laissée à l'industrie particulière, comme cela se pratique en Angleterre, est évidemment une chose avantageuse à ceux qui l'exercent, puisqu'elle constitue en leur faveur un gain éventuel qui vient augmenter le revenu que les chevaux employés à l'agriculture rendent déjà à leur maître. Mais, si ce système profite aux propriétaires des chevaux, il est moins profitable aux voyageurs, obligés d'attendre plus d'une fois que le cheval revienne de la charrue, et que le laboureur soit changé en postillon. Un remède très-simple, c'est de prendre les relais du gouvernement, qui n'a pas de chevaux à deux fins.

Un séjour très-abrégé ne nous a permis de voir de Presbourg que ce qui est à la portée de tout passant qui veut prendre une idée superficielle de cette ancienne capitale. Bien que Presbourg, depuis l'année 1790, ait restitué à Bude son ancien titre, elle a conservé dans ses murs le siége de la puissance législative et l'appareil des antiques institutions de la Hongrie. Cette proximité de l'action dirigeante est naturellement favorable à l'Autriche, et tout en rendant à Bude le rang de capitale, que lui assignait son

importance, le gouvernement impérial a néanmoins maintenu à Presbourg les deux assemblées dont les délibérations ont à Vienne un prompt retentissement. A voir cette maison modeste, ces salles sans aucun style, sans aucun caractère que celui de la plus vulgaire bourgeoisie, où, pour tout ornement, vous trouvez de grands bancs en bois, tout couverts de taches d'encre faites d'hier, vous vous croyez dans une vaste classe de quelque collége. L'on serait tenté de juger, à ce peu de façons, qu'il existe un contraste choquant entre l'apparence misérable de cette chambre politique, et cette pompe de costumes, de sabres, d'éperons et de prérogatives dont s'entoure la noblesse; on pourrait craindre que cette simplicité exagérée ne fût un signe d'indifférence ou de mépris pour le sanctuaire des lois; mais il faut dire aussi que sous cette simplicité quelque peu brutale, se montre, parmi ces législateurs si mal logés, un profond sentiment des fonctions qui leur sont confiées : le respect pour la loi, qui remplit cette enceinte, en a bientôt couvert toute la nudité.

Du reste, même pour celui qui passe en toute hâte, Presbourg est une ville qui doit laisser son souvenir. Située agréablement sur la rive gauche du Danube, elle a pour pendant, sur le rivage opposé, de belles masses de verdure ombrageant des promenades très-fréquentées, et qui méritent qu'on traverse le fleuve pour les mieux voir. La ville elle-même est commandée par un château dont il n'existe aujourd'hui que des ruines, mais dont la situation est si

heureuse, qu'elle compte peu de rivales en Europe. Presbourg possède aussi quelques monuments remarquables, et tous les établissements publics que comporte une ville royale longtemps florissante.

Le 4 juillet, dans l'après-midi, nous arrivions à Ofen, ou plutôt à Bude, la ville hongroise par excellence, qui, du haut de son rocher, voit s'échelonner ses quatre grands faubourgs qui descendent jusqu'au Danube, tandis que de l'autre côté du fleuve, sur la rive gauche, Pesth étale toute sa grandeur et tout son luxe de ville nouvelle et déjà enrichie. Bude annonce assez, par son aspect imposant, qu'elle est le représentant de cette Hongrie historique qui fut si longtemps heureuse, forte et indépendante. Sous les Romains, elle se nommait *Sicambria*, et la tradition veut que son nom actuel lui ait été imposé en mémoire d'un frère d'Attila, nommé Buda. Quoi qu'il en soit, Bude est restée debout pour raconter toute cette vaillante histoire de la Hongrie, qui commence à la conquête d'Arpad, voit s'élever au onzième siècle la dynastie d'Étienne, se continue sous les vingt-trois rois de sa race et sous les souverains de la branche d'Anjou, jusqu'à Wladislas II, qui rassembla les lois en code, et finit à Louis II, dont la mort, arrivée à Mohacs, en 1526, entraîna la chute de l'antique monarchie hongroise.

Bude, ainsi arrachée à ses princes légitimes, et soumise pendant plus d'un siècle et demi au pouvoir des Turcs, a gardé malgré elle les traces de cette domination violente ; témoin ses bains, qui sont des

bains orientaux; ses clochers en métal, qui sont presque des minarets. Mais une fois que ces vainqueurs farouches eurent été expulsés au-delà de leurs conquêtes, et malgré le mélange du culte grec, toutes les illustrations de la religion, de la royauté et de la nationalité hongroises, se sont réunies pour effacer l'injure faite à ces murailles sacrées. Bude conserve dans son trésor la couronne de saint Étienne, son globe impérial et son sceptre. Elle est le siége et la résidence du palatin du royaume et des hauts dignitaires ecclésiastiques; et depuis que la Hongrie, longtemps partagée, a reconnu les droits héréditaires de la maison d'Autriche, Bude a repris son titre bien mérité de reine et de capitale.

Il est peu de situations plus remarquables que celles de ces deux villes, Bude et Pesth, séparées par un fleuve aussi large que le Danube, mais qui ne font réellement qu'une seule et même cité. Pesth compte soixante mille habitants; elle est toute remplie de bruit et de mouvement; c'est la ville active, remuante, laborieuse : elle produit plus qu'elle ne consomme. Ses belles rues, ses larges quais, sont disposés pour un commerce qui s'étend chaque jour, et bordés d'édifices de bon goût.

J'avais à peine eu le temps de visiter quelques rues des quartiers les plus remarquables et les monuments dont l'extérieur est le plus digne d'attention, lorsqu'on m'annonça l'arrivée de ceux de mes compagnons qui avaient choisi, pour se rendre à Pesth, la promenade pittoresque du Danube. Ils arrivaient en-

chantés de leur navigation de trois jours. La relation de cette courte séparation me fut aussitôt communiquée ; et, pour ne point anticiper sur nos observations ultérieures, recueillies désormais et exprimées en commun, je place ici ces notes, dans lesquelles ces messieurs parlent en nom collectif et d'après leurs impressions particulières :

« Le 2 juillet, après avoir reçu vos instructions touchant notre prochaine réunion, nous n'avons pas tardé à nous rassembler sur le bord du Danube, au lieu fixé par le batelier qui devait nous conduire en dérivant jusqu'à Presbourg. C'était véritablement de ce jour que datait notre début, notre entrée en campagne ; aussi avions-nous tous revêtu le simple et uniforme costume que nous avions adopté, et qui ne nous a point quitté pendant toute la durée du voyage. C'est dans cet équipage que nous nous sommes embarqués sur un gros bateau, où, selon sa promesse, le patron nous avait préparé un poste assez convenable. Cette sorte de barque mérite qu'on la dépeigne en quelques mots, parce qu'elle est le type à peu près invariable de toutes celles qu'on rencontre sur le Danube, depuis Vienne jusqu'aux parages voisins de son embouchure. Ces embarcations sont, en général, d'une grande dimension, grossièrement construites, et portant sur presque toute leur longueur une grande cabane haute de sept à huit pieds, recouverte d'un toit en pente qui la fait ressembler à une maison. Là est placé le magasin dans lequel est contenu tout le chargement : et même les passagers, pour peu qu'ils soient insen-

sibles aux émanations mélangées des marchandises, peuvent y trouver un abri. L'avant et l'arrière du bateau se ressemblent par leur forme relevée; et le gouvernail, attaché à la poupe au moyen de simples cordes d'écorce, est mis en mouvement par un ou plusieurs hommes, qui manient la barre du haut d'une plate-forme disposée sur le toit pour cet usage. Ces espèces de châlets flottants, bâtis en bois blanc, descendent en grand nombre le cours du Danube; mais lorsqu'il s'agit de leur faire remonter le fleuve, on n'y parvient qu'avec un travail infini et à l'aide de moyens plus pittoresques qu'ingénieux, dont nous aurons occasion de parler plus bas.

« Le patron du bateau nous regardait comme des passagers peu ordinaires, probablement en raison du prix modique que nous lui avions compté sans marchander, et avait réservé à messieurs les mineurs (comme il nous appelait, sans doute à cause de nos bonnets armés de deux marteaux en croix), les honneurs du gaillard d'arrière, au-dessus duquel une vieille voile était élégamment drapée. Nos malles, disposées en divan, occupaient le tour de ce salon improvisé; et, pour nous assurer contre toute communication importune, on avait cloué à demeure la porte de la cabane où les passagers de prix inférieur s'étaient établis pêle-mêle avec quelques blocs de suif et quelques rouleaux de cuir, dont le parfum se trahissait à travers la cloison. Ces passagers étaient, pour la plupart, d'industrieux Israélites, se rendant à Presbourg pour leur commerce. Au moment où nous

allions quitter la rive, un nouveau compagnon nous fut présenté; nous nous empressâmes de lui accorder une hospitalité demandée avec politesse, et nous apprîmes que ce voyageur était un capitaine de pontonniers qui se rendait, accompagné de ses deux jolies petites filles, à quelque distance de Vienne.

« Nous eûmes bientôt laissé derrière nous la ville, les faubourgs entremêlés de jardins et la majestueuse verdure du Prater. A la limite de Vienne, nous fûmes accostés par une petite barque que montaient des hommes chargés d'examiner nos passe-ports. Cette formalité promptement accomplie par un sous-officier, celui-ci nous rendit nos papiers en ajoutant courtoisement un souhait de bon voyage. Nous fûmes touchés de cette politesse, assurément fort banale; mais elle nous frappa, parce qu'elle est peu usitée en pareil cas, et que l'on voit rarement, dans ces relations de police, l'examinateur et l'examiné se faire bon visage et se quitter contents l'un de l'autre.

« Le Danube, au-dessous de Vienne, se divise en une multitude de bras, séparés entre eux par des îles assez étendues, couvertes uniformément de prairies et d'une jeune et abondante végétation. Le courant nous faisait faire beaucoup de chemin, et nous ne vîmes bientôt plus que les sommités des grands édifices de cette ville et la magnifique aiguille de Saint-Étienne, qui se détachait, svelte et brillante, sur l'azur foncé de ce long rideau de montagnes qui séparent l'Autriche du royaume de Bohême.

« C'était une charmante promenade qu'un tel

voyage, commencé à cette heure si douce de la matinée ; il se devait prolonger sur les belles eaux verdâtres du Danube, où nous glissions avec une grande rapidité, doublant à droite et à gauche une quantité d'îles peuplées de saules. De temps en temps, quelque joli village, quelque fraîche maison de campagne apparaissait et se cachait aussitôt, masquée par les pointes couvertes d'arbres qui semblaient courir, et fermer incessamment derrière nous le lit sinueux du fleuve. Pendant quelque temps, nous avons navigué dans ce dédale d'eaux et de verdure. Et quelle plus douce façon de voyager pourrait-on désirer? Vous allez vite, et, chemin faisant, votre pensée se repose sur tous les objets qui vous entourent : singulière alliance du mouvement et du calme!

« Notre compagnon le capitaine respecta notre muette contemplation aussi longtemps que le Danube, resserré entre les îles, nous permit de suivre de près les sinuosités de la rive droite. Mais bientôt, lorsque nous fûmes entrés dans un plus vaste canal, il tenta discrètement quelques questions sur des sujets qui, depuis le départ, aiguillonnaient évidemment sa curiosité. Qui étions-nous? quel était cet uniforme? quel était le but de notre voyage? Ces demandes, énoncées avec tout ce que la langue allemande peut fournir de tournures indirectes et polies, reçurent des réponses dont notre compagnon eut la bonne fortune de deviner le sens, malgré les efforts réunis de trois d'entre nous pour composer et pour prononcer

les plus courtes phrases. Dès lors, la conversation fut engagée activement, surtout de la part du capitaine, qui vit bien qu'il avait affaire à des auditeurs intelligents, sinon à d'habiles interlocuteurs, et qui se fit gracieusement notre cicérone, choisissant avec un soin tout hospitalier, parmi les objets qui frappaient notre vue, ceux que notre condition de Français pouvait nous rendre plus particulièrement intéressants.

« Quand nous eûmes laissé derrière nous les jolis villages de Simmering et de Neugebaude, le capitaine appela notre attention sur la rive droite : « Ce clocher pointu, recouvert en fer brillant, nous dit-il, indique derrière ces arbres le joli bourg d'Ebersdorff. En 1809, le quartier-général de Napoléon y fut établi pendant quelques jours, et c'est de cette grande île à gauche que l'armée française débouchait sur ses trois ponts, hardiment jetés. Vous étiez bien jeunes alors, messieurs, ajouta-t-il; mais, moi, j'ai vu cela. A l'endroit même où nous passons, le Danube a roulé des eaux sanglantes; pendant plus d'un jour, de terribles coups de canon ont ébranlé ces deux rivages. » Tandis que notre compagnon parlait ainsi, nous contemplions l'île Lobau, si verdoyante et si paisible aujourd'hui, et Ebersdorff, ce charmant village où s'élèvent une belle manufacture d'ouvrages métalliques et une active filature. La nature et l'intelligence humaine n'ont plus laissé subsister aucune trace des glorieuses et sanglantes batailles qui ont désolé cette belle contrée. Telle est la force réparatrice de ces

deux éternels pouvoirs : pendant que les vieux guerriers d'Essling et de Lobau tombent chaque jour sous la main du temps, des arbres vigoureux et pleins de sève grandissent sur ces champs héroïques, et une génération nouvelle rebâtit ce que ses pères ont détruit !

« Plus bas se présente Pétronell, village qui occupe sur la rive droite l'emplacement de l'ancienne Carnuntum. Notre capitaine nous assura que les fouilles entreprises dans les terrains environnants mettent fréquemment au jour quelque débris d'ouvrages romains. Il fit aussi mention d'un arc de triomphe, la Porte-Païenne (Eidenthor), comme on l'appelle, dont la construction remonte à Tibère, qui l'érigea comme monument de la conquête de la Pannonie. A toutes ces obligeantes indications du capitaine, nous répondions par quelques mots,qu'il interprétait comme autant de signes de notre regret de ne pouvoir visiter à loisir ces ruines intéressantes.

« Vers midi, nous naviguions au milieu d'un paysage plus sévère. Le Danube, qui n'a plus qu'un seul lit, est devenu d'une largeur imposante ; des collines élevées le bornent sur la droite, et des masses de rochers s'avançent çà et là, comme des promontoires, dans ses eaux. La petite ville de Haimbourg nous apparut bientôt. Bâtie dans un enfoncement pittoresque, elle est dominée par une vieille citadelle en ruines qui couronne une montagne arrondie. De cette citadelle, une muraille crénelée, flanquée de tours, descend vers la ville et en forme

l'enceinte. Cette fortification, qui rappelle l'enfance de l'art, le style de ces murs aux créneaux rapprochés, la construction des tours, çà et là dispersées dans les environs, semblent empreints du caractère de l'architecture orientale. Haimbourg, deux fois détruite par les invasions des Turcs, a été deux fois rebâtie. Elle est aujourd'hui florissante et augmentée d'un grand nombre de constructions toutes nouvelles. Admirablement située au fond d'une petite anse, elle forme, vue du Danube, un tableau très-agréable. Haimbourg renferme, nous dit-on, deux mille huit cents habitants, une manufacture de tabac qui donne annuellement deux cent mille quintaux; et tout paraît y respirer l'aisance et la prospérité. En ce lieu, nous quittâmes notre complaisant et érudit capitaine, que nous regrettâmes de ne pas posséder plus longtemps.

« Quelques pas plus bas est situé Wolfsthal, bourg autrichien sur les confins de l'empire, et qui en marque la limite. Sur la rive opposée, la frontière est plus remarquablement indiquée par un immense rocher, que des ruines couronnent de la façon la plus pittoresque.

« Ce bloc énorme, suspendu à pic sur les eaux du fleuve, est le point extrême de la chaîne du petit Karpathe, qui vient du nord-est en droite ligne, et forme la délimitation entre la Moravie et le royaume de Hongrie. Une rivière aux eaux jaunâtres, la March, après avoir arrosé par ses affluents tout le bassin morave, se perd dans le Danube, au pied

même de l'imposant rocher dont nous parlons. Sur la rive droite, le relief correspondant à cette arête inférieure du Karpathe se fait à peine sentir par quelques mamelons encore élevés, qui s'abaissent bientôt jusqu'au niveau des plaines situées au sud du Danube : c'est par cette imposante ouverture que le fleuve autrichien entre dans son beau royaume de Hongrie, dont il va baigner les riches prairies.

« Non loin de la grande roche, autrefois défendue par un château fort dont il n'existe plus que les débris, nous avons pris terre au petit hameau de Theben, qui donne son nom à tout le promontoire. Il était deux heures, et nos bateliers, pour ne point déroger à leurs habitudes réglées, voulurent prendre leur repas sous la treille d'un petit cabaret voisin de la plage. Nous désirions si ardemment parcourir les imposantes ruines qui dominent le village, que nous nous mîmes à l'instant même en devoir de gravir, à la débandade et tout droit devant nous, la falaise escarpée qui nous séparait du vieux château. Nous fûmes bientôt dispersés et échelonnés sur cette pente rapide; et lorsque nous jetâmes un regard autour de nous, nous ne pûmes nous empêcher de remarquer la disposition graduée que les goûts et les travaux de chacun marquaient entre nous dès ce moment, où, pour la première fois, nous mettions le pied sur une terre livrée à nos observations. M. Huot, à peine à quelques pieds au-dessus du Danube, frappait la roche à coups redoublés, pour en détacher son premier échantillon du sol

hongrois ; le docteur Léveillé, arrêté dans sa course ascendante par la variété et la beauté des végétaux qui tapissent la colline, avait déjà réuni un copieux spécimen de la Flore locale; Rousseau guettait au passage les lézards et les reptiles effarouchés de notre invasion, et les malheureuses créatures qui lui tombaient sous la main achetaient, par une mort convulsive dans l'alcool, l'honneur futur de figurer sur les rayons d'une collection ; à cent pieds plus haut que nous, Raffet prenait d'assaut une antique tourelle qui s'élance comme un phare, et que nous avions regardée d'un œil d'envie un quart d'heure auparavant, quand nous passions au pied du promontoire de Theben. Le soleil était ardent, et pour parvenir jusqu'au centre de la vieille forteresse, il fallut, en vérité, plus d'un pénible effort. On n'entre sur la plate-forme qu'après avoir franchi plusieurs enceintes de débris qui paraissent avoir été entassés par l'effet de la mine ; mais lorsqu'on est parvenu sur le point le plus élevé, qui est une terrasse encore assez bien conservée, on est vraiment dédommagé de la fatigue de cette ascension. A quatre cents pieds à pic au-dessous de vous, la March se mêle au Danube, en conservant longtemps la teinte vaseuse de ses eaux. Dans un horizon vaporeux, on distingue au loin, vers l'ouest, les plaines colorées de l'Autriche, les mille bras du Danube et ses îles verdoyantes. A petite distance, et dans l'est, voici Presbourg, protégée par son château blanc, qui commande la ville : plus loin, dans un horizon nébu-

leux, se laissent deviner des lignes confuses de montagnes.

« Quand nous fûmes enfin tous réunis sur le sommet des ruines et que nous eûmes à loisir contemplé ce beau site, nous reprîmes lentement le chemin de Theben, et nous trouvâmes un moment de repos dans le bouge noir et tant soit peu infect où s'étaient attablés nos patrons et les passagers, qui fumaient après leur repas en humant tranquillement quelques larges pots d'une excellente bière : ceux-là s'inquiétaient peu de châteaux et de ruines. Il y avait dans cette rustique taverne des scènes pleines de physionomie et de caractère. L'accoutrement large et grossier des paysans hongrois, leurs vastes chapeaux de feutre, leurs grands cheveux pendants, autour d'un mâle et brun visage, nous frappaient pour la première fois ; et c'était là une belle étude de dessin et de couleur. Nous avions le plus grand désir d'interroger ces graves et athlétiques habitants sur le vieux château de Theben et son histoire ; mais quel moyen de converser avec des gens qui, sous prétexte qu'ils sont à cinq cents toises de la frontière d'Autriche, ne comprenaient plus un mot de tout l'allemand que nous mettions en commun pour les interroger? Nous devons dire cependant que nous fûmes écoutés avec un calme complaisant, et sans cet impatient sourire dont les Allemands les plus flegmatiques ne manquent pas d'accueillir les efforts déchirants d'un Français qui tente de se faire comprendre. Une première expérience sur la langue latine, si longtemps vulgaire

en Hongrie, n'obtint pas plus de succès ; cette langue traditionnelle s'efface tous les jours, et nous en fûmes pour nos frais de réminiscences de collége.

« A la fin, cependant, l'hôte nous apprit, au moyen d'un idiome singulièrement mêlé, que les ruines étaient désignées par le nom de Château des Chevaliers (Ritter Schloss), appellation peu significative, et que n'éclaircissent pas les guides et itinéraires publiés au sujet du Danube, où il est dit simplement que Theben est dominé par un château remarquable par son antiquité. Pour dernier renseignement, nous apprîmes encore d'un juif, passager comme nous, que le fort ruiné avait, en 1809, servi de retranchement aux Autrichiens contre les Français, et que, depuis, il est resté dans l'état d'abandon où nous l'avons trouvé. Lorsqu'il fut question de partir de nouveau, la douane hongroise assista à notre embarquement; mais elle se contenta de notre affirmation que nous n'introduisions dans le royaume de Hongrie aucune espèce de marchandises sujettes aux taxes, affirmation que confirmait d'ailleurs notre petit bagage scientifique soigneusement déposé sur le bateau. Notre barque quitta Theben, et, à six heures du soir, au moment où le docteur Léveillé achevait une intéressante leçon, qu'il avait bien voulu nous faire, pour décrire les vingt espèces de plantes récoltées sur la montagne, nous touchions une rive aride, au pied des premières maisons de Presbourg.

« Lorsque nous fûmes assurés d'un gîte dans une auberge, où, par parenthèse, aucune sorte de sollici-

tations ne put engager l'hôte à nous faire souper avant l'heure officielle du repas du soir, nous fîmes chercher un guide pour nous conduire dans la ville, et celui-ci nous dirigea tout d'abord vers le château qui, d'une position élevée et pittoresque, domine Presbourg et ses environs.

« Cet honnête cicérone, à défaut d'autre chemin, nous aimons à le supposer, nous fit monter à la citadelle par une rue tortueuse, dont la population entière, groupée de porte en porte, saluait notre passage par des prévenances trop décidées pour que nous pussions nous arrêter nulle part, et considérer à loisir la variété de costume et de physionomie que présentent, au premier abord, les habitants de cet étrange faubourg. Une porte d'ancienne construction et une rampe assez rapide conduisent à l'esplanade sur laquelle s'élève le vieux château. Tout ce qui constituait une place forte a été à peu près démantelé, et le château lui-même, vaste édifice quadrangulaire et flanqué d'une tour carrée à chaque angle extérieur, est complètement ruiné ; au reste, cet ancien palais n'a jamais eu rien de remarquable que sa position et sa belle perspective. Ses quatre façades, percées d'un grand nombre de fenêtres alignées, le font ressembler à une caserne. Son architecture, comme celle de la plupart des monuments publics que nous avons vus en Autriche, est du style usité dans le dix-huitième siècle; sur ses murailles dégradées, on saisit encore quelques restes de fleurons et d'enroulements recouverts d'un badigeon moisi. Les monuments de

ce temps-là ne sont pas de ceux dont on doit respecter les ruines; car ces ruines affligent la vue, comme toute décrépitude prématurée, comme tout vestige fané d'une coquetterie jadis opulente. Les nobles et sévères débris que le temps a amoncelés au sommet de Theben nous ont vivement intéressés; cette démolition du palais de Presbourg est un spectacle attristant. Quoi qu'il en soit, au temps de sa splendeur, cet imposant édifice, du haut de sa belle position, commandait majestueusement la campagne et le fleuve. C'est un si riche paysage celui qui se déroule du côté de l'est et du midi jusqu'à un horizon, et qui, à cette heure, commençait à s'effacer dans la teinte bleuâtre du ciel! Pendant que nous jouissions de cet admirable coup d'œil, nous fûmes accostés par un petit homme d'un âge mûr, et d'un costume moitié bourgeois, moitié soldat, qui, en nous saluant dans notre langue, nous dit, sans autre préambule, et d'un air singulièrement brusque et boudeur : « Vous contemplez cette vaste perspective, messieurs les Français; elle est bien belle, n'est-il pas vrai? mais, en revanche, ce palais est une bicoque honteuse qu'on laisse debout, je ne sais pourquoi. Vous y remarquez les traces d'un incendie que vous croiriez récent, et qui, pourtant, date de 1809, il y a vingt-huit ans; tout est resté comme le lendemain de l'événement; les gens d'ici sont peu curieux d'édifices, comme vous voyez. Et savez-vous pourquoi ce château a brûlé? c'est tout simplement pour faire une balance

de compte. A cette époque de guerre, on avait mis en ce lieu un immense dépôt d'équipements militaires : les chiffres du garde-magasin étant fort embrouillés, le château flamba une belle nuit; car le feu purifie tout, règle aussi tous les comptes. — Monsieur, reprit l'un de nous, vous paraissez juger sévèrement des hommes d'une autre époque, qui, selon les apparences, sont vos contemporains, et vraisemblablement aussi vos compatriotes.—Vous avez raison, dit-il, je suis Hongrois, et déjà vieux; tel que vous me voyez, j'ai servi Napoléon : c'est vous dire assez que mes idées ne s'accordent pas toujours avec celles de mes compatriotes. — Et ces idées, vos compatriotes n'ont peut-être pas le bon esprit de les goûter entièrement? — Vous l'avez deviné : aussi sommes-nous souvent en querelles; nous disputons, et, comme on ne me comprend pas, j'en supporte la perte. Je ne suis qu'un simple lieutenant, messieurs; et, malgré ma tête grise, j'ai le cœur trop jeune encore pour mon temps et mon pays. Il y a un mois, pour une légère faute contre la discipline, on m'a infligé les arrêts dans ces ruines; voilà ce qui me procure l'avantage de vous rencontrer ici ce soir. — Au moins, lieutenant, avez-vous pour vous consoler une admirable promenade et des points de vue ravissants! — Ma promenade, nous dit-il, se borne à cette esplanade; quant à la perspective, j'y suis moins sensible, je l'avoue, qu'à l'injustice dont on me poursuit.» Nous étions alors aux limites de l'esplanade. « Vous êtes, nous dit-il, sur le seuil de ma prison, et je dois m'arrêter là : Bonne chance,

messieurs, dans votre long voyage. » Et nous voyant redescendre : « Vous pensez bien, cria-t-il, que ce ne sont pas ces vieux murs renversés qui m'empêcheraient de sortir d'ici, si je le voulais; mais j'ai donné ma parole, un soldat doit la tenir. »

« Nous quittâmes avec un sentiment pénible ce prisonnier humoriste. Voilà, disions-nous en redescendant, voilà un triste reclus qu'il faut plaindre; car il a pris en haine les hommes et les choses de son pays, et il ne sait pas cacher, même à des étrangers, ce sentiment dénaturé. Que serait-ce donc si nous devions passer, au lieu d'un instant, quelques heures de suite avec ce misanthrope ? Comment serait-il possible, après cela, au voyageur, qui ne fait qu'effleurer la surface des mœurs et des institutions d'un pays, de recueillir, sur quoi que ce soit, la moindre notion qui puisse rassurer sa conscience ? L'impression qu'il doit emporter dépendra souvent du premier interlocuteur, de bonne ou de mauvaise humeur, que le sort aura jeté sur sa route ; et n'est-ce pas prendre ensuite une grave responsabilité, que de reproduire des allégations qu'on ne saurait appuyer sur un examen personnel et désintéressé? Au milieu de ces réflexions qui nous désenchantaient quelque peu, et qui nous commandaient une prudente réserve pour nos notes de voyage, nous faisions aussi cette remarque : c'est que les personnes que nous avons eu occasion d'entretenir pendant toute cette première journée, ont toutes imprimé à leur conversation un tour particulier, invariablement destiné à chatouiller





Infanterie Hongroise. (Grenadiers.)

cette fibre nationale, qu'on dit si excitable chez nous. Le capitaine de pontonniers, le juif de Theben luimême, et le morose lieutenant de la citadelle, ont trouvé également dans leur esprit cette formule de courtoisie qui est la nuance la plus délicate de l'hospitalité, et qui consiste à parler à ses hôtes du sujet qu'on suppose les flatter le plus. Ainsi, toutes ces allusions à Napoléon et à son époque, qui avaient lieu de nous surprendre dans un pays opprimé jadis par ses armes, n'étaient évidemment que la marque d'une intention bienveillante pour nous, et dont nous devons savoir gré aux mœurs douces et faciles des peuples de l'Autriche.

« En retournant dans la ville par un autre faubourg qui nous a paru spécialement consacré, dans ce jour de dimanche, aux délassements des soldats, nous avons plus d'une fois admiré la tournure martiale, l'air dégagé et l'excellente tenue de l'infanterie hongroise. Rien n'est plus élégant que leur uniforme : veste blanche à petites basques, pantalon collant, bleu de ciel, orné de tresses jaunes et noires, bottines qui dessinent le bas de la jambe, et une coiffure à la fois commode et défensive. Ce costume, porté par des hommes généralement très-bien faits, est un des plus simples et des plus gracieux uniformes que l'on puisse imaginer pour la troupe. La ville de Presbourg, que nous parcourions alors dans sa plus longue étendue, nous paraissait médiocrement peuplée ; les rues sont aérées et spacieuses, mais peu régulières ; les constructions modernes offrent

une assez bonne apparence, quoique bâties en matériaux légers. Nous vîmes le théâtre, édifice massif qui s'élève sur une esplanade, et que décore une inscription latine des plus longues qui se puissent voir; ce qui ôte naturellement toute envie de la lire. Ce théâtre faisait relâche ce jour-là; mais un polichinelle italien avait érigé sa scène ambulante sous le péristyle de Thalie. Un petit nombre de spectateurs prêtaient une attention distraite au drame immortel, mais un peu rebattu, du bossu napolitain. *Povero signor Pulcinella!* à quelles gens venait-il s'adresser! pour quelles oreilles prodiguait-il les trésors de son sarcasme, les éclats de son rire moqueur, et le burlesque idiome des lazzaroni! Les graves Hongrois, qui s'arrêtaient devant lui, avaient l'air de le prendre pour un fou, et la plupart continuaient aussitôt leur chemin, en chassant de leur pipe une dédaigneuse bouffée de fumée.

« Aux approches du pont de bateaux jeté sur le Danube, nous commençâmes à nous expliquer par quelle cause nous avions trouvé à peu près déserte la plus belle partie de la ville. Une foule nombreuse et beaucoup de jolis équipages regagnaient à la fois Presbourg. Cette affluence couvrait le pont et les allées d'une promenade voisine, de telle sorte que nous seuls, qui remontions ce courant, nous avions quelque peine à nous y pratiquer un passage. Cette assemblée de beau monde sortait d'un théâtre en plein air, assez jolie salle en hémicycle, dont le rideau venait de se baisser. Ce cirque a conservé le

nom d'*Arena*, nom qu'on retrouve en Italie pour tous les théâtres semblables. Lorsque nous eûmes parcouru un instant la promenade, qui se dépeuplait entièrement, nous vînmes à songer que cette désertion significative dans les mœurs réglées du pays, ne devait pas être un avertissement stérile pour des voyageurs à peu près à jeun depuis vingt-quatre heures. Nous rentrâmes donc au *Soleil-d'Or*, et cette fois, l'hôte, plus hospitalier, nous introduisit dans une grande salle, toute retentissante déjà du bruit des convives et de la musique discordante d'une troupe de Bohémiens.

« Un nouveau batelier nous avait loué sa barque pour nous conduire à Pesth en trente-six heures ; il s'agissait cette fois d'un petit bateau à fond plat, précisément assez grand pour contenir nos personnes et nos bagages : parole était donnée de part et d'autre pour trois heures du matin.

« Nous fûmes ponctuels au rendez-vous, sans songer que les habitudes allemandes ne pouvaient être encore effacées si près de la frontière. Nous avions eu tout le temps de construire une cabane de nattes sur notre frêle esquif, lorsque le patron et son aide arrivèrent tranquillement vers cinq heures. Nous abandonnâmes la rive de Presbourg, au pied d'une sorte de tribune garnie de balustrades, qu'on nomme Kœnigsberg. C'est au sommet de cette éminence que chaque roi de Hongrie, à son avénement, vient, armé de toutes pièces et à cheval, brandir vers les quatre points cardinaux l'épée de saint Étienne.

« Bientôt Presbourg et son château se dessinaient au loin sur un ciel nuageux, effet si heureusement rendu par les vignettes anglaises ; le Danube, irrité par un vent frais de l'est, s'agitait sous notre bateau, que le courant et les efforts de deux longs avirons entraînaient rapidement. Plus bas que Presbourg, le fleuve coule entre des rives véritablement sauvages. Nous suivions la plus large de ses branches, celle qui contourne dans sa partie méridionale l'île de Schutt, l'une des plus grandes îles fluviatiles de l'Europe, puisqu'elle n'a pas moins de douze lieues de long sur sept de large. De tous côtés le pays est plat, inhabité, et uniformément couvert de saules et de buissons.

« A voir cette solitude si complète, on a peine à se croire encore en Europe, et au milieu d'une contrée riche en villes populeuses. L'abandon de ces prairies est tel, que les animaux eux-mêmes semblent ignorer de quel danger les menace la présence de l'homme. Souvent c'étaient de grandes bandes de hérons et de cormorans qui nous regardaient passer du bord de la plage, avec la plus tranquille confiance, ou bien c'était le cri si aigre de la mauve, qui vous transporte en pensée sur les récifs de l'Océan. D'autres fois, des troupeaux nombreux, errant sans maîtres, s'arrêtaient comme pour contempler notre bateau ; mais, par moments aussi, le désert se peuplait et retentissait d'un étrange tumulte : c'est qu'une de ces grandes maisons flottantes, dont nous avons déjà donné la description, remontait le fleuve, tirée par cinquante chevaux, qui d'île en île, de gué en gué,

traînaient péniblement la lourde machine. Chaque cheval porte un homme, et cet escadron nautique, tantôt submergé jusqu'à mi-corps, tantôt imprimant sur le sable mouvant sa trace oblique et profonde, ne cessait de pousser des hurlements affreux, auxquels répondait par des cris non moins rauques la troupe qui couvre le toit du grand bateau. C'est, à vrai dire, un des plus singuliers spectacles qui se puissent voir, que cette masse de cavaliers fangeux et ces mariniers demi-sauvages, dont les noires figures se cachent sous une forêt de longs cheveux ou sous l'ombre d'un immense chapeau aplati. Nous retrouvions en eux, avec plus de caractère et plus d'ampleur encore dans le vêtement, le type si fortement marqué de la race bas-bretonne. Quelquefois aussi nous rencontrions des chapelets de moulins flottants, qui, des gros arbres du rivage où ils sont solidement amarrés, viennent chercher en biaisant le lit d'un courant plus rapide. Mais les hôtes solitaires de ces rives qui nous ont le plus particulièrement intéressés, ce sont les orpailleurs; dispersés sur les îles ou sur les grèves isolées, ces pauvres gens recueillent, en lavant incessamment les sables du Danube, les parcelles d'or que le fleuve a charriées. Sur un plan incliné revêtu d'un feutre ou d'un drap grossier, on fait couler constamment de l'eau qui a passé à travers un amas de sable et de gravier amoncelé sur une claie, à la partie supérieure de la machine; les paillettes microscopiques de ce précieux métal restent ainsi arrêtées dans le tissu. Nous avons été voir de près les bonnes gens

qui, sans autre abri que leur vaste coiffure, s'adonnent à cet interminable travail ; aucun de ces orpailleurs n'a pu nous dire une seule parole ni entendre une seule de nos questions relatives à leur monotone industrie. Notre patron de barque nous a assuré que ces hommes, qui travaillent tout le jour, exposés à l'inclémence de l'air, ont peine à gagner par chaque journée la valeur de quinze sous de France.

« Ce patron était un homme de fort bonne humeur, et paraissant connaître en pilote expérimenté toutes les passes qui abrégent la route. Lui aussi, comme si c'eût été une gageure, il avait à nous dire son mot sur Napoléon. Il avait servi le grand homme en qualité d'allié et de dragon, il y a bientôt vingt-huit ans, et de cette glorieuse phase de sa vie, le brave cavalier, aujourd'hui marin, n'avait retenu qu'une seule et unique phrase de français, dont il nous faisait les honneurs à tout propos. Son vocabulaire entier était dans ces mots : « Adieu, mon bon ami. »

« Nous avons débarqué au pied d'un ancien monastère, qui sert d'auberge au village de Kézis. La salle de cette hôtellerie était déjà occupée par quelques groupes de convives appartenant presque tous à la classe des paysans, d'une si belle tournure et d'une si rude physionomie dans ce pays. La coutume qu'ils ont de se raser les tempes jusqu'à une certaine hauteur, donne à leur tête un air étrange et passablement égaré. Leurs cheveux, très-courts sur la partie antérieure de la tête, conservent toute leur longueur par-derrière et viennent flotter sur leurs





Auberge Hongroise. Kezis. rive droite du Danube

épaules. Un habillement de toile grossière, serré autour des reins par une très-large ceinture de cuir piqué, aussi dur que du bois : des bottes énormes en cuir écru, le vaste chapeau national placé d'un air déterminé, une démarche et des gestes saccadés : tels sont les traits principaux de la physionomie du peuple de ce pays. Un jeune homme qui avait tous les dehors d'un ecclésiastique, et qui prenait son repas à l'écart, vint s'informer poliment auprès de nous s'il pouvait nous être utile, et le patois latin du bas-empire dont il se servit pour converser avec nous, se pliait avec facilité à l'expression des sujets les plus vulgaires. Ce jeune homme nous raconta, entre autres choses, que tous ceux de ses compatriotes qui ont fait quelques études se servent avec une habitude égale de la langue latine, qui est restée en Hongrie l'idiome préféré de la science et de la loi. Pour répondre à notre complaisant interlocuteur, nous nous vîmes plus d'une fois forcés de recourir à quelques barbarismes d'urgence, ce qui n'empêcha pas la conversation d'être assez animée de part et d'autre. L'ameublement de la salle commune où nous nous trouvions consistait en tables et en bancs de bois ; on n'y voyait d'autres ornements que quelques grossières gravures, sur le modèle de notre histoire véritable du Juif errant, encadrées dans des légendes hongroises et collées sur le mur, en compagnie d'une affiche-prospectus d'un journal français, l'*Europe littéraire*, qui devait sans doute cet honneur à son élégante vignette. Un des angles de la chambre

était occupé par un moulin à écraser le sel, qui n'est autre chose que la meule antique usitée chez les Romains, et qu'on retrouve encore aujourd'hui chez les Arabes. Les portes, ouvertes à tout venant, donnaient accès à une quantité de mendiants et de hideux estropiés, dont les importunités criardes vinrent troubler notre frugal dîner. Bientôt entrèrent trois musiciennes allemandes, dont le costume n'indiquait que trop des troubadours à pied, avec la harpe et la guitare en sautoir. L'une d'elles était jeune et d'une physionomie intéressante, et toutes avaient un maintien décent, qu'on trouve généralement en Allemagne, où ce genre de talent nomade n'est pas toujours un manteau qui couvre la mendicité. Les chants que nous firent entendre ces pauvres femmes indiquaient beaucoup plus d'art qu'on n'est en droit d'en demander à des virtuoses de place publique. A l'instant même où nous rentrions dans notre bateau, nous comprîmes que l'ex-dragon, notre pilote, avait une faveur à nous demander; et cette grâce, c'était d'accorder passage aux trois chanteuses, qui étaient sœurs, et se rendaient à Pesth. Nous ne pûmes refuser cette assistance aux beaux-arts, qui ne vont que trop souvent à pied, et notre voyage se continua aux accords des ballades nationales.

« Komorn nous arrêta un moment vers le soir. Cette ville, dont le nom hongrois est *Komaron*, chef-lieu du comitat de ce nom, est assise au confluent de la Donau-Waag et de la Neutra avec le Danube. Des fortifications d'un grand développement et d'une

construction moderne défendent la ville et les passages: tout indique que cette position doit être d'une grande importance stratégique, et que la citadelle de Komorn mérite la grande réputation que lui ont faite les hommes de guerre.

« Une halte d'un quart d'heure ne nous a permis de visiter qu'une église assez belle, dédiée à saint André, et qui est l'une des cinq églises que Komorn a vouées au culte catholique. Trois temples sont ouverts aux autres croyances pratiquées dans cette ville, qui ne compte pas moins de douze mille habitants. Les quais spacieux et les maisons de bonne apparence que nous avons remarqués, annoncent qu'en cet endroit l'aisance est devenue une des conditions de la vie. Mais, cependant, la nuit tombait et le ciel annonçait un prochain orage : nous n'avons donc pu juger ni de l'aspect ni du mouvement de la population.

« Avec l'obscurité, le vent prit bientôt plus de force, la pluie tomba à larges gouttes, et le Danube s'enfla peu à peu, jusqu'à secouer rudement notre fragile embarcation, que son fond plat ne rendait guère propre à une navigation agitée. Les rivages étaient si éloignés, que nous naviguions à cette heure comme au milieu d'un grand lac; et d'ailleurs, des ténèbres profondes vinrent bientôt nous isoler complètement, sans autre abri qu'une misérable natte de quatre pieds, sous laquelle nos tremblantes passagères s'étaient réfugiées. Nous n'avions d'autre parti à prendre que de hâter par tous les moyens notre

marche nocturne, et chacun de nous vint tour à tour en aide à nos bateliers, fatigués par seize heures de travail. Étourdis par le bruit du vent, et mouillés par la pluie, nous arrivâmes à terre sans nous en être aperçu, tant le ciel était noir. L'habitude exercée de notre pilote nous avait amenés à bon port dans une petite anse sur la rive droite, et nous allâmes à tâtons frapper à une auberge voisine, où d'abord on nous répondit en soufflant la lumière. Cependant, après quelques pourparlers, on finit par nous ouvrir : bientôt, l'hôtesse et ses actives suivantes nous eurent préparé un bon feu ; quant au souper, à l'exemple des héros d'Homère, peut-être plus adroits, mais non pas plus affamés que nous, les plus savants de notre troupe mouillée durent y mettre la main.

« Quelques heures de repos dans cette auberge, qui appartient au village de Hohenmarch, avaient réparé les fatigues de notre petite tempête danubienne, et le 4 juillet, le soleil levant nous trouvait déjà voguant vers Gran, qui se dessinait au pied des belles lignes des monts de Matra. Netzmühl et ses riches vignobles, propriété populaire, s'il en fut, des comtes de Zichy et d'Eszterhazy, furent bientôt derrière nous, ainsi que la limite du palatinat de Komorn, et nous saluâmes avec une nouvelle province un nouveau et très-imposant paysage.

« La rivière Gran vient, du Nord, unir ses eaux au Danube, au pied même de ces monts que nous avions vus si longtemps sans les atteindre ; et, dès lors, le fleuve, plus rapide, coule dans le lit resserré qu'il

s'est ouvert à travers cette chaîne toute verdoyante et couverte de ruines pittoresques. Avant de donner dans ce canal rétréci, nous avions mis pied à terre à Gran, l'*Esztergom* des Hongrois, qui est située sur la rive droite du Danube, dans un vallon très-agréable. Chef-lieu de palatinat, et longtemps résidence des rois de Hongrie, Gran fut plus d'une fois la proie des Turcs, ennemis acharnés de ces belles contrées; mais elle demeura toujours chère aux hautes puissances ecclésiastiques, qui, chassées par l'invasion, ramenaient dans ses murs, après chaque orage, les pompes et la grandeur d'un archiépiscopat qui date du onzième siècle et du martyre de saint Étienne.

« Sur la montagne qui domine la ville, et sur le terrain de son ancienne citadelle, un religieux primat, le prince Alexandre de Rudnay, a érigé les somptueux édifices dont sa piété a doté l'antique chef-lieu du diocèse. Un palais pour l'archevêque, un autre palais pour le chapitre, et un vaste séminaire, tels sont les monuments qui dominent le vallon; mais ce qui couronne dignement cette sainte colline si longtemps musulmane, c'est une gigantesque et magnifique église, dont la construction n'est malheureusement point achevée. Cette vaste basilique, bâtie sur le plan d'une croix grecque, est construite en massifs de brique, mais elle est revêtue de plaques de granit et de porphyre d'une rare beauté. Défendue en ce moment par un toit provisoire, l'église métropolitaine est destinée à se couvrir d'un dôme qui terminera dignement le monument le plus grandiose

qu'on puisse voir dans ces contrées. Cependant, telle qu'elle est, inachevée, cette malheureuse église est déjà traitée comme on ne traite que trop souvent nos vieux monuments gothiques. L'ignoble badigeon, cet abominable déguisement qui rendrait laides les plus nobles pierres, recouvre déjà ces murailles naissantes ; la sculpture a disparu sous cette malheureuse couleur blanchâtre, qui n'a pas même respecté le palais impérial de Vienne.

« Après avoir jeté un coup d'œil sur la belle perspective d'alentour, sur les montagnes, sur la ville, et sur le fleuve, que traverse un bac, nous avons continué notre route, sans oublier nos artistes voyageuses, qui, durant notre ascension vers la citadelle, avaient assisté dévotement à la messe, dans une jolie chapelle voisine du rivage.

« Nous avons vu ensuite Wisegrad. Dans le douzième siècle, au temps où les souverains hongrois habitaient Gran, Wisegrad avait des jardins magnifiques, de riches demeures et des bains voluptueux pour les délassements de la royauté. Wisegrad est encore belle dans son enceinte de ruines et sous les débris de ses murailles crénelées, restes d'une magnificence que la main barbare des Turcs a détruite. La position ravissante que l'ancien château occupait au milieu de ces beaux lieux, nous a fait deviner l'étymologie de Wisegrad, que nous avons trouvée dans *visus gratus*, appellation qui se reproduit souvent de nos jours, dans plusieurs contrées de l'Europe, sous la forme moderne de Bellevue.

« Après qu'il a baigné tout ce beau paysage, le Danube reprend sa course à travers les prairies et se divise pour embrasser la belle île de Saint-André, si fertile en vignes, si riche en maisons de plaisance. Nous dépassons Waitzen, ville à la superbe cathédrale, où plusieurs clochers indiquent une nombreuse population, tout comme les fourches patibulaires qui s'élèvent près de ses portes indiquent son siége de haute justice. Notre marche toujours rapide nous laisse à peine entrevoir Saint-André, Donawetz et Alt-Ofen, et les sites si renommés de l'Ile-des-Lièvres.

« Notre patron nous avait tenu parole, et au moment où la trente-sixième heure expirait, nous arrivions, surpris et ravis en même temps, au milieu de ce panorama animé et majestueux qui se compose des deux villes de Bude et de Pesth, séparées par le vaste bassin du Danube.

« Débarqués sur la rive de Pesth, non sans quelque peine, à cause des innombrables bateaux et de la population turbulente et importune qui encombraient les abords du quai, nous avons récompensé notre patron, qui nous salua tous, et fort à propos cette fois, de sa phrase française : « Adieu, mon bon ami ; » nous avons reçu en même temps les humbles remerciements de nos pauvres musiciennes, dont le répertoire, épuisé pour nous, allait charmer désormais les oreilles hongroises; et nous nous sommes acheminés vers l'intérieur de la ville, en suivant un quai magnifique où sont alignés des palais dignes d'une grande et opulente capitale.

« Peu de temps après, nous étions réunis à M. de Démidoff, arrivé lui-même quelques heures avant nous. »

Le récit de ces premières impressions fut tel qu'il me devint facile de les recueillir, tant elles avaient frappé ces esprits avides d'observer, ces mémoires toutes disposées pour faire place à cette abondante récolte de souvenirs. Chacun m'apportait son tribut à consigner dans mon journal, et plus d'une fois même, j'encourus la muette désapprobation de ceux de mes voyageurs les plus novices, en refusant à des faits, nouveaux pour eux seulement, l'importance qu'ils y attachaient eux-mêmes. Rigueur salutaire, cependant, car plus nous nous éloignions, et plus nous allions avoir à recueillir des détails, cette fois inconnus; plus j'approchais de nos frontières, en traversant des pays rarement étudiés, et plus aussi je comptais laisser courir ma plume, espérant que l'originalité, et, que le lecteur me passe cette expression, la sauvagerie de mes nouvelles connaissances, me préserveraient de la monotonie fastidieuse de certains voyages.

Mais je reprends mon récit commencé :

Le lendemain, 5 juillet, *le François Ier* avait réuni tous ses passagers, et quittait la double ville sous un ciel brumeux, qui s'embellit bientôt avec le lever du soleil.

Nous n'abandonnâmes pas cette noble résidence sans saluer de notre bruyante artillerie la vieille et la moderne capitale de la Hongrie, villes si diffé-

rentes et d'âge, et de mœurs, et de figure. Bude domine sa jeune sœur, qui, malgré toute sa riante parure, lui doit le respect que commande une vénérable aînée. Si l'une est la ville du commerce et des idées progressives, l'autre est la ville de l'histoire, de la monarchie et de la noblesse ; la ville qui a combattu et souffert longtemps avant qu'on vît s'élever à son ombre tutélaire cette jeune rivale dont le luxe embellit l'autre côté du fleuve. Pour suivre la comparaison, s'il est vrai que Bude représente la Hongrie noble d'autrefois, et que Pesth soit l'expression du peuple hongrois de nos jours, on peut dire que le pont qui réunit ces deux villes l'une à l'autre est, entre les deux cités, le symbole de l'état actuel de la politique du pays. Ce vieux pont ne suffit déjà plus à la circulation : des deux parts on en convient; mais Bude s'oppose à une nouvelle construction. Voici pourquoi : c'est que sur le pont ancien, le péage est payé par le peuple, et qu'en vertu de ses priviléges, la noblesse en est exemptée. Sur un pont nouveau, au contraire, chacun sent que le privilége viendrait expirer devant la taxe, qui ne reconnaît plus ni nobles ni vilains, car les tendances de la diète, en matière de revenu public, inclinent aujourd'hui dans un sens marqué de communauté. Bude résiste donc, et reculera quelque temps encore devant ce naufrage de ses antiques immunités.

Au bout d'une heure, l'une et l'autre ville avaient disparu, et le Danube n'avait plus pour rivage que ses éternelles et pâles prairies. Le fleuve était sorti

de son lit et s'était répandu au loin, inondant les villages et les métairies, dont les misérables habitants sont autant de sauvages amphibies. Des troupeaux de bœufs blancs et parfois des buffles, de longues files de cormorans effarouchés par le bruit du navire, tel était le seul spectacle qui pût nous distraire dans cette traversée.

A chaque village de quelque importance, *le François Ier* s'arrêtait, et échangeait avec la terre quelques passagers et force coups de canon. Non loin d'Adoni, l'un de ces villages, quelqu'un vint à prononcer le nom de Schubry, et nous apprîmes que l'aventureux brigand qui pendant plusieurs années jeta la terreur dans ces contrées, Schubry, qui avait préludé à sa vie vagabonde en gardant les pourceaux, venait d'être tué, à l'âge de trente-quatre ans, laissant une immortelle tradition d'histoires merveilleuses, destinées, dans les sombres veillées, à faire frissonner plus d'une génération de bons et crédules paysans.

On s'aperçoit que le trajet du bateau à vapeur est encore chose nouvelle dans ce pays, et que l'étonnement et la curiosité du peuple ne sont point rassasiés de ce spectacle. Tel était l'intérêt irrésistible qu'il entraînait avec lui, que, pour nous mieux considérer, une foule d'hommes et même de femmes s'avançaient dans l'eau vaseuse et noire jusqu'aux genoux, et y restaient immobiles même lorsque le navire avait repris sa vitesse.

Depuis que nous avons passé le Rhin, nous nous sommes demandé plus d'une fois comment donc tant

de gens peuvent se trouver inoccupés dans tous les villages, au moment même où la récolte semblerait exiger le concours de tous les habitants des campagnes. Quelle cause peut donc laisser tout ce loisir à des peuples si misérables? Le pays que nous parcourons semble cependant fait tout exprès pour le labeur de l'homme, car l'inondation qui ravage chaque année les campagnes est un ennemi qu'il faudrait combattre pour le vaincre. Mais non! le paysan hongrois cherche, pour y planter sa case, quelque lieu élevé, et une fois à l'abri, il abandonne son champ à l'invasion annuelle du fleuve. C'est qu'aussi ce peuple a bien longtemps souffert; et en fait d'invasions, il en a vu de plus cruelles que celles du Danube! De là vient sans doute qu'il s'est fait indifférent à tous ces fléaux. C'est partout la même inertie, la même insouciance, le même mépris pour cette forte et féconde nature qui a tout prodigué à l'homme de ces contrées, tout, excepté l'énergie et l'amour du travail, ces deux puissants mobiles à l'aide desquels l'industrie humaine ose empiéter même sur l'Océan, et dire à la tempête, comme le grain de sable dans l'Écriture : « Tu n'iras pas plus loin! »

Notre route se déploie, toujours insignifiante, à travers les champs inondés; à Tolna, nous débarquons quelques voyageurs. Tolna est peuplée d'Allemands; ravagée de fond en comble, à l'époque de la retraite des Turcs, cette petite ville a vu s'élever sur ses ruines une bourgade où des colons sont venus implanter leur patiente agriculture. L'exploitation de la

vigne et du tabac, circonscrite dans un rayon peu étendu, fait vivre cette colonie.

La première journée du *François Ier* finit à Mohacs. Ce navire, novice encore, a besoin de toute l'aide que lui prête le courant du Danube pour arriver à sa station du soir; car ses machines, chauffées avec une irrégularité pleine d'inexpérience, ne fonctionnent qu'avec lenteur. De son côté, l'équipage, composé d'hommes de toutes sortes de nations, obéit nonchalamment au capitaine, dont les ordres ne peuvent se transmettre à cette Babel flottante qu'au moyen de trois ou quatre idiomes différents. Quant au bâtiment même, on voit que ses constructeurs ne se sont pas piqués d'imiter les paquebots si commodément somptueux des autres nations. Il faut même convenir que l'absence du luxe est poussée ici jusqu'au dédain. Un bateau qui ne marche point la nuit ne devrait-il pas offrir à ses passagers la facilité de reposer plus commodément qu'il ne leur est permis de le faire dans un étroit salon commun, infesté d'odieux insectes, servant tour à tour de réfectoire, de dortoir et de cabinet de toilette, également malpropre et peu fait pour tous ces emplois? On ne trouve là d'autre gîte que des matelas placés sur des chaises, ou quelque table abandonnée, ou bien la planche humide du pont.

Au reste, lorsque cette importante ligne de communication de Vienne à Constantinople par les bateaux à vapeur sera plus généralement suivie, le transport des voyageurs deviendra pour les compagnies exploitantes un objet de soins et de recherches

qu'on a jusqu'ici par trop négligés, pour s'occuper, de préférence, des moyens matériels d'assurer le trajet du navire lui-même, en échelonnant ses approvisionnements de charbon. Plus tard, l'administrateur devra porter sa sollicitude sur la composition des équipages, et sur le comfort que les voyageurs sont en droit d'exiger. C'est là une des conditions nécessaires du maintien du service.

Donc, en arrivant à Mohacs au moment où le jour finissait, nous fûmes entourés par une foule bruyante qui encombrait la rive, changée en véritable bourbier. A peine la planche de communication était-elle assurée, qu'une quantité de femmes, vieilles et jeunes, misérables et demi-nues, encombraient le pont du *François Ier*. C'est aux femmes que sont dévolues, à Mohacs, les fonctions viriles de portefaix : le chargement de charbon nécessaire pour la seconde journée fut bientôt voituré à bord par cent brouettes, qu'elles menaient avec la plus bruyante activité. Ces malheureuses, dans leur costume très-sommaire et par trop écourté, ne laissaient pas que d'offrir un caractère original dans leur tournure singulièrement décidée. Les hommes, qui restaient spectateurs tranquilles de la rude corvée réservée aux femmes, portent le même ajustement large et aisé, et le même chapeau dont nous avons déjà parlé. Sur la plage voisine, et dans une boue profonde et noire, s'agitait un incroyable pêle-mêle de curieux, moitié hommes et moitié canards, de marchands et d'équipages qui attendaient le débarquement. Quatre chevaux ardents

mal attelés à quelque méchante calèche disloquée, et maintenus à grand'peine par un cocher vêtu de grosse toile grise, tel était le train de campagne de plus d'un noble personnage, qui nous quittait à Mohacs pour aller chasser en bateau sur son domaine inondé. Toute cette cohue se montrait turbulente et comme insensée dans son bruyant désordre. Une quantité de pirogues creusées dans un tronc d'arbre, et s'enfonçant presque sous le poids de deux hommes, circulaient pendant ce temps autour du *François I*er, qu'on pouvait comparer alors avec quelque raison à l'un de ces vaisseaux aventureux qui, au temps des Argonautes, vinrent aborder sur les plages inconnues du Danube.

Nous entrâmes dans la ville, où l'obscurité croissante ne put nous empêcher de faire quelques pas. Nous trouvâmes les rues spacieuses et régulières, mais toutes remplies d'un fumier humide et infect, sur lequel de mauvaises maisons étaient bâties; les édifices publics étaient généralement en harmonie avec tout le reste de la ville.

Plus importante par ses souvenirs que par sa population actuelle et son influence, Mohacs a vu deux fois dans ses plaines la monarchie hongroise aux prises avec l'invasion des Turcs. En 1526, Louis II, ce jeune roi d'une si belle espérance, perdit la vie dans une célèbre et sanglante bataille où l'élite de la noblesse tomba fièrement à ses côtés; et, de ce jour, la Hongrie subit un joug longtemps pesant. Mais aussi, lorsqu'en 1687 les Turcs se retirèrent, et, de dé-

faites en défaites, descendirent le Danube jusqu'à Belgrade, Mohacs vit luire une belle journée de représailles; c'est pour cette brillante victoire que le prince Eugène reçut le surnom immortel, dans ces provinces, de *Terreur des Turcs*.

Cette ville, deux fois célèbre dans l'histoire de la Hongrie, est un des apanages du puissant évêque de Fünf-Kirchen. Située à quelque distance vers l'ouest, cette jolie résidence, que les Hongrois nomment *Peks*, s'enorgueillit de sa vénérable cathédrale, la première qui s'éleva sur le sol de la Hongrie chrétienne et sur les fondements d'une citadelle romaine. Le prélat de ce diocèse dispose, dit-on, d'une immense fortune. Mohacs compte quatre mille habitants, dont on ne serait guère porté à envier le sort si l'on jugeait du pays par son déplorable aspect au moment de notre passage. Par une singularité assez piquante, le seul monument d'art que nous ayons pu remarquer est la statue de saint Népomucène, patron de Mohacs, dont l'intercession est toute-puissante contre les inondations. Jamais le bienheureux protecteur de la ville n'eut une meilleure occasion d'exercer son pouvoir que cette année, où les eaux insolentes du Danube débordèrent jusqu'au pied de son image. Du reste, le saint est au milieu de la ville, non loin du marché, et son piédestal badigeonné est flanqué de canons capturés sur les Turcs ou retirés du fond du fleuve. La nuit nous força à faire retraite vers *le François Ier*, et, avec la nuit, Mohacs se remplissait d'un nombre prodigieux de ces hôtes dégoûtants que

le Danube a abandonnés dans les rues humides, et qui, sautant et coassant de toutes parts, poursuivent jusque dans leurs maisons les passants attardés.

Le 6 juillet, le jour nous retrouvait naviguant déjà à travers un paysage monotone. Nous avons laissé sur la rive droite Erdöod, qui montre encore quelques restes d'un vieux château qu'on nous signala comme l'ancien manoir des comtes de Palffy ; Wukovar, couvent magnifique qui s'élève au confluent du Wuka, et dont les terrasses se projettent au loin sur les eaux du Danube. Là, de paisibles franciscains méditent ou font la sieste à l'ombre des tilleuls, et nous regardent fuir comme une de ces illusions mondaines qui viennent traverser peut-être les imaginations solitaires des bons moines. Puis se montrent Scharnigrad et son vieux donjon en ruines, et enfin Illok, qui dessine sur le ciel bleu une longue ligne de murs crénelés, vestiges ruinés de la possession ottomane.

Mais bientôt nous vîmes Peterwardein, le Gibraltar du Danube, citadelle véritablement formidable, où les murailles dominent les murailles, où la nature a si merveilleusement secondé l'art de la défense. Cette noble forteresse, dont le nom est inséparable du beau nom d'Eugène de Savoie, est dans un état d'entretien très-satisfaisant. Nous avons été la visiter en montant sa longue rampe tortueuse et voûtée, pendant que *le François Ier*, arrêté devant Neuzats, sur la rive gauche, y déposait quelques marchandises. Neuzats et Peterwardein sont unis par un pont de bateaux, qu'on se mit en devoir d'ouvrir pour laisser

passer le bateau à vapeur. A peine avions-nous eu le temps de jeter un coup d'œil sur la belle forteresse, que nous vîmes de loin le navire appareiller et se diriger vers la tranchée du pont. Nous étions, à terre, quinze ou vingt personnes : il y avait des juifs, des marchands, un prêtre, une femme, jeune Parisienne qui se rendait à Bukharest. Voilà tout ce monde courant sur le pont, jusqu'au point où le navire va passer ; mais la terrible rapidité du fleuve était telle, que *le François Ier*, si calme et si posé d'ordinaire, passa comme un éclair dans cette coupure du pont, et fuit bien loin au-dessous de nous. Alors il y eut une chaude alerte parmi tous ces passagers, qui pouvaient se croire délaissés sur un tel rivage. Le capitaine nous avait crié de prendre un bateau pour le rejoindre : ce bateau se présente, c'était une frêle coque de sapin, et il fallait faire un saut de huit pieds pour se confier à cette périlleuse nacelle. Je ne sais quel vertige s'empara alors de tout le monde : chacun pousse, saute et se précipite à la fois. La jeune dame s'élançait infailliblement à l'eau si elle n'eût eu l'heureuse chance de tomber lourdement sur le prêtre, de deux maux préférant le moindre. Bref, le bateau, chargé outre mesure de cette foule qui se tenait debout, pressée et chancelante, se confia au courant, qui l'emporta en tournoyant. Arrivé près du navire, qui avait arrêté sa machine, il fallut tout l'ascendant du sang-froid de quelques personnes pour dominer tous ces passagers tremblants et fort peu adroits nageurs, qui, en se précipitant tous

sur un même point pour remonter à bord, eussent causé une perte générale. Nous fûmes obligés de contenir de la voix et du geste les plus effrayés. Une fois sur les planches du *François Ier*, nous vîmes écrit sur plus d'un visage l'engagement de ne plus essayer de ces promenades pittoresques, pour lesquelles l'administration se montre peu indulgente. Mais quoi, ne faut-il pas se résigner à son sort? De tout temps, la prédilection des entreprises de transport a été pour les marchandises, masse inerte et productive qui n'a ni les caprices ni les besoins curieux du voyageur. C'était donc pour les marchandises qu'on s'était arrêté à Neuzats, et les passagers avaient eu tort de prendre cette relâche pour une attention qui leur fût personnelle.

A peine cette émotion était-elle calmée parmi les commensaux du bateau, qu'une autre cause vint exciter la pitié et l'horreur générale. Un pauvre chauffeur, frappé d'asphyxie, fut apporté sur le pont et ranimé peu à peu. Après mille difficultés, le docteur Léveillé parvint à pratiquer une saignée, qui était indiquée par la situation du malade. Mais à peine ce malheureux eut-il recouvré sa connaissance, qu'il se livra à des accès de délire convulsif si horribles, à une fureur si extraordinaire, que ses camarades n'osaient l'approcher ni le contenir. Cet effrayant désordre des facultés, que la médecine connaît sous le nom de *delirium tremens*, prend sa source dans l'intempérance habituelle du sujet, et surtout dans l'usage immodéré des liqueurs fortes. Après plusieurs

heures passées dans cet état, auquel cependant le don de quelques pièces d'argent, seul, apportait un court répit, en attirant de sa part une sorte d'attention stupide, le matelot furieux est tombé dans un profond accablement, et on l'a déposé à l'hôpital de Semlin, où nous avons terminé notre seconde journée.

Pendant cette triste scène, nous dépassions Karlowitz, et nous cheminions au milieu d'îles nombreuses dont le Danube est parsemé. Sur la rive gauche, nous laissions l'embouchure de la Theiss, l'un des plus grands affluents du Danube, qui descend de la Haute-Hongrie et du nord au sud, dans une ligne à peu près parallèle au Danube même, qui, de Gran à Erdöd, coule aussi dans cette direction. La Theiss passe pour la rivière de l'Europe la plus riche en poissons; peut-être la grande plaine constamment marécageuse qui borde sa rive droite contribue-t-elle en effet à l'accroissement des espèces, qui trouvent une nourriture abondante dans les débris de végétaux dont les eaux sont chargées. Du reste, le trajet entre les îles plates et les bords inondés est toujours aussi fastidieux, et la nuit était close depuis longtemps lorsque nous avons pris notre poste de relâche à Semlin.

C'est assez loin de la ville que le bateau à vapeur a choisi sa station. Pour gagner Semlin, il faut traverser un marais qui doit être souvent funeste à la santé publique.

Semlin est une place forte chef-lieu de colonies militaires, frontière de la Slavonie, la dernière du

territoire hongrois. Sous ses murs, les eaux de la Save viennent grossir encore le Danube, qui semble un lac immense dont à peine on peut apercevoir les bords. Cette position, avantageuse pour le commerce de Semlin, lui donne un mouvement et une activité auxquels on est peu habitué lorsqu'on voyage en Hongrie. Tout en face de la ville, on découvre dans un lointain brumeux les tours et les remparts de Belgrade, qui défend l'entrée de la Servie. Toute communication entre les deux rives est sévèrement interceptée, car la peste ravage presque continuellement le territoire servien. On nous montra sur ces bords désolés un malheureux village dont les habitants avaient fui la contagion. Les mourants seuls étaient restés, sans secours, sans consolation. Une pauvre chaumière avait conservé sa lumière : la mort allait l'éteindre. Ce spectacle était déchirant, et nous rendîmes grâce à la rapidité du courant, qui emporta notre pitié impuissante.

Belgrade, sa citadelle et ses innombrables minarets, qui semblaient s'élever du lit même du Danube, parmi les vapeurs du matin, nous ont offert, à notre départ, le spectacle le plus magnifique. Cette grande ville occupe le long du fleuve une plaine légèrement inclinée, et elle est abritée, du côté de la Save, par l'éminence considérable sur laquelle est placée la ville forte avec ses imposantes défenses. Entre deux points aussi rapprochés que Semlin et Belgrade, on ne s'attendrait guère à trouver une si incroyable différence, et pourtant cette différence est telle que,

d'une ville à l'autre, il semble qu'on ait franchi un espace immense, tant il y a loin de la physionomie européenne et pour ainsi dire disciplinée de Semlin, la forteresse hongroise, au laisser-aller nonchalant et asiatique de la grande ville ottomane. A voir ce pêle-mêle de toits rouges, de noyers aux grosses têtes rondes, de cyprès noirs et de minarets étincelants dans l'air, on sent que dans cette ville turque chacun est libre de choisir sa place au soleil et de tourner sa case à son gré, vers la Mecque ou vers Constantinople. Même du milieu du fleuve, on devine ces ruelles tortueuses et humides qui serpentent sous ce labyrinthe d'arbres et de maisons.

Au seuil de quelques-unes de ces demeures pittoresques, la longue-vue nous faisait découvrir de graves cercles de fumeurs, qui ne se doutaient pas assurément qu'ils étaient l'objet d'un examen scrutateur, et que leurs turbans ballonnés, leurs brunes figures et leur attitude paisible et nonchalante venaient se retracer de si loin sur les pages improvisées de l'album de Raffet. Dans la partie élevée de la ville, on distingue la maison du prince Milosch, pacha de la Servie : Youssouf-pacha, le chef des forces turques qui occupent Belgrade, a établi sa résidence sous les murs de la citadelle.

A quelque distance de Belgrade, nous rencontrâmes une barque dans laquelle étaient rangées plusieurs femmes couvertes de voiles blancs, et qui remontait le Danube en se rapprochant de sa rive inondée. A la suite de cette embarcation, et dans

l'eau jusqu'au poitrail de ses chevaux, marchait une escorte assez nombreuse d'hommes armés de haches: sans perdre de vue ce précieux convoi, destiné sans doute au harem du pacha, un homme au turban vert, assis à l'avant du bateau, paraissait commander à tout ce détachement aussi bien qu'aux femmes et aux rameurs. Ce petit tableau, plein de caractère, nous a tenus occupés tant que la vue a pu le suivre.

Semendria, dont les murailles couvrent un grand espace, passa bientôt sous nos yeux, tandis que de l'autre côté, sur les terres plates de cette province qui n'est plus la Hongrie proprement dite, et qu'on nomme la limite militaire ou le Bannat, nous apercevions les premiers postes de cette garde infatigable qui veille nuit et jour sur les mouvements du fleuve, prête à repousser sur la plage servienne toute provenance de ces bords redoutés. La belle et sage organisation des colonies militaires du Danube a résolu pour le Bannat le grand problème de la sécurité riveraine, fondée sur une organisation qui fait en même temps la prospérité des peuples. La discipline militaire, appliquée au service de la santé publique, n'a pas été moins salutaire lorsqu'on l'a étendue à l'administration, à la culture, à la vie tout entière de cette vaste contrée si longtemps soumise au caprice de la guerre. Tout le territoire du Bannat est divisé en régiments et en compagnies; une similitude parfaite dans les droits et les devoirs de chaque fraction de cette espèce de camp perpétuel, assure au service la plus grande régularité. La population entière



Poste Hongrois, colonie militaire. Bords du Danube

forme un corps d'armée discipliné et organisé, qui tour à tour cultive les terres, élève les troupeaux et vient garder la frontière. Objet des soins paternels du gouvernement, les colonies du Danube fonctionnent avec un ordre qui est un puissant argument en faveur du système d'association. Dans ce système, où la possession est collective, mais non pas individuelle, l'administration des biens appartient à celui qui est chef de la famille, soit par droit de nature, soit en vertu de l'élection. Déjà les résultats les plus heureux d'ordre et de bien-être ont couronné cet essai, tout en assurant la tranquillité d'une frontière importante : tant il est vrai que telles institutions qu'on relègue prudemment, dans certains états, au rang des théories inapplicables, peuvent néanmoins trouver dans d'autres lieux un développement favorable. User à propos, n'est-ce pas, en effet, le secret de toute bonne administration ?

Les postes de ces soldats colonisés sont donc échelonnés sur la rive du Bannat, à des distances assez rapprochées pour que la correspondance entre eux soit facile. Souvent le corps-de-garde n'est qu'une simple baraque de terre ; c'est quelquefois aussi une construction plus appropriée à sa destination, qui est fondée sur le rivage et élevée sur des poteaux, pour obvier aux fréquentes crues du Danube. Là, ces vigilants gardiens de la santé publique vivent dans une profonde solitude, qui n'est troublée que par quelques oiseaux aquatiques familiarisés avec leurs baïonnettes inoffensives. Quelquefois, d'immenses

troupeaux de chevaux, appartenant à la cavalerie coloniale, parcourent la prairie et viennent se désaltérer dans les eaux courantes. Nous les apercevions vers midi, lorsque la chaleur tombait à plomb sur la plaine et sur le fleuve, serrés les uns contre les autres, baissant la tête, et immobiles sous le poids de cette brûlante atmosphère.

C'était par un soleil ardent et par une éclatante après-dînée, que nous arrivions ainsi à l'endroit où le Danube se rétrécit pour s'engouffrer d'un seul jet entre les hautes murailles que lui opposent au nord les Karpathes, et les Balkans au sud.

Depuis le village colonial de Ui-Palanka, les ondulations occidentales de ces deux grandes chaînes s'amoncelaient sur l'un et l'autre rivage ; nous ne tardâmes donc pas à nous trouver engagés entre des rochers élevés, où les détonations du *François Ier* réveillaient les plus magnifiques échos. Basiasch était la cause de tout ce fracas; Basiasch n'est autre chose que l'entrepôt du charbon des bateaux à vapeur, et voilà cependant à qui s'adressent, à l'arrivée comme au départ, ces formidables salutations, répétées jusqu'à dix fois par les échos lointains; et, chose plus étrange, ce simple magasin se conduit comme une véritable citadelle : il rend coup pour coup les saluts qu'on lui donne.

Quand nous eûmes dépassé Babakaï, une roche conique assez élevée qui surgit au milieu du courant, nous donnâmes dans le gouffre étroit où s'élance le Danube, se détournant à chaque pas pour chercher

sa route entre toutes ces roches qu'il a coupées. Sur la rive droite, la montagne porte encore les ruines d'une antique et imposante fortification : c'est Columbatch, qui jadis veillait comme un vautour sur cet important passage ; Columbatch, qui de nos jours laisse échapper du creux de ses rochers ces redoutables essaims de mouches si meurtrières aux troupeaux. Une fois engagés dans cette sombre et mystérieuse voie, où le fleuve verdâtre roule sur des rochers, on court de surprise en surprise ; mais on est si heureux de revoir enfin un paysage, de retrouver encore une fois la nature grande et colorée, qu'on pardonne au Danube ses plaines inondées et mélancoliques, la boue de ses villes et ses reptiles immondes ; on pardonne au *François Ier* ses relâches maladroites, qui mettent le voyageur en pleine nuit sur la côte qu'il aimerait à voir ; on oublie le régime spartiate du navire, et on se réconcilie d'autant mieux avec lui qu'on va le quitter tout à l'heure. Au milieu de ce grand spectacle d'eaux mugissantes et d'ardente végétation, vous arrivez au pied d'une petite maison qui s'élève toute seule sur la rive gauche. Cette maison hermétiquement fermée au voyageur, et qui ne s'ouvre qu'aux ballots de marchandises, c'est Drenkova ; voilà le but auquel vous tendez depuis cinq jours, le terme de votre lente navigation. Tout comme Basiasch, Drenkova n'est qu'un vain nom ; et si vous avez compté sur une ville, sur un hameau, sur un chétif cabaret, détrompez-vous. Vous êtes à Drenkova, voilà tout ; la planche vous met à terre, et

rien de plus. Voyez ce frais gazon, ces buissons fleuris, ces grandes montagnes sombres; écoutez cet écho sauvage que vos pas font retentir.... Vous êtes à Drenkova!

Mais cependant ces bords inhabités, à cause de leur solitude même, sont pleins de charme et de repos. De tout côté, c'est la plus riche végétation; la plus douce température y règne dans l'été, car une fois que le soleil descend vers l'horizon, la hauteur des montagnes environnantes jette ses grandes ombres rafraîchissantes sur le Danube. Quelques pâtres fréquentent ce désert; leur costume, particulier à cette partie du Bannat, est presque tout entier emprunté aux brebis qu'ils font paître, et dont la peau, retournée suivant la saison, leur sert de vêtement et de coiffure.

Nous étions tous descendus pour jouir de la promenade et du plaisir de fouler la terre ferme : nos naturalistes furent en peu d'instants dispersés dans toutes les directions, pendant que Raffet, sans crier gare! jetait chaque passant sur son album.

Ces modèles qui passaient là si à propos étaient des femmes, qui portent sur le sommet de la tête une sorte de couronne d'étoffe roulée ; une large chemise ouverte par-devant cache à peine leur buste; leur étroit vêtement se compose de deux espèces de tabliers de couleurs éclatantes, appliqués sur une jupe très-serrée; c'étaient aussi des soldats colonistes dans le plus simple uniforme, capote délabrée, pauvre casquette, et le reste à l'avenant: c'étaient des cava-

liers du corps d'observation de cette côte, qui portent un bonnet de peau de mouton noire, et dont le fourniment est chargé de clous de fer et de cuivre. Ces êtres, complaisants autant que pittoresques, se prêtaient aux désirs de notre peintre, et la légère récompense qu'ils recevaient pour leur immobilité d'un instant semblait les transporter d'aise et d'étonnement.

Quelle que soit la beauté d'un site, on s'estime heureux encore d'y rencontrer, quand vient le soir, un autre abri que la voûte du ciel: nous trouvâmes cette fois que notre bateau était de beaucoup préférable au gîte hospitalier, mais peu confortable, de Drenkova.

Le 8 juillet, notre quatrième jour de navigation, s'inaugura sous les plus agréables auspices. Dès l'aube, un gros bateau qui portait les voitures et les bagages avait pris les devants pour se rendre à Alt-Orsova. De Drenkova jusqu'à cette ville, le trajet cesse d'être praticable pour des bâtiments de grande dimension, à cause des barres de rochers et des courants sinueux et rapides comme des cataractes qui obstruent et sillonnent le lit du Danube. Alors les voyageurs sont confiés à des embarcations légères, dont le fond plat peut en toute saison franchir les obstacles qui interrompent si malheureusement cet admirable canal. Nous nous étions donc embarqués dans un joli bateau armé de huit avirons, muni d'une petite cabine à l'arrière, et qui faisait flotter sur son pavillon, au haut d'une mâture légère, le nom de

Tünde. A peine eûmes-nous quitté le rivage, que nous vîmes quelle différence de rapidité, et surtout de tranquillité, la surface du fleuve offre dans cette partie de son cours. En nous approchant du village d'Islaz, qui s'élève sur la côte du Bannat, nous avons trouvé le Danube couvert, aux deux tiers de sa largeur, d'une écume bouillonnante. Une barre de rochers qui part de la rive hongroise s'étend si loin sous les eaux, que les embarcations doivent aller chercher le rivage de Servie, où elles sont saisies par un courant qui se précipite avec une extrême vitesse. Après plusieurs minutes de tourbillons et de bruit, la navigation redevient paisible durant quelques moments encore, puis on entre dans de nouveaux remous tout blancs d'écume, jusqu'à l'endroit où les montagnes, s'abaissant, laissent à la masse des eaux accumulées une plus libre circulation.

Nous apercevions de temps en temps quelques villages, tant sur la côte de Servie que sur la plage opposée ; Milanova, entre autres, qui ne date que de cinq années, a remplacé le triste hameau de *Birniksa*, et s'est élevée sur la Servie, en honneur, nous dit-on, du fils du pacha Milosch. A notre gauche, nous laissâmes aussi Tricoulé, ancien fort composé de trois tours. Deux tours pareilles s'élèvent sur une éminence ; la troisième, qui est baignée de tous côtés par le Danube, communique au moyen d'un pont avec le rocher, où s'élèvent les deux constructions jumelles. Cette ancienne fortification est occupée aujourd'hui par un poste sanitaire.

Bientôt le Danube se resserre encore et rentre dans un nouveau défilé où ses tourbillons se précipitent irrités contre le gigantesque obstacle qui les arrête. Là, le bateau nous déposa à terre, et le spectacle le plus majestueux qui eût encore frappé nos yeux depuis que nous parcourions ces contrées, vint nous environner de toutes parts. Une muraille de rochers, qui s'élève à plus de huit cents pieds, surplombe sur les deux rives la surface des eaux. A quelques toises au-dessus du niveau du Danube, et dans les flancs inférieurs de ces immenses roches, serpente une route magnifique, travail récent, poussé avec vigueur encore, et digne de ces grands vestiges de Rome dont le fleuve a gardé les précieuses reliques. Une vaste grotte s'ouvre sur la rive du Bannat, et une sorte d'hôtellerie agreste, profitant de ces caves naturelles, s'est élevée sous la voûte même de la caverne. Après un court repos pris à l'ombre de cette fraîche retraite, nous avons suivi la route jusqu'au lieu où un sentier escarpé conduit à l'entrée de la grotte de *Veterani*, célèbre dans ce pays et au-delà, par ses belles légendes de proscrits, de brigands et de combats.

Durant la guerre que la Hongrie soutint contre les Turcs, en 1788, la grotte de Veterani servit, dit-on, de retranchement à une garnison d'infanterie, et une pièce de canon, péniblement hissée jusqu'à l'entrée, commandait au loin le cours du fleuve, du haut de son poste imprenable.

Le canot nous attendait au bas de la route, et nous

avons recommencé à dériver rapidement, en nous rapprochant de la côte de Servie. De ce côté, nous pûmes remarquer que le pied des rochers est régulièrement taillé pour laisser circuler autour de leurs pointes un chemin qui suit sans interruption les sinuosités du Danube ; ce chemin est une œuvre des Romains, ces géants qui, dans leurs guerres contre les Daces, occupèrent longtemps ces contrées avant d'y laisser leurs colonies.

Bientôt, et sur le même rivage, une grande inscription nous apparut entre les broussailles ; nos bateliers nous arrêtèrent un moment pour contempler ce noble indice du passage victorieux du grand peuple. Sur une immense roche verticale, un cadre orné de riches sculptures et d'aigles aux ailes déployées, entoure cette longue inscription. On y peut encore lire, malgré les ravages du temps et les traces des feux que les pâtres ont allumés pendant tant de siècles sous la roche historique, les deux premières lignes, qui laissent deviner ces mots :

IMP. CÆS. D. NERVÆ FILIUS NERVA TRAJANUS
GERM. PONT. MAC.

Lorsque nous eûmes contemplé, d'une distance prudente, pour ne point inquiéter les gardes-côtes, cet imposant souvenir, qu'on est si étonné de trouver dans ce désert, et sur cette rive encore aussi barbare peut-être qu'elle l'était avant que Trajan n'y portât ses légions, nous reprîmes la direction de Alt-Orsova.

l'ancienne forteresse du Bannat; et peu de temps après nous étions installés dans l'unique et frugale auberge de cette petite ville.

De tous les passagers du *François Ier* étrangers à notre compagnie, nous n'avions conservé avec nous que cette jeune Française qui se rendait à Bukharest, et qui courut à Peterwardein un si grotesque danger, et un vieux marchand arménien d'une société agréable et de manières prévenantes. Celui-ci, qu'une longue pratique de ces parages avait rendu un pilote expérimenté du Danube, ne parlait d'autre chose que de ses craintes pour le passage redoutable que nous devions tenter le lendemain. Il avait tellement insisté sur la témérité qu'il y aurait à braver, par ces grosses eaux, les barres formidables du Danube, nommées par les Turcs *Demir Gapy* la Porte-de-Fer, que nous nous étions en quelque sorte laissé persuader de suivre la route de terre, pour gagner, en compagnie de notre Arménien, la station de Skéla, où le bateau à vapeur du Bas-Danube attendait notre arrivée. Cet arrangement s'accordait en outre avec nos goûts de curieuses explorations, et il nous aurait permis d'aller passer quelques instants à Mehadia, lieu renommé pour ses bains minéraux, pour la beauté de ses paysages, pour les restes précieux du luxe et de la richesse romaine, qu'on trouve encore mêlés aux établissements nouveaux. Rome connaissait ces eaux salutaires, et sa mythologie pleine d'images avait consacré Mehadia à Hercule, à Vénus, à Hygie, la déesse de la santé. Une circon-

stance fâcheuse vint s'opposer à nos desseins et nous fit renoncer à cette intéressante excursion. La route de terre qui conduit à Skéla était alors en partie inondée : force était donc de se livrer aux cataractes redoutées, et de confier notre sort au bateau qui devait nous porter, à travers ces écueils, jusqu'à la rive valaque.

Il nous restait à déterminer quel serait l'emploi de cette demi-journée : chacun en disposa à sa guise. Mais Orsova est bientôt parcouru : trois rues perpendiculaires au Danube, et deux rues parallèles, forment toute l'ordonnance de ce bourg, où les habitations sont encore peu nombreuses. La douane vint s'emparer de tous nos bagages, et pendant qu'elle en faisait à loisir le long inventaire, nous allâmes visiter le lazaret, qui est situé à peu de distance d'Orsova. Un hangar, divisé en trois bandes longitudinales, sert de parloir public ; les gardes de santé occupent l'espace intermédiaire. Un certain nombre de Serviens à l'air misérable se tenaient dans la partie réservée aux suspects, et offraient aux visiteurs, par-dessus les barrières, quelques menues marchandises d'une apparence fort peu attrayante. Nous reconnûmes parmi ces marchandises, prétendues orientales, des objets qui portaient l'adresse de la rue Saint-Denis, à Paris.

Au milieu de ces chétifs musulmans, nous ne tardâmes pas à remarquer un petit homme à l'air fin et quelque peu effronté. Des vêtements européens passablement délabrés et ce disgracieux bon-

net dont s'affublent les Turcs employés dans les services publics, composaient toute sa toilette; ce personnage fumait dignement sa pipe, quand, s'avisant tout à coup, il nous adressa la parole en italien. Alors un colloque s'engagea, et le semi-Turc se montra caustique, spirituel même, et surtout doué d'un rare aplomb. Le fonctionnaire qui nous honorait ainsi de sa conversation n'était rien moins, à l'en croire, que le médecin intime du pacha Milosch.

Dans une île voisine d'Orsova, au milieu du Danube et en face de la Servie, qui lui est soumise, le prince Milosch a établi sa résidence, plutôt à cause de la position remarquable du lieu qu'en raison de la force de ses remparts à demi ruinés. Ce pacha passe pour un homme d'un esprit élevé, d'un savoir profond; on dit aussi qu'il pousse parfois la sévérité jusqu'à la cruauté. Son enfance, comme celle de Sixte-Quint, s'est écoulée dans les rudes occupations d'un pasteur de troupeaux: et le moyen de n'avoir pas un peu d'orgueil quand, parti de si bas, on est arrivé si haut?

Le savant docteur que nous avions devant les yeux était, assurait-il, le favori, non moins que le médecin, de son maître. Illyrien de naissance, puis renégat et quelque peu forban, chirurgien, pharmacien, courtisan, et au demeurant déguenillé comme un philosophe, ce curieux industriel était un passé maître en insolente fourberie. Avec quelle verve intarissable il exaltait les richesses et le pou-

voir de son illustre protecteur ! Quelques pauvres canonniers du pacha témoignaient du reste, par leurs uniformes en lambeaux, que les largesses princières ne s'étendaient pas jusqu'à la tenue de ses soldats.

Orsova, si voisin des Turcs, malgré les précautions sanitaires usitées dans sa quarantaine, ne doit pas se croire dans une sécurité complète ; c'est pour cela, sans doute, que les mesures préventives du fléau y sont portées jusqu'à la persécution. Malheur au touriste qui, sur la foi de cette belle communication de Constantinople avec Vienne par le Danube, aurait choisi cette route difficile et remonterait le fleuve ! Après les interminables lenteurs de la navigation, c'est dans la quarantaine d'Orsova qu'il viendrait expier sa funeste imprudence, et un emprisonnement de quatorze jours prolongerait indéfiniment son voyage. Cette petite ville est, du reste, pleine de caractère. Les colons militaires, dans leur désordre pittoresque, les femmes à la tournure nonchalante, et jusqu'aux enfants, dont l'espiéglerie paraît plus piquante sous les amples vêtements du pays, tels sont les tableaux de mœurs locales que nous avons saisis et observés à la dérobée.

Nous avions quitté Orsova sur une nouvelle barque, plus grande et plus solide que celle de la veille, et nous dérivions bientôt devant Neu-Orsova ou *Ada-Galéh* (Ile-Fortifiée), comme la nomment les Turcs. Cette place de guerre occupe en effet une île plate, située agréablement, et couverte

de verdure et de végétation mêlées à des groupes de masures et de remparts dans le plus triste état. Aucun plan régulier ne se fait remarquer dans cette forteresse ; on voit que le système d'après lequel elle est bâtie, résultat des soins ignorants de plus d'un pacha, n'obéit à aucune des règles de l'art. Sur la rive servienne, une grosse tour fortifiée et flanquée de casemates et de batteries rasantes, se lie avec la défense d'Ada-Galeh, et assure ainsi à la Servie le bras entier du Danube qui baigne la partie droite de l'île. Lorsqu'enfin nous eûmes laissé derrière nous l'une et l'autre forteresse, nous entrâmes dans le lit écumeux où le Danube tournoie sur lui-même avec une sorte de fureur, et contourne les têtes de rochers qui hérissent son lit trop peu profond.

Le passage véritablement dangereux ne dure pas moins de vingt minutes ; le bruit des eaux irritées, la beauté sauvage des monts voisins, et la vaste perspective qui s'ouvre au loin devant vous, rendent ce rapide trajet très-imposant.

Bientôt le fleuve irrité a repris son allure majestueuse : il s'épanche tout radieux, et comme pour se reposer de ses tourmentes et de ses agitations, entre les rives éloignées de la Valachie et de la Servie. De ce point nous avons aperçu sur la rive de la Valachie quelques tristes baraques. Cet amas de bicoques s'appelle Skéla : tout en face, sur la rive turque, est bâtie Cladova.

Ici s'arrête notre navigation aventureuse. Désor-

mais, le Danube ne sera plus qu'un fleuve sans dangers et sans obstacles. Le grand bateau à vapeur l'*Argo*, que nous voyons arrêté au-dessous de la côte aride, n'attend que notre arrivée pour s'élancer sur cette large nappe d'eau, soumise désormais à la Turquie.

Le premier aspect du sol de la Valachie, sur lequel nous venions de mettre le pied, n'était pas fait pour nous séduire. Une campagne désolée et nue, quelques huttes de broussailles et de boue, telle est la perspective qui entoure le voyageur qui attend à Skéla le départ du navire à vapeur. Nous mîmes cependant le temps à profit en allant visiter Tchernecz, petite ville située à une lieue environ dans l'intérieur des terres, et nous devons avouer combien son aspect tout oriental nous a frappés tout d'abord. Tchernecz ne s'étend guère au-delà d'une longue rue tortueuse, bordée de boutiques et d'auvents qui rétrécissent encore le passage. Toutes ces boutiques sont sales; elles étalent aux yeux des passants des denrées souvent repoussantes. C'était un dimanche, et tout ce peuple était inoccupé. Les hommes fumaient accroupis sur leurs portes; les femmes, séparées des hommes, sans être complètement recluses, nonchalamment assises à terre sur une jambe, tandis que l'autre genou relevé touche à leur menton, se livraient à de lentes et oisives conversations. Quoique étrange, cette pose est gracieuse; elle a quelque chose d'abandonné qui est tout-à-fait en harmonie avec la physionomie languissante de la plupart des

jeunes femmes. Les costumes du peuple se rapprochent beaucoup des formes orientales, et, du reste, à voir toutes ces figures graves, immobiles, aux yeux longs et demi-voilés, on sent que la Turquie est là sur l'autre rivage, et qu'elle a laissé pour longtemps à Tchernecz l'empreinte de ses mœurs. Nous avons assisté à une danse valaque pleine de caractère et d'originalité : six hommes, se tenant enlacés par les bras et déployés sur une seule ligne, exécutent de droite à gauche et de gauche à droite, tour à tour, un mouvement de marche dont les pas, simples ou ornés selon le goût et le talent du danseur, marquent lourdement la mesure, sur un air que jouent deux aigres violons. Dans cette figure, les deux coryphées, ceux qui mènent la bande à droite ou à gauche, appuient sur une grande canne le bras inoccupé, et c'est surtout à ces deux coryphées qu'est dévolu l'emploi d'embellir par des grâces et des *fioritures* cette danse d'un caractère mâle et sévère. Un jeune sergent valaque s'acquittait avec un succès complet de cette tâche importante : la tête haute et fière, il entraînait d'un bras robuste toute la chaîne des danseurs, et de temps à autre il jetait un coup d'œil satisfait sur ses jambes, qu'il agitait avec une vivacité et une précision toujours fidèles à la mesure. Les musiciens étaient deux Bohémiens, de cette race nombreuse, vagabonde, connue en Valachie sous le nom de *Tsiganes*. L'un de ces hommes offrait le type d'une si admirable beauté, que ce n'est pas sans un vif sentiment de pitié que nous vîmes le

sergent si habile à la danse frapper à coups redoublés de son bâton cette noble et intéressante figure, trop belle pour couvrir une âme dégradée, mais qui pourtant n'exprimait d'autre sentiment qu'une stupide soumission.

Revenus de Tchernecz dans l'après-midi, nous fumes lapidés par d'innombrables tortues que chaque habitant lançait sur notre nouveau navire l'*Argo*.

Notre projet n'était point de descendre le fleuve jusqu'à Galatz, lieu de la station inférieure de l'entreprise des bateaux à vapeur du Danube. Nous devions quitter l'*Argo* sur la rive de Valachie, au pied d'une ancienne forteresse nommée Giourjévo, d'où notre intention était de gagner Bukharest. Ce bateau eût marché beaucoup mieux que celui qui nous avait amenés de Pesth, s'il n'eût été obligé de conduire à la remorque une immense barque chargée de charbon destiné à ravitailler l'un des dépôts de station. Pendant toute la journée du 10, journée sombre et pluvieuse où le vent soufflait avec une violence extrême, le poids de cette énorme masse a contrarié notre marche, non sans menacer plus d'une fois la sûreté de l'un et de l'autre bâtiment. Il y eut même un moment où tout l'avant de la barque au charbon fut emporté; pour réparer ce désastre il fallut une longue perte de temps. Pour comble de misère, le capitaine, qui était Italien, n'était guère en puissance de se faire comprendre d'un équipage valaque et hongrois. Encore une fois, nous devons le répéter dans l'intérêt même de la Compagnie des

bateaux à vapeur du Danube, l'avenir de son utile association ne sera assuré que du jour où elle aura porté un regard sévère sur une organisation très-incomplète, et qu'elle aura en même temps assuré aux voyageurs un service rapide, une sécurité entière et le bien-être que toutes les classes de la société sont en droit de réclamer de la part d'une entreprise publique.

Bientôt nous côtoyâmes Widdin : encore bien portante, mais seulement pour quelques jours peut-être, cette grande ville avait la peste à ses portes. Favorisés par un courant furieux, nous apercevons à peine quelques fortifications en bon état, au-dessus desquelles le harem de Seid-Pacha élève ses innombrables fenêtres garnies de jalousies et de balcons irréguliers. Seid-Pacha ne possède pas moins de cent femmes, nous dit-on, qui attendent avec indifférence que l'horrible peste éclaircisse les rangs et fasse quelque place dans la faveur du maître. Widdin abonde en édifices presque élégants et mêlés d'arbustes; elle est toute peuplée de ces longs et grêles minarets qu'on ne saurait mieux comparer qu'à une bougie coiffée d'un éteignoir d'argent. Quelques troupes assez bien tenues, un petit établissement maritime et des barques de guerre rangées sur la grève, attestent les soins d'un chef vigilant et actif, digne de gouverner une place de cette importance, qui ne compte pas moins de trente mille habitants.

Un espace immense de pays affreux, désolé et sans végétation, sépare Widdin de Lon-Palanka, la

première ville de la Bulgarie. Plus loin c'est Oréava, en proie en ce moment à une peste meurtrière.

Une fois séparé de notre incommode et dangereuse remorque, le capitaine de l'*Argo*, voulant réparer le temps perdu, prit la résolution de ne point relâcher pour cette nuit, et, se confiant à la pratique d'un excellent pilote hongrois, il nous fit naviguer au milieu des îles multipliées du Danube, où le fleuve s'ouvre mille passages d'une largeur telle, que par moments il offre l'aspect d'une mer. Szystow et Rouschouk sont les dernières villes de la Bulgarie que nous avons aperçues sur cette rive droite, théâtre des ravages de la guerre à une époque peu éloignée, décimées aujourd'hui par un autre fléau, car nous sommes dans la patrie des fléaux. Bientôt l'*Argo*, cinglant vers la rive gauche pour traverser toute la vaste étendue du Danube, et rasant ses îles basses, où le bruit du navire fait lever des myriades de pélicans, de cormorans et de cigognes, l'*Argo* vint enfin nous déposer sur la terre de la principauté de Valachie, et sous les murs renversés de Giourjévo.

Une rive agreste sur laquelle nos bagages et nos voitures ne purent se hisser qu'avec mille peines et avec l'emploi d'une grande quantité de chevaux, reçut bientôt toute la caravane, un peu fatiguée de cette dernière et monotone partie de notre navigation. Ce ne fut pas sans de longues et fastidieuses démarches qu'il nous fut possible d'obtenir des chevaux de poste pour nous rendre à Bukharest. Après

plus de trois heures de courses et de sollicitations, nous pûmes avoir à notre disposition tous les chevaux que la poste de Giourjévo rassemblait dans l'enclos où ils vivent en plein air. On en avait réuni vingt-quatre, mais deux voitures seulement en profitèrent. L'attelage de ces voitures mérite une mention particulière. Les chevaux sont d'une espèce petite, mince et sans race. Ils ressemblent beaucoup à ce qu'on nomme vulgairement en France *porteurs de cerises ;* mais ils ont une vivacité et une énergie singulières, ils vont comme des flèches. On les attèle de la façon la plus simple, au moyen de deux petites cordes qui leur servent de traits et qui sont réunies au poitrail par une lisière. Autour de la tête, une autre corde moins forte est tournée en guise de licou, sans mors, sans fer aux pieds; l'animal est ainsi entièrement libre. Lorsque dans le trajet d'un relais à l'autre ces chevaux sont fatigués, les postillons descendent, leur frottent les yeux et leur tirent les oreilles, persuadés qu'ils s'en trouvent reposés. Douze de ces coursiers furent attachés deux par deux à chacune de nos voitures. Tout à coup ces animaux, excités par les cris longs et aigus des postillons, espèce de sauvages à demi nus, nous emportèrent à travers des plaines entrecoupées de ravins, de ruisseaux et de bourbiers sans fond, et nous amenèrent le soir même à Bukharest. Quelques-uns de mes compagnons étaient restés derrière moi, attendant le retour des relais. Ils profitèrent de cet intervalle pour observer tout ce que la solennité de la fête de

saint Pierre, jour de notre arrivée à Giourjévo, réunissait de divertissements curieux : je leur abandonnai le soin de décrire ces bruyantes réjouissances.





III.

BUKHAREST. — VALACHIE.



La vaste plaine qui s'étend entre Giourjévo et Bukharest est traversée de temps à autre par quelques ravins assez profonds qui deviennent, avec les pluies, autant de fondrières dangereuses pour les voyageurs. Plus d'une fois, avec nos lourdes voitures, nous avons failli demeurer embourbés dans les marécages fangeux, où la route n'a d'autre appui que des branches d'arbres jetées en travers. Malheur

donc à l'équipage que ses chevaux laisseraient enfoncé dans cette vase noire et molle ! celui-là y resterait bien longtemps avant qu'on lui pût venir en aide. Au reste, sur ces tristes chemins les voyageurs sont aussi rares que les villages mêmes, si l'on peut appeler ainsi la plus pauvre réunion de huttes de branchages et de bauge qui recouvrent une sorte de terrier où toute une famille vit enfouie.

Le jour de notre passage, cependant, des bruits joyeux animaient toutes ces misérables bourgades : la solennité du jour avait réveillé tous les violons des Tsiganes ; la liqueur aigrement doucereuse que le paysan valaque est habitué à nommer du vin, donnait du cœur pour la danse à tous ces robustes villageois, à toutes ces filles brunes ; elle ranimait la voix nasillarde des vieilles femmes pour psalmodier des chants traditionnels que des oreilles daces ou romaines ont peut-être entendus aux temps de Décébale et de Trajan.

Les vingt lieues que nous avions à faire furent parcourues avec assez de vitesse. Tant que l'on court sur le terrain uni de la prairie, le voyage est aussi rapide que facile. Ces chevaux maigres et affamés qui ne tiennent à rien qu'à de vieilles cordes, emportent les voyageurs avec une extrême vélocité. Les postillons, huchés sur leurs hautes selles de bois, portent en sautoir la corde qui sert de bride, et les voilà hurlant et gesticulant comme des forcenés, qui poussent au galop et sans relâche la horde de coursiers demi-sauvages attelés à une seule voiture. Parfois le gro-

tesque équipage se précipite à travers les hautes herbes de la prairie, et les chevaux profitent de l'aubaine pour saisir au galop quelques tiges desséchées qu'ils dévorent tout en courant. Arrivé au relais, l'attelage est bientôt délivré de ses harnais, qui se composent, nous l'avons dit, de deux traits, et d'un collier de sangle dans lequel l'animal passe la tête de lui-même, et dont il se débarrasse de la même façon ; ceci fait, les conducteurs, en signe de satisfaction, et pour délasser, disent-ils, leurs montures, tirent fortement les oreilles et les crins du front à chaque cheval, puis ils les laissent tout haletants réparer leurs forces sur le gazon brûlé de la plaine.

A notre arrivée à Bukharest, la soirée était déjà avancée, et nous éprouvâmes tout l'embarras que peut occasionner la recherche d'un gîte dans une ville immense, à travers des rues tortueuses et obscures, et avec des guides dont il n'est pas possible de se faire comprendre. On nous avait enseigné le club des nobles, dans le théâtre, comme le seul endroit où nous pussions trouver un logement : mais peu s'en fallut que l'hôte ne nous refusât toute assistance, et ce ne fut qu'à force de prières, et après avoir attendu la fin du spectacle, que nous pûmes prendre possession de deux chambres, si bien contiguës au théâtre, que nous n'avions qu'une porte à ouvrir pour nous trouver sur la scène. Nous aurions, du reste, mauvaise grâce à nous plaindre de cette hospitalité de coulisse, puisque, nonobstant cet étrange

appartement, les visites les plus honorables vinrent bientôt nous y trouver.

A peine, en effet, étions-nous installés, qu'un officier dépêché par S. A. le prince régnant vint se mettre à notre disposition. A l'instant même, une garde permanente fut placée près de nos équipages, exposés, au milieu d'une vaste cour, à la rapacité des Tsiganes ; ces mendiants vagabonds, toujours à la piste des étrangers, avaient déjà trouvé moyen, dans le tumulte de l'arrivée, de s'approprier, à nos dépens, quelques objets de peu de valeur.

Nous conseillerons au voyageur fatigué qui arrive à Bukharest d'adresser sa première visite aux excellents bains turcs dont nous allions faire l'essai. Ces établissements, situés en général dans le quartier qu'arrose la Dombovitza, réunissent aux effets salutaires de la vapeur et du massage tous les raffinements dont les Orientaux ont su entourer les besoins physiques de la vie. Si le prophète a été assez sage pour élever une prescription d'hygiène jusqu'à la sainteté d'un devoir religieux, les vrais croyants, de leur côté, ont été assez sensuels pour en faire un de ces plaisirs comme ils les aiment, et dans lesquels tout leur être s'abandonne avec tant de délices. Rien n'est comparable à la molle langueur qui s'empare de tous vos membres fatigués quand, au sortir de cette tiède vapeur, après avoir passé par un vigoureux massage et des frictions aromatiques, vous vous trouvez doucement étendu entre des tissus moelleux, pendant que la pipe exhale autour de vous les par-

fums odorants dont elle est chargée, que de temps à autre l'eau glacée, que colore la confiture de rose, vous prête ses fraîches saveurs; et pourtant, cette complète béatitude de tous les sens s'achète à Bukharest pour le prix le plus modique; aussi est-il bien à désirer que les usages de Vienne et de Paris, qui tendent à s'impatroniser de plus en plus dans cette capitale, y laissent subsister les deux seules choses peut-être dont le Turc puisse se faire honneur, les seules que l'Europe puisse encore aujourd'hui envier à la civilisation de l'Orient, à savoir : le bain et le café.

Durant cette première journée, quelques visites reçues et rendues ont commencé à nous donner une idée générale de Bukharest et de ses habitants. Du reste, nous étions l'objet d'une politesse si exquise, que dès les premières heures, tout notre temps se trouva engagé même pour un séjour beaucoup plus long que celui qu'il nous était permis de consacrer à cette prévenante hospitalité.

Le prince régnant avait bien voulu nous désigner une heure pour nous recevoir dans la soirée; en attendant, nous allâmes en vrais étrangers curieux passer en revue le beau monde de cette capitale, qui se promenait dans son rendez-vous accoutumé, et dans ses équipages de chaque jour : car, dans cette ville, chacun a le sien. Cette promenade si fréquentée est peu digne de la popularité dont elle jouit, car ce n'est rien moins qu'une grande rue poudreuse et remplie d'ornières. Lorsque vous avez atteint l'extrémité de

la rue et de la ville, vous n'en êtes pas moins la victime d'un rude cahot sur une route mal entretenue, où des arbres de trois ans font espérer un ombrage destiné à rafraîchir les heureux Valaques du siècle prochain, mais laissent les promeneurs de nos jours en proie aux rayons obliques du soleil. Une campagne plate et marécageuse, tel est l'horizon qui entoure cette promenade. Quoi qu'il en soit, la file des voitures est longue et pressée sur le chemin, et l'on trouve chaque soir, fidèle au rendez-vous, toute l'élite de cette nation bigarrée, qui change aujourd'hui de mœurs aussi bien que de costumes. Dans la même voiture où vous voyez des femmes dont la toilette et les manières font de leur mieux pour ressembler à l'élégance et à la coquetterie viennoises, vous pouvez remarquer aussi le frac noir, qui représente la jeune Valachie, placé en regard de la noble et vénérable figure de quelque boyard à la barbe blanche et au bonnet en dôme, lourde coiffure importée par les Grecs du Phanar. Sur le siége des voitures est assis gravement, tantôt un cocher vêtu à la russe, serré dans son long cafetan, tantôt un Turc au large turban, ou un Arnaout à la jupe blanche et flottante. En un mot, cette rapide procession qui glisse dans la poussière du soir, ces plumes, ces turbans, ces voiles, qui passent et se croisent autour de vous, composent un spectacle tout-à-fait étrange et d'une attrayante nouveauté.

Cependant on s'était rendu au palais du ghospodar. Quelques officiers attendaient que le prince rentrât

de la promenade ; et nous avons retrouvé parmi eux un Français, M. le vicomte de Grammont-Louvigny, dont nous avions eu occasion déjà d'éprouver la parfaite politesse. Le salon où nous fûmes introduits n'offrait pas d'autre ornement que le portrait du général Kisseleff, portrait populaire s'il en fut, homme de bien et de cœur, dont l'image vénérée se rencontre sur les plus humbles comme sur les plus nobles murailles de ce pays. Bientôt le ghospodar fut annoncé, et l'accueil plein de grâce et de cordialité dont nous fûmes l'objet nous permit d'apprécier les connaissances variées de ce prince. Une conversation aisée et spirituelle sur tous les sujets qui occupaient alors les salons de l'Occident nous prouva que, dans cette capitale, où l'on n'arrive qu'en traversant des déserts, l'esprit le plus délicat et le progrès du siècle trouvent un digne et logique interprète. S'il nous était permis d'esquisser en quelques traits la personne du ghospodar de la Valachie, nous dirions comment le prince Ghika, qui règne sous le nom d'Alexandre II, à tous les dehors d'un gentilhomme réunit une physionomie douce et grave qui inspire tout d'abord la confiance ; sa parole est nette et facile, et décèle un esprit élevé. Le prince, qui paraît avoir atteint la moitié de la vie, est resté jusqu'à ce jour célibataire : il donne l'exemple des vertus privées comme de l'amour éclairé du bien public. Les princes régnants de Valachie ont adopté le costume civil de l'Occident, et les uniformes de l'empire de Russie.

Ce ne fut que plus tard que nous eûmes l'honneur

d'être présentés aux deux frères du ghospodar. Le prince Michel Ghika, l'aîné de la famille, est investi des fonctions de ministre de l'intérieur, sous le titre de grand vornik, et il venait d'être élevé récemment à la dignité de bano, qui est la première de l'état après celle de ghospodar. Le prince Constantin Ghika, le plus jeune des trois frères, est à la tête des affaires militaires, et commande, en qualité de grand spathar, la petite armée valaque. Selon l'usage turc, on nous offrit des pipes et du café. Nous ne prîmes congé du prince qu'après un entretien où nous eûmes plus d'une fois l'occasion de remarquer combien de connaisssances solides et variées, de vues élevées, distinguent ce souverain d'un pays où tout est à constituer.

Au retour du palais, nous trouvâmes les compagnons de voyage que nous avions laissés au bord du Danube. Ils venaient d'arriver, épuisés de fatigue, et nous nous hâtâmes de leur indiquer le logement exigu qu'à grand'peine nous avions découvert pour eux dans un quartier voisin. Voici, du reste, ce qui les avait retardés et ce qu'ils avaient vu de Giourjévo après que nous en fûmes sortis, laissant la poste dégarnie de chevaux :

« Lorsque nous nous vîmes, dirent-ils, forcés de rester à Giourjévo, sans chevaux et sans voitures pour nous rendre à Bukharest, nous commençâmes par aller nous assurer à la poste d'un nombre de chariots du pays, suffisant pour transporter nos personnes et l'embarrassant attirail dont nous étions

demeurés les gardiens. Rien de plus simple et de plus neuf, pour ainsi dire, que les chaises de poste valaques qu'on nomme caroussi dans le pays. Elles consistent en une sorte de petite auge en barreaux de bois, montée sur quatre roues plus ou moins rondes, et deux essieux de la même matière, sans un clou, sans une seule ferrure. Cette caisse, abondamment pourvue d'un foin trop souvent fermenté, peut recevoir un voyageur, rarement deux. Le patient, accroupi sur lui-même, n'étant appuyé ni soutenu par rien, fend l'espace en se cramponnant aux rebords de son brutal équipage comme un cavalier inexpérimenté s'attache aux crins d'un cheval emporté. Ces voitures ne sont comparables qu'aux telègues de la Russie, mais elles leur sont encore bien inférieures. Ce mode de transport, qui réunit tous les inconvénients qu'on redoute en voyage, est cependant le seul dont puisse user, en Valachie, le voyageur qui n'a pas sa voiture. C'était à minuit que nous devions partir, lorsque les chevaux de retour seraient suffisamment reposés : il nous restait donc assez de temps pour voir la ville et jouir du spectacle de la fête, dont les bruits retentissaient autour de nous.

« Giourjévo était une forteresse turque avant que le traité de 1829 ne l'eût faite valaque ; à cette époque, l'intervention généreuse de la Russie releva de leur abaissement les principautés écrasées par les exactions. La barbarie repassa le Danube ; mais, avant de quitter Giourjévo, les Musulmans renversèrent ses remparts : cette ville est donc aujourd'hui un mélange

de ruines et de constructions nouvelles. La symétrie moderne pousse ses alignements à travers l'ancien pêle-mêle oriental ; voilà pourquoi longtemps encore des rues inachevées et des terrains obstrués de décombres, dépareront le plan régulier de la nouvelle Giourjévo. Le quartier voisin du Danube est de construction récente ; quelques jolies maisons et une église dédiée à saint Pierre, dont on célébrait ce jour même l'inauguration, lui donnent un air tout-à-fait européen. Plus loin on trouve une place circulaire, au centre de laquelle s'élève une haute tour ; cette place est tout Giourjévo : c'est là que sont réunis les boutiques et les cafés, avec leurs groupes de fumeurs assis en cercle devant la porte. On y voit aussi deux ou trois hôtelleries à l'enseigne menteuse et affamée, hôtelleries où le voyageur ne trouve d'autre souper qu'un sorbet, d'autre lit que la table d'un billard ; ce meuble, qui est à la fois un si mauvais lit et un si mauvais billard, se trouve communément en Valachie et en Moldavie.

« Cependant la ville était déserte et toute sa population s'était portée vers une plaine immense, sans ombre et sans verdure. Sur cette plaine, arrivaient par troupes des familles et des villages entiers de Valaques et des hordes nombreuses de Bohémiens. Ainsi grossissait sans cesse la foule déjà innombrable des marchands, des danseurs, des musiciens et des curieux, attirés par cette solennité, qui devait durer plusieurs jours. A l'arrivée sur le champ de la fête, les chariots sont dételés, le campement s'organise.

et une ville nomade, où se confondent les races diverses qui peuplent la Valachie, s'agrandit incessamment. Les Valaques campaient sous de grands abris de toile blanche, flanqués de leurs chars massifs, auprès desquels ruminent les buffles ou les bœufs de l'attelage; tandis que les tribus de Tsiganes se reconnaissaient à leurs tentes de couleurs sombres, rayées de noir.

« De toutes parts s'élevait la fumée des foyers où se préparaient les simples aliments de tout ce peuple si ardent pour la fête; sous toutes les tentes on s'habillait pour figurer à la danse. Les robustes filles de la Valachie se distinguaient par leurs bonnets de velours, où brillent les longs chapelets de sequins ou de paras qui composent leur dot. Quelquefois le bonnet le plus chargé de ducats, et le mieux fait pour tenter les fiancés, écrasait sous son poids une tête maladive et disgracieuse : plus d'un noble et doux visage, au contraire, n'avait pour parure qu'une chétive guirlande de paras. C'est en petit l'histoire des dots de toutes les nations policées de ce monde. Les jeunes filles des Tsiganes se distinguent par une beauté singulière qui a gardé l'empreinte de la race dont quelques auteurs prétendent que leurs tribus errantes sont issues; on retrouve en elles la taille souple et déliée et les extrémités si délicates des femmes des bords du Gange.

« Il serait difficile de donner une idée de ce mouvant et bruyant champ de foire, où s'agitait toute cette foule. Une plaine sans borne, d'où s'élevait un

nuage épais de poussière, était couverte tout entière de tentes, de baraques, de charrettes et de bestiaux. C'est au travers de cette confusion sans ordre, sans police et cependant sans tumulte, que les marchands avaient dressé leurs étalages. On y vendait des étoffes, des habits, des pelleteries et des comestibles en abondance. Si quelque espace devient libre au milieu de cette foule mobile, il est aussitôt envahi par les danseurs; ils forment un grand rond, qui commence à tourner tantôt à droite, tantôt à gauche, avec un mouvement lent et posé qui s'anime par moment. Dans cette danse, les hommes et les femmes se tiennent par la main; les ménétriers tsiganes sont debout au milieu du cercle, et se donnent beaucoup de peine et de mouvement pour exécuter leurs airs sans fin. Le danseur fatigué de ce plaisir peut le quitter à sa volonté, et tout passant amateur qui veut prendre part à la danse se met sans difficulté de la partie : ainsi se prolonge fort avant dans la nuit cet interminable bal, pour lequel les Valaques nous ont paru passionnés. Cependant, quel que soit leur entraînement pour cet exercice, ils s'y livrent avec une dignité et une décence remarquables. Les filles tsiganes elles-mêmes y apportent un maintien modeste et réservé. Il n'était pas rare de voir cinquante à soixante danseurs, de costumes variés et pittoresques, enlacés dans le même cercle; ces cercles eux-mêmes se répétaient à l'infini sur toute l'étendue de la plaine, gravitant autour de leur orchestre criard de Bohémiens. Nous nous plaisions ainsi à contem-

pler ces divertissements simples et empreints d'une sévérité antique. Longtemps égarés dans la foule, nous nous accoutumions à cette atmosphère de bruit, de cris, d'instruments et de clochettes ; mais déjà les préparatifs de notre départ nous rappelaient, et nous retournâmes chez l'agent des bateaux à vapeur, qui est en même temps le pharmacien du lieu. Nous fûmes, en vérité, trop heureux de nous confier à sa complaisance ; comme nous pouvions nous entendre réciproquement, au moyen de la langue italienne, ce bienveillant fonctionnaire commença par nous prédire que nous ne partirions pas ce même jour pour Bukharest : il connaissait bien, disait-il, l'apathie et la mauvaise volonté du capitaine de la poste à l'égard des étrangers. En attendant, comme nous étions menacés de ne pas dîner, faute d'un abri convenable, notre protecteur nous conduisit chez le fournisseur de la quarantaine, où nous trouvâmes un frugal repas à peu près turc ; après quoi l'honnête pharmacien, qui avait emmagasiné nos bagages, nous offrit la même hospitalité pour nous-mêmes, et dont quelques bottes de foin firent les frais.

« La faculté de requérir des chevaux de poste, en Valachie, ne s'accorde, ainsi que cela se pratique en Russie, qu'au porteur d'un permis préalable délivré par l'autorité supérieure des villes. Ce n'est qu'après avoir consigné le prix entier du parcours d'une ville à l'autre, que s'obtient cette pièce nommée podorojnaia, qui est présentée au maître ou capitan de poste à chaque relais intermédiaire. Ceci fait, le voya-

geur n'a plus à payer que la gratification bénévole qu'il accorde aux postillons. Se procurer un tel passeport dans un pareil jour n'était pas chose facile, car la fête absorbait tout. Le commandant de la place était tout entier aux devoirs solennels de sa charge, et ses lieutenants, par contraste avec les joies de la journée, se montraient sur le soir d'humeur peu abordable. Autre inconvénient : la civilisation valaque, en remplaçant les mœurs turques, n'a point encore expulsé de la ville, naguère mahométane, un héritage incommode et quelquefois dangereux : des bandes de chiens errants s'emparent, quand vient la nuit, de tous les quartiers de Giourjévo, et rendent la circulation difficile, surtout pour les étrangers. En dépit de tant d'obstacles nous étions en règle, lorsqu'à minuit le maître de poste en personne arriva avec ses nombreux caroussi à la porte du pharmacien.

« Nos bagages étaient déjà chargés, quand il fallut renoncer à partir, grâce à l'obstination du maître de poste, qui ne voulait pas de bagage. Ce ne fut donc. comme on nous l'avait prédit, que le lendemain, et dans deux grands chariots de paysan, que nous pûmes nous mettre en route, pêle-mêle avec nos effets, et n'emportant que deux pains noirs pour toute provende.

« A peine avions-nous passé la porte de la ville, nous nous trouvâmes dans une prairie ou plutôt dans un vaste marécage, où paissaient de grands troupeaux de bœufs, de chevaux, de buffles et de brebis : nous

savions à peine en quel lieu nous étions portés : tout ce que nous pouvions dire, c'est que nous nous dirigions vers le nord ; mais aucune autre indication n'était propre à nous faire reconnaître la route qui mène vers la capitale. Les chemins à travers ces déserts sont aussi incertains que le caprice de l'homme qui les parcourt. L'espace est large, les ornières abondent, et le paysan choisit à son gré entre la terre et le gazon. Nous fîmes notre première halte près d'un puits au fond d'un petit vallon. Les puits sont communs en Valachie, et invariablement construits de la même façon ; un tronc d'arbre creusé en garnit l'intérieur et s'oppose à l'éboulement des parois ; la quantité et les larges dimensions de ces tubes ainsi employés, donnent une idée magnifique de la végétation des montagnes. L'eau se puise au moyen d'une longue poutre à bascule, et dans un seau qui se compose d'un bloc de chêne évidé.

« A mesure qu'on s'éloigne de Giourjévo le pays est moins dépouillé, quelques bouquets de jeunes arbres commencent à recouvrir le sol. Pendant tant d'années le malheureux paysan valaque, traqué comme une bête fauve, avait vu ses récoltes pillées par les Turcs et ses champs dévastés, qu'il est facile de comprendre combien il redoutait le voisinage de ses oppresseurs. Il avait donc laissé un désert de dix lieues entre le Danube et ses premières métairies, comme un espace abandonné aux courses des déprédateurs, un terrain maudit où chaque année se répandaient les bandes sorties de Giourjévo, pour ruiner tout éta-

blissement nouveau, et chasser vers les montagnes les cultivateurs épouvantés.

« Nous eûmes à traverser trois ou quatre rivières bourbeuses, et à chacun de ces passages nous nous mettions à bénir le refus capricieux du maître de poste. Si nous eussions, en effet, pris ces équipages si bas et si frêles, nos bagages eussent été infailliblement submergés, et nous-mêmes nous eussions été bien près de verser dans ces gués dangereux. Plus d'une fois, nous rencontrâmes de grands trous où les chevaux s'enfonçaient, entraînant nos massives charrettes. Dans ces occurrences difficiles, les cris des conducteurs devenaient de vrais hurlements. Par moment, l'attelage sans force et les postillons sans voix s'arrêtaient; puis, après des efforts incroyables, la lourde machine, enfin arrachée à l'abîme, sortait pesamment de la rivière, laissant après elle une longue trace d'eau noirâtre et de vase liquide.

« Après avoir traversé quelques pauvres hameaux, dont les chétives cabanes indiquent la plus triste misère, nous rencontrâmes un bourg où nous revîmes avec plaisir des maisons bien construites. Un beau monastère dont l'entrée est surmontée d'une tour, fait face à une taverne d'une rare dimension. Les murailles de l'un et de l'autre édifice ont été décorées par un Raphaël ambulant qui y a représenté des sujets de la plus étrange variété, et dont la multitude atteste assurément une prodigieuse fécondité. Ce peintre hardi s'il en fut, a tenté de reproduire sur ces murs blanchis toute l'échelle des êtres; il a retracé

d'abord les espèces principales du règne animal, sans oublier même le kanguroo d'Australie, qui ne s'attendait pas à tant d'honneur; puis, arrivé à l'espèce humaine, au genre *homo*, il s'est complu à reproduire le chef-d'œuvre de la création dans ses attitudes les plus triomphantes : c'étaient de beaux messieurs et de belles dames, de magnifiques pachas à la barbe noire et pointue, d'imposants boyards coiffés de leur kalpak gigantesque; puis des soldats valaques en grande tenue, et tout cela couronné de verdure, entouré de guirlandes, encadré d'arbres fantastiques.

« Un grand jeu de bascule à la roue périlleuse, qui menace tour à tour de lancer dans l'espace celui des joueurs qui se balance à son sommet, était dressé sous les murs du couvent. On dit que les Valaques ont une prédilection marquée pour ce genre d'exercice, bien que chaque année voie se renouveler de graves accidents. Dans la grande salle du cabaret, salle tout *illustrée* aussi des fresques brillantes du Rembrandt valaque, un Bohémien accompagnait de son violon un jeune garçon dont la voix juste autant que pénétrante faisait résonner un air lent et solennel. A en juger par l'expression de la musique, par l'attitude grave et émue du nombreux auditoire, ce chant, qui se composait de deux phrases simples et touchantes, devait être une de ces complaintes mélancoliques dans lesquelles tous les peuples primitifs ont fait parler leurs traditions et raconté leurs victoires ou leurs malheurs. Les Valaques, ces descen-

dants de Rome, si longtemps flétris, doivent avoir conservé quelques-uns de ces chants qui consolent de l'esclavage, derniers échos d'une plus douce destinée. Telles étaient, du moins, nos impressions en écoutant cet air si simple que chantait ce pauvre enfant tsigane.

« En quittant ce bourg qu'on nomme Dérestié, nous avons traversé un pont de bateaux, et la nuit ne tarda pas à nous surprendre ; nous n'arrivâmes aux portes de Bukharest qu'assez tard dans la soirée, car nos chevaux, harassés d'une course de vingt lieues, avaient ralenti leur allure, et nos conducteurs, tout-à-fait égosillés, renonçaient à leurs bruyantes excitations. Conduits d'abord dans un khan ou caravanserai d'un aspect repoussant, ce ne fut qu'à l'aide des juifs, gens de bonne volonté s'il en est, que nous retrouvâmes la trace de l'expédition arrivée la veille. Enfin après mille peines, et grâce à la prévoyance de nos devanciers aussi bien qu'à l'empressement d'un capitaine envoyé par le ghospodar, nous nous trouvâmes, après minuit, établis chez un Italien, où chacun de nous put savourer les rudes délices d'un lit de planches dressé sur des tréteaux. »

Le 13 juillet nous trouva tous réunis dans la capitale de la Valachie, et nous n'avions que l'embarras du choix pour l'emploi à la fois utile et agréable de tous nos moments. Le premier soin à Bukharest est de se procurer un équipage ; la grande étendue de la ville exige cette précaution, et, plus impérieuse encore, la mode la commande ; aussi bien aucune per-

sonne de quelque valeur ne peut se montrer à pied dans les rues. Cet usage et celui du manteau qu'on porte en toute occasion pour se garantir de la poussière, ne sont pas de ceux qu'un étranger qui veut voir et observer trouve le plus à sa convenance. Nous ne tardâmes pas à parcourir, chacun de notre côté, cette grande ville, dont les rues populeuses sont garnies de nombreuses boutiques dans lesquelles l'activité remplace le luxe. Un quartier tout entier est rempli par les magasins de pelleteries et les ateliers des tailleurs. Les rues, de largeur inégale, sont mal alignées et surtout mal pavées ; quelques-unes même ne le sont pas. La plupart des maisons ne sont guère que des baraques en bois vermoulu, parmi lesquelles s'élèvent des édifices de l'architecture la plus prétentieuse. Par malheur, la nature fragile des matériaux usités dans le pays ne résiste pas au climat, et les plus belles maisons de Bukharest sont cruellement délabrées à l'extérieur, malgré leur luxe de fleurons et de rosaces. Ce qui étonne le plus dans cette ville, c'est la variété des costumes et des figures, dont une si nombreuse population présente à chaque instant les types variés. Tout ce peuple parcourt la ville d'un air plus leste, plus affairé qu'on ne devrait l'attendre des mœurs de la classe inférieure, qui sont demeurées orientales. Les artisans de Bukharest, les hommes de peine, porteurs de fardeaux, paraissent ne pas redouter le travail ; mais ce qui anime surtout cette ville, c'est le grand nombre des juifs qui l'habitent. Actifs, insinuants et jamais découragés, ils

sèment autour d'eux la vie et le mouvement, car ni démarches ni fatigues ne leur coûtent s'ils ont l'espoir de la plus minime récompense. Aussi, dès que vous apercevez le chapeau à larges bords, la robe noire et râpée d'un juif, vous pouvez dire que vous avez à vos ordres, s'il vous plaît, un domestique adroit, intelligent, infatigable, que rien n'émeut, ni mépris, ni colère, et vous pouvez vous adresser hardiment à cet homme pour quoi que ce soit, il vous répondra en allemand, en italien, en quatre langues peut-être ; et pour quelques piastres, toute affaire cessante, son industrie, sa souplesse, son silence, sa patience, son éloquence, ses vertus, ses vices, son âme, son corps, tout cela est à vous. Et si pour une commission du moment, pour une occurrence passagère, vous avez une fois employé l'Israélite, ne croyez pas qu'il vous soit facile de vous en défaire : il est à vous désormais, ou plutôt vous êtes à lui ; il ne vous quittera plus, il vous suit à vingt pas dans la rue, et de vingt pas il devine ce qu'il vous faut. Il s'assied sur le seuil où vous venez d'entrer, vous retrouvez en sortant son regard finement respectueux qui sollicite un ordre. Il couche sur votre escalier, sous votre voiture, il se fait le serviteur de vos gens, salue votre chien dans la rue ; il est là, toujours là ; vous l'avez vingt fois repoussé par de rudes bourrades, qu'il persiste encore et toujours. Ainsi repoussé, vient un jour, un moment, un caprice où il vous faudrait le juif ! A peine en avez-vous formé la pensée, aussitôt il sort de terre : le

voilà replié dans son humilité, et dans cette posture de juif qui n'est ni debout ni prosternée, l'air soumis, l'oreille attentive : c'est là le triomphe du juif; voilà l'instant qu'il a acheté souvent par quarante-huit heures de veilles, de fatigues, d'humiliations. A peine avez-vous parlé que vous êtes obéi, et obéi avec ponctualité, finesse et respect; et lorsqu'après tant de soins et d'abnégation, le pauvre sylphe barbu et déguenillé touche enfin sa chère récompense, cette pièce de monnaie qu'il a suivie, qu'il a appelée, dont il a été le valet depuis deux jours, vous voyez dans son regard reconnaissant qu'il vous recommande à toutes les bonnes grâces d'Abraham et d'Isaac, et qu'il est tout prêt encore à se donner les mêmes peines pour un pareil prix.

Des visites intéressantes et faites en commun occupèrent cette journée. Nous vîmes le Musée de Bukharest. Ce Musée est spécialement consacré à l'histoire naturelle, il occupe un espace qui s'agrandira à mesure que les collections, commencées à peine, prendront plus d'importance. La bibliothèque publique est fondée dans le même local; elle se composait de sept mille volumes environ. Ce noyau peu nombreux attend un complément où les sciences et l'histoire, surtout, ont grand besoin d'être plus amplement représentées. En quittant ces intéressants établissements, déjà si prospères, si l'on prend en considération le peu de temps qui s'est écoulé depuis la régénération de la principauté, j'ai été heureux de déposer dans la collection minéralogique un

échantillon de notre platine sibérien, qui y restera, j'espère, comme un souvenir de l'accueil plein d'obligeance que nous avons trouvé dans cette visite. De là on nous a conduits au collége. Des logements commodes et spacieux, de jeunes élèves qui portent un joli uniforme, préviennent tout d'abord en faveur de cette institution.

Dans un état aussi peu étendu que la Valachie, les fonctions publiques, désormais confiées aux plus capables, seront l'objet d'une concurrence qui profitera rapidement aux progrès de l'éducation de la jeunesse. Les projets pleins de sagesse du prince Alexandre Ghika tendent à doter son pays d'une pépinière éclairée de jeunes gens appelés à égaler la jeunesse des autres pays de l'Europe. Si l'on considère de quel point ces malheureuses provinces turques sont parties, ce qu'elles ont fait déjà et ce qu'elles atteindront bientôt, on ne peut se refuser à rendre toutes sortes d'actions de grâces à l'homme qui a jeté sur ces principautés les plus nobles germes de la civilisation, au général Kisseleff, un de ces génies créateurs si rares dont la bonté prévoyante sait deviner l'avenir. On ne peut s'empêcher aussi de reconnaître que les plans du général ont été légués à de dignes successeurs, et que la jeune génération de la Valachie ne se montre pas inhabile à les mettre à profit.

Et à ce propos, qu'il nous soit permis de dire ici avec quel sentiment pénible nous avons vu des voyageurs comme nous, accueillis comme nous l'avons été, avec cette aimable hospitalité qui se livre avec

tant d'abandon à l'étranger, qu'elle entoure et qu'elle fête, écrire à leur retour des relations si sévères, si oublieuses des mœurs douces et polies de leurs hôtes. Ces voyageurs, qui, ainsi que nous, ont tout visité à Bukharest, se montrent, ce nous semble, beaucoup trop préoccupés des plaies encore mal cicatrisées dont l'ancien état social a laissé les marques sur la société présente. Si, dans le premier abandon de conversations trop vite intimes, nos prédécesseurs ont deviné ces blessures, à quoi bon les découvrir à l'Europe, qui ne demandera pas compte aux principautés de leur attitude nonchalante sous le régime d'engourdissement moral qu'elles ont heureusement secoué, mais bien de la manière dont elles ont mis à profit ces quelques années de réhabilitation dont elles ressentent déjà l'influence régénératrice? Eh bien! sous ce point de vue, il est juste, et très-juste, de dire qu'aucune société européenne n'a été plus active à se frayer un chemin vers le bien à travers tous les obstacles dont son ancienne route était encombrée; on en pourrait citer comme exemple plus d'une amélioration importante qui déjà est passée dans les habitudes de la vie de ces provinces. Après tout, les narrateurs si peu indulgents qui ont payé l'hospitalité de Bukharest avec la monnaie de leur spirituel sarcasme, ne nieront pas, tant ils savent bien l'histoire, qu'il est des nations qui datent de quarante ans leur régénération politique et morale, et qui ne sont guère plus riches en principes.

Cette digression achevée, revenons à nos visites.

Le docteur Mayer, médecin allemand, homme intelligent et surtout d'un grand savoir-vivre, nous a guidés dans l'hôpital militaire, qu'il dirige. Cet établissement, placé comme il est dans un édifice qui n'a pas été construit pour servir d'hôpital, laisse beaucoup à désirer sous le rapport de l'emplacement et de la salubrité. Les salles manquent d'air. Les malades y étaient nombreux, car les affections fiévreuses, communes dans le pays, sévissent encore à diverses époques de l'année, bien qu'elles aient été notablement réduites par les précautions d'hygiène introduites dans le régime du soldat. Le grand hôpital de Panteleïmon, situé aux abords de la ville, nous parut beaucoup mieux approprié aux besoins de sa destination. Cet établissement, fondé par des souscripteurs philanthropiques, présente une suite de salles spacieuses où l'air et la lumière, l'espérance et la vie du malade; pénètrent librement; on pourrait seulement objecter que le vaste espace consacré au logement de l'état-major administratif est perdu pour les malades, et envahit une place qu'on aurait pu employer à soulager quelques malheureux de plus. Les lits employés à Panteleïmon sont en fer, tandis qu'à l'hôpital militaire les lits ne sont que des tréteaux. Dans cette dernière visite, nous avons observé les affreux ravages de cette horrible maladie qu'on n'ose pas nommer et qui a surtout son principe dans les vices sans frein des capitales. Au retour de ces différentes excursions, nous avons rencontré le prince régnant: il fit arrêter sa voiture, et il engagea





Metropole de Bukarest.

l'expédition tout entière à se rendre le lendemain au soir à sa résidence, située, pendant cette saison, à quelque distance de la ville.

La matinée du 15 juillet fut employée à visiter l'assemblée générale : c'est le nom qu'on donne à la chambre des représentants de la Valachie. Le prince Michel Ghika et le prince Cantacuzène avaient bien voulu nous servir d'introducteurs. La salle des délibérations est située dans un corps de bâtiment dépendant de l'église métropolitaine, sur une colline qui domine toute la ville de Bukharest, et dans la plus heureuse position. Comme toutes les églises de la capitale, celle-ci est entourée d'un vaste cloître, dans lequel donnent accès deux portes solides et surmontées de tours. Dans cette position, qui lui permettait jadis de faire une longue défense, la métropole n'est point un grand monument : elle est ornée de trois clochers assez élégants, dont les dômes, ainsi que la toiture de l'église, sont en métal peint en vert ; la surface entière des bâtiments est revêtue d'un badigeon éclatant de blancheur. En avant de la façade de l'édifice, qui s'ouvre sur un de ses côtés étroits, règne un péristyle dont l'intérieur est orné d'une profusion de peintures des plus variées. La nef de l'église est étroite, chargé de dorures et d'images ; la cloison qui sépare le sanctuaire du parvis public est enrichie d'une quantité d'ornements du plus riche effet : sous cette voûte, la lumière extérieure ne pénètre qu'à grand' peine par des fenêtres étroites et allongées.

Dans un des corps de logis latéraux vous rencontrez la salle des assemblées; à peine précédée d'un modeste vestibule, cette enceinte, où délibèrent les boyards, est, comme celle de la diète de Hongrie, remarquable par son extrême simplicité; elle est longue et étroite; à l'une de ses extrémités s'élève le fauteuil à baldaquin sur lequel s'assied le métropolitain, président légal de l'assemblée. Les quarante-trois membres qui composent la chambre étaient presque tous présents; on remarquait parmi eux quelques vieux boyards; ils conservent le costume large et majestueux qu'ils portaient au temps de la domination turque; ils portent encore la barbe et le volumineux kalpak. Les militaires prennent part aux délibérations, revêtus de leurs uniformes et le sabre au côté. Les membres parlent de leur place où ils sont assis, devant une table à tapis vert, sans que les ministres soient séparés du reste de l'assemblée. La discussion à l'ordre du jour avait pour objet quelques modifications à apporter au règlement organique, constitution du pays; et, en particulier, elle portait sur la force des ordonnances rendues pendant l'intervalle des sessions législatives. M. Stirbey, ministre de la justice, soutenait à peu près seul, et pourtant sans fatigue, tout le poids de la discussion. Au reste, quelle que fût la vivacité de ce débat parlementaire, nous ne vîmes aucun des orateurs s'écarter en rien des formes d'une conversation polie. La partie de la salle réservée au public contenait peu de spectateurs; les assistants s'y tiennent ordinairement debout:

mais, dès notre entrée, quelques boyards avaient eu la courtoisie de nous y faire porter des siéges commodes. Au reste, ce n'est que depuis peu de temps que les délibérations de la chambre sont publiques : même jusqu'à ce jour, les journaux n'ont point encore obtenu la permission de rendre compte des débats. En sortant de la salle, nous fûmes accompagnés par un député, le colonel Philipesko, qui appartient à l'une des plus anciennes familles du pays. Cet officier, qui a reçu en France une excellente éducation, commande le 1er régiment valaque, et il donne dans sa ville natale l'exemple remarquable de cette solide instruction qui n'exclut point la grâce et une parfaite élégance de manières. C'est en compagnie de ce bienveillant interlocuteur que nous visitâmes les alentours de la métropole et son site pittoresque. De cette éminence, Bukharest s'étend jusqu'à un horizon très-éloigné. Cette ville, mêlée de nombreux jardins, couvre, en effet, un espace immense, et son aspect général est des plus pittoresques, par le mélange de ses toits de toutes couleurs, de ses nombreuses tours qui surmontent plus de soixante églises, et de la verdure qui surgit à travers les masses de constructions. Le soir venu, nous nous sommes rendus à l'invitation du ghospodar, et nous avons eu l'honneur d'être reçus à sa résidence de Scouffa, qui est située à quelques verstes de Bukharest, sur le bord de la Dombovitza. La maison est petite et plus que bourgeoise ; mais les jardins, qui s'étendent dans un petit vallon très-agréable traversé par la rivière,

rendent cette habitation d'été bien préférable à la maison même que le prince habite dans la ville. Bukharest ne possède plus de palais pour les souverains valaques. En 1812, un incendie a détruit celui qui existait et qui était fort vaste. Le ghospodar réside aujourd'hui dans une grande et belle maison qui est sa propriété. Cette entrevue, comme la première, se passa en conversations intéressantes, où le sens juste, très-exercé et toujours bienveillant du prince se montra constamment sous le jour le plus favorable. Comme la première fois aussi, le ghospodar était entouré de sa famille, des princesses ses belles-sœurs, et d'un bon nombre d'officiers. L'élégant uniforme de ceux-ci ne faisait que mieux ressortir la mise simple du prince, qui, sous un frac noir, portait un gilet à larges revers rabattus; c'est là, dit-on, une mode qui lui est personnelle, et qu'en effet nous ne vîmes suivie par personne. La nuit venue, tout le monde se dirigea vers la ville, où l'on arriva rapidement, et la petite cour prit place au théâtre, dont il n'eût tenu qu'à nous de lui faire les honneurs, puisqu'aussi bien la salle était, pour ainsi dire, comme l'antichambre sonore de notre appartement. Quelques scènes de la *Sémiramis* et une comédie allemande fort gaie, intitulée *Flegme et Ruse*, ont occupé la soirée.

Le lendemain, la garnison de Bukharest manœuvrait sous le commandement du prince Constantin Ghika. Cette troupe a fait avec précision l'exercice et les évolutions, en tous points, empruntés à la théo-

rie russe. Invités par le spathar à l'accompagner à cette revue, nous y figurâmes à ses côtés, lorsqu'un accident fâcheux interrompit un moment les manœuvres et jeta l'inquiétude parmi les spectateurs. Une cartouche à peine brûlée vint frapper au visage le prince, qui s'était tenu trop rapproché des feux. Cette blessure, qui, Dieu merci! était légère, et une brûlure qui pouvait devenir grave, furent pansées sur-le-champ par notre compagnon le docteur Léveillé; ceci fait, le spathar remonta à cheval pour achever l'exercice et assister au défilé.

Un dîner auquel le ghospodar avait bien voulu nous inviter nous mit en présence de l'élite de la société de Bukharest: la réunion eut lieu sous les beaux arbres de Scouffa, dans un grand espace impénétrable aux rayons du soleil. Durant le repas, qui fut précédé de la *schale*, légère collation qu'on fait aussi en Russie avant de se mettre à table, deux troupes de musiciens cachés par les charmilles se succédèrent alternativement, pour exécuter les airs nationaux des Valaques et les singulières mélodies des Tsiganes. L'orchestre des Tsiganes, aux éléments discordants, produit cependant des effets qu'on chercherait en vain dans les masses d'harmonie réglée et correcte auxquelles les oreilles européennes sont accoutumées: quant à la mesure, elle est inégale, sautillante, boiteuse, et procède par des temps inattendus. Les danses valaques ont suivi le dîner, et nous fûmes si charmés de la précision sévère et de l'ensemble des danseurs, que le prince voulut bien prolonger en
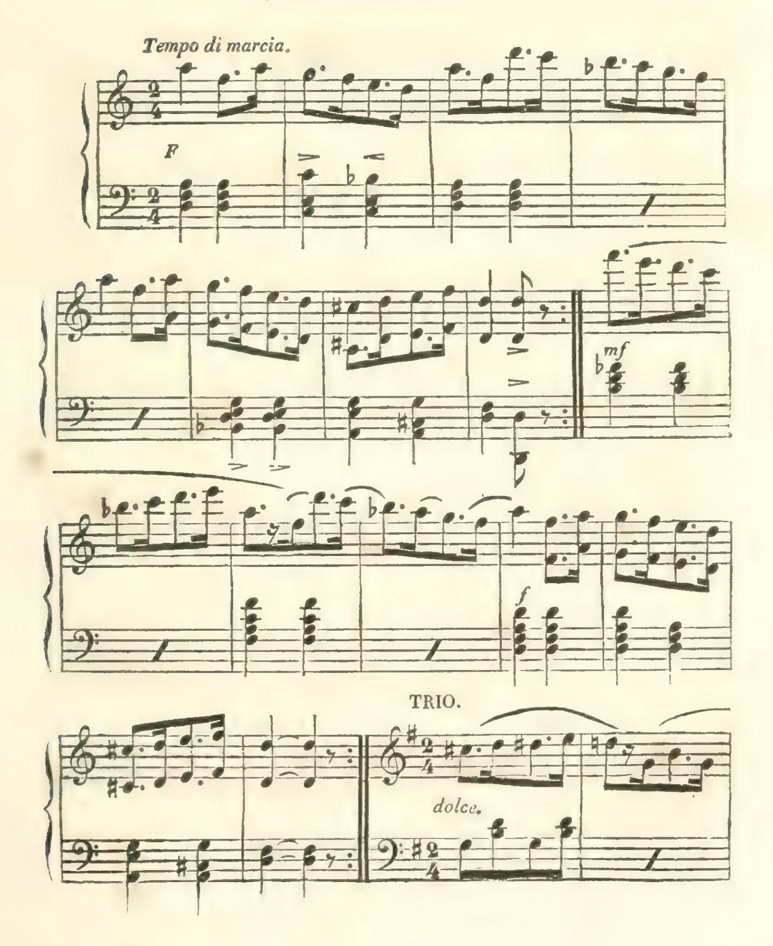
notre faveur ces divertissements, et qu'il fit transcrire pour nous les airs remplis d'une grâce originale et naïve que nous donnons ici, et qui animent cette danse romaine, *Hora Roumaniaska*, comme l'appellent les peuples de la Valachie. Pendant que les danseurs faisaient merveilles, les Bohémiens jouaient avec une verve toujours renaissante leurs motifs sans fins. Deux mandolines, deux violons, une flûte de Pan et une sorte de basse sourde, composaient toutes les ressources de ces habiles exécutants, dont les brunes et belles figures, animées par leur ardeur musicale, ajoutaient un grand charme à ce tableau poétique. Lorsque nous eûmes joui longtemps de ces délassements champêtres, nous nous hâtâmes de nous rendre dans les beaux et vastes salons de M. Philipesko, où le bal le plus élégant avait rassemblé l'élite des danseurs de Bukharest. Je ne connais aucune ville en Europe où l'on puisse réunir une société plus complètement agréable, où le meilleur ton se montre constamment uni à la plus douce gaieté. Ce charmant bal se prolongea fort avant dans la nuit. Rien n'était plus gracieux à voir que le maître de ce beau logis, l'aga Philipesko, dans son large costume de boyard, sa noble tête encadrée dans sa longue et soyeuse barbe blanche, environné d'un essaim de jeunes et jolies danseuses, dont les gazes et les rubans, les longues chevelures et les charmants visages s'accordaient si bien avec la douce physionomie du majestueux vieillard. C'était là un emblème bien vrai de la situation de ce pays, qui a

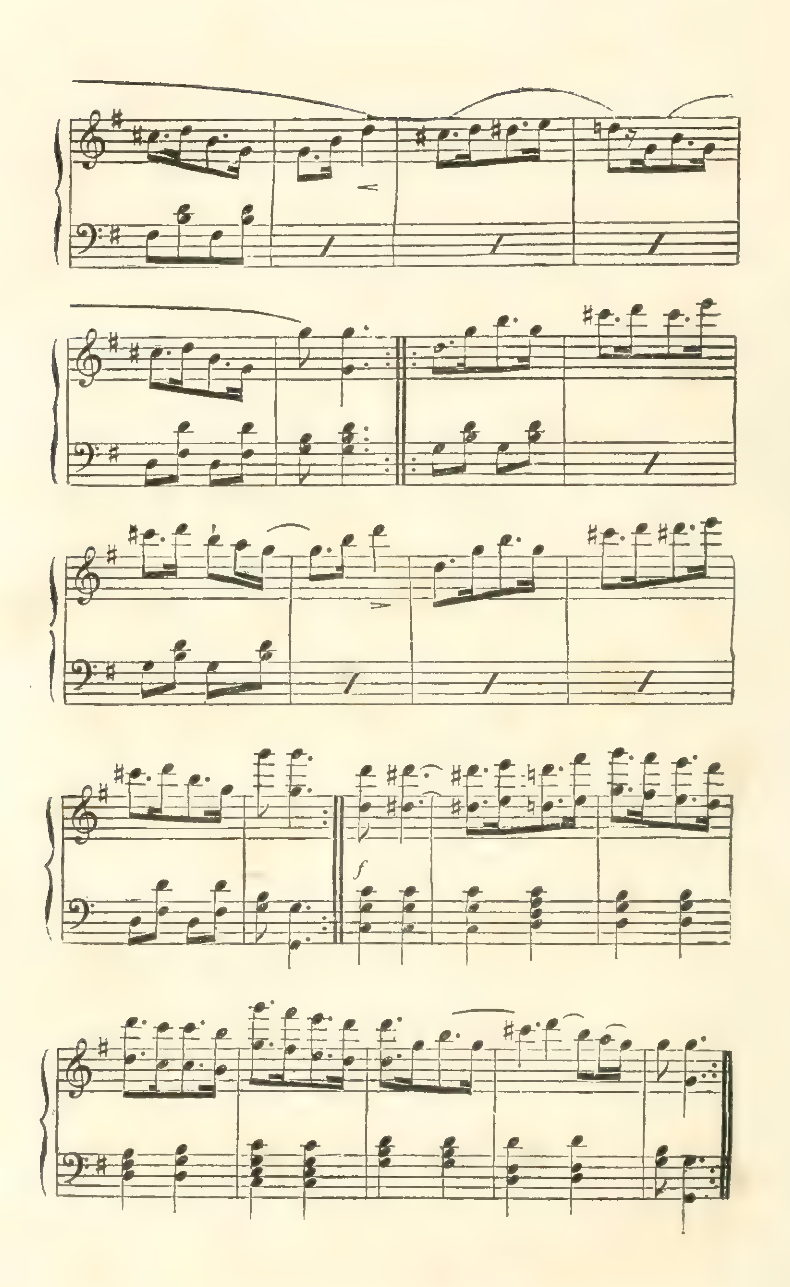
MARCHE VALAQUE

Arrangée pour le piano, par M. Jules Alari.

D'APRÈS UNE PARTITION DE MUSIQUE MILITAIRE.

Hora Roumanieska.





adopté tout d'abord les plaisirs et les libres allures de l'Occident. En vain la robe sévère des boyards voudrait-elle s'opposer à cet envahissement des modes et des frivolités modernes, il faut à la génération actuelle un salon spacieux où la valse et le galop puissent se dérouler et tourbillonner à loisir ; il lui faut un costume qui ne mette point d'entraves aux passes élégantes de la mazurka, qui ne s'embarrasse pas dans le labyrinthe étroit des quadrilles français. Aussi bien, cette jeunesse, qui se sent appelée à prendre sa part de la civilisation qui envahit l'Orient, n'a-t-elle pas bien raison de prendre ce qu'elle trouve à son usage parmi toutes ces mœurs élégantes et ces tristes idées de politique qui fondent sur son pays? Assez tôt lui viendront les soucis de la vie publique, les préoccupations des affaires, de l'industrie et des spéculations! La Valachie a été assez longtemps asservie pour qu'il lui soit permis de respirer un peu avant que d'entrer dans cette grave carrière des nations qui veulent se gouverner elles-mêmes ; c'est surtout à cette nation qui se réveille qu'il est permis de dire quelquefois : « A demain les affaires sérieuses. »

Telle était notre existence à Bukharest : plaisirs, visites, réunions toujours hospitalières, courses intéressantes, observations nettes et vives sur tout ce qui frappait notre esprit ou nos regards. De toutes parts, c'était à qui nous rendrait les meilleurs services ; les plus illustres et les plus honorables de cette bonne ville se mettaient à notre disposition pour

augmenter notre butin de voyageurs, et il n'est guère possible d'employer plus utilement que nous l'avons fait cinq jours, trop rapidement écoulés. Lorsqu'enfin nous eûmes mis en ordre nos notes personnelles, et recueilli précieusement toutes celles que des personnes éclairées (à la tête desquelles avaient bien voulu se placer le ghospodar et M. le ministre Stirbey) nous avaient obligeamment fournies, nous jetâmes un dernier coup d'œil, un regard d'adieu et de reconnaissance sur cette ville, digne déjà qu'on la place au nombre des plus intéressantes capitales. Nous parcourûmes donc une dernière fois ses rues tortueuses : nous nous arrêtâmes encore au seuil de ces églises aux colonnes torses, dont les frises élégantes brillent de tant de médaillons et de saintes figures coloriées. Nous nous hâtâmes de visiter encore les vieux quartiers, aussi bien que la rapide promenade du beau monde ; nous respirâmes l'atmosphère des fumeurs qui se rassemblent dans les cafés, où les journaux de toutes les nations satisfont la curiosité d'un public déjà avide des nouvelles du monde politique ; ceci fait, nous ne songeâmes plus qu'à partir.

En fait de renseignements statistiques sur Bukharest, nous pouvons consigner ici le chiffre de la population de la ville, tel qu'il résulte des derniers recensements :

	Habitants des deux sexes.
Boyards.	2,598
Gens composant leurs maisons.	5,757
A reporter. . . .	8,355

Report. . . .	8,355
Habitants de différentes classes.	46,604
Prêtres séculiers.	256
Leurs familles et gens composant leurs maisons. . .	1,058
Moines.	137
Juifs, leurs familles et gens composant leurs maisons	2,583
(Ce dernier nombre présente, à peu de chose près, le total des Juifs établis en Valachie; on n'en trouve que très-peu dans les districts, attendu qu'ils ne se livrent nullement à l'agriculture.)	
Sujets étrangers.	1,795
	60,788

Et encore, dans ce nombre ne sont point compris dix à douze mille individus qui n'ont pas leur domicile permanent dans la ville, et qui y viennent de temps à autre, pour leurs affaires ou pour leurs plaisirs.

On compte dans la ville de Bukharest :

Maisons.	10,074
Monastères.	26
Églises.	95
Imprimeries.	3
Hôpitaux.	2
Journaux, *le Musée National* et *le Courrier Valaque*.	2
Société pour les publications littéraires.	1
École d'arts et métiers pour les soldats.	1

La nourriture habituelle du peuple consiste en bouillies de farine de maïs ou de millet, sorte de polenta; il ne connaît presque pas l'usage des viandes ou du poisson salé. La principale boisson fermentée est l'eau-de-vie de prunes.

La ville de Bukharest est divisée en cinq quartiers ou arrondissements qui prennent chacun le nom d'une des cinq couleurs, jaune, rouge, verte, bleue ou noire. L'aga est le chef de la police ; il a sous ses ordres cinq commissaires, un commissaire pour chaque quartier ; ceux-ci commandent à plus ou moins de sous-commissaires, selon l'étendue de leur arrondissement.

Après avoir témoigné notre reconnaissance à ce bon et aimable prince que nous quittions déjà avec un regret bien réel, après avoir pris congé de sa famille et de toutes les personnes qui nous avaient été si bienveillantes, nous sortîmes de Bukharest le 17 juillet.

Notre train s'était augmenté de deux voitures achetées dans le pays ; voitures couvertes, légères, et, comme on le verra, d'une solidité à toute épreuve.

Quarante chevaux étaient préparés sur notre route, et la noble prévoyance du prince régnant avait été jusqu'à envoyer en avant des estafettes pour assurer notre service : aussi fûmes-nous menés avec une extrême vélocité. Nous parcourûmes d'abord un pays triste et marécageux. Vers midi, nous traversions sur un bac la Yalomnitza, dont les flots grossis roulaient rapidement. Les relais nous attendaient en plein champ ; une baraque de terre, dans ces stations isolées, sert d'abri au capitaine de poste. Notre longue caravane défilait donc rapidement dans ces tristes steppes, lorsque des nuées abondantes vinrent inonder toute la contrée et rendre le trajet plus lent et

plus difficile. Une escorte de gendarmes (*dorobantz*), que nous avions trouvée à l'une des postes, galopait auprès des voitures. Elle les soutenait de la main dans les mauvais pas, et se montrait aussi zélée qu'attentive à la moindre difficulté du chemin. Cependant nous avancions vers le nord, et nous nous rapprochions toujours d'une belle ligne de montagnes sur lesquelles s'amoncelaient de noires vapeurs. Plus d'une horde de Tsiganes surprise par l'orage, et qui avait dressé ses tentes brunes dans la plaine, se préparait à recevoir la bourrasque qui menaçait de fondre sur nous. Sous ces repaires enfumés, on voyait se réfugier des femmes, des jeunes filles à peines vêtues, et près d'elles se blottissaient quelques pauvres enfants tout nus, aux membres grêles, au ventre ballonné, difformes petites créatures. La prairie devint bientôt un marécage profond : chevaux, escortes et équipages se frayaient un chemin dans l'eau; s'il survenait un fossé, on essayait de le tourner, ou bien on le sautait à grand renfort de coups et de vociférations. C'était une chose singulière de voir sous ce ciel noir et plombé ces quatre voitures qui sillonnaient une prairie noyée, et qui, à chaque trou inattendu, à chaque secousse cachée sous l'eau, semblaient devoir se renverser ou rester ensevelies dans la boue. Dans ces moments chacun redoublait de soins. Les *dorobantz*, attentifs, prêtaient à la voiture en péril un point d'appui secourable, et les postillons s'adressaient à leurs chevaux écumants, non plus avec des cris, mais cette fois avec de douces paroles et des discours d'un

encouragement presque fraternel. En effet, ces malheureux animaux outre-passaient leurs forces dans ce long et difficile trajet. Nous arrivâmes enfin à Bouzéo, au milieu du fracas du tonnerre et sous les flots d'une épaisse averse; à peine le nuage qui tombait nous laissa-t-il distinguer les clochers verts et les blanches murailles de la vaste abbaye, digne séjour d'un évêque qui est l'un des plus riches prélats de la Valachie. Notre escorte s'était heureusement grossie, et son secours nous aida tout d'abord à franchir un torrent dont le lit n'était pas encore tout-à-fait rempli par l'orage; mais arrivés aux bords du Bouzéo, qui coule entre deux rives fort escarpées, nous eûmes réellement la crainte d'y laisser ma voiture: elle avait d'abord traversé avec bonheur le torrent, dont la rapidité était déjà très-menaçante; mais une fois sur le revers, il fallut plus d'une demi-heure d'efforts et de cris et plus de vingt chevaux pour lui faire escalader cette pente glissante. Encore nous autres, enfermés dans cette arche, étions-nous sortis au préalable par la portière et sur le dos des chevaux, qui nous avaient servi de marchepied et sauvés ainsi d'un affreux bourbier de deux pieds.

Nous devions trouver des lits à Rimnik; un gentilhomme valaque, M. Nikolesko, prévenu de notre arrivée, donnait des soins à notre réception future à l'heure même où nous étions inondés par les eaux du ciel, et presque engloutis dans les abîmes fangeux de la plaine. Par malheur, quand nous approchâmes du Rimnik, qu'il fallait encore traverser avant d'arriver

à ce gîte si désiré, nous trouvâmes la rivière à ce point irritée, que nul parmi nos guides n'en voulut entreprendre le passage par cette nuit profonde qui aurait doublé le danger. Il fallut donc se résigner à passer la nuit dans nos voitures, et dans la hutte d'un misérable paysan, qui n'avait autre chose à nous offrir que de la paille qu'un cheval tant soit peu anglais n'aurait pas voulue pour litière. Vers trois heures du matin le ciel s'était quelque peu éclairci, la rivière était devenue guéable, et nous ne tardâmes pas à arriver à Rimnik.

Ce contre-temps nous fit donc perdre l'occasion de profiter d'une aimable hospitalité dont tous les apprêts étaient faits pour nous recevoir la veille. Arrivés à cette heure incommode, nous nous serions fait un vrai scrupule d'apporter ce dérangement dans la demeure de M. Nikolesko, et nous avons repris des chevaux pour gagner sans délai la frontière moldave.

La résidence du noble boyard nous a paru vaste et somptueuse. Elle est construite dans le goût italien avec des galeries ouvertes. Rimnik elle-même est une ville assez considérable; elle possède un château bâti en briques dans le goût turc. A cette place, Souvoroff combattit Mustapha-Pacha, et remporta une victoire qui lui valut le titre de comte de Rimnik. Le 18, au lever du jour, le temps s'était embelli, la plaine avait un aspect de fraîcheur qui charmait la vue, un soleil bienfaisant réchauffait nos membres engourdis; nous oubliâmes bientôt les fatigues d'une détestable nuit, et nous arrivâmes à Fokschani, où le président du

district, M. Georges Razo, nous reçut avec une politesse empressée.

Fokschani est la limite qui borne la Valachie; au milieu même de cette ville, le Milkove, petit ruisseau, sur lequel est jeté un pont de bois, marque la frontière commune aux deux principautés. Cette situation est favorable au commerce; mais aussi la petite ville paraît-elle assez bien pourvue, surtout de juifs. L'hôtel de France, tenu par un Français, recevait une partie de l'expédition, pendant que le président du district me faisait les honneurs de sa maison et de la fraction valaque de la ville; l'ispravnik, ou chef de police, s'était joint à ce fonctionnaire supérieur pour nous offrir ses services. Le district dont Fokschani fait partie porte le nom de Poutna; il contient vingt-cinq mille familles. Un missionnaire français habite cette frontière; il professe le culte catholique romain, qui compte vingt églises en Valachie, et soixante en Moldavie. Ce prêtre morose, en retrouvant des Français, au lieu de s'abandonner à cette joie bien naturelle d'entendre parler de la patrie absente, a mieux aimé entretenir ses compatriotes de ses plaintes sans fin à propos des hommes et des choses de ce pays, où il est fixé depuis plusieurs années; avec de tels sentiments, la vie doit être bien triste dans ces lointaines solitudes.

Le moment nous ayant paru favorable pour classer les nombreux documents dont nos aimables hôtes de Bukharest nous avaient enrichis, nous les disposâmes, avant de quitter la Valachie, dans l'ordre

qui nous sembla le plus convenable pour donner à nos lecteurs une idée du pays que nous venions de parcourir. Six jours passés sur le territoire de la principauté ne nous ont pas permis, sans doute, de rassembler par nous-mêmes des données complètes sur ces contrées : cependant nous nous proposons de mettre à profit, dans le simple exposé qui va suivre, d'abord le fruit de quelques lectures spéciales faites pendant les loisirs que nous laissa la navigation du Danube, et ensuite le résultat de nos conversations avec les personnes instruites que notre bonne fortune nous fit rencontrer à Bukharest.

Si nous consacrons quelques pages à l'histoire ancienne du peuple valaque, ce n'est pas que nous ayons la prétention d'entrer plus sérieusement que ne le comporte notre sujet, dans la discussion de son origine. Mais par les traits distinctifs de ces peuples, par les souvenirs qui les dominent encore, par respect pour les traditions romaines qui n'ont pas moins de dix-huit siècles, il faudrait presque de la cruauté pour leur disputer leur glorieuse origine, qui remonte aux Daces et aux Romains. Et d'ailleurs nous n'avons pas l'envie de nous inscrire en faux contre ces Daces de bronze que la colonne Trajane nous montre encore aujourd'hui, si semblables aux Valaques de nos jours. Laissons là ces origines, arrivons tout de suite à l'histoire de la principauté. Voici donc, en peu de mots, ce que nous avons recueilli dans les livres sur les âges antiques de ces contrées.

Vers les premiers temps de notre ère, les pays au-

jourd'hui divisés sous les noms de Valachie, de Moldavie et de Transilvanie, formaient à peu près, par leur réunion, le royaume de ces Daces terribles dont il est si souvent parlé dans les odes d'Horace; ces peuples descendaient eux-mêmes des Scythes ou des Sarmates. Longtemps ils furent redoutables à ce point que, conduits par Décébale, un de leurs rois, Rome eut peur et Domitien accepta une paix honteuse. Trajan, pour venger cet échec, porta deux fois ses légions victorieuses sur le Danube, et de cette époque datent les vestiges curieux dont nous avons parlé ailleurs, et ce pont si hardi dont les débris se voient encore non loin de Skéla. La Dacie une fois soumise, des colonies romaines prirent possession de ce sol longtemps barbare que Rome gouvernait par un de ses préteurs.

Cet état de choses subsista jusqu'au troisième siècle; vers ce temps une invasion de Goths et de Huns se précipita sur la Dacie; mais l'empire romain penchait déjà vers sa ruine: Aurélien se contenta de rappeler ses colons, auxquels il assigna d'autres terres en Mœsie. Bientôt donc toutes ces contrées, arrachées à Rome, devinrent tour à tour la proie des Huns (les Huns, après la mort d'Attila, furent repoussés en Scythie); et la proie des Gépides, qui traitèrent avec les Romains; et la proie des Lombards, qui, sous Justinien, marchèrent à la conquête de l'Italie; et la proie des Avares ou Huns blancs, qui, au dire de quelques historiens, osèrent menacer Byzance et furent détruits par Héraclius.

Du septième au neuvième siècle, nous retrouvons

l'ancienne Dacie occupée par les Slaves et les Bulgares, qui avaient passé le Danube pour s'emparer de ces contrées fertiles : et si l'on s'en rapporte à certains écrivains, c'est justement à cette époque de l'envahissement des Slaves qu'il faudrait attribuer l'origine du nom de Valaque qu'on a donné à ces peuples. Les Slaves, disent-ils, avaient la coutume de désigner les Romains sous le nom générique de Vlacci ou Vlassi : quoi d'étonnant qu'ils désignassent aussi par ce nom-là un peuple qui avait longtemps subi la loi et le gouvernement de Rome? D'un autre côté, les amateurs d'étymologies en ont trouvé une pour le nom de Vlacci, comme ils en trouvent, du reste, pour tant d'autres. Ils supposent que les premières colonies romaines étant venues s'établir en Dacie, sous la conduite d'un certain Flaccus, le pays entier fut nommé Flaccia, et les peuples Flacci, d'où dérivent le Vlacci des Slaves et notre moderne *Valaque*. Ce qu'il y a de plus sage, selon nous, dans ces futiles discussions de noms et d'origines, c'est de s'en rapporter aux habitants eux-mêmes du sol, dont les traditions locales sont souvent plus sûres que les recherches des historiens : si donc nous consultons sur l'origine de leur nom les habitants eux-mêmes de la Valachie, ils répondront que le nom de Valaque, nom nouveau, n'est connu dans l'histoire qu'à dater du douzième siècle, et ne leur a été appliqué que par les étrangers, tandis qu'il est presque inconnu parmi le peuple de la principauté. Ce peuple s'appelle *Roumann*, Romain ; il nomme la Valachie,

sa patrie, *Tsara Roumaneska*, Terre Romaine. Bien plus, les armoiries valaques, c'est l'aigle de Rome, à laquelle on a ajouté une croix; et si enfin l'on s'en rapporte à la physionomie mâle et robuste de la population, qui offre une incroyable analogie avec celle des Transtévérins de nos jours, si l'on fouille dans son langage, dans ses jeux, dans ses fêtes, on y retrouve les traces non douteuses de l'origine illustre à laquelle les Valaques prétendent. Et cette origine, on serait mal venu à la contester; d'ailleurs, où serait le mal que ce peuple sentît encore en lui-même un peu de ce noble orgueil qui l'a soutenu et consolé dans ses revers? De nos jours, le peuple de la Valachie est donc, selon toute apparence, le représentant des Daces et des Romains. Et ce sont les Slaves venus en conquérants dans le pays qui y composent la noblesse.

Cependant quelques-uns de ces Slaves, entraînant quelques anciens habitants de la Dacie, avaient formé un établissement séparé entre la rivière Olt et le Danube, pour s'y soustraire aux désastres qui désolaient si souvent ces malheureuses contrées. Ces peuples se formèrent en corps de nation; ils élurent un chef auquel ils donnèrent le nom de *Bann*. Telle est l'origine du Bannat, cette partie de la Valachie qui longe le Haut-Danube, et dont Craïova est le chef-lieu.

Jusqu'au treizième siècle, les invasions successives des Scythes et des Tatars de Tchinguis-Khan avaient chassé presque toute l'ancienne population de la

Dacie. La Valachie et la Moldavie, presque dépeuplées alors, se placèrent sous la protection de la Hongrie. C'est vers ce temps-là, où régnait Louis Ier, qu'on voit paraître *Raddoulo negro*, ou Rodolphe le noir, premier voïevode de la Valachie proprement dite. Chassé des pays hongrois par l'irruption des bandes tatares de *Batou-Khan*, ce chef revint avec ses compagnons éperdus chercher un asile dans ces sollitudes, leur ancienne patrie.

Les provinces respirèrent alors, et prirent une consistance nouvelle sous leurs voïevodes. Peu à peu disciplinés et exercés dans l'art de la guerre, les Valaques devinrent assez forts pour résister à toutes les tentatives de souveraineté de la Hongrie; bien plus, ils portèrent même l'agression chez les Turcs, leurs voisins, dont le pays était resté découvert du côté du Danube. Bajazet arrêta à temps cette entreprise, et soumit la Valachie à un tribut.

Pendant près d'un siècle, les Valaques, tantôt seuls, tantôt secourus par les Hongrois, essayèrent, mais en vain, de secouer le joug brutal de la Turquie, qui retombait toujours plus pesant sur leur pays. A la fin, vers 1520, Mahomet II ayant chassé le souverain de la Valachie, imposa à la principauté un nouveau voïevode qui porta le titre de pacha, et conclut avec elle un traité dont les principales bases sont encore demeurées inhérentes à la constitution nationale. Durant les années qui suivirent ce traité, l'influence turque s'étendit de plus en plus sur la Valachie, et bientôt, en 1544, une portion du territoire

valaque fut cédée à l'empire ottoman, qui éleva au bord du Danube les forteresses d'Ibraïl, Giourjévo et Tourno, où il plaça des garnisons.

Tel était l'état des choses lorsque, en 1593, un voïevode, nommé Michel, résolut de secouer le joug ottoman. Soutenu par des alliances habilement recherchées, il tint en échec la puissance des Turcs, qu'il avait expulsés de leurs forteresses, jusqu'au point que Mahomet III, à la tête d'une formidable armée, et après avoir soutenu une longue guerre, fut obligé d'abandonner ses prétentions. Mais après la mort de Michel, la confusion et la dissension qui régnèrent dans le conseil du clergé et de la noblesse firent retomber la Valachie sous l'autorité des sultans, qui recommencèrent, comme par le passé, à ôter toute liberté à l'élection des voïevodes, et à percevoir le tribut.

Cependant Bukharest, vers la fin du dix-septième siècle, était devenu le siége du gouvernement des Valaques, et Bessarab, qui régnait vers 1710, avait pris une attitude assez imposante pour que les grandes nations voisines recherchassent son alliance. Des intelligences trop timides avec l'Autriche et avec Pierre-le-Grand, et des irrésolutions fatales qu'il paya de sa tête, signalèrent le règne de ce prince. Peu de temps après qu'il eut régné, la Porte réunissait les deux principautés, la Valachie et la Moldavie, sous un même régime ; elle abolissait définitivement le droit d'élection des voïevodes, elle leur envoyait un souverain de son choix, pris parmi les familles grecques

de Constantinople, qu'une longue habitude de soumission rendait des instruments convenables pour l'exécution de ses volontés souveraines.

Nicolas Mavrocordato fut le premier voïevode qui gouverna les deux principautés. Sous son successeur Constantin, vers 1740, le pays goûta enfin quelques années de paix et de stabilité. A la fin de ce siècle, la guerre ayant éclaté entre la Porte et la Russie, notre armée occupa les principautés et les places de guerre du Danube pendant quatre années, au bout desquelles intervint le fameux traité de paix perpétuelle conclu au camp de Koutchouk-Kaïnardji, le 10-22 juillet 1774. Ce traité, confirmé par des conventions additionnelles, stipulait, dans son article 26, que les principautés étaient restituées à la Porte, qui reprenait possession de ses forteresses; mais, en consentant à cette restitution, la grande impératrice, qui dictait alors ses lois, faisait garantir aux habitants de la Valachie et de la Moldavie le libre exercice de leur religion, la faculté de transporter en d'autres lieux leurs personnes et leurs biens, l'exception d'impôts pendant un certain nombre d'années. Elle obtenait pour les souverains des principautés la faveur d'avoir auprès du sultan des chargés d'affaires chrétiens, et réservait pour les ministres et le consul de Russie le droit de représentation touchant les affaires des principautés auprès de la sublime Porte. En 1784, le sultan Abdulhamid renouvela, par un rescrit spécial, toutes les clauses favorables aux deux principautés, renonça au droit d'établir ses sujets sur leur terri-

toire, et modéra les sommes désormais exigibles tant pour le tribut que pour les présents.

Mais bientôt la politique ottomane tint peu compte de ces actes solennels, et quand la révolution française éclata, en 1789, une nouvelle occupation des Russes et des Autrichiens était devenue nécessaire, et elle avait amené pour résultat le traité de paix de Yassy, où le sort des principautés demeura fixé sur les bases des articles de 1774 et 1784 que nous avons cités plus haut.

Au commencement du siècle présent, comme le gouvernement ottoman penchait vers une alliance avec l'empereur Napoléon, cette tendance nécessita de nouveau l'occupation des principautés. De 1806 à 1812, les Russes en conservèrent le territoire, et le traité de Bukharest, qui fixe au Pruth les limites de notre empire, vint confirmer toutes les anciennes garanties conférées aux principautés, alléger leurs charges, et fixer à sept années la durée du règne de chaque ghospodar. A cette époque, le prince Caradja gouvernait la Valachie; ce prince, menacé par la Porte, prit tout à coup la résolution de quitter furtivement ses états; il mit ce projet à exécution en 1818, laissant aux boyards le soin d'administrer en son absence. Ceux-ci s'adressèrent au sultan; ils lui demandèrent de confier au divan, désormais, le gouvernement exclusif de la principauté; ils espéraient mettre ainsi un terme aux calamités de l'administration des princes grecs; mais le sultan n'eut aucun égard à la pétition des boyards, et il envoya en Valachie le prince Alexandre Soutzo.

La mort de ce prince, arrivée en 1821, fut suivie de quelques tentatives de troubles; de toutes parts, d'ailleurs, éclataient des symptômes de fermentation dont le retentissement lointain éveillait jusque dans ces provinces éloignées des idées d'affranchissement. L'Espagne, l'Italie, l'Égypte, étaient le théâtre d'événements graves, sur lesquels l'Europe politique avait les yeux ouverts. Ce fut alors que ces contrées furent occupées pour la dernière fois, et la longue et sanglante guerre qui mit l'empire ottoman sur le penchant de sa ruine, ne se termina que par le traité d'Andrinople. De ce traité date l'émancipation des principautés. Pendant qu'un règlement organique s'élaborait pour la Valachie et la Moldavie, le général Kisseleff, qui était investi du commandement de nos troupes dans les deux provinces, reçut le titre de président plénipotentiaire : ainsi furent réunis dans les mains de cet illustre chef, connu jusque là comme un habile homme de guerre, tous les pouvoirs nécessaires pour diriger la réforme de ce pays d'après les stipulations d'Ak-Kermann et d'Andrinople. Cette tâche était immense; elle embrassait dans son ensemble toutes les hautes questions d'ordre social; elle offrait des obstacles de toute nature. Le génie de Kisseleff, animé par un amour constant du bien, une volonté ferme et une infatigable activité, vint à bout de cette importante réforme, et substitua l'ordre et la légalité à un arbitraire monstrueux qui, depuis plus de deux siècles, écrasait ces malheureux peuples. Arrivé dans les principautés après une guerre ruineuse, le général

législateur eut d'abord à vaincre les plus cruels fléaux : la peste, la disette, tous les genres de misères, et surtout l'abattement moral des populations; mais cette grande volonté fut plus forte que tous les obstacles ; elle suffit à tout réformer d'abord, et ensuite à tout créer. C'est au général Kisseleff que ce pays, si mal administré avant lui, est redevable de son administration tout entière ; il a créé l'armée, il a mis de l'ordre dans les finances, il a donné un état civil à ce pays, qui n'en avait pas; il lui enseigna à la fois l'ordre et l'obéissance : aussi ce nom-là est-il devenu populaire, et tient-il sa digne place dans la reconnaissance de la nation ; et lorsque enfin sa mission fut accomplie, lorsque les nouveaux ghospodars, reconnus par les deux empires, entrèrent en fonctions, sous la protection d'une loi fondamentale prudemment méditée, le général Kisseleff prit congé de ces contrées qu'il avait sauvées, et dans lesquelles sa mémoire sera éternellement respectée.

Donc, en vertu de la dernière et favorable révolution qu'elle a subie, la Valachie est gouvernée par un ghospodar élu à vie par l'assemblée extraordinaire des boyards, sous l'investiture de la Porte et avec l'approbation de la Russie. La principauté jouit de sa nationalité, et aucun point de son territoire ne peut plus recevoir de garnison turque. L'assemblée générale qui exerce le pouvoir législatif, conjointement avec le prince, est composée de quarante-trois membres, en comptant le président. Celui-ci est toujours le métropolitain de Bukharest ; les quarante-

deux membres restants sont élus par un collége de boyards et au scrutin secret. Les ministres ne peuvent point être élus députés.

Voici un aperçu des charges et dignités en Valachie. Par un sort commun avec tous les petits états, les titres de ces charges sont d'autant plus fastueux que la richesse et l'étendue des principautés sont restreintes.

La première dignité de l'état, après celle de ghospodar, est celle de *banno*. Ce titre ancien appartenait aux souverains de cette partie de la Valachie qu'on nomme le Bannat, et Craïova était la résidence du banno. Aujourd'hui cette dignité donne à son titulaire l'entrée au conseil, au divan, comme on le nomme, tandis qu'un lieutenant désigné sous le nom de *caïmacan* le représente dans son gouvernement.

Quatre *corniks*, pris dans la noblesse, sont membres nés du divan, réunis au banno et au métropolitain; ils y remplissent les fonctions judiciaires.

Deux *logothètes* sont encore membres du conseil; ils notifient les sentences rendues par la cour et revêtues de la ratification du prince.

Le *spathar*, membre du divan, commande toute la force armée.

Le *restiar* est le grand trésorier, et comme tel il a son entrée au divan.

Le *postelnik* exerce auprès du prince les fonctions de secrétaire des commandements.

Le *divan-effendi* est le secrétaire du divan.

Les charges de second ordre sont :

Le *cloziar*, qui ne remplit qu'un emploi honorifique ; l'*aga*, qui est chargé de la police générale et municipale de Bukharest ; et le *commisso*, ou écuyer du prince.

Viennent ensuite, parmi les charges dévolues à la noblesse d'ordre inférieur, le *caminar* ; l'*harmache*, qui fait exécuter les sentences criminelles, et surveille les Tsiganes orpailleurs.

Le *paharnik* ou l'échanson, le *stolnik* ou maître d'hôtel, puis cinq à six autres titres, ne sont plus qu'honorifiques.

Quatre ministres et un secrétaire-d'état dirigent les affaires de la principauté. Les différents départements sont : l'intérieur, la justice, les cultes, les finances; un contrôle-général, un comité des quarantaines, et une commission des prisons, complètent l'administration.

Le spathar, ainsi que nous avons eu occasion de le dire, commande la milice ; il réunit trois régiments sous ses ordres ; chacun de ces régiments a deux bataillons, ce qui porte à environ cinq mille hommes l'état militaire complet de la principauté. Dix officiers d'état-major sont attachés à la personne du prince régnant.

La Valachie, qui renferme 22 villes, 15 bourgs et 3,560 villages, offrait, en 1837, un recensement de 339,322 maisons. Le territoire est divisé en dix-sept districts, cinq au-delà de l'Alouta, et douze en deçà. Chacun de ces districts est administré par deux ispravniks pris parmi les boyards. Un juge a été ré-

cemment attaché à chaque district, aussi bien qu'un *samessi*, préposé du fisc, chargé de contrôler l'administration des ispravniks. Ce dernier fonctionnaire est inamovible, tandis que les autres sont révocables annuellement, cette disposition, conservée de l'administration turque, demande une prompte abolition, si l'on veut asseoir sur des bases respectables l'administration publique.

Les districts sont subdivisés eux-mêmes en arrondissements qu'on nomme *plaça* : chaque plaça est le siége d'un collecteur de l'impôt.

Le chef-lieu de district est administré par un conseil municipal sous la direction d'un président ou maire, secondé par trois membres ou adjoints. Les registres de l'état civil, qui n'existaient pas en Valachie avant la présidence du général Kisseleff, sont tenus par le clergé, mais en double expédition. L'un des registres reste à l'église paroissiale ; l'autre est envoyé au greffe du tribunal de district.

L'administration de la justice a surtout beaucoup gagné à l'introduction du nouveau régime en Valachie. La loi a bien conservé encore quelques-unes de ses allures despotiques, mais cependant il est juste de reconnaître que de notables améliorations se sont introduites dans l'exercice de la justice. L'assemblée générale est trop bien convaincue de la nécessité d'un corps de lois homogène, pour ne pas apporter tous ses soins à mettre en harmonie avec les mœurs et les besoins de ce pays la législation des nations européennes, où les lois sont fortes parce qu'elles

sont sages. L'assemblée sentira aussi qu'il n'y a point de bonne justice sans un corps judiciaire dont l'intégrité soit reconnue de tous, et personne n'est mieux placé pour guider ses collègues dans la voie d'une réforme salutaire que le ministre habile qui dirigeait à notre passage cet important département, M. le vornik Jean Stirbey.

La justice est rendue au nom du prince; elle est régie par le code valaque qui a été promulgué en 1818. Ce code lui-même est basé sur le droit romain et sur le droit coutumier de la principauté. Le code de commerce et le code criminel français (sauf les modifications nécessitées par la situation politique ou géographique du pays) étaient en ce moment soumis à l'adoption de l'assemblée générale. Une partie du premier est adoptée; le reste, ainsi que le code criminel, était remis à la prochaine session. Quant aux coutumes, elles sont, à quelques différences près, les mêmes qu'en Moldavie.

Il y a en Valachie trois degrés de juridiction: 1° les tribunaux de district, ou première instance; 2° la cour d'appel, ou deuxième instance; 3° le divan suprême, ou troisième instance. Les tribunaux de district prennent connaissance de toutes les affaires civiles et commerciales; des affaires criminelles, ils se bornent à faire les actes d'instruction.

La cour d'appel se divise en trois sections, sections civile, commerciale et criminelle, qui forment autant de cours séparées.

La cour suprême connaît des jugements rendus

par les cours d'appel, tant de la petite que de la grande Valachie.

L'institution du jury n'existe pas.

Jusqu'à ce jour les juges sont nommés pour trois ans; au bout de ce temps, ils peuvent être maintenus dans leurs fonctions si l'on est satisfait de leurs services. Mais d'après la loi organique, tous les magistrats choisis par le prince, après dix ans, à partir de 1830, seront inamovibles, à part les cas de forfaiture, de démission volontaire ou de nomination à des charges administratives.

Tout fonctionnaire public, tout noble ou député, peut être poursuivi en justice par tout individu plaignant, sans autres formalités que celles exigées pour poursuivre un simple particulier.

Les procès sont très-fréquents en Valachie; l'occasion de discorde la plus commune est l'empiètement de terrain : chose étrange dans un pays où les champs déserts et incultes offrent un si large espace au laboureur. Un grand nombre de contestations s'élèvent aussi à cause d'un droit de préférence dont jouissent, dans les ventes d'immeubles, les parents du vendeur ou les voisins de la propriété qui est en vente. Il serait à désirer que les dispositions relatives à ce dernier objet disparussent du code valaque; l'assemblée générale aura probablement à s'occuper de leur suppression dans une des sessions prochaines.

Les avocats ne sont point constitués en ordre et n'ont point de conseil de discipline. Quand un accusé n'a point fait choix d'un défenseur, et qu'aucun

avocat ne s'est chargé de la défense, le tribunal lui en nomme un d'office.

La défense est libre; les débats sont publics, à moins que le scandale de la cause ou l'honneur des familles ne nécessite le huis clos. Aucune loi ne permet ni ne défend aux journaux de rendre compte des débats judiciaires; mais jusqu'à ce jour, ils n'ont fait aucun usage de cette faculté.

La loi punit de mort l'homicide; mais la peine de mort est tombée en désuétude. Depuis l'administration provisoire du général Kisseleff, elle a toujours été commuée par le chef de l'état en une condamnation à perpétuité aux travaux des salines.

Le prince exerce le droit de grâce d'après les rapports que les tribunaux adressent au département de la justice; dans ce cas-là, il n'y a lieu qu'à la commutation de la peine. Lorsqu'un prisonnier a fait reconnaître par sa conduite une amélioration morale, le vornik (intendant) des prisons adresse un rapport au département de la justice, qui le transmet au prince, et le prince peut, en ce cas, accorder au condamné remise d'une partie de la peine qu'il a encourue.

CRIMES ET DÉLITS.

Année 1835.

Vols et filouteries.	457
Vols avec effraction ou sur les grands chemins.	24
Meurtres.	56
Tentatives d'assassinat.	26
	563

Année 1836.

Vols et filouteries.	331
Vols avec effraction ou sur les grands chemins.	23
Meurtres.	66
Tentatives d'assassinat.	8
	428

Il est à remarquer que le cas de préméditation se présente fort rarement dans les meurtres: à très-peu d'exceptions près, ces sortes de crimes sont commis dans l'ivresse; le vin est très-abondant en Valachie, à très-bon marché et franc de toute taxe, si ce n'est un très-modique droit d'accise à l'entrée des villes soumises au régime municipal.

Chez les Valaques, l'âge de la majorité est fixé à vingt-cinq ans; mais le mineur peut être émancipé : 1° par le fait seul du mariage; 2° par la volonté de ses parents lorqu'il a atteint l'âge de dix-huit ans; 3° par jugement du tribunal de première instance sur requête du tuteur, des parents ou du mineur lui-même, à l'âge de vingt-un ans, lorsqu'il est privé de son père et de sa mère. Ce jugement est porté à la connaissance du département de la justice, et soumis à la sanction du prince. Le mineur émancipé par cette dernière voie ne peut cependant faire aucun emprunt, aliéner aucun immeuble, ni disposer de sa propriété mobilière : il n'a que la jouissance libre de ses revenus.

Le divorce est permis dans certains cas prévus par la loi : il emporte la nullité du contrat reli-

gieux, et les parties divorcées peuvent convoler en secondes noces. Le divorce peut être aussi sollicité pour incompatibilité d'humeur; mais en ce cas, les époux sont tenus à une épreuve de sept années : ce temps passé, lorsque tous les moyens de religion et de morale ont été épuisés, rien ne s'oppose plus au divorce.

Le ministère des cultes comprend, dans son département toutes les affaires ecclésiastiques, et celles de l'instruction publique. Trois évêques, ceux de Rimnik, d'Argech et de Bouzéo, dirigent autant de diocèses qui ressortent du métropolitain de Bukharest. La religion, qui est grecque schismatique, n'a pas, à proprement parler, un grand empire sur les esprits du peuple valaque; mais ils en observent les pratiques extérieures, et nommément les austérités du jeûne, avec une exactitude scrupuleuse. On voit la population assister avec tous les signes du respect aux offices divins, et le grand nombre d'églises qui existent en Valachie témoigne du zèle ardent dont le culte visible est l'objet. La principauté ne compte pas moins de 3,753 églises, dont 1,364 sont bâties en pierre. Il y faut ajouter 202 monastères, sur lesquels 133 relèvent des saints lieux. Ces établissements fournissent vraisemblablement des secours aux indigents des communes, car il est fort rare de trouver un mendiant valaque; ce n'est guère que la race des Tsiganes qui pratique cette ignoble et importune industrie. Les Valaques sont naturellement enclins à la superstition : ils croient assez volontiers aux sorciers

et aux maléfices, sans que pourtant ces croyances, qui sont plutôt chez eux une poésie traditionnelle, aillent jusqu'à troubler leur repos.

L'éducation publique donnait en 1837 les résultats suivants :

ENSEIGNEMENT PUBLIC

Établissements aux frais de l'État.

		Élèves.
Bukharest. Collége de Saint-Sava.	Classes primaires.	456
	Humanités.	262
	Cours complémentaires.	29
Succursales de Saint-Sava. Classes primaires. . . .	Amza.	92
	Saint-Georges-le-Neuf. .	114
	Total.	953
Écoles particulières établies au nombre de vingt-deux.		704
Trois pensionnats de garçons.		49
Deux de demoiselles.		39
Total des élèves à Bukharest.		1,745
Craïova. Collége aux frais de l'état.	Classes primaires.	146
	Humanités. . . .	84
Écoles particulières à Craïova, Saints-Apôtres. . . .		65
Pensionnat de garçons.		18
Districts. Vingt-six écoles, dont douze aux frais de l'état.		1,724
Total général des élèves.		3,782

Indépendamment de ces établissements, le pope (chef de paroisse) ou le chantre de chaque village est tenu, en retour de quelque immunité légère, d'enseigner la lecture et l'écriture aux enfants des paysans ;

de manière que dans quelques années il y en aura peu qui ne sachent au moins lire et écrire.

L'administration des finances de la principauté est confiée, ainsi que nous l'avons dit, à des agents qui recueillent les taxes dans chaque arrondissement et qui les versent au trésor. Les recettes fixes de l'état se composent de :

	Piastres.
Capitation des laboureurs.	8,210,670
Capitation des masiles (nobles d'ordre inférieur).	121,645
Capitation des Tsiganes.	147,860
Produit des patentes.	438,970
Ferme des salines.	2,500,000
Ferme des douanes.	1,405,050
Évaluation des droits d'octroi sur l'eau-de-vie, l'esprit-de-vin et le tabac, dans les villes; droits sur l'exportation des céréales, des bestiaux, qui ne sont point compris dans la ferme des douanes; droit sur les diplômes, etc.; revenus éventuels. ci	2,000,000
	14,824,195

Cet impôt est payé par 296,286 familles.

Les paysans sont soumis à un impôt annuel de trente piastres par tête, qu'ils versent à la caisse du trésor par le moyen du collecteur ; ils ont, en outre, un dixième de cette somme à payer à la caisse communale établie dans chaque village.

Les dépenses de l'état se composent ainsi :

	Piastres
Hommage annuel payé à la Porte	1,400,000
Liste civile	1,600,000
Justice.	2,158,440
Administration intérieure	1,857,480
Police	360,540
Milice	2,750,000
Dorobantz ou gendarmes	179,240
Postes	1,107,418
Quarantaines	600,000
Routes et Ponts	200,000
Pavé de Bukharest	48,000
Bois de chauffage	80,000
Prisons	70,000
Pensions	1,500,000
Mendiants et nécessiteux	100,000
Ermitages	22,000
Instruction publique	350,000
Enfants trouvés	100,000
Hôpitaux	150,000
	14,633,118

Ces trois dernières allocations ne sont point à la charge du Trésor : elles sont supportées par la caisse centrale de la métropole, qui est alimentée par les revenus des biens ecclésiastiques.

L'excédant éventuel des revenus sur les dépenses forme la caisse de réserve, après avoir subvenu aux dépenses extraordinaires.

Les monnaies qui ont cours en Valachie et en Moldavie, sont le rouble d'argent russe, le ducat d'or et

le zwanziger d'Autriche, la piastre, l'aspre et le para de Turquie.

La piastre, unité monétaire des principautés, ne représente pas absolument la même valeur que la piastre turque. Elle n'a pas encore subi jusqu'ici la même dépréciation, bien que sa valeur soit extrêmement abaissée depuis vingt ans.

Vers l'année 1822, la piastre, en Valachie, valait encore 75 à 80 c.; mais elle a beaucoup perdu depuis lors, et son taux moyen, à l'époque de 1837, peut être déduit du calcul suivant. Notons, d'abord, que cette monnaie est sujette à deux cours différents, l'un reconnu par le gouvernement, l'autre usité par le commerce et les particuliers.

Dans les caisses du gouvernement :

	fr.	c.	
Le rouble d'argent, qui vaut *exactement* 4 francs de France, est reçu pour 10 piastres et demie, ce qui fait ressortir la piastre à	0,	38,	»
Le ducat d'or d'Autriche, qui vaut en argent de France 11 f. 85 c., vaut 31 piastres et demie; dans ce cas la valeur de la piastre est de. . . .	0,	37,	42
Le zwanziger d'Autriche, qui équivaut à 86 c., passe en Valachie pour 2 piastres un quart, ce qui met la piastre à	0,	38,	23
Donc, la valeur moyenne pour les caisses publiques est	0,	37,	82

Dans les transactions particulières :

Le rouble d'argent est changé pour 12 piastres, ce qui fait ressortir la piastre à	0,	33,	33

Le ducat d'or est reçu pour 35 à 36 piastres, soit pour la piastre.	0, 33, 86
Ou.	0, 32, 92
Le zwanziger d'Autriche représentant 2 piastres et demie, porte la valeur de la piastre à . .	0, 34, 80
Valeur moyenne pour le commerce.	0, 33, 86
	fr. c.
Taux moyen de la piastre, pris entre les deux cours officiel et usuel.	0, 35, 84

Cette unité, déjà si minime, se subdivise encore en 40 aspres et 120 paras.

Le commerce d'importation dans la Valachie comprend principalement les produits manufacturés à l'étranger ; on tire surtout l'huile, le savon et le café, de Turquie. La principauté exporte des grains, du chanvre, des peaux, des bestiaux, du bois, du miel, de la cire, quelque peu de vin, du sel, de la laine, et un peu de soie, dont l'industrie commence à faire quelques progrès.

Le montant de l'importation s'est élevé, année moyenne, pendant les années 1831 à 1835, à environ 31,848,076 piastres ; l'exportation dans les mêmes années a atteint le chiffre de 49,159,585.

L'industrie, il faut le dire, est encore presque nulle ; à peine comptait-on jusqu'ici en Valachie quelques fabriques de chapeaux et de mouchoirs de toile peinte, bien éloignées de suffire aux besoins du pays.

On comprend facilement, au reste, que le manque de bras, et le peu de progrès de l'industrie et de l'agri-

culture, qui en sont la triste conséquence, doivent être attribués à la langueur de ce pays pendant tant d'années de guerres funestes, menacé qu'il était sans cesse par les incursions des Turcs; c'est la même cause qu'il faut accuser de l'absence de tout commerce; car les malheureux habitants ne pouvaient rien vendre qu'aux Turcs, et ceux-ci fixaient arbitrairement le prix des achats; nous l'avons dit, l'administration intérieure était déplorable. Tout est changé depuis la dernière réforme, et fait espérer, désormais, pour ces industries naissantes, un avenir plus prospère.

Depuis quatre ans, 631 fabriques se sont élevées, savoir :

1	de Bougie.	22	de Mouchoirs.
32	de Chandelles.	15	de Cordons en laine.
184	Tanneries.	180	Distilleries.
28	Fabriques de Savon.	4	Verreries.
69	de Poteries.	1	Fabrique de Faïence.
91	de Toiles ordinaires.	631	
4	de Chapeaux.		

On compte en Valachie 2,299 moulins à eau, 6 moulins à vent, et 9 moulins mus par des chevaux.

Jusqu'à ce jour, le sel est le seul produit minéral qui soit exploité en Valachie avec un avantage appréciable. Nous avons dit plus haut le rapport des salines, cependant tout porte à croire que la Valachie possède des richesses minérales assez abondantes pour que l'état de paix et des capitaux plus intelligents per-

mettent un jour de les exploiter par des moyens plus sûrs et plus productifs. Nous pouvons énumérer ainsi qu'il suit, et d'après des renseignements que nous avons lieu de croire exacts, les différentes substances minérales dont les gîtes sont reconnus dans la Valachie.

Or. — Les fleuves qui charrient de l'or sont tous ceux qui se trouvent depuis l'Oltez jusqu'à la Yalomnitza inclusivement; mais ce métal se trouve plus spécialement dans la première de ces rivières, depuis le village Binzeni jusqu'à cinq lieues au-dessus de cet endroit; c'est dans cet espace qu'on trouve le sable le plus riche de la Valachie; ces sables, d'un rouge noirâtre, entremêlés d'argile, de quartz et de jaspe, sont remarquables par la grande quantité de grenat qui s'y trouve. Il est arrivé parfois qu'on a trouvé d'assez gros fragments d'or natif sous de grandes roches au milieu du fleuve, quand vient la baisse des eaux. On rencontre encore des sables aurifères près du village d'Oësti, sur l'Argechi, à deux lieues de Kourté, à une lieue un quart du village Ioupanesti, sur la rivière Chouptane; près du village Magaleo-Malouloui, sur la rivière Valea-Kacelor; et, enfin, sur la rivière Yalomnitza, près du village Bronesti, à deux lieues et demie de Firgovist.

Cuivre. — Dans le district de Mehédintzi, en petite Valachie, le cuivre carbonaté se trouve sur la rivière de Bourba, à une lieue du bourg Baja de Arama. On a autrefois exploité ce métal dans ces localités, comme on le peut voir par les traces des fourneaux, par les

excavations qu'on trouve dans les montagnes, et par quelques déchets cuivreux qu'on rencontre jetés çà et là sur le sol.

Le cuivre pyriteux se trouve à Baja de Arama, et dans ces derniers temps on y a commencé une exploitation ; mais jusqu'à l'achèvement des fourneaux, on ne saurait déterminer bien exactement la teneur moyenne du minerai ; cependant, si l'on s'en rapporte aux essais qui ont été faits sur quelques échantillons, débris de l'ancienne exploitation, et recueillis à la surface de la terre, on peut présumer que ce minerai est fort riche.

On connaît encore un autre gîte de cuivre à trois quarts de lieue du village de Baja de Arama.

Mercure natif. — Le mercure s'est trouvé près de la ville de Pelesti, district d'Argech ; il y était disséminé par gouttes dans une couche horizontale composée de sable et d'argile. Il s'est présenté seulement sur une petite étendue; et dans les environs de ce gîte d'autres fouilles ont été faites, mais en vain.

Houille. — Plusieurs points de la Valachie présentent des gîtes de houille ; la meilleure est dans le district de Bouzéo, arrondissement de Peskovoulouï, à quatre lieues de Bouzéo, à gauche de la rivière Saratzeni, entre les villages de Berka et de Jossina.

Le charbon brûle avec flamme, il a une odeur de bitume et de soufre ; l'incinération de cent parties de combustible laisse dix-huit parties d'un résidu de couleur rouge foncé. Cette houille forme douze couches d'un mètre environ dans un terrain argileux.

et toutes ces couches se trouvent superposées dans une épaisseur de deux cents mètres.

Lignite. — Ce combustible se rencontre dans plusieurs localités, et principalement dans la petite Valachie, dans le district de Voutza-Plaïou, arrondissement de Montagne, près du village Armachesti, sur la rivière Tzernichoara : il y forme de grands amas, couverts seulement d'une légère couche de terre. Il contient seize pour cent de parties terreuses : il brûle avec flamme et donne des cendres d'un rouge foncé. L'exploitation n'en serait pas difficile : un seul homme pourrait en extraire plus de deux mille kilogrammes par jour.

Sel gemme. — Ce minerai forme, nous l'avons déjà dit, la plus grande richesse minérale de la Valachie. On le trouve à une lieue de la ville de Rimnik, et dans la grande Valachie, près du village de Slanik, district de Saboueni, et près du village de Fellega, district de Prahova, arrondissement de Kempina. La couche se rencontre depuis six jusqu'à cinquante-cinq mètres au-dessous de la surface de la terre : elle présente une épaisseur de quatre-vingt-huit mètres. On exploite annuellement dans ces mines trente-huit millions de kilogrammes, et leur produit représente le quart des revenus de la principauté. Le sel de Slanik, dont l'aspect est cristallin, est réputé le meilleur de la Valachie.

Bitume liquide. — Plusieurs localités produisent cette substance. La source la plus riche se trouve dans le district de Sakouïni, près du village de

Pukouretza ; on en extrait annuellement environ vingt-deux mille cinq cents kilogrammes. Les puits les plus riches peuvent donner jusqu'à quatre-vingts kilogrammes par jour, et les moins riches de cinq à quinze kilogrammes; l'exploitation n'exige pas beaucoup de peine.

Soufre natif. — On le rencontre dans le district de Dombovitza, arrondissement de Dialoulouï, près le village Schiatingo ; il a pour gîte une couche d'argile verte dans laquelle il apparaît sous la forme de globules jaunes.

Grenats. — On les trouve dans le district d'Argechi, sur la montagne Tchokan ; ils sont communément incrustés dans du micaschiste. Quelquefois aussi, épars sur la pente de la montagne, et emportés par les eaux, ils se retrouvent dans les graviers, sur les bords de quelques rivières, ainsi que nous l'avons dit plus haut.

Succin ou ambre jaune. — On le trouve dans l'arrondissement Despré-Bouzéo, près du village Koltza, et près du village Boilor, arrondissement de Kviskova : son extrême fragilité le rend peu susceptible d'être travaillé.

Outre ces gîtes minéraux, les eaux minérales abondent dans la Valachie ; nous indiquerons les principales : ce sont celles de :

Bobotzi, district de Dombovitza. . .	Source sulfureuse.
Sfintzesti, id.	Source sulfureuse.
Pibitchin, id.	Source ferrugineuse.
Du même village.	Source sulfureuse.

Du même village.	Source salée.
De Braza, district de Prahova. . . .	Source sulfureuse.
Pontchoussa, district de Dombovitza.	Source sulfureuse.
Kalimanesti.	Source sulfureuse.
Rozia, près du monastère.	Source sulfuro-salée.
Olanesti.	Source sulfuro-salée.
Et du monastère de Glogova.	Source sulfureuse.

Il ne nous reste plus à ajouter à présent, pour terminer la série de nos observations et de nos renseignements, que quelques notes sur la constitution physique de l'intéressante contrée dont nous nous occupons.

Baignée à l'ouest et au sud dans toute son étendue par les eaux du Danube, la Valachie est bornée au nord par la chaîne des monts Karpathes, qui la séparent de la Transilvanie. Sa longueur de l'est à l'ouest est de cent lieues; sa largeur moyenne, dans le sens du méridien, peut s'évaluer à cinquante. La moitié de cet espace, vers qui s'élargit la partie orientale, offre une suite de plaines traversées par des cours d'eau considérables; l'autre moitié, c'est-à-dire la partie septentrionale, s'élève jusqu'aux hautes montagnes par un amphithéâtre de collines, où la grande abondance des eaux et la plus riche végétation se réunissent pour former les sites les plus agréables.

Aucune rivière navigable n'arrose la Valachie. Souvent, comme nous l'avons éprouvé, les crues du Bouzéo, du Rimnik et des autres torrents, inondent subitement les plaines qu'ils traversent; mais ces forces inegales et capricieuses ne sauraient jamais

être utiles aux besoins du commerce. Des eaux limpides se précipitent des montagnes de la Valachie : cependant elles ne sont pas également salubres. à en juger par les goîtres qui défigurent les habitants de certains districts. Nous avons déjà fait remarquer que, dans la partie découverte du pays, les fièvres endémiques sont fréquentes ; mais elles sont rarement pernicieuses.

Le climat de la Valachie est des plus tempérés : l'hiver n'est rigoureux que pendant deux mois ; le printemps arrive vite, et souvent trop vite, car il amène des inondations terribles. Si les vents du sud-est, qui apportent les vapeurs de la mer Noire, règnent au mois de juin, des orages souvent périodiques portent le trouble dans l'atmosphère. C'était dans des circonstances pareilles que nous nous trouvions au milieu des vastes steppes dont la traversée peut devenir impossible lorsque les eaux ont séjourné quelque temps sur la terre.

Nous devons à l'obligeance inépuisable du prince Alexandre Ghika, la communication des renseignements suivants, dont l'exactitude n'est pas douteuse, si nous en jugeons par l'aptitude reconnue des professeurs du collége où les observations ont été suivies.

RÉSULTAT DES OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES FAITES AU COLLÉGE DE SAINT-SAVA,

pendant les années 1834, 1835 et 1836.

TEMPÉRATURE.

Thermomètre de Réaumur.

Janvier. 1re quinz. — 18° une fois.
— 10° à — 15° ordinairem.
2e quinz. — 1° à — 3°.
Fevrier. 1re quinz. de — 1° a — 7°.
2e quinz. de + 1° à + 3°.
Mars. . . . . de + 5° à + 14°.
Avril. . . . . de + 4° a + 17°.
Mai. . . . . de + 4° a + 21°
Juin. . . . . de + 14° a + 22°.
Juillet . . . . de + 17° à + 25°.
Août. . . . . de + 20° à + 15°.
Septembre. . . . . de + 17° à + 10°.
Octobre. . . . . de + 14° a + 1°.
Novembre. . . . . de + 8° à + 0°.
Décembre. 1re quinz. de + 1° à + 9°.

Baromètre. — Il varie pendant toute l'année de 28 pouces 4 lignes, mesure française, à 21 pouces 11 lignes. Une fois en mars, il présente le phénomène de 29 pouces; en septembre, 29 pouces 3 lignes: et en octobre 29 pouces.

Direction des Vents dans le courant de l'année :

	Jours.
Nord.	7
Nord-est.	5
Est. . , ...	121
Sud-est.	12
Sud.	46
Sud-ouest.	19
Ouest. . . . . , .	56
Calme.	62
Nord-ouest	37
Total.	365

L'année compte :

En Hiver.	Jours.	Au Printemps.	Jours.
Nuageux	16	Nuageux	17
Couverts	13	Couverts	8
Neige	16	Pluie	12
Brouillard	4	Gelée blanche	2
Humides	3	Vents forts	8
Gelée blanche	1	Beaux	45
Beaux	37		92
	90		

En Été.	Jours.	En Automne.	Jours.
Nuageux	8	Nuageux	6
Couverts	6	Couverts	16
Pluie	8	Pluie	12
Brouillard	2	Neige	7
Vents forts	11	Vents forts	5
Beaux	57	Beaux	45
	92		91

On a remarqué que les météores, surtout dans le pays plat, ne sont ni aussi universels ni aussi destructeurs que dans d'autres parties de l'Europe qui sont situées dans les mêmes conditions de latitude. Chaque année, le sol de la Valachie est ébranlé par deux ou trois secousses de tremblement de terre plus ou moins sensibles; mais malheureusement on a à noter, tous les huit ou dix ans, quelque atteinte réellement désastreuse de ce fléau. On conserve encore le souvenir du tremblement de terre de 1802, qui renversa la tour

du monastère de Koltza ; de celui de 1829, qui ébranla fortement la plupart des édifices de Bukharest.

Depuis que ces lignes sont écrites, une secousse plus violente que toutes celles dont le souvenir attriste encore le pays, a pensé engloutir Bukharest. Tout à coup, le 11-23 janvier 1838, c'était le soir, la ville s'ébranle, les plus solides monuments chancellent, plusieurs maisons s'écroulent ; toutes sont endommagées, et, dans tous ces ravages, plusieurs hommes perdent la vie. Dans cette affreuse circonstance, où toutes choses étaient bouleversées autour de lui, au milieu des blessés et des mourants, le prince Ghika, à force de sang-froid, d'humanité et de courage, rendit la sécurité et l'espérance à ce peuple désolé.

La population de la Valachie, si longtemps incertaine et flottante, s'affermit et se pose de jour en jour. C'est l'histoire de toutes les civilisations, qui ne demandent qu'à marcher en avant. Nous avons dit déjà que les castes particulières qui composent cette population se divisent en trois classes : les boyards, les valaques cultivateurs, et les Tsiganes. Nous n'avons pas à répéter ce que nous avons dit dans nos précédents récits sur la physionomie de chacune de ces classes distinctes ; nous ajouterons seulement quelques traits qui complèteront l'esquisse de ces populations si différentes et destinées cependant à vivre sous les mêmes lois.

Les boyards, dont les uns veulent que le nom slave signifie guerrier, tandis que les autres y veulent voir un dérivé du mot *bos*, bœuf, et cette origine ferait

remonter ce titre au temps des colonies romaines; les boyards, disons-nous, sont les possesseurs du territoire; mais ils sont encore loin de tirer tout le revenu qu'une sage exploitation pourrait leur procurer dans un pays si riche, où la terre n'a besoin que d'une légère culture pour produire. Maîtres exclusifs des emplois publics, exempts des charges de l'état, ces fastueux gentilshommes, imprévoyants de l'avenir, grands partisans du passé, se sont abandonnés jusqu'à ce jour à un luxe stérile; ce luxe a sapé dans leur base toutes ces fortunes; il a perpétué la dette dans des maisons où une administration plus sage aurait dû fonder de bonnes et solides richesses qui auraient rejailli sur toute la masse des habitants.

Les boyards, aujourd'hui, plus éclairés sur leurs véritables intérêts, prennent assez de part aux affaires publiques pour qu'on puisse espérer de les voir envisager sous leur vrai jour les questions d'économie domestique, qui tiennent de si près à celles de toute bonne administration publique. L'éducation distinguée que reçoit la jeune noblesse garantit à l'avenir un meilleur état de choses. Mais, jusqu'à ce jour, la vie de la classe privilégiée est restée empreinte de cette imprévoyance fataliste que ses habitudes orientales et son régime si longtemps précaire avaient fait passer dans les mœurs. Rien de plus élégant que l'entourage intime et toujours un peu théâtral de leurs personnes; mais si l'on s'éloigne du chef de maison, et qu'on jette un regard sur ce peuple de valets oisifs et déguenillés, sur ces équipages trop

nombreux pour être élégants, sur ces hôtels vastes et délabrés, on est frappé de l'aspect triste et malheureux qui perce à travers tout ce luxe, vrai manteau de Diogène. Les bonnes manières du maître, le ton gracieux et les talents des femmes de sa famille, la facilité et la pureté avec lesquelles on parle les langues de l'Europe centrale, le goût, le tact, la frivolité même de la conversation, tout se réunit pour vous convaincre que cette société est l'égale des sociétés les plus distinguées qu'on puisse trouver en Europe; mais derrière la porte du salon, une foule sale et repoussante de valets fainéants, de Bohémiens qui jonchent les vestibules et qui dorment jusque sur les degrés de l'escalier, vous rappellent aussitôt que vous êtes en Valachie, et que toute cette civilisation, comme les métaux précieux du pays, n'a pas encore secoué la croûte fangeuse qui l'environne et lui ôte tout son éclat.

Rien qu'à le voir, on se sent intéressé en faveur du paysan valaque; et cet instinct est légitime si on l'accorde aux longs malheurs dont ce peuple pasteur s'est vu la victime pendant tant de siècles. Il y a beaucoup à faire pour les mœurs de cette race robuste de paysans, créés tout exprès pour les travaux des champs. Comme les laboureurs de Virgile, ils seraient heureux s'ils connaissaient les biens que le ciel a répandus pour eux sur cette belle terre romaine dont ils sont fiers, et qui ne restera noble et vraiment romaine qu'à la condition de devenir fertile et productive : *Magna parens frugum!* Le Danube

n'attend que les grains des plaines valaques pour aller en grossir les greniers de la mer Noire ; et les Valaques produiront beaucoup et à bon marché si les habitudes de paresse, l'intempérance et l'amour des fêtes, trop multipliées dans le culte des campagnes, leur en laissent la faculté. Déraciner d'aussi funestes habitudes, voilà donc la plus noble tâche que se puisse imposer un gouvernement éclairé.

Voici à leur tour les Bohémiens, les Tsiganes, comme les nomment leurs hôtes valaques, ces hordes errantes qui prennent autant de noms que l'Europe compte d'états différents, repoussés de toutes parts et cependant tolérés; ces voleurs impudents et paresseux, ou mendiants orgueilleux, qui se drapent dans un lambeau de guenille, et sous la saleté et l'abrutissement stupide du vice, montrent cependant les plus nobles et les plus douces physionomies que puisse offrir le beau type caucasien. Les Tsiganes, qui sont nombreux en Valachie, nous ont paru particulièrement faits pour accréditer l'opinion que ces tribus sont venues en Europe, chassées du beau climat de l'Inde. Il existe une grande différence entre les traits physiques de cette race et ceux qui caractérisent les Gitanos d'Espagne, chez lesquels le mélange du sang mauresque est manifeste.

Quoi qu'il en soit, cette nation exilée trouve en Valachie plus qu'ailleurs à subvenir à son existence, parce que le pays lui offre les moyens de concilier son indolence native avec les conditions qui lui assurent la protection de la loi. Une partie de la po-

Famille tsigane (Valachie)



pulation tsigane vit de son travail. C'est à elle qu'est dévolu le soin de laver les sables aurifères qu'entraînent certaines rivières, et c'est avec sa patiente récolte dans ce genre d'industrie qu'elle acquitte la taxe. Dans la seconde catégorie, quelques-uns sont maçons, maréchaux-ferrants, cuisiniers, serruriers, fonctions dédaignées par la population valaque; mais la plus grande partie est vouée à l'esclavage, et remplit de sa foule inutile et dangereuse au contact les maisons des boyards. Enfin la troisième part de ce peuple, sans nom à force d'en avoir, vit dans le vagabondage et la mendicité. A peine vêtus et soumis à l'inclémence des saisons, les hommes et les femmes campent en plein air avec une troupe d'enfants hideux, dans lesquels on aurait peine à soupçonner les beaux jeunes gens des deux sexes qu'on retrouve si sveltes et d'une si fière allure aussitôt que s'est développée leur précoce adolescence.

Au reste, un article du règlement organique de la principauté ordonne qu'un fonds sera fait pour éteindre le vagabondage des Tsiganes et les obliger à bâtir des maisons et à y demeurer; cette mesure commence à être mise à exécution.

Ces observations ne sauraient avoir une meilleure conclusion que le tableau du recensement de la population valaque, d'après celui qui fut exécuté à la fin de 1837. On y verra dans quelle proportion et en combien de catégories peuvent se subdiviser les différentes classes d'habitants que nous avons passées en revue.

POPULATION.

Le dernier recensement a donné pour résultat :

1° Familles non contribuables.

	Familles.
Boyards.	944
Niamours et postelnitzi ou petite noblesse.	4,195
Prêtres du culte grec, presque tous mariés.	6,820
Diacres, id.	2,710
Gens attachés au service des églises.	2,920
Bohémiens des particuliers.	14,158
Veuves et infirmes.	13,127
Exemptés pour services rendus.	1,078
Exemptés pour enrôlement.	3,436
Sujets étrangers, la plus grande partie catholiques, réformés ou juifs.	3,729

Les Juifs sont peu nombreux, car à l'exception de la ville de Bukharest, on n'en trouve que peu ou point dans les districts.

Total des familles non contribuables.	53,117

2° Familles soumises à la capitation ou au droit de patente.

Cultivateurs.	272,974
Bulgares émigrés.	5,179
Maziles, espèce de privilégiés.	3,258
Négociants ou marchands.	4,810
Artisans.	4,430
Bohémiens de l'état (orpailleurs).	5,635
Total de la population en familles.	349,403

Ce qui, à cinq individus par famille, donne un total de.	1,747,015
A ce nombre il faut ajouter : Moines.	2,648
Gens sans domicile fixe.	1,519
Le total général de la population s'élève donc à.	1,751,182

Les ressources de l'agriculture en Valachie seraient immenses si la population était suffisante et si elle était arrivée au point où s'élevera un jour son éducation politique, qui lui indiquera que les vraies sources du bien-être sont le travail et la persévérance. Comme statistique agricole, il n'est peut-être pas sans intérêt de consigner ici le résultat du recensement des animaux domestiques opéré en 1837; c'est un point de départ qui, dans quelques années peut-être, sera laissé bien loin et dépassé dans une progression rapide.

ANIMAUX DOMESTIQUES.

Chevaux	96,885
Étalons et juments	105,533
Bœufs	310,948
Taureaux	15,542
Vaches	280,017
Mulets	230
Anes	798
Moutons tsiganes à laine fine	93,332
Moutons ordinaires	704,840
Brebis tsiganes	924,976
Brebis ordinaires	360,096
Chèvres	213,377
Porcs	345,428

Les Valaques élèvent, pour la garde des troupeaux, des chiens magnifiques et intelligents; mais c'est à peine si les précieuses qualités de cette espèce sont capables de faire oublier les inconvénients qu'entraîne dans les villes la propagation illimitée de la

race canine. Sans parler du supplice d'entendre, aux approches de la nuit, les hurlements lugubres ou les cris de colère de cette meute sans maître et sans frein qui s'empare des rues, il y a un danger réel à se trouver seul, et sans la protection d'un vigoureux bâton, exposé à une chasse dont l'agilité du cerf ne saurait vous tirer sain et sauf. Le moyen le plus sûr, à la première démonstration, est, si l'on est armé de l'indispensable gourdin, d'asséner un coup bien retentissant sur le plus proche des orateurs de la bande. Le reste aboie toujours, mais il ne s'approche pas assez pour mordre.

Pour en finir avec cette longue énumération, par un fait qui a rapport aussi aux animaux nuisibles, nous rappellerons que la Valachie est souvent envahie par des nuées de sauterelles qui ravagent en peu d'heures les plus riches campagnes. Lorsque la principauté est en proie à ce fléau, c'est une vraie désolation chez les laboureurs, et le gouvernement établit une prime pour la destruction de ces animaux dévorants. Durant notre séjour à Bukharest, comme j'assistais un jour au travail du prince ministre de l'intérieur, il nous donna communication d'un rapport qui lui annonçait la capture, dans un seul district, de deux mille huit cent trente-un boisseaux de ces insectes malfaisants.

Ici se bornent les notes recueillies dans notre course de quelques jours. Si elles offrent quelque intérêt, elles le devront surtout aux documents tout nouveaux que nous avons puisés à des sources obli-

geantes. Peut-être ces impressions rapides seront-elles utiles un jour à l'observateur, qui, cherchant dans le passé l'histoire du progrès d'une heureuse et riche nation, s'étonnera de retrouver ces commencements modestes comme le principe d'une large et puissante prospérité. C'est là, du moins, un souhait qu'on ne peut s'empêcher de former quand on a vu la Valachie et reconnu la parfaite aptitude de son sol pour toute entreprise qui doit récompenser le travail humain.

Après quelques heures de repos à Fokschany, nous avons franchi le petit pont qui nous séparait du territoire moldave.







IV.

YASSY. — MOLDAVIE. — BESSARABIE.



Si la Valachie nous avait offert le triste spectacle de ses plaines inondées, la Moldavie, dans ses vallons bornés au loin par des collines arrondies, ne nous présenta ni des chemins mieux battus, ni des terrains plus solides. A peine avions-nous dépassé la frontière, que la pluie reprit avec force, si bien qu'en arrivant sur le bord du Sereth, qui coule à quelques

verstes au-delà de Fokschany, nous trouvâmes un torrent très-difficile à traverser.

Le Sereth descend des montagnes qui abritent la Moldavie vers l'occident, et va mêler ses eaux au Barlat, qui, à son tour, s'unit au Danube, entre Brahiloff et Galatz. A cet endroit même, les grands rameaux du fleuve allemand, les bouches du Pruth, les lacs de Kagoul et de Yalpoutch, ne font plus de toute la contrée, jusqu'à la mer Noire, qu'un immense marais entrecoupé de cent rivières; ces rivières parallèles descendent invariablement du nord pour se perdre dans ce dédale d'eaux, de prairies et de sables, qui rendent si difficile la navigation du Bas-Danube, de Galatz à la mer.

Mais pour en revenir au Sereth, ses eaux débordées avaient déjà dépassé les rivages à ce point, que les abords du pont de bateaux étaient inondés à une grande hauteur, et encore elles allaient sans cesse en augmentant. Déjà un convoi d'une centaine de chariots pesamment chargés, et attelés de bœufs, avait renoncé au passage; il fallait se hâter. Durant le trajet, qui fut long, sur ce pont étroit et tremblant, une multitude d'hommes demi-nus se pressaient aux deux côtés de nos voitures, auxquelles ils servaient de soutien. Arrivés enfin en terre ferme, nous fûmes accueillis par un détachement de gendarmerie moldave, armé de lances, et commandé par un officier; cette petite troupe se divisa pour nous escorter, et à chaque relais nous en trouvions une nouvelle; attention prévenante que nous devions aux recommandations

que les estafettes du ghospodar de Valachie avaient rapidement portées jusqu'à la capitale de la Moldavie.

La journée fut longue, et rien n'en vint égayer la sombre monotonie : la marche des voitures était lente. Nos guides, pour éviter les chemins battus dont la surface glissante eût été un obstacle insurmontable, nous lançaient dans les plaines, où notre route ne se frayait qu'en renversant les belles fleurs sauvages dont les tiges pressées et touffues atteignaient la hauteur d'un homme. Mais, après la première surprise, rien n'est plus décourageant qu'un tel voyage avec un pareil temps. La pluie, comme un nuage épais, nous dérobait la vue du pays ; tout l'horizon que nous pouvions embrasser ne s'étendait pas à cinquante pieds autour de nous. Quelle tristesse ! Pour occuper nos regards, une éternelle bande de verdure coupée par quelques ornières noires, dont la pluie faisait autant de canaux en miniature : pour distraire notre oreille fatiguée de ce silence, le clapotis fastidieux des chevaux dans la boue liquide. Aux relais, c'était tout comme en Valachie : un enclos de broussailles au milieu duquel s'élève une cabane en pain de sucre, espèce de four toujours chauffé dans ces temps pluvieux, et dont la fumée s'échappe par la porte. Dans l'enclos, cinquante ou soixante chevaux transis se tenaient étroitement rapprochés, l'oreille basse, et recevant en toute philosophie cette pluie qui ruisselait sur leurs dos luisants. Notre route côtoyait, mais de loin, la rive du Barlat, ce fleuve dont j'ai parlé, qui descend du nord en droite ligne pour s'unir au

Danube. Entre le Barlat et les premières pentes des montagnes à l'ouest, s'étend par bandes verdoyantes une vaste plaine ; c'est là qu'on choisit à son gré son sentier. Nous rencontràmes quelquefois des champs bien cultivés à l'approche des villages ; mais le moyen de rien voir, de rien étudier au milieu d'un déluge qui enveloppe toutes choses de sa teinte grisâtre et désolée ?

Notre station du soir fut Birlatou, chef-lieu de district, qui a le projet de devenir une ville, si l'on en juge par le large espace sur lequel se dessinent ses rues, où rien ne manque, excepté le peuple et les maisons. Figurez-vous Birlatou, un grand lac de terre glaise dans lequel les chevaux enfonçaient jusqu'au ventre ! Notre arrivée au perron de l'Ispravnitzie, résidence du chef de district, fut un véritable débarquement. Les ordres qui nous concernaient étant arrivés en l'absence de ce fonctionnaire, ce fut un de ses subordonnés qui nous fit, avec une complaisance digne du maître, les honneurs de sa maison ; hospitalité dont nous avions grand besoin, tant le repos et le sommeil nous avaient manqué jusqu'alors.

Toutefois l'hôtel de l'ispravnik ne renfermait d'autres lits que deux longs canapés (mais les voyageurs, dans de telles contrées, auraient mauvaise grâce à se montrer bien difficiles), et le plancher d'un appartement où régnait une grande propreté, se transforma pour nous en un lit fort supportable. Le 19 juillet, le ciel était plus pur, les chemins un peu moins impraticables, et nous parcourûmes les dis-

tances avec une grande vitesse. Nous rencontrions partout en Moldavie de jeunes postillons pleins d'ardeur, intrépides et lestes. Ces cavaliers, qui luttaient entre eux de vitesse, étaient vêtus de toile, avec une ceinture et un bonnet de couleur tranchée. Le bras tendu, le corps penché et les cheveux flottants, ils ne cessent de pousser des cris perçants, qu'ils mettent un certain amour-propre à prolonger tant que le permet leur robuste poitrine. Ils sont trois : aussitôt qu'une voix s'arrête une autre recommence, et chacune des trois voix se relaie à son tour. Ces cris forcenés, qui valent bien des coups de fouet, ne cessent qu'à la poste. Au reste, descente ou montée, plaine ou ravin, tout est franchi du même train, et nous avions mille peines à faire arrêter une des voitures lorsque, par hasard, la vue de quelque oiseau, placé à distance convenable, nous donnait une tentation meurtrière. La Moldavie ne manque pas d'oiseaux de proie ; ces tyrans des airs volent incessamment au-dessus des plaines couvertes de hautes herbes, cherchant leurs victimes. Nous avons aussi rencontré, dans le voisinage des lieux où se trouvent quelques rares bouquets d'arbres, un oiseau qu'on nomme le rollier ; sa forme est celle d'un geai de petite taille, et son plumage est presque tout entier d'un magnifique bleu velouté, et coloré de brillants reflets. Cet oiseau, des plus sauvages, ne se laissait guère approcher, et sa capture nous eût demandé beaucoup de temps ; au reste, nous n'avons pas tout perdu, car si nous n'avions pas l'oiseau,

nous avions déjà sa dépouille, que nous nous étions procurée en Valachie.

Le pays que nous traversions est incomparablement plus beau que la partie de la Valachie que nous avions vue en passant. La Moldavie n'offre pas l'aspect de nudité et d'aridité désolantes des plaines de Giourjévo. Le pays ne manque pas de variété, et bien que les arbres ne s'y rencontrent que rarement, la terre est si verdoyante, si abondamment arrosée d'eaux vives, et surtout si bien disposée à tout produire, qu'on éprouve le regret de ne pas voir une nature si favorable fertilisée par le travail de l'homme.

Lorsqu'on vient à songer à toutes ces contrées de l'Europe où les cultivateurs disputent aux montagnes, aux rochers et aux marais un sol péniblement fertilisé à force de sueurs et d'industrie, on se prend à regretter que de si vastes régions, toutes préparées par la nature, et qui ne demandent que des charrues, restent ainsi stériles, faute de bras. Le Danube, depuis Pesth, n'arrose, pour ainsi dire, que des plaines abandonnées. D'abord, le fleuve, dont les inondations fréquentes couvrent au loin cette terre dévastée; ensuite la guerre, plus terrible que les inondations et plus stupide; enfin l'oppression, plus odieuse que la guerre, ont porté la ruine dans ces contrées. Et voilà comment tous ces beaux germes de prospérité ont été jusqu'à présent misérablement étouffés. Traversez ces contrées désertes, où l'on ne rencontre ni guérets ni moissons, et vous serez tenté de plaindre les peuples qui vivent sur un pareil sol, et de vous de-

mander où donc ils prennent leur subsistance. Et cependant les habitants de la Valachie et de la Moldavie récoltent amplement de quoi fournir à tous leurs besoins, et souvent même bien au-delà ; mais la population est si peu nombreuse, si vous la comparez au territoire, que la plupart des terrains doivent rester en friche. Viennent seulement à cette terre des laboureurs pour faire naître et des hommes pour consommer, alors l'agriculture s'étendra et fertilisera ce vaste espace qui, depuis tant de siècles, n'a pas senti le soc de la charrue. De l'exploitation agricole naîtraient bientôt quelques autres industries. Aujourd'hui que le régime légal des principautés promet protection à toutes les existences, à tous les producteurs, quelques bonnes colonies d'agriculteurs patients et laborieux seraient un véritable bienfait pour la Moldavie. Le nouveau règlement organique qui confère aux émigrants les mêmes droits qu'aux nationaux, sauf l'exercice des droits politiques, qu'on ne peut acquérir qu'à certaines conditions, nous parut fait pour encourager des entreprises qui hâteraient l'avenir et la prospérité de ces contrées.

Le plus grand obstacle à l'agriculture dans ce pays, ce sera, sans contredit, le mauvais état des chemins et la difficulté d'y remédier. Dans une contrée où vous faites des lieues entières sans rencontrer le moindre caillou, l'établissement d'une voie solide et ferme en toute saison, n'est pas chose facile. Tant que dure la sécheresse, rien ne s'oppose à des communications aussi rapides qu'elles sont actives : la plaine est là

tout ouverte, et chacun y choisit son chemin; les *caroussi*. emportés par la vitesse de leurs chevaux, coupent la distance en droite ligne, tandis que les lourds convois de chars et de bœufs défilent par longues bandes sur une voie plus prudente et déjà tracée. Mais viennent quelques orages, toute cette terre végétale, si grasse et si profonde, est soudain détrempée, et l'on n'en parcourt plus la surface qu'à condition d'être aussi prompt que léger. Tout équipage un peu lourd n'y peut plus avancer qu'avec une extrême lenteur.

Cependant nous approchions de la capitale de la Moldavie. Non-seulement les dernières postes furent parcourues avec une grande vitesse, mais l'attelage même s'exécuta avec une rare promptitude, grâce à un employé qui nous précédait en estafette, et dont l'autorité savait imprimer aux mouvements de chacun une activité inusitée. Une montagne élevée, sablonneuse et plantée de beaux arbres, vint enfin récréer nos yeux, et pendant que nous la gravissions péniblement, un orage impétueux éclata sur nous. Du sommet de ce mont, on distinguait, dans la plaine, Yassy, que les nuages ne recouvraient pas encore, et qui brillait au loin sous un rayon de soleil. De cette distance, cette ville paraît très-riante. Assise dans une plaine, et entourée de petites collines verdoyantes, Yassy couvre une large étendue de ses maisons blanches mêlées de jardins, au milieu desquels s'élèvent des clochers étincelants et de grands édifices aux toits verts. L'orage était dans toute sa

fureur pendant que nous suivions une longue et périlleuse descente, et durant notre dernier relais; ce fut au point qu'en entrant dans Yassy, nous trouvâmes la ville inondée. Une escorte de douze cavaliers nous attendait à la porte de la capitale, et nous y fîmes notre entrée par une longue rue pavée d'un grossier parquet de madriers. Il y avait dans cette rue plus d'un pied d'eau; mais les prudentes boutiques dont elle est garnie s'élèvent au-dessus de son niveau par des trottoirs ou des degrés. Les portes et les fenêtres étaient peuplées d'une foule curieuse, dans laquelle dominait la race juive. Tous ces honnêtes marchands croyaient devoir saluer respectueusement notre cortége ruisselant de pluie et de boue. Devions-nous cette politesse unanime à notre escorte, qui témoignait de l'accueil honorable dont nous étions l'objet de la part du ghospodar? ou bien, ces bons négociants israélites, à l'aspect de notre train assez considérable, saluaient-ils une bienvenue qu'ils se proposaient d'exploiter à l'occasion?

Notre long trajet à travers des rues qui étaient autant de fleuves, se termina enfin à l'hôtel de Saint-Pétersbourg, où nous attendaient toutes les marques de la prévenance la plus obligeante. Plusieurs officiers nous reçurent; une garde de gendarmes fut mise à notre disposition pour surveiller les voitures. Bientôt la visite de l'aga lui-même, qui, dans son riche costume oriental, vint nous offrir ses bons offices, nous prouva qu'à Yassy comme à Bukharest, nous étions protégés par la plus noble et la plus aimable hospi-

talité. L'hôtel où nous étions descendus a été construit avec une somptuosité plus que convenable pour sa destination ; mais, sauf la grandeur et la belle disposition des salons, et sauf aussi les peintures qui ornent à profusion les appartements, on n'y trouverait rien de ce qui peut réparer les fatigues ou le désordre d'une longue route. Ces belles chambres ne nous offrirent donc d'autre gîte qu'un billard, qui échut en partage à quatre des nôtres ; le reste de la caravane dut se contenter de quelques matelas à peine garnis d'une légère couche de paille. Du reste, aucun accessoire, quel qu'il fût, ne vint changer en luxe ce campement tout-à-fait spartiate. A voir les beaux uniformes du nombreux personnel qui peuplait notre salon, on eût dit d'un palais, et l'on n'eût pas soupçonné, à coup sûr, que les hôtes de ce beau logis soupiraient vainement après les objets que le plus modeste voyageur trouve dans la plus misérable hôtellerie de village. Quoi qu'il en soit, nous fîmes bientôt les honneurs de cette somptueuse misère aux personnes les plus haut placées dans la ville de Yassy. Nous étions encore dans tout le désordre de l'arrivée, lorsqu'on m'annonça la visite de M. le prince Soutzo, logothète de l'intérieur, dont la capacité et la distinction sont justement appréciées en Moldavie Durant le peu de moments où il me fut permis d'entretenir ce haut fonctionnaire, je recueillis de sa bouche des renseignements sur l'état du pays, qui me parurent si dignes d'intérêt, que je ne quittai pas le ministre sans qu'il voulût bien me promettre de me communiquer des

documents authentiques sur la situation actuelle de la Moldavie, comparée à l'ordre de choses dont le traité d'Andrinople avait amené la déchéance. Ces notes précieuses m'ont été envoyées, en effet, avec une exactitude et une abondance qui méritent ma sincère gratitude. J'en donne plus loin un extrait, qu'il m'a fallu bien à regret proportionner à l'étendue de nos chapitres, mais qui n'en présentera pas moins le tableau le plus exact du régime de la principauté sous deux aspects si opposés : la tyrannie des agents subalternes de la Porte, et l'émancipation sous l'égide des lois et d'un protectorat éclairé.

La matinée du lendemain, 20 juillet, fut consacrée à notre visite au ghospodar, souverain de la Moldavie. Le prince Stourdza, qui doit ce poste éminent à l'élection, est le premier qui ait été appelé à régner en vertu des nouvelles lois organiques, et à pratiquer le régime gouvernemental si heureusement mis en œuvre par le général comte Kisseleff. La demeure du ghospodar est peu imposante; L'ancien palais des princes, détruit en 1827 par un horrible incendie qui consuma les deux tiers de la ville, couvre encore de ses ruines une longue colline dont la position domine Yassy. A défaut des splendeurs de l'architecture, le souverain s'entoure d'un certain appareil militaire, et de nombreux factionnaires environnent son palais. L'accueil que nous fit le prince fut des plus bienveillants. Lorsqu'on eut apporté les pipes, préliminaires obligés de toute visite que le ghospodar veut bien prolonger, la conversation s'engagea, et le prince

Stourdza y fit paraître, avec une élocution facile, une instruction peu commune. L'état présent des principautés régénérées, le jeu du gouvernement réglementaire, comme on appelle la combinaison actuelle; le progrès déjà remarquable de la prospérité publique et les efforts qui restent à faire pour arriver au bien-être désirable : tels furent les différents sujets traités dans un entretien fécond en instruction pour des étrangers. Le prince manifesta plus d'une fois les sentiments les plus dévoués pour son peuple, qu'il ne voit pas sans un véritable chagrin soumis encore au tribut annuel que la principauté paie à la Turquie. — Si la Porte, nous disait-il, consentait jamais à affranchir la Moldavie de cette lourde charge, il était tout prêt à faire le sacrifice de sa propre fortune pour rendre le progrès plus facile à ce pauvre pays, trop longtemps malheureux. Assurément de tels vœux sont aussi honorables qu'ils sont peu communs; ils présagent à ces peuples un meilleur avenir. Le ghospodar, en effet, s'occupe avec activité et avec constance des affaires publiques; et, bien que sa santé ne réponde pas toujours à la noble tâche qu'il s'est imposée, on le voit persévérer avec courage dans la mission difficile qu'il a reçue du choix de ses compatriotes. La personne du prince Stourdza se ressent peut-être un peu de ses souffrances physiques, que dompte la force de son caractère; à peine âgé de quarante ans, il porte sur son visage les traces de ses graves préoccupations. Le ghospodar, marié à une princesse grecque de Con-

stantinople, est père de deux fils qui sont élevés à Berlin.

Notre séjour à Yassy devait être de si courte durée, que nous eûmes à peine le temps de recevoir les personnes qui nous honorèrent de leur visite. Le prince Stourdza voulut cependant bien prendre la peine de venir en personne dans notre hôtel, et durant notre séjour, nous y fûmes entourés de toutes les marques de la plus aimable attention, à ce point que la musique hongroise du corps des mines vint plus d'une fois égayer nos repas. La frugalité de notre table fut, à vrai dire, conforme en tous points aux doctrines de la plus rigoureuse hygiène, car il ne fallait pas que le luxe de nos festins insultât à la simplicité du mobilier.

Nous touchions à la frontière de Russie, et nous savions qu'en la franchissant nous ne pouvions nous soustraire à une quarantaine bien longue : il s'agissait de quatorze jours. Comme il faut se résoudre, cependant, à subir de bonne grâce un sort qu'on ne peut éviter, nous prîmes la résolution unanime d'entrer au lazaret dans le plus bref délai. Et tout de suite, la journée du 21 fut fixée pour l'accomplissement de cette incarcération indispensable et bénévole : nous n'avions donc plus que quelques heures dont nous pussions profiter pour prendre une idée de la capitale des Moldaves.

Yassy couvre, comme nous l'avons dit, une surface considérable de ses rues et de ses maisons, qui, plus encore qu'à Bukharest, sont environnées de jar-

dins. L'ensemble de cette ville offre un coup d'œil satisfaisant; les constructions modernes se recommandent par un goût et une propreté extérieure dont les anciens édifices étaient tout-à-fait dépourvus. Quelques rues sont spacieuses et longues ; déjà dans certains quartiers, on a remplacé par un pavé le plancher incommode et dispendieux dont la voie publique était jadis recouverte. Ici, tout comme en Valachie, la rareté des matériaux rend presque impossible les monuments d'une certaine importance, et cependant Yassy possède quelques églises remarquables, ainsi que plusieurs maisons qui appartiennent à de riches boyards, et dont l'extérieur présente l'aspect de véritables châteaux parfaitement entretenus. Au milieu de ces habitations, il n'est pas rare non plus de rencontrer des terrains vagues où vivent des animaux domestiques, y compris même l'utile espèce dont les juifs ont tant d'horreur. La physionomie extérieure de cette ville offre beaucoup moins de traces du style oriental que celle de Bukharest ; il est vrai que l'incendie arrivé en 1827, en détruisant les anciens édifices, a laissé la place à l'architecture moderne, dont les formes se sont ressenties du goût usité non loin de là, dans les villes de la nouvelle Russie. Cette capitale sortait à peine de ses cendres, lorsqu'en 1829 elle fut ravagée par la contagion; deux ans plus tard, le choléra, cet affreux rival de la peste, venait décimer Yassy ; et c'est pourtant dans ces circonstances difficiles, entre la ruine et la mort, que la régénération politique et sociale avait à s'implanter

sur le sol moldave! Mais, toutefois, quand de pareils obstacles ont été vaincus, quelle gloire infinie n'a pas méritée le vainqueur! A l'aspect de cette ville florissante, de ces rues bientôt alignées, dans lesquelles s'agite avec tant d'intelligence un commerce si vivace, le moyen de ne pas se sentir pénétré de reconnaissance et de respect pour l'auteur de tant de bienfaits ?

La rue principale de la ville est habitée par un peuple de marchands, changeurs, courtiers, faiseurs d'affaires de tout genre, tous enfants d'Israël. Ces infatigables commerçants sont à Yassy ce qu'on les voit ailleurs, insensibles à l'injure, ardents pour le gain. Dans la partie ancienne de cette large rue, une galerie, soutenue par de légers piliers de bois, sert d'auvents aux magasins. C'est là qu'on voit les juifs, assis sur le seuil de leur porte, couvant du regard le chaland qui passe, et faisant sonner entre leurs mains une poignée de roubles, pour annoncer leur métier de changeurs. Des étoffes, des nouveautés frivoles, des quincailleries allemandes ou anglaises garnissent les rayons de ces boutiques; et, chose étrange, une librairie et un cabinet de lecture français se sont aussi égarés au milieu de ces portiques envahis par le commerce d'Israël!

Yassy n'est point, comme Bukharest, riche en églises: soit que les boyards moldaves des temps passés eussent moins de méfaits à expier que ceux de la Valachie, soit que la croyance ait manqué, la capitale de la Moldavie ne compte pas un grand nombre

d'édifices religieux ; mais encore, parmi ceux qui existent, faut-il remarquer une élégante église, monument trop curieux pour qu'un voyageur puisse oublier d'en faire mention. Elle est entourée, selon l'usage du pays, d'un monastère spacieux, autrefois fortifié et consacré à trois saints : saint Basile, saint Jean Chrysostome, ce Bossuet oriental, et saint Grégoire le Théosophe, y sont à la fois révérés. L'église est construite en belles pierres ; deux tours élancées la surmontent. La surface entière de l'édifice est recouverte d'arabesques d'une admirable variété, sculptées en relief sur chaque assise de pierres ; ses fenêtres étroites ne laissent pénétrer à l'intérieur qu'une faible lumière qui lutte à peine avec celle des lampes religieuses allumées jour et nuit sous ses trois nefs. Des fresques d'une naïveté remarquable recouvrent les sombres murs du sanctuaire. Fondée par le voïevode Basile vers l'an 1622, cette riche chapelle fut d'abord toute dorée à l'intérieur, mais trois fois l'incendie et le pillage vinrent la ravager au temps des courses des Tatars ; sans compter qu'en 1802, un tremblement de terre faillit la ruiner entièrement. L'église des trois saints, *Tresphetitili*, tel est le nom qu'on lui donne à Yassy, a possédé autrefois un trésor précieux dont quelques débris subsistent encore. L'un de ces plus curieux débris est, sans contredit, la collection de tableaux brodés par la princesse Théodocée, femme de Basile, le pieux fondateur. Ces ouvrages, d'une rare perfection, représentent en grandeur naturelle la princesse elle-même, habile artiste qui a su donner un air de

vie à ces portraits d'or, de soie et de velours ; vient ensuite son fils, l'aîné de sa race et de ses vingt-sept enfants. Le costume de boyard, qu'on retrouve dans cette naïve représentation, tient beaucoup plus du vêtement hongrois que de l'habit oriental. On conservait aussi dans cette riche basilique le portrait du voïevode lui-même; mais cette image, dérobée par une main inconnue, fut enlevée du sanctuaire il y a vingt ans. Tout d'abord le clergé, qui avait la garde du trésor, fut accusé de cette fraude, que justifiait en quelque sorte la grande quantité de perles dont la royale brodeuse avait parsemé la robe et le bonnet de son noble époux. Mais si le portrait du prince Basile a expié par un larcin infâme la richesse de son vêtement, il est heureusement demeuré intact sur une fresque qui permet de contempler les traits du voïevode dans le plus pieux de ses triomphes, à l'instant même où l'église étant achevée, il la porte tout entière dans la main gauche pour la consacrer à ses trois patrons, qui le bénissent du haut du ciel. Ce n'est pas tout ; une fois ce temple érigé, Basile, dans son ardeur chrétienne, résolut de le sanctifier encore. Depuis longtemps les reliques de sainte Vénérande, profanées, étaient au pouvoir des Turcs : Basile sut les racheter des mains des infidèles ; ces restes vénérables furent apportés en triomphe sur la terre chrétienne, et le sultan lui-même ne dédaigna pas de les accompagner jusqu'aux confins de son empire. Telle est du moins la sainte légende expliquée par deux compartiments de peinture qui surmontent la

châsse d'une richesse remarquable, où sont exposées les reliques, objets de la vénération des fidèles.

Que dire encore de Yassy, où nous avons passé si peu d'heures et si rapidement écoulées ? Il ne nous a pas été donné, comme à Bukharest, d'assister à ces réunions intimes où se dessine, et en tout abandon, la physionomie d'une société. Autant que nous avons pu en juger par les personnes qui nous ont honorés de leur visite, l'instruction n'est pas sans honneur parmi la noblesse moldave. Le collége fréquenté par les jeunes gens de bonnes familles prend chaque jour un nouvel accroissement. On compte à Yassy trois imprimeries, qui emploient onze presses; trois de ces presses sont montées pour imprimer le russe, le français et le grec moderne. Une société des sciences naturelles et médicales a été fondée il y a peu d'années, et ses travaux ont déjà pris une extension très-favorable au développement de l'intelligence publique. Et comme si tout le monde se fût concerté ici pour nous témoigner une gracieuse bienveillance, cette savante compagnie, prenant en considération le but scientifique de notre expédition, nous fit l'honneur de nous adresser, à mes compagnons et à moi, des diplômes d'associés étrangers. Une collection d'histoire naturelle, encore peu avancée, est l'objet de la sollicitude éclairée du gouvernement, qui a le projet d'y joindre une ménagerie, et tout fait espérer que Yassy, dans peu d'années, pourra aussi fournir son contingent dans la grande association scientifique de l'Europe, et travailler, à son tour, à ces nobles études

dont les contrées orientales deviennent le sujet plus intéressant chaque jour.

Mais déjà nous avions quitté cette ville, et après avoir franchi quelques collines escarpées, nous apercevions le cours sinueux du Pruth et le double village de Skoulani, l'un moldave, l'autre russe, divisés par le fleuve qui sépare aujourd'hui la principauté du territoire de l'empire. Nous arrivâmes donc au bord du Pruth, qui fut traversé sur un bac. A cette même place se passa, il y a peu d'années, une scène aussi touchante que solennelle. Tout un peuple reconduisait, au milieu de ses bénédictions, le général comte de Kisseleff jusqu'aux confins de cette Moldavie dont il avait été le sauveur et le père. Lorsque le président temporaire eut quitté la rive moldave, des cris d'adieu mêlés de pleurs le saluèrent : et lui, en contemplant une dernière fois ce pays dont le bonheur était son ouvrage, il ne put retenir ses larmes : larmes précieuses, qui venaient d'un cœur honnête et dévoué ! touchant adieu d'un soldat et d'un législateur à cette patrie de son adoption, qu'il a servie de son bras et de ses conseils !

L'autorité qui dirige l'administration de la quarantaine, prévenue à l'avance, nous avait préparé nos logements dans le plus triste de tous les lazarets. L'établissement sanitaire de Skoulani occupe un assez grand espace sur un terrain bas et humide dont le niveau dépasse à peine celui des eaux du Pruth, qui coule non loin des clôtures. A la moindre crue du fleuve la quarantaine est inondée : c'est ce

qui était arrivé bien peu de jours avant notre entrée. Neuf petites cases en terre couvertes en jonc composent ce lazaret; elles sont rangées sur une vaste cour où l'on a planté quelques cerisiers. Chaque maison a son enclos séparé, et fermé par une barrière de planches; là les voitures restent à découvert et les chevaux vivent sans abri. Ces maisons, élevées seulement d'un rez-de-chaussée, n'ont d'autre parquet que le sol humide et sablonneux; elles contiennent chacune deux ou trois petites chambres, et sont sous la surveillance d'un gardien, vieux soldat à la retraite. Nous fûmes distribués dans trois réduits de cette espèce, et chacun de nous se résigna de son mieux à ce régime d'anachorète.

Rien ne se prête plus qu'une pareille solitude, disons mieux, qu'un pareil ennui, aux travaux qui exigent quelque recueillement; il était donc impossible que nous fussions mieux disposés à l'étude : aussi nous commençâmes à réunir nos notes. L'ensemble qui résulte de ce travail m'a paru avoir sa place marquée à l'instant même où nous quittions la Moldavie pour entrer sur le territoire de notre empire : jetons donc un coup d'œil en arrière sur cette contrée, sur son histoire, sur le passé, sur le présent, et, qui empêche? sur l'avenir.

L'histoire des premiers temps de la Moldavie se lie de la façon la plus intime à l'histoire de la Valachie, dont nous avons dit quelques mots dans le précédent chapitre. Tour à tour scythe, sarmate, dace, romaine, barbare, slave enfin, la Moldavie a partagé

longtemps le sort de la province voisine. Longtemps incorporées ensemble, elles ne devinrent sœurs jumelles que vers le XIIe siècle. On se rappelle que des hordes tatares, sans autre loi que le pillage et la destruction, étant venues fondre sur ces contrées, les habitants émigrèrent en foule vers la Hongrie, abandonnant le sol aux déprédateurs. Deux grandes colonies furent fondées par les fugitifs à Fagaratch et à Mamaroch. La première de ces colonies se composait des populations qui depuis ont formé la Valachie; la seconde était peuplée par les émigrants du pays de l'est, devenus plus tard les Moldaves. Lors donc que tous ces flots de Tatars qui passèrent sur les principautés en eurent fait un désert, ils se retirèrent et laissèrent ces champs dévastés à la disposition de leurs anciens possesseurs. Ceux-ci, cependant, n'auraient jamais songé à rentrer dans la patrie perdue, si une invasion nouvelle, dirigée cette fois sur la Hongrie, ne les eût expulsés de leurs colonies. Battou-khan et ses Tatars étant tombés sur ce royaume, les colons éperdus se rappelèrent alors, comme on se rappelle la patrie, les montagnes de leurs ancêtres, et ils en reprirent le chemin. Tandis que Rodolphe le Noir ramenait en Valachie les colons de Fagaratch, Bogdan, chef de l'établissement de Mamaroch, regagnait le pays voisin du Pruth; et tous deux, prenant le titre de voïevode, qu'ils placèrent sous la suzeraineté de la Hongrie, par une politique ordinaire aux opprimés, fondèrent les deux états, qui, presque toujours depuis lors, sont restés deux états séparés l'un de l'autre.

Vers cette époque, la Moldavie reçut son nom du nom de la rivière qui la traverse, la Moldau; plus tard, elle fut aussi connue sous le nom de Bogdania, en mémoire de Bogdan, son fondateur; c'est même ainsi que les Turcs la désignent encore aujourd'hui.

Longtemps les principautés luttèrent, tantôt contre la Hongrie, dont la suzeraineté devenait quelquefois pesante à certains voïevodes entreprenants, tantôt contre la Porte, dont les prétentions croissantes les irritaient. Mais lorsqu'en 1526, la célèbre bataille de Mohacs livra la Hongrie au joug musulman, la Moldavie, entraînée dans ce grand désastre, devint tributaire du sultan et subit un traité tout pareil au traité qui soumit la Valachie.

Vers la fin du seizième siècle, la Moldavie, un instant affranchie du pouvoir de la Porte, tomba bientôt sous la main pesante de Sigismond de Transilvanie. Ce prince, puissant et redoutable alors, nomma les voïevodes et frappa des tributs. Mais bientôt il fallut reprendre encore les fers des sultans, qui firent payer, par des exactions plus cruelles que jamais, les imprudentes rébellions de la Moldavie. De ce moment date, pour les principautés, une ère de mollesse, d'incertitude et de découragement. Bien que les voïevodes fussent encore nommés par les boyards, en vertu d'un simulacre d'élection, c'était, par le fait, le divan de Constantinople qui choisissait ces princes, vassaux obéissants de la Porte, et qui souvent les privait, selon son caprice, de leur puissance et de la vie. Ce régime eut une longue durée; et ce ne fut que

dans un temps plus rapproché de nous qu'un voïevode de Valachie, Bessarab, homme entreprenant, mais qui manquait de persévérance et de courage, se ligua d'abord avec l'Autriche, et ensuite avec la Russie, pour faire la guerre aux Turcs. Bessarab, en butte aux vengeances du sultan, allait être attiré dans un guet-apens par un voïevode de Moldavie que le divan avait envoyé à Yassy avec une mission de mort, lorsqu'il arriva que Démétrius-Cantimir, ce voïevode lui-même, imita Bessarab, et alla plus loin encore ; car, moins indécis que ce prince, il livra à Pierre le Grand la capitale de la Moldavie. C'était peut-être un coup décisif porté à la puissance ottomane : mais les Russes furent obligés de s'arrêter dans leur marche. Bessarab, par une nouvelle trahison, fit tout à coup sa soumission au sultan, et bientôt, comme nous avons eu occasion de le dire ailleurs, il paya de sa vie ses hésitations maladroites. Quant à l'autre voïevode, il avait eu le temps de se dérober au sort qui l'attendait, en cherchant un asile en Russie.

Depuis cette époque, la Moldavie partagea en tout point les destinées de la principauté voisine. Comme la Valachie, plus qu'elle peut-être encore, elle fut en butte aux oppressions de la Turquie, aux avanies de ses pachas. Cependant, depuis la fin du siècle dernier, la protection de la Russie amena peu à peu des amendements à ce déplorable régime. Chaque nouveau traité qui intervint entre notre empire et la Porte ottomane ajouta quelque garantie favorable au sort des principautés.

La marche du progrès fut lente, il est vrai ; elle fut subordonnée aux événements politiques et entravée par les malheurs de tout genre qui, à plusieurs reprises, vinrent remettre tout en question. Mais, malgré tant de fléaux sans cesse renaissants, malgré la fatale insurrection d'Ypsilanti, qui avait pris les armes dans cette même église des Tresphetitili que nous avons décrite, insurrection dont les conséquences funestes pour la Moldavie furent incalculables, les améliorations n'en suivirent pas moins une progression assez sensible, jusqu'au moment où le traité d'Andrinople imprima enfin un mouvement décisif au présent et à l'avenir de ces contrées.

Ce qu'était la Moldavie avant cette époque, ce qu'elle est aujourd'hui sous son nouveau régime légal, tel est l'intéressant tableau que les utiles documents dont j'ai fait mention nous permettent de tracer ici.

Bien avant la campagne de 1822, la Moldavie se trouvait encore assujettie à un régime qui n'avait rien de régulier, rien de stable, et qui restait tout empreint de l'incurie et de la rapacité de tout gouvernement mal assuré. L'ascendant inévitable de la puissance suzeraine, et l'influence des pachas voisins, se trahissaient sous le vain simulacre d'une administration chrétienne. La Moldavie était tenue de livrer à la capitale de l'empire ottoman, des fournitures de bois de construction, de troupeaux et de céréales, à des prix peu ou point débattus. C'était le maître lui-même qui disait à l'avance à quel taux il voulait obtenir ce tribut : une fois le prix fixé par ce bon plaisir rapace,

la Porte lâchait ses commissaires, qui achetaient violemment toutes les marchandises soumises au tarif.

Le maintien de l'ordre dans l'intérieur était confié à des gardes turcs (*bechlis*), qui stationnaient dans les villes, au grand détriment de ce pauvre peuple qu'ils étaient censés protéger. Les forteresses occupées par les garnisons ottomanes, sur la rive gauche du Danube, exerçaient leur influence exclusive sur un rayon de territoire plus ou moins étendu, et accablaient de corvées les populations. L'administration intérieure n'était appuyée sur aucun principe tutélaire; un ghospodar temporaire, étranger aux mœurs et aux usages du pays, y gouvernait d'après son bon vouloir. Le besoin d'alimenter par des offrandes fréquentes les faveurs de la Porte et celles des pachas, l'incertitude de la durée de leur administration, imposaient à ces princes la nécessité de tirer à tout prix parti de leur pouvoir éphémère. On doit même s'étonner que, sous l'avilissement d'une pareille position, ils aient pu encore doter parfois ce triste pays d'une de ces institutions vitales qui ont honoré la mémoire de quelques-uns d'entre eux. Mais, à part ces rares bienfaits, leur autorité absolue n'était tempérée que par l'influence de la participation des boyards aux affaires: contre-poids impuissant, car, presque toujours, ceux-ci, pour quelque part dans le désordre des largesses, se faisaient les instruments dociles de la volonté du prince.

Voici quelle était la forme du gouvernement : un vestiar, ou ministre des finances, cumulait les affaires

financières avec l'administration du département de l'intérieur ; un postelnick était chargé des relations avec les consuls, les pachas et la Porte ; deux administrateurs, imposés conjointement à chaque district, y exerçaient le pouvoir administratif, judiciaire et exécutif. Les procès étaient jugés en dernier ressort par l'assemblée des boyards, présidée souvent par le prince, mais sans aucune forme de procédure. Au reste, rien n'empêchait que ces procès ne fussent indéfiniment remis en cause à chaque changement de ghospodar. La manière expéditive de vider les affaires, soit administratives, soit judiciaires, n'impliquant ni règles ni formalités spéciales, il n'y avait, à proprement parler, ni archives, ni dossiers, ni chancelleries.

Des impôts vexatoires se déguisaient sous mille formes; d'abord la somme totale de la capitation était répartie sur les districts selon leur population, après quoi les administrateurs de chaque district en faisaient à leur gré la sous-répartition entre les communes. Une seconde redevance directe, sous le nom de *rassoures*, était destinée à subvenir aux émoluments des employés. Les contribuables étaient, de plus, soumis à des droits indirects, désignés sous la dénomination de *rassoumates :* c'étaient des taxes sur les ruches, sur les moutons, les porcs, le tabac et les vignes. Le roulage, le pesage, les distilleries, étaient également assujettis à des contributions spéciales ; et, cependant, comme pour insulter aux contribuables écrasés, quelques localités jouissaient de droits exceptionnels, reconnus par le temps, s'ils n'étaient pas justifiés.

Les tableaux suivants donnent une idée de l'état financier du pays à cette époque désastreuse.

REVENUS ET DÉPENSES DE LA PRINCIPAUTÉ DE MOLDAVIE, POUR L'ANNÉE 1827, AVANT L'ENTRÉE DES TROUPES RUSSES.

REVENUS.

	Piastres	Asp.	Piastres	Asp.
Impôt sur les villageois contribuables	984,386	60		
Sur les maziles et rouptaches	73,741	»		
Sur les cabarets et boutiques	112,000	»		
Sur les patentés	51,592	»		
Sur les cabaretiers	18,190	»		
Rouptes de la vestiarie	38,036	»		
Étrangers patentés	18,074	»		
	1,296,019	60	1,296,019	60
Revenu présumé des salines			212,060	»
Revenu du district de Botochani, qui était perçu par la princesse			56,800	»
Contribution dite rassoures			741,829	87
Revenu présumé des postes			300,739	»
Droit sur les brebis	87,905	»		
— sur les ruches et porcs	87,470	»		
— sur les vignes	300,000	»	758,110	»
Douanes	208,950	»		
Droit sur les distilleries	73,785	»		
			3,365,558	27

DÉPENSES.

	Piastres	Asp.
Partie de l'impôt donnée chaque année à la caisse des rassoures	23,000	»
Revenus de Botochani perçu par la princesse	56,800	»
Reliquat du revenu dit gragedika de l'année 1827, qu'on a trouvé dans l'année 1828, et qu'on a perçu après l'entrée des troupes russes	40,237	27
Appointements payés par la caisse des rassoures	1,079,518	81
Pour la poste	300,739	»
Argent donné par ordre du prince d'après ses billets, c'est-à-dire, excédant retiré par le prince ou employé d'après ses ordres	1,865,263	39
	3,365,558	27

REDEVANCES EXIGÉES DE CHAQUE VILLAGEOIS JUSQU'A L'ANNÉE 1827.

	Piast.	Asp.
Impôt qui se payait en quatre trimestres	12	»
Rassoures	4	60
Contribution pour l'entretien des postes	4	»
Gragedika et rassoumates	7	90
Rassoumates	7	»
Dépenses pour les amendes dites tribotés, etc	3	»
Corvées, évaluées approximativement	40	
	78	30

La perception de contributions aussi compliquées donnait lieu, on le croira sans peine, à une foule d'abus, car le produit des impôts entrait dans la caisse du prince, qui n'en rendait compte à personne. En outre, le paysan était tenu à des prestations en nature, à des réquisitions pour les relais de postes, pour les écuries du prince; enfin à toute corvée qu'il plaisait au plus infime agent de lui imposer.

Le sort du contribuable, dont cette nomenclature, d'ailleurs incomplète, peut donner une idée, était aggravé par des exemptions et des immunités accordées à plusieurs classes d'habitants, et par des priviléges cumulés en faveur des familles de boyards influents. Ces immunités injustes atteignaient un chiffre assez imposant pour qu'il soit intéressant d'en exposer le tableau, aujourd'hui qu'un tel régime n'est plus qu'un souvenir historique.

Les classes qui jouissaient de l'exemption des taxes sous le régime des princes grecs étaient nombreuses; il suffisait qu'un membre d'une famille fût compris dans l'une des branches de service que nous allons énumérer, pour que la famille entière fût affranchie. Chaque district comptait ainsi d'amples catégories d'exemptés. L'impôt n'atteignait jamais les familles des gens attachés à quelque titre que ce fût :

A l'ispravnitzie du district;
A la vestiarie;
Aux capitaineries;
Au service de la hetmanie;
Au service à cheval de la police;
Au service des salines;
Au service des postes;
Les gardes des frontières;
Les fournisseurs de bois;
Les charbonniers;
Les postillons;

Le district de Yassy et l'administration de la ville portaient encore plus loin le privilége des immunités. Outre les classes ci-dessus spécifiées, l'exemption s'étendait à Yassy :

Aux employés des chancelleries ;
Aux employés du divan ;
Aux gardes du Pruth ;
Aux pompiers ;
Aux porteurs d'eau ;
Aux surveillants des fontaines ;
Aux courriers ;
Aux gens du service de salubrité ;
Aux voituriers de la cour ;
Aux hommes de peine de la cour ;
Aux manouvriers ;
Aux employés des douanes ;
Aux menuisiers ;
Aux maçons.

Il résultait de cette imprévoyante et inique distinction accordée à de minces services, que la masse laborieuse du peuple était inhumainement opprimée, tandis que dans les seize districts le nombre des familles affranchies s'élevait à 7,985 ; c'est-à-dire, en adoptant le chiffre 5 comme moyenne pour une famille, à 39,925 individus, placés ainsi dans la classe privilégiée, aux dépens des laboureurs. Mais ce n'était pas tout.

Indépendamment de ces priviléges déjà si exorbitants, il était passé en usage que chaque boyard eût le droit d'exempter de toute taxe un nombre d'individus proportionné au rang dont il était revêtu. Ces malheureux privilégiés étaient nommés *socotelniks*, et distribués de la manière indiquée ci-après :

RANGS DIVERS DES BOYARDS.	Nombre d'exemptes dévolu à chaque rang d'après l'ancien régime	RANGS DIVERS DES BOYARDS.	NOMBRE des Exemptes
Grands Logothètes		Serdars	14
Vorniks		Stolniks	12
Hetmans	80	Medelnitzers	9
Vestiars		Clouteheres	8
Postelniks		Souldiers	6
Agas	40	Pilars	5
Spathars		Chatrars	5
Banos	25	Giknitzers	4
Comisses	22	2emes spatars	8
Caminars	20	3emes vestiars	8
Paharniks	16		

N. B. Des socotelniks étaient aussi accordés à la métropole, aux évêchés et à quelques personnes de distinction.

Ainsi accablé de redevances et de corvées, tiraillé de toutes parts, en butte à la fois aux avanies des Turcs, aux ravages de la peste, aux réquisitions du gouvernement, aux exigences des propriétaires, le paysan moldave était privé même de l'espérance, la dernière fortune du misérable; la propriété, cette sauve-garde des nations, était mobile et incertaine; la perpétuité des procès entretenait dans les relations civiles un état d'hostilité permanent. L'inconstance des gouvernements, l'incertitude de l'avenir, excluaient toute entreprise utile et durable. L'intelligence restait abrutie, l'industrie étouffée, le commerce comprimé; et ainsi, pendant que tous ses voisins allaient en avant, cette pauvre terre moldave restait immobile dans sa misère et son esclavage.

A la fin le traité d'Andrinople vint mettre un terme à ces maux; les principes fondamentaux stipulés dans

cette heureuse trève, dont les conséquences devaient être immenses en ce qui concerne la Moldavie, sont aussi bien que pour la Valachie : le choix des ghospodars indigènes nommés à vie; l'abandon des forteresses occupées jusque là par les Turcs sur la rive gauche du Danube; la restitution aux propriétaires légitimes du territoire enclavé dans le rayon des susdites forteresses; la suppression de toute garde turque; l'abolition des fournitures à prix imposé; la défense à tout mahométan de séjourner sur le territoire moldave; l'établissement d'une quarantaine sur le Danube; l'institution d'une milice armée; enfin l'adoption d'un règlement organique, basé sur les principes d'une administration intérieure indépendante.

Ce règlement organique voté, par l'assemblée des boyards, devint le dépôt où les garanties de la nationalité moldave furent coordonnées et reçurent l'extension requise; l'administration à jamais révérée du général Kisseleff, ce génie tutélaire des principautés, en rendit bientôt l'application possible, et les gouvernements continuent aujourd'hui à marcher selon ses sages traditions.

Nous exposerons en peu de mots le mécanisme et les effets de ce nouveau gouvernement.

Le régime réglementaire dont les traités ont doté les principautés peut être résumé ainsi qu'il suit :

Les pouvoirs administratif et judiciaire sont séparés. La partie administrative est confiée à un conseil composé du logothète, chef du département de l'intérieur, du vestiar ou chef du département des

finances, et du postelnik ou secrétaire d'état chargé des relations étrangères.

La direction de la partie judiciaire est dévolue au logothète du département de la justice.

Le hetman est le chef de la milice.

Le logothète de l'intérieur concentre dans ses attributions tout ce qui a rapport à l'administration proprement dite : la police, les municipalités, les mesures destinées à assurer la subsistance publique; la surveillance des quarantaines, l'entretien des voies de communication et les actes de l'état civil sont de son ressort.

Dans les attributions du vestiar sont placés la perception de l'impôt, la comptabilité, les fermes publiques et le développement du commerce en général.

Le postelnik correspond avec les agents consulaires; il dirige tout ce qui a rapport aux intérêts des sujets étrangers; c'est à lui qu'appartient la rédaction des actes émanés du prince et de ceux du conseil.

Le conseil se réunit à des jours fixes pour vaquer aux affaires de l'administration.

Le logothète de la justice est le surveillant de la partie judiciaire. C'est par son organe que le prince communique avec les tribunaux, et réciproquement; il soumet au prince ses observations sur les vices de formes, s'il y a lieu, ainsi que les jugements rendus en dernier ressort, qui doivent être revêtus de l'approbation du souverain.

Ces dispositions fondamentales ont nécessité une

foule d'institutions importantes dont les principales vont être énumérées.

Les districts, autrefois au nombre de seize, furent réduits à treize avec une nouvelle circonscription plus judicieuse. Chaque district est gouverné par un administrateur nommé *ispravnik*, qui reçoit des membres du conseil des ordres en ce qui concerne les attributions respectives de chacun. Un percepteur y réside dans les intérêts du trésor public, et un tribunal de première instance y est établi. Chaque district est divisé en plusieurs arrondissements, cinq ou six d'ordinaire; et un fonctionnaire subalterne est préposé à chaque arrondissement sous le nom de surveillant.

La police de l'intérieur est exercée par un corps de gendarmes créé depuis l'introduction du règlement, sous le nom de *stougitors* : ils sont au nombre de 1,200, dont 266 sont attachés à la police de la ville de Yassy et au service des différents ministères, et 934 sont distribués dans les districts, sous les ordres des ispravniks et des surveillants; leur entretien est en grande partie à la charge des communes.

La police de la ville de Yassy a été organisée sur un pied plus régulier : un commissaire surveille chacune des quatre sections de la ville, et il a sous ses ordres trois employés subalternes. Grâce aux revenus de la municipalité, une compagnie de 100 pompiers a été formée, et cette utile institution n'a cessé jusqu'ici de donner des preuves de discipline et de courage.

Depuis l'organisation des stougitors, le brigandage

à main armée, ce fléau dont nous n'avions pas parlé, a cessé d'infester les campagnes. La plupart des brigands étaient des étrangers, tels que des Albanais, des Serviens, des Transilvaniens. Les gens du peuple, en Moldavie, se livrent le plus communément à des vols domestiques ou à des vols de bestiaux ; au surplus, la statistique des crimes et délits, dont on aura une idée par le tableau ci-après, parle assez haut en faveur de la moralité du peuple moldave.

TABLEAU COMPARATIF DES DÉLITS ET CRIMES.

Année	1852.	1853.	1854.	1855	1856.	1857.	1858.
Reste des condamnés de l'année précédente	75	60	168	182	84	»	48
Malfaiteurs arrêtés dans le courant de l'année	524	505	507	455	286	186	232
	599	565	675	637	370	186	280
Condamnés à la peine capitale	»	»	1	10	5	»	»
aux travaux des salines	124	112	155	36	19	»	18
aux travaux publics	76	95	104	70	»	»	57
à la déportation	»	25	62	27	»	»	7
à la réclusion dans des monastères	4	5	9	7	»	»	6
à la simple détention	»	»	»	6	»	»	»
Élargis sous caution	195	164	180	227	»	»	»
Acquittés	»	»	»	108	»	»	106
Décédés	»	»	4	42	»	»	8

Chaque chef-lieu de district possède, à cette heure, une maison de détention ; mais la prison centrale est établie dans une vaste maison à Yassy, où réside aussi le tribunal criminel. Dans les temps les plus féconds en brigandages, le nombre des détenus n'avait jamais dépassé 200, comme aussi il n'avait jamais baissé au-dessous de 100. Grâce au nou-

veau régime, ce nombre est réduit de 30 à 60. Les fonds affectés à l'entretien de cette prison sont de 30.000 piastres par an.

Une autre prison aux mines, et deux maisons de détention préventive à Yassy, complètent le système d'incarcération, qui est représenté en Moldavie par dix-sept maisons pénales.

Une des plus belles institutions dont le régime réglementaire ait doté la Moldavie, est sans contredit celle des municipalités. Le nombre en fut d'abord limité à six villes principales; mais bientôt d'autres villes réclamèrent le même bienfait. Actuellement Yassy, Galatz, Fokschany, Birlatou, Botochani, Bakeou et Tirgou-Fourmosse participent à cette institution. Les conseils municipaux sont élus chaque année par les principaux habitants de chaque ville. Les revenus des communes consistent pour la plupart en un octroi sur les boissons et sur le tabac. Ces revenus, dont nous donnons ici un tableau comparatif, secondèrent très-efficacement le mouvement progressif et les améliorations qui étaient pour la ville une nécessité. L'éclairage des rues le soir, les moyens préservatifs contre l'incendie, la confection de quelques chaussées, la construction de plusieurs ponts en pierres, sont autant d'améliorations qui n'auraient jamais pu être entreprises sans les revenus municipaux.

ÉTAT PROGRESSIF DES REVENUS ET DES DÉPENSES DES MUNICIPALITÉS.

	Année 1833.		Année 1834.		Année 1835.		Année 1836.		Année 1837.	
	Revenus.	Dépenses.	Revenus.	Dépenses.	Revenus.	Dépenses.	Revenus.	Dépenses.	Revenus.	Dépenses.
	piastres.	piastres.	piastres.	piastres.	piastres.	piastres.	piastres.	piastres.	piastres.	piastres.
Botochani................	53,551	48,447	56,622	39,219	65,131	46,525	80,319	42,516	120,001	47,432
Romano.	28,172	19,689	51,554	20,587	28,428	28,424	17,465	18,827	26,406	25,384
Fokschani................	37,147	38,521	44,967	42,186	55,624	45,999	54,224	36,595	68,927	52,739
Galatz....................	84,535	59,570	97,861	81,679	75,906	48,402	90,526	55,061	115,037	59,686
Birlatou..................	25,555	15,735	30,844	22,065	55,501	25,604	27,957	14,945	51,959	21,174
Yassy.......	202,914	241,148	206,564	255,208	506,925	574,769	555,219	284,558	456,024	424,423

Nous rappellerons ici que la piastre, unité monétaire de Moldavie, équivaut, taux moyen, comme en Valachie, à 0 fr. 36,74 de France. Nous avons exposé, dans le précédent chapitre, les éléments dont nous avons déduit ce résultat.

La Moldavie étant jusqu'ici un pays purement agricole, la prospérité publique doit dépendre surtout de l'abondance et de la bonne qualité des récoltes. La disette qui s'est fait sentir de 1831 à 1835, en démontrant la nécessité de mesures réglementaires sur les approvisionnements, a dirigé l'attention du gouvernement sur les produits agricoles; en sorte que, par une heureuse compensation, ce fléau a puissamment contribué à développer la culture des céréales. L'abondance étant bientôt survenue, les prix ont baissé au dixième de leur quotité précédente; mais ce qui servira désormais à assurer la subsistance des communes et à les préserver de l'énorme cherté à laquelle s'élevaient les grains dans les années de disette, c'est l'établissement des magasins de réserve. Chaque commune possède sa réserve, chaque villageois est tenu de verser dans ce magasin, aussitôt après la récolte, cinq boisseaux de maïs, et de s'abstenir d'y toucher avant trois années révolues. Ce terme expiré, il est permis aux paysans de reprendre le dépôt fait quatre ans auparavant; de cette manière, le magasin se trouve toujours contenir une quantité égale à trois années de dépôt. Voilà comment, par cette heureuse précaution, la subsistance publique se trouve assurée contre une disette inopinée, et contre un renchérissement exorbitant des produits.

Nous donnons place ici à un aperçu comparatif des semailles faites dans la principauté à deux époques choisies, pour faire ressortir les bienfaits du régime d'amélioration. Nous y avons ajouté quelques-unes

des notions existant en Moldavie, relativement à la quantité des produits qu'on obtient communément en agriculture.

CÉRÉALES SEMÉES.

	En 1832.	En 1833.	OBSERVATION.
	hectol.	hectol.	Les éléments de ce tableau ont été recueillis avec la mesure moldave nommée *kilo* : on les a convertis en mesures décimales françaises, en admettant que le kilo moldave équivaut à 2 1/2 tchetverts russes ou à 5 1/4 hectolitres.
Froment et seigle...	137,634	343,156	
Orge et avoine.....	90,568	145,346	
Maïs...............	120,299	155,794	
Millet.............	3,869	5,885	
Blé sarrasin........	4,956	19,472	
Pommes de terre...	31,762	66,665	

En tenant compte du produit moyen des diverses qualités du sol moldave, on peut évaluer ainsi qu'il suit les récoltes obtenues pendant ces deux années :

CÉRÉALES RÉCOLTÉES.

	En 1832.	En 1833.	OBSERVATION.
	hectol.	hectol.	On a admis les produits moyens suivants :
Froment et seigle...	1,238,706	3,088,404	Froment et seigle... 9 pour 1
Orge et avoine.....	905,680	1,453,460	Orge et avoine..... 10 — 1
Maïs...............	4,811,960	6,231,760	Maïs............... 40 — »
Millet.............	154,760	235,400	Millet............. 40 — »
Blé sarrasin........	173,460	681,520	Blé sarrasin....... 35 — »
Pommes de terre...	317,620	666,650	Pommes de terre . 100 — »

L'établissement d'une quarantaine sur le Danube

est aussi un des bienfaits les plus remarquables du nouvel état de choses. A plusieurs reprises, le fléau de la contagion est venu s'arrêter contre cette digue vigilante. La quarantaine est établie à Galatz ; elle est confiée à la garde de la milice, et relève d'un comité sanitaire composé de l'inspecteur-général des lazarets des deux principautés, du chef du département de l'intérieur, de l'hetman, et du médecin en chef.

L'organisation du service public médical, dont le comité de santé a l'inspection, comprend : un médecin en chef, quatre médecins ayant chacun dans sa pratique une des sections de la ville de Yassy, un médecin à l'hôpital de Saint-Spiridon, et quelques chirurgiens subalternes; en outre, il y a des médecins employés par le gouvernement dans les principales villes des districts, et qui, dans leur cercle de surveillance respective, embrassent tout le pays.

L'établissement et la réparation des chemins publics sont à la charge des communes, moyennant une rétribution fixe. La somme affectée à cet objet est de 75,000 piastres; on comprend combien elle est encore insuffisante, puisque l'état du sol en Moldavie exigerait, pour avoir de véritables chemins, l'emploi de systèmes qui doivent être fort dispendieux. La somme allouée permet seulement de réparer les routes aux abords des villes et des villages, et encore, dans la saison pluvieuse, ferait-on pour cela de vains efforts.

Une allocation annuelle de 125,000 piastres est destinée au pavage de la ville de Yassy ; mais cette

somme n'étant pas suffisante pour refaire à neuf le pavé, les propriétaires des maisons situées sur les rues sont tenus d'y contribuer pendant sept ans, d'après la proportion d'étendue qu'occupe leur propriété sur la rue désignée pour être pavée.

Avant l'introduction de ce règlement organique, qui devait donner une vie nouvelle à ces contrées, les principaux établissements d'utilité publique, privés par le malheur des temps de ressources permanentes et suffisantes, étaient abandonnés à toutes sortes de hasards malheureux; leur insuffisance les rendait presque inutiles. Le règlement pourvut à la dotation de ces diverses branches de l'administration publique et leur assigna un revenu fixe et certain. Ces dotations sont désignées sous le nom de caisses de bienfaisance; elles sont au nombre de quatre, et chacune d'elles est administrée par trois ou quatre boyards nommés par le prince, auxquels on donne le titre de curateurs.

La réunion des curateurs, présidée par le métropolitain, forme le conseil des caisses de bienfaisance.

La première des caisses est celle des Écoles; elle a quatre curateurs, et ses revenus atteignent 400,000 piastres; elle subvient à l'enseignement public, dont voici l'état comparatif:

EXTERNES AUX ÉCOLES DE	EN 1832.	EN 1834.	EN 1838.
Yassy	225	515	472
Fokschani	33	68	93
Birlatou	60	100	66
Galatz	44	61	85
Houche	45	58	80
Romano	32	121	37
Botochani	67	62	103
	506	985	936
POUR LA VILLE DE YASSY.			
Boursiers au collége	25	50	64
Pensionnaires	»	24	50
Institut de jeunes filles	»	70	72
École de la ville	»	»	66
Total des Écoliers	531	1,129	1,188

La seconde caisse de bienfaisance est celle de l'hôpital entretenu dans le monastère de Saint-Spiridon. Cet établissement jouit d'un revenu spécial ; il est administré par trois curateurs, et il suffit à 200 malades.

La caisse des aumônes est dirigée par le métropolitain. Elle est dotée par la vestiarie d'un revenu de 72,000 piastres.

Enfin, la caisse des eaux est destinée à réparer les aqueducs et les fontaines ; pour le moment elle n'a point de curateurs, car les réparations sont faites à

l'entreprise, moyennant 50,000 piastres par an, qui forment la dotation de cette caisse.

La réunion des curateurs des caisses compose, comme il a été dit, le comité central, qui a pour but de contrôler les recettes et dépenses de chacune de ces mêmes caisses, de proposer les mesures générales d'économie et d'amélioration, de veiller enfin au maintien et à l'observation des statuts qui règlent l'existence des caisses d'utilité publique. Le chef du département de l'intérieur est l'organe des relations du comité central, soit avec le prince, soit avec l'assemblée générale.

Le mode d'imposition et la nature de l'impôt ont changé radicalement par suite de l'introduction du règlement. Toutes les anciennes redevances, prestations en nature et corvées, ont été abolies simultanément et remplacées par un impôt unique de 30 piastres par famille, et par un droit de patente sur les négociants et les artisans, qui varie de 60 à 240 piastres. Pour assurer la perception de cet impôt, le règlement prescrit qu'il sera fait tous les sept ans un recensement des diverses classes de contribuables, et que, pendant la période septennale, tout accroissement ou toute diminution du nombre des habitants d'une commune sera à l'avantage ou à la charge de cette même commune. Ainsi, le premier recensement eut lieu pendant l'année 1831, et le second a été fait pendant l'année 1837. La somme imputée à chaque commune, d'après le nombre des familles porté sur son cadastre, étant fixée invariablement, la perception se fait par

la commune même, moyennant une cotisation proportionnée au nombre de bestiaux que possède chaque famille.

Chaque commune possède, en outre, une caisse communale, dans laquelle toute famille est tenue de verser un dixième de la capitation ou trois piastres par an; au moyen de cette contribution la commune subvient aux frais de perception, ainsi qu'au déficit causé par les morts ou par les absents.

Le revenu et les dépenses de l'état, rapportés plus loin, seront l'objet d'un tableau spécial. La comptabilité est organisée de la façon suivante : le vestiar présente à la fin de chaque mois au conseil administratif un état général de ses recettes et de ses dépenses. Ce relevé est renvoyé au contrôle qui, après examen, le soumet au conseil et l'accompagne de ses observations, s'il y a lieu : après quoi, l'ensemble de cet examen est présenté à l'assemblée générale pour y subir une révision définitive.

Les droits et les devoirs réciproques des propriétaires fonciers et des cultivateurs ont été réglés par une loi; le but de cette loi fut d'abord de fixer les relations des propriétaires avec les paysans sur les bases d'une juste réciprocité, et ensuite de reconnaître au villageois, naguère attaché à la glèbe, le droit de transférer son domicile d'un lieu à un autre, d'après ses intérêts particuliers. Cette liberté de porter ses pénates aux lieux de son adoption fut sans doute un grand bienfait pour le peuple moldave. Ainsi, d'après la loi, le villageois jouit

d'un emplacement de 10 pragines ou 360 toises carrées pour sa maison et son jardin potager, d'une faltoche et demie ou 4,320 toises carrées de terre labourable, de 40 pragines ou 1,440 toises carrées de prairie, de 20 pragines ou 720 toises carrées de pâturage ; en outre, tout paysan reçoit, pour chaque paire de bœufs dont il se sert pour son travail, 60 pragines ou 2,160 toises carrées de prairie et autant de pâturage, en sus des portions fixées ci-dessus (1). En retour de tous ces avantages et de ce terrain si facilement gagné, ce paysan est tenu de donner, chaque année, à son propriétaire, 12 journées de son travail ; de faire un transport de 8 à 16 heures, ou deux transports à la distance de une heure à huit heures. Chaque paysan fournit encore annuellement quatre jours de travail ; mais, cette fois, sur ses propriétés mêmes, et, par conséquent, il profite de ce labeur. Telles sont les principales dispositions de cette loi tutélaire, dont bien des villageois se contenteraient dans des contrées qui passent pour plus avancées. Cependant, par extension de cette loi, il arrive souvent que des propriétaires ajoutent ou retranchent d'autres conventions, de concert avec leurs fermiers, et ces conventions ont force de loi.

Avant de parler de la milice et de la partie judi-

(1) En supposant que la toise de Moldavie soit, comme la toise russe, à peu près égale à deux mètres, on trouve qu'un paysan qui possède une paire de bœufs dispose d'une surface de terrain équivalant à 450 hectares.

ciaire, il est essentiel de donner une idée d'une des institutions fondamentales du régime réglementaire, savoir, de l'assemblée générale ordinaire.

Cette assemblée est composée :

Du métropolitain qui la préside ;

Des deux évêques diocésains de Romano et de Houche ;

De seize boyards pris dans les différents degrés, depuis celui de *logothète* jusqu'à celui de *bano* inclusivement ; ces magistrats doivent être nés dans le pays, âgés de trente ans au moins, et domiciliés dans la ville de Yassy : ces qualités sont requises pour les boyards électeurs et éligibles de la capitale.

Elle se compose aussi de treize députés des districts, choisis parmi les propriétaires fonciers des districts respectifs, boyards, et fils de boyards, âgés au moins de trente ans. Mais les électeurs des districts ne sont pas tenus d'avoir plus de vingt-cinq ans.

Le métropolitain et les deux évêques sont de droit membres de l'assemblée ; les seize boyards de Yassy sont nommés par les électeurs de la capitale ; les treize boyards des districts par ceux de chaque district. L'assemblée, ainsi composée, dure cinq ans : elle est convoquée le premier décembre de chaque année pour prendre connaissance des comptes de la vestiarie et de ceux des caisses de bienfaisance ; pour procéder à l'adjudication des fermes publiques, et pour participer aux mesures générales qui dépassent les bornes d'une ordonnance administrative. La

durée légale de la session est de deux mois, mais elle se prolonge ordinairement au-delà de ce terme. Le prince lui-même déclare, par un message, que l'assemblée est ouverte ou qu'elle est fermée.

L'organisation d'une milice disciplinée date aussi de la mise à exécution du règlement; cette milice est formée par recrutement et par enrôlement volontaire; elle est commandée par le hetman assisté d'un état-major; elle se compose d'un régiment, moitié infanterie, moitié cavalerie; ce régiment, dans l'état actuel de la milice, se forme d'un bataillon et d'un escadron; un officier supérieur marche en tête; le bataillon obéit à un major, l'escadron à un capitaine. La milice coûte à l'état, chaque année, 650,000 piastres; et dans ce compte n'est pas compris l'état-major du prince, qui absorbe 80,000 piastres. Une partie de la milice reste en garnison à Yassy; mais le plus grand nombre de ces soldats est préposé au cordon sanitaire du Danube et des principaux points des frontières de la Moldavie. Un détachement est destiné à garder les mines de sel dans lesquelles travaillent les repris de justice.

L'administration de la justice a été organisée sur un pied tout nouveau. Des tribunaux de première instance ont été établis dans tous les chefs-lieux des districts; deux cours d'appel, un tribunal criminel, l'ont été à Yassy, et un tribunal de commerce à Galatz: enfin, sous le nom du divan princier, une cour suprême juge en dernier ressort. Les tribunaux des districts connaissent de toutes les affaires civiles, com-

merciales et criminelles; leur compétence s'arrête à la valeur de 1,500 piastres, sauf l'appel, moyennant une caution de 20 pour cent. La compétence des divans d'appel et du tribunal de commerce se borne à la valeur de 20,000 piastres, sauf aussi l'appel, et moyennant caution. La caution est également exigée, quelle que soit l'importance de la cause, toutes les fois que l'arrêté du divan d'appel est conforme à celui du tribunal de première instance. Le divan princier ou l'instance supérieure prononce sans appel; ses arrêts sont confirmés par le prince qui le préside, ou qui se fait remplacer par un délégué.

Avec cette nouvelle combinaison dans l'administration de la justice, le règlement a prescrit des formes de procédure dont on n'avait auparavant aucune idée. Par ce moyen, aussi raisonnable qu'expéditif, on est parvenu à mettre un peu d'ordre et de lumière dans cet amas de procès sans fin, que semblait éterniser l'incurie des gouvernements précédents.

Telles sont les principales réformes opérées en 1832; elles embrassent, comme on le voit, la totalité des rapports entre le gouvernement et ses administrés; elles ont été pour la Moldavie une ère toute nouvelle de prospérité.

Ce fut dans le courant de 1834 que le gouvernement provisoire russe fut remplacé par un prince indigène. Deux années avaient suffi au général Kisseleff pour faire comprendre et goûter à la fois aux habitants de ce pays les heureux résultats de la réforme à laquelle il avait présidé, pour développer dans toutes

leurs conséquences les principes d'ordre et de légalité qui ont été substitués à l'arbitraire et aux abus de l'ancien régime. Aussi cet homme, heureux autant que sage, put-il voir, avant son départ, son œuvre bénie par les deux principautés, et le bien-être public assuré par les garanties dont il a su l'entourer; il laissait en partant, c'étaient là de nobles adieux, la vestiarie, les caisses publiques et les municipalités dans l'état le plus florissant. La milice, dont l'origine ne datait que de trois ans, semblait démentir sa récente organisation par sa discipline et sa belle tenue; la quarantaine, servie et défendue avec zèle et probité, pouvait déjà se mettre au niveau des plus anciens établissements de ce genre. Le commerce, affranchi de toute entrave, avait pris un essor inconnu, et déjà les capitaux, employés à des entreprises utiles, imprimaient un accroissement sensible aux richesses du pays. Il est vrai de dire que plusieurs éléments de la prospérité, dont le régime réglementaire a doté la Moldavie, n'ont porté leurs fruits que plus tard : le temps seul est l'arbitre des institutions nouvelles.

Ce que le général Kisseleff avait semé de principes d'ordre et de prospérité, son successeur le devait recueillir à mesure que les ressources naissantes de ce gouvernement régénéré lui viendraient en aide : et, en effet, chaque année un progrès certain est signalé dans les rapports du gouvernement à l'assemblée des boyards.

Les produits de l'agriculture, si abondants que malgré l'exportation la plus active il arrivait souvent

qu'on ne pouvait les consommer tous, commencent à céder la place à d'autres industries qui ranimeront le commerce intérieur, menacé de stagnation.

L'année 1837 surtout, animée d'une activité incroyable, a vu naître en même temps l'exploitation la plus large des terres labourables, l'amélioration des bêtes à cornes, l'introduction des moutons mérinos, et enfin, l'essai timide encore de plusieurs petites fabriques de papeterie, de faïence, etc.

Le relevé suivant des exportations et des importations, bien qu'il ne puisse être considéré que comme extrêmement incomplet, sert à témoigner des progrès de cette laborieuse activité :

	Exportations.	Importations.
En 1832	11,862,430 piast.	13,612,947 piast.
1833	12,262,356	18,307,732
1834	12,386,104	14,515,117
1835	13,271,497	11,812,518
1836	18,953,772	14,217,393
1837	17,353,611	10,878,021

L'accroissement progressif du revenu de l'adjudication des douanes, du droit d'exportation sur le bétail ainsi que sur les céréales, présente un rapport naturel avec les progrès du commerce. Les districts situés près de Galatz exportent principalement des céréales, du suif, des peaux, de la cire et des vins; ceux qui avoisinent la frontière d'Autriche font le commerce du bétail; ils occupent de nombreuses fabriques d'eaux-de-vie dont le résidu sert encore à

engraisser les bœufs qu'ils exportent. On peut dire sans crainte d'exagération qu'il sort annuellement de la Moldavie cinquante à soixante mille têtes de gros bétail. En un mot, le produit de ce sol fertile, comparé au prix d'achat du fonds, peut être évalué, dans l'état actuel des choses, à 7 ou 8 pour cent.

Cet exposé ne saurait être mieux terminé que par l'état comparatif des revenus et des dépenses de la principauté, à des époques données, et enfin par le tableau du recensement septennal, opéré en vertu de la loi, et sur lequel vont être fondées les nouvelles ressources de l'état.

TABLEAU COMPARATIF de l'état des revenus de la principauté de Moldavie en 1834 et en 1839.

	BUDGET DE 1834.	BUDGET DE 1839
	piastres.	piastres.
Capitation des villageois		
— des gens sans domicile fixe		
— des maziles et rouptaches		
— des étrangers patentés	5,259,275	6,161,985
— des juifs cabaretiers et autres		
— des négociants et artisans patentés		
— des Tsiganes de l'état		
Ferme des salines	850,000	765,000
— des douanes	486,990	898,428
— du droit d'exportation des bestiaux	522,717	567,000
Sur les étrangers	60,000	20,000
Subvention des monastères, pr mém. 450,000.	»	»
Subvention de la métropole et des évêchés	60,000	60,000
Produit des passe-ports	12,000	12,000
Produit du droit d'exportation de suif	10,500	7,843
	7,041,482	8,491,956

DÉPENSES.

	BUDGET DE 1834.	BUDGET DE 1838.
	piastres	piastres.
Tribut à la Porte..................	»	740,000
Liste civile du prince.................	800,000	1,200,000
Traitement des employés et fonctionnaires publics..................	1,962,668	2,152,256
Traitement de l'agent à Constantinople......	60,000	80 000
Pour loyers..................	50,000	60,000
Chauffage et éclairage des bureaux...........	60,000	60,000
Entretien des stougitors au service des départements et des tribunaux..................	538,700	527,570
Entretien de la milice..................	650,000	730,000
Entretien de la quarantaine..................	100,000	120,000
Entretien des postes..................	442,000	442,000
Frais de poste pour le service public........	85,000	75,000
Indemnité des socotelniks et pensions.......	1,000,000	1,000,000
Réparation des chemins publics............	25,000	75,000
Entretien des écoles..................	200,000	200,000
Entretien du séminaire..................	60,000	60,000
Pour le pavé de la ville de Yassy...........	125,000	125,000
Entretien du service médical..............	80,000	100,000
Entretien des détenus..................	30,000	30,000
Entretien des eaux et fontaines............	30,000	50,000
Indemnité de l'hôpital de Saint-Spiridon....	21,000	21,000
Dotation de la caisse des aumônes...........	72,000	72,000
Dépenses extraordinaires..................	80,000	100,000
Frais de recensement..................	»	150,000
	6,491,368	7,949,606 (A)

(A) Le dixième du traitement des employés est également affecté aux écoles, ce qui fait monter à 400,000 piastres le revenu alloué à l'instruction publique.

Un recensement opéré conformément à la loi, à la fin de l'année 1838, peut nous faire apprécier le mouvement qu'a éprouvé la population de la Moldavie durant les six dernières années. Ce relevé est, du reste, insuffisant pour faire connaître le chiffre exact de la population de la principauté; car il ne comprend guère que les familles soumises à l'impôt.

Il est à remarquer qu'en Moldavie, tout comme en Valachie, une partie importante de la population jouit encore, à titres divers, d'une exemption d'impôt, ce qui est souvent d'un résultat assez triste. Nous avons fait connaître à quel point, sous le régime précédent, l'extension abusive de ces immunités s'opposait à la prospérité de ces provinces. Quel domage que tant de sages réformes se soient arrêtées en si bon chemin, et que l'égalité de l'impôt, la seule égalité possible en ce moment, n'ait pas été proclamée dans ces belles provinces! Voici, au reste, une liste des privilégiés :

Les boyards;
Les employés de tout grade;
Le clergé et les desservants des églises;
Les gens au service des boyards;
Les étrangers dont le séjour n'est point autorisé.

D'autres classes jouissent en outre du privilége de conférer, dans certains cas, le droit d'exemption: par exemple, tout propriétaire dont le territoire nourrit moins de deux cents familles, a le droit d'exempter des taxes deux familles sur dix; si la propriété comprend un nombre plus élevé d'habitants, l'exemption ne s'applique alors qu'à un dixième des familles.

Les stougitors, ces gendarmes du pays, font participer à l'exemption chacun trois familles.

Chaque soldat en activité de service exempte de droit une famille.

Enfin, les infirmes et les invalides sont déchargés de toute contribution.

D'où il suit que les classes auxquelles est dévolue la charge des impôts se bornent à celles-ci :

1° Les négociants et artisans patentés, imposés depuis 60 jusqu'à 240 piastres par an ;

2° Les descendants collatéraux des familles privilégiées, qu'on désigne sous le nom de *maziles*, *rouptaches* et *rouptes* de la vestiarie, payant un impôt annuel de 30 piastres ;

3° Les habitants des villages, qui sont taxés à 30 piastres par an, et, en outre, à une cotisation du dixième en faveur de la commune ;

4° Les gens sans domicile fixe, qui fournissent une capitation de 10 piastres ;

5° Les étrangers qui ont fixé leur domicile dans le pays, cotés annuellement à 15 piastres ;

6° Les juifs qui exercent dans les villages le métier de cabaretiers, 60 piastres ;

7° Enfin les Tsiganes de l'état, qui doivent fournir 38 piastres par an.

Ces éléments une fois posés, nous donnons ici le résultat du recensement général des familles contribuables, tel qu'il ressort de l'opération officielle de 1838.

Nom des districts.	Nom du chef-lieu.	Population contribuable des districts
Dorohoi.	Michaïleni.	12,946
Botochany.	Botochani.	18,073
Souczava.	Faltícheni.	11,082
Niamtzo.	Piatre.	15,018
Romano.	Romano.	12,933
Bakéo.	Bakéo.	23 230
Poutna.	Fokschani.	21,746
Tecoutz.	Tecoutz.	14,211
Covourloni.	Galatz.	10,312
Toutova.	Birlatou.	13,881
Vasloui.	Vasloui.	13,768
Fattchi.	Houche.	10,628
Yassy.	Yassy.	22,693
	Total des familles imposées.	200.521

Si l'on adopte le calcul usité en Moldavie, qui porte à cinq le nombre des individus composant une famille, on aura pour représenter la population entière le chiffre de 1,002,605

Toute donnée nous manquant, du reste, pour apprécier le nombre naturellement considérable des individus que la loi en vigueur exempte de la contribution aux charges publiques, nous nous abstiendrons de toute évaluation, d'autant plus que jusqu'à ce jour les documents officiels ne renferment sur ces classes privilégiées aucun aperçu numérique de quelque valeur.

Il résulte toutefois de ces renseignements, très-incomplets, nous le répétons, que la Moldavie, depuis 1832, a vu s'accroître dans une proportion considérable la masse des contribuables : à cette époque le dénombrement donnait 165,685 familles, soit individus. 828,425

Ce qui constate en faveur de l'année 1838, une différence en plus de 174,180

Depuis l'établissement des registres de l'état civil, on a pu relever le nombre des naissances et des décès dans la principauté. Le tableau suivant démontre qu'il existe chaque année un excédant notable en faveur des naissances. Cet excédant présente une moyenne de 9,769 naissances par année, si l'on en excepte l'année 1833, marquée par le passage du choléra. Il n'est pas douteux qu'un régime plus heureux pour le peuple ne soit déjà la cause de cet accroissement de population.

ANNÉES.	NAISSANCES.			MARIAGES.	DÉCÈS.		
	Garçons.	Filles.	Total.		Hommes.	Femmes.	Total
1832	12,809	11,096	23,905	11,012	7,238	6,121	13,359
1833	12,122	10,293	22,415	7,784	11,893	10,768	22,661
1834.	12,725	11,530	24,255	9,038	9,045	8,270	17,315
1835.	13,024	10,712	23,736	7,260	7,497	6,324	13,821
1836.	13,782	11,722	25,504	7,367	6,860	6,046	12,906
1837.	12,601	11,341	23,942	8,909	6,089	5,543	11,632

Nous n'avons aucune observation qui donne lieu de penser que la constitution physique de la Moldavie diffère notablement de celle de la principauté voisine : la même chaîne de montagnes borne, vers l'ouest, les deux contrées ; et si l'on a quelquefois remarqué que l'hiver était plus rigoureux à Yassy qu'à Bukharest, cette différence est justifiée par la position respective en latitude des deux capitales. La Moldavie a éprouvé plus fréquemment les secousses des tremblements de terre qui se font quelquefois sentir dans ces régions.

Les Moldaves sont robustes, sobres, durs au travail, et habitués à supporter les influences des climats les plus opposés; leurs traits diffèrent de ceux du peuple valaque. Leur visage est moins ouvert, et l'habitude qu'ils ont conservée de porter la barbe et les cheveux longs imprime à leur physionomie un aspect presque sauvage, si bien qu'on les prendrait de loin pour ces naïves statues des Sarmates primitifs qui décorent les musées, vestiges héroïques des triomphes de l'ancienne Rome sur les Barbares. Chez les Valaques, au contraire, vous rencontrez un développement plus large de la stature et des beautés de la race humaine. Les Moldaves, comme s'ils avaient gardé plus que leurs voisins les traditions d'une origine nomade, sont plus particulièrement voués aux longs voyages à pied. Réunis en caravanes nombreuses, ils parcourent ainsi des espaces immenses, et vont jusqu'aux fleuves situés à l'orient de la Russie, transporter les denrées qui approvisionnent les villes éparses dans ces vastes plaines. Les Moldaves traversent toutes ces steppes au pas mesuré de leurs bœufs; ils sont quelquefois un mois entier sans approcher d'un toit. Le soir venu, la caravane s'arrête, elle dispose en carré ses nombreux chariots, et laisse ses bœufs blancs paître à l'entour sous la garde de chiens intrépides. Bientôt, au milieu du carré, s'allume le feu du bivouac où les conducteurs apprêtent leur simple repas, après quoi chacun s'endort enveloppé dans de grossières couvertures de feutre. Ces infatigables marcheurs n'en sont pas



Voitures de transport moldaves.



moins d'excellents cavaliers : ils possèdent vers le nord de la principauté une belle race de chevaux d'une plus grande taille que celle des coursiers de la Valachie, et recherchée pour les remontes.

Nous ne pouvons parler ici que de la partie de la population que nous avons vue dans l'un et l'autre pays ; mais, à en croire les voyageurs les mieux instruits et les plus dignes de foi, c'est parmi les montagnards des deux principautés qu'il faut chercher les traits les plus décidés. La contrée élevée est remplie de sites magnifiques, la végétation est abondante, plusieurs accidents naturels rappellent les beautés pittoresques des Alpes et de la Suisse. De tels récits font regretter de n'avoir pas le loisir de poursuivre jusque dans ces montagnes l'examen intéressant de ces contrées, qui méritent à tant d'égards une étude attentive ; mais lorsqu'on traverse, comme nous l'avons fait, la Moldavie en trois jours, et sous des torrents de pluie, on n'est guère disposé à contempler ces paysages attristés.

Les Tsiganes, cette race sans discipline, sont nombreux en Moldavie, et là, tout comme en Valachie, on en tire quelque parti comme domestiques. Outre leur emploi de domestiques, les Tsiganes sont encore cuisiniers, forgerons, ménétriers, trois professions bien opposées, pour lesquelles ils n'ont à redouter aucune concurrence dans ces contrées. Mais quels horribles cuisiniers, rien qu'à les voir ! et, Dieu merci, nous nous en sommes tenus là !

La religion toute extérieure de ces peuples, con-

siste principalement, comme nous l'avons déjà dit, dans l'observance des pratiques commandées par le culte. Ces pratiques, parmi lesquelles l'abstinence joue le premier rôle, sont entièrement d'accord avec la sobriété naturelle aux Moldaves. Leur nourriture habituelle se compose d'une sorte de bouillie qu'ils préparent soit dans un four, soit dans une marmite de fonte. Cette pâtée se nomme *mamalinga*. Mêler du lait à cette préparation, dont la farine de maïs est la base, c'est déjà un indice de luxe. Les plus riches paysans touchent rarement à la viande, et ce n'est guère qu'à la fin d'un long carême qu'ils se permettent ce grand régal.

Il ne nous reste plus, pour terminer ces notes, qu'à dire un mot du langage des peuples des principautés.

La langue est, à très-peu de chose près, la même dans la Moldavie et dans la Valachie. Cet idiome, où l'on retrouve, au milieu de la corruption que les émigrations y ont introduite, des origines latines et slaves, ne possède sa grammaire et ses caractères particuliers que depuis 1735, cette époque remarquable par les tentatives éclairées du prince Constantin Mavrocordato. La langue valaque est donc parlée par le peuple; quant aux boyards, ils ont fait longtemps usage du grec moderne, qui, introduit par les ghospodars venus de Constantinople, était le langage de la cour. Aujourd'hui l'étude de la langue française est devenue générale, et vous ne trouveriez guère de maison distinguée dans laquelle la langue et la littérature françaises ne fussent en honneur. Quelques

mots, que nous transcrivons d'après un bon vocabulaire, donneront une idée des emprunts que la langue valaque a faits à la langue latine, cette grande source à laquelle tant de nations ont puisé :

Avec.	Cum.	Larmes. . . .	Lacrimæ.
Blanc. . . .	Alb.	Lumière. . .	Luminar.
Beau.	Formos.	Mot.	Verba
Bon.	Bounn.	Pêcheur. .	Pescator.
Bœuf. . . .	Boo.	Noir. .	Negro.
Banc.	Scamm.	Parent. . . .	Parinte.
Commencer. .	Incep.	Où.	Undè.
Doigt. . . .	Degete.	Rire.	Ris.
Jour.	Dzio.	Table.	Massa.
Jeu.	Venat.	Verre. . .	Vitric, etc.

Outre ce peu de mots pris au hasard, il en est un grand nombre dans l'idiome des principautés qui ont des rapports de similitude complète avec la langue italienne. Il est juste d'ajouter que ces rapports, qui se retrouvent dans la langue écrite, seraient difficiles à deviner si on les recherchait dans la langue parlée. La prononciation vicieuse du peuple, l'organe guttural et rauque que les Moldaves contractent par l'habitude de vivre en plein air, ne rendent les mots perceptibles qu'à une oreille très-exercée.

C'est à réunir et à coordonner ces notes que nous occupions les loisirs de notre fastidieuse quarantaine. Elles sont le résultat de quelques lectures, de nos propres souvenirs, et surtout des plus généreuses communications : nous le donnons ici, non point comme un précis, même incomplet, de tout ce que comporte

un sujet qui fournirait aisément la matière d'un volume, mais comme un simple récit de nos impressions, pendant un trop court passage. On y verra que, dans notre ardeur de tout apprendre, nous avons été merveilleusement secondés par le mérite et par la complaisance de nos nobles hôtes.

Mais il est temps de franchir tout de bon la frontière, et de revenir à Skoulani, ce village qui, en vertu du traité signé à Bukharest, le 16-28 mai 1812, entre la Russie et la Porte ottomane, est devenu un village russe. Ce traité, comme on le sait, a ajouté à l'empire la longue province bornée à l'est par le Dniester et à l'ouest par le Pruth, qui l'enferment dans leurs cours presque parallèles. Sur la ligne nouvellement adoptée pour les limites, chacune des deux nations a fondé sa quarantaine, destinée à surveiller et à purifier les provenances de la rive droite du Danube. Le lazaret des Moldaves est établi à Galatz, non loin de l'embouchure du Pruth ; les Russes ont placé leur point de surveillance sur la rive gauche du même fleuve, à l'endroit le plus rapproché de la Moldavie, et sur la route, où peut-être les communications entre cette principauté et la Bessarabie auraient besoin de jouir d'une plus grande liberté.

A Dieu ne plaise que nous cherchions à dépeindre dans ces pages les misères et les ennuis de cette captivité si triste qu'on nomme quarantaine ! La seule consolation, c'est le sentiment de cette précieuse obéissance à la loi sans laquelle il n'est pas de société possible. Renfermés dans nos cabanes quand

venait la nuit, nous devenions la proie des millions d'ennemis qui tourmentaient notre sommeil, et qui, par leurs piqûres acérées, nous faisaient sentir toute la dureté de nos grabats de planches. Le jour se traînait lentement, et nous attendions avec une vive impatience le moment où, par une faveur toute spéciale du directeur du lazaret, un bain dans la rivière nous était permis. Alors, environnés de nos gardiens et dans des limites tracées, nous pouvions nous livrer à ce salutaire exercice. Les eaux du Pruth passent pour être très-saines et on leur attribue des qualités hygiéniques, et comme bain et comme breuvage. Nous préférions, nous, le premier de ces emplois au second, car nous trouvions à l'eau de ce fleuve un goût assez prononcé pour en rendre l'usage désagréable.

Une garde veille jour et nuit autour de la clôture en bois qui entoure le lazaret, et les cris de veille que les factionnaires échangent tant que dure l'obscurité, retentissent et se prolongent en échos lugubres peu propres à égayer les pensées du captif. La température si déplorable que nous avions rencontrée dans les principautés ne cessait pas de sévir à Skoulani. Après une matinée brûlante, chaque soir amenait un violent orage. Alors nos cours, nos maisons même devenaient de tristes cloaques que le soleil du lendemain avait peine à sécher. Durant un de ces orages, où les roulements du tonnerre étaient continuels, on nous apprit que la foudre avait frappé le peloton de cosaques qui allait relever les sentinelles. Leurs lon-

gues lances avaient apparemment servi de conducteurs au fluide meurtrier; sur cinq hommes, un seul avait perdu la vie, et les quatre autres étaient restés paralysés d'une partie de leurs membres.

Il ne faut pas perdre de vue que nous étions sur le sol de l'empire, et que, même sur cette frontière éloignée de la capitale, les ordres bienveillants qui devaient nous assurer appui et protection étaient depuis longtemps parvenus. Aussi trouvâmes-nous, de la part des employés, toute l'indulgence qui pouvait s'allier à l'extrême rigueur des règlements. Cette permission de nous baigner qui nous rendait si heureux, nous en avions toute l'obligation à la prévenance du directeur, que le docteur Ellisen, médecin du lazaret, secondait de son mieux dans ses obligeances pour nous. J'avais obtenu aussi la faveur de faire poser devant Raffet, à distance convenable, sous la surveillance des gardiens, ceux de nos tristes compagnons de quarantaine, presque tous juifs ou Arméniens, qui consentaient à servir de modèles à l'artiste. Enfin, le temps s'écoulait. Dans les premiers jours d'août, un envoyé de M. le comte Woronzoff, gouverneur-général de la Nouvelle-Russie, arriva d'Odessa à notre rencontre, en nous témoignant de la part du comte une bienveillance dont une longue correspondance m'avait appris à ne pas douter. Ce jeune homme, l'un des secrétaires de la chancellerie du gouverneur-général d'Odessa, venait se mettre à notre disposition comme notre guide pour le chemin qui nous restait à faire. Le 22 juillet-3 août, nous fûmes mandés de nouveau

au parloir de l'administration, pour y prêter le serment de sortie. Nous jurâmes dans la joie de notre cœur que nous n'avions enfreint aucune des lois sanitaires, et que la peste, que nous n'avions point à notre entrée, ne nous était point survenue. L'Évangile reçut cette parole sacrée, que nous scellâmes d'un baiser sur le livre saint, placé sur la même table qu'un Khoran pour les Turcs et le Livre des Patriarches pour les juifs : simple et touchante leçon de philosophie, qui proclame l'ineffable tolérance de Dieu pour toutes ses créatures, et qui témoigne aussi de la pieuse adresse de la quarantaine, qui sait trouver à chacun un serment selon sa conscience !

Le lendemain, nous avons franchi ce seuil redouté où l'on doit, en arrivant, déposer l'impatience. Des attelages de grands chevaux, réunis quatre de front, emportèrent bientôt les voitures et les joyeux voyageurs, et nous foulâmes, sans y laisser longtemps nos traces, le sol de la Bessarabie. Au sortir du village de Skoulani, dont les larges rues attestent déjà la nationalité, nous commençâmes à parcourir un pays nu et inculte, sillonné par des vallées qui s'abaissent entre de longues collines arrondies comme des dunes successives, et qui s'étendent parallèlement au cours du Pruth. Cette disposition du terrain se remarque pendant environ vingt verstes ou cinq lieues. Au fond de ces vallons, on rencontre d'ordinaire des étangs alimentés par les eaux pluviales; mais aussi loin que l'horizon peut s'étendre, pas un

arbre, pas un être humain, pas la moindre habitation! Nos postillons étaient les seuls échantillons que nous pussions voir du nouveau peuple de ces contrées; mais combien ne trouvions-nous pas déjà de différence entre leur physionomie et celle des Moldaves! Leurs chapeaux élevés rappellent la forme d'un bourdon de pèlerin; une chemise grossière, une ceinture, de larges pantalons qui rentrent dans des bottines de cuir écru : tel est le simple et léger costume qui les distingue. Le type de leur figure n'offre point le caractère si fortement accentué des habitants de la Moldavie. Un teint plus blanc, un visage large, une barbe et des cheveux blonds, les distinguent de leurs voisins en-deçà du Pruth. Les postillons, comme c'est l'habitude dans tout l'empire, conduisent assis sur le devant des voitures : cette disposition faillit être fatale à quelques-uns d'entre nous. L'un de ces hommes, maladroit et ne se sentant plus maître de huit chevaux jeunes et ardents, prit le parti de leur lâcher la bride : aussitôt l'attelage n'étant plus contenu, s'emporta à travers la plaine, au grand péril des voyageurs et des personnes qui tentèrent, à plusieurs reprises, d'arrêter les chevaux, tant ils étaient animés par leur nombre et leur ardeur réciproque!

Au bout de quelques heures, le pays avait changé d'aspect. Cette fois, plus de longues plaines uniformes, mais une contrée bien coupée, toute couverte de beaux arbres et enveloppée d'un horizon où se dessinaient des montagnes de la plus belle forme. Un orage épouvantable vint nous surprendre dans la forêt, où nous

eûmes l'heureuse chance de rencontrer une maison de poste dépendante du hameau de Bachmout. Nous nous réfugiâmes dans cette pauvre habitation, d'où nous vîmes plus d'une fois la foudre éclater à peu de distance de nous, et plus près encore de quelques bœufs qui supportaient stoïquement la tempête. Après que les torrents de pluie se furent arrêtés, nous reprîmes notre route, et nous abandonnâmes bientôt ce beau pays si pittoresque et trop vite traversé. Alors une plaine, ou pour mieux dire un étang de boue noire, à l'horizon, que l'espoir poursuit toujours sans jamais l'atteindre, nous environna de tous côtés. Lorsque la nuit profonde vint nous envelopper, rien n'avait encore changé autour de nous; vers dix heures, une escorte de cosaques armés de longues lances dont le fer était remplacé par une lanterne, nous annonça la proximité de Kicheneff.

Sortir de ces ténèbres épaisses, de cette mer fangeuse, pour se trouver tout à coup au milieu d'une salle où brillent vingt flambeaux, entourés d'empressements, de politesses, avec la perspective d'un souper: c'est là un de ces contrastes qui sont fréquents dans la vie aventureuse du voyageur, mais qui, pour se répéter quelquefois, ne perdent rien de leur charme. En l'absence du gouverneur de Kicheneff, un de ses parents et le maître de police de la ville nous faisaient les honneurs d'une belle et vaste maison. Des divans qui, par nos souvenirs de quarantaine encore si présents, nous semblèrent du duvet le plus fin, nous permirent de prendre un repos bien acheté par

la fatigue du jour. Notre guide, le jeune envoyé du comte Woronzoff, eut cependant la barbarie d'interrompre à trois heures du matin un si bon sommeil, et de nous tenir sur pied deux heures avant l'arrivée des chevaux. Nous nous mîmes en route cette fois pour ne nous arrêter qu'à Odessa, ce premier but tant désiré de notre long voyage.

Les mêmes personnes dont la politesse nous avait accueillis la veille, voulurent nous accompagner à cheval ou en droschki jusqu'à une certaine distance de la ville : nous ne vîmes donc de Kicheneff que son énorme étendue : semblable à Rome, elle couvre plusieurs collines. Cette ville n'occupe tant d'espace que par la largeur de ses rues et par les jardins qui entourent chacune de ses maisons. Les vieilles masures mal bâties et les cabanes primitives y sont encore en grand nombre, tandis que les quartiers neufs se couvrent d'habitations élégantes et d'édifices publics d'une architecture fort recherchée. L'éclat des couleurs employées pour peindre les monuments, et surtout les dômes et les toitures revêtus d'une teinte d'un vert tendre, offrent aux yeux des étrangers un aspect singulier, et donnent à nos villes un cachet particulier qui semblait frapper par sa nouveauté mes compagnons de voyage. Les places de Kicheneff sont immenses, ornées de gazons et entourées de bornes; on s'occupait, au moment de notre passage, d'achever une plantation considérable destinée à devenir la promenade publique.

Quelques vignobles se remarquent sur les coteaux



Courrier russe. Bessarabie



qui avoisinent la ville : peu après, la campagne nous apparut de nouveau, inculte, déserte, et surtout désolée par la pluie. Dans les plaines basses et noyées, nous rencontrions d'innombrables oiseaux de marécage, des troupes de vanneaux, des poules d'eau, et surtout des grues à l'air pensif, qui promenaient à travers les prairies leur gravité mélancolique. Dans la steppe, nous laissions derrière nous des espaces incommensurables tout couverts de belles et larges plantes en fleurs. Les bourbiers de la route les défendaient malheureusement contre les entreprises du docteur Léveillé, qui, du fond de la voiture valaque, endurait en passant le supplice de Tantale, appliqué à la botanique. Enfin, Bender nous apparut. Non loin de cette place forte, nous venions de fouler le sol désert, la place inconnue où Potemkin, l'une de nos gloires historiques, rendit le dernier soupir. Parti malade de Yassy pour se rendre à Kherson, le prince fut obligé de quitter sa voiture, car, à l'exemple de l'empereur romain, il voulait *mourir debout:* et il est mort dans ces steppes comme un soldat, cet homme dont le nom seul valait des armées.

Nous n'entrâmes point à Bender, qui gardera longtemps le souvenir de Charles XII, ce terrible vaincu de la Russie. De la maison de poste, on domine cette ville alignée dans une plaine, sans arbres, sans jardins, et flanquée de nombreux moulins de bois qui déploient au vent leurs six ailes. La citadelle, séparée de Bender, offre un développement assez considérable ; ses ouvrages modernes enveloppent les ruines

de l'ancienne forteresse turque; six cents artilleurs en forment la garnison. Cette place a perdu de son importance depuis qu'elle se trouve en plein territoire. Ville frontière des Turcs, elle était, sans nul doute, d'une grande ressource pour eux dans ce pays découvert, et sur ce fleuve qu'elle commandait.

Le Dniester est, devant Bender, d'une largeur médiocre; mais il coule entre des berges très-profondes, et qui rendent fort difficile le passage d'un bac situé sous les bastions du fort. Pour remonter sur la rive gauche, il nous fallut requérir l'assistance d'un camp de charretiers moldaves, établi dans le voisinage, et six paires de bœufs nous furent d'un puissant secours.

Tiraspol, sa citadelle, et un vaste campement d'artillerie sous ses murs, passèrent rapidement devant nos yeux; puis, Koutcherhan, où s'est fondée une colonie d'Allemands cultivateurs : c'est la première de huit communautés agricoles qui se sont établies sur le sol de la Bessarabie, et qui y ont importé, avec leurs méthodes de culture, leurs mœurs douces et patientes, et jusqu'aux noms des villes de leur patrie. C'est ainsi que, vers le soir, nous avons traversé Strasbourg et Manheim, où l'idiome des bords du Rhin nous rappela d'autres contrées, non pas plus fertiles assurément, mais plus habitées, puisque les populations s'y pressent à ce point que l'émigration est devenue une nécessité. Ces Allemands paraissaient contents de leur sort, car la terre répond avec usure aux soins qu'on lui donne dans ces

steppes encore vierges. La Bessarabie prend un essor rapide vers les productions industrielles. Riche en grains, non-seulement au-delà de tous ses besoins, mais au-delà même des exportations prévues, cette province en est arrivée à chercher dans la fabrication un nouvel emploi de sa fécondité. Le gouvernement favorise cette tendance par des immunités spéciales : ainsi la distillation et la vente des eaux-de-vie et des esprits, qui sont dans toutes les provinces de l'empire le privilége exclusif du gouvernement, sont, en Bessarabie, permises pour un temps déterminé, au producteur. Récemment aussi, la fabrication du sucre de betterave a pris naissance dans cette contrée ; la terre est riche à ce point que cette racine, dévorante partout ailleurs, ne saurait épuiser cette forte nature ; d'ailleurs, on n'abuse pas de sa vigueur, car l'espace est si large que la culture ne revient pas de longtemps sur le terrain qui a déjà donné son rapport. Le combustible employé est un mélange en usage dans toute la Russie Méridionale, et qui consiste en paille hachée et en fiente de bœuf amalgamées ensemble, et séchées en galettes dont on tapisse les murs pendant l'été. Presque toutes les maisons sont recouvertes de ce singulier enduit : on les en dépouille à l'approche de l'hiver.

Outre les colonies allemandes, nous rencontrâmes de nombreuses caravanes moldaves, campées pour la nuit dans leur disposition stratégique ordinaire. A l'approche de ces établissements nomades, il faudrait plaindre le malheureux piéton attardé : il cour-

rait grand risque d'être dévoré par les chiens féroces qui servent d'éclaireurs à ces bataillons carrés de chariots.

La nuit était venue depuis longtemps, et des lenteurs interminables nous retardaient à chaque poste. Malgré deux estafettes, rien n'était préparé : les chevaux manquaient, et la rapacité du juif, qui ne néglige aucun moyen de faire contribuer le voyageur, nous accablait d'offres de services qui, une fois payés, ne se réalisaient pas. Ce n'est donc qu'après avoir passé toute la nuit dans une plaine, où nous restâmes souvent embourbés, que nous approchâmes de la capitale de la Nouvelle-Russie. Avant d'avoir aperçu la ville, nous sentions sur nos visages échauffés par la fatigue l'impression piquante de l'air marin; et enfin, aux premiers rayons du jour, nous prenions possession d'un magnifique hôtel qui porte le nom de Richelieu : cette maison, par les recherches savantes de son hospitalité, n'est point indigne de porter un pareil nom.





V.

ODESSA. — CÔTE MÉRIDIONALE DE CRIMÉE.



Le premier aspect d'Odessa est digne de la renommée de cette grande ville ; il était impossible de mieux annoncer la jeune et florissante capitale de la Nouvelle-Russie. Entourée tout au loin de ses immenses steppes, de ses déserts sans fin, Odessa vous apparaît comme une terre promise, une oasis longtemps désirée : on entre dans ses murs avec ce

sentiment de joie qu'on éprouve à toucher le port après une longue navigation.

Cette ville, des plus étendues, couvre de ses quartiers, qui s'étendent encore chaque jour, un vaste plateau qui s'élève à pic et dont la base formidable plonge dans la mer Noire. Du haut de sa falaise escarpée, Odessa domine une très-grande baie dont l'azur sombre fait contraste avec la pâle sécheresse des côtes environnantes, toujours cachées, tant que dure l'été, sous des tourbillons de poussière. A l'abri des vents du sud, mais mal défendu contre le souffle desséchant de l'est, le port d'Odessa est formé de trois môles qui le divisent en autant de bassins. L'un de ces bassins, destiné à recevoir les navires en quarantaine, est commandé par les murs du lazaret et par les batteries d'un fort; les deux autres ports admettent les bâtiments en libre pratique de la marine impériale et du commerce. Le fond de la baie offre un ancrage facile aux plus gros vaisseaux, qui pourtant sont fort exposés lorsque viennent les coups de vent de l'est et surtout du sud-est. Ces vents terribles refoulent dans la baie d'Odessa les flots impétueux que rien n'arrête, tempêtes sans cesse grossissantes qui traversent toute la mer Noire dans sa diagonale la plus étendue.

La ville d'Odessa est régulièrement tracée, tout comme le sont en général les villes de la Russie; elle est bâtie avec soin, mais c'est surtout vers les quartiers qui se rapprochent de la mer que s'élèvent les plus belles constructions. Tout ce qui avoisine le rivage est grand et annonce l'opulence. La longue et majes-

tueuse terrasse qui domine la mer est entourée de monuments, d'hôtels, de maisons somptueuses; mais pour bien apprécier ce riche ensemble, il faut entrer à Odessa par le port. On dirait que cette reine de la mer Noire a réservé toutes ses magnificences pour embellir cette grève intelligente où viennent se briser les flots partis de l'Asie. La falaise dont nous avons parlé n'a pas moins de quatre-vingts pieds de hauteur: dans toute son étendue, vous parcourez un boulevard planté de jeunes arbres qui se courbent en berceaux : au centre de cette promenade et dans un demi-cercle formé par de belles maisons, a été élevée la statue en bronze du duc de Richelieu, monument de reconnaissance de la ville qui doit tant à ce génie créateur. Du pied de cette statue, se déroule un escalier gigantesque dont nous pûmes voir les travaux déjà fort avancés : des degrés de deux cents pieds de large réuniront la grande terrasse au quai inférieur, et sous ces degrés, que soutiendront des voûtes de hauteur graduée et percées à jour, circuleront sans encombre les chariots et les équipages qu'appellent vers le port les travaux et les affaires de chaque jour.

Après avoir contemplé ce site magnifique, si vous parcourez le reste de la ville, vous n'y trouverez plus qu'à de rares intervalles quelques édifices qui rappellent la grandeur du quartier privilégié: de larges rues dallées avec soin et ornées d'acacias se croisent à angles droits et traversent la ville d'un bout à l'autre. Un théâtre, de belles églises, de vastes places, des bazars, quelques riches établissements de commerce,

se font remarquer au milieu d'un grand nombre de maisons trop modestes pour occuper dignement de si belles rues.

La partie de la voie publique réservée aux piétons est assez large pour que la circulation soit facile en tout temps, même dans les quartiers les plus fréquentés, le matin et le soir, par les promeneurs et par les commerçants affairés. C'est surtout dans le voisinage de la rue de Richelieu, la plus belle et la plus populeuse de toutes les rues d'Odessa, que se portent le mouvement et la circulation. Dans cette rue, de nombreux magasins étalent aux yeux les produits variés de tous les pays de l'Europe, arrivés là sous la protection du port franc d'Odessa. Des enseignes brillantes, où toutes les langues européennes sont représentées, attestent cette liberté du commerce qui a fait la richesse de cette ville nouvelle. Les rues sont sillonnées par de nombreux droschkis ; ces équipages utiles autant que légers franchissent rapidement les plus longues distances. Odessa est soumise aux usages des contrées méridionales de l'Europe ; elle consacre aux affaires les heures du matin, et au repos celles du milieu de la journée. Cette habitude, que l'ardeur du climat semble commander, donne à la ville un aspect triste et abandonné pendant une bonne partie du jour, mais le soir la vie extérieure recommence ; le théâtre est très-fréquenté, les cafés et les clubs sont remplis. Ici les nobles, plus loin les marchands ; les Turcs, les Arméniens, les juifs eux-mêmes, chaque classe a son centre de réunion, et, dans chacun de ces asiles, ou-

Droschki a Odessa



verts à la causerie nonchalante, la longue pipe orientale répand sur l'assemblée ses nuages parfumés.

Odessa était devenue, à compter de ce jour, notre quartier-général, notre point de départ et de rendez-vous pour les lointaines excursions que nous allions entreprendre dans ces curieuses contrées. Nous étions attendus, et nous fûmes accueillis avec la plus parfaite urbanité par toutes les personnes auxquelles M. le gouverneur-général, comte Michel Woronzoff, avait bien voulu nous recommander à son départ.

Le gouverneur-général, qui avait hâte de se rendre en Crimée, avait quitté la ville deux jours avant notre arrivée, mais non pas sans nous laisser, avec l'invitation la plus pressante, toutes les indications nécessaires pour le rejoindre promptement. Nous avions donc le plus vif désir de nous rendre sur cette côte méridionale de la Crimée, qui est, nous disait-on, un lieu de délices, où l'exemple du noble et riche seigneur qui gouverne ces provinces a créé depuis peu d'années la plus élégante villégiature qui se puisse imaginer. Grâce à cette impulsion salutaire, les riches habitants d'Odessa vont chaque année passer l'été sous le ciel tempéré, au milieu des eaux, de l'ombrage et des sites majestueux de l'antique Tauride. Odessa, exposée sans abri aux vents de la mer, privée de fraîcheur et de verdure aux premiers jours de l'été, fait vivement désirer les ombrages de la campagne. Une poussière brûlante, soulevée par les vents, envahit jusqu'à l'intérieur des maisons. Pour s'abriter quelque peu contre ce climat desséchant, en vain quelques habitants se retirent dans

des propriétés voisines de la ville, qu'on désigne sous le nom de khoutors, environnées de nombreuses plantations; la sécheresse n'épargne pas ces jeunes forêts artificielles, la terre argileuse se fend au pied des arbres, et elle prend la consistance de la pierre, si bien que c'est à peine si quelques ombrages maladifs accompagnent cette végétation dont on a couvert la steppe. Aussi, quel charme ne doit-on pas trouver à se réfugier sous les arbres séculaires et si frais de la Crimée, ou à entendre le bruit des cascades limpides, à contempler ces grands paysages que ne désavouerait pas l'Italie! Et voilà justement ce qu'on nous répétait sans cesse, et chacun nous paraissait véritablement si fort enchanté de cette belle Tauride, il y avait une hâte si unanime pour le départ, que nous résolûmes, nous aussi, de ne pas tarder davantage à nous rendre aux pressantes invitations du comte Woronzoff. Justement le bateau à vapeur devait passer le 10 août, et transporter à Yalta l'élite de la société d'Odessa.

Cependant chacun de nous se livrait aux travaux et aux recherches d'intérêt scientifique, objet de notre voyage. Mes compagnons, fidèles à leurs études, interrogeaient la nature du sol qui supporte la grande ville; ils s'occupaient de constater la richesse zoologique du pays; ils allaient çà et là, récoltant le peu d'espèces que le soleil n'avait pas encore desséchées, parmi la flore de la steppe. Raffet enrichissait son portefeuille de toutes les scènes qu'une population si variée faisait passer sous ses yeux. Juifs, karaïms,

moldaves, turcs, petits-russiens et russes de la vieille Russie, à la barbe caractéristique, tous ces types si pittoresques étaient esquissés sur les feuilles d'un album déjà bien rempli. De mon côté, je réunissais quelques notes sur le pays en particulier et sur cette ville dont l'histoire est si jeune, qu'on peut encore, en jetant un coup d'œil en arrière, retrouver une à une toutes ses phases d'accroissement. Étude nécessaire, sans aucun doute, si l'on veut se rendre compte des causes qui ont porté Odessa à ce degré de prospérité si rapide, qu'il a étonné l'Europe; si l'on veut deviner comment ce nouvel empire a mis à profit toutes ces circonstances favorables; si l'on veut, enfin, devançant l'avenir, apprécier les destinées de cette belle colonie, déjà nommée la Marseille de la mer Noire et qui offre en effet plus d'un point de comparaison avec l'antique colonie phocéenne. Tel fut donc tout d'abord l'objet de mon étude spéciale.

Sur le promontoire où s'élèvent aujourd'hui la forteresse d'Odessa et les édifices de l'un des plus beaux lazarets de l'Europe, on voyait encore, peu d'années avant ce siècle, une petite place forte turque, qui dominait la mer et le désert : Hadji-Bey était le nom de cette forteresse ; un pacha, envoyé par la Porte, gouvernait cette bicoque placée comme un nid de mouettes sur la grève aride. C'était le temps où Potemkin étendait sa conquête sur toute la grande contrée qui porte aujourd'hui le nom de Nouvelle-Russie. Ce prince ordonna à l'amiral Ribas de s'emparer de la forteresse turque, qui subit bientôt le joug du vainqueur. La grande Im-

pératrice Catherine II ayant conçu, peu de temps après, le projet d'élever des places fortes sur les nouvelles frontières de son empire, Hadji-Bey fut désigné pour entrer dans cette ligne défensive, entre Ovidiopol, qui devait garder les bouches du Danube, et Tiraspol qui veillerait sur le cours du Dniester ; en 1794, les trois forteresses s'élevaient simultanément, et la citadelle d'Odessa se dressait sur les débris du vieux château musulman d'Hadji-Bey. Un an s'était à peine écoulé, que déjà de nombreux colons, attirés par la position favorable du lieu, et rassurés surtout par la protection de ces remparts, étaient venus tracer une ville ou plutôt un camp de marchands, sur le plateau même où s'étend aujourd'hui Odessa. L'amiral Ribas, qui gouvernait le nouvel établissement, sut inspirer assez de confiance à ces aventureux commerçants, pour les engager à se fixer en ce lieu, non pas comme des marchands qui passent, mais comme des indigènes qui s'établissent. Il fut ainsi le premier fondateur d'une ville qui reconnaît trois étrangers pour les principaux auteurs de sa prospérité; mémorable exemple des vues sages et hospitalières d'un gouvernement assez fort pour mettre à profit même les exilés de génie que lui envoie l'Europe.

Don José de Ribas, dont le nom demeure inséparable des noms des Richelieu et des Langeron, était né à Naples, et les circonstances politiques qui déplacent tant d'hommes et tant de choses l'avaient amené en Russie : il était entré dans la flotte impériale en 1769 ; il y avait servi avec une grande distinction et avait mé-

rité le grade d'amiral, lorsqu'il se vit appelé à la belle mission de donner une capitale à ce nouvel empire créé par la conquête. Don José, chargé de cette œuvre, déploya toutes les ressources d'un caractère aussi actif que prudent. Un an après sa création, la ville nouvelle comptait dans ses cabanes alignées 2,300 hommes et 1,600 femmes, spéculateurs grecs, juifs et bulgares, sous la surveillance tutélaire d'un état-major et d'une garnison russe. Dès lors, cette ville demanda un nom à sa noble souveraine. L'Impératrice, dont les goûts pour l'histoire et les études graves sont connus, jugea la chose assez sérieuse pour consulter l'Académie de Saint-Pétersbourg, car son génie prévoyait qu'il ne s'agissait point cette fois d'une bourgade destinée à végéter obscure sur une plage lointaine, mais d'un riche entrepôt de commerce, dont les vaisseaux de la Méditerranée apprendraient bientôt le chemin. Ainsi fut nommée Odessa. On retrouva dans l'histoire des antiques colonies grecques, une ville, *Odyssossa* ou *Odyssos* [1], qui avait existé non loin de ces parages ; et la nouvelle colonie reçut l'héritage de ce vieux nom retrouvé dans cette poétique histoire de la guerre de Troie, écrite par le plus grand poëte du monde.

L'an 1769, Odessa se constitua comme une ville qui comprend sa force et sa dignité. Son premier besoin fut l'ordre, et après l'ordre le commerce. Ainsi, dès qu'elle eut établi sa police, elle éleva une bourse ;

[1] Ville d'Ulysse.

le commerce fut bientôt l'âme et le lien de ce peuple nouveau composé d'éléments si divers. Cette année-là, déjà quatre-vingt-six navires avaient jeté l'ancre sous les murs d'Odessa, et Ribas poussait avec vigueur les constructions indispensables d'un établissement maritime approprié à la navigation marchande.

Sur ces entrefaites l'empire perdit sa souveraine, cette immortelle Catherine, que l'un des plus beaux génies du 19e siècle, Voltaire, l'interprète légitime de l'admiration de l'Europe, avait saluée du nom de *grand homme*. L'empereur Paul prit les rênes de l'état ; mais sous le nouveau prince Odessa se vit négligée, et son essor s'arrêta quelque temps. Ribas, remplacé par le contre-amiral Poustochkin, fut rappelé à Pétersbourg et tout laissa croire que les vues de l'Empereur n'étaient point, comme celles de son auguste mère, favorables aux nouvelles créations de la mer Noire. Quoi qu'il en soit, Odessa soutenait, quoique péniblement, les conséquences de l'abandon où elle se trouvait laissée : à la fin de 1797, sa population s'élevait déjà à 5,000 âmes réparties dans 400 maisons.

Parmi cette population exclusivement vouée au négoce et à l'échange, aucun effort n'avait encore été tenté pour produire ; aucune fabrique ne s'était élevée ou plutôt, nous nous trompons, il existait une seule fabrique : car c'est là un fait curieux dans l'enfance d'une ville dont l'âge mûr est si prospère ; cette unique manufacture répondait à un besoin indispensable de ce temps-là, elle fabriquait de la poudre... à poudrer.

Le dix-huitième siècle finissait alors au milieu des tempêtes menaçantes; et même Odessa, cette ville qui commençait à peine et qui pouvait se croire à l'abri de ces orages, se ressentit de ce tremblement de terre qui ébranlait l'Europe. La ville n'avait point encore trouvé grâce devant la rigueur du souverain. La population, résignée, se consolait en attendant de meilleurs jours. Il est curieux de suivre dans l'ouvrage intéressant que vient d'écrire sur les premiers temps de cette histoire M. Skalkofski, littérateur distingué de ces contrées, les tentatives respectueuses, mais persévérantes des habitants, pour obtenir les priviléges et les franchises, objet de tous leurs vœux. Ils ne se lassent pas de faire parvenir jusqu'au pied du trône leurs très-humbles et incessantes supplications. Ils demandent à la fois des armoiries pour leur ville, des immunités comme Reval et Riga les possèdent, et la franchise de leur port : de toutes ces faveurs, si vivement sollicitées, ils n'obtiennent que les armoiries. On les inaugure en grande pompe et avec toutes les marques d'une vive gratitude. Un peu plus tard, les suppliques se renouvellent.

Ce peuple, en vrai commerçant qu'il est, imagine de séduire par un présent, rare en ce temps-là, à ce qu'il paraît, jusqu'à la majesté souveraine; un envoyé est expédié à Pétersbourg et il porte à l'empereur, comme un hommage de ses fidèles sujets d'Odessa, trois mille oranges des plus belles qui se puissent trouver. Le présent est accueilli, et l'empereur en témoigne gracieusement sa satisfaction; mais voilà qu'aussitôt se repré-

sentent les importunes demandes de monopole et de franchise. Odessa les reçoit déchirées avec la qualification d'absurdes, pour toute réponse.

Un jour vint cependant où les efforts persévérants de cette population naissante furent couronnés par le succès. Le prince Gagarin, président du collége de commerce, c'est le nom qu'on donnait alors au ministre de ce département, intercéda auprès de l'empereur Paul en faveur de ses sujets de la Nouvelle-Russie. Les travaux du port d'Odessa furent repris, les établissements maritimes s'achevèrent, et la quarantaine fut fondée à la place même qu'elle occupe aujourd'hui. Comme il était arrivé aux colons de souffrir plus d'une fois de la disette des grains, l'exportation fut suspendue, les approvisionnements devinrent l'objet d'une sollicitude particulière, et sous ce régime bienveillant, si vivement attendu, la prospérité reprit sa marche ascendante. Ceci se passait la première année de ce siècle ; avec le nouveau siècle, l'essor devint plus rapide et plus sûr ; l'empereur Alexandre, en montant sur le trône, avait jeté sur les provinces éloignées du midi un regard d'intérêt et les avait admises dans la communauté des lois qui régissent l'empire. C'était un gage de plus donné à l'incorporation définitive de ces contrées ; un tel ordre de choses porta bientôt ses fruits. Odessa vit arriver dans ses murs un renfort de colons bulgares attirés par les priviléges dont la nouvelle ville fut gratifiée de jour en jour. Bientôt, en effet, elle fut exemptée d'impôts pour vingt-cinq ans, elle fut affranchie du logement militaire par la construction de

plusieurs casernes, elle reçut en concession de la couronne tout le territoire qu'elle possède encore aujourd'hui ; la dixième partie des revenus de la douane fut affectée aux constructions dépendantes du port ; d'autres bienfaits favorisèrent le développement du commerce et de la population. De ce moment le progrès fut rapide. Le mouvement commercial, en 1803, s'opérait déjà sur des millions de roubles, la ville se bâtissait et s'étendait hardiment sur des terrains concédés ; ce fut dans de telles circonstances que l'heureux choix d'un nouveau gouverneur vint fonder, sur des bases désormais inébranlables, la grandeur et la richesse qu'un avenir prochain réservait à la capitale méridionale de l'empire.

Armand-Emmanuel, duc de Richelieu, eut l'honneur d'attacher son nom à la fortune d'Odessa, et pour cette ville même, l'avénement de ce chef éclairé, doué par la nature de toutes les grandes qualités qui distinguent un fondateur, fut un bienfait digne d'une reconnaissance éternelle. Émigré à Vienne à l'instant même où les troubles de son pays rendaient le séjour de la France si dangereux pour les grands noms de la monarchie, le duc de Richelieu avait reçu de l'empereur Joseph l'accueil le plus distingué ; la guerre de Turquie, si vaillamment soutenue par l'illustre Potemkin, inspira au gentilhomme français le désir de servir sous les ordres d'un tel général. Il se montra tout d'abord un si vaillant soldat, qu'il reçut sous les murs d'Ismaël la croix de Saint-Georges et une épée d'honneur. Attaché à la personne du grand-duc Alexandre, avant

que ce prince fût devenu l'empereur, le duc reparut un moment dans sa patrie que la révolution laissait enfin en repos, vaincue qu'elle était par la ferme volonté de ce Bonaparte qui comprenait aussi bien que personne en Europe la valeur de ce grand mot : l'autorité. Richelieu ne crut pas devoir accepter les offres du nouveau maître de son pays, et il revint en Russie où l'attendait le grade de lieutenant-général et de gouverneur d'Odessa.

Au moment où l'administration de cette ville fut confiée à M. de Richelieu, la statistique donnait pour résultat une population de neuf mille individus, parmi lesquels on ne comptait encore que cent quarante-quatre ouvriers. Huit églises, un hôpital et plus de mille maisons ou cabanes avaient été successivement bâties, et cependant le besoin d'artisans se faisait si impérieusement sentir que les premiers soins du nouveau gouverneur tendirent à doter la ville de travailleurs adonnés aux industries les plus essentielles. Toutes les administrations se trouvant réunies sous le même pouvoir, et la surveillance également répartie sur toutes les branches des différents services, la ville n'eut plus rien à faire qu'à grandir. C'est à cette époque qu'il faut noter encore de nouveaux et importants bienfaits dont l'empereur Alexandre se montra prodigue envers la cité de son adoption. Les droits de douane, baissés d'un quart, attirèrent dans le port un plus grand nombre de navires; le cinquième, et non pas le dixième, du produit total de cette branche du revenu public, fut affecté aux travaux maritimes. La quarantaine fut

largement subventionnée, la garnison augmentée : et deux grands marchés annuels furent établis. En même temps un tribunal de commerce s'organisait, une école s'ouvrait pour les jeunes gens destinés au commerce : l'éducation des moutons mérinos encouragée et bientôt s'étendant librement sur des terrains accordés par la ville aux spéculateurs. ouvrait une source nouvelle et féconde de revenu pour les fortunes particulières ; l'aisance qui est la compagne assidue de l'ordre et du travail, le bien-être, et le goût qui vient après lui, tous ces petits détails de la vie intime qui ne sont à tout prendre que la civilisation. pénétraient ainsi peu à peu dans ces murs nouvellement bâtis. Le boulevard pittoresque qui domine la mer invitait naturellement les habitants à la promenade : de là ils pouvaient contempler d'un coup d'œil satisfait et plein d'espoir le présent et l'avenir de leur ville. A l'exemple du gouverneur chacun s'adonna aux plantations auxquelles le duc de Richelieu attachait une importance bien légitime : si la nature du sol s'est opposée au développement de la végétation. conçu sur un plan général, du moins faut-il reconnaître que l'importation de certaines espèces d'acacias a rendu un service éminent à la ville, en apportant sur ce sol jadis nu et brûlé de la steppe voisine un peu d'ombre et de fraîcheur.

L'agriculture déjà mieux pratiquée donnait vers l'an 1805 des résultats assez importants, pour qu'Odessa. sollicitée de venir en aide au pays de l'occident où se faisait sentir la disette, pût exporter pour 5.700,000 roubles de céréales. La guerre, qui peu de temps

après éclatait vers l'Europe centrale, fut d'abord défavorable aux opérations commerciales, mais il arriva plus tard qu'Odessa profita même de cet état funeste et ruineux pour tant de nations. D'abord une quantité considérable de commerçants italiens, qui fuyaient le régime imposé à leur patrie, apportèrent, en émigrant dans la Nouvelle-Russie, des capitaux et une intelligence profitables aux affaires. En même temps Odessa, exploitant heureusement la situation politique qui fermait la Méditerranée au commerce des nations orientales, attira vers son port et reçut en transit tous les produits que l'état de guerre repoussait des Dardanelles. Cette déviation accidentelle n'apporta pas moins de deux millions de roubles de bénéfice à la place d'Odessa. Enfin tout grandit dans cette heureuse cité, qui bientôt ne se contenta plus de ses établissements purement utiles, de ses institutions simplement mercantiles; elle voulut même, comme toutes les autres capitales, sacrifier quelque chose aux arts amis de la paix, car le tumulte de la guerre expirait bien loin d'elle et de ses actifs habitants. Alors l'architecture, la première passion des peuples un peu riches, devint en grand honneur; quelques monuments d'un style remarquable s'élevèrent de toute leur hauteur au-dessus d'humbles maisons. La mode eut bientôt son quartier de préférence, bientôt même fut construit un théâtre, ce luxe des esprits oisifs, et sur ce théâtre furent représentés, à défaut de comédies nationales, des opéras de l'Italie. Ce théâtre fut inauguré non loin de la Bourse, comme si l'on eût voulu mettre en regard

l'origine laborieuse de ce peuple et les loisirs que lui avait faits un long et pénible travail.

Au milieu de cette prospérité, en 1812, la peste vint pour la première fois ravager la ville et lui enlever deux mille habitants. A peine remise de cet affreux désastre, Odessa tout entière fut frappée dans ses plus chères affections par la retraite inopinée de son illustre chef, de son bon génie, que la restauration de ses rois légitimes, aussi bien que le nom de ses pères, rappelait dans sa patrie. Après onze années d'une administration tutélaire, M. le duc de Richelieu quittait cette ville dont il avait été la providence visible, emportant avec lui les vœux et les regrets de ce peuple qui avait grandi sous ses auspices.

Plus d'un témoin oculaire nous disait encore la douloureuse scène de séparation dont la plaine fut le théâtre. Le duc fut accompagné jusqu'à la première poste par tous les équipages de la ville; bien à l'avance les populations s'étaient réunies sur ce champ des adieux. Lorsque vint le moment de se quitter, ce moment qui brisait tant d'affections et tant d'espérances, lorsque tout ce peuple, se précipitant vers son bienfaiteur, l'appela à grands cris et voulut serrer ses mains, revoir encore ses traits et toucher ses habits, l'homme de bien, objet de tant de regrets, céda à son émotion trop violente; il fallut l'arracher à cette scène et le porter dans sa voiture, qui s'éloigna rapidement. Le reste de cette noble carrière appartient à l'histoire d'un autre pays. Dans les fonctions dont le revêtit bientôt la haute confiance du roi de France, M. de

Richelieu n'oublia jamais le peuple dont il s'était fait le père; aujourd'hui la reconnaissance publique lui a élevé un monument durable, dans le lieu même que ses soins ont embelli.

Les chiffres de la statistique d'Odessa présentent, durant cette période de onze années, une augmentation remarquable : sans entrer dans de plus longs détails, nous nous contenterons de constater qu'au départ du duc de Richelieu la ville comptait vingt-cinq mille habitants répartis dans plus de deux mille maisons, et que le mouvement annuel de son commerce employait quarante-cinq à cinquante millions.

Un noble héritage restait donc à recueillir, et la volonté impériale, donnant un nouveau gage de sollicitude et d'intérêt à ces contrées, le fit échoir en de dignes mains. M. le comte de Langeron, un Français comme son illustre devancier, continua son œuvre avec un rare bonheur. Émigré et accueilli par la Russie, M. de Langeron avait déployé de grands talents militaires en Suède, en Turquie, en Hollande, à Corfou, partout enfin où le sort de la guerre l'avait appelé. Après la paix, l'empereur, qui se connaissait en hommes, nomma ce général *gouverneur-urbain* d'Odessa, et en même temps gouverneur-général de la Nouvelle-Russie. Ainsi entre les mêmes mains étaient réunis des pouvoirs qui permirent au comte d'embrasser d'un point de vue plus élevé le plan d'une administration qui devait désormais lier les intérêts d'Odessa avec ceux des vastes contrées que le nouveau gouverneur était appelé à régir.

Ce général se mit à l'œuvre vers la fin de 1815. Il était à peine installé qu'il reçut une auguste visite, dont Odessa conserve encore l'heureux souvenir. Un prince du sang impérial, celui que la Providence a placé depuis sur le trône de toutes les Russies, et qui était alors le grand-duc Nicolas, vint juger par lui-même d'un état florissant qu'il ne trouva point au-dessous de sa renommée. Ce n'était plus, à cette heure, une ville qui essayait ses forces, c'était une cité puissante qui avait conquis une place importante dans notre vaste empire. Désormais donc nous n'aurons plus à énumérer les tentatives timides et incertaines d'un peuple de marchands hasardeux. Il ne nous reste à enregistrer que des succès, prompts, larges et rapides. En 1815, Odessa exporte pour quatorze millions, un an après c'est trente-sept millions qu'il faut inscrire au même chapitre, un an de plus, et nous trouvons quarante-deux millions; l'importation dans le même intervalle varie de quinze à dix-neuf millions. Depuis lors Odessa est devenue l'immense grenier où s'entassent les céréales que l'Europe vient lui demander dans ses disettes; et comme les navires de la rade ne suffisaient déjà plus à un écoulement assez prompt, c'est à cette époque que furent bâtis ces nombreux magasins qui forment une ville nouvelle, où s'abritent et s'entreposent les moissons de ce sol nourricier.

Ce fut donc ainsi que s'accomplit la destinée de cette cité nouvelle. Désormais sa place fut marquée parmi les villes les plus actives et les plus utiles du monde. Pour comble de prospérité, son premier vœu, le vœu

de son enfance commerciale fut exaucé en 1817, et le port fut déclaré franc. Ce fut là une mesure d'un immense résultat pour la ville, et qui put lui permettre de songer à la fabrication, par la facilité avec laquelle les matières premières sont admises pour concourir à la production d'objets manufacturés indigènes, et, par conséquent, reçus à des conditions favorables dans toutes les provinces du Midi.

D'abord on s'occupa d'élever une enceinte où cette précieuse franchise se trouvât cernée sans y étouffer. Le terrain fut vaste; la construction du mur de douane demanda deux ans et trois cent mille roubles. Ce n'est donc qu'en 1819 que la libre entrée fut accordée aux denrées étrangères. Avec les produits qui constituèrent sa richesse matérielle, Odessa reçut bientôt les institutions intellectuelles qui lui manquaient encore. Le lycée Richelieu, qui fut fondé vers cette époque et qui eut pour premier directeur l'abbé Nicole, ce guide bienveillant de la jeunesse, cet autre Rollin venu de France tout chargé de cette science paternelle qu'il savait rendre si aimable et si facile, reçut en peu de temps un nombre considérable d'élèves. Un jardin botanique fut ouvert; un Français enseigna l'horticulture; il planta les pépinières; ses essais d'acclimatation furent souvent heureux. Lorsque la guerre chassa les Grecs de l'Archipel, ce fut à Odessa qu'une nombreuse colonie de ces nobles fugitifs fut accueillie, et l'on sait que cette troupe désolée apporta avec elle dans ces murs hospitaliers les restes du patriarche de Constantinople, restes profanés, qui trouvèrent du moins une

sépulture chrétienne. En 1821, une communication directe s'établit avec Constantinople, au moyen de deux navires partant à des époques réglées. Le service des postes de l'Orient, qui jadis remontait du nord jusqu'à Moscou, traversa désormais la ville. Odessa eut ses imprimeries, ses journaux, ses assemblées d'affaires, de sciences ou de plaisir; pour devenir une ville élégante et polie, comme elle avait été une ville commerçante et laborieuse, elle n'eut bientôt plus qu'un pas à faire, et elle le fit aisément, grâce à l'exemple et à la sollicitude constante d'un nouveau gouverneur-général, administrateur habile autant qu'illustre guerrier, ami d'un sage progrès et doué d'une instruction étendue, persévérant et ferme pour le bien, indulgent pour les faiblesses humaines, l'une des gloires les plus pures de son pays, en un mot, un noble et parfait gentilhomme : c'est nommer le comte Michel Woronzoff.

Nulle biographie n'est plus pure et plus honorable : né en 1782 et élevé en Angleterre, où son père était ambassadeur de la Russie, le comte Michel Woronzoff débuta comme lieutenant dans les gardes, et il fit la guerre en Géorgie et au Caucase de 1801 à 1805; là, dans ces combats de tous les jours, il déploya un courage qui commença à établir sa belle renommée militaire. En Hanovre, en Allemagne, en Turquie, ses grandes qualités lui valurent un avancement mérité. Général en chef pendant la campagne de France, il se trouvait à Craonne en face de Napoléon. Durant l'occupation de ce royaume, le comte Woronzoff commandait nos

troupes cantonnées en France. Maubeuge, son quartier-général, garde encore le souvenir de sa noble conduite, toujours empreinte de la plus exacte justice. Ce fut en 1823 que le gouvernement général de la Nouvelle-Russie lui fut confié, et qu'il vint s'établir à Odessa. Heureuse ville, qui retrouvait dans son cinquième chef la réunion de toutes les qualités qui avaient illustré, à des titres différents, les premiers auteurs de sa grandeur toujours croissante!

Sous l'administration du noble comte, le progrès marcha encore d'un pas plus rapide; c'était peu d'avoir entrepris, il fallait achever. La beauté extérieure de la ville prit un caractère remarquable de grandeur et de bon goût. Les mesures les plus propres à assurer la santé publique furent méditées et composèrent un règlement de quarantaine qui peut passer pour un des plus sages, entre toutes les lois qui régissent la matière. Des sommes considérables furent employées à l'assainissement de la voie publique, à l'écoulement des eaux, au dallage et à la plantation des rues. La surveillance d'une bonne police établit l'ordre et la sécurité dans toute l'étendue du territoire de la ville. Des églises, des marchés spacieux, des maisons d'éducation, une vaste prison et de nombreux établissements de bienfaisance ont signalé cette intelligente administration; enfin, pour embrasser d'un seul coup d'œil tout ce que la ville lui doit de prospérité, nous emprunterons à l'ouvrage cité plus haut la statistique la plus récente qui ait été publiée sur Odessa.

STATISTIQUE D'ODESSA

A LA FIN DE L'ANNÉE 1856,

D'APRÈS LES DONNÉES DE M. SKALKOFSKY,

Auteur de l'ouvrage intitulé : *Les trente premières années d'Odessa.* — Odessa, 1857.

---

1. Surface du territoire

Occupé par Odessa, ses deux faubourgs et 12 villages qui en dépendent.	Déciatines	42,628
Maisons de campagne situées sur le même territoire.	322	
Pieds de vigne plantés sur cette surface et qui ont donné 18,000 roubles de rapport.	4,000,000	
Places publiques.	8	
Rues.	60	

2. Constructions.

Églises.	28	
Édifices du gouvernement.	27	
Casernes.	7	
Jardins publics.	4	
Ports, ceux de la Quarantaine, de la Pratique, de Platonoff.	3	
Hôpitaux.	3	
Hospice.	1	5,645
Maison de refuge des orphelins.	1	
» d'exercice pour les troupes.	1	
Magasins à blé.	565	
Fabriques et usines.	54	
Maisons particulières en ville.	2,125	
» » dans les deux faubourgs.	1,570	
» » dans les douze villages	1,478	

3. Population.

	Hommes.	Femmes.
Clergé	52	50
Nobles et employés	2,678	2,597
Négociants retirés	18	60
Marchands de première guilde	127	102
» de deuxième guilde	172	295
» de troisième guilde	1,455	1,484
Bourgeois	18,511	16,876
Étrangers non marchands	1,565	1,948
Colons, citoyens d'Odessa	1,057	1,089
Contribuables de différentes sortes	1,981	1,672
Soldats en retraite	156	98
	27,532	26,271

Des deux sexes. 53,803

Sans compter la garnison et les élèves des établissements publics.

4. Établissements d'instruction publique et scientifique.

Lycée Richelieu, avec gymnase	1	22
École des langues orientales	1	
» de district d'Odessa	1	
» de paroisses	4	
» de la maison d'orphelins	1	
» grecque de commerce	1	
» luthérienne	1	
» catholique	1	
» israélite pour les garçons	1	
» » pour les filles	1	
Institut de demoiselles nobles	1	
École de jeunes filles aux frais de la ville	1	
Pensions de jeunes garçons	3	
» de jeunes filles	4	

Nombre total des élèves	garçons.	1,725	2,375
	filles.	652	

Imprimeries en caractères.	3
» en lithographie.	3
Bibliothèque publique.	1
Musée de la Nouvelle-Russie.	1
Société d'économie rurale de la Russie.	1

5. Commerce et navigation.

	Roubles.	
Importation en 1856.	18,282,522 »	52,949,820 »
Exportation id.	34,667,298 »	

Navires	arrivés.	1,252
	sortis.	1,221

Compagnie d'assurance maritime.	1	6
» des Pyroscaphes de la mer Noire.	1	
» » de la Nouvelle-Russie. . . .	1	
» des Bergeries.	1	
» des Courses de Chevaux.	1	
» des Eaux minérales factices.	1	

6. Budget de la ville.

Revenus.

Le 5e du produit des douanes. .	1,388,968 22	1,786,119 34
Impôt foncier, patentes, etc. . .	397,151 12	

Dépenses.

Bâtiments publics, entretien des tribunaux, pavage en dalles, éclairage de la ville, etc.	1,374,818 10

Parmi ces nombreux établissements empreints

d'une si haute sagesse, nous en avons visité plusieurs tout à fait dignes de leur fondateur. Je dois mettre au premier rang de nos visites celle que nous fîmes au jardin botanique d'Odessa, parce qu'à cette circonstance nous devons la collaboration si efficace et si richement productive du savant professeur M. de Nordmann. Attaché depuis 1833 à cet établissement, M. de Nordmann en dirigeait les travaux avec ce zèle dont il est animé pour les sciences naturelles, lorsqu'il vint à apprendre le but que nous nous proposions et quelles recherches nous voulions entreprendre en Crimée, spécialement sur la zoologie. Aussitôt toute son ardeur de voyageur se réveilla, et je fus assez heureux pour le décider à nous accompagner dans la Péninsule taurique, dont cinq précédents voyages lui avaient rendu l'étude familière. Les collections d'histoire naturelle déjà conquises sur cette intéressante contrée, et que M. de Nordmann nous fit examiner, enflammèrent le zèle de nos naturalistes à tel point qu'ils regrettaient déjà, au bout de deux jours de repos, le temps qu'ils passaient dans les molles délices de cette Capoue asiatique. Quoi qu'il en soit, dès ce jour M. de Nordmann fut incorporé dans notre phalange voyageuse. Les lecteurs amis des études consciencieuses et qui voudront suivre jusqu'à la fin l'exposé complet de nos travaux communs trouveront certes de quoi justifier mon empressement à nous associer un savant modeste, et ils me féliciteront sans nul doute de ma docte conquête.

Le jardin dirigé par M. de Nordmann est destiné

plutôt à former des élèves jardiniers qu'à cultiver des plantes pour lesquelles le climat et le sol se montrent également défavorables. Après trois ou quatre années d'études pratiques, les élèves reçoivent un certificat de capacité et trouvent de l'emploi soit à Odessa, où les tentatives infructueuses ne découragent pas les amateurs de jardinage, soit en Crimée, où la nature du sol est toute en faveur des essais que l'on peut tenter. Des expériences d'acclimatation tentées dans le jardin botanique même ont eu un succès satisfaisant, surtout pour les espèces provenant de l'Amérique septentrionale et du Japon : mais ce qui réussit le mieux, ce sont les pépinières de certains arbres dont le jardin fournit jusqu'à quarante mille pieds par année, pour subvenir aux besoins du gouvernement et des particuliers. Un directeur, un secrétaire, quatre maîtres jardiniers, composent le personnel de cet établissement pour lequel la ville fournit dix mille roubles. L'excédant des frais est comblé par la vente annuelle des jeunes plants ; cette vente a toujours lieu à des prix très-modérés pour encourager la culture et la propagation des espèces.

Une collection curieuse, qui touche à la fois à la botanique et à l'industrie, a été formée à Odessa dans le cabinet de M. Fabre, le chef de la chancellerie du gouverneur-général. Toutes les espèces de bois que produit le sol de l'empire devront être classées dans ce musée dendrologique : déjà bon nombre d'échantillons y figurent dans leur état naturel et dans l'état de poli que peut leur donner la main de l'ouvrier. M. Fabre,

qui fait un emploi si intelligent des courts loisirs que lui laisse une place importante, nous montra, dans l'intéressante visite dont sa collection fut l'objet, la plus aimable courtoisie, unie à des connaissances variées.

L'hôpital d'Odessa nous a paru laisser beaucoup à désirer sous le rapport de la tenue et de la ventilation des salles. Les malades y sont surveillés du reste avec soin; mais quel malheur que cette charité, par un faste inutile, ne donne pas aux malades tout le bien-être qu'elle pourrait leur donner! La partie chirurgicale, confiée au talent de M. le docteur Andriewsky, jeune praticien déjà renommé, offrait, au moment de notre passage, des exemples de lésions affreuses dans les organes les plus importants. Le hideux aspect de tant de douleurs joint à la température élevée du jour me fit, pour ma part, abréger la visite; et tous ceux d'entre nous qui n'étaient pas, comme notre compagnon le docteur Léveillé, captivés par les intérêts de la science, allèrent chercher ailleurs de plus consolants tableaux.

L'université d'Odessa embrasse aujourd'hui dans son ensemble un grand nombre de gymnases, de colléges et d'écoles. Tous les gouvernements de la Nouvelle-Russie relèvent, sous ce rapport, de cet établissement. Le lycée Richelieu forme, dit-on, des élèves distingués. Outre cette institution et les pensions particulières, Odessa compte encore une école militaire, une école pour les langues orientales et une pour le pilotage. La population grecque d'Odessa est plus par-

ticulièrement appliquée à la marine et à la pêche: mais l'indolence naturelle à ce peuple n'a pas encore donné à ces industries tout le développement dont elles seraient susceptibles : avec une rade très-poissonneuse. Odessa n'est pas approvisionnée convenablement. ni surtout à des prix assez accessibles aux petites fortunes. Les pêcheries méritent donc une sérieuse attention de la part du gouvernement. On ne saurait, pour être juste. en dire autant de l'abondance des fruits dont cette capitale est pourvue. Les étalages nombreux des fruitiers. abrités par de grandes toiles. rappellent les boutiques de l'Italie et de l'Espagne; mais c'est surtout pour un seul fruit que le peuple montre un goût particulier. goût facile à satisfaire. puisque la moindre monnaie permet de se le procurer en grande quantité. Ce fruit, auquel on a conservé le nom tatar d'*arbouz,* est le melon d'eau ou la pastèque des contrées méridionales, voisines de la Méditerranée. On peut dire sans exagération que. durant trois mois de l'année. il se consomme à Odessa plus de trente mille pastèques par jour. Tant que dure la grande chaleur. le peuple n'a pas d'autre boisson. d'autre nourriture que ce fruit spongieux. qui cependant doit être contraire à une sage hygiène. dans un pays où règnent parfois des épidémies de fièvres et d'autres maladies aiguës.

Le climat d'Odessa est singulièrement modifié par l'emplacement de la ville. Élevée et sans abri au-dessus du niveau de la mer. exposée à tous les vents qui soufflent et qui font de ces sables une poussière invi-

sible et pénétrante, Odessa est toute l'année brûlée du même soleil, ou exposée à la même humidité.

Longtemps on a parlé de l'insalubrité de l'air; mais. s'il faut en croire l'aspect général de la santé publique, l'air a été calomnié; cependant il est à présumer que les affections maladives reparaissent généralement à l'époque où de brusques changements se font sentir dans la température, et, sous ce rapport, Odessa est malheureusement partagée. Quoique située sous un parallèle où le climat est ordinairement tempéré, puisqu'elle repose par 46 degrés et 30 minutes de latitude, cette ville supporte un hiver comparativement plus rigoureux qu'on ne le trouve ailleurs à latitude égale : elle éprouve au contraire, en été, des chaleurs comparables à celles de la zone torride; mais nous l'avons dit, ceci est le résultat de la complète dénudation des immenses contrées dont Odessa est la capitale, et nous devons ajouter que ces conditions défavorables lui sont communes avec toutes les villes fondées dans ces steppes sans fin.

Un inconvénient plus grave pour une cité appelée sans aucun doute à de hautes destinées, c'est la pénurie, de jour en jour plus sentie, de l'eau potable. Dans cette ville qui s'est agrandie démesurément et avec tant de promptitude, on n'a pas encore assez songé à ce besoin de tous les instants du jour. Mais ce qui doit nous tranquilliser pour l'avenir, c'est le dévouement aussi actif qu'éclairé de l'administrateur auquel sont confiées les destinées de cette ville. Dieu aidant et la science aussi, laissez faire le comte Woronzoff.

et l'eau sortira de cette terre aride. Odessa possède un grand nombre de puits, dont les eaux suffisamment salubres pourront devenir un jour assez abondantes pour qu'il soit libre à chacun d'en user sans dépense ; c'est là une grande question d'hygiène publique, dont le gouvernement ne saurait trop poursuivre la solution. Quant aux combustibles, le bois ne manque pas jusqu'à présent, il est vrai ; les espérances fondées sur l'invention de gîtes carbonifères dans la Bessarabie n'ont point offert une réalisation assez large et assez constatée, pour qu'on puisse faire quelque fond sur une telle ressource ; mais la persévérance ardente avec laquelle les recherches seront poussées par l'autorité pourra amener quelque importante découverte en ce genre. Heureux jour que celui qui donnera à la ville cette grande fortune !

Nous avons entendu dire à quelques marins que la situation maritime d'Odessa, et le choix de son port, n'étaient pas à l'abri de toute critique, et que Kherson et Nicolaieff offraient à la fois des ancrages plus sûrs et des débouchés plus naturels aux productions de la Russie méridionale. La première de ces objections peut être fondée : il n'est pas besoin, en effet, d'être très-habile pour comprendre combien la rade d'Odessa, rade de l'espèce de celles que l'on nomme *foraines*, est exposée à l'action des vents, et comment l'effort d'une grosse houle, souvent poussée vers le port, doit tendre à ensabler ses bassins. Quant à la seconde critique, nous ne saurions nous en faire juges, résolus que nous sommes à tout apprécier par

nous-mêmes; mais il nous semble, au premier abord, qu'Odessa n'est pas trop défavorablement placée pour l'écoulement des produits méridionaux. Longtemps avant que le privilége du port franc fît pencher la balance en sa faveur, les navires de l'Occident venaient déjà sur ses eaux pour y solliciter leurs chargements. Il faut bien qu'une cause puissante ait fait ressortir les avantages de la position d'Odessa, puisqu'à peine tracée sur le terrain qu'occupait Hadji-Bey, elle attirait à elle, aux dépens de Kherson, le commerce du littoral du nord de la mer Noire. Qu'on se rappelle cette lutte de dix ans contre l'indifférence de la métropole; et qu'Odessa eût infailliblement péri dans cette lutte, si elle n'eût pas eu en elle-même un puissant élément de force qui la fît triompher de tous les obstacles. Les plaines de la Bessarabie et de la Podolie, et toutes celles qui s'étendent à l'est, jusques au cours du Boug, n'ont point de débouché plus naturel qu'Odessa; elles peuvent, sans causer aucun préjudice au commerce de Kherson, porter dans ses magasins les laines, les grains, les cuirs et les suifs, qui font la principale exportation du pays. Quant aux métaux qui débouchent dans la mer d'Azoff par les fleuves ou par les caravanes du nord, on comprend qu'ils aient dès l'origine adopté un port d'un accès facile et dans lequel les navires étaient naturellement poussés par le même vent qui leur avait fait franchir le détroit d'Azoff. Ce qui fait la sûreté des mouillages de Kherson et de Nicolaieff, l'extrême difficulté de leur entrée, a pu nuire dans certains cas donnés au développement même de leur commerce.

Mais pourquoi nous arrêter plus longtemps à examiner des questions que, dans ce premier et trop court séjour à Odessa, nous eûmes à peine le temps d'examiner? Éblouis, comme nous l'étions, par tout ce monde si poli, par toute cette élégance d'une grande ville, endormis dans la mollesse d'une vie facile et abondante après des fatigues et des privations de tout genre, nous étions bien disposés, à coup sûr, à reconnaître Odessa comme la capitale naturelle et légitime d'un monde encore nouveau. Nous étions charmés par le riant aspect de ces belles maisons alignées sur cet élégant boulevard, et peu nous importait que ses richesses d'architecture eussent été secondées par la nature même de ces pierres sur lesquelles le ciseau mord si facilement. On ajoutait encore, en défaveur de cette belle cité, qu'au lieu de reposer sur des fondements solides, elle était bâtie sur un banc de coquilles fragiles, dont l'amalgame se décompose par l'injure du temps. Mais dans ces frêles maisons nous trouvions un si bon accueil, tant de luxe, un ton si parfait et si affectueux, un goût si pur et un tact si fin, que tout conspirait pour nous causer la plus agréable fascination. Je me hâte d'arriver au jour où, pour répondre aux aimables instances du comte Woronzoff, et aussi pour satisfaire un désir bien naturel, nous prîmes passage sur le Pierre-le-Grand, joli bateau à vapeur qui fait le service pendant toute cette saison entre Odessa et trois points principaux de l'antique Chersonèse, Yalta, Théodosie et Kertch.

C'était à Yalta que nous devions nous rendre, et sur

le même bateau que nous, une nombreuse société servait d'escorte à madame la comtesse Woronzoff, qui allait rejoindre, dans son palais d'Aloupka, M. le gouverneur-général. Le 10 août à midi, au milieu d'une grande affluence de curieux, descendus sur le môle pour contempler la foule brillante et les équipages des nobles passagers du Pierre-le-Grand, ce navire gagna la pleine mer. Nommer toutes les personnes qui se trouvaient réunies sur le bateau, ce serait énumérer tous les interlocuteurs d'une conversation générale, gaie, spirituelle et animée, au milieu de laquelle s'écoulèrent les premières heures, pendant que le plus beau temps favorisait notre marche. Toutes ces dames, accoutumées à cette promenade de quatre-vingts lieues qui les mène à leur maison de campagne plusieurs fois dans la même saison, se montraient familiarisées avec la vie maritime. La soirée s'écoula douce et paisible; mais, au coucher du soleil, une large bande rouge étendue à l'horizon annonça que la nuit serait moins tranquille. Les marins les plus expérimentés ne manquèrent pas d'en faire la remarque; ils eurent tous les honneurs d'un pronostic exact. La nuit venue, en effet, le vent souffla avec assez de violence pour soulever la mer, et pour inonder de lames abondantes le pont trop peu élevé de l'élégant bateau. Il y eut alors quelque confusion et beaucoup de mal de mer parmi nos passagères les plus aguerries contre ces sortes de bourrasques. Au milieu de la nuit nous reconnaissions le phare de Tendra, placé sur l'extrémité d'une longue pointe, qui est si basse qu'elle se



Traversée sur la Mer noire

Paquebot à vapeur le Pierre Ier



perd même pendant le jour dans la ligne de la mer. Plus tard, le feu de Tarkanbout fut aperçu sur notre gauche, et le matin nous admirions toutes ces choses, si confuses la nuit, en traversant une flotte composée de quatre vaisseaux de ligne et de deux frégates de la marine impériale ; ils se livraient à leurs évolutions non loin de la côte de Crimée, qui se montra à nous avant onze heures. Un fanal, placé sur la pointe basse de la Chersonèse, indique le premier point de la côte méridionale. Bientôt se montrent aux regards charmés de hautes montagnes d'une si belle forme, qu'on les prendrait pour la séparation naturelle et verdoyante qui s'élève entre la cité de Gênes et le duché de Lucques. Le premier cap dépassé, nous courûmes rapidement, mais toujours par une grosse mer, à travers ces beaux sites pittoresques que l'obligeance de nos compagnons de passage avait peine à nous nommer assez vite. — Ce promontoire immense est le cap Parthénium. Au sommet de ce promontoire, qui n'est pas sans poésie, car à cette place, signalée par tous les poètes antiques, s'est accompli ce beau drame d'Oreste et d'Iphigénie : au fond de cette anse et sur cette haute muraille de grandes roches, vous voyez le monastère de Saint-Georges, surmonté d'un dôme rouge, et les flèches dorées de son paratonnerre. Puis voici Balaclava et sa ruine génoise, assise sur un rocher échancré à sa base, et dans laquelle les navires et les pêcheurs rentrent comme dans un port. — Ce bassin, caché par la nature, offre un abri sûr et secret ; ni mâts ni cordages ne s'élèveraient assez haut pour trahir la présence des

vaisseaux derrière ces murailles de rochers. — Plus loin, le cap Aïa se dresse au point méridional extrême de la Tauride ; ce cap, que les Grecs avaient nommé *Kriou-met-opon*, offrait sans doute aux géographes de l'antiquité l'apparence du front de bélier dont il portait la dénomination. Lorsqu'on poursuit cette intéressante revue, les sites s'embellissent bientôt. La nature se montre moins âpre, et la barrière immense des montagnes se recule pour laisser entre elles et la mer des pentes richement parées. Kastropoulo, un de ces établissements utiles qui ont rendu, à tant de titres, respectable et respectée la mémoire de mon vénérable père, son fondateur, vint, bientôt après, montrer ses blanches maisons qui commandent un vignoble dont les coteaux se déroulent jusque sur le sable de la plage. A la vue de ce domaine qui m'était inconnu, et qui se présentait à moi comme une des plus nobles parts de l'héritage paternel, à l'aspect des nouvelles tentatives d'un homme de bien pour encourager, sur cette terre éloignée, une culture qui peut la rendre riche un jour, les paroles me manquent pour dire mon émotion.

Bientôt la partie habitée par les opulents propriétaires de la côte méridionale se déroula sous nos yeux : un palais byzantin, qu'on dirait construit sur le plan d'une délicieuse rêverie orientale, qui dessine sa légère silhouette au milieu des massifs de verdure, et qui était surmonté de notre bannière nationale, nous annonça Aloupka, le chef-lieu enchanté de cette noble colonie de châteaux ; même à la distance dont nous étions de la côte, nous pûmes reconnaître le bruit de

trois coups de canon qui saluaient notre passage. Un phare, placé sur un mamelon, marqua l'entrée de la baie de Yalta et la fin de notre navigation. Le temps contraire nous avait fait arriver six heures plus tard qu'à l'ordinaire. Le Pierre-le-Grand prit son mouillage à petite distance d'une jetée qui ne défend que les barques contre les grandes vagues du large. Un moment après, une nacelle hardie franchit cette mer menaçante. Elle portait M. le comte de Woronzoff, que je retrouvai, comme toujours, bon, aimable, affectueux, rajeuni par le bonheur de tout ce qui l'entoure, et portant sur sa belle et calme physionomie l'empreinte de la paix d'une âme heureuse de ses propres bienfaits. L'accueil du comte me pénétra de reconnaissance tant pour moi que pour mes compagnons, qui furent reçus avec cette cordialité généreuse qui se cache sous les dehors les plus simples et les plus naturels.

Un moment après nous étions à terre, établis fort à l'aise dans un hôtel tenu (néant des grandeurs humaines!) par le signor Bartolucci, ancien *buffo cantante* du théâtre d'Odessa.







VI.

CRIMÉE. — TAGANROCK. — NOVO-TCHERKASK.

Peu de positions sont aussi pittoresques que celle du bourg de Yalta : son port est moins un port qu'un ornement. Ce bourg, ou plutôt cette ville élégante, abrite ses maisons neuves à l'ombre des hautes montagnes de la chaîne d'Yaïla. Bâtie récemment sur l'emplacement même d'une ancienne ville grecque assez considérable, Yalta remplit toute

la partie septentrionale d'une baie fort spacieuse qui se creuse entre le cap Nikita, au nord, et le cap Aï-Todor, au midi. Cette rade, entourée de ses beaux paysages, est parfaitement abritée d'un côté, tandis qu'elle reste exposée, de l'autre, aux vents et à la grosse mer qui viennent du sud-est : c'est là un accident qui lui est commun avec Odessa ; et même, quand les vents ont cessé, les flots restent agités longtemps encore dans la baie d'Yalta, et les sables, détachés du fond par un mouvement de la mer, tendent à rétrécir de plus en plus un mouillage déjà peu commode. Le port de Yalta ne sera donc jamais, quoi qu'on fasse, un port maritime de quelque importance ; c'est un de ces abris momentanés où les marins jettent, selon leur expression, *un pied d'ancre*, et où l'on ne pourrait, même avec des frais énormes, faire pour les navires une halte de quelque durée. Quoi qu'il en soit, Yalta, comme simple pied-à-terre de toutes les notabilités qui peuplent durant l'été la côte méridionale, n'est pas un lieu sans quelque importance.

En fait d'institutions publiques, Yalta n'est en reste avec aucune grande ville : douane, bureau de poste, architecte, pharmacien, boutiques remplies de tout ce qui flatte la gourmandise, le grand délassement de ce pays, rien n'y manque. L'hôtellerie principale s'appelle *la città di Odessa* : elle s'élève de toute la hauteur qui sépare l'hôtel décent du trivial cabaret : une maison disposée avec goût et appropriée à son usage hospitalier, trop rare dans ces contrées, a été bâtie par ordre du comte de Woronzoff. Le comte est l'hôte vé-

ritable de ces rivages. Dans ce long jardin de la côte méridionale, il n'a laissé échapper aucun détail agréable aux visiteurs. L'hôtellerie fondée, il y fallait un majordome ; c'est alors que le signor Bartolucci, l'excellent *buffo cantante*, a quitté la scène d'Odessa pour venir à Yalta créer un rôle tout nouveau, qu'il remplit cette fois encore à la satisfaction du public.

Le lendemain, les équipages envoyés par le comte de Woronzoff nous transportèrent à Aloupka. Le chemin qui conduit de Yalta à cette belle résidence côtoie la plage qui borne la baie; bientôt il s'élève par une pente douce jusqu'aux premières collines qui dominent la mer du côté de l'ouest. De là il atteint la base des rochers du Yaïla, qui se dressent comme une muraille de dix-huit cents pieds, depuis Yalta jusqu'au cap Aï-Todor. La route est unie et commode à ce point que les voitures peuvent la parcourir avec la plus grande vitesse. Arrivé dans la région moyenne des montagnes, vous ne tardez pas à rencontrer, sur le bord de ce chemin, des maisons de plaisance, construites les unes et les autres avec la plus gracieuse fantaisie. Ici c'est un petit palais asiatique aux discrètes jalousies, aux cheminées en minarets ; plus loin vous rencontrez un élégant manoir gothique, ou bien un de ces frais *cottages* de l'Angleterre, tout parsemé de lierres encadrés dans la verdure longtemps printanière. Quelquefois c'est une légère habitation tout en bois, coquettement vernie, qui se cache sous ses vastes galeries. Ici des tourelles blanches et sveltes; plus loin des ruines; partout des arbres, du gazon, de l'eau qui jaillit, des guirlan-

des d'églantiers, des touffes de dalhias empourprés. Ainsi s'avance le voyageur sur ce chemin qui serpente pendant quinze verstes sur le flanc des grands contreforts du Yaïla; à sa gauche éclate et brille une mer sans borne, et sous ses pieds s'étendent au loin tous ces verdoyants ravins couverts de villas, de beaux vignobles et de sentiers capricieux. Dans tout son cours et comme dans une allée de parc anglais, la route est garnie d'une barrière peinte en blanc qui, bien que légère, rassure contre le vertige le regard et la tête durant ce trajet rapide. Partout vous pouvez voir des rochers qui pendent sur vos têtes, d'une hauteur de mille pieds, laissant échapper de leurs crevasses une végétation surabondante qui flotte aux vents. Mais essayez donc, si vous pouvez, de décrire dignement tous ces frais paysages!

J'ai eu là un de ces moments qui, Dieu merci! échappent à l'analyse. On regarde, on admire, on ne songe guère à lutter, avec la parole écrite, contre ces beautés éblouissantes du paysage. D'ailleurs, je n'étais pas un voyageur humoriste, encore moins un voyageur poétique. Ma visite au comte de Woronzoff avait un but sérieux, utile : j'avais hâte d'arriver aux contrées voisines du Don, où l'on se rappelle qu'une partie importante de mon expédition devait être établie sous la conduite de M. Le Play. Qu'il me tardait d'aller juger par moi-même de la réalité de nos espérances communes, et de suivre les progrès de mes compagnons dans l'étude qui était l'objet de leur voyage! car si je venais à Aloupka, ce n'était pas pour m'aban-

donner en égoïste à cette poésie fugitive ; c'était pour marcher plus vite à mon but : je ne voulais rester qu'un jour dans les enchantements de cette Capoue asiatique. J'étais résolu à me dérober, dès le soir même, à cette douce vie de château : la grâce des maîtres du lieu, la splendeur du ciel, la magnificence du pays, quelles séductions n'avais-je pas à vaincre, et que la résistance est difficile, surtout quand il s'agit de se lancer de nouveau dans des steppes sans bornes! Toutefois, je me dois cette justice à moi-même, j'ai résisté. Présenter mes devoirs au comte de Woronzoff, le remercier en mon nom et au nom de mes compagnons, tout cela pouvait se faire en un jour : je le fis en un jour. Le comte de Woronzoff, qui comprend à merveille toutes les bonnes inspirations, comprit très-bien le sacrifice que je faisais à mes devoirs. Il accueillit mes collègues étrangers avec cette courtoisie affectueuse qui lui gagne tous les cœurs; dès ce moment il fut pour eux un guide et un protecteur. On pense bien que sous ce généreux patronage je ne balançai pas à les laisser diriger selon leurs goûts la visite détaillée qu'ils se proposaient d'entreprendre dans cet intéressant pays. Notre journée s'écoula trop vite au milieu d'une réunion nombreuse et choisie. Après avoir jeté un coup d'œil sur les jardins agrestes d'Aloupka, sur le magnifique palais oriental que le comte achevait à cette époque, dans l'attente d'une auguste visite, récompense solennelle et méritée de tant de travaux, je pris congé de ce noble seigneur, non sans avoir recueilli de sa bouche des avis pleins de bonté

pour moi et des promesses toutes bienveillantes en faveur de ceux que je laissais. La nuit était déjà fort avancée quand je repris le chemin de Yalta, non pas seul cependant, car le comte Galateri, aide de camp du gouverneur-général, en qui je reconnus bientôt un guide aussi prévenant que dévoué, m'avait été adjoint pour ma rapide campagne du Don. Je ramenais aussi à Yalta, pour lui donner mes dernières instructions, celui qui devait me remplacer auprès de ses collègues; voyageurs moins expérimentés que lui, imprévoyants comme de vieux savants, ardents comme de vrais artistes, ils avaient besoin d'une tutelle prudente : j'avais chargé Sainson, le plus acharné voyageur de tous les voyageurs, de me représenter comme le pilote de la caravane.

Tout le jour, Aloupka, ce lieu privilégié, avait joui d'une chaude et paisible température. Il n'en était pas ainsi dans la baie de Yalta : le vent n'avait pas cessé de gronder, et la vague grossie avait rendu difficile la communication entre la terre et le Pierre-le-Grand, qui retenait captive ma voiture. Attendre une mer plus calme c'eût été long, et d'ailleurs tout délai m'était interdit en ce moment. Les vents, disait le capitaine, loup de mer anglais qui certes s'y connaissait, les vents pouvaient garder leur violence durant plusieurs jours. Mon parti fut bientôt pris : j'abandonnai mon équipage, que le bateau à vapeur devait transporter le lendemain à Kaffa, et je me résolus à prendre jusqu'à cette dernière ville un telègue de poste, rude et rapide voiture nationale.

Il y a un tel air de parenté entre cet équipage russe et les caroussi valaques dont j'ai déjà parlé, qu'une description détaillée deviendrait superflue; cependant hâtons-nous de dire que le telègue est le moins mauvais de ces deux équipages. Vous êtes plus à l'aise sur la litière qu'on n'épargne point et qui remplit abondamment la petite caisse où s'assied le voyageur. Deux passagers peuvent, au besoin, prendre place de front sur la montagne de manteaux et de couvertures qu'on entasse dans cette auge voyageuse à défaut de banquette, et l'on se prête ainsi mutuellement une épaule secourable dans les mauvais pas où le telègue s'élance au gré des deux vigoureux coursiers qui l'entraînent. Sur le devant de la machine, et sans autre siége qu'une étroite planche, est assis le cocher, qui ne cesse de parler à ses chevaux; enfin, pour distinction dernière, et c'est là ce qui fait la supériorité incontestable du telègue sur l'humble caroussi des valaques, une clochette d'airain, suspendue à l'extrémité antérieure du timon, s'y balance à grand bruit tant que dure le relais, comme pour rappeler sans cesse au voyageur que le sommeil serait imprudent sur son siége périlleux. Si l'on atteint une ville, la cloche est supprimée, par respect pour les oreilles des citadins. C'est pourtant dans cette rude voiture que d'innombrables voyageurs, officiers, agents, courriers, fonctionnaires du gouvernement, parcourent continuellement l'empire, galopant jour et nuit, franchissant des milliers de verstes ainsi repliés sur eux-mêmes, sans autre abri qu'un manteau: manteau contre le soleil, manteau contre la

pluie, manteau contre la poussière, manteau contre la boue. Je laisse à penser de quelle constitution il faut être doué pour résister à ce cahot infernal.

En moins de temps qu'il ne m'en faut pour décrire ce simple et primitif équipage, nous avions déjà gravi les longs et sinueux détours de la vallée de Yalta ; nous roulions avec une étonnante vitesse sur le beau chemin tracé sur le flanc des montagnes, qui domine la mer de si haut en se dirigeant vers l'est. Nous étions partis à midi ; or, à cette époque de l'année, le 1--13 août, il est facile de s'imaginer dans quelle fournaise ardente il nous fallait passer.

Sous les rayons enflammés que dardait le soleil, nos visages furent en moins d'une heure atteints d'une brûlure longtemps ineffaçable. Nikita avec ses beaux jardins, Massandra et son riche vignoble, Aï-Danil et toute cette route si pittoresque, disparurent rapidement à nos yeux. Puis nous atteignîmes l'Aïou-Dagh. Cet immense promontoire s'avance si loin dans la mer, que le chemin, renonçant à le contourner, s'engage dans un second plan de montagnes ; c'est là, Dieu merci ! que vous trouvez de fraîches et délicieuses retraites, de grands arbres, de belles forêts, des cascades, tous les heureux et merveilleux accidents que recherchent les peintres. Cette fois l'Italie elle-même est vaincue, vaincue par la Crimée, il faut que les paysagistes l'avouent. Alouchta, bourg moitié tatar et assez important, situé sur la plage, termine cette riche série de rivages. Une vallée considérable vient près de là déboucher vers la mer ; de cet endroit on

quitte la côte pour entrer dans l'intérieur de la Tauride, et pour se diriger vers la partie centrale où se trouve Symphéropol. D'abord il faut longtemps monter, car la route suit les pentes inférieures du Tchadir-Dagh. C'est là vraiment une majestueuse montagne, la plus haute de la Crimée; son sommet, *en table,* comme disent les géographes, offre aux navires de la mer Noire une facile reconnaissance; du côté du nord il domine aussi toute l'étendue de la steppe, cette mer de poussière, où les caravanes tatares le saluent de si loin.

Lorsque notre modeste équipage eut gravi ces imposantes montées, nous reconnûmes que le pays devenait moins pittoresque à mesure que nous descendions sur le revers septentrional du Tchadir-Dagh: la végétation s'amoindrit et va bientôt s'arrêter à la lisière des plaines, où vous ne la rencontrez plus que cachée dans le fond des ravins et le long du cours du Salghir. Toutefois cette nature est encore belle et riche. Quelques villages se rencontrent çà et là : celui qu'on nomme Soultan-Mahmoud prit une place particulière dans mes souvenirs, à cause d'une horde nombreuse de Bohémiens qui était campée dans les champs voisins. Il est impossible de se faire, sans sortir de l'Europe, une idée plus complète des peuplades sauvages qui donnent tant d'attrait poétique aux relations des navigateurs. Toute la tribu possédait à peine quelques haillons : les enfants et les adolescents, oubliés dans ce partage de guenilles héréditaires, n'en paraissaient guère plus mal vêtus. Dans chaque village

aussi, des hordes de chiens les plus incommodes du monde s'acharnaient à notre poursuite. Enfin nous arrivâmes à Symphéropol, capitale actuelle de la Crimée, chef-lieu du gouvernement de la Tauride. Si le trajet avait été prompt, l'épreuve était rude : aussi acceptâmes-nous avec une reconnaissance empressée l'offre que voulut bien nous faire le gouverneur civil. M. Mourounzoff, de nous prêter sa voiture jusqu'à Kaffa.

Symphéropol, pour être déjà loin des montagnes, n'est point encore dans la steppe. Ses environs, sillonnés par quelques ravins où la fraîcheur des eaux entretient la végétation, offrent des emplacements favorables à la culture de la vigne. La vallée du Salghir, qui s'étend au nord, est surtout remarquable par la beauté de ses arbres. La ville se divise en deux parties : d'abord l'ancienne Ak-Metchet des tatars, où l'on retrouve les ruelles étroites, populeuses, garnies de boutiques de toute espèce et classées par professions, selon l'usage oriental; puis la ville nouvelle, où l'on reconnaît déjà les alignements et le large espace de nos rues. Une église principale, d'un dessin élégant, mais de matériaux légers, orne une des plus vastes places de la ville. Sur un autre espace, ou plutôt sur un champ de foire situé au centre de Symphéropol, est un pêle-mêle bruyant de marchands et d'acheteurs; on y voit tous les peuples de la création, on y entend toutes les langues : on se croirait au pied même de la tour de Babel. Les grecs, les tatars, les arméniens, les juifs, les russes circulent incessamment au

milieu des marchandises et des bestiaux, à travers les fougueux droschkis des russes et les paisibles madgiars des tatars, que traînent deux énormes dromadaires à la double bosse, à l'air impassible. Cette ville est, par sa position, le centre de toutes les passions actives. Une quantité de maisons neuves s'élèvent dans cette capitale; un puits artésien promettait des eaux abondantes; quelques auberges nouvellement établies rendent le séjour plus facile aux voyageurs. Jusqu'à ce jour, il est vrai, les aubergistes, confiants dans la coutume qu'ont en Russie les personnes de la classe aisée de voyager avec leurs lits, n'ont fait aucun effort pour procurer aux visiteurs une couche plus commode que ces tristes sophas à peine bourrés de foin, gîte banal des passants de tout étage, qu'un maigre souper et la fatigue du voyage disposent également au sommeil. Attendez quelques années encore, et vous verrez les lits pénétrer dans ces auberges. On a vu des progrès plus difficiles que celui-là.

A minuit nous quittions Symphéropol. Le gouverneur nous avait prêté sa voiture, et nous roulions sur une steppe unie. Nous traversâmes bientôt Kara-Sou-Bazar, grande ville tatare; mais la nuit lui ôtait tout son caractère; puis, toujours à travers la steppe, nous atteignîmes bientôt le bord oriental de la Crimée, et Kaffa, la ville des Génois et des tatars, qui a conservé encore quelques vestiges musulmans au milieu de sa physionomie tout italienne, et qui rappelle Bologne. Kaffa se groupait exposée aux rayons du soleil levant dans sa vieille enceinte de tours et de murailles, indi-

ces en ruines d'un pouvoir longtemps florissant. Le port de Kaffa, on le nomme aussi, de son nom antique, port de Théodosie, autrefois riche et habité, ne reçoit plus guère que quelques petits navires chargés des céréales de la steppe. Et la steppe est inculte; et, tout inculte qu'elle est, on ne saurait croire combien elle est fertile.

Le mouvement qui animait autrefois Kaffa s'est porté aujourd'hui plus à l'est, dans la rade de Kertch, où la position si favorable du détroit qui réunit la mer d'Azoff à la mer Noire attire un nombreux concours de navires. Théodosie est une ville qui passe pour être fort agréable. Sa population principale est composée de grecs; mais les affaires du commerce y ont attiré de tout temps un grand nombre d'étrangers. Elle renferme une quantité d'arméniens et de juifs karaïms; les tatars de Crimée en occupent les faubourgs, et les nogaïs, ces autres tatars à la physionomie chinoise, viennent continuellement y conduire leurs chariots. Nous prîmes à peine le temps de parcourir les places, les rues dallées et les promenades un peu chétives de Théodosie. Le Pierre-le-Grand avait tenu parole, et mon équipage avait pris terre dans un port plus commode. Je me hâtai donc de me remettre en route avec mon compagnon dans les bons comme dans les mauvais jours, le comte de Galateri; nous partageâmes les douceurs d'une excellente voiture, comme nous avions partagé, la veille, les cahots du plus dur des équipages.

Ce fut avec une vitesse sans égale que nous atteignîmes Arabat, en traversant en droite ligne, et du sud au





Ancienne forteresse d'Arabat.

nord, une sorte d'isthme qui sépare la mer Noire de la mer Putride. En quatre heures cet espace est franchi ; et comme on tourne le dos aux montagnes, on n'a sous les yeux d'autre horizon que l'horizon de la plaine, aussi unie que la mer qui la borne. Cependant ce désert n'est pas si bien un désert, qu'on n'y rencontre souvent des caravanes de chariots qui portent à Kaffa ou à Kertch le sel qu'on ramasse sur les bords de la mer Putride, non loin de la ville de Pérécop. Quelquefois aussi vous rencontrez un tatar accroupi à l'abri de ses dromadaires, savourant les délices de la pipe et de l'ombre, si l'on peut appeler ombre cette chaleur qui calcine le sol. Dans ces déserts, plus encore que dans tous ceux que nous avons précédemment parcourus, la route est indécise et livrée au choix du conducteur. Les tatars cependant se dirigent avec un instinct remarquable par la ligne droite ; on assure même que l'hiver, et quand la steppe n'est plus qu'un tapis de neige, ils se retrouvent dans cette neige comme dans un sentier frayé.

Une forteresse encore défendue d'un bon revêtement et d'un fossé, mais dont l'intérieur est en ruines ; un village de dix maisons disposées face à face, en forme de rue, sur un espace qui dans l'Europe centrale suffirait à une ville de douze mille habitants, voilà ce qu'on nomme Arabat. Le fort est placé sur le sable, entre la mer d'Azoff et la mer Putride ou Sivach, c'est le nom qu'on donne aussi à cette grande lagune qui ne mérite que trop son épithète pittoresque : une sorte de digue naturelle part du pied même des rem-

parts d'Arabat, et se dirige tout droit au nord entre les vagues bruyantes d'un côté, mornes, livides de l'autre, et toujours au milieu d'une odeur horriblement fétide. La flèche d'Arabat, cette étroite chaussée, est interrompue vers son extrémité septentrionale, et laisse communiquer les deux mers au moyen d'un canal de cent mètres environ. Ce canal a reçu le nom un peu prétentieux de détroit; on trouve sur cet isthme plusieurs relais de poste qui permettent heureusement d'y marcher avec une vitesse effrayante. Nous eûmes cependant quelque peine à obtenir nos attelages à la seconde station. Le maître de la poste du lieu, abruti par une ivresse complète, nous refusait obstinément ses services; et comme nous lui faisions des reproches énergiques sur son intempérance, c'étaient, disait-il, le chagrin et l'ennui de sa résidence qui le mettaient dans cet état fâcheux. A une si bonne raison, que répondre? Nous prîmes patience, pour donner l'exemple à ce malheureux ennuyé.

Il était minuit lorsque nous débarquions à Yénitchi, audelà du détroit et sur la terre ferme où désormais notre course devait se diriger vers l'orient, en côtoyant à distance le rivage de la mer d'Azoff.

C'était donc toujours cette plaine sans fin, cet horizon si triste et si plat qui s'enfuit au loin. Et comme on s'estime heureux quand par hasard, dans ce silence immobile, on rencontre un homme!

Lorsque le soleil s'est levé dans des vapeurs humides et qu'il monte lentement sur la plaine, il n'est pas rare de voir se manifester dans la steppe le phéno-

mène décevant du mirage qui dessine des lacs, des rivières et des prairies dans la couche réfringente des vapeurs matinales, transforme la moindre tige qui dépasse le sol en arbre majestueux, vous fait d'un homme une tour et d'un chariot un palais gigantesque. Ces illusions, qui portent à la rêverie, nous occupaient le matin ; le soir, c'était dans l'ardent brasier des nuages de l'occident que nous cherchions des noirs rochers, des pics menaçants, et des volcans aux torrents de lave. Quant à la journée, elle s'écoulait lentement, malgré le mouvement et malgré l'espace que sillonnaient nos roues. Les stations seules nous offraient quelques minutes de contact avec des créatures vivantes. Et quelles misères ne trouvions-nous pas encore dans ces déserts et sous ces huttes, où le mal est le plus fort, où les secours de l'art ne sauraient parvenir! Ces hommes, en proie à de cruelles maladies, attendent sans remèdes, et qui plus est sans espoir, la fin de ces souffrances dont ils ne savent même pas le terme ; tristes exemples de la résignation et de la patience humaines ! Un pauvre vieux malade, à qui nous témoignâmes quelque pitié, nous disait avec une humilité simple et naturelle que le paysan n'est pas pour son plaisir sur cette terre! Or, si jamais terre fut disposée pour exercer tant à patience, assurément c'est celle-là.

Cette première journée ne fut pas sans apporter son aventure. A l'un des derniers relais, la maison de poste était en désordre, tous ses habitants effarés s'agitaient avec angoisse, et couraient de côté et d'autre

comme des gens en détresse. Notre arrivée fut accueillie avec empressement, et toutes les voix nous demandèrent à la fois si nous pouvions, par quelque moyen, rappeler à la vie une femme qui se mourait? Le cas était grave. Introduit dans la maison, je pus me convaincre que la moribonde, la maîtresse de poste, jouissait à un degré éminent de ses forces vitales, et que si elle était menacée d'un danger, son mal d'aujourd'hui provenait tout simplement du copieux dîner de la veille. Véritablement la pauvre femme suffoquait, et il n'y avait qu'une inspiration subite qui pût la sauver. Ma foi, l'inspiration médicale me vint en aide. J'avais dans ma voiture une préparation de Sedlitz qui produit en tous lieux d'excellents effets. J'en administrai une forte dose à la malade. Vous pouvez croire mon inquiétude, malgré l'innocence du remède. Eh bien! après un moment d'attente, le remède opéra. Cette bienfaisante potion soulagea cet estomac embarrassé; nous partîmes comblés d'admiration et chargés des louanges et des actions de grâces de la malade. Un grand médecin n'eût pas mieux fait.

Après avoir traversé la Tokmak, petite rivière qui vient perdre ses eaux dans le lac de Molotchnoié, nous ne tardâmes point à arriver sur le territoire de Nogaïsk. Dans les larges plaines où nous commencions à reconnaître quelques traces de culture, nous observâmes cette fois par nous-mêmes ce phénomène dévastateur, le fléau d'Égypte, des nuées de sauterelles, qu'on nous avait signalé en Valachie, sans que nous l'eussions encore rencontré. Figurez-vous un nuage vivant, mais

un nuage qui dévore ce qui l'arrête ; vous diriez, à les entendre brouter, un troupeau de chèvres affamées : le torrent passe en dévorant, et c'est en vain que les hérons, les huppes, les oiseaux voraces de toute espèce, se ruent sur cette proie : à peine la peuvent-ils entamer.

Nogaïsk est une capitale : elle est la métropole d'une tribu étrangère, mais d'une tribu nomade que les mœurs citadines n'ont point encore entièrement convertie : on s'en aperçoit à la structure de cette cité nouvelle. Le chaume et l'argile sont la principale matière employée dans les constructions. Abattez-en la mosquée, le bazar, quelques pauvres boutiques dans le genre oriental, et vous n'avez plus sous les yeux qu'un misérable village. L'histoire de cette ville est assez récente pour qu'on puisse remonter sans encombre jusqu'à son origine. Vers la fin du siècle dernier, à l'époque où la grande Impératrice Catherine songea à peupler ses vastes et nouveaux états du midi, une horde nombreuse de tatars, purs descendants, disait-on, de la race que Tchinghis Khan avait traînée après lui, vivait encore sur les steppes d'Astrakhan. Le gouvernement les attira, par des concessions utiles, sur les terrains qu'ils occupent aujourd'hui, et ils s'y trouvèrent bientôt établis au nombre de plus de trente mille. Mais l'instinct vagabond revenait toujours, et les voisins en étaient souvent inquiétés. Un Français émigré entreprit de civiliser ces hommes et de les former tout à fait à la vie agricole. Le comte de Maison, tel est le nom de ce digne gentilhomme, apporta à cette œuvre une

telle persévérance, qu'il parvint à réunir en colonies disciplinées ces vagabonds de la steppe. Il leur enseigna à cultiver cette terre, qui n'attend que des bras; la terre, cultivée, ne fut pas ingrate. Alors naquit le commerce, et avec le commerce une industrie qui s'accordait parfaitement avec les goûts voyageurs des Nogaïs. De longues caravanes partent chaque année, après la récolte, et conduisent jusqu'à Kaffa et jusqu'à Kertch les produits de ces plaines fécondes. A peine distinguez-vous tout au loin la longue file de chariots, que déjà les vents vous ont apporté l'affreux et strident fracas de leurs roues criardes. Ces chars grossiers, construits en bois, sans qu'il y entre une seule parcelle de fer, sont traînés par de puissants dromadaires d'une taille vraiment gigantesque. La lourde charge qui pèse sur des essieux, rarement graissés au moyen d'une sorte de bitume, produit un frottement dont le bruit est assourdissant. Les bons Nogaïs aiment cette harmonie, et si on leur conseille de graisser leurs essieux : « A quoi bon? disent-ils, il n'y a que des voleurs qui craignent le bruit. » Donc Nogaïsk s'est élevée ainsi au milieu de ces simples cultivateurs; et, je le disais tout à l'heure, comme ville, sa prospérité n'est pas des plus flatteuses; elle est devenue tout simplement une grande hôtellerie à l'usage des commerçants arméniens ou karaïms, ces intrépides marchands qu'on retrouve partout. Le fondateur, le respectable comte de Maison, avait cessé de vivre peu de temps avant notre passage : nous vîmes le toit qu'il habitait et les petits jardins qu'il a plantés sans trouver beaucoup d'imitateurs. Quoi

qu'il en soit, les bienfaits qu'il a légués à ce peuple porteront leur fruit dans l'avenir. Les Nogaïs se montrent actifs, intelligents; passionnés pour la vie nomade, ils ne démentent point la race envahissante qui parcourut pendant plusieurs siècles toute l'Europe orientale, renversant toutes choses sur son passage. Le bien-être, l'obéissance et les progrès de cette tribu civilisée, quel beau problème à résoudre ! et il a été résolu.

Au reste, nous étions là sur la terre des colonies : car autour des Nogaïs plusieurs populations émigrantes ont apporté leur travail et leur industrie. Une colonie de Memnonites, venue originairement de la Prusse, habite le territoire qui confine aux concessions des Nogaïs; plus loin, en se rapprochant de Marioupol, des terres cultivées, des maisons bien entretenues, et de vastes meules de grain qui s'élèvent en dôme parmi les acacias, indiquent les établissements allemands. Spectacle singulier, de rencontrer sur ces mêmes plaines ces honnêtes Germains au teint blanc, à l'allure lente et lourde, et ces Nogaïs à la face jaune et plate, aux larges pommettes, aux yeux longs et relevés vers l'angle externe! Au reste, les progrès mêmes des tatars ne sauraient se comparer aux résultats vraiment admirables de la colonisation allemande dans ces parages; et je ne parle point seulement de l'ample production des grains, car cette terre ne refuse rien à qui la sollicite, je veux dire que la présence des Allemands dans ce pays a transformé ces déserts en une contrée où toutes les choses utiles à la vie peuvent aujourd'hui

se trouver; malheureusement les débouchés manquent à ces riches produits : un laitage excellent, des légumes, des fruits, des bestiaux, des farines de pur froment. Les colons fournissent tout et approvisionnent les villes, exemple qu'on aimerait à voir suivre à nos paysans, d'ordinaire trop insouciants sur le bien-être matériel. Cependant chaque année la culture s'étend et se perfectionne; les races de bestiaux s'améliorent, et le pays se peuple et se féconde. On ne saurait trop le répéter, la terre n'est fertile qu'à force de bras; faites que la terre soit peuplée, elle sera fertile : la nature l'a ainsi voulu. Voyez les déserts des plus beaux pays du monde; ils s'épuisent dans la production désordonnée d'un luxe inutile de végétation, où dominent encore les poisons et les plantes nuisibles : c'est que la main de l'homme n'y a rien planté. Il faut à la terre la sueur humaine pour l'arroser.

Dans ces steppes si vastes, qu'on dirait ouvertes aux peuples qui trouvent la vie difficile ailleurs, je venais à penser qu'on pourrait faire un noble et sage emploi de cet espace aujourd'hui désolé, de cette fécondité perdue, de cette richesse inutile et indignement gaspillée. Que de nations, me disais-je, qui voient les meilleures institutions devenir inutiles, faute d'une place convenable! et nous autres, ne devons-nous pas rendre grâces à Dieu de cette large part qu'il a faite à la Russie, pour qu'elle y pût classer, sans confusion, tous les éléments d'ordre et de prospérité à venir?

Quelles régions mieux disposées à tous les efforts de la civilisation nouvelle? où trouver une terre plus

fertile, un sol mieux préparé, un plus noble emplacement pour des cités? La Russie possède la Sibérie, comme l'Angleterre possède la Nouvelle-Galles du sud, pour séquestrer au loin les esprits indomptables en guerre ouverte avec les sociétés; mais c'est à nous peut-être qu'il est donné de trouver une solution réalisable au système pénitentiaire, concilié avec l'amendement des coupables. Des colonies appropriées à ce but philanthropique me semblent de nature à résoudre ce problème si longtemps poursuivi par les philanthropes vraiment dignes de ce nom. Un admirable essai, tenté en Hollande dans ces derniers temps, a indiqué à l'Europe quel parti elle peut tirer de l'association bien dirigée, pour la guérison des maladies sociales. L'épreuve tentée sur le paupérisme par un excellent esprit, le général Van-den-Bosch, est un noble exemple. Au moyen de souscriptions presque inaperçues, le génie fondateur du général hollandais a su créer un établissement modèle, et peu à peu des colonies nombreuses, où les pauvres, les vagabonds, les orphelins trouvent une existence aisée, conquise par le travail. Et cependant, observez que la Hollande était forcée d'acheter ses propres terres, pendant que la Russie, au contraire, peut disposer d'un royaume tout entier. Le système de colonisation appliqué à l'armée a donné, non loin de ces mêmes provinces, les résultats les plus heureux. Je me persuadais que le paupérisme, la mendicité, l'enfance abandonnée, pourraient peupler ces solitudes avec un grand profit pour la société, pour la morale publique et pour eux-mêmes. Peut-être,

me disais-je encore, quelques essais pour l'amélioration de certains coupables, qu'une déportation lointaine punit trop sévèrement, seraient-ils aussi mis en œuvre avec quelque avantage ; mais tous ces rêves, qui abrégeaient les ennuis de la route, s'évanouissaient bientôt pour faire place à la réalité ; je revoyais la steppe, que mon imagination avait un instant peuplée, tout aussi déserte, tout aussi inculte qu'auparavant. Bientôt Marioupol nous apparut.

Marioupol possède un port commerçant et surtout rempli d'une activité remarquable. En ce lieu se rassemblent, comme sur toute la côte, les grains apportés de l'intérieur, lesquels sont chargés sur des navires génois, qui n'ont point oublié cette route, où le pavillon de Gênes s'est jadis montré si puissant. La navigation d'Italie importe à Marioupol des objets fabriqués à Chiavari, petite ville fort industrieuse, non loin de l'Apennin, et si renommée par ses chaises légères ; elle y répand aussi des denrées coloniales, que Gênes elle-même reçoit des Anglais. Lorsque les navires retournent dans le golfe de Gênes, ils entreposent à leur tour tous ces grains de l'Orient, qu'on vient acheter dans leurs ports et qu'ils revendent avec un bénéfice d'autant plus modeste, que leur navigation est la moins coûteuse de toutes celles qui trafiquent sur la Méditerranée.

Il y avait déjà soixante-seize heures que nous avions quitté Yalta, lorsque nous entrâmes à Taganrog. Il me semble qu'à ce nom le premier souvenir qui se réveille est celui du malheur à jamais déplorable qui

unit désormais au nom de Taganrog l'auguste nom d'Alexandre, ce grand Empereur dont la bonne foi et la probité politique ont sauvé l'Europe et le monde. Là il est mort, et la Russie n'a pas besoin, pour s'en souvenir, de ce monument de bronze élevé à l'Empereur. Taganrog est bien bâtie; elle est agréablement située; ses maisons sont en pierres ou en briques et d'une architecture agréable : s'il fallait en dire davantage pour compléter cette louange méritée, je parlerais du théâtre, qui réunit assez souvent la population distinguée de Taganrog. Là, toute cette société française, qui change de mœurs comme elle change de modes, est représentée par l'esprit de son peintre ordinaire, M. Scribe, dont les comédies légères ne perdent rien dans ces traductions étrangères. Ce port doit sa fondation à Pierre-le-Grand : déjà au temps de ce grand homme, on s'était aperçu du décroissement des eaux de la mer d'Azoff, et l'emplacement de Taganrog avait été choisi sur le penchant d'un promontoire dont la déclivité faisait espérer qu'un ancrage convenable serait toujours réservé aux navires. Dès l'origine, le commerce du nouveau port prit un essor d'heureux augure; de grands obstacles se devaient rencontrer. Le Don, qui débouche avec impétuosité au fond de cette mer, y entraîne des sables que les vents du sud accumulent sur la côte. Aujourd'hui les eaux sont si peu profondes devant Taganrog, que l'embarquement doit se faire au moyen de charrettes qui vont au loin joindre de larges barques qui se partagent le chargement. Quant aux navires, ils ne peuvent approcher de

la terre de plus d'une lieue ; les plus grandes profondeurs de cette mer, qui se réduit de jour en jour aux dimensions d'un lac, ne dépassent pas 12 à 15 mètres. Sa profondeur moyenne est de deux mètres. Ce sont là en effet de très-grands inconvénients.

Au commencement de ce siècle, ce port recevait un assez grand nombre de navires étrangers pour que le gouvernement ait cru devoir seconder le mouvement qui s'opérait en sa faveur. Taganrog eut alors un lazaret qui lui était propre, et qui dispensait les vaisseaux en destination pour son port des sept jours d'observation qu'ils faisaient naguère au détroit de Kertch. Bientôt la navigation s'étendit, et comme l'établissement maritime de Taganrog menaçait de ne point suffire à des besoins croissants, on forma à Kertch un entrepôt de douanes et une quarantaine, dont les dimensions furent largement calculées. Aussitôt les transactions se partagèrent, et Taganrog vit moins de navires dans ses eaux, car les marchandises suspectes n'arrivèrent plus directement jusqu'à son port. La quarantaine de Kertch ne livrait passage pour Taganrog qu'aux chargements reconnus non suspects; ceux-là seuls venaient au fond de la mer d'Azoff purger leur prévention.

Tel était l'état des choses, lorsqu'une mesure désastreuse pour Taganrog fut adoptée en 1833. Kertch fut déclaré le seul port de quarantaine; force fut donc à tous les navires de ces parages de venir mouiller sous les murs de son lazaret, et d'y rester à l'ancre au moins vingt-huit jours, quelquefois même trente-deux.

Dès lors la mer d'Azoff fut fermée à tous les bâtiments, excepté aux simples caboteurs. Kertch devint par le fait l'entrepôt et le port de déchargement de cette mer, comme de la mer Noire dans sa partie orientale. Les denrées des colonies, de la côte septentrionale, et même celles du Don, arrivèrent par les caravanes, et en suivant la flèche d'Arabat, jusqu'au seul port privilégié. De là vient que la petite ville que nous parcourions nous parut morne, et que les entretiens que nous eûmes avec quelques négociants étaient empreints d'un profond découragement. Ce qui entretient encore aujourd'hui le commerce trop réduit de Taganrog, ce sont les transports de munitions et de subsistances sur les rives de la province du Caucase; un assez bon nombre d'embarcations, affectées à ce service spécial, sillonnent les eaux peu profondes de cette mer qui s'en va.

Mon impatience était vive, et il me tardait d'arriver sur le territoire des Cosaques du Don, où je devais rencontrer les membres de mon expédition occupés aux recherches minéralogiques qu'ils avaient déjà entreprises sur une grande échelle. A dater de Taganrog, j'avais trouvé leurs traces, et j'avais hâte de la suivre. Je pris sans tarder la route de Rostoff, car mes jours étaient comptés, et je devais, après une courte visite aux savants ingénieurs, regagner au plus vite Odessa, pour assister à ces spectacles guerriers qui s'apprêtaient à Vosnessensk avec une pompe digne de l'attention de l'Europe. S. M. l'Empereur avait résolu de passer en revue les colonies militaires de cavalerie:

les prairies de Vosnessensk, sur les bords du Boug, avaient été désignées pour cet imposant rassemblement, et de toutes parts on se préparait pour cette grande solennité. Mais avant tout, revenons à Rostoff, ou plutôt à sa route, toute parsemée de *tumuli*.

L'immense étendue de ce pays, privé de toute végétation forestière, est couverte de ces éminences coniques qu'on nomme *khourghans* dans la contrée; nulle part ces khourghans ne se trouvent plus serrés et plus rapprochés que dans les plaines de Kertch et de l'ancien royaume de Pont; mais on les trouve aussi en grand nombre depuis les bords du Don jusqu'aux bords du Pruth, et souvent ils semblent échelonnés comme à dessein sur des lignes régulières. A compter de Marioupol, j'avais commencé à rencontrer fréquemment ces curieuses éminences, qui ont généralement de vingt-cinq à trente pieds de hauteur. Élevées évidemment de main d'homme, la terre dont elles sont composées a été prise autour de la base de la butte. Au pied de la plupart d'entre elles, en effet, on remarque une dépression qui, dans d'autres cas, paraît entièrement comblée. Après un grand nombre de fouilles, on s'est convaincu que plusieurs de ces khourghans renfermaient des sépultures; mais il n'en faudrait pas conclure que tous indistinctement fussent consacrés à cet usage. Quelques auteurs, frappés comme moi de cette espèce de disposition d'alignement qu'on retrouve communément dans les grands espaces où la steppe est plate et sans ondulations, ont voulu y voir une combinaison stratégique; ils ont prétendu que c'étaient là autant de

points jalonnés, sur lesquels les hordes de barbares qui ont tant de fois traversé la steppe appuyaient leurs lignes et réglaient leurs marches. Cette opinion n'a rien qui répugne au bon sens, rien non plus d'opposé aux traditions quelque peu effacées qui concernent ces antiques monuments. Il n'est point déraisonnable, selon nous, de supposer que les khourghans étaient élevés à chaque campement d'une horde un peu considérable. Ils pouvaient servir à la fois d'abri contre la violence des vents, pour défendre la tente du chef de poste, pour placer les vedettes, que sais-je? même de tribune pour les rudes harangues des barbares, d'autels de sacrifices pour leurs prêtres. Si un corps d'armée considérable s'avançait à la fois, il est tout simple de penser qu'il élevait ses khourghans dans une disposition favorable à une correspondance facile, soit par les signaux, soit par les feux. Arrivait-il une bataille, une mort naturelle, le khourghan recouvrait les dépouilles mortelles, et restait comme un monument impérissable auquel on donnait un nom; et ainsi cette plaine, toute déserte pour nous, était pour ces hommes d'un autre âge réellement peuplée de souvenirs.

Une distinction particulière aux tumuli que nous rencontrâmes à compter de Taganrog, sur les bords du Don, le Tanaïs des anciens, c'est que chaque tumulus était surmonté à son sommet d'une sorte de borne grossièrement taillée en tête de sphinx, et dont la matière est un granit fort dur qui ne se trouve point dans ces contrées.

Rostoff est baignée par le Don avant que ce fleuve

se divise et éparpille ses eaux dans les canaux qui forment son embouchure : ce petit port réunit assez de mouvement pour fixer un moment l'intérêt. Nous n'en étions point éloignés, lorsqu'une belle députation, composée de quatre Arméniens à cheval et fort bien montés, vint m'inviter à me render à Nakitchevan, colonie entièrement peuplée de gens de leur nation ; je fus d'autant moins tenté de me refuser à cette galante invitation, que Nakitchevan était précisément sur le chemin que je me proposais de suivre : ma visite fut courte et pleine d'intérêt.

Nakitchevan est une ville curieuse par sa physionomie à la fois étrange et commerciale : elle s'élève sur les bords du Don, au-dessous de Staro et de Novo Tcherkask, la vieille et la nouvelle capitale des Cosaques du Don. La population intelligente et marchande de cette ville mériterait assurément d'être examinée avec une attention plus particulière. Moins bien partagée que Rostoff sous le rapport de la situation géographique, Nakitchevan lui est supérieure par le génie commercial de ses habitants. Du fond de cette contrée presque ignorée, ils entretiennent des relations suivies avec leurs compatriotes d'Astrakhan, de Leipzig et de l'Asie-Mineure. Ainsi, placés comme ils le sont au centre de ce triangle immense formé par des intérêts communs, les habiles Arméniens se sont emparés de presque tout le commerce du bassin du Don. De nombreux bazars font de Nakitchevan un riche entrepôt qui inonde, à l'occasion, toutes les foires du pays. Ces habiles négociants n'ont pas oublié d'accaparer les pro-



Deputation d'Armeniens à Rastatt



duits des vignobles du Don, qu'ils écoulent dans toute la Russie méridionale, à la faveur d'une étiquette trompeuse qui métamorphose en *château-laffitte* et en *haut sauterne* les vins un peu rudes de ce terroir fumeux. De belles soieries, quantité de denrées orientales et surtout persanes, garnissent les nombreux magasins de cette petite ville; les rues en sont propres et tirées au cordeau, les maisons sont bien entretenues. Nous avons été reçus dans la maison du chef de la ville, du *golowa*, désigné par ce mot qui revient au mot tête, symbole presque universel du commandement; là nous avons été traités avec une bonne volonté fort gracieuse; à peine la sauvagerie des dames du lieu nous permit-elle d'entrevoir l'élégante couronne de cheveux nattés dont elles savent se parer, et la coquetterie de leurs atours de soie. — Peu de temps après avoir quitté cette ville hospitalière, nous faisions notre entrée dans la capitale des Cosaques du Don, la grande Novo-Tcherkask.

Du plus loin que se montre cette ville, qui couvre de ses maisons blanches une colline avancée en promontoire sur la plaine, on est tenté de se rappeler les grands troupeaux de moutons qui broutent çà et là sur un large espace. Novo-Tcherkask, dont le nom indique une construction récente, a succédé à Staro-Tcherkask, la vieille ville. D'abord la vieille fut la capitale, mais on l'avait bâtie sur un terrain mal choisi. A la longue on se fatigua des inondations trop fréquentes dont la ville avait à souffrir, et on résolut de l'établir sur un emplacement hors de l'atteinte des débordements.

Ce fut alors que la capitale s'éleva sur une sorte de promontoire, dont les pentes rapides offrent peut-être un inconvénient d'un autre genre. Au reste, Novo-Tcherkask est bientôt devenue une très-grande ville; ses rues d'une largeur démesurée; son sol aride et couvert d'une poussière qui aveugle le passant; ses petites maisons d'une blancheur éclatante, font en somme et à la première vue un séjour passablement insupportable de cette ambitieuse capitale. — L'attaman Vlassoff compensa par une réception cordiale les désagréments de sa résidence. Ce vieil et respectable officier se montra envers nous d'une complaisance pleine de franchise : à peine avions-nous pris un repas préparé à la hâte chez le général Berdaieff, officier russe employé par exception chez les Cosaques en qualité de chef d'état-major, que déjà nous courions vers Kamenskaia.

Kamenskaia est située au nord et à une distance considérable de Novo-Tcherkask, sur le grand chemin qui conduit de cette capitale à Voronége et sur les eaux du Donetz. Je pris à peine le temps de m'arrêter, et je me hâtai de me diriger vers la petite vallée de la Kamenka, où je devais rencontrer les personnes que je venais chercher de si loin et à travers de si tristes chemins. En effet je trouvai dans cette solitude des travaux commencés par les sondeurs français auxquels j'avais fait adjoindre une certaine quantité d'ouvriers appelés de nos mines de Sibérie pour prendre part à ces opérations, et importer dans nos montagnes l'art utile des sondages. Quant à M. Le Play, que je poursuivais avec

une persistance infatigable depuis deux jours. il venait de se rendre à Lougane, où l'avait attendu le général comte de Sainte-Aldegonde, servant au corps des mines de l'Empire : une haute volonté, dans sa sollicitude pour les questions scientifiques et industrielles qui s'agitaient alors dans ce petit coin du monde, avait dirigé le général vers ces contrées. L'ardeur commune l'emporta sur les fatigues: le repos était à Lougane, et nous y touchions pour ainsi dire : je donnai pour la dernière fois le signal du départ. Mais ici plus de chemins tracés dans la plaine, et pour comble de malheur, de profonds ravins sillonnent la steppe et interrompent la route en ligne droite. A l'instant même où je me berçais de l'espoir d'arriver promptement et sans accident au but tant désiré de mon voyage, une pente rapide, entraînant les voitures et les chevaux, nous précipita tout à coup sur les bords du Donetz, où nous restâmes embourbés dans une vase épaisse et noire. Mais, même dans cet abîme, notre chance heureuse ne nous fit pas défaut. Sorti avec bonheur de la calèche à moitié submergée, je me jetai dans un télègue qui se trouvait dans le voisinage, puis tout seul, et durant douze heures, malgré dix chocs de force à désarçonner le plus hardi Cosaque, j'arrivai enfin à Lougane à dix heures du soir, au moment où j'étais le moins attendu. Ma voiture, aussi bien, ne put être tirée du bourbier où elle s'était engloutie qu'après six heures d'efforts.

Je me retrouvais donc enfin au milieu de cette autre fraction de mes compagnons de fatigue : moins favorisés que leurs camarades de la Crimée, ils opéraient

dans de tristes régions, sous un climat brûlant dont rien ne pouvait tempérer la rigueur. Cependant de grands travaux avaient déjà été accomplis, une reconnaissance minutieuse, sous le rapport géologique, avait été suivie dans le bassin du Don et sur les rives du Donetz ; pas une vallée de quelque importance, pas un simple ravin n'avait échappé aux investigations infatigables de nos ardents ingénieurs, et la conclusion de ces consciencieuses explorations avait été l'ouverture des sondages que j'avais trouvés sur ma route, et de quelques autres qui allaient coopérer au système de recherches concerté entre nous. Je ne passai donc que deux jours à Lougane pour convenir de nos projets et de nos opérations ultérieures ; ceci fait, je me tins prêt à regagner Odessa par la voie la plus directe.

Lougane, mon séjour le plus long durant cette excursion si rapide, est le siége d'une usine impériale fondée dans le but de fournir aux places fortes du midi et à la flotte de la mer Noire les projectiles, les canons et autres objets en fonte que réclamait l'état des forces des départements de la guerre et de la marine dans cette partie de l'Empire.

La nature des minerais, et surtout celle des combustibles minéraux extraits dans cette contrée, n'a point encore permis de fabriquer sur place la fonte de fer ; celle qui est nécessaire au roulement de la fonderie a été jusqu'à présent tirée de Sibérie.

Quoi qu'il en soit, l'usine impériale est montée avec une largesse digne de l'important office qu'elle doit remplir. Un nombreux état-major, composé d'officiers

du corps des mines, préside aux travaux de l'établissement. Lougane avait été longtemps le chef-lieu central de M. Le Play et des personnes qu'il avait à ses ordres. Bien plus, l'usine, qui avait eu sa part dans les recommandations tutélaires dont mon expédition était l'objet, nous prêta, pour coopérer à nos travaux, un nombre considérable d'ouvriers. Les personnes qui travaillaient sur le terrain, dans l'intérêt de la question qui m'occupait, avaient trouvé à Lougane une réception dont elles se montraient reconnaissantes, et je voyais avec plaisir que déjà des liaisons s'étaient formées entre mes explorateurs étrangers et les officiers en résidence à Lougane. C'est dans ces heureuses dispositions que je quittai cette petite ville dans la soirée du 8-20 août.

Si je me bornais à consigner ici mes propres remarques au sujet du pays des Cosaques du Don, que je venais de traverser avec une si incroyable promptitude, ces détails, fugitifs comme le tourbillon qui m'est passé sous les yeux pendant cette course étourdissante, n'auraient à coup sûr aucune importance. Mais je puis du moins produire la substance de mes courtes conversations, tant avec l'excellent attaman Vlassoff qu'avec mon complaisant et fidèle cicerone, le comte Galateri, qui, tout brisé du voyage, ne s'en montrait pas moins un guide prévenant et utile.

Le pays habité par les Cosaques du Don est une vaste plaine traversée par le fleuve de ce nom, depuis sa sortie du gouvernement de Voronége jusqu'à son

embouchure dans la mer d'Azoff. Ce pays comprend aussi le district montagneux qui s'étend sur les bords du Donetz jusque vers le gouvernement d'Ekatérinoslaff. Bien que soumise à l'autorité de la Russie, cette population de Cosaques est régie par ses lois et ses usages particuliers. Elle nomme ses chefs, qui portent le nom d'attamans; elle élit aussi tous ses fonctionnaires civils. La seule dignité d'attaman en chef est à la nomination de l'Empereur, qui l'a conférée à l'héritier du trône, pour cimenter par des liens d'honneur et d'affection l'incorporation des Cosaques dans la grande famille russe. Le territoire des Cosaques est fertile, mais mal cultivé. Le sol, composé de plaines d'un niveau assez élevé, se creuse par de profonds ravins au fond desquels coulent les rivières. L'agriculture, la pêche et l'éducation des bestiaux sont les principales occupations des habitants. Et pourtant, au sein même de toutes les conditions qui peuvent assurer la richesse, ces peuples vivent pauvres, comme aussi ils vivent sobres, malgré les dons les plus précieux de la nature, qu'un peu d'industrie suffirait à faire fructifier. La seule passion des Cosaques, la seule qui fasse contraste avec leur frugalité ordinaire, est la passion de l'eau-de-vie : l'eau-de-vie est la poésie et l'espérance du Cosaque. Soldat aussitôt qu'il a quinze ans, il garde jusqu'à cinquante ans l'uniforme, prêt à obéir au premier ordre de départ ou de service d'escorte et de dépêches. Peu de villes, mais un grand nombre de villages couvrent la plaine étendue qu'habitent ces populations. Chaque village porte le nom générique de

stanitza, sans préjudice d'un autre nom distinctif. Dans chacun de ces villages se trouve une maison publique, où l'attaman consacre quelques heures de la journée à l'examen des affaires de la commune. Le pays est en outre parsemé de *khoutors* ou hameaux : ce sont les maisons de campagne et les fermes d'exploitation. Ces peuples portent la pratique des devoirs religieux jusqu'au scrupule, et leurs idées superstitieuses leur font regarder comme impurs tous les hérétiques qui professent un autre culte que le leur. C'est ainsi que, dans leurs relations obligées avec nos sondeurs, on les a vus souvent passer au feu, pour les purifier, tous les objets qui avaient été un seul instant en contact avec les infidèles. L'ignorance de ces Cosaques est très-grande, et il faudra encore longtemps attendre qu'un peu de civilisation leur arrive. Pauvrement logés, mal vêtus, et rongés par une malpropreté repoussante, les hommes de la classe la plus nombreuse sont restés les Cosaques d'il y a cinquante ans. Ce soldat paysan ne s'inquiète que d'une chose, de la propreté de l'uniforme : ceci est de rigueur. Il brosse son habit tous les jours, mais il ne songe jamais à se laver les mains.

Odessa était encore le 20 au soir à 863 verstes de nous, et nous reprîmes notre course tout rafraîchis par ces quarante-huit heures de repos. La route, plus accidentée jusqu'à Bahkmout, nous offrit quelques distractions. De toutes parts nous retrouvions autour de nous ces sphinx de granit, sculpture grossière, qui jonchaient la steppe au pied des Khourghans. Ekaté-

rinoslaff nous reçut bientôt : vous la voyez de loin qui s'étend au bord du Dniéper, où elle déploie une suite de jolies maisons et de jardins. Cette ville, qui s'est élevée, comme l'indique son nom, en mémoire de la gloire de la grande Impératrice, est aujourd'hui le chef-lieu d'un gouvernement qui dépend du gouvernement général de la Nouvelle-Russie. A la traverser au galop, comme nous le fîmes, nous n'y remarquâmes que peu de mouvement dans la population. Puis nous atteignîmes Nikopol, et nous suivîmes le Dniéper jusqu'à Bérislaff, toujours en foulant une plaine bornée par de nombreux tumuli, et fertilisée d'espace en espace par une culture intelligente.

Que pourrais-je dire de Bérislaff et de Kherson, que nous aurons une prochaine occasion de décrire plus à loisir? Je les dépassai rapidement : j'étais bientôt après dans les belles et vastes rues de Nikolaieff, le premier chantier maritime qui se soit élevé sur ces rivages. Nikolaieff, moins richement doué par la nature que le havre admirable de Sévastopol, n'en offre pas moins un mouillage favorable et un arsenal spacieux. Après avoir passé sur un bac le Dniéper, qui est d'une si grande largeur que le trajet dure plus d'une demi-heure, nous prîmes enfin la direction d'Odessa, où j'arrivai dans la nuit du 24 août, après quatorze jours d'absence, pendant lesquels j'avais parcouru 2,000 verstes environ.

Ma visite était donc accomplie; je rentrais à Odessa précisément pour l'époque que je m'étais assignée. Je devais à cette heure me préparer au voyage de Vos-

nessensk, cette courte et splendide promenade. Telle est la vie du voyageur : mélange incomparable d'émotions, de bien-être et d'indigence : aujourd'hui campé dans la steppe, demain sur le moelleux divan d'un palais !

Cependant une partie de mes collègues exploraient pas à pas la Crimée, et étudiaient à petites journées cette antique péninsule où chaque ville porte un triple nom consacré par la mythologie, par l'histoire et par la conquête moderne. Le récit de leur voyage d'observation occupera le chapitre suivant.







VII.

YALTA. — BAGHTCHEH-SARAI.

Avant de quitter Yalta pour nous livrer enfin à nos explorations de tous les jours sur le sol de la Tauride, nous avions à nous occuper de quelques préliminaires indispensables. Cela nous tint deux jours, et d'ailleurs ces deux jours ne furent pas perdus pour les excursions de nos naturalistes et les conquêtes de notre peintre. Cette campagne pittoresque ne pouvait s'ouvrir sous de plus favorables auspices. M. le comte Woronzoff

avait bien voulu lui-même nous aider à tracer notre itinéraire. Nous avions un guide habile, des recommandations puissantes; nous allions enfin entrer dans la vie nomade des chasseurs, des géologues et des naturalistes. A cette heure, le but était devant nous; il ne nous restait plus qu'à le toucher des mains.

Vers le soir, le 13, nous étions tous réunis sur le rivage de Yalta, lorsque le bateau à vapeur qui nous avait amenés, le Pierre-le-Grand, quittait la baie encore fort agitée, et cinglait vers l'est, emportant deux personnes qui rejoignaient M. de Démidoff, et les voitures qui, trouvant à Kaffa un débarquement plus facile, devaient remplacer les télègues; du sommet d'une éminence d'où la mer se découvre au loin, nous suivîmes longtemps des yeux la marche du bâtiment, qu'agitait une lame assez rude. L'ancienne église de Yalta avait occupé ce promontoire où nous étions, et dans ses fondations roulaient deux têtes dignes du fossoyeur d'Hamlet. Nous fîmes notre profit de ces débris humains, débris orgueilleux peut-être, puisqu'on les retrouvait ainsi abandonnés sous le parvis du sanctuaire.

Non loin de là, sur une hauteur, s'élève aujourd'hui la nouvelle église de Yalta : charmante église toute légère, toute remplie de délicates sculptures. Vous y entrez par une tour élégante qui s'élève tout d'un jet, tandis qu'un dôme oriental, flanqué de quatre dômes plus petits, couronne pittoresquement l'édifice.

Le lendemain nous parcourions les environs. Deux

petites rivières, que les orages ou la fonte des neiges transforment quelquefois en torrents, descendent dans la baie de Yalta. La première, celle qui a donné son nom à cette modeste ville, s'échappe de la base d'une admirable enceinte de montagnes : elle traverse une vallée toute couverte de jardins et de vergers, et se perd dans la mer, tout auprès de la porte même de Yalta. L'autre rivière, qui vient mourir sur la plage, un peu plus au sud vers le cap Aï-Todor, porte le nom de *Chrimasto-Nero*. A peine, en été, quelques filets d'eau claire s'éparpillent sur les cailloux de ce lit creusé par un torrent. Ce n'est pas que la source ne soit abondante : mais en passant au pied des jardins des Tatars, le Chrimasto-Nero paie à ces cultivateurs, habiles dans l'art des irrigations, le tribut de ses eaux limpides. Ces belles eaux se dispersent dans des canaux ingénieusement disposés, et elles rafraîchissent de nombreuses plantations de chanvre et de tabac. Nous remontâmes cette vallée en marchant dans le lit du torrent, souvent obstrué de rochers, et au bout d'une heure de chemin, nous nous arrêtâmes au milieu d'un site sauvage et grandiose. Le torrent se divise ici au pied d'une masse imposante de roches recouvertes d'une profusion de pins, de mélèzes et de genévriers, parmi lesquels surgissent des aiguilles élégantes et hardies comme les flèches d'une cathédrale gothique. L'air était calme, le silence était profond, la solitude complète.

En revenant sur nos pas, nous visitâmes un grand village tatar qui se penche à l'ombre de ses noyers

sur le bord du torrent. La géographie des Orientaux, qui aime à désigner les lieux par leur aspect ou leur position pittoresque, a nommé ce lieu *Déré-Kouï* : le premier de ces mots signifie une vallée ; Kouï est le nom qui désigne un village. Les demeures des paysans tatars s'élèvent de préférence sur un terrain dont la pente permet de disposer en amphithéâtre les maisons qui s'adossent au sol ; trois murailles assez peu élevées forment les pans du modeste édifice, dont le quatrième côté est entaillé dans la colline ; des poutres et un clayonnage solidement posé à plat sur ces murailles, forment une terrasse que les Tatars savent rendre tout-à-fait impénétrable à l'humidité. Sur cette terrasse, nette comme un parquet de nos salons, le paysan tatar expose ses fruits et fait sécher ses grains ; c'est là qu'il respire le frais du soir et qu'il fait sa causerie avec ses amis et ses voisins. De ce poste élevé, le Tatar observe ce qui se passe au loin, lorsque sa meute, aboyante et fidèle, se précipite sur l'étranger. Cette terrasse est, à vrai dire, toute la maison. Parmi toutes ces plates-formes, il en est une, celle de *l'ombachi*, le chef municipal du lieu, qui est plus particulièrement la place publique, le forum où se débitent les nouvelles, où se discutent les intérêts du village ; c'est là aussi qu'on reçoit les étrangers pendant que s'organisent les préparatifs de cette hospitalité empressée qui est une religion pour ces peuples.

Déré-Kouï, vers sa pente inférieure, est ombragé par une forêt de larges noyers à l'épais feuillage. La

fontaine publique, cachée sous cette sombre voûte, était entourée de plusieurs groupes de femmes que notre présence mit en fuite. Drapées comme elles le sont dans les amples voiles blancs qui les enveloppent de la tête aux pieds, et courant ainsi dans l'ombre, ces femmes nous faisaient songer aux âmes heureuses de l'Élysée. Tout se prêtait, au reste, à cette comparaison toute virgilienne : la fraîcheur, le silence, le murmure des eaux et la course légère des fugitives. Si vous les rencontrez dans quelque étroit sentier, elles retournent précipitamment sur leurs pas, plutôt que d'affronter le regard d'un infidèle ; ou bien, si la distance à laquelle vous passez les rassure, elles se contentent, du plus loin qu'elles vous aperçoivent, de vous tourner obstinément le dos. Les enfants eux-mêmes, race curieuse, semblent partager cette horreur pour les étrangers. Cependant quelques petits garçons fort jolis, à la mine éveillée, nous suivaient timidement de loin, tout prêts à s'esquiver à la moindre alarme. Ils prenaient grand plaisir à nous voir tirer les tourterelles dont les masses de verdure de Déré-Kouï sont peuplées. Ces petits Tatars sont de jolis enfants, vifs, agiles, bien faits ; ils sont vêtus d'un étroit fourreau ; leur tête est recouverte d'un bonnet rouge d'où s'échappe une belle chevelure artistement nattée par la main maternelle : l'enfant ayant grandi, on remplace le bonnet rouge par le bonnet noir de peau d'agneau, qui est d'un usage général parmi ces peuples. Malheureusement, quand le bonnet est bien enfoncé sur le front, les oreilles se

trouvent en dehors, et voilà pourquoi elles restent si écartées de la tête. L'homme fait se ressent de cette nature ; il est bien pris dans sa taille, leste, hardi : son œil est beau, son nez aquilin ; l'intelligence éclate dans toute sa personne. Il est naturellement paresseux, paresseux avec délices ; mais cependant il sait au besoin supporter les plus rudes et les plus pénibles fatigues.

La langue que parlent ces hommes est la langue tatare, mais ils la parlent avec un accent si rauque et si voilé, qu'elle doit être bien difficile à comprendre, même par ceux qui la savent. Cet organe guttural provient sans doute de leur habitude de crier en plein air du haut de leur terrasse. Les cultures de Déré-Kouï, comme toutes celles de la vallée de Yalta, sont dirigées par les Tatars avec une grande intelligence, et nous avons déjà rapporté comment la distribution bien entendue des eaux contribue à la fertilité générale.

Nous reçûmes d'Aloupka, le 15, un itinéraire qui comprenait tous les lieux de la Tauride dignes de fixer l'attention des observateurs. Notre première route décrivait sur la carte de Crimée un circuit embrassant pour points capitaux Baghtcheh-Saraï, la ville des khans; Sévastopol, le grand arsenal maritime ; toute la Chersonèse antique, si remplie des souvenirs de l'histoire et de la poésie. Nous partions pour cet intéressant pèlerinage, munis de tout ce qui pouvait rendre le voyage aussi commode qu'instructif : les lettres que nous devions à la bonté

du gouverneur-général nous assuraient partout un accueil favorable. Un firman écrit en langue russe et en langue tatare nous garantissait les moyens de transport et le nombre de chevaux nécessaire. Notre guide nous avait été envoyé par le comte Woronzoff. Ce guide fut bientôt notre ami: il s'appelait Michaël Barba-Christi; il était sous-officier dans la compagnie des arnaouts de Yalta.

La milice grecque qui porte le nom d'*arnaouts* se compose d'un bataillon préposé spécialement à la garde des côtes de la Crimée. L'état-major réside dans le petit port de Balaklava, et de là les postes de cette troupe sont répartis sur les différents points du littoral où leur présence est jugée nécessaire. L'origine de ces arnaouts remonte au temps où la Russie faisait la guerre à la Porte-Ottomane, en 1769. Une division navale, toute composée de Grecs de l'Archipel, avait puissamment secondé, à cette époque, le succès des armes russes; la campagne finie, les débris de cette vaillante escadre furent recueillis sur le territoire de l'Empire et constitués en régiment; ils rendirent plus d'une fois des services signalés contre les insurrections des Tatars. Plus tard, ce corps militaire reçut, avec le nom de bataillon grec de Balaklava, des concessions de territoire; c'est donc là une vraie colonie militaire, dont les membres, appelés par intervalle au service, se livrent paisiblement, les deux tiers de l'année, à la culture de leur petit domaine. Il est difficile de s'expliquer l'origine du surnom d'arnaouts par lequel ces Grecs sont désignés. Peut-être fau-

drait-il chercher la racine de ce nom dans des mots grecs, tels que *arnos*, mouton, ou *arnaki*, brebis, et supposer que la petite tribu implantée aujourd'hui sur les rochers de Balaklava avait pour ancêtres une peuplade de pasteurs. Quoi qu'il en soit, notre digne guide, le sous-officier Michaël Barba-Christi, eut à peine pris connaissance de l'ordre qui émanait d'Aloupka, qu'il s'occupa avec zèle des moyens de transport qui nous étaient nécessaires pour nous rendre à Baghtcheh-Saraï.

Le 16 au matin, avant six heures, nous étions tous à cheval, et notre troupe joyeuse remontait déjà la vallée de Yalta, se déployant à la file dans le sentier qui borde la petite rivière. Neuf hommes à cheval, cinq Tatars à pied, composaient cette caravane passablement pittoresque; car notre costume était bien changé depuis le jour où nos uniformes attiraient l'attention des passagers sur le Danube. Nous avions déjà subi l'influence tatare, qui avait imprimé sa couleur orientale à nos personnes et à nos vêtements. Nous fûmes frappés nous-mêmes de l'étrange physionomie de notre cavalcade, quand nous la vîmes se dessiner sur les premières pentes du Yaïla. Les chevaux que nous montions sont d'une taille peu élevée et d'assez chétive apparence, mais on apprend bientôt à estimer leurs excellentes qualités. Infatigables et jamais découragés, le moindre repos, la plus maigre pâture, suffisent à leur rendre des forces. Leur pied est aussi assuré dans les sentiers les plus rocailleux et sur le penchant des précipices, qu'au milieu même

des routes les plus larges et les plus unies. Lents et prudents lorsqu'ils descendent, ils s'élancent au galop dans les montées. La selle dont se servent les Tatars est un léger mais dur châssis de bois, qu'on recouvre d'un épais coussin de cuir; ainsi le cavalier, placé très-haut et soutenu sur des étriers très-courts, domine à tel point sa monture, qu'il ne peut lui serrer les flancs. Les Tatars, accoutumés à cette étrange façon d'aller, sont très-solides à cheval; mais un cavalier étranger a besoin d'un certain exercice pour se familiariser avec une pareille allure. Voilà donc comment nous cheminions, chacun de nous flanqué de son bagage : à l'un les albums et le havresac de l'artiste, à l'autre les marteaux formidables du géologue; puis les herbiers, les fusils de chasse, et les poches de gaze fatales aux papillons; sur nos chevaux de bât se groupaient les vivres et les filets de pêche, les manteaux, les ustensiles de cuisine et de campement, les barils d'esprit-de-vin et les légères valises qui renfermaient nos costumes de ville. Telle était notre grotesque procession, lorsqu'elle commença à s'élever au-dessus de l'horizon de Yalta.

Bientôt on monte lentement sur de gros mamelons tout ronds, où le sentier va de biais pour s'élever graduellement; car il n'y a pas à songer à attaquer de front ce cirque gigantesque qui semble se dresser, toujours plus à pic, sur vos têtes. C'était merveille de voir nos petits chevaux grimper sur les pierres roulantes dont le bruit rauque et lointain s'entendait encore dans les vallées, lorsque déjà la cavalcade

avait atteint le sommet. Dans une région plus élevée, on rencontre une belle race de pins, élégante comme celle d'Italie ; elle réussit à merveille dans les immenses ravines du Yaïla ; mais elle devient rabougrie et contournée sur les pics les plus élevés. Ce bel arbre, le *pinus taurica*, est l'apanage ombreux de ces contrées. Il protége de sa sombre verdure les pentes moyennes de la chaîne de Crimée. Après une halte sur un plateau tapissé de mousse, à l'ombre de ces beaux pins, nous recommençâmes à gravir ces hauteurs.

Vous côtoyez d'abord le flanc escarpé d'une immense montagne conique toute boisée, en suivant un sentier qu'on dirait déchiré par la foudre. Vous marchez sur un précipice, et ce précipice s'en va tantôt à droite, tantôt à gauche, et quelquefois vous traversez l'abîme sur des troncs d'arbre ; à mesure que vous montez, s'agrandit la scène tout au loin, pendant qu'autour de vous s'épaissit encore la voûte des vieux pins. Lorsque vous avez ainsi gravi ce cône tout couvert d'une ardente végétation, vous arrivez sur un plateau dépouillé ; une pente assez douce vous mène de ce plateau sur le sommet de la montagne, et une fois à cette hauteur, qui n'est pas de moins de neuf cents mètres, voici qu'à votre grand bonheur vous rencontrez le plus doux petit filet d'eau murmurante qui ait jamais désaltéré le voyageur.

Enfin, au point culminant du Yaïla, et à une place qu'on nomme *Stille-Bogas*, nous avons longtemps

joui du plus riche panorama de la Crimée. Au sud, la mer bornait le tableau, et cet horizon tout bleu se confondait dans les teintes transparentes de l'atmosphère. Tout au bout d'un magnifique tapis de verdure, apparaissaient Yalta, sa baie azurée, et ses navires qui scintillaient dans les eaux. Au nord et à l'ouest, l'aspect change, et vous dominez des monticules qui vous rappellent le *montes exultaverunt sicut arietes*, jusqu'à ce que vous arriviez au Tchadir-Dagh, le géant des Alpes tauriques.

A la descente du revers de Stille-Bogas, les bois sont moins touffus; les arbres, plus tourmentés, plient sans se rompre sous le vent du nord ; ce n'est plus que dans les profonds ravins que se retrouvent ces belles teintes chaudes, ces tons pleins de richesse, ces paysages colorés par le soleil du midi. Ce ne fut pas sans une fatigue extrême que nous atteignîmes un grand village situé au fond d'une vallée où nous parvînmes par des sentiers praticables seulement pour les chèvres ou pour les chevaux tatars. Plus d'une fois, sur des pentes effrayantes, nos intrépides montures se laissèrent glisser sur leurs quatre pieds. A ce compte, le village de *Bouyouk-Ouzen-Batch* fut le très-bienvenu pour notre troupe fatiguée. L'hospitalité nous fut offerte : on nous prépara du café, tandis que notre guide attentif, le brave Michaël, se mettait en devoir de remplacer par des chevaux frais nos montures harassées.

Une source voisine d'*Ouzen-Batch* lui a valu son nom : *Batch* signifie tête, et *Ouzen* ruisseau. Comme

deux villages situés dans ce canton devaient le même nom à la même circonstance, les Tatars les ont distingués en petit *Koutchouk*, et grand *Bouyouk* : ce fut dans ce dernier Ouzen-Batch que nous changeâmes de chevaux. La chambre où nous fûmes reçus était propre et d'un goût assez remarquable ; les murailles et le plafond étaient revêtus de boiseries à compartiments d'une adroite exécution. Le sol disparaissait sous des tapis aux couleurs brillantes : sur trois des côtés de la salle régnait un divan large et fort bas ; une petite cheminée, en forme de niche, pratiquée dans la muraille et à trois pieds du sol, contenait quelques restes de feu. Il faut bien avouer que cette maison hospitalière était tout simplement un café destiné aux délassements des oisifs, mais désert à cette heure de la journée, qui appartient au sommeil. Les habitants de Bouyouk-Ouzen-Batch sont actifs et industrieux entre tous les Tatars. Ils s'adonnent principalement au charronnage, et ils fabriquent en quantité les roues dont on voit les traces, à ce point, que des trains de vingt paires de roues et plus, réunies ensemble par une longue perche, se rendent d'Ouzen-Batch vers la Crimée centrale, où les besoins continuels des charrois en assurent le prompt débit.

Vous quittez le village, ses jardins et ses vergers : vous traversez un assez long espace de chemin à la végétation maigre, au sol pierreux, sentier difficile s'il en fut, torrent sans eau, dont la largeur atteste l'impétuosité périodique : enfin vous rencontrez tout

un vallon hérissé de petites éminences coniques de schiste et d'argile, sur lesquelles l'effet des pluies a laissé des sillons et des découpures bizarres. M. de Nordmann, à qui ce pays était déjà connu, nous avait fort engagés à pénétrer dans une large vallée qui devait, disait-il, abréger le chemin de Baghtcheh-Saraï; mais la mémoire de notre savant compagnon se trouva ici en défaut : nos guides, dans leurs habitudes de soumission, n'étaient pas gens à rectifier la route. Après avoir longtemps suivi des prairies baignées par les eaux limpides d'une jolie rivière, nous fûmes réduits à nous diriger sur les montagnes, bien reconnaissables du reste, qui entourent la grande ville tatare. Toutes ces montagnes se ressemblent ; elles portent à leur sommet une muraille naturelle qui les transforme de loin en autant de forteresses.

Déjà le soleil s'abaissait vers l'horizon, et la caravane, fatiguée par une longue journée, s'éparpillait de plus en plus, non sans avoir plus d'une fois chassé quelque oiseau curieux, qui payait de sa vie notre passage inattendu dans ces solitudes. Si nous rencontrions un habitant, nos incertitudes n'en étaient pas moins grandes. — Baghtcheh-Saraï, nous disait l'un, n'est plus qu'à quatre verstes de vous ; plus loin, c'étaient encore huit verstes qui nous restaient à parcourir. Cependant la lune se levait dans le ciel, et montrait au-dessus des montagnes un disque rougi par les brûlantes vapeurs du soir. A cet instant, Michaël et deux de nos collègues dont les chevaux montraient encore quelque vigueur, prirent les de-

vants au galop, pour aller faire préparer nos gîtes, pendant que le reste de la troupe harassée suivait leurs traces en hâtant le pas de son mieux.

Ainsi nous pénétrâmes dans ces remparts de rochers fantastiques qu'on eût dit arrangés par quelque Vauban de l'autre monde : nous espérions, à tout hasard, un gîte et le repos du soir ; mais jugez de notre désappointement cruel : arrivés sur le plateau, ce plateau était un aride désert ; point de ville, point de lumières ; une vaste plaine sans écho, sur laquelle la corne des chevaux résonnait comme sur les dalles d'une grande place d'Italie. Une heure s'écoula encore à travers ce désert trompeur, lorsqu'enfin des aboiements se firent entendre ; quelques lumières brillèrent dans une sorte de gouffre à nos pieds : alors seulement nous pûmes distinguer, au milieu du brouillard, les pointes des blancs minarets. Une pente rapide et qui descend en tournant nous amena au bord d'une petite rivière encaissée dans un quai de pierres. Nous mîmes pied à terre au seuil d'une large ogive orientale surmontée d'un pavillon carré : un factionnaire nous reconnut, et nous eûmes accès enfin dans une immense cour entourée de constructions légères, élégantes, inégales, dont la lune éclairait les brillantes façades. Nous étions dans le palais des khans de Crimée, cette demeure historique, ce *Palais des Jardins*, à qui Baghtcheh-Saraï doit son nom significatif.

Cette fois, ce n'était point une illusion, nous avions véritablement touché le but : ce n'étaient plus Vienne la joyeuse capitale, ni Pesth la fière reine de la jeune

Hongrie ; ce n'était plus le Danube aux rivages inondés, aux tourbillons écumeux chargés de tranquilles bateaux à vapeur : ce n'étaient même pas Bukharest et Yassy, villes décolorées par les institutions blafardes de l'Occident. C'était un vrai saraï d'Orient, un palais des *Mille et Une Nuits ;* nous étions en plein dans l'Asie. Au-dessus de nos têtes, cette voix qui chante dans les airs, c'est la voix du musselim ; tout près de nous, dans un silencieux cimetière, dorment soixante khans, dont ce palais a été la demeure ; bons ou méchants, ils ont agi et vécu entre ces murailles. Nous verrons demain leurs étroites sépultures, au pied desquelles murmure une source cachée sous l'herbe, monotone complainte chère aux tombeaux.

La Crimée appartient à la Russie, et la Russie a conservé fidèlement les traditions de ce recoin poétique de l'immense empire. Le palais de Baghtcheh-Saraï s'ouvre comme jadis aux visiteurs ; une hospitalité digne des anciens âges leur est offerte dans les bâtiments de tout temps réservés aux hôtes de chaque jour. Une grande aile du palais, celle qui fait face à la rivière, renferme les appartements consacrés. Si de la voûte qui sert d'entrée vous regardez vers le fond des enclos, vous avez à droite, outre la demeure des khans, le harem, les bains, les jardins particuliers, et une tour élevée que termine une terrasse fermée de grillages épais. A gauche, une grande mosquée se distingue par ses minarets élancés ; le cimetière environne deux vastes pavillons funèbres ; tout cet ensemble est entouré par des bâtiments de service.

L'extrémité de la cour qui vous fait face est occupée par un kiosque qui sert d'entrée aux écuries, et par une fontaine moderne, en style oriental, ombragée par des saules et portant le chiffre turc de l'empereur Alexandre; un amphithéâtre de jardins sert de fond au tableau, qui a pour dernier plan la grande muraille de roches, d'une régularité si étrange, dans laquelle la ville est enfermée.

Nous avions pour logis deux chambres fort propres et que meublaient deux divans de maroquin, bien insuffisants pour notre troupe nombreuse ; mais qu'importe? les nattes du plancher, après une équitation de seize heures, étaient pour nous le lit le plus doux. En même temps, pour réparer les fatigues d'une longue abstinence, nous fîmes chercher quelques provisions, chose peu facile à cette heure avancée. A notre grande surprise, nous ne tardâmes point à voir apparaître deux plats énormes, qui furent posés triomphalement sur notre table par nos guides. L'un des plats supportait une montagne de pieds de mouton bouillis; sur l'autre plat s'entassaient comme une hécatombe les têtes dont nous dévorions les pieds; ce dernier mets, à l'aspect par trop oriental, fut abandonné à nos Tatars.

Nous dormions encore quand se montra le soleil; mais nous nous hâtâmes de voir et de juger au grand jour ce qui nous avait tant charmés aux doux rayons de la lune. Le beau palais n'y perdait rien : ces édifices coquets, inégaux, disparates, ombragés par leurs grands toits rouges couverts de peintures entremê-

lées de devises, nous parurent ravissants de grâce et de fraîcheur; ces cours nombreuses, ces jardins trop peu ombragés, mais où coulent sans cesse d'intarissables fontaines, ces murs jaloux et discrets du harem, tous ces tableaux d'un aspect si nouveau nous attiraient tout d'abord; mais nous en réservâmes pour un autre temps la visite détaillée. Après avoir été poliment reçus par M. Bobovitch, intendant du palais, auprès duquel nous avions une introduction du gouverneur-général, nous nous dispersâmes dans la ville, et chacun courut à l'objet spécial de ses études : celui-ci aux montagnes, dont la structure singulière, remarquée la nuit précédente, offrait un beau problème de géologie; un autre, peu soucieux des khans, ces rois d'hier, allait interroger l'antiquité dans son sanctuaire le plus vénérable, et se chargeait de larges fossiles, huîtres gigantesques d'un âge que l'esprit humain ne saurait déterminer; et les rares plantes du désert! et les nombreux dessins de toutes ces figures si belles, de toutes ces maisons si heureusement délabrées! Ainsi nous parcourions, dispersés, la ville et ses environs.

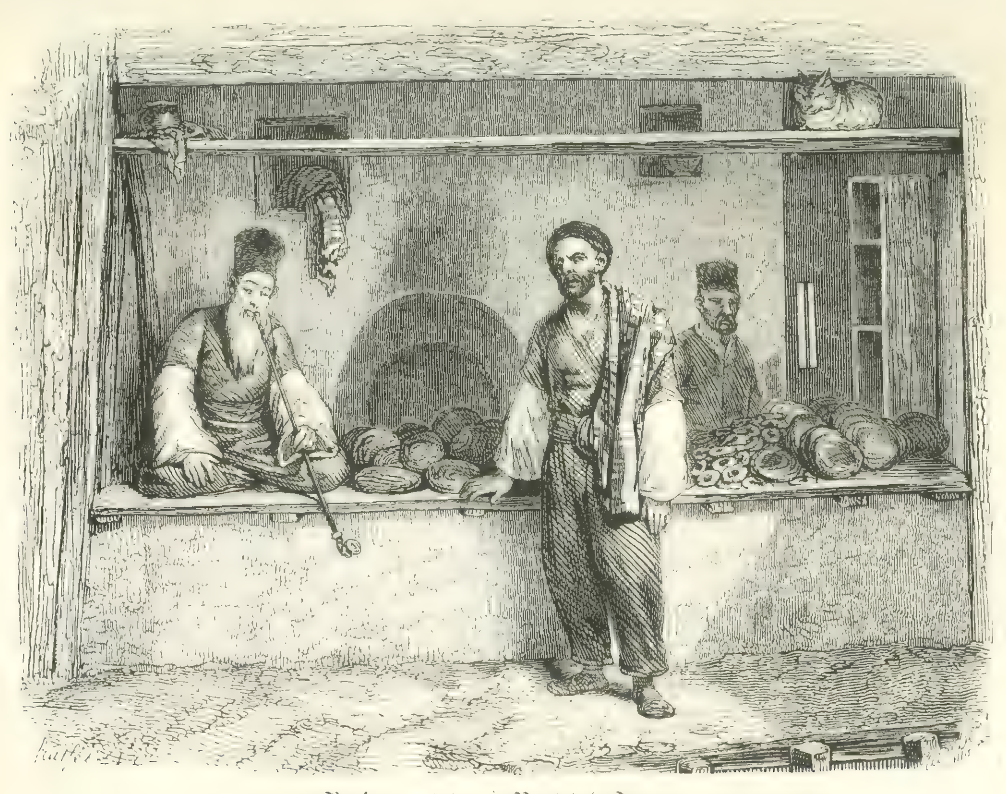
Baghtcheh-Saraï s'étend au fond d'un étroit vallon tout hérissé de gros rochers cubiques qui semblent menacer de l'écraser. Une petite rivière, le *Djourouk-Sou*, se fait jour au fond du ravin. Ce ruisseau, qui n'est pas calomnié, car son nom signifie eau fétide, n'a rien de commun avec les belles sources dont les habitants font leurs délices. Pendant longtemps cette ville fut le séjour des khans de Crimée, qui se

plurent à embellir le palais, séjour de leur puissance; c'est de là qu'ils se manifestaient aux peuples, du sein de la plus douce mollesse. Plusieurs fois ravagée, Baghtcheh-Saraï, qui fut depuis la conquête de l'impératrice Catherine, est redevenue une ville purement tatare, et la seule ville qui ait conservé sans mélange, en Crimée, le type de cette intéressante nation.

Une longue rue constitue à elle seule presque toute la ville; elle s'étend sur le bord du Djourouk-Sou. Les maisons et les jardins remontent à droite et à gauche, sur l'escarpement de l'étroite vallée. Plusieurs mosquées se groupent au milieu des arbres et dressent leurs minarets parmi les habitations. Quant à l'architecture courante, elle n'offre rien de particulier, si ce n'est la construction des cheminées, qui sont autant de petites tourelles pointues et percées à jour. La grande rue tout entière est bordée de boutiques et d'ateliers où l'industrie tatare s'exerce encore dans toute la simplicité primitive, fabriquant chaque jour les objets qu'elle donnait il y a deux siècles; ni la mode, ni le caprice, n'ont rien changé à ces produits inamovibles. Les poteries les plus grossières, la coutellerie la plus commune, une grande variété d'ouvrages en maroquin, babouches, selles, ceintures, bourses : telles sont les marchandises qui garnissent les boutiques, sortes d'échoppes élevées, dans lesquelles le marchand se tient assis à la façon des tailleurs.

Dans les ateliers, on s'occupe de charronnage, on





Boulanger tatar à Bagtcheh-Saraï.

ferre les bœufs, on carde et on dévide le coton. Viennent ensuite les pâtissiers et les bouchers : et les barbiers, personnages importants, poètes, censeurs et politiques, qui empruntent quelquefois à une large paire de lunettes un air tout particulier de gravité : puis les tourneurs, qui creusent patiemment, dans le cerisier ou dans le jasmin, les longs tuyaux de pipe si recherchés en Occident. Tout ce peuple travaille avec calme ; il vend ou il achète avec dignité. Les Juifs karaïms, membres d'une secte à part de la nation israélite, dont nous aurons occasion de parler, se réservent le commerce des étoffes, des merceries et des denrées coloniales. Du haut d'un grand rocher voisin, où ils font leur demeure, ces sectaires arrivent chaque matin, attirant le chaland dans des magasins particuliers. Nous ne saurions omettre non plus les amas énormes de pastèques qui garnissent cette longue rue : dans cette saison, la pastèque est une consommation de tous les instants, un besoin toujours renaissant, qui suffit presque seul à la nourriture de tout un peuple, en dépit des prescriptions hygiéniques applicables aux climats chauds. Pour en finir avec cette rue, qui est tout une ville, ajoutons qu'elle est inégalement pavée et qu'elle est parcourue, tant que dure le jour, par une multitude de chariots aux essieux si horriblement criards que nous avons déjà décrits. Quelques embranchements considérables viennent aboutir à ce centre animé de la cité : mais ce sont là autant de faubourgs habités par la classe inférieure, ou tout au plus peuplés de maisons hermé-

tiquement fermées, qui n'ont aucune vue, espèce de prisons bourgeoises sur la voie publique. Au centre même de ces longs rayons de la ville et de ses abords, s'étend le palais, entouré de ses vastes jardins. On y pénètre par un pont de pierre et par cet élégant portique qui s'était ouvert si à propos, la veille, à notre caravane séparée par la fatigue. Des inscriptions sans nombre décorent cette demeure souveraine. Il n'est guère de porte qui n'ait sa légende ou son chiffre talismanique entremêlé aux peintures dont chaque panneau du bâtiment est invariablement couvert : groupes de fleurs et de fruits; oiseaux rares ou fantastiques; enroulements gracieux, où la crudité du ton tranche hardiment sur le fond blanc des murailles. Cependant le palais des khans, au moment de notre curieuse visite, sortait plus brillant que jamais des mains réparatrices des architectes.

M. Elson, artiste habile, venait d'achever son œuvre pleine de goût, et il avait rendu à ces demeures décrépites toutes les splendeurs originales du passé. Les riches ameublements et les ornements les plus minutieux de cette belle résidence, type si réel de la grâce orientale, avaient complété cette restauration royale. Tous les appartements sont aujourd'hui revêtus d'étoffes précieuses, et garnis de divans, de tapis et de nattes récemment apportés de Constantinople. Ce sont des salles, des cabinets, rarement de plain-pied, qui se suivent et qui se correspondent par un plan bizarre et désordonné. Faiblement éclairés par des vitraux de couleur, ces élégants réduits sont tout

brillants de vernis, tout chatoyants de nacre, de cristaux, d'étoffes, d'or et d'argent, ornés de meubles rares, parfumés de vapeurs embaumées. Tel est ce palais de prodiges, où se trouvent réalisés tous les rêves de la fantaisie la plus féconde. Mais qui pourrait énumérer tous les détours de ce labyrinthe, ses nombreuses et secrètes issues, ses bains de marbre, discrets témoins de ces sensualités asiatiques du harem, que l'Europe invente, mais qu'elle ne connaît pas? Dans les jardins, nous avons déjà signalé une grosse tour surmontée d'un treillis doré : là, nous dit-on, l'un des khans élevait ses faucons; un autre en fit la plate-forme du haut de laquelle ses femmes venaient, à l'heure de la fraîcheur, jeter un regard curieux et caché sur la contrée environnante. Entre les hautes murailles du harem, dans cet autre palais qui a aussi ses bains jaillissants et ses frais vestibules de marbre, nous avons porté un regard curieux dans la demeure des femmes; mais la demeure est dépeuplée, et c'est à peine si vous rencontrez quelques traces de l'ancien ameublement, quelques vitraux aux couleurs brillantes, et des miroirs de Venise qui ont réfléchi les traits arrondis, les sourcils peints et les lèvres vermillonnées des nonchalantes favorites. C'est entre ces murs que gémissait, enfermée, la belle Marie Pototska, la douce chrétienne; Marie, la poétique et pure idole du plus indomptable et du plus généreux de tous les maîtres de ce palais. Pouschkine, ce noble et malheureux poète, mort si fatalement, et pleuré même par ses confrères de l'Europe, qui vénèrent

son nom, sa gloire et ses vers, a immortalisé ces tristes amours dans des chants harmonieux comme il savait seul les trouver.

Ce *Palais des Jardins*, la demeure des souverains de Crimée, aurait bien pu se nommer le *Palais des Fontaines* : l'eau courante est partout; elle circule dans les murs, dans les jardins, dans les vestibules, comme le sang dans les veines d'un jeune homme bien portant. Entre toutes ces heureuses fontaines, il faut citer celles qui décorent le vestibule de parade, deux délicieuses constructions jumelles. Toute la délicatesse du goût oriental, tout le génie et la grâce de l'architecture asiatique, sont résumés dans ces deux fontaines, couvertes de légères arabesques en relief, sur lesquelles s'applique la dorure, heureusement unie aux plus vives couleurs. C'est l'un de ces monuments, à la gauche de la salle, qui a inspiré les vers de Pouschkine. Une foule d'inscriptions se mêlent aux riches ornements de la fontaine. Nous en trouvâmes la traduction dans un ouvrage aussi utile qu'estimable, qu'a publié, sous le titre modeste de *Guide en Crimée*, M. Montandon, savant étranger qui habite ce pays : c'est sur la fontaine de Marie, comme on nomme cette dernière, que se lisent les phrases suivantes, si bien empreintes de l'emphase locale :

« La face de Baghtcheh-Saraï est réjouie par la sollicitude bienfaisante de Krim-Gheraï, le lumineux ! sa main tutélaire a étanché la soif du pays.

« S'il existe une fontaine semblable à celle-ci, qu'elle se présente.

« Damas, Bagdad, ont vu bien des choses, mais elles n'ont point vu une aussi belle fontaine. » Puis la date de 1176.

Sur l'autre fontaine, Kaplan-Gheraï-Khan, le fondateur implore la clémence divine en faveur de lui-même et des pécheurs de sa race.

Après ces bijoux d'architecture, ravissants monuments damasquinés, la plus poétique des fontaines de Baghtcheh-Saraï est à coup sûr cette modeste source qui filtre à travers les plantes et les broussailles de l'étroit cimetière, et qui arrose le pied des tombeaux des khans. Nous avons indiqué déjà l'emplacement du cimetière et de ces deux rotondes que recouvrent de vastes coupoles. Sous ces larges dômes sont alignées les sépultures d'un certain nombre de souverains; leurs femmes elles-mêmes y ont trouvé place. Toutes ces sépultures ont la forme d'une bière surmontée d'une arête longitudinale; du côté de la tête, se dresse une pierre élevée dont l'extrémité est sculptée en forme de turban; quelquefois même c'est le propre turban du khan étendu là, qui couronne de ses lambeaux la pierre tumulaire. Les tombes des femmes se distinguent par la sculpture particulière du bonnet; ce bonnet se rapproche beaucoup de la toque que portent en France les membres du barreau. Derrière ces édifices funèbres s'ouvre un enclos peu étendu, recouvert d'une ardente végétation tout en désordre, et qui donne asile à de nombreux tombeaux de marbre blanc parsemés d'ornements en relief. Au temps où la guerre ravagea le sol de la Crimée, Baghtcheh-Saraï, saccagée, vit, dit-on, quel-

ques-unes de ces tombes tristement profanées; mais ces profanations furent réprimées, le respect pour les morts l'emporta sur le courroux des vainqueurs; le silence et le recueillement entourèrent de nouveau ce dernier asile des maîtres de la Crimée.

Vers le soir du 17 août, une nouvelle société de visiteurs vint habiter le palais : quatre personnes parmi lesquelles était une jeune dame, arrivées avec nous d'Odessa, accomplissaient un court pèlerinage dans ces lieux si pleins d'attraits pour les voyageurs. Accueillis poliment, nous nous réunîmes à cette société pour visiter la grande mosquée du palais. Nous entrâmes par le côté extérieur, qui donne sur la voie publique : d'abord une élégante fontaine, placée au milieu d'une salle voûtée, attira nos regards; l'eau qui tombe en girandole dans une vaste coupe, s'échappe en minces filets par un grand nombre d'ouvertures, et permet ainsi à vingt fidèles à la fois de s'acquitter des ablutions religieuses. Vous entrez ensuite dans un grand vestibule, et de là dans la mosquée. Cet édifice est très-vaste; quelques fenêtres aux beaux vitraux d'azur y laissent pénétrer une lumière voilée. La surface du sol est couverte de tapis et de nattes. En face de la porte, une niche chargée de sculptures en pierre s'enfonce circulairement dans la muraille; c'est là le sanctuaire, le lieu saint par excellence. Au milieu de la nef est suspendu un grand lustre, dont les branches de bois, disposées en triangles, se croisent de façon à figurer une étoile à seize pointes; chaque pointe supporte une petite lampe,

d'où pendent de longues houppes de soie. Point de siéges, peu d'ornements, quelques livres et une quantité de cierges d'un énorme diamètre et peints de couleurs tranchantes. Pendant que nous considérions cet intérieur simple et cependant imposant, (car quel monument religieux ne l'est pas?) la voix aiguë et monotone du musselim appelait les croyants à la prière. Les minarets, dans leur étroit diamètre, contiennent un escalier obscur dans lequel se glisse le crieur, qui ne revoit le jour que par une issue ouverte sur une plate-forme en saillie. Lors donc que les chants eurent appelé les fidèles et retenti aux quatre points cardinaux, nous vîmes arriver les bons Musulmans, précédés du moullah. Les gros cierges s'allumèrent, et sans s'occuper de notre profane assistance, les vrais croyants, rangés sur une seule ligne dont le moullah tout seul était détaché et faisait face à la niche, commencèrent la prière du Nhamaz.

Les dévots, parmi lesquels nous remarquions plusieurs hadgys au turban blanc, qui est la marque distinctive des pieux pèlerins de la Mekke, après avoir porté les deux mains à leurs oreilles, commencèrent une suite de génuflexions et de prosternements exécutés avec un ensemble vraiment mécanique. Le moullah seul murmurait quelques oraisons, entrecoupées de temps en temps par la formule : — Allah ek bess! Allah khérim! Dieu est grand, Dieu est miséricordieux, qu'il prononçait d'une voix intelligible. Il va sans dire que la sainte cohorte avait laissé sur les

tapis du vestibule une imposante rangée de babouches, auxquelles nos chaussures occidentales s'étaient respectueusement mêlées.

Le jour suivant, toute la matinée fut consacrée à une intéressante promenade. Nos chevaux, que nous avions demandés de grand matin, n'arrivèrent cependant qu'à huit heures, selon une coutume constante, et contre laquelle on s'irriterait en vain. Mais cette attente fut employée à une nouvelle visite du palais, et nous fûmes introduits dans les appartements du premier étage. C'est le même luxe éblouissant, la même recherche sensuelle pour tous les détails de vie intime. Les chambres destinées à recevoir LL. MM. l'Empereur et l'Impératrice, à leur prochain voyage, étaient surtout d'une élégance et d'une richesse achevées. Partout brillaient des vases précieux qui contenaient des fleurs, des coupes de cristal où nageaient des poissons rouges. Les somptueux tapis et les nattes finement tressées qui recouvraient le sol n'ont point à souffrir du contact des chaussures; car, ainsi qu'à la mosquée, les chaussures des visiteurs restent ici à la porte. N'omettons pas, pour terminer la description de cet élégant palais, de faire remarquer qu'on se tromperait si l'on se figurait que les demeures des souverains orientaux soient comparables à la grandeur de nos édifices royaux du reste de l'Europe : les appartements de Baghtcheh-Saraï, comme tous les saraï de l'Orient, sont construits sur des dimensions rétrécies. Tel est donc aussi le caractère de ce riche palais : mais ce

qui le distingue entre tous, c'est le goût délicat et la perfection des innombrables détails qui s'y rencontrent, et qui charmeraient encore les yeux après cent visites curieuses.

Mais enfin les coursiers tatars hennissaient dans la cour. Un joli cheval, couvert d'un élégant harnais et d'une jolie selle rouge, était destiné à porter la dame étrangère que nous avions rencontrée la veille. Notre cavalcade, ainsi augmentée, prit le chemin de *Tchioufout-Galeh*, le Fort-des-Juifs, comme on appelle la petite ville des karaïms, la seule ville au monde qui appartienne exclusivement à des Israélites, chétive parodie de Sion, capitale exilée sur le sommet d'un roc, faite pour ce peuple pour qui la terre entière est un exil.

On sort par une longue et assez misérable rue du défilé de Baghtcheh-Saraï. Arrivé à l'extrémité de la ville, vous pénétrez dans une ville nouvelle; mais celle-là est sans nom, comme le peuple qui l'habite. Qu'on se figure la plus étrange cohue de sauvages à peine vêtus, habitant, au lieu de maisons, des cavernes, des trous immondes pratiqués par la nature ou par un travail paresseux dans les flancs de ces grands rochers qui entourent la vallée. Une tribu nombreuse de Bohémiens a trouvé ces habitations toutes faites, et la paresse naturelle à ce peuple s'est bien vite accommodée de cette vie de Troglodytes. C'est donc là le chef-lieu où s'étale avec plaisir, sous le soleil, toute la misère de cette race misérable! De tous côtés vous apercevez les hideuses guenilles qui

tapissent les rochers, la fumée bleuâtre qui monte le long des immenses murailles de la montagne, et les ustensiles délabrés de cette triste communauté de parias. Au bruit des chevaux, il faut voir sortir en bondissant de leurs terriers, comme des singes, des enfants noirs et maigres et des femmes décharnées qui vous tendent les mains avec des contorsions et des cris inarticulés : triste spectacle de la dégradation humaine; et cependant, là encore on remarque avec étonnement quelques types, bien rares il est vrai, de la beauté asiatique, comme nous l'avons observé déjà en Valachie ; de belles filles qui, sous leurs haillons insuffisants pour les couvrir, marchent avec la majesté des reines de théâtre; de jeunes garçons à l'allure franche et décidée, au regard d'oiseau de proie, dont la chevelure noire et brillante encadre si bien les purs contours du visage. Mais ces beaux restes d'une race abrutie s'effacent tous les jours; le voyageur qui a franchi cette vallée n'emporte guère qu'un profond sentiment de dégoût pour tant d'abaissement.

Plus loin, change le spectacle : à l'instant même où l'on quitte le cours du Djourouk-Sou, et lorsque vous commencez à monter pour sortir du vallon de Baghtcheh-Saraï, vous remarquez sur la droite une masse de rochers symétriquement disposés par la nature, comme tous ceux des environs. A une certaine hauteur, et dans la roche même, de nombreuses excavations, qui communiquent entre elles par de légères galeries extérieures, occupent, sur

une grande longueur, la paroi perpendiculaire de la montagne. C'est le monastère de l'Assomption. On y arrive par un ravin profond. Des escaliers taillés dans le roc joignent au sol cette demeure aérienne. Une petite chapelle, dans laquelle le ciseau des cénobites a figuré quelques colonnes grossières, est la pièce la plus remarquable de cette suite de cavernes. Un prêtre grec habite le couvent, et il voit chaque année, au 15 du mois d'août, les populations chrétiennes de toutes les parties de la Crimée accourir en pèlerinage pour visiter le saint lieu. A en croire nos guides, ces grottes furent creusées à une époque où la religion grecque était l'objet d'une ardente persécution de la part des Musulmans. Les catacombes de Rome seraient bien étonnées si elles connaissaient cette légende.

Cependant nous montions par un étroit chemin sur le roc vif et glissant. Deux fontaines, situées sur le penchant de la montagne, fournissent les eaux nécessaires à Tchioufout-Galeh : c'est pourquoi une procession continuelle d'ânes et de mulets, chargés de longues et très-étroites barriques, descend et remonte tout le jour sur le sentier. Tchioufout-Galeh était à plusieurs centaines de pieds à pic au-dessus de nos têtes, et ses maisons, qui bordent exactement la roche, dominent d'une manière effrayante ce précipice aride. Tout est blanc, tout est sec et brûlé dans cette ravine : une dernière rampe qui ressemble à un précipice nous conduisit enfin à une plate-forme sur laquelle s'ouvre la porte de la ville.

Plus de vingt Tsiganes, armés de leurs formidables violons, nous attendaient à ce seuil peu harmonieux; les tambours de basque formaient le second rang de cette milice discordante. Ce fut donc au milieu de cette escorte qu'il nous fallut parcourir au pas, comme des triomphateurs, les rues étroites de la ville, dont le roc inégal forme le pavé naturel. Un amas de bicoques, quelques furtifs visages de femmes qui vous regardent à la dérobée, composent tout l'attrait de cette promenade; elle aboutit à un espace nu, à peu près isolé de tous côtés par sa situation escarpée, qui domine verticalement de 500 pieds le fond de la vallée du Djourouk-Sou. C'est là, nous dit-on, que les khans faisaient nourrir jadis les cerfs destinés à la chasse. Cette curiosité une fois visitée, il faut s'arrêter au tombeau romanesque de la fille d'un khan, dont la vie fut, dit-on, une véritable histoire arabe, toute remplie d'incidents et de merveilles compliquées. Quand enfin toutes ces visites furent épuisées, nous prîmes le chemin de la maison du rabbin, qui s'acquitte avec une rare politesse des devoirs de l'hospitalité. Cependant la musique n'avait pas cessé une seule minute : chacun des exécutants se démenait encore dans le dédale de la mesure et de la contre-mesure. Ces braves gens nous jouaient des marches, des valses, des ballades peut-être, le tout sur un mode uniforme. Ce n'est pas qu'on ne découvre dans cet étourdissant charivari quelques effets d'harmonie étrange, comme aussi on y saisit les motifs de la Mazourka, de la Viennoise, et même

quelques airs français, hommage un peu défiguré qui s'adressait plus particulièrement à plusieurs d'entre nous. Arrivés chez le digne rabbin, nous mîmes pied à terre ; il vint sur le seuil même de sa porte en nous saluant gracieusement à la manière du pays, la main droite sur le cœur, puis sur les lèvres, la tête légèrement inclinée. Dans un petit salon assez bas, tout matelassé de tapis et de coussins, une table élevée d'un pied au-dessus du sol était chargée d'une profusion de mets légers, gâteaux, confitures, café et vins de différentes sortes; rien ne manquait à ce galant ambigu, dont le maître du logis faisait les honneurs avec grâce, mais sans toucher à rien. Nous étions assis sur des coussins autour de cette petite table ronde, et soumis ainsi à des usages assurément tout nouveaux pour nous; mais notre hôte ne fit nulle attention à nos gaucheries, qui furent sans doute nombreuses et peut-être choquantes. Sa bienveillance alla même jusqu'à nous introduire dans l'appartement des femmes. Ce fut une faveur que nous devions à la présence d'une femme parmi nous. Cette condescendance parut cependant mettre quelque trouble dans le harem rabbinique, et on nous demanda un moment de répit. Qui n'en devinerait le motif? A notre entrée, les femmes étaient en effet sous les armes : l'une d'elles, qui paraissait avoir vingt ans, et que sa toilette désignait comme la favorite, se montra fort intimidée de notre visite, et elle recula, couverte d'une charmante rougeur, jusqu'à l'embrasure d'une fenêtre, où elle semblait se mettre

sous la protection de deux jolis petits enfants. Deux autres femmes, blotties dans un coin et derrière des rideaux, ne consentirent point à se laisser voir autrement qu'à la dérobée. Le costume de la jeune femme était d'une coupe fort élégante : une robe de soie à raies bleues et rouges dessinait une taille bien prise que nul artifice étranger n'avait jamais déformée ; ce vêtement s'appliquait sur le dos et sur les reins, dont il accusait furtivement les élégants contours. Une large ceinture appuyée sur les hanches venait se réunir par-devant et par deux plaques rondes en argent finement travaillées. Un mouchoir noir à dessins rouges, placé en turban sur de très-beaux cheveux nattés; un collier de pièces d'or ; un foulard pour cravate, et un léger doliman de soie jaune bordé de noir, composaient cette toilette pittoresque, que complétaient les babouches jaunes du pays.

Cette douce figure, mollement inclinée par son embarras pudique, et s'appuyant sur ses deux enfants, présentait un sujet de tableau trop complet pour que Raffet le laissât échapper ; à cette occasion, la complaisance du bon rabbin ne se démentit pas, et il procura à notre peintre tous les moyens de faire sa charmante ébauche. Pendant ce temps, nous visitions deux synagogues : ce sont là deux édifices simples, qui n'offrent rien de remarquable que deux exemplaires de l'Ancien Testament, précieux manuscrits sur vélin, roulés dans de magnifiques étuis de velours sur lesquels brillent des sculptures d'argent. Les karaïms, pour règle de leurs dogmes, suivent à la

lettre les livres saints. Ils répudient le Talmud et les commentaires des rabbinistes ; de là leur vient leur nom, dont le mot *kara*, écriture, a donné la racine. Au reste, cette base fondamentale de leur croyance n'est pas la seule différence qui sépare les karaïms des rabbinistes purs. Quelques dissemblances dans la liturgie, dans le mode de circoncision, dans le régime alimentaire, et enfin dans les degrés de parenté qui permettent ou qui interdisent le mariage, tracent une démarcation profonde entre ces deux sectes ennemies. S'il faut signaler encore une remarquable distinction entre les deux fractions opposées de la race juive, nous dirons que les karaïms jouissent, dans les contrées où ils sont répandus, d'une renommée solide de probité que bien peu de taches viennent ternir. Ce renseignement favorable nous fut confirmé formellement par l'un de nos compagnons de voyage, ancien juge au tribunal de commerce d'Odessa, dont les fonctions, longtemps exercées, lui avaient permis d'apprécier la moralité native de ce peuple. La physionomie des karaïms est en général prévenante et ouverte ; le soin minutieux qu'ils apportent aux actes extérieurs de propreté les distingue de leurs nombreux dissidents, les Juifs rabbinistes. Polis et prévenants sans bassesse, mais en même temps négociants accomplis, ils ont conservé, sous une enveloppe plus honnête, tout le génie commercial de leur race. Cette petite secte de karaïms vit, du reste, fort disséminée : on la retrouve en Égypte, en Volhynie et en Lithuanie. Si aux Juifs de Tchioufout-

Galeh vous ajoutez les familles établies à Odessa ou aux environs de Kherson, et les colonies de Kozloff et de Théodosie, vous n'en trouverez pas beaucoup plus de deux mille, habitant la Russie Méridionale.

En s'avançant de Tchioufout-Galeh vers le sud, et à peu de distance, on trouve une vallée naissante qui s'enfonce graduellement au-dessous du niveau des plateaux. Cette vallée, décorée du nom imposant de Josaphat, est le cimetière des karaïms, dont les tombes pressées sont rangées pêle-mêle sous une forêt de grands chênes qui jettent sur le sol une ombre religieuse. La foule des blanches sépultures qui s'entassent dans ce sombre ravin atteint le nombre de quatre mille. Figurez-vous un sarcophage dont une pierre élevée indique la tête. Tous ces tombeaux sont chargés d'inscriptions sculptées, en langue hébraïque; il en est même quelques-uns sur lesquels on retrouve des dates qui remontent à trois ou quatre siècles. Nous parcourions avec une impression de respect cette forêt silencieuse, où l'on marche à travers les dépouilles de tant de générations de karaïms, et nous reconnaissions, à leur défaut d'aplomb, les tombes anciennes. Nous demandâmes la cause de ce désordre, et on nous l'expliqua : des tremblements de terre portent quelquefois le trouble parmi les paisibles ombres de Josaphat, comme pour accomplir cette parole du prophète : *Conquassabit capita in terrâ multorum!* Il en résulte un étrange chaos parmi toutes ces tombes inégales. En suivant les sentiers tortueux, nous avisâmes tout à coup un petit vieil-



Vallée de Josaphat, à Tchoufout-Kaleh, Crimée



lard caché dans les broussailles, et appliqué à sculpter sur une pierre récente les caractères d'une inscription hébraïque. L'équipage de ce sculpteur à barbe blanche était des plus grotesques : coiffé d'un énorme bonnet bleu en forme de ballon, il protégeait ses yeux contre le soleil et la poussière à l'aide d'une grande paire de lunettes rondes, et liées derrière la tête au moyen d'un cordon : un parasol de peintre ombrageait sa petite personne ridée et accroupie dans les herbes, au pied même de la sépulture sur laquelle s'exerçait son art. Nous interrogeâmes cet artiste de la mort : il était là tout entouré de ses œuvres. « Depuis quarante ans, nous dit-il, il ne s'est pas élevé ici une seule tombe dont ce ciseau n'ait creusé l'épitaphe. Tous ceux à qui j'ai rendu ce dernier honneur ont été mes amis, mes parents : aussi ce n'est pas seulement pour la gloire de mon art que je travaille ; il y a dans l'exercice du métier qui m'a nourri depuis quarante ans plus qu'une exécution machinale : il y a du souvenir. J'ai connu, j'ai aimé la plupart de ceux qui dorment ici, avant de les enregistrer dans ce grand livre de pierre de Josaphat, dont j'ai seul tracé les caractères. Moi-même j'arrive à mon tour vers la place que je me suis réservée là-bas, sous ces arbres, et je ne sais quelle main, inhabile peut-être, sera chargée de me rendre ce que j'ai fait tant de fois pour les autres. » Pendant la conversation, ou plutôt le monologue philosophique du vieux sculpteur, qu'on nous interprétait par fragment, Raffet traçait sur son album les traits de ce respectable doyen des faiseurs

d'oraisons funèbres. Le petit vieillard s'en aperçut et se prêta de bonne grâce au désir de son confrère, comme il voulut bien appeler notre peintre; et, le croquis achevé, il y traça lui-même son nom et ses qualités.

Une dernière soirée fut donnée encore à la contemplation du palais et de son modeste cimetière; et le 19 nous quittâmes dans la matinée la capitale tatare, laissant cependant derrière nous MM. Huot et Raffet : l'un et l'autre ils quittaient à regret cette terre de leur prédilection. Le reste de notre expédition s'arrangea dans quatre télègues, et prit la route du port de guerre de la mer Noire, qui passe pour être un des plus beaux ports du monde.

Nous quittâmes donc cette singulière ville, où trois journées s'étaient si vite écoulées au milieu de nos émotions sans cesse excitées, et de nos actives récoltes en tout genre; nous laissâmes un dernier adieu à l'élégant Palais des Jardins, à la grande rue toute pleine de marchands, et nous prîmes le galop pour traverser la plaine nue qui nous séparait de Belbek, notre unique relais jusqu'à notre destination.

Baghtcheh-Saraï renferme, dit-on, une population de 14,000 habitants dont les Tatars forment la grande majorité, puisque les Russes et les étrangers n'y sont représentés que par le chiffre de 2,250. On assure, bien que nous soyons tentés de croire que c'est là beaucoup trop dire, que la ville contient 3,000 maisons. Elle renferme une église grecque, une syna-

gogue, et s'enorgueillit surtout de ses trente-deux mosquées. Les voyageurs sont reçus dans dix khans ou caravanseraï, où la frugalité du régime et la simplicité du logement n'attirent d'ordinaire que les voituriers ou les marchands du pays. Deux belles étuves, où les bains turcs sont administrés avec une perfection complète, ne sont pas un des moindres attraits de ce séjour aux surprises toujours nouvelles. Nous avons dit, à peu de choses près, de quoi se compose l'industrie des habitants. Ils exportent tous leurs ouvrages manufacturés; mais ils ont eux-mêmes un besoin indispensable de toutes les denrées nécessaires à la vie. Hors la culture des vergers, les Tatars de Baghtcheh-Saraï ne s'adonnent guère aux travaux des champs. Des fruits abondants, dont ils font une consommation immense en été, suffisent à peu près à leur nourriture. Les grains reçus à Baghtcheh-Saraï y sont réduits en farine par des moulins que le Djourouk-Sou met en mouvement. Nous avons signalé le grand nombre des fontaines publiques, il est considérable en effet; l'entretien des canaux qui amènent les eaux à la ville, et leur ingénieuse disposition, attestent de nouveau le culte pieux que les Musulmans professent pour les sources, dont ils aiment partout à s'entourer.

Il ne nous reste plus qu'à nous occuper des établissements d'éducation. Plusieurs écoles reçoivent les enfants; mais pour l'enseignement des sciences, la ville compte trois *médressès*. Ces institutions sont ouvertes aux jeunes Tatars qui se destinent à la car-

rière des emplois publics ou au service des mosquées. Des effendis enseignent les dogmes de la religion aux élèves ; on y joint quelques leçons d'histoire, de calcul et même d'astrologie, selon l'affirmation de M. Montandon. Environ 300 étudiants sont reçus dans ces médressès, où ils trouvent le logement. Les khans ont, à diverses époques, fondé ces établissements d'instruction, et ils attachaient quelque gloire à cette fondation, puisque deux de ces souverains, Ahmet-Aga et Mengli-Gheraï, créateurs des deux plus grandes médressès, ont voulu que leurs dépouilles y fussent placées dans les tombeaux construits par leurs ordres.

Nous traversions donc avec toute la rapidité de nos légers équipages la plaine blanche et desséchée qui nous menait vers Belbek; notre course ne fut interrompue que par quelques instants de chasse que nous donnâmes à une jolie espèce de faucon, aussi abondante dans cette localité qu'elle est rare ailleurs : nous fûmes assez heureux pour en abattre quelques-uns. Lorsque nous eûmes dépassé Belbek, village moitié russe moitié tatar, nous descendîmes la vallée étroite qui suit le cours de la petite rivière de ce nom. Ce joli vallon est une suite non interrompue de jardins et de vergers, dont la fraîcheur et la fertilité rappellent les plus heureuses cultures des contrées occidentales. Nous eûmes bientôt laissé derrière nous cette agréable contrée, et nous remontâmes sur le plateau de la steppe, où la mer nous apparut à une petite distance. Nous étions parvenus alors

à la côte de l'ouest de la Crimée. Nous prîmes à cet endroit un chemin qui descendait vers le havre de Sévastopol, dont nous apercevions déjà les imposantes mâtures. Telle était la vitesse étourdissante de notre marche, que l'un de nos télègues, ayant laissé échapper une roue, fut emporté sur le côté, labourant la poussière pendant un espace considérable, avant qu'on fût parvenu à arrêter les chevaux. Le postillon, qui ne déplorait dans cet accident que le chemin qu'il lui fallait faire pour aller reprendre sa roue abandonnée, rétablit les choses sans souffrir que les voyageurs quittassent la petite charrette, enfonça tranquillement un éclat de bois à la place de la clavette absente, et reprit de plus belle son galop acharné, pour réparer, disait-il, le temps perdu. Cependant nous arrivâmes sans autre encombre sur les bords de la baie, où, pendant qu'on préparait le bateau qui devait nous conduire à la ville, nous ne pouvions nous lasser d'admirer le majestueux spectacle de dix vaisseaux et de quinze autres bâtiments de guerre, noblement rangés sur une seule ligne, dans un des plus beaux bassins qui se puissent voir. Embarqués dans une petite anse encombrée de bâtiments de cabotage, nous traversâmes le port en passant sous la poupe du grand trois-ponts le Varsovie, qui porte 120 canons, et nous arrivâmes, après un trajet d'un quart d'heure, sur le quai de Sévastopol, où s'agitait une foule turbulente, rassemblée par l'arrivage récent d'un chargement de pastèques que les marchands en détail se disputaient à grand bruit.

La ville de Sévastopol couvre tout un mamelon situé entre deux baies; ses rues larges, mais infestées par une cruelle poussière, n'offrent encore que peu d'édifices importants; les maisons sont petites, basses et fort séparées entre elles. Après plus d'une heure perdue à chercher, mais en vain, une hôtellerie qui n'existe pas, on nous indiqua enfin un confiseur italien qui mit à notre disposition deux chambres vides, dont le vent avait étrangement ravagé les vitres. Possesseurs du logement, il fallait songer à acquérir le mobilier. Notre hôte, l'honnête Cabalzar, se chargea d'y pourvoir sans délai, et en effet, au bout d'une heure, on nous apporta, au plus juste prix, une vingtaine de bottes de foin qui nous rappelèrent les litières des étudiants du moyen-âge. Nous envoyâmes un dernier souvenir, jusqu'au palais de Baghtcheh-Saraï, à ces nattes si propres qui invitaient au sommeil, et encore une fois nous nous préparâmes, par un repos dont nous avions tant besoin, à des spectacles nouveaux.





VIII.

SÉVASTOPOL. — ODESSA. — VOSNESSENSK.

La situation de Sévastopol, comme établissement de la marine militaire, est à bon droit estimée : en effet, on trouverait peu de havres en Europe aussi complètement appropriés aux besoins d'une grande flotte. Un bras de mer, d'une largeur imposante, s'est creusé un lit profond sur la côte occidentale de la Tauride : il pénètre dans les terres jus-

qu'à une distance de deux lieues. Point de rochers dangereux, point d'écueils dans ce magnifique bassin ; l'entrée, qui est d'un abord convenable, est défendue par des fortifications redoutables, dont la puissante artillerie balaierait sans peine toute la largeur du goulet. Une fois dans cette grande baie, en regardant la côte du sud, vous remarquez quatre anses spacieuses, d'un abri sûr et d'un abord si facile, que l'une d'elles, la *baie des vaisseaux* (*corabelnaya boukhta*), permet aux navires de guerre à trois ponts de venir mouiller sans danger à quelques toises de la côte. Justement entre deux de ces anses, est élevée la ville de Sévastopol, dont le nom grec signifie la ville auguste : ce nom aura bientôt effacé celui d'Ak-Tiar, que les Tatars donnent encore à Sévastopol, en souvenir d'une ville ancienne bâtie au nord de la baie, non loin du mamelon aride que forme l'entrée du port.

A la place même où elle s'est élevée, Sévastopol couvre de ses maisons les terrains où venaient finir, dans une antiquité reculée, les faubourgs de la ville des Héracléotes, Chersone, qui a disparu depuis si longtemps du sol de la Tauride, où elle a laissé des ruines que le temps emportera comme il a emporté la ville.

Les hautes collines qui défendent la rade présentent, aussi loin que la vue se peut étendre, l'aspect d'une éternelle désolation : cette côte est aride et nue, elle n'a pas usurpé le surnom tatar d'Ak-Tiar, *blanc rocher*. La ville même, dont les rues symétriques attaquent de front les difficultés du terrain, circule à grand'peine sur

les reliefs escarpés du promontoire. Le voyageur débarqué au bureau de la douane, et qui découvre cette ville groupée sur ses roches blanches et brûlantes, est tenté de reculer devant tant d'obstacles; déjà même il cherche avec anxiété quelque voie plus facile et moins brûlée. Une seule rue, un peu plus supportable que les autres, s'étend parallèlement au grand port sur un plan déjà élevé, et elle réunit sur ses deux côtés tous les édifices remarquables dont puisse s'enorgueillir la Sévastopol moderne. La cathédrale, pieux édifice de la plus élégante architecture, attire aussi les plus humbles respects des peuples. Plus loin s'élève la tour de l'amirauté, un peu trop fière de ses colonnes, qui sont sans proportion avec le reste de l'édifice. Quelques hôtels assez élégants, qu'abrite l'ombre des stores; quelques petits jardins où la poussière dévore la verdure, voilà ce qu'on rencontre dans ce beau quartier de Sévastopol. Si vous portez vos pas au sommet de la ville, vous retrouvez encore ces jardins qui masquent discrètement de petites maisons assez propres; mais cette partie de la cité est la proie des vents, qui balaient périodiquement dans cette saison le sol découvert des rues exposées à ces orages de sables amoncelés.

Cependant, parvenu sur ces hauteurs, vous êtes dédommagé, par la beauté de la perspective, des fatigues d'une longue ascension. Vous embrassez alors tout l'ensemble du port et de ses établissements, coup d'œil magnifique, surtout lorsque la flotte entière de la mer Noire présente comme alors, dans l'admirable bassin de la rade, son imposant alignement.

Vous jugerez sans peine de ce mouvement, de cette variété, de toute l'animation de ce sévère paysage, quand vous passerez en pensée la revue de cette mer sillonnée par la flotte que voici :

Le Varsovie. . . .	120 canons.	Machmout. . . .	90 canons.
Silistrie.	90	Catherine. . . .	90
Tchesma.	90	Andrinople. . . .	90
Maria.	90	Staloust.	90
Anapa.	90	Pimen.	90
Pamik Ifstaphi. . .	90		

Puis venaient les frégates

Bourgas.	60	Brailoff. . . .	40
Enos.	60	Agathopol. . . .	60
Varna.	60	Ténédos.	60
Anna.	40		

Les corvettes

Sizopoli.	14	Oreste.	24
Iphigénie. . . .	24		

Le brick le Mercure. 20

Les goëlettes { Ganetz (le Courrier). 14
Vestavoi (le Planton). 14

Et enfin le cutter le Spechni (le Rapide),

Et l'allége la Struia (l'Onde).

Au moment où nous achevions chez notre hôte les simples préparatifs de notre campement, un mouvement inusité se manifestait dans la ville et dans le port. Il s'agissait de l'arrivée d'un bateau à vapeur de l'état.

le Gromonocets (le Porte-Foudre), qui avait à son bord le prince Menzicoff, ministre de la marine impériale, attendu pour faire l'inspection de la flotte. Le ministre ne quitta point son navire, et il reçut, aussitôt que le Gromonocets eut jeté l'encre, la visite de tous les corps des services publics. L'amiral Slavanieff, qui commande le port de Sévastopol, était alors atteint d'une maladie grave, et cette circonstance nous priva de l'honneur de lui être présentés : il fallut nous contenter de faire parvenir jusqu'à lui la lettre d'introduction de M. le comte Woronzoff. Nous fûmes plus heureux auprès de M. Hupton, l'habile ingénieur qui a conçu et qui dirige les importants et utiles travaux du port. Accueillis dans sa maison avec une cordialité parfaite, nous y trouvâmes le tableau d'une douce vie d'intérieur. M. Hupton est le père d'une belle famille de huit enfants. Déjà actifs et intelligents, les fils secondent dignement leur père dans les immenses entreprises qu'il conduit à l'aide d'une armée de soldats travailleurs. De toutes parts à Sévastopol, et sur quelque rivage que se portent vos regards, vous apercevez de longues lignes de casernes destinées à une importante garnison ; mais cette abondance de logements militaires était alors encore insuffisante pour donner un abri aux nombreux soldats occupés aux constructions somptueuses, aux terrassements pénibles qui doivent changer l'aspect de ces rivages. Bientôt, en effet, de vastes ateliers, des esplanades spacieuses et des bassins profonds, prendront la place des collines de calcaire blanchâtre qui naguère dominaient les

baies ; déjà même, par un travail patient, ces collines se sont abaissées jusqu'à leur niveau.

Trente mille hommes, abrités par les tentes d'un camp, prêtent leurs bras à ces gigantesques métamorphoses, et c'est là un coup d'œil vraiment plein d'intérêt, que cette foule laborieuse, toute vêtue de toile blanche, s'agitant et se croisant dans le nuage de cette poussière qu'ils enlèvent sac par sac, et pour ainsi dire poignée par poignée, aux mamelons abaissés : véritable travail de fourmilière, où la division infinie des forces arrive à la longue au même résultat que l'énergie des moteurs et la puissance des machines. Cependant, parmi cette troupe active et persévérante, un fléau redoutable s'était manifesté : une ophthalmie intense, l'ophthalmie égyptienne, contagieuse selon les uns, épidémique, disaient les autres, exerçait des ravages malheureusement trop constatés. On l'attribuait généralement à la prodigieuse poussière que les vents font tourbillonner sur ces coteaux, dépouillés depuis que les travaux de nivellement ont été entrepris. Mais quelle que soit la cause de ce mal, ce mal est horrible. Vingt-quatre heures suffisent souvent à corrompre l'œil entier et à l'arracher de son orbite.

Nous avions déjà admiré la baie des vaisseaux et le spectacle inusité de grands navires à trois ponts qui communiquent avec la terre au moyen d'une simple planche jetée sur le rocher; mais nous fûmes bien autrement étonnés lorsque nous visitâmes la baie du carénage. L'importance de Sévastopol et les heureux accidents de sa position étant une fois reconnus, il lui

fallait des bassins et des formes de radoub : c'est à quoi M. Hupton a admirablement pourvu. Un vaste bassin a été creusé à quelque distance de la mer et sur un niveau plus élevé. Sur ce bassin s'ouvrent cinq formes de carénage. Trois de ces formes recevront des vaisseaux, les deux autres sont destinées aux frégates. Dans une mer presque sans marée, l'asséchement de ces formes était un problème difficile à résoudre ; voici comment on y est parvenu. A dix-huit verstes environ, au fond de la grande vallée qui forme la rade, une petite rivière, dont les eaux sont abondantes, coulait sur un plan convenablement élevé. Cette rivière a été confisquée par les ingénieurs. Amenée par un nouveau lit qu'on lui a creusé dans le roc, quelquefois contenue dans un tunnel ou soutenue par un aqueduc, la *Tchornaïa-Retchka* (ruisseau noir) va venir alimenter les bassins. Comme toute cette eau se précipite de très-haut, il sera facile, au moyen d'écluses ingénieusement combinées, de faire arriver dans le beau bassin de trois cents pieds sur quatre cents, qui se revêtait en notre présence d'une magnifique maçonnerie, un vaisseau de 120, deux vaisseaux de 80 et deux frégates de 60 canons, qui prendront place dans les majestueuses loges où ils seront asséchés ou renfloués à volonté. Ce sont là sans doute de grands, de nobles travaux : de ceux qui rendent un règne illustre, et qui recommandent à la postérité le nom d'un ingénieur. Ce qui nous frappait surtout, c'était de voir ces mêmes soldats, tour à tour terrassiers, charpentiers, forgerons et maçons, accomplir à merveille toutes ces tâches si

diverses. M. Hupton, Anglais d'origine, tout accoutumé qu'il fût dans sa patrie à ces miracles d'industrie, ne pouvait assez s'étonner de cette aptitude du peuple russe à devenir tour à tour, et en si peu de temps, un habile ouvrier en quelque art que ce soit. Ajoutons que le soldat russe est non-seulement un habile artisan, mais encore un ouvrier docile par caractère, respectueux sans bassesse, adroit et actif sans forfanterie. Les chantiers de construction de la marine impériale sont établis à Nikolaïeff, situation favorable tant à cause de l'emplacement qu'à cause de l'arrivage des bois qui descendent de la Russie centrale. A Sévastopol il ne fallait donc qu'un atelier de carénage, et le dock nouveau en remplira l'office à merveille. Qui le croirait? le grand ennemi, le grand ravageur qui dévore les navires dans les belles eaux de Sévastopol, c'est un imperceptible petit ver, le *teredo navalis*. Il réduit, dit-on, à huit ans la durée moyenne d'un bâtiment de guerre, condition comparativement défavorable à la marine russe, puisque la durée moyenne, dans les marines anglaise et française, est évaluée à plus de quinze ans. Quelques essais tentés pour préserver les vaisseaux de cette cause de destruction précoce n'ont pas eu apparemment tout le succès qu'on en devait attendre. Il est vraiment affligeant de penser qu'un si méprisable ennemi s'attaque impunément à ces grandes et imposantes masses, si noblement assises sur les eaux d'un des plus beaux ports de l'univers.

Une excursion à Inkerman devint le but d'une promenade nautique, lorsque nous eûmes terminé la vi-

site de tous ces intéressants travaux. En quittant l'arsenal, nous remarquâmes une belle fontaine destinée à fournir des eaux abondantes à la flotte, et qui s'achève sur le flanc d'un rocher. Un système de filtre qui fonctionnera sans cesse livrera ces eaux parfaitement pures aux besoins des navires. Quand nous eûmes traversé toute cette activité intelligente, nous naviguâmes paisiblement entre des rochers déserts et la ligne des dernières frégates, qui s'échelonnaient jusqu'au fond du port. En passant devant une étroite vallée, nous remarquâmes, à travers les arcades élégantes d'un aqueduc, une maison isolée, sorte de kiosque qui s'élève au milieu d'un bosquet de petits chênes. Ce n'est rien moins que le jardin public, le rendez-vous des fêtes de cette cité, qui se crée elle-même jour par jour, et qui, tout en élevant ses remparts, a déjà songé à se préparer ce lieu de rafraîchissement et de repos. C'est surtout le premier jour du mois de mai que ce lieu écarté se remplit de toutes les joies d'une fête bruyante. Pendant que nous examinions le pavillon assez élégant qui est le centre de toutes ces solennités, des ouvriers nombreux achevaient les embellissements et les décorations intérieures qu'une circonstance prochaine rendait plus que jamais nécessaires. On n'attendait pas, mais on espérait que la famille impériale, après avoir encouragé d'un regard toutes ces grandes choses nouvellement créées, voudrait peut-être visiter cette modeste retraite consacrée aux plaisirs.

Tout au fond de la baie, la prédominance des eaux

douces se manifeste par une abondance de grands roseaux, que nous traversâmes facilement avec notre canot poussé par une jolie brise; puis nous nous trouvâmes dans le lit étroit, mais encore profond, de la Tchornaïa-Retchka. Ici, les rochers s'écartent, la vallée s'élargit; de petites prairies sillonnées par le ruisseau, ombragées par quelques bouquets de beaux frênes et de lentisques (*pistachia lentiscus*) au feuillage élégant, reposent les yeux fatigués de ces côtes grises et uniformes. A droite, nous avons débarqué sous les arbres, et nous nous sommes mis en devoir de gravir le rocher voisin, dans lequel on a creusé un nouveau lit pour la rivière, lorsqu'elle devra se rendre aux bassins de l'arsenal. Des degrés commodes, creusés dans la pierre, nous en facilitèrent l'ascension; cet utile ouvrage avait été inauguré le jour même où un illustre étranger, le maréchal Marmont, avait visité le vallon d'Inkerman. Arrivés sur les bords du canal, nous ne tardâmes pas à y rencontrer le tunnel qui se perd hardiment sous une formidable masse de rochers. Ce passage, entièrement pratiqué au ciseau, et qui n'a pas demandé moins de quinze mois de travail, atteint cent trente mètres de longueur; la hauteur de sa voûte est de dix pieds français, et sur sa paroi de gauche on a ménagé un trottoir qui suffit à la circulation. Commençant en même temps aux deux extrémités, les travailleurs se sont rencontrés au milieu de la distance et sans déviation sensible. Pour tout dire sur le beau canal de dix-huit verstes, qui aura un si utile emploi, ajoutons que onze maisons de gardes, élégants pavil-





Mines d'Inkerman Crimée

lons octogones, sont élevées sur ses bords. Non loin de là, nous sommes entrés dans des grottes spacieuses, où des religieux se sont pratiqué jadis une demeure à l'abri de la persécution. Une porte étroite et un escalier tortueux, sur lequel s'ouvrent des cellules, conduisent dans une chapelle où subsistent encore des traces d'ogives. Cette chapelle, par une large ouverture, laisse apercevoir dans sa longueur toute la jolie vallée d'Inkerman, et, au fond, le bloc immense de pierre sur lequel s'élevait cette ville ancienne. Aujourd'hui la pieuse habitation, veuve de ses hôtes austères, sert d'abri aux soldats qui travaillent au canal; ils y trouvent un repos bien acheté, sur des couchettes non moins dures que celles des solitaires.

L'histoire de la Crimée n'offre sur Inkerman que des notions fort incertaines. Selon quelques savants chroniqueurs, les temps antiques de la Grèce l'ont connue florissante sous le nom de Théodosie; d'autres y veulent retrouver le Stenos de la géographie des Grecs. Pallas, au contraire, est disposé à croire que les Génois sont les premiers qui se soient établis sur ces rochers escarpés. Aujourd'hui des murailles en ruine, quelques restes de tours et un grand nombre de petites grottes alignées sur le flanc abrupte de la montagne, sont tout ce qu'on peut voir dans une courte visite. Les habitants de Sévastopol qui vous accompagnent dans cette promenade vous conseillent ordinairement d'abréger votre séjour, tant les marais voisins ont une mauvaise renommée.

Nous retournâmes donc vers Sévastopol, et, chemin faisant, nous fûmes admis sur une belle frégate qui porte le nom de Bourgas. La tenue du bâtiment et ses nobles formes extérieures étaient dignes du reste de la flotte; mais toute notre admiration fut excitée par les belles proportions et la magnifique apparence du Varsovie, vaisseau à trois ponts. Il dominait comme un roc l'imposante ligne de mouillage de cette armée navale, qui ne comprenait pas moins de douze mille hommes et quinze cents canons.

La vie des habitants de Sévastopol est tout intérieure; tant d'obstacles, que nous avons signalés, s'opposent aux promenades et aux parties de plaisir qui font ailleurs le charme des soirées! A peine, quand venait le soir, quelques rares embarcations se trouvaient-elles en même temps que nous sur la rade, pour y jouir du dernier aspect du soleil. Mais si les habitants s'abstiennent de la vie extérieure, ils aiment, en revanche, les réunions et les plaisirs paisibles qu'on trouve au logis. Ceux de mes compagnons qui étaient étrangers aux habitudes de la vie bourgeoise en Russie, purent en observer à Sévastopol les particularités les plus aimables. L'accueil poli et la prévenance obséquieuse envers les hôtes sont mis en pratique dans ces contrées tout aussi bien que dans le centre de l'empire, et ne démentent en rien l'hospitalité proverbiale des Russes. Quelques usages empreints d'une simplicité patriarcale se retrouvent encore dans les familles. Ainsi, dans plus d'une maison, votre hôte fait l'essai du vin dans votre

verre ; ainsi on embrasse encore la main des dames, et pour ce baiser sur la main vous recevez un baiser sur la joue. Chaque soir, la famille et les amis de la maison se réunissent autour d'une table à thé, où la conversation ne languit pas ; mais avant dix heures chacun se retire. A dix heures, Sévastopol jouit d'un calme parfait, le silence n'est plus troublé que par le tintement lointain des cloches des navires qui *piquent* l'heure, et par les cris prolongés des sentinelles du port, auxquels répondent les lugubres aboiements des chiens.

On compte en temps ordinaire, à Sévastopol, une population de trente mille âmes, habitants, soldats ou marins attachés au service du port. Au reste, nous étions arrivés au bon moment : la présence de la flotte et l'active armée des travailleurs faisaient plus que doubler le nombre des habitants. C'était surtout aux abords d'un marché bien approvisionné qu'on pouvait se faire une idée de cette multitude. C'est là que la consommation des pastèques était prodigieuse ; des montagnes entières de ce fruit rafraîchissant, accumulées chaque soir, disparaissaient chaque matin. Une immense variété de poissons se débitait aussi au point du jour. Au grand bonheur de nos naturalistes, ils devançaient au marché tous les consommateurs, et ils faisaient leur choix scientifique parmi l'abondante pêche de la nuit.

Toutes les denrées nécessaires à la subsistance sont, du reste, à assez bon marché. Le bois et le fourrage seulement se maintiennent à un prix assez élevé, à cause de l'aridité qui s'étend au loin sur toute cette partie de

la Crimée. Placée comme elle l'est sur un mamelon de pierre calcaire, la ville de Sévastopol ne manque pas de matériaux de construction d'assez bonne qualité; mais les pierres, naturellement poreuses, demandent à être revêtues d'un enduit, pour donner à l'extérieur des édifices l'aspect de propreté désirable. Quant aux magnifiques blocs de pierre dont on fait usage pour la construction des docks, on les tire d'une localité éloignée, ce qui ne contribue pas peu à accroître la dépense de ces impérissables travaux. Cette dépense dépassait déjà cinq millions de roubles; elle paraissait devoir s'élever à deux fois autant.

Aucune habitation tatare ne se rencontre sur le sol de la ville; on n'en aperçoit point à Sévernaïa, port de cabotage qui fait face à Sévastopol, sur le côté septentrional de la baie, comme l'indique son nom, qui signifie village du nord. C'est là qu'on voit alignés un grand nombre de magasins de l'état, protégés par des batteries. Il est à remarquer que peu d'individus de la race musulmane franchissent le havre. Ils se bornent à stationner avec leurs chariots chargés sur le rivage de Sévernaïa. Là, du matin au soir, s'agite une foule bruyante de petits marchands qui viennent s'approvisionner de comestibles, de bois de chauffage et d'autres denrées que les caravanes tatares déposent dans ce petit port.

Cependant nos deux compagnons laissés à Baghtcheh-Saraï avaient rejoint le gros de l'expédition, non sans aventures toutefois. Arrivés par une nuit obscure sur le quai de Sévastopol, sans guide pour se diriger

dans cette ville aux rues escarpées, et ne possédant d'autre indication que le nom de notre hôte, Cabalzar, nom à la consonnance quelque peu cabalistique, nos amis débutèrent par trébucher à travers les monticules de pastèques, dont la base ébranlée détermina un éboulement qui se dirigeait en roulant vers la mer. De là, une alerte! Les marchands, éveillés au bruit, donnent l'alarme : ceux-ci courent aux pastèques fugitives, ceux-là viennent reconnaître les auteurs de ce désastreux *sauve qui peut,* et je vous laisse à penser quelles injures!

Par bonheur, un douanier vint à s'interposer; il protégea les étrangers, fort embarrassés de leur contenance; la paix se rétablit, et après une heure de fatigues, de recherches et d'inquiétude, nos collègues arrivèrent à notre porte. Qu'on juge de leur désappointement à la vue du mobilier qui garnissait notre salon de tsiganes : sur la foi de la renommée de grande ville dont jouit Sévastopol, ils s'étaient bercés d'un autre espoir : déception fréquente dans la vie de voyages. Bref, tout s'arrangea, et notre cohorte, encore une fois complétée, serra les rangs pour faire aux nouveaux venus les honneurs de son rude bivouac.

Non loin de Sévastopol, et dans la direction du sud-ouest, un phare s'élève à l'extrémité d'une longue pointe qui dépasse à peine le niveau des flots : cette pointe, c'est la terre que les anciens avaient nommée Chersonèse : elle fut le siége d'une colonie grecque forte et puissante, mais dont les derniers vestiges avaient déjà disparu longtemps avant notre ère, pour

ne laisser, après tant de splendeur, qu'une tradition douteuse. Ici la mythologie s'est associée à l'histoire pour égarer la mémoire des hommes dans les voies fabuleuses de l'imagination. Sur une partie de cette terre et jusqu'aux portes de Sévastopol, on trouve des ruines de murailles dispersées sur la surface du sol, et régulièrement disposées en espaces égaux, dont les alignements n'échappent point à un œil attentif. Quelques personnes ont voulu voir dans ces parallélogrammes les ruines de l'antique Chersone, cette ville que fondèrent, dit-on, sur les côtes de la Tauride, les Grecs émigrés d'Héraclée.

Mais aussi quelques antiquaires, plus scrupuleux, n'ont vu dans ces compartiments symétriques autre chose que les traces d'un partage agraire qui remonte, du reste, à une date fort ancienne. Le peu de profondeur des fondations de ces murailles, presque effacées du sol, ne permet pas d'admettre qu'elles aient jamais soutenu des édifices de quelque importance. Ces ruines se retrouvent à peu près sur toute l'étendue de la presqu'île qui fut jadis la Chersonèse héracléotique. D'espace en espace, on y rencontre aussi des restes de tours monumentales, dont les débris sont remarquables par l'énorme dimension des pierres superposées sans ciment. Si, de la pointe extrême où s'élève le phare, vous suivez le rivage de la mer Noire en remontant vers l'est, une pente assez sensible vous conduira jusqu'aux premiers plateaux de la chaîne des monts de la Crimée, et là, du haut d'un promontoire majestueux, le cap Parthénion des Grecs, vous plon-

gerez un regard étonné sur cette Chersonèse, si petite pour son immortelle renommée, et vous vous demanderez comment donc, de ce chétif coin de terre, ont pu surgir tous ces trésors de traditions, de fables et de poésie, qui, à force d'imagination, sont devenus mieux que de l'histoire. Jugez donc des anciens âges par cet imperceptible fragment du monde ancien. Cherchez l'emplacement de la grande ville antique, cherchez ses lois, ses institutions, sa grandeur, sa durée : quelques pierres éparses vous répondent seules, et les incertitudes de la science marcheront à tâtons sur ce champ dévasté. Ici c'est la poésie qui règne; l'histoire est restée là-bas dans la plaine. Voulez-vous cependant assister à cet acte immortel du drame des Atrides et de la guerre de Troie, que le monde a appris en apprenant à lire? Faites quelques pas sur ce promontoire sacré : voilà la scène, scène impérissable; bien supérieure à celle de l'unité classique, elle n'a pas changé depuis trois mille ans, que le vieil Homère s'emparait de son univers poétique.

Le temple de la Diane Tauropolitaine, aux autels ensanglantés, est ici même; vous en foulez le pavé formidable. L'autel de la déesse, le voici : c'est cette pierre carrée, autel rude et grossier comme ceux des Druides. A quoi bon des festons et des guirlandes sur cette pierre toujours rouge de sang? A cette place a marché la prêtresse; à cette place le couteau échappait à la main fraternelle. Plus loin on vous montrera le rocher sur lequel, durant de longues nuits, l'Oreste antique est venu de si loin pour apaiser les Euménides.

Eschyle et Sophocle ont consigné dans leurs drames ces noms illustres. Mais où donc nous entraîne toute cette poésie? Nous sommes des voyageurs et non pas des poëtes, revenons à la réalité.

C'était le 24 août, à l'heure la plus fraîche de la matinée, que nous touchions ce beau cap mythologique de Parthénion, que la géographie des Génois a nommé cap Fiorente. Nous avions pris à Sévastopol quelques chariots de poste qui devaient nous conduire le même jour à Balaklava; la route directe du nord au sud nous avait fait prolonger la ligne où les historiens et les géographes de l'antiquité, Strabon et Hérodote, plaçaient la tranchée qui avait limité jadis la Chersonèse en la séparant de la Crimée. La route, qui se dirige sur une steppe aride, aboutit tout à coup à un immense hémicycle de rochers qui tombe vers la mer entre deux caps élevés à pic au-dessus des flots. Ce vaste amphithéâtre offre l'aspect le plus grandiose par la belle forme du rocher et la couleur sévère du site. Sur un pli de la roche et dans la partie supérieure de ce beau cirque naturel, s'élève le monastère de Saint-Georges. Autour du monastère se sont groupées, de la façon la plus pittoresque, quelques maisons riantes; elles ont pour centre une assez belle église, dont le toit de métal rouge et la croix dorée brillent au milieu des austérités du paysage. Dix moines, sous les ordres d'un vénérable archevêque que nous avions rencontré à Sévastopol, habitent ordinairement cette majestueuse solitude; ce séminaire fournit presque tous les aumôniers de la flotte. Voilà pourquoi quatre d'entre eux

seulement occupaient le monastère. Cinq de ces religieux servaient sur les vaisseaux ; quant au dixième frère, il était prisonnier chez les Circassiens, et le couvent amassait peu à peu et à grand'peine les 8.000 roubles exigés pour sa rançon. A côté de la simple habitation des solitaires, deux maisons plus spacieuses sont destinées aux familles qui viennent, à certaines époques, chercher une sainte retraite parmi ces rochers. Chacun peut se promener librement sur le plateau qui domine le couvent; on y parvient par un escalier voûté. Quant aux jardins des bons moines, une belle source leur prête sa fécondité et son murmure; ils s'en vont descendant vers une plage unie, où nous attirait l'irrésistible attrait d'un bain abrité du vent et des vagues : nous ne pensons pas qu'on soit tenté deux fois d'essayer la rude ascension du retour.

Cependant le promontoire de Parthénion nous attendait; chacun de nous se porta, au gré de ses études, sur ces pittoresques sommets. Quand nous fûmes parvenus à la dernière extrémité et groupés sur une roche qui, de la mer, ressemble au bec d'un aigle suspendu sur les précipices, nous dominions d'une hauteur formidable cet ensemble plein de majesté.

Figurez-vous de toutes parts, au loin et çà et là, le plus immense assemblage de masses bouleversées de pics aigus et de sombre verdure, parmi laquelle, tout là-bas, brillait le petit établissement de Saint-Georges. De cette hauteur, le fond de la mer se révélait à nous à travers la transparence de ses ondes bleuâtres; à nos pieds mêmes, un requin géant, qui contournait le cap

comme eût pu faire le plus habile rameur, glissait avec précaution sous les eaux, pour surprendre un groupe de jeunes mouettes qui s'abattaient un peu plus loin. C'était un spectacle admirable, tout resplendissant de lumière et de chaleur, et que couronnait dignement un ciel d'azur, sur lequel se découpaient nettement les contours de ce grand paysage. A cet endroit-là, MM. Huot et Raffet, nos deux aventureux compagnons, nous quittèrent pour descendre à grand'peine vers la plage située à cinq cents pieds au-dessous de nous. M. Huot y avait avisé quelques filons de lave; Raffet voulait voir de plus près deux rochers aigus qu'on pourrait nommer *Oreste et Pylade*. Ces deux frères de la même roche s'élèvent du fond de la mer, accessibles seulement aux vautours; et comme il est impossible que quelque fable merveilleuse n'accompagne pas toujours de pareils phénomènes, l'imagination des habitants de ces contrées n'a pas manqué de placer sur ces sommets arides, à la pointe de ces aiguilles menues comme les flèches de la cathédrale de Strasbourg, un tas immense de poudre d'or. La poudre d'or est le rêve universel des peuples qui ne songent plus ni aux fées ni aux miracles. Les insensés, ils ne savent donc pas que l'or se cache dans les entrailles de la terre, qu'il ne pousse pas sur les rocs arides comme un lichen, et que pour l'avoir il faut le payer plus qu'il ne vaut!

Pendant que nos deux compagnons parcouraient cette route hasardeuse, nous poursuivions nos recherches d'antiquités; mais le premier feu de l'imagination s'étant calmé, nous nous trouvions face à face avec la

réalité, belle encore à coup sûr, et cependant belle tout simplement comme de la belle prose. Déjà les heures s'écoulaient, les voitures de bagage, sous la conduite de Michaël, avaient pris depuis longtemps le chemin de Balaklava ; l'instant du rendez-vous général était passé, et cependant nos deux collègues ne se montraient pas. Nos cris, nos signaux, nos coups de fusil répétés, restaient sans réponse, lorsqu'enfin un murmure lointain qui s'élevait du bord de la mer vint nous inspirer quelque idée de détresse. Rousseau, qui s'était porté jusqu'à la pointe du cap, s'achemina en toute hâte dans cette direction. Nous, cependant, en proie à de vives inquiétudes, nous nous demandions si l'un de nos amis était la victime d'un accident grave, par quel moyen on le pourrait hisser au sommet de cette muraille immense ; comment lui donner les soins nécessaires, quand nous venions de nous séparer de nos bagages, où les instruments du docteur Léveillé étaient contenus. Notre angoisse était donc grande, lorsque Rousseau parut enfin sur la crête du promontoire : un coup de feu, puis un second, nous donnèrent le signal convenu ; il annonçait un malheur, et lequel? Quelques secondes après, deux telègues lancés au galop emportaient le docteur et quelques personnes vers le lieu fatal.

L'événement, grâce à Dieu, n'était pas aussi grave que nous l'avions redouté. M. Huot, exténué de lassitude par ses intrépides travaux de tous les jours, n'avait pu remonter les escarpements du promontoire, ses forces l'avaient deux fois trahi jusqu'à lui faire

perdre connaissance; heureusement Raffet, âme énergique, avait rencontré son camarade assez à temps pour lui porter secours. Bientôt le malade avait repris quelques forces dans un bain de mer, pendant que les cris d'alarme de l'artiste frappaient en vain les rochers sans parvenir jusqu'à nous, tant était grande la distance qui nous séparait! Alors commencèrent de pénibles tentatives, interrompues par de nouvelles défaillances; et encore fallait-il vider les poches du pauvre malade, car il ne portait rien moins que cent livres de pierres qu'il avait transportées jusque là avec une énergie sans égale. Délivré de ce poids incommode qu'il n'eût sacrifié à aucun prix et sous lequel il succombait, notre géologue atteignit enfin une plate-forme où les secours purent lui arriver, et ce fut au moyen d'un lit d'herbes sèches, préparé dans un dur telègue, que nous le transportâmes doucement jusqu'à Balaklava.

Entre Saint-Georges et Balaklava, le chemin obéit aux sinuosités des plateaux jusqu'au joli village de Kadikouï, dont la population est grecque. Alors s'ouvre la vallée de Balaklava, toute verdoyante de jardins et de riants vergers : la vallée s'incline vers le sud; on descend ainsi jusqu'aux bords d'un bassin naturel entre des collines imposantes, et dans lequel la mer se précipite par une étroite entrée; vous êtes au port de Balaklava : ce serait là un ancrage assuré pour un grand nombre de bâtiments, qui y trouveraient un admirable abri. Une fois au milieu du bassin, on pourrait se croire sur un lac, tant l'entrée en est heureusement masquée par la disposition des montagnes. Un

seul coup d'œil jeté sur ce site étrange et sauvage vous fait reconnaître un repaire de contrebandiers, un vrai nid de pirates, qui serait très-favorable pour guetter une proie et partager le butin; mais, Dieu merci, une police active et sévère veille autour de ce lieu, tout chargé de tentations pour les rudes aventuriers de la mer. Aucun navire ne peut entrer dans les eaux désormais désertes de Balaklava : cette défense, qui était encore générale il y a peu de temps, vient d'être modifiée par une décision récente du comte Woronzoff, qui excepte de cette prohibition les navires en détresse. Il eût été en effet par trop inhumain de condamner à périr, sur la côte de fer de la baie extérieure, des malheureux dont un abri si proche et si sûr aurait pu sauver la vie. Ainsi Balaklava ne reçoit donc plus aujourd'hui que quelques pêcheurs qui, chargés de leurs abondantes captures, reviennent à la nuit se mettre sous la protection de ses hautes montagnes.

Ainsi condamnée à l'oisiveté, cette petite ville, placée sur le côté oriental du bassin, est sans commerce; sa population grecque se livre à la culture, tout au plus suffisante pour sa consommation, et sans le titre de chef-lieu du corps des arnaouts, Balaklava, malgré sa belle position maritime, mériterait à peine de figurer sur la carte. C'est encore une grandeur déchue. L'antiquité connaissait Balaklava sous le nom de Simbolon ou Cimbalo. Strabon la cite comme une dépendance de la Chersonèse, et, sans s'arrêter aux difficultés d'exécution, l'illustre géographe prétend qu'une muraille joignait jadis le port de Simbolon au port de la

grande Chersonèse. Cette muraille était prodigieuse, à coup sûr, soit que l'auteur la suppose bâtie sur la terre ou dans le fond des eaux. Ce qui est très-vrai, c'est que ce havre naturel fut d'abord découvert et employé par les Grecs. Plus tard les Génois, qui ne laissaient guère de places inoccupées, s'emparèrent de cette relâche : sur le mont qui borne l'entrée du côté de l'est, ils élevèrent une vaste forteresse, dont les ruines sont encore debout, et c'est peut-être de cette époque que date le nom actuel de la ville, qui, dit-on, est tiré de *bella chiave*. Il est vrai que plusieurs étymologistes pouvaient réclamer ce nom-là en leur faveur ; mais qu'importe l'origine d'une ruine qui n'est plus qu'une ruine ? Balaklava se compose d'un amas de maisons assez délabrées, et d'enclos mal défendus par des murailles à demi renversées ; une rue principale garnie de boutiques désertes, une église, et le logement du chef du bataillon grec, voilà seulement ce qu'on peut remarquer dans cette petite colonie d'arnaouts.

Notre fidèle Michaël nous attendait aux abords de la ville, inquiet de notre retard. L'honnête sous-officier avait déjà revêtu son uniforme de grande tenue, brossé comme celui d'un officier de la garde. Au reste, c'était là son premier soin toutes les fois qu'un court séjour nous était permis quelque part. Il avait obtenu du major Katschoni, chef du corps des arnaouts, en vertu des recommandations dont nous étions porteurs, un logement militaire chez une pauvre femme, vieille et veuve, qui nous avait abandonné sa propre chambre, la seule dont elle pût disposer, et une cuisine

dont l'âtre était depuis longtemps refroidi. A peine installés, nous ne tardâmes pas à recevoir la visite des officiers employés dans cette résidence. Ils nous offrirent avec un empressement cordial tous leurs bons offices. Avec un peu de repos, l'indisposition de M. Huot cessa promptement de nous inquiéter; mais à l'instant même un domestique qui nous accompagnait, et qui nous était très-utile comme interprète, ressentit à son tour les atteintes d'une fièvre ardente; lui aussi, le pauvre diable, il recueillait les fruits de notre vie nomade. Notre séjour à Balaklava se borna toutefois au temps nécessaire aux excursions des naturalistes et à la visite que nous entreprîmes en commun des ruines de la fortification génoise.

La montagne qui porte ces murailles et ces tours, dont les débris sont encore très-imposants, est si escarpée, si rapidement inclinée, qu'on ne comprend guère quel parti ce fort pouvait tirer de la défense d'une ceinture de remparts qui ne couvrait point le corps de la place. Situés au plus haut sommet, les bâtiments principaux semblaient suffisamment garantis par la nature même de l'escarpement; la montagne tombe à pic du côté de la mer, et vers l'intérieur du port elle offre encore l'accès le plus difficile au moyen d'un étroit sentier. Nous avons examiné plusieurs de ces tours. La tour qui domine toutes ces ruines renferme une vaste citerne où se voient encore des conduits en terre cuite. Il faut en vérité un grand courage pour arriver jusqu'à ce plateau formidable; mais une fois arrivé là, vous pouvez jouir d'un vaste

et magnifique point de vue, dont la mer, les rochers bruns qui entourent la baie et le canal tortueux du port, forment tout un côté. Au nord s'étendent les cultures des Grecs et une suite de mamelons arrondis qui s'échelonnent jusqu'à un horizon très-éloigné. Une tour qui s'élève à mi-côte offre un assez grossier bas-relief placé à une grande hauteur. Un poisson en occupe l'un des compartiments; deux figures d'anges, une croix et une inscription effacée, complètent cette sculpture. Du reste, le sol de la forteresse est jonché de roches en désordre. Les fréquents orages qui grondent sur ces hauteurs ont dû les mettre à nu dans ces derniers siècles; car il n'est pas présumable qu'une telle place forte ne contînt pas au moins un espace de quelque grandeur où l'on pût ranger les troupes de la garnison. Ce premier monument des Génois, bien que singulièrement conçu, nous a cependant laissé une haute idée des travaux que ce peuple puissant sut entreprendre pour assurer une colonisation qui a laissé tant et de si grandes traces sur le sol de la Crimée.

La nuit que nous passâmes à Balaklava était brûlante, à ce point que la plupart d'entre nous cherchèrent un gîte en plein air dans une petite cour dont les murs démolis livraient passage aux chiens vagabonds.

Vers le soir du 25, nous étions pourvus de chevaux tatars amenés de très-loin, et d'une petite charrette couverte, sur laquelle notre malade se plaça de son mieux. Ainsi nous nous dirigeâmes vers le nord pour aller trouver un gîte au milieu des bois, au village de Varnoutka.

Mais notre caravane, ralentie par le chariot qui ne pouvait aller qu'au pas, ne tarda pas à se disséminer ; la nuit advenant, et la pluie avec elle, nous n'eûmes bientôt plus pour nous guider que le bruit des chevaux dans les sentiers pierreux. Cependant nous traversions de grands bois. Ces bois couvrent un espace sillonné de profonds ravins. L'obscurité devenait de plus en plus épaisse, et lorsque vers dix heures on mit pied à terre dans la cour d'une habitation tatare, au village de Koutchouk-Mouscomia, on s'aperçut que trois de nos compagnons manquaient à l'appel. Des tatars battirent longtemps le bois avant d'arriver jusqu'à nos collègues égarés, qu'ils trouvèrent enfin au moment où, perdus dans un taillis sans issue, ils s'étaient décidés à signaler leur présence en tirant quelques coups de fusil. Les honnêtes tatars n'approchaient qu'avec hésitation de gens dont la détresse s'exprimait avec tant de fracas, mais enfin ils se décidèrent à les ramener au gîte commun. Réunis encore une fois, nous couchâmes tous cette nuit-là sur le sol en terre battue d'une petite chambre où nos pauvres hôtes avaient accumulé le grain d'une abondante moisson.

La chambre où nous étions couchés pêle-mêle était une chambre basse, et prenait l'air par deux fenêtres très-étroites, dépourvues de vitres et fermées de barreaux. Tel est, en été, l'usage des tatars ; quand l'hiver est rude, le papier remplace les vitres absentes. Nos hôtes allumèrent en notre honneur quelques branches sèches dans une petite cheminée ; ils s'ac-

croupirent auprès de ce feu improvisé, sans quitter la pipe et la conversation que nous avions interrompue. Le divan, élevé de quelques pouces, qui régnait autour de cette chambre, était recouvert d'un tapis en poil de vache. Sur une poutre on voyait quelques livres : c'étaient un Koran imprimé et un Koran manuscrit que nos tatars ne voulurent vendre à aucun prix. Le lendemain, au point du jour, nous retrouvâmes nos dociles montures ; selon l'usage du pays, nous les avions laissées, toutes chargées et même toutes bridées, chercher çà et là leur nourriture. Ces patients animaux n'avaient pas abusé de leur liberté ; nous les retrouvions passablement mouillés, repus de quelques brins d'herbe, et, au demeurant, les plus dispos du monde. Nous parcourûmes un pays bien coupé, entremêlé de bois et de coteaux, tout couvert d'une bonne culture, et qui rappelle les sites paisibles et fertiles de quelques parties de l'Angleterre : ainsi nous arrivâmes à Varnoutka. Les travaux de la moisson s'achevaient sur toute cette route, et de tous côtés on voyait les chevaux tourner sur l'aire pour battre le grain, tandis que plus loin les hommes le vannaient à la pelle. Dans la forêt près de Varnoutka, à l'ombre et sur un frais gazon, on venait de construire un hôpital en bois, destiné à recevoir les malheureux soldats atteints de l'ophthalmie, si fréquente à Sévastopol. Un grand nombre de ces militaires étaient déjà arrivés dans ce séjour salubre, où la pureté de l'air, l'absence de la poussière, et surtout le spectacle d'une belle verdure, doivent si fort contribuer à leur guérison.





Exterieur d'un Cafe tatar à Baydar Crimée.

C'est par de magnifiques sentiers, perdus sous l'ombre de vieux arbres, que nous arrivâmes au Baïdar : ce village est habité par des tatars : il donne son nom à une vallée très-étendue qui court perpendiculairement aux grandes montagnes de la côte. La vallée du Baïdar est célèbre en Crimée par un genre de beauté sévère qu'elle doit à la grandeur et à la majesté des lignes des montagnes qui l'environnent.

Cette fois nous devions nous servir des moyens qui étaient en notre pouvoir pour invoquer l'hospitalité tatare. Notre guide ayant mandé l'ombachi, le chef municipal du village, celui-ci accourut avec empressement, et nous désigna une maison dont nous prîmes possession à l'instant même. Notre premier soin fut de préparer le repas dont nous avions besoin. Une provision de riz, dont nous étions munis, et d'excellent laitage en firent tous les frais : nos hôtes, empressés autour de nous, nous fournissaient très-volontiers le toit, le feu et les ustensiles. Nous n'aperçûmes pas une seule femme ; l'arrivée des étrangers est un signal de réclusion pour ces craintives musulmanes qui ne se croient pas assez garanties contre l'œil des profanes par le voile épais dont elles s'enveloppent.

On compte onze villages dans la vallée du Baïdar ; et lorsque vous avez commencé à gravir les montagnes pour vous rapprocher de la côte, vous pouvez les voir groupés au milieu de leurs ceintures de vergers que dominent les têtes rondes des noyers énormes et la verdure sévère des plus beaux chênes qui soient en Crimée. C'est dans cette vallée que prend sa source la

petite rivière attendue dans les bassins de Sévastopol la Tachornaïa-Retchka, que les tatars nomment Kaseli-Ouzen. Contre l'usage ordinaire des musulmans, les tatars de Crimée laissent ici leurs cimetières sans ombre, sur quelque coteau aride et pierreux, sans herbe et sans buissons. Une pierre plate et de nature schisteuse, qui se dresse sur la fosse, est le seul indice de ces sépultures sans honneur.

Tout en donnant la chasse à des oiseaux nombreux, mais très-farouches, nous avions gravi les pentes graduées du Yaïla, pour franchir cette imposante barrière et pour redescendre encore une fois sur la côte. Sur le revers du nord où nous montions péniblement, le paysage est rude et sauvage ; la végétation robuste, mais rabougrie, atteste de longs combats contre le souffle destructeur des vents. Au sommet de la montagne, l'admiration d'un splendide tableau nous arrêta immobiles : c'était l'amphithéâtre de Laspi, éclairé par les rayons déjà obliques du soleil ; c'étaient des roches d'un merveilleux dessin, toutes scintillantes de lumière et d'une chaude vapeur, qui couronnaient un vaste croissant de verdure ; et ce cercle de végétation touffue s'en allait tout en bas, à une lieue de là, mourir sur une plage de sable blanc. Au delà de cette plage qui reflétait ces merveilles comme un miroir, s'élevait la mer, resplendissante de l'ardeur du soir.

Sur le penchant de cette belle vallée de Laspi, où nous descendions par un chemin commode et garni d'ombrages, nous rencontrâmes bientôt deux petites maisons blanches, entourées d'une intelligente culture

qui tapisse les pentes d'alentour. Deux français, deux frères, habitent cette retraite et dirigent l'exploitation agricole d'une terre, d'une *économie*, comme on dit dans le pays, dont un autre français, M. le général Potier, est le propriétaire. L'aîné de ces deux frères est le chef d'une famille nombreuse. Sorti de cette brillante école Polytechnique de France, cette poule aux œufs d'or, comme l'appelait Napoléon, qui a donné à la science tant de dignes interprètes, M. Compère emploie les longs jours de sa solitude à cultiver encore ses études chéries et à élever une famille de huit enfants qu'aucune influence extérieure ne peut distraire de ses sages enseignements. C'est surtout à M. Compère le jeune que sont dévolues les fonctions agronomiques de cette austère communauté. Nous fûmes accueillis dans cette simple maison, nous inconnus, qui y arrivions à la nuit tombante, avec tout ce fracas de chevaux, de bagages et d'escorte ; nous y fûmes reçus comme d'anciens amis, et au bout de quelques instants il fallait voir quelle joie pure et expansive animait la physionomie un peu mélancolique du maître. Celui-ci livrait à notre merci tous les trésors de ses patientes recherches, tous les fruits de son amère solitude : ses herbiers si riches, ses minéraux, ses fossiles, tout cela était à nous, si nous eussions été capables d'abuser de ce généreux attendrissement que lui causait la vue de quelques compatriotes qui comprenaient sa vie, ses études et les consolations qu'apporte la science. Ces quelques heures de repos nous firent un grand bien à tous : au bout de vingt-quatre heures, nous quittâmes

ces hôtes d'un jour avec le regret qu'inspire toujours une séparation dont on ne calcule pas le terme.

Le chemin que nous avions suivi jusqu'à Laspi conserve encore les traces du passage de la grande Impératrice Catherine, cette femme dont le pas tout-puissant s'est creusé si profondément dans le sol de la Russie. Lorsqu'elle vint visiter sa nouvelle conquête, elle s'arrêta, comme nous l'avions fait, au sommet de la montagne ; et de là, quand son regard put embrasser cette riche et féconde nature, ces sites grandioses dont la majesté n'était pas indigne d'une si noble souveraine, la grande Impératrice a dû se sentir émue et transportée d'admiration. Après Laspi, si vous suivez la côte en vous dirigeant vers l'est, vous rencontrez à peine un sentier praticable qui serpente au-dessus des précipices. Nous avions cédé aux instances de M. Compère, en laissant chez lui notre malade et notre bon collègue le docteur Léveillé, qui devaient nous rejoindre le lendemain ; ce fut donc le 27 au soir que le reste de la caravane se mit en route pour gagner Castropoulo, résidence où nous devions cette fois recevoir l'hospitalité la plus complète, puisque la terre qui porte ce nom est un domaine fondé sur la côte par M. Nicolas de Démidoff, le noble père de notre digne chef.

D'abord nous retrouvâmes ce beau sentier dans la forêt, qui nous avait charmés la veille ; mais bientôt il nous fallut mettre pied à terre et traîner par la bride nos malheureux chevaux à travers le plus étrange chaos de rochers qui se puisse imaginer. Nous domi-

nions la mer de cinq à six cents pieds, avançant péniblement au milieu des éboulements, sans chemin tracé, obligés de gravir de grosses pierres sur lesquelles nos pauvres montures tombèrent plus d'une fois, non sans se faire quelques blessures. Nos guides tatars voyaient avec un imperturbable sang-froid et une indifférence complète tous ces efforts et tous ces obstacles, qui ne cessèrent qu'aux environs de Phoros, village tatar, dont le nom indique assez une origine grecque. De cet endroit, la chaîne des montagnes prend le caractère qu'elle conserve jusqu'à Yalta, qui est à plus de quinze lieues. La crête supérieure du Yaïla se dresse à pic au-dessus du village, tandis qu'au-dessous la pente plus adoucie permet à la culture de s'étendre jusqu'aux bords de la mer, et cette culture est riche et féconde: les vignes, les mûriers, les noyers gigantesques tapissent ces belles pentes d'une admirable verdure, à peine interrompue par des ravins désolés, où les immenses avalanches ont déchiré le sol et ouvert de larges lits aux torrents que chaque orage précipite dans le gouffre. Ce n'est pas sans péril que les voyageurs franchissent ces pas difficiles. Vous n'avez qu'un sentier large de quelques pouces, et tandis qu'un de vos pieds laboure le flanc de la montagne, l'autre pied est suspendu sur un abîme sans fond: alors seulement se révèlent tout-à-fait l'adresse et l'instinct des chevaux de ce pays. Ils avancent avec une rare prudence dans ces chemins périlleux, interrogeant avec soin le terrain avant que de s'y hasarder: alors, une fois sûrs que la terre ne manque point sous

leurs pas, ils s'élancent au galop, comme pour se jouer du péril évité.

Mitschatska et Moukhalatka, deux autres villages tatars, furent bientôt dépassés par notre caravane, qui, sentant les approches de la nuit, aiguillonnait l'ardeur de ses intrépides montures. Dans ce sentier nous laissions sur notre gauche, sans nous y pouvoir arrêter, l'une des curiosités les plus pittoresques de la Crimée, le passage des échelles qu'on nomme Merdven en langue tatare. Si du Baïdar on veut gagner la côte sans traverser la vallée de Laspi, on attaque directement la montagne par son côté septentrional, et c'est pour descendre la muraille verticale qui couronne la chaîne qu'on s'engage dans les échelles. Des escaliers taillés dans le roc ou bien formés de troncs d'arbre se dressent en zig-zag jusqu'à une hauteur énorme, et cependant telle est l'adresse de cette rustique architecture, qu'on peut gravir à cheval ces étourdissants échelons, sans que la tradition d'aucun événement sinistre vienne glacer le courage du voyageur confiant dans les rares qualités de son cheval.

Nous étions nous-mêmes pleins de cette heureuse sécurité, car l'obscurité était déjà profonde, lorsque nous galopions encore sur ces chemins hasardeux, et nous savions à peine en quel lieu nous étions, lorsque de nombreuses lumières et des souhaits de bienvenue en langue russe, répétés dans le pur idiome provençal, nous apprirent que nous mettions pied à terre à Castropoulo.

L'intendant de cette propriété, secondé par un

vigneron français qui est employé dans le vignoble de Castropoulo, nous avait préparé une réception bien propre à faire oublier les fatigues de quinze jours de courses, et nous passâmes toute la journée du 28 août dans ce domaine, où nous fûmes rejoints par ceux d'entre nous qui étaient demeurés en arrière. Le nom de Castropoulo, avec sa terminaison diminutive, devait s'appliquer à un petit retranchement : telle est du moins sa signification en langue grecque. Un bloc de rocher de plus de cent pieds, et qui commande la mer, porte encore quelques vestiges de défense qui ont pu motiver la dénomination toute guerrière du lieu. Aujourd'hui la destination de Castropoulo incline vers la paix et ses produits les plus fêtés. Un grand vignoble, planté en 1829 et peuplé d'espèces de vigne choisies avec soin, reçoit sur cette côte escarpée les ardents rayons d'un soleil digne de colorer les doux raisins de l'Espagne. A vrai dire, le vin ne répond pas encore à la qualité de la vigne et à la beauté du raisin; mais il faut espérer que de si belles vendanges ne resteront pas inutiles, faute de bons vignerons pour en tirer parti. Les maisons d'habitation n'offrent rien de remarquable qu'un excellent entretien; mais tout le luxe a été réservé pour la cave et pour la fabrication des tonneaux. Rien de plus beau, de plus complet, de mieux entendu, que ce temple érigé à l'industrie vignicole. La construction fait honneur à l'architecte, comme les chefs-d'œuvre de la tonnellerie témoignent de la rare aptitude des paysans russes et sibériens, intelligents ouvriers venus de si loin. On leur a dit : Vous

serez tonneliers! et ils l'ont fait comme on le leur a dit. Castropoulo est situé de la façon la plus pittoresque. C'est toujours, au-dessus des coteaux arrondis, cette riche muraille du Yaïla, à la crête bizarrement découpée et dont le pied se perd dans les forêts; lorsqu'un chemin qui serpente dans la vigne vous a mené près d'une serre toute peuplée de plantes rares et précieuses, vous descendez encore jusqu'à la mer, où le bain le plus limpide vous attend sur un beau sable mêlé de cailloux colorés. Par malheur, sur cette plage ouverte, aucune anse, aucune crique ne s'ouvre aux embarcations, qui resteraient exposées en pleine côte à toute la fureur de la mer. C'est là un inconvénient d'autant plus grand, que jusqu'à ce jour nul chemin praticable aux charrois ne lie cette résidence aux autres points du littoral. Bientôt, il est vrai, la belle route que nous avons admirée entre Yalta et Aloupka pénétrera jusqu'à cette distance, et viendra vivifier toute cette contrée occidentale si heureusement disposée pour la production.

Le 29, tout le monde était gaiement à cheval, et l'intendant nous accompagnait jusqu'aux limites du domaine confié à ses soins. Nous prîmes les sentiers qui nous conduisaient vers Aloupka, et telle était, malgré les mauvais pas de la route, l'ardeur de nos excellents coursiers, que nous ne cessâmes presque point de galoper. Pour tirer bon parti des chevaux tatars, il ne faut pas chercher à les exciter par le knout, ni à les animer de la voix : vous auriez bien vite perdu tout crédit sur leur agilité intelligente. Mais prenez-vous-y habilement, penchez le corps en avant, étendez un

bras par-dessus la tête de l'animal, et poussez quelques cris rauques et inarticulés; alors vous partirez avec la rapidité de l'éclair. Malgré la vitesse de notre marche, rien ne nous a échappé du riche paysage qui nous entoure par moments. *Koutchouk-Kouï*, petit village, comme le signifie son nom, est un lieu fort élevé, habité par quelques tatars, et où l'on ne parvient qu'en suivant des sentiers d'une effrayante rudesse. Tout y porte encore les traces d'un horrible éboulement qui, il y a environ un demi-siècle, écrasa sous sa masse bondissante un grand nombre d'habitations. Puis vient Kikineïs, le riche et florissant village, abondant en sources claires et rapides qui arrosent des champs déjà plus paisibles et un sol moins tourmenté ; plus loin on descend jusqu'à la mer : vous côtoyez une plage unie et fort étendue que l'on quitte pour monter brusquement et par un étroit couloir entre les rochers le long des flancs crevassés du Limaine, cap menaçant qui surgit tout à coup comme la dent d'un sanglier. Bientôt vous retrouvez la chaussée et les douces campagnes de Siméïs chargées d'arbres en fleur; vous revoyez à travers les haies de grenadiers les jolies villas qui vous ont tant séduit lorsque vous parcouriez ce beau jardin anglais qui s'étend d'Aloupka à Yalta, et vous arrivez enfin à la belle résidence du comte Woronzoff.

Le gouverneur-général avait quitté sa terre pour se rendre à Odessa, où tout se préparait pour accueillir dignement les plus illustres visiteurs. Les grandes fêtes militaires annoncées depuis longtemps allaient

enfin s'ouvrir sur les bords du Boug, et plusieurs d'entre nous étaient appelés à assister à ce majestueux spectacle. De retour à Yalta le 29, après quatorze jours bien employés, nous rentrâmes, comme dans une patrie, sous le toit de l'hôtel Bartolucci, riches cette fois de collections en tout genre, que notre course avait vu s'accroître et s'accumuler chaque jour. Nous fîmes halte, et ce temps-là fut mis à profit pour le classement de nos chères richesses scientifiques, pour les combinaisons d'un nouvel itinéraire, destiné à ceux d'entre nous qui devaient rester en Crimée. En même temps le Pierre-le-Grand se montrait dans la baie de Yalta, et le 1er septembre il reçut à son bord la fraction de notre caravane qui regagnait Odessa, et qui devait, dans le plus court délai, rejoindre à Kozloff, sur la côte occidentale de Crimée, le noyau de l'expédition, que nous perdrons de vue un moment pour dire quelques mots des solennités guerrières qui se célébrèrent à cette époque dans les plaines du gouvernement d'Odessa.

Une heureuse et rapide traversée nous avait réunis, dans cette capitale, au chef actif de notre expédition, qui lui-même arrivait des bords du Don.

Ainsi réunis, et lorsque je me disposais à partir sans retard pour Vosnessensk, nous fûmes tout à coup arrêtés par une indisposition subite de Raffet, qui, après avoir bien résisté, payait à son tour son tribut aux fatigues du voyage. Mais quand on dit à Raffet qu'il allait avoir sous les yeux une si belle armée, il se hâta de guérir; il aurait fallu qu'il fût

mort pour ne pas arriver à temps au camp de Vosnessensk.

J'ai déjà parlé de l'aspect que présente la steppe aux environs d'Odessa. Le chemin qui mène à Vosnessensk, qui est à cent trente-cinq verstes de distance, n'offre rien qui diffère de ces chemins de la Bessarabie, tracés au hasard à travers des plaines sans limites. Quelques villages russes, des colonies allemandes, sont échelonnés sur cet espace, où de grandes cultures témoignent de la richesse du sol. Du reste, pas un arbre : quelques étangs occupent le fond de chaque dépression du terrain ; tel est le caractère déjà connu de ce paysage. Arrivés vers cinq heures du soir aux bords du Boug, dont un grand village, Cantacuzovska, domine le cours, du haut d'un mamelon escarpé, nous découvrîmes avec étonnement Vosnessensk, ce camp illustre, dont le juge était toute l'Europe, et dont elle disait à l'avance les merveilles, mais sans y croire. Éblouissante apparition en effet, cette ville, créée d'hier, qui a surgi tout d'un coup sous les pas de cette cavalerie formidable ! Et figurez-vous sur l'emplacement d'un pauvre village une cité florissante, pleine de bruit, de mouvement, de puissance ; des jardins, une place d'armes et de grandes rues, où s'alignent plus de trois cents maisons, toutes sur le même plan et à égale distance l'une de l'autre, tout cela s'était tracé, construit, planté comme par enchantement, et au moment où nous arrivions, l'espace était à peine suffisant pour le mouvement, les logements à peine assez nombreux pour leurs hôtes.

La cavalerie, pour laquelle surtout se préparait, sur une si imposante échelle, toute cette fête, était campée le long du cours du fleuve : sa ligne, étendue de quinze verstes, se perdait parmi les bouquets d'arbres et les détours du Boug. L'œil ne pouvait en suivre la trace, du point où nous étions, qu'en distinguant au loin les légères colonnes de fumée qui s'élevaient dans l'air calme du soir. Le camp d'infanterie occupait au-dessus de la ville un emplacement aéré. Il se dessinait comme une longue bande, éclatante de blancheur, sur le sommet un peu courbe d'un plateau. Nous traversâmes le Boug sur un pont de bateaux, et après avoir dépassé la prairie, nous entrâmes dans la ville, où régnait un mouvement étourdissant de voitures, de cavaliers, de piétons, si bien que nous nous interrogions nous-mêmes pour savoir si ce n'était pas un rêve après la solitude de la steppe. Une maison nous fut désignée, semblable à toutes les autres par sa forme extérieure et sa distribution; elle portait le n° 359. Avec la maison, les ordonnateurs de cette grande hospitalité mettaient à la disposition de chaque invité un serviteur, un droschki toujours attelé et prêt à marcher, un ameublement simple et les ustensiles les plus nécessaires : complète, admirable, royale et guerrière hospitalité!

Vosnessensk est un chef-lieu de colonie militaire, et rien qu'à voir le bon état des champs qui l'environnent, on se fait déjà une idée du bienfait de ces utiles institutions. La situation de cette ville est heureuse, et les vastes prairies qui se déploient entre elle et le

Boug la rendent tout à fait propre à servir de centre à une grande masse de cavalerie. Jamais peut-être un aussi incroyable rassemblement de chevaux n'avait eu lieu sur un même point, et c'est là ce qui faisait la beauté singulière de ces revues de chaque jour, de ces mouvements guerriers, de ces alertes résonnantes, de ces combats simulés, où cette masse agissait, se remuait, s'arrêtait, marchait, combattait comme un seul homme, mais comme un homme qui serait élevé depuis longtemps dans le noble métier des armes. Toute la matinée était consacrée d'ordinaire aux manœuvres et aux exercices. Le soir était réservé pour les fêtes, et l'on n'avait qu'à choisir entre le bal, le théâtre, les salons du comte de Witt, commandant supérieur du camp, ou l'imposant concert qui s'élevait de la place d'armes au moment où sonnait la retraite. A cet instant, chœur admirable, rêvé longtemps par Mozart et Beethoven! quinze cents instrumentistes et les mille voix pures et vibrantes des enfants colonistes enrégimentés exécutaient tour à tour les plus majestueuses compositions de l'art musical. Quelquefois aussi une invitation auguste appelait au palais les personnes déjà admises au camp en vertu d'une autorisation de S. M. l'Empereur. L'Europe militaire était dignement représentée à ce camp. De vieux soldats, nobles débris de tous les champs de bataille, des princes étrangers, étaient venus assister à ces grandes études militaires, et ils étaient l'objet d'une politesse recherchée.

L'Empereur était arrivé au camp le 29 août; S. M. l'Impératrice y fit son entrée le 5 septembre, par une

douce et charmante soirée. Un moment après, une illumination splendide éclatait de toutes parts; la salle de bal resplendissait de feux de toutes couleurs; le théâtre, où l'on représentait des ouvrages français, était envahi par une foule brillante, parterre de colonels et de généraux. Et pendant ce temps les chants des enfants-soldats, retentissant sur la place, saluaient de la belle mélodie nationale l'heureuse et triomphante souveraine de toutes les Russies!

Mais avant de parler avec quelques détails de ce merveilleux séjour à Vosnessensk et des imposants spectacles dont nous fûmes les témoins, nous placerons ici la liste officielle des corps qui ont figuré dans ces manœuvres, dont la Russie méridionale gardera longtemps le souvenir. En assistant pour ainsi dire à ce dénombrement magnifique d'hommes, de chevaux, d'escadrons, de régiments, qui laisse, et de bien loin, l'énumération des soldats de l'Iliade, on comprendra que s'il fallait une scène immense à de si grands spectacles, il ne fallait pas moins d'une ville, et d'une grande ville, pour contenir les spectateurs.

ÉTAT

des troupes réunies auprès de Vosnessensk pour la revue impériale de l'année **1837.**

COMMANDANT EN CHEF DES TROUPES.

L'inspecteur de la cavalerie colonisée, le général de cavalerie comte de Witt.

ÉTAT-MAJOR DU COMMANDANT EN CHEF.

Chef d'état-major : le lieutenant-général Zadonsky (par intérim).

Quartier-maître en chef : le colonel Ladigensky (par intérim).

Colonel de service (sous-chef d'état-major) : le colonel Martos.

PREMIER CORPS DE CAVALERIE DE RÉSERVE.

Commandant du corps : le général de cavalerie Nikitine.

ÉTAT-MAJOR DU CORPS.

Chef d'état-major : le lieutenant-général Zadonsky.

Quartier-maître en chef : le colonel Roselion-Sochalsky.

Colonel de service (sous-chef d'état-major) : le lieutenant-colonel Sinelnikoff.

1re DIVISION DE CUIRASSIERS.

Commandant de la division : le lieutenant-général Koskul.

Dénomination des troupes.	Commandants.	Escadrons.
1re BRIGADE.	Le général-major Mileu.	
Régiments :		
De Ekaterinoslav	Le colonel Toumansky.	8
De S.A. I. le grand-duc Michel.	Le colonel Denissoff	8
2e BRIGADE.	Le colonel prince Gagarine.	
Régiments :		
D'Astracan.	Le lieutenant-colonel Milevsky.	8
De Pskoff.	Le colonel Tchérémissinoff.	8

1re DIVISION DE LANCIERS.

Commandant de la divison : le lieutenant-général Palitzine.

1re BRIGADE.	Le général-major Lisogoub.	
Régiments :		
De Belgorod	Le colonel Bobileff.	8
De Tchougooueff	Le colonel Masurkevitz.	8
2e BRIGADE.	Le général-major Arsenieff.	
Régiments :		
De Borisogleb.	Le lieutenant-colonel Kolokoltzoff. .	8
De Serpouchow.	Le colonel Vijitsky.	8

ARTILLERIE

Du premier corps de cavalerie de réserve.

1re DIVISION D'ARTILLERIE A CHEVAL.	Le colonel Tchadine.	
Batteries qui la composent.		Pièces.
Batterie de position n. 15. . .	Le lieutenant-colonel Skatchkoff. . .	8
» légère n. 16. . .	Le capitaine Kassovsky	8
» » n. 17. . .	Le lieutenant-colonel Schmidt. . . .	8
» » n. 18. . .	Le lieutenant-colonel Kiriloff. . . .	8

DEUXIÈME CORPS DE CAVALERIE DE RÉSERVE.

—

Commandant du corps : le lieutenant-général baron Osten-Sacken.

ÉTAT-MAJOR DU CORPS.

Chef d'état-major : le général-major Bradke.
Quartier-maître en chef : le colonel Balakireff.
Colonel de service (sous-chef d'état-major) : le lieutenant-colonel Schevitch.

2e DIVISION DE CUIRASSIERS.

Commandant de la division : le lieutenant-général Jachontoff.

1re BRIGADE.	Le général-major Piller.	
Régiments :		Escadrons.
De l'Ordre (de Saint-Georges).	Le colonel Engelhardt.	8
De Starodoub.	Le colonel Reussner.	8
2e BRIGADE.	Le général-major Somoff. (par intérim).	
Régiments :		
Du prince Albert de Prusse . .	Le colonel comte Rjevousky, aide-de-camp de S. M. l'Empereur . .	8
De S. A. I. la grande-duchesse Hélène.	Le colonel Fitinghoff.	8

2e DIVISION DE LANCIERS.

Commandant de la division : le lieutenant-général baron Korf.

1re BRIGADE.	Le général-major prince Bagration.	
Régiments :		
D'Ucraine.	Le colonel Lanskoy.	8
De Novoarchangelsk.	Le colonel Masloff.	8
2e BRIGADE.	Le général-major Langel.	
Régiments :		
De Novomirgorod.	Le lieutenant-colonel Velitchko. . .	8
D'Élisabetgrad.	Le colonel Kalageorguy (par intérim.)	8

ARTILLERIE

Du deuxième corps de cavalerie de réserve.

2e DIVISION D'ARTILLERIE A CHEVAL.	Le colonel aux gardes Gitoff.	
Batteries qui la composent.		Pièces.
Batterie de position n. 19. . .	Le colonel Pitchouguine.	8
» légère n. 20. . .	Le lieutenant-colonel Schatilovitch.	8
» » n. 21. . .	» » Volf.	8
» » n. 22. . .	Le colonel Vrubel.	8

TROISIÈME CORPS DE CAVALERIE DE RÉSERVE.

Commandant du corps : l'aide-de-camp général, général de cavalerie, Potapoff.

ETAT-MAJOR DU CORPS.

Quartier-maître en chef : le colonel Zanden.

Colonel de service (sous-chef d'état-major) : le colonel Vintouloff.

1re DIVISION DE DRAGONS.

Commandant de la division : le lieutenant-général Gerbel.

1re BRIGADE.	Le général-major Montresor.	
Régiments :		Escadrons.
De Moscou.	Le colonel Levenetz.	12
De Kargopol.	» Pavlische.	12
2e BRIGADE.		
Régiments :		
de Kinbourn.	Le colonel Engelghardt	12
De la Nouvelle-Russie.	» Boulanine.	12

2 DIVISION DE DRAGONS.

Commandant de la division : le lieutenant-général Grabbe.

1re BRIGADE.	Le général-major Schilling.	
Régiments :		Escadrons.
De Kasan.	Le colonel Kroutoff, aide-de-camp de S. M. l'Empereur	12
De Riga.	Le colonel Lebed.	12
2e BRIGADE.	Le général-major Bartholomey.	
Régiments :		
De Finlande. . .	Le colonel Zelensky.	12
De Tver. . .	Bronevsky.	12

ARTILLERIE

Du troisième corps de cavalerie de réserve.

3e DIVISION D'ARTILLERIE A CHEVAL.		Le colonel Kouprianoff.	
Batteries qui la composent			Pièces.
Batterie de position	n. 23. . .	Le colonel Vulfert.	8
legère	n. 24 . .	Sokoloff.	8
	n. 25. . .	Le capitaine aux gardes Kitch. .	8
»	n. 26. . .	Le capitaine Abramovitch.	8

CORPS DE CAVALERIE COMBINÉ.

Commandant du corps : le lieutenant-général Gerstenzveig.

ÉTAT-MAJOR DU CORPS.

Quartier-maître en chef : le colonel Ladigensky.

Colonel de service (sous-chef d'état-major) : le colonel Schtcherbinsky.

3e DIVISION DE CAVALERIE LÉGÈRE.

Commandant de la division : le lieutenant-général baron Offenberg.

		Escadrons
1re BRIGADE.	Le général-major Parodovsky. . . .	
Régiments de lanciers :		
De S. A. le prince de Nassau.	Le colonel Pencherjevsky.	10
De Volhynie.	» Leschern.	10
2e BRIGADE.	Le général-major Plaoutine	10
Régiments de hussards :		
Du prince Vitgenstein.	Le colonel Bogouchevsky	10
Du prince d'Orange.	» comte Orurk	10

5e DIVISION DE CAVALERIE LÉGÈRE.

Commandant de la division : le lieutenant-général Glasenap.

1re BRIGADE.	Le général-major Borschoff.	
Régiments de lanciers :		
Du Boug.	Le lieutenant-colonel Glotoff. . . .	10
D'Odessa.	Le colonel Launitz.	10
2e BRIGADE.	Le général-major Grotenhelm.	
Régiments de hussards :		
D'Achtirka.	Le colonel Vrangel.	10
D'Alexandrie.	» Norvert.	10

ARTILLERIE

Du corps de cavalerie combiné.

		Pièces.
DIVISION COMBINÉE D'ARTILLERIE A CHEVAL.	Le colonel Strik.	
Batteries de la 3e brigade d'artillerie à cheval.		
Légère n. 5.	Le lieutenant-colonel Matveeff. . . .	8
» n. 6.	Le capitaine Hahn.	8
Batteries de la 5e division d'artillerie à cheval.		
Légère n. 9.	Le colonel Bruggen.	8
» n. 10.	Le capitaine Vrjossek.	8

TOTAL DES QUATRE CORPS.

Escadrons	304
Pièces.	128

TROUPES NON COMPRISES DANS LA COMPOSITION DES QUATRE CORPS DE CAVALERIE.

CAVALERIE.

		Escadrons
1° L'escadron combiné de la cavalerie de la garde se compose de deux pelotons des régiments de lanciers de S. A. R. le grand-duc Michel, et de deux pelotons du régiment des hussards de Grodno.	Le capitaine en second du régiment des hussards de la garde de Grodno, Jouraga.	1
2° Les 1er et 2e escadrons de réserve des lanciers et hussards des 1re, 2e, 4e, 6 et 7e divisions de cavalerie légère.		10
3° Du régiment des gendarmes.		3
4° De la division des pionniers à cheval.	Le colonel Kaulbars.	2
Total des escadrons.		16

INFANTERIE.

		Bataillons.
1° Le bataillon combiné de la garde et des grenadiers se compose de deux compagnies de la garde, une du régiment de Lithuanie et l'autre du régiment de Volhynie, et de deux compagnies du corps des grenadiers qui portent le nom des compagnies des régiments des grenadiers de S. M. l'empereur François Ier et de S. M. le roi de Prusse.	Le général-major Stepanoff.	1
2° Bataillons de réserve des régiments de grenadiers :		
Du comte Roumiantzoff		1
Du prince Souvoroff.		1
Des carabiniers d'Astrakhan.		1

DIVISION DE RÉSERVE DU 5me CORPS.		Bataillons.
Les 5es bataillons	Le lieutenant-général Hartung	12
Les 6es bataillons	Le lieutenant-général Hartung	12
Total des bataillons		28

ARTILLERIE		Pièces.
Une batterie à pied combinée de l'artillerie de la garde et de celle des grenadiers	Le colonel Drake	8
DE LA LIGNE.		
2 batteries des réserves, à pied		16
2 batteries à cheval		16
Total des pièces		40
Compagnies du train annexées aux 1er 2e et 3e corps de cavalerie		32
Cantonistes du 2e corps de cavalerie de réserve et du corps combiné, formant	Escadrons	24
	Batteries	3

TOTAL GÉNÉRAL

350 Escadrons.
28 Bataillons
168 Pièces.
32 Compagnies du train.
24 Escadrons } de cantonistes.
3 Batteries. } de cantonistes.





IX.

VOSNESSENSK. — RETOUR EN CRIMÉE. — EUPATORIE.



Ce grand spectacle guerrier de Vosnessensk, dont j'étais assez heureux pour admirer de si près tous les détails, devait naturellement me trouver tout rempli de respect et d'attention. Certes ce n'était pas un intérêt vulgaire qui m'avait conduit dans cette ville de soldats, et, après le premier étonnement, je n'eus rien de plus pressé que de me rendre compte de

ces forces terribles, surtout de cette cavalerie formidable, qui n'a pas son égale dans le monde. C'est pourtant à l'institution des colonies militaires qu'il faut demander le secret de ces résultats admirables; de là est sortie cette armée imposante. Le nombre, la discipline, le bien-être des hommes, la rare beauté des chevaux, et jusqu'à l'air martial de ces escadrons, tout proclame les heureux effets de ce système et son incontestable supériorité.

Ce n'est pas ici le lieu d'expliquer comme il le faudrait l'organisation des colonies de cavalerie. Les hommes spéciaux savent d'ailleurs où trouver des notions techniques sur ce système, admiré par les plus hautes intelligences guerrières et par les plus habiles. Nous l'avons trouvé nous-même décrit avec une grande clarté dans l'ouvrage récent d'un maréchal de France, M. le duc de Raguse. excellent juge en ces matières. C'est donc là un motif pour nous borner à dire en peu de mots sur quels principes repose l'institution coloniale.

Les colonies militaires de cavalerie sont établies dans certaines contrées arrosées par le Boug, le Dnieper et le Siguiska, terres fertiles s'il en fut, mais qui, incultes faute de bras, il y a trente ans, appartenaient à la couronne. Des familles de la Russie centrale, des bulgares, des moldaves et les restes épars des cosaques zaporogues, tribu si redoutée autrefois dans ces steppes, vinrent y former une population assez nombreuse. encouragés qu'ils étaient par des concessions et par des immunités considérables. D'abord on divisa ces vastes espaces en arrondissements, puis en villages.

et du territoire de chaque commune on fit deux parts : une part appartint aux habitants ; toute famille qui possédait une charrue et les bestiaux nécessaires reçut en concession une surface de quatre-vingt-dix déciatines (1) de terre et une maison. L'autre part fut réservée à la couronne, et cultivée par ces mêmes paysans, à qui, pour impôt, on demandait quarante-cinq jours de travail par année. Ainsi chaque village, bâti sur un plan uniforme, fut fondé sur une base numérique de cent quatre-vingts charrues ; ceci fait, chaque propriétaire de charrue eut à loger et à nourrir un cavalier ; si bien que chaque village reçut cent quatre-vingts hommes, soit un escadron : et comme un régiment de cavalerie coloniale compte huit escadrons actifs et un escadron de réserve, neuf villages formèrent un régiment. On construisit aussi pour chaque escadron des maisons destinées à l'état-major, des écuries, des magasins, un hôpital, une école, une église. Ainsi placé en dehors de toutes les inquiétudes matérielles, le cavalier n'a plus d'autre soin que celui de son service. En même temps, et c'est là ce qui fait surtout la force de l'organisation coloniale, le soldat demeure toujours sous l'empire des liens sociaux, sous l'influence de la vie civile, à laquelle il se mêle à chaque instant, tout en restant sous les drapeaux ; de là un esprit de corps qui acquiert le plus heureux développement, et qui devient la source de la force morale immense de ces escadrons, ou plutôt de cette

(1) Cette surface équivaut à quatre-vingt dix-huit hectares trente-neuf ares de France.

famille de soldats, semblables à ces cohortes de l'antiquité, familles errantes et armées, dont l'histoire nous a transmis les noms.

Mais cependant à ce beau cavalier il faut un amour, il faut une compagne ; rien de plus simple : les colonies ne manquent pas de belles et jeunes filles que n'épouvante guère l'uniforme. L'autorité militaire se prête volontiers à ces unions ; aussi environ un tiers des hommes de chaque escadron deviennent-ils des pères de famille. Les enfants mâles de la communauté, élevés avec soin dans l'école de la colonie, dressés de bonne heure à l'équitation et façonnés à la discipline militaire, deviennent à vingt ans des soldats, et forment une pépinière précieuse de sous-officiers et de cavaliers parfaits. Cette institution suffirait à elle seule pour proclamer l'excellence du système colonial. Au moyen de ces fils de cavaliers et des jeunes gens recrutés en nombre égal parmi la population des villages, se complète chaque année le contingent des régiments coloniaux. Que si, par hasard, le nombre des enfants de soldats se trouve insuffisant, le gouvernement y supplée par l'envoi de jeunes gens élevés à ses frais dans des établissements analogues. Chaque province de l'empire possède une école spéciale consacrée à l'éducation des fils de soldats. Dans cette école, ces enfants sont recueillis, instruits et entretenus avec une sollicitude toute paternelle. Outre l'instruction élémentaire ils reçoivent dans ces institutions tous les principes des arts dont l'exercice peut profiter au service. Tout ce que notre armée compte de musiciens, de vétéri-

naires, d'écrivains pour l'administration, de géomètres, de dessinateurs, se recrute parmi *les cantonistes militaires:* tel est le nom qu'on donne à ces jeunes élèves, qui sont en Russie au nombre de cent cinquante mille. Au besoin donc, ces mêmes jeunes gens viennent en aide aux enfants des colonies de cavalerie, lorsqu'il arrive que l'école régimentaire ne suffit pas à fournir le recrutement annuel de cinquante à soixante hommes de vingt ans qui lui est demandé. Ceci dit, il est facile de comprendre quel contingent d'ordre, d'aptitude et de discipline, apportent au régiment ces jeunes hommes élevés à ces admirables écoles.

Tel est le régime du soldat dans les colonies militaires. Il nous reste à dire un mot de l'état des habitants qui hébergent les escadrons nombreux cantonnés à demeure sur leur territoire. Rien n'est mieux fait pour démontrer dans toute leur étendue les bienfaits de la combinaison qui a présidé aux colonies, que le bien-être de ces actives familles d'émigrés, aujourd'hui attachés au sol. Heureux propriétaires de plus de terres que n'en exigent leur consommation et celle des soldats qu'ils nourrissent, les paysans ont vu s'étendre chaque année leurs cultures et le nombre de leurs bestiaux dans une proportion incroyable. En même temps s'accroissait aussi la richesse des terres de la couronne, auxquelles ils consacrent un jour de travail sur neuf. Aussi les greniers des colonies regorgent-ils de produits : ces grains, plus d'une fois, sont venus au

secours des contrées voisines, dans les temps de disette. Administrés tout à fait en dehors de la discipline du corps, les villages sont régis chacun par un état-major, indépendant de l'état-major de l'escadron. Un capitaine administre chaque village, dirige les écoles, règle les jours de travaux, surveille les magasins, les bestiaux et les ustensiles de la couronne. En même temps il maintient partout l'ordre et la police; deux lieutenants, ses adjoints, lui donnent leur concours dans ces fonctions pour ainsi dire municipales.

La justice civile s'administre de la façon la plus paternelle. Le chef de l'escadron préside; un lieutenant, un sergent-major, le prêtre du village, et trois colonistes élus par leurs égaux, composent le tribunal d'escadron, nommé comité. Avant d'admettre les débats sur les contestations civiles, le rapporteur expose l'état des griefs respectifs. Ceci fait, il accorde aux parties quarante-huit heures pour essayer des voies de conciliation, après quoi il est passé outre. L'appel a lieu devant le comité de régiment, où se retrouvent les mêmes garanties de délégués pris comme jurés dans la classe des justiciables. La décision de ce comité est mise à l'ordre et rendue publique sur tout le territoire du régiment. Enfin, en dernier ressort, les litiges sont portés par-devant le général-major (général de brigade), qui, chaque mois, visite les cantonnements. Celui-ci commande à son tour une enquête, dont le résultat est soumis au lieutenant-général supérieur, comman-

dant le corps d'armée, qui, assisté d'un conseil, prononce une décision souveraine, toujours insérée à l'ordre.

Les causes criminelles sont du ressort du conseil de guerre de la localité, soit qu'il s'agisse d'un cavalier, soit que le prévenu appartienne à la classe des habitants. L'inspecteur-général de la cavalerie colonisée jouit de l'immense privilége de rendre les jugements exécutoires ou d'en arrêter la rigueur à son gré. Ce haut fonctionnaire, dans ses graves attributions, peut aller jusqu'à suspendre un officier de ses fonctions et à le traduire en jugement. C'est aussi sur sa seule proposition que l'Empereur accorde l'avancement mérité dans les colonies : on peut juger par-là de la toute-puissance de l'inspecteur-général.

Mais ces imposants pouvoirs, ces nobles et grandes fonctions, ne pouvaient être mieux placés que dans les mains du général en chef comte de Witt. C'est lui en effet qui le premier, s'il n'a pas inventé le plan des colonies de cavalerie, en a du moins rendu l'exécution praticable. Le premier il a combiné entre eux, et avec une rare sagesse, les éléments de cette grande institution. Aussi bien, nommer en Russie les colonies militaires, c'est raconter toute la part de mérite qui revient au comte de Witt dans cette heureuse création, c'est-à-dire tout ce que ce général déploie, depuis vingt ans, de zèle, d'énergie, d'expérience et de hautes capacités dans les importantes fonctions de son commandement.

C'était, du reste, un beau triomphe pour le comte de Witt, un digne prix de toutes ses peines, que celui qu'il devait recueillir à Vosnessensk. Quel noble orgueil ! déployer fièrement, sur ces vastes prairies, ces beaux escadrons sortis tout armés d'un sol que ce siècle avait encore vu désert; se trouver appelé à l'honneur de commander à toutes ces solennités dont retentissait l'Europe; recevoir enfin dans ce camp, tout rempli de bruits et de mouvements guerriers, et qui était la plus brillante des villes, la visite et les félicitations du juge le plus éclairé comme le plus auguste, n'était-ce pas là une de ces récompenses tellement splendides, qu'il n'est pas au pouvoir des souverains d'en accorder une plus grande ? Mais revenons à notre court séjour à Vosnessensk.

Une hospitalité vraiment royale nous avait accueillis en notre qualité d'enfants ou d'adoptés de la Russie. La fête était complète pour nous comme pour le plus grand dignitaire de l'armée. Nous étions admis en tous lieux, et partout notre admiration empressée recueillait de quoi se satisfaire, et au-delà. Un jour, c'était la visite du camp de cavalerie qui occupait notre matinée, longue et intéressante étude qui se prolongeait sous des bosquets d'arbres, et pendant quinze verstes, le long des bords vaseux du Boug; une autre fois, c'était vers les tentes de l'infanterie que nous portions nos regards ravis et charmés. Vingt-huit bataillons, symétriquement rangés, occupaient, près des portes de Vosnessensk, un immense plateau heureusement aéré, et garanti de l'humidité

que laissaient sur le sol des prairies inférieures les orages trop fréquents de chaque nuit. Surtout nous contemplions avec un vif intérêt ces vieux soldats composant des bataillons de réserve, et qui portaient empreinte sur leurs mâles figures toute l'histoire d'un temps où la guerre était rude et meurtrière. Entrés sous une tente, nous remarquâmes un de ces vieux guerriers qui nettoyait avec soin plusieurs décorations appliquées, selon l'usage de nos troupes, sur une petite bande de carton qui s'adapte d'elle-même à l'uniforme. « Où donc ce vieux brave a-t-il gagné tout cela? » demanda une des personnes qui m'accompagnaient. Le soldat, sans proférer un mot, découvrit sa poitrine et ses bras criblés de profondes cicatrices. Cette réponse-là n'avait pas besoin de commentaire, tant elle était naïve et touchante. Combien d'épisodes n'aurions-nous pas à raconter, dans lesquels se révèle l'esprit national de ces bonnes troupes, d'une discipline si admirable, et par cela même si intrépides! combien d'excellents résultats n'aurions-nous pas à signaler, si nous avions le loisir d'entrer dans les considérations qui font de l'armée russe un corps si riche en éléments intelligents d'ordre et de courage! Mais, dans cette existence remplie de ces grands bruits et de ces grands spectacles, nous vivions si vite, qu'à une impression rapide succédait tout aussitôt une nouvelle impression. Cependant, parmi les souvenirs qui ne peuvent et ne doivent point s'effacer, en voici un dont ce bon Raffet a été presque le héros. Ceux qui ont vu les composi-

tions du jeune artiste, les coursiers qui remuent à sa voix, les batailles qu'il a gagnées ou perdues, ceux-là aussi peuvent savoir combien il aime tout ce qui est un soldat, un cavalier, un capitaine, un général, une armée. Au camp de Vosnessensk, Raffet, plein d'enthousiasme, ne songeait qu'à saisir ces escadrons brillants qui passaient et repassaient devant lui. Un jour qu'il était le plus occupé à reproduire les plus beaux uniformes, il s'entendit appeler par son nom; c'était à coup sûr une de ces voix faites pour commander aux hommes et aux choses, ferme, nette et sonore. A cette voix, l'artiste se retourne vivement : que voit-il? l'Empereur lui-même! l'Empereur qui sait son nom déjà, qui lui parle de l'art qu'il professe, qui lui fait pour ainsi dire les honneurs de cette armée! Vous jugez si ce modeste Raffet fut étonné et confus! Il fit tous ses efforts pour se dérober à sa gloire; mais à dater de ce moment, il fut traité par l'armée entière comme un protégé de l'Empereur.

Cette entrevue valut à notre peintre l'invitation de se présenter à Leurs Majestés, et au moment même où il quittait l'Empereur, il fut accompagné d'un officier supérieur et distingué de l'état-major, le baron Hahn. Cet officier fut chargé de lui procurer les moyens de tout voir et d'exercer son talent sur les objets qui lui paraîtraient dignes d'intérêt, parmi tant de grandes scènes et tant de détails curieux.

Si je ne craignais d'encourir le reproche tant de fois adressé à l'épopée classique, si exacte à dénom-





Artillerie russe en action (Vosnessensk).

brer les bataillons, à désigner les chefs, à dépeindre les armures, je tenterais peut-être, dans ce simple et véridique récit, de décrire la plus belle des cérémonies de cette grande fête de treize jours. J'aime mieux me borner à dire que la revue générale de la cavalerie eut lieu le 26 août-7 septembre. L'Empereur, arrivé dans un simple droschki (S. A. le grand-duc Michel était assis à côté de son auguste frère), s'élança en un clin d'œil sur un beau cheval noir, et galopa vers les troupes silencieuses et immobiles dans leur immense alignement. Mais ces grands spectacles, que l'œil voit avec ravissement, ne sont pas de ceux qui se peuvent décrire. Ils perdent de leur majesté dans la nomenclature d'un bulletin ou dans les froides lignes du dessin le plus fidèle. C'était sur la plaine de Vosnessensk qu'il fallait voir ces trente-six régiments formés en quatre groupes profonds, avec leur artillerie séparée ! C'était là qu'il fallait entendre ces mille trompettes, qui tout au loin éclataient en fanfares solennelles sur le passage de l'Empereur, qu'environnaient une foule de généraux, et qui pénétrait au sein de ces masses compactes, passant entre tous ces régiments dont les acclamations accueillaient sa présence ! Ce n'est point un détail de mœurs sans intérêt, que ce qui se passe alors entre le souverain et ses soldats. L'Empereur, arrivé au front d'un escadron, prononce d'une voix forte ces mots : *Bonjour, enfants !* et les soldats répondent par deux mots : *Radi staratza*, qui signifient à peu près : « Nous tâcherons de bien faire. » Les mêmes

mots, ou quelques expressions analogues, s'échangent au défilé entre l'Empereur et ses troupes. Quelque temps après l'arrivée de l'Empereur, on voyait glisser sur la plaine une légère calèche, tout escortée d'uniformes étrangers. L'Impératrice et la grande-duchesse Marie étaient dans cette calèche, et leur escorte se composait de tous les princes, généraux et officiers que l'invitation impériale avait été trouver dans l'Europe entière pour les convier à cette fête du soldat.

Lorsque, après cette immense revue, l'Empereur, à cheval et l'épée basse, se fut placé auprès de S. M. l'Impératrice, nous vîmes commencer un imposant défilé, où se déployèrent trois cent cinquante escadrons des plus beaux hommes, dans la plus belle tenue du monde, éblouissants par la riche variété des uniformes, remarquables surtout par le choix des chevaux. Or, ces chevaux sont beaux à ce point, que le cheval d'un simple cavalier pourrait porter aussi bien un officier-général. Ces animaux, nobles produits d'étalons de race anglaise, dont ils dépassent encore la taille, sont élevés dans les haras régimentaires. On peut dire que tous les chevaux de cette cavalerie sont irréprochables : on a poussé la recherche jusqu'à les assortir scrupuleusement pour la couleur dans chaque régiment.

Sur tout ce grand terrain de manœuvres, les enfants cantonistes, dont nous avons parlé, étaient placés comme des jalons intelligents pour diriger la marche des escadrons et pour tracer les limites où se devait arrêter la foule. Toutes les voitures qui

encombraient Vosnessensk, étaient venues se ranger sur la lisière de la prairie : un peuple pittoresque de curieux se groupait sur ces équipages. C'était là, en un mot, un tableau tout animé comme ce soleil n'en avait jamais éclairé, un bruit de fête et d'acclamations comme ces steppes n'en avaient jamais entendu ; car, il y a moins d'un demi-siècle, le souffle des vents qui roulait dans les grandes herbes, les éclats de la foudre promenés d'échos en échos, étaient les seuls mouvements, les seuls bruits de ces profondes et inutiles solitudes.

Quelques jours après, nous quittions, bien à regret, ce camp de merveilles : mais derrière nous nous laissions Raffet à Vosnessensk : trop de sujets d'études se succédaient dans ce riche tumulte, pour qu'il pût quitter ainsi ces grandes manœuvres avant leur conclusion. L'Empereur, la famille impériale, la cour et la foule des états-majors devaient bientôt ramener à Odessa toute la pompe des fêtes ; mais ce furent là des fêtes civiles. C'était une riche et grande cité, jeune comme les colonies (car dans ces contrées, où tout est déjà si grand, cette grandeur date d'hier), qui s'apprêtait à recevoir son souverain.

Et en vérité, Odessa s'était faite belle pour recevoir ses illustres hôtes ; ses grandes maisons brillaient sous un vernis tout nouveau. Le palais du gouverneur, les édifices publics, le théâtre, la Bourse, élégant monument qui domine la mer, le port, les magasins, la ville enfin, étaient sous les armes. La Bourse s'était chargée de faire les honneurs de la

cité ; et en effet, dans un grand port de commerce, la Bourse n'est-elle pas la maison commune? On avait donc transformé ce beau palais du style grec en salons magnifiques, où s'apprêtaient le banquet et le bal offerts par la ville à Leurs Majestés. La fête et le plus noble orgueil s'étaient emparés, sur tous les points, de cette heureuse ville. Si quelques baraques, vestiges délabrés de la colonisation première, étaient encore demeurées sur pied à Odessa, ce beau jour du passage de l'Empereur, jour de régénération nouvelle, en effaça les traces. Un seul instant, selon l'expression pittoresque d'un habitant, avait suffi pour *casser* quarante masures, remplacées aussitôt, sinon par des maisons complètes (le temps manquait), du moins par de coquettes façades qui, en attendant le reste, étaient sorties de terre, dociles à l'alignement, et s'étaient dressées comme des toiles de théâtre. En un mot, chacun rivalisait de zèle, et la ville entière était dans l'ardeur de ses préparatifs lorsque nous y entrâmes, le 8 septembre au soir.

Après un trop court séjour dans cette capitale des gouvernements du Sud, notre expédition, déjà fractionnée, dut encore se modifier. Les uns étaient rappelés en Crimée pour reprendre cette vie errante qu'ils avaient abandonnée à regret ; d'autres devaient, au contraire, consacrer quelque temps à des observations locales, que l'état industriel d'Odessa rendait surtout intéressantes. Au reste, cette séparation devait être de courte durée. Tous les points de rencontre, toutes les dates de réunion, étaient bien fixés.

Je détachai, par la route de terre qui conduit à Simphéropol, deux de mes compagnons les plus pressés. Les observations recueillies dans cette course rapide trouvent ici leur place, et je les reproduis telles qu'une réunion ultérieure me les a fait recueillir.

Nous sortîmes d'Odessa le mardi 12 septembre, par une matinée déjà brûlante : il n'était pas encore sept heures. Notre équipage se composait d'une de ces excellentes et très-rudes voitures valaques, acquisition faite à Bukharest, et qui nous avait déjà rendu tant de services ; nous nous en allions ainsi tous deux, un peu à l'aventure, et au galop de trois grands chevaux attelés de front. Nous ne savions pas un mot du pays, ni de sa langue. Nous avions accepté par nécessité, mais non pas choisi pour notre plaisir, le trajet par terre. Les bateaux à vapeur, destinés à transporter sur la côte de Crimée une grande partie de la cour impériale, ne quittaient déjà plus le port d'Odessa, et force nous avait été de renoncer à cette voie facile. D'ailleurs la Russie est un pays merveilleux pour la sûreté, même pour un voyage qui serait hasardeux partout ailleurs. Avec un padorojnaia bien en règle, et les deux mots de la langue qui signifient « *des chevaux tout de suite* », un étranger peut traverser toute l'étendue de l'empire sans autre risque qu'une longue attente à chaque relais. Notre début mérite d'être noté, par l'extrême sévérité de la visite qu'il faut subir à la douane lorsqu'on franchit la limite imposée au port franc. Pour passer du sol favorisé sur le terrain de la taxe, il faut

prouver qu'on n'emporte avec soi aucune parcelle de cette *franchise* qui a fait d'Odessa une riche et puissante cité. Aussi bien, de l'autre côté du mur, trouvez-vous aussitôt la steppe, et son atmosphère de poussière qui étouffe dans leur essor quelques jeunes plantations d'acacias.

La chaleur devenait déjà ardente : notre cocher barbu, par un brusque détour qui ne nous laissa pas sans inquiétude, nous mena tout droit dans la mer, où il laissa tremper quelques instants notre voiture, à laquelle cette immersion devait être favorable, si l'on en juge par l'air satisfait du brave homme, qui nous montrait alternativement le soleil et la mer ; ce bain achevé, nous nous lançâmes au galop sur le rivage brûlant.

Notre route, tracée par un sentier battu sur une plaine cultivée par intervalles, suivit longtemps le rivage de la mer, et nous dépassâmes bien vite plusieurs grands lacs que nous laissions sur notre gauche. Ces lacs communiquent à la mer par une ou par plusieurs ouvertures étroites, à travers des dunes naturelles. Ces larges amas d'eau salée, dont les deux premiers nous parurent très-considérables, sont, dit-on, d'un grand secours à Odessa, par la quantité d'excellents poissons qu'on y pèche. On nomme tous ces lac *limanes*, d'un mot emprunté à la langue turque et qui signifie un port de mer. Ce même nom s'applique aussi aux embouchures des grands fleuves qui peuvent recevoir des navires. Au reste, tous ces limanes, augmentés par l'accumulation des eaux de certaines

rivières qui viennent du nord, franchissent fréquemment leur barrière de dunes, et se trouvent communiquer avec la mer au moindre débordement.

Bientôt Odessa n'était plus visible : nous pénétrâmes dans les véritables steppes. Ce ne sont plus, comme en Bessarabie, de ces vallées qu'on pourrait appeler de longues vagues de terrain ; la steppe de la Russie Méridionale est plane, unie, sans accidents, et souvent dans ces parages son horizon dure sans altération sensible, continuant l'horizon de la mer. Quelques longues lignes de khourghans, ces éminences coniques dont nous avons donné la description, se correspondent çà et là sur cette triste et morne surface. C'est en vain que vous espérez, en avançant avec tant de vitesse, voir la fin du grand disque qui vous entoure ; toujours, toujours l'aspect reste le même, nu, brûlé, désolé ; les fleurs qui peuplent au printemps tous ces champs sans culture, avaient disparu depuis longtemps sous l'ardeur d'une saison brûlante, et nous pouvions dire comme Rubruquis, ce voyageur qui parcourait les mêmes plaines au treizième siècle : *Nulla est sylva, nullus mons, nullus lapis* ; pas un arbre, pas un monticule, pas même une pierre ! Cependant ces déserts mêmes se ressentaient de l'arrivée de l'Empereur : les sables l'attendaient tout comme les villes ; les chemins avaient été aplanis en quelques endroits : les mauvais pas étaient comblés. Les maisons de poste brillaient d'un badigeon tout frais, et au-devant des portes, la terre récemment ratissée, à défaut de gazon, complétait cet aspect de

fête. Ajoutez à cela une immense quantité de chevaux qui couvraient la plaine auprès de chaque station, et vous aurez une idée de l'extraordinaire animation de ces steppes. Entre les relais, on remarque des poteaux dressés à chaque verste avec un soin particulier. Ces piliers sont bariolés aux couleurs de l'empire; sur l'un de leurs côtés, ils portent la distance parcourue depuis la dernière station; sur l'autre, le nombre de verstes qui restent à franchir jusqu'à la station prochaine. Rien ne donnera mieux l'idée de l'étrange et monotone niveau de la steppe, que lorsque nous affirmerons que presqu'à chaque instant, de notre voiture fort basse, nous découvrions deux des poteaux devant nous, et autant de poteaux par-derrière, ce qui donne une lieue ou quatre verstes de diamètre au cercle formé autour de nous par cet immobile horizon. Le léger chariot, que nous avions trouvé passablement doux sur les gazons mouillés de la Valachie, avait pris sur cette terre calcinée des allures tout-à-fait brutales, et nous n'avions pas à souffrir de ce seul inconvénient. Si la soif vient à vous tourmenter, (et qui en serait exempt avec une chaleur de vingt-huit degrés au moins, et sous des nuages de poussière?) les gens de village n'ont à vous offrir autre chose qu'une eau fétide, qui croupit d'ordinaire dans le baril où on l'a apportée, Dieu sait de quelle distance! Rien de plus triste ni d'un aspect plus affligeant que les rares villages que l'on rencontre sur ces chemins. Mais à quoi donc sert aux habitants de vivre sur une terre fertile, s'ils sont privés de toutes les

choses nécessaires à la vie? Sans ombrage contre le soleil, sans autre bien-être qu'une maison assez solide, mais perdue dans cette immensité, au prix de combien de peines doivent-ils se procurer le pain qui les nourrit, l'eau putride qui les abreuve, le maigre combustible de chaume et de boue qui les réchauffe en hiver! Hélas! voilà des hommes pour qui en effet la vie est vraiment rude. Mais le ciel, qui leur a refusé tant de biens, leur a donné le courage qui fait supporter tous les maux.

Notre route, vers le milieu du jour, s'écarta de la mer, et nous voilà coupant la plaine dans la direction du nord-est, pour gagner la grande ville de Nikolaïeff : c'est à la fois un port et un arsenal militaire justement renommé. Vers cinq heures, nous arrivâmes sur le bord d'un large canal formé par les eaux réunies du Boug et de l'Ingoul, qui se joignent sur la rive opposée, un peu au-dessous du lieu où nous étions. C'est précisément au confluent des deux fleuves, fort inégaux en largeur, que s'élève Nikolaïeff, encore éloignée de deux verstes du point où nous allâmes débarquer.

De nombreuses charrettes, attelées de bœufs, attendaient que ce fût leur tour à passer; et nous mîmes trois quarts d'heure à traverser le limane du Boug, au moyen d'un procédé tout-à-fait primitif. Une corde attachée aux deux bords reste toujours plongée dans l'eau; les hommes pèsent surla corde, et ainsi s'avance la lente machine. La rive de Nikolaïeff, plus élevée, nous offrit le spectacle de quel-

ques beaux jardins, propriété de la couronne, et qui sont remplis de grands peupliers. Ces arbres ont été plantés pour la grande Catherine par le prince Potemkin, quand l'Impératrice voulut visiter ses nouvelles provinces. Le débarquement est protégé par une goëlette de guerre d'une tenue parfaite. En touchant le rivage, nous nous trouvâmes au milieu d'une foule de soldats, de femmes et de colons allemands, si reconnaissables à leurs bonnes et paisibles figures. Il ne s'agissait de rien moins que d'une cargaison de pastèques, le rafraîchissement favori du peuple de ce pays. Les Allemands venaient d'en amener plusieurs charrettes. Enfin nous fîmes halte dans la cour d'une auberge de bonne apparence, dans l'une des principales rues de Nikolaïeff.

L'apparence était tout ce qu'il nous fût permis d'approuver dans cette hôtellerie ; et, en attendant les apprêts d'un souper qui ne semblait pas devoir être servi de sitôt, nous parcourûmes la belle et spacieuse ville où nous venions de mettre pied à terre. Au premier coup d'œil, tout est imposant et empreint de grandeur. Les rues, percées dans des proportions gigantesques, comme dans toutes les villes russes, sont convenablement garnies d'édifices ; mais c'est là une architecture plus fastueuse que véridique : extérieurs de palais, intérieurs de cabanes. Les rues immenses, critique exagérée des villes de l'Occident, laissent l'habitant par trop exposé, dans leur largeur démesurée, au soleil, au vent, à la poussière, à la boue : sur les places, véritables champs de

bataille, nul n'oserait s'exposer à tenter une traversée, qui devient impossible hors des saisons tempérées de l'année. Quoi qu'il en soit de cette exagération très-pardonnable, Nikolaïeff présente, nous le répétons, un aspect fort majestueux et digne de sa grande destination d'arsenal maritime. La ville n'est point complètement achevée ; dans plus d'un quartier, quelques maisons éparses dessinent son plan plutôt qu'elles ne le complètent. Environ cinq mille habitants peuplent ce port ; on comprendra facilement que cette population soit surtout composée de personnes attachées à la marine. L'établissement maritime, dont il ne nous fut permis de juger que du haut d'une très-belle promenade qui domine l'embouchure de l'Ingoul, paraît fort bien situé pour remplir sa destination. On pourrait, avec les dépenses nécessaires, y construire à la fois plusieurs grands vaisseaux, qui, une fois mis à l'eau, franchiraient à présent sans difficulté la sortie de ce port naturel, autrefois trop peu profonde, et qui a été creusée depuis peu d'années. Avant cette utile amélioration, pour mettre les vaisseaux dans le limane du Boug, il fallait employer ces machines flottantes par trop compliquées qu'on nomme des chameaux, et dont, sauf erreur, la marine vénitienne la première a introduit l'usage. Aujourd'hui les vaisseaux, même ceux de cent vingt canons, sortent du chantier de Nikolaïeff, et vont prendre leur armement à Sévastopol sans aucune espèce de secours étranger.

Il n'est guère possible d'imaginer un port de construction mieux approprié que celui-ci à sa destina-

tion. Nikolaïeff est suffisamment défendue contre toute attaque par sa position très-reculée dans les terres, au fond d'un limane tortueux. Elle n'est pas moins favorisée sous le rapport des approvisionnements. Bien que le Boug, obstrué par des cataractes, ne soit pas propre au flottage, Nikolaïeff n'en reçoit pas moins facilement les bois, le goudron, les chanvres, par le Dniéper, dont l'embouchure vient confluer avec celle du Boug dans ce golfe profond qu'on nomme limane du Dniéper. Ce golfe, abrité au moins contre les flots du large, si ce n'est contre les vents, doit être praticable même pour les fortes alléges qui descendent tranquillement le Dniéper.

En un mot, le choix de l'emplacement de Nikolaïeff fait honneur au coup d'œil du prince Potemkin, cet homme qui a créé tant de grandes choses dans cet empire dont il a compris toute la portée. Il n'était pas possible, en effet, de trouver un arsenal de construction plus convenable et mieux placé pour combiner son action avec celle de Sévastopol. Ces deux ports, ainsi disposés par la nature, perfectionnés par l'art et liés entre eux par un intérêt commun, ont dû entrer également dans la pensée d'avenir de la grande souveraine, qui sentit l'importance d'une puissante et imposante marine sur la mer Noire. On nous a assuré que l'ennemi caché des vaisseaux dans la baie de Sévastopol, ce ver rongeur qui s'attache aux bois plongés dans les eaux de la mer, n'était pas moins nuisible aux bâtiments construits et mis à flot à Nikolaïeff. Nous n'affirmons pas néanmoins ce fait, que

nous ne tenons pas d'un homme du métier : nous devons cependant remarquer que cette réputation défavorable au port de Nikolaïeff semblerait déjà établie par d'anciennes observations publiées sur cette intéressante localité.

Cependant nous nous plaisions à prolonger notre soirée sous les arbres de la longue promenade où le hasard avait porté nos pas; la lune s'était levée calme et brillante; elle prolongeait sa clarté magique sur tout ce large port, sur quelques beaux navires de guerre ancrés tout près du rivage, et pour ainsi dire sous nos pieds. Ramenés à notre hôtellerie par l'heure, et surtout par le plus énergique appétit, nous y trouvâmes le repas attendu, un seul mets, que nous décrirons, parce que, malgré son origine allemande, il nous a semblé tout-à-fait naturalisé en Russie, où il se représente trop souvent. Voici donc quel est ce produit culinaire, qui se fait attendre plus longtemps que nos mets les plus compliqués. Sous la dénomination usurpée de *beefstakes*, ou sous le nom allemand de *carbonades*, on vous sert un certain mélange de viandes fraîches, hachées ensemble, et façonnées en petits gâteaux plats proprement découpés. Cette préparation est cuite dans une poêle; elle forme le fond solide et unique de tout dîner d'auberge, si tant est que votre bonne étoile vous conduise dans une ville qui possède une auberge : or, c'est là ce qu'on trouve rarement. Ce qu'on trouve toujours et presque partout, au contraire, c'est une tasse ou plutôt un verre d'excellent thé. Chaque maison russe, fût-ce la plus

pauvre, possède un meuble d'un usage excellent et très-fréquent, qui procure en peu d'instants l'odorante infusion de l'arbuste de la Chine. Le *samowar* est, sans contredit, l'ustensile le plus caractéristique du pays. L'espèce de bouilloire qui porte ce nom est un vase en cuivre brillant, d'un pied et demi de haut, et d'une forme qui rappelle assez le vase grec antique. Un robinet garnit la partie inférieure; tout l'intérieur de la bouilloire est traversé par un tube vertical en fer, dans lequel s'allument des charbons au moyen d'un courant d'air ménagé dans le pied du vase. Le samowar, c'est l'hospitalité russe dans son emblème le plus usuel : c'est lui qui vous salue sur le seuil de la porte, où l'on dirait qu'il s'allume de lui-même à votre arrivée. A peine êtes-vous entré dans la maison, qu'il vous verse la bouillante liqueur dont l'arome réjouit et délasse vos membres fatigués. Si vous vous trouvez à portée de quelque colonie de cultivateurs allemands, soyez sûr qu'on joindra au thé quelques tranches d'un pain blanc fort délicat, et quelques parcelles d'excellent beurre : réjouissez-vous, vous aurez eu un souper, et profitez-en, car vingt-quatre heures pourront s'écouler et soixante-quinze lieues de steppes pourront s'enfuir sous vos roues rapides, avant que pareille fortune vous arrive de nouveau.

Qu'on nous pardonne ces courts épisodes : nous voici encore une fois sur la steppe nue, et courant vers Kherson. La route qui nous menait à cette ville descend dans la direction du sud-est. Bien que nous

eussions demandé nos chevaux dès quatre heures du matin à Nikolaïeff, nous ne pûmes les obtenir qu'après une heure et demie d'attente; le jour était déjà à la moitié de sa course lorsque nous approchâmes de Kherson, au milieu d'une poussière épaisse et étouffante, à ce point que la respiration en est notablement gênée, sans parler de la douleur cuisante qu'en éprouvent les yeux. Cette incommode atmosphère s'oppose à ce qu'on puisse embrasser d'un coup d'œil toute la ville, qui est très-étendue et peuplée d'édifices considérables. Ce qui nous frappa le plus, après les belles lignes de la forteresse qui se dresse triomphalement derrière ces nuages poudreux, ce fut une innombrable quantité de moulins à vent et à six ailes, qui, manœuvrant tous à la fois au sommet d'une légère éminence, produisaient le spectacle le plus étrange et le plus confus. Nous entrâmes enfin dans les larges rues de Kherson. Munis comme nous l'étions d'une lettre d'introduction pour un Français depuis longtemps établi dans le pays, où il a disposé un grand lavoir de laines, nous combinions déjà les douceurs d'une halte dont nous avions grand besoin; mais, hélas! c'était chose difficile, avec notre ignorance complète des premiers mots de la langue russe, que de découvrir la demeure de ce compatriote. Il est vrai que quelques Juifs, que nous interrogeâmes en allemand, nous répondirent sans hésiter; car quel Juif, sur quelque point du globe qu'il vive, n'entend pas l'allemand? Mais leurs indications imparfaites n'aboutissaient qu'à nous égarer davantage

dans cette grande ville, et nous errions ainsi de porte en porte, sous un soleil brûlant, suivis de notre triste équipage. Entrés enfin jusqu'au fond d'une cour de fort bon air, nous fûmes reçus au perron par une jeune dame à laquelle nous nous évertuâmes à demander, en toutes les langues possibles, le logis que nous cherchions. L'allemand, l'anglais, l'italien, avaient été repoussés par le désespérant *ne ponimaiou*, « je ne comprends pas. » Une tentative désespérée, faite sur le grec moderne, nous avait laissés tout-à-fait découragés, lorsque la dame nous dit avec un son de voix agréable sans doute, mais qui nous parut une mélodie venue du ciel : « Par hasard, Messieurs, parleriez-vous français ? » O bonheur ! nous nous étions justement adressés à une compatriote ! et lorsque nous l'eûmes remerciée de ses indications, cette fois très-exactes, nous ne pûmes nous empêcher de songer à ce chapitre de Rabelais, où son héros fantastique, après avoir parlé sept langues différentes, reçoit précisément la même réponse que nous, voyageurs perdus dans les plaines qu'arrose le Dniéper.

Notre hôte français nous accueillit avec cordialité ; nous trouvâmes dans sa demeure un jeune chambellan de l'Empereur, que nous avions déjà connu à Yalta, et un propriétaire des environs de Pérécop, M. Vassal, qui, par ses sages spéculations sur la propagation des brebis de pure race, a rendu un immense service à ces contrées, tout en augmentant sa fortune personnelle. Les bergeries de M. Vassal, dont

les laines s'écoulent principalement par Kherson, ont amélioré d'une manière remarquable les produits, déjà estimés au temps jadis, des régions voisines de la Crimée; surtout elles ont donné un notable essor à l'exportation du port de Kherson, si longtemps écrasé par les priviléges d'Odessa. Après le départ de ces deux voyageurs, nous nous abandonnâmes, non sans une vive satisfaction de sensualité, aux soins hospitaliers de notre compatriote, M. Moulins. Le repas achevé, nous accompagnâmes à son lavoir l'hôte qui nous avait fait un si bon accueil. Cet établissement, fondé sur une grande île du Dniéper, se compose de bâtiments de bois d'une vaste étendue. Le premier étage est occupé par de grands ateliers, où des femmes éparpillent les laines déjà lavées et les trient selon leurs qualités différentes. Le rez-de-chaussée est divisé en un grand nombre de cellules propres à renfermer les différentes catégories du lainage; c'est là aussi que se trouve la presse à serrer les balles. Cette presse se compose d'une simple vis qui agit au moyen de leviers horizontaux; elle est bien loin, vous le voyez, des merveilleux résultats de la presse hydraulique. La visite des lavoirs nous offrit un attrait pittoresque des plus singuliers, qui tient trop aux usages locaux pour que nous omettions de le mentionner. Les cuves destinées au lavage sont rangées sur de grands radeaux. Deux cents jeunes filles de dix-huit à vingt ans sont employées à cette opération, sous la surveillance de quelques femmes plus âgées. Le moment de notre visite coïncidait avec l'heure du repos

qui suit immédiatement le dîner; dans cette saison, ces jeunes ouvrières, suivant un usage général dans le pays, consacrent au bain ce moment de récréation. Aussi le radeau était-il à peu près désert; mais les flots du voisinage étaient peuplés d'une troupe de brunes nageuses, qui avaient scrupuleusement abandonné sur la rive tout ce qui pouvait gêner une joyeuse natation. Ce tableau, du reste, n'avait rien d'étrange que pour nos yeux. L'usage du bain en commun n'effarouche dans ces contrées ni l'un ni l'autre sexe; nous avions déjà eu l'occasion, à Sévastopol, de voir les espaces les plus rétrécis partagés par des hommes et par des femmes, qui se livraient en toute innocence à ce divertissement salutaire. Quand nous regagnâmes la rive de Kherson, deux des jeunes baigneuses reprirent quelque vêtement pour nous reconduire sur le bord voisin de la ville : le commerce s'agitait dans toutes les rues; partout s'élevait un grand bruit d'ouvriers, de portefaix et de peuple affairé. Là, comme dans tout le pays, le débit extraordinaire des melons d'eau était l'occasion de ces rassemblements empressés et souvent querelleurs. Un peu au-dessus de cet endroit, le fleuve est couvert de gros bâtiments de cabotage; ces bateaux viennent charger les produits agricoles qui arrivent à Kherson en grande abondance par le Dniéper, sans parler du sel que les caravanes apportent des côtes orientales de la Tauride.

La fondation de Kherson ne remonte guère au-delà d'un demi-siècle; ce fut Potemkin, car ce nom

célèbre se retrouve dans toutes les grandes créations de ces contrées, qui en posa les fondements. Dans les vues de son créateur, Kherson était appelée à de hautes destinées. En effet, au premier abord, sa position semble tout-à-fait calculée pour servir d'entrepôt à tous les produits que le Dniéper charrie du centre même de l'empire et verse sur les extrémités. Cette ville fut donc dès son origine une vaste et opulente fondation. On la nomma de ce nom grec qui rappelait l'antique et florissante colonie de la presqu'île héracléotique. Kherson, dont l'étymologie se retrouve dans l'adjectif *khersos*, signifie un lieu désert, aride, inculte.

Tout allait bien jusqu'à la fondation d'Odessa : l'accroissement rapide et les immunités qui favorisèrent ce port naissant vinrent arrêter dans leur essor les prospérités dont Kherson s'était vue environnée à son origine. Les navires qui arrivaient de la Méditerranée trouvèrent un avantage naturel à venir mouiller dans la rade d'Odessa ; c'était une rade ouverte qui leur épargnait une lutte souvent prolongée contre les courants rapides et contre les bancs variables du limane du Dniéper. Déjà, dans les premières années de ce siècle, la décadence de Kherson était sensible, et plusieurs voyageurs constataient en 1802 le dépérissement de cette grande cité, qui s'était promise, à tant de titres, une splendeur rapide.

La franchise du port accordée à Odessa porta le dernier coup au grand entrepôt du Dniéper. Depuis

lors, Kherson n'a plus guère reçu dans ses eaux que les navires qui, après s'être défaits à Odessa de leur chargement des denrées d'Occident, viennent rechercher, plus près de leur source productive, les laines et les grains que le vaste bassin du Dniéper peut, en tout état de cause, leur fournir à des conditions meilleures. Le moyen donc de ne pas regretter que toutes les espérances qui paraissaient certaines se soient ainsi anéanties? Les rues de Kherson, aujourd'hui trop vastes pour la circulation, sont encombrées d'une poussière dévorante; les quartiers, autrefois peuplés de magasins bien remplis, n'offrent plus guère que des devantures désormais fermées à tout commerce: quelques robes noires râpées, robes de Juifs, apparaissent encore çà et là aux portes de ces bazars déserts, et rappellent involontairement ces avides corbeaux qui flairent la destruction. Et pourtant, que de grandes et nobles choses avait préparées pour cette ville, objet de ses affections, son illustre fondateur!

Jetez les yeux sur les imposants remparts de la forteresse, sur les établissements encore debout, quoique négligés, qui composent l'amirauté de Kherson, et vous aurez une idée de cette haute pensée de Potemkin, qui avait désigné cette place comme la clef du grand fleuve méridional. C'est à Kherson que reposent les restes de ce prince. Enlevé par une mort inattendue, à cette place que nous avons citée, lorsqu'il traversait la steppe de la Bessarabie, Potemkin, ce ministre puissant entre tous

les ministres de l'Europe, a été déposé dans la modeste église de Kherson.

Aujourd'hui Kherson est le chef-lieu de l'un des gouvernements qui concourent à former le gouvernement général de la Nouvelle-Russie, et qui porte son nom. Des recensements récents permettent de compter sur une population de vingt mille individus; on assure que la ville, dont l'étendue est immense, ne compte pas, dans les quatre grands quartiers qui la divisent, moins de trois mille six cents maisons.

Nous avions fait le projet de nous rendre de Kherson à Alechki par eau, sur les rameaux épars du Dniéper : c'est un chemin qu'on évalue à dix-sept verstes : on le dit singulièrement pittoresque dans quelques-unes de ses parties, où l'on navigue à travers des roseaux élevés qui vous entourent comme une muraille. D'Alechki, nous comptions trouver une route qui nous dirigerait sur Pérécop. L'utile avertissement de M. Vassal nous détourna de cet itinéraire, devenu impossible. Les stations de poste avaient été démontées sur tout ce parcours, et les chevaux étaient venus grossir les relais du gouvernement de Kherson, pour le passage des nombreux voyageurs attendus d'un jour à l'autre. Force nous fut de suivre la route qui remonte le fleuve jusqu'à Bérislaff, route plus longue assurément, et qui nous causait un retard de plusieurs heures.

Avant le coucher du soleil, nous avions atteint les bords de l'Ingouletz. Cette rivière, tributaire du Dnié-

per, s'encaisse dans des rives assez élevées, non loin desquelles on signale quelques gisements de kaolin; nous arrivâmes au bac qui sert à la traverser par une longue allée de saules touffus qui se croisent en voûte au-dessus du chemin. C'était là une véritable forêt, en comparaison de la steppe, toujours si triste, que nous venions de parcourir, et que nous retrouvâmes plus triste encore, car la nuit tombait peu à peu. A cette heure de la journée, dans ces plaines solitaires, on ne saurait se défendre d'un sentiment involontaire de mélancolie : l'obscurité qui tout à l'heure couvrira le voyageur, rend son isolement plus complet; elle lui ôte le seul spectacle qui puisse le distraire sur de pareils chemins, celui de la lumière.

Nous arrivions vers huit heures à une station; là nous trouvâmes, chez une hôtesse qui parlait allemand, la tasse de thé quotidienne et ses légers accessoires. Nous eûmes, à partir de cet endroit, la compagnie d'un officier-général : il revenait de Vosnessensk, et il se rendait comme nous en Crimée; nos deux équipages voyagèrent d'un train égal. Vers minuit, nous parcourions les rues de Bérislaff aux rayons voilés de la lune; lorsque nous arrivâmes à la poste, tenue par un Juif, nous trouvâmes la famille de l'Israélite couchée en plein air dans une petite cour. Par un raffinement de mollesse digne des beaux jours de Sybaris, chacun avait choisi pour sa couchette un de ces télègues de poste si durs sur les cahots de la route. Avant qu'on eût réveillé ce peuple de dormeurs

et surtout une vieille femme de qui partaient les ordres souverains, il s'écoula bien du temps, et nous ne reprîmes notre route qu'excédés d'un long bavardage dans le plus horrible allemand de Juif dont puissent être battues des oreilles chrétiennes.

Nous ne saurions rien dire sur l'importance de Bérislaff, traversée ainsi la nuit, ou plutôt parcourue à moitié, pour revenir ensuite sur nos pas. Cette ville occupe un plateau fort imposant, qui domine la rive septentrionale du Dniéper. Les rues sont droites et régulièrement percées, comme c'est l'usage de toute bonne ville de la Russie moderne. Bérislaff doit sa fondation aux temps glorieux de l'impératrice Catherine, lorsque cette grande souveraine voulut commander à ses nouvelles conquêtes par une ligne de garnisons qui en assurât la possession paisible. Kisilkerman, ou Fort-Rouge, était le nom tatar du petit poste qui dominait le passage du fleuve avant que la nouvelle ville se fût élevée. Cinq routes importantes aboutissent à Bérislaff, et la rendent nécessaire précisément dans la situation où elle est. Le chemin qui vient du sud, ou de Pérécop, amène dans ses murs d'innombrables chargements de sel. Deux chemins, qui se dirigent vers les contrées du nord-est, conduisent dans le gouvernement d'Ékatérinoslaff et vers les cosaques du Don; un autre va percer droit au nord les immenses déserts qui s'étendent vers Poltava et les Slobodes d'Ukraine. Enfin la dernière voie, celle que nous venions de parcourir, est la même qui met en communication ces contrées

éloignées avec les pays occidentaux de l'Europe, par Kherson, Nikolaïeff et Odessa.

Du plateau de la ville, on descend rapidement vers la grève, et l'on y trouve un pont flottant qui décrit une légère courbe sur le courant rapide du fleuve. Le trajet est long. Pendant que nos chevaux avançaient d'un pas prudent sur ce plancher mobile, nous nous prîmes à considérer cette vaste étendue d'eaux grisâtres, sur lesquelles se réfléchissaient les nuages chassés par les vents. C'était encore là ce Borysthène de la géographie antique, dont le nom pittoresque indiquait le règne des vents impétueux. Ce beau Borysthène, tant de fois historique depuis le temps des Scythes, a perdu son noble nom, au grand regret de la langue poétique : c'est ainsi que le Tyras des Grecs a fait place au Dniester ; l'Hypanis a cédé au Boug, et l'harmonieux Tanaïs est devenu le Don. Les Grecs, ces beaux diseurs s'il en fut, poètes dans les moindres mots de cette langue trouvée par Homère, ne se doutaient guère que toute cette harmonie savante, dont ils étaient si fiers, serait ainsi dévorée par le rude idiome du Nord.

Revenons cependant à notre pont et aux abords inondés du Dniéper. En remontant sa rive gauche, nous marchâmes longtemps sur un terrain mouvant et tout couvert d'eau ; à un nouveau relais, très-rapproché de Bérislaff, nous tournâmes brusquement vers le sud, pour gagner en droite ligne Pérécop et l'isthme étroit de la Tauride.

Au bout de cette route monotone, et dont il nous

fallut, faute de sommeil, subir tous les ennuis, nous arrivâmes, le 14 septembre, dans cette ville, ou plutôt dans ce spacieux village qui est la porte de la Crimée, et que l'on nomme Pérécop. Avant que la Tauride devînt une province russe, ce village portait un nom tout empreint de l'emphase orientale, *Or-Gapy*, Porte-Royale. C'était ainsi que les Tatars désignaient l'entrée assez mesquine d'un retranchement qui coupait l'isthme et qui joignait les deux mers. Lorsqu'on a passé sur un pont traversant le fossé assez profond, mais très-dégradé, qui subsiste encore, on est à Pérécop. On y trouve une seule rue, que sa largeur pourrait tout aussi bien faire nommer une place. A votre droite et à votre gauche, vous pouvez voir des maisons assez nombreuses, fort séparées les unes des autres, et dont la plus apparente n'excède pas la hauteur d'un rez-de-chaussée couvert de son toit de planches ou de joncs. Et cependant, malgré sa physionomie misérable, ce village emprunte de sa position avantageuse une importance toute particulière. Pérécop est la porte du gouvernement de la Tauride, le retranchement qui ferme et qui isole la presqu'île. Son nom actuel, tiré d'un mot russe dont le sens signifie un fossé creusé entre deux mers, peint tout-à-fait son rôle dans la géographie taurique. Pérécop est aussi un chef-lieu de douanes, une direction active où se régularise l'immense exportation des sels enlevés à la mer voisine et aux lacs de la péninsule. Tous ces titres administratifs, il est vrai, n'ôtent rien à la mélancolie de son horizon de step-

pes salines qui portent encore l'empreinte d'une ancienne submersion. Hérodote, Strabon, Pline, ont émis l'opinion que des âges antiques avaient vu la Tauride séparée du grand continent : la nature des terrains de l'isthme ne dément pas cette hypothèse. Son niveau est si peu élevé, que du milieu du passage, qui a cependant sept verstes d'étendue, on pourrait se croire plus bas que les deux mers. Le Sivache vous menace à l'est, et la mer Noire à l'ouest. Jetez les yeux sur une carte de la presqu'île, vous resterez frappé de la différence qui existe entre les contours de ce lac et ceux de cette mer. Le lac Putride, qui vient mourir sans force sur des rivages abaissés, présente sur ses bords mille découpures bizarres et changeantes. La mer Noire, au contraire, qui se creuse profondément, dessine d'une façon plus tranchée les contours de ses rivages.

Pérécop est habitée d'abord par les employés du gouvernement, et par un assez grand nombre de Juifs, qui s'abandonnent tout-à-fait aux délices immondes de leur malpropreté native. Nous serions bien étonnés si c'était là une position sanitaire des meilleures. La mer visqueuse qui est si voisine du village, échauffée sans cesse jusqu'au fond de son limon, exhale, s'il faut en croire certains voyageurs, des miasmes nuisibles à la constitution atmosphérique des environs. Nous trouvons cependant une opinion contraire dans l'estimable ouvrage de M. Montandon, que nous avons déjà cité. Cet écrivain signale Pérécop comme particulièrement salu-

bre, en dépit même de toutes les préventions contraires. Ce qui est très-vrai, c'est que cette mer Putride, dont nous ne discuterons pas l'influence délétère, est pour toute cette contrée une source de commerce et de mouvement. Sur ses rivages et sur le bord des lacs voisins, se recueille une quantité considérable de sel, branche importante de revenu pour le gouvernement. Ce produit, dont la récolte est faite durant l'été, est transporté dans toutes les directions, jusqu'au centre même de l'empire, par le moyen de ces longues caravanes, qu'en aucun lieu nous n'avons rencontrées plus nombreuses, plus chargées, plus pittoresques que sur l'isthme étroit de Pérécop: ce sont les flottes à quatre roues de la steppe. Un usage tout particulier aux Tatars de la Crimée, c'est celui qui consiste à atteler les dromadaires à leurs chariots. Ces animaux, d'une race admirable, atteignent des dimensions très-grandes; ils se montrent généralement dociles à la voix de leurs maîtres. On cite cependant quelques occasions terribles, où les dromadaires, devenus furieux, ont presque dévoré leurs conducteurs. Cet attelage, au reste, est très-imposant : les deux vigoureux animaux s'avancent d'un pas lent et égal, traînant sans effort le madgiar pesamment chargé du Tatar. Cette voiture à quatre roues, dont une claie solide forme les parois, est couverte d'une épaisse étoffe de feutre en poil de chameau. La forme sévère et primitive de ce simple chariot porte à croire qu'il est d'une antiquité reculée, et qu'il a pu être emprunté aux Scythes nomades

qui en faisaient leurs demeures, *maisons errantes*, *quorum plaustra vagas ritè trahunt domos*, dit Horace. Aujourd'hui encore cela arrive aux Nogais, qui, dans leur vie vagabonde, préfèrent le toit du madgiar à l'abri permanent d'une maison.

De Pérécop, on s'avance rapidement vers le midi, et l'on trouve presque aussitôt un bourg considérable. Armianskoï-Bazar, comme le dit son nom, est un marché tenu par des Arméniens. Tous les objets utiles aux voituriers qui viennent chercher le sel, tous les ustensiles qui dépendent de l'attelage et du charronnage, se trouvent réunis dans cet industrieux entrepôt, dont l'incontestable utilité doit faire la fortune. Ce lieu dépassé, on retombe dans la steppe, et l'on se demande : où donc s'est réfugiée cette Tauride si pittoresque, que l'on ne saurait en parler sans que les allusions à l'agreste Helvétie, à la belle Italie, ne viennent se placer forcément dans la phrase louangeuse? C'est que réellement la partie de la presqu'île citée pour ses beautés naturelles est reléguée tout au loin, et sur les deux versants de sa riche et pittoresque bordure de montagnes. La pente du nord, plus douce, est déjà remplie de beaux sites; mais c'est la pente du midi qui, plus abrupte, réunit, dans son espace étroitement resserré par la mer, toutes les beautés qui distinguent les plus riches et les plus gracieux paysages. Sans partager l'opinion tant soit peu satirique d'un voyageur anglais qui compare la Crimée à un manteau développé, et son beau jardin méridional à l'étroit galon qui le borde, nous dirons, nous aussi,

que si la part que la nature a faite de ses splendeurs à cette péninsule est étroite, elle est cependant complète. On dirait qu'elle a placé à plaisir, au bout de ces plaines sans fin, cette ravissante chaîne de rochers et de verdure, comme pour montrer aux peuples qui viennent là de si loin, une fois dans leur vie, des forêts, des eaux jaillissantes et ce beau séjour de montagnes. Ici, la terre; là-haut, le ciel!

Ainsi donc, jusqu'aux environs de Symphéropol, c'est-à-dire jusqu'aux deux tiers de la longueur méridionale de la Crimée, la plaine se retrouve comme auparavant, plus plate encore, si elle pouvait l'être, traversée par d'interminables caravanes, à peine entrecoupée de rares villages, et jalonnée, plus que nous ne l'avions observé jusque là, par de nombreux kourghans qui se présentent dans un ordre évidemment combiné pour un système de correspondance. En effet, on peut remarquer des séries qui comprennent depuis quatre jusqu'à sept de ces tumuli, et qui sont alignées chacune dans sa direction particulière. Nous ignorons si les habiles ingénieurs qui ont dressé la carte récente de la Russie, qui porte le nom de carte de l'État-Major, excellent travail, digne en tout de la distinction de ce corps d'officiers, ont tenu note de tous ces kourghans, qui ont dû plus d'une fois favoriser leur triangulation. Une carte spéciale où figureraient à leur place, et dans leur ordonnance capricieuse, ces innombrables éminences qu'on trouve si pressées depuis les plateaux du Don jusque dans ces parages voisins de la Tauride, et qui vont de là rayonner plus

espacées, et comme des sentinelles perdues, jusque sur les bords du Danube, les confins de la Pologne et le nord de la Russie, serait, à coup sûr, un digne sujet de curiosité et d'étude. Que ces tumuli soient uniquement des tombeaux, ou bien qu'ils aient servi, dans l'antiquité fabuleuse qui nous les a légués, à quelque usage inconnu, il n'en est pas moins vrai que leur utilité est encore appréciée aujourd'hui sur la steppe de la Crimée. Les gardeurs de troupeaux qui veulent rassembler les chevaux ou les dromadaires épars, se postent sur leur sommet pour dominer la plaine; et, récemment encore, une ligne télégraphique, qui traverse la presqu'île, a tiré un excellent parti de ces antiques observatoires.

Nous approchions du terme de notre course solitaire; les montagnes méridionales se dessinaient au loin devant nous; nous reconnaissions déjà les contours que nous avions observés naguère. Au reste, dans notre course non interrompue, nous avions dépassé de bien loin tous les voyageurs qui s'étaient rencontrés sur la route. S'il nous avait fallu subir quelquefois la lenteur du relais, contre laquelle, à vrai dire, nous n'avons vu personne se récrier, et qui paraît un usage généralement et patiemment adopté, il faut avouer que les postillons, stimulés par un encouragement qui est de toutes les langues, nous faisaient parcourir la route avec une vitesse quelquefois effrayante. Nous redoutions à tout instant, malgré les précautions renouvelées à chaque poste, de voir s'enflammer les roues de notre légère voiture. Vers

cinq heures, les premiers bouquets de verdure nous annoncèrent le petit vallon du Salghir; un moment après, nous traversions le lit presque à sec de la petite rivière; par un large chemin tracé aux dépens des prairies environnantes, nous entrâmes dans les rues de la nouvelle Symphéropol. Ces rues sont faites pour des géants; elles aboutissent à une église d'une architecture fort ambitieuse, bien que les matériaux en soient fort peu solides. Le même embarras que nous avions éprouvé à Kherson se renouvela; nous ne trouvâmes qu'à grand'peine une triste auberge, tenue par un Allemand. Ici se représenta le souper de Nikolaïeff; seulement ce maigre repas se fit attendre encore plus longtemps, et lorsque l'appétit dut être satisfait, on chercha le sommeil sur un étroit sofa de bois, autrefois garni de foin. Au reste, il faut bien savoir, une fois pour toutes, que c'est là le régime invariable des auberges à l'enseigne traîtresse qu'on nomme *tractir* dans toute la Crimée.

Le vendredi 3-15 septembre était le jour fixé pour la réunion générale de notre compagnie errante. Ce rendez-vous avait été convenu au moment où nous étions fractionnés à Yalta, et le lieu désigné était le port d'Eupatorie ou Kosloff, sur la côte occidentale. Cet emplacement nous avait paru le plus favorable pour expédier par mer les collections rassemblées: nos naturalistes s'y trouvaient déjà depuis quelques jours. Nous prîmes donc sans retard le chemin de ce port; et cette fois, laissant dans la capitale de la Tauride notre équipage tout-à-fait démantelé, nous

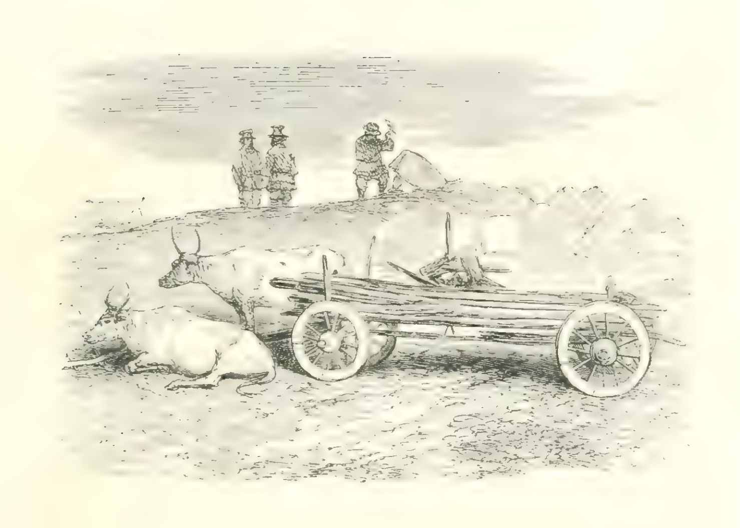
adoptâmes la voie plus rude encore du télègue. Entre Symphéropol et la ville où nous nous rendions, on compte soixante-deux verstes de distance, par un plateau nu qui s'élève médiocrement vers les deux tiers du chemin. Pendant huit verstes, ou deux lieues, on suit la route de Pérécop, puis l'on se dirige vers l'ouest à la rencontre d'un embranchement signalé par une haute colonne, élevée lorsque Catherine II visita ces contrées. De même que les poteaux où sont inscrites les distances se retrouvent sur toute la surface de l'empire, ces colonnes militaires s'élèvent de dix verstes en dix verstes sur tout le chemin que parcourut l'Impératrice pour arriver jusqu'à la côte de la Crimée.

Nous étions partis avec une vélocité impétueuse, et nous vîmes se renouveler en route un accident déjà mentionné, et qui nous était arrivé à nous-mêmes. Une roue s'étant échappée, nous fûmes emportés bien loin avant que le postillon, tout entier à ses excitations, eût voulu entendre que tout n'était pas précisément en règle derrière lui; que son équipage voyageait à peu près sur le flanc. Au sommet du plateau, nous trouvâmes le plus triste des hameaux, composé de huttes en terre : ces nids mal pétris recouvraient de misérables caves; de là nous descendîmes vers les lacs salés de Sak, entre lesquels passe la route. Ces lacs jouissent d'une grande renommée hygiénique. On attribue les effets les plus salutaires aux boues grasses et argileuses qui en forment le fond et les bords. Pendant les jours qui s'écoulent entre le 15 juillet et

le 15 août, une quantité de malades, attaqués d'affections rhumatismales et de paralysies locales, se rendent sur les bords du lac ; ils subissent chaque jour un avant-goût de la sépulture, en se couchant dans des fosses tapissées de cette noire argile que le soleil échauffe. La tête seule est exempte de cette inhumation, dont on dit des merveilles. Mais comme la vie misérable que menaient les malades au village voisin de Sak, pauvre hameau tatar, était capable d'atténuer les heureux effets du bain, on a construit une maison dans laquelle sont reçus les baigneurs que l'état de leurs souffrances rend plus difficiles à transporter. Au moment de notre passage, les beaux jours commençaient à être plus rares : nous ne vîmes autour des étangs de Sak que de grands amas de sel rassemblés durant la saison qui venait d'expirer. Lorsqu'on a dépassé les lacs, le chemin se dirige vers le nord et tout le long de la mer. Le faubourg de Kosloff, qui est proche, est composé d'une multitude de moulins à huit ailes. Parmi ces moulins, nous en remarquâmes un grand nombre dont le système est horizontal, et se meut au moyen de seize aubes verticales qui reçoivent le vent et tournent sur un arbre, point central du moulin. Celui-ci se compose d'une petite tour ronde. Une belle et grande mosquée frappa nos regards ; mais de sa grandeur passée elle n'a conservé qu'un dôme encore majestueux, malgré son délabrement ; ses deux beaux minarets ont été renversés. En poursuivant notre chemin sur un quai chaque jour rétréci par l'effort des vagues, nous nous

arrêtâmes au pied d'une maison dont l'enseigne, en caractères français, portait ce titre, qui indiquait suffisamment l'absence de toute concurrence : « Auberge d'Eupatorie. » Ceux que nous cherchions étaient réunis dans les salles spacieuses de l'édifice; un billard servait de gîte commun ; tous les membres de l'expédition prenaient place sur cette modeste couche, qui nous rendait quelques durs souvenirs de la Valachie. Nous trouvâmes nos compagnons dans l'ardeur des travaux que leurs conquêtes de tous les jours leur avaient préparés. L'auberge était un vrai laboratoire, où les poissons, les oiseaux, les plantes et les minéraux subissaient toutes les opérations qui devaient les conserver à la science. Ce spectacle étonnait quelque peu notre hôte, Grec à la mine rusée, et qui faisait l'entendu ; mais il stupéfiait nos visiteurs tatars, qui, malgré leur nature impassible, ne pouvaient s'empêcher, à la vue de ce chaos de choses créées, de hocher gravement la tête en faisant entendre un petit claquement de langue qui pouvait s'interpréter ainsi : *Allah est grand, mais voici d'étranges gens !*

Nous étions donc encore une fois réunis, et nous n'eûmes rien de plus pressé que de mettre en délibération notre nouvel et prochain itinéraire.



X.

KOZLOF. — SYMPHÉROPOL. — KARA-SOU-BAZAR. — THÉODOSIE.



La ville de Kozlof, comme au reste plusieurs villes de la presqu'île taurique, est connue en Crimée sous trois noms différents : tous ces noms-là lui ont été imposés par l'histoire changeante de ce pays. Les Tatars, fondateurs, selon toute apparence, et longtemps possesseurs uniques de cette place maritime, lui donnent le nom de Gouzlov ou Gheus-

lév : trouve qui pourra l'étymologie véritable d'un nom pareil. La géographie orientale, si féconde en images, manque cette fois à sa clarté ordinaire. Après la conquête de l'impératrice Catherine, les dénominations historiques furent restituées, autant que possible, aux villes qui s'étaient perpétuées jusqu'à nos jours ; quant aux villes dont la trace avait disparu du sol, on voulut du moins sauver leur nom de l'oubli en l'appliquant à quelque localité nouvelle. C'est ainsi qu'Odessa et Sévastopol recueillirent l'héritage de noms historiques, bien que ces cités nouvelles fussent assez éloignées de l'emplacement que les antiquaires assignent aux villes primitives. Par la même raison, Gouzlov, dont les géographes anciens n'ont point parlé, reçut à cette époque le nom d'*Eupatorie*, en mémoire d'une ville *Eupatoria*, qui, au temps de Mithridate *Eupatòr*, s'élevait sur la limite de la petite péninsule héracléotique, au lieu même où subsiste encore le village d'Inkermann. Au reste, ce beau nom grec n'a point empêché la ville tatare de conserver parmi ce peuple son vieux nom de Gheuslév ou Gouzlov, dont les Russes ont fait Kozlof. Ce dernier nom est aujourd'hui le plus usité dans le langage ordinaire, bien que dans les actes publics la dénomination nouvelle soit la seule officielle.

Kozlof était donc autrefois une puissante cité tatare : ses belles mosquées, dont les vingt minarets dominaient au loin le pays, ses bains, ses bazars et ses ateliers, la rendaient l'heureuse rivale de Baghtcheh-Saraï et de Kara-sou-Bazar, les villes productives de

l'empire des khans : son port pouvait recevoir un assez grand nombre de navires venus tout chargés de Constantinople. Il est vrai que ce port, mal abrité, est quelquefois dangereux : mais ces conditions défavorables n'étaient pas de nature à décourager des marins orientaux, qui se consolent de toutes choses en se disant : *C'était écrit !*

Si cette grande ville tatare fut autrefois florissante, il faut avouer qu'on ne trouve presque plus aujourd'hui que des ruines pour témoigner de cette ancienne prospérité. Kozlof est encore une ville d'une étendue imposante : mais dans ses rues étroites et irrégulières vous ne rencontrez guère que des murailles décrépites, des enclos incultes, des maisons basses et dégradées. Un seul quartier renferme encore quelques bazars peuplés de marchands à demi éveillés et quelques ateliers où s'exerce une industrie profitable à cette ville déchue. Kozlof livre au commerce des tissus de feutre et des ouvrages en maroquin. Les juifs karaïms qui s'y sont établis sont des bijoutiers adroits : ils excellent à fabriquer plusieurs ornements très-recherchés dans la parure des femmes juives ou tatares. La vie y est facile, et si la ville est déserte, ce n'est pas faute de vivres. Les véritables causes de l'abandon de Kozlof sont la prospérité envahissante d'Odessa, et l'accroissement du cabotage dans la partie du port de Sévastopol réservée au commerce. Il faut dire aussi, dussions-nous trouver des contradicteurs, que le climat de cette côte et son voisinage des étangs salins de Sak doivent être contraires à la santé des habitants de

Kozlof ; car, même en admettant sans conteste, comme nous le faisons, les qualités curatives attribuées aux argiles des étangs voisins, nous ne pouvons pas en conclure que leurs émanations soient également favorables à la salubrité publique. Durant notre séjour à Kozlof, il nous fut aisé de remarquer parmi les habitants des symptômes assez nombreux de fièvres endémiques. Au reste, l'approche de l'équinoxe et l'instabilité de la température produisent dans beaucoup d'autres lieux les mêmes résultats.

La journée du 16 septembre s'écoula pour nous dans un emprisonnement presque complet : une tempête furieuse régnait sur la contrée ; les coups de vent étaient d'une si grande violence, les nuées d'orage si épaisses et si rapprochées, qu'à peine si nous pûmes jeter un coup d'œil sur les environs de notre demeure. A quelques pas de nous, les flots venaient se briser, et dans leur choc violent ils emportaient une partie de ce rivage déjà rétréci, où s'élèvent les plus belles maisons de Kozlof. On a récemment pratiqué sur cette plage, si mal défendue, un large et commode débarcadère, belle construction de bois qui permet aux plus grosses chaloupes de recevoir un chargement facile ; quant aux navires, ils doivent rester à l'ancre fort loin du bord. La position n'est guère qu'incommode quand règnent les vents du nord-ouest; elle devient tout à fait périlleuse quand les vents du sud et du sud-ouest viennent à souffler avec quelque vigueur. Le jour dont nous parlons, dix bricks d'assez fort tonnage étaient mouillés devant Kozlof; ils paraissaient très-mal à l'aise

dans cette mer, qui cependant aurait pu être bien plus violente.

Nous visitâmes, dans la matinée du lendemain, la plus grande partie de la ville. Son monument principal est sa grande et superbe mosquée, nommée *Djouma-Djamaï*. Une coupole hardie, entourée de seize dômes plus petits, couronne cet imposant édifice, dont les fortes murailles sont percées d'étroites ouvertures en ogives byzantines. Deux minarets complétaient cette riche ordonnance; mais le vent les a rasés, et leurs débris jonchent encore le sol. Cette mosquée, la plus belle et la plus spacieuse de la Crimée, a été fondée en 1552 par le khan Devlet-Gheraï, ainsi que l'atteste un acte déposé dans le sanctuaire. Les dix-huit souverains qui, jusqu'à la réunion de la Tauride, se sont assis sur le trône de Baghtcheh-Saraï, ont tous religieusement apposé leur signature à cette pièce authentique, et ce frêle parchemin a survécu à la dynastie des Gheraï aussi bien qu'à la monarchie musulmane.

Quelques karaïms avec leurs amples costumes, et des Tatars de la classe élevée qui passent tout le jour à fumer à la porte des cafés, composent l'élite de la population de Kozlof. Les femmes y vivent inaccessibles à tout regard profane. Toutefois telle fut la complaisance de notre hôte, un de ces Grecs bons à tout dont parle Juvénal, homme de ressource s'il en fut, qu'il nous donna les moyens d'entrevoir une de ces femmes tatares de Kozlof, si complétement renfermées. L'apparition n'était rien moins que la

femme d'un certain marchand, ami de notre Grec, dont les habitudes commerciales avaient, sans nul doute, adouci la sévérité conjugale, car il ne se fit que médiocrement prier pour nous présenter à sa femme. S'il faut en juger par le bel échantillon que nous avions sous les yeux, nous devons gloire et louange aux femmes de Kozlof. Celle-ci en effet était d'une beauté remarquable : de longs cheveux noirs à peine contenus par un mouchoir de soie dont les plis retombaient nonchalamment ; des yeux très-limpides, un regard calme et doux, une tête mignonne qui se penchait doucement sur un col plus blanc qu'on ne saurait le dire, telle était cette belle fille de Mahomet, digne des *Mille et une Nuits*. Une sorte de robe de chambre qui s'appliquait étroitement sur les formes, avec un tour de gorge brodé d'or et d'argent, de légers pantalons et des babouches doubles en maroquin, complétaient le plus galant négligé. Ainsi surprise dans sa beauté de chaque jour, la dame fit cependant bonne contenance ; mais elle disparut bientôt, à notre grand déplaisir.

Le dimanche 5—17 septembre, il fallut songer au départ. Plus légers de bagage pour quelque temps, puisque nous laissions à un négociant de Kozlof nos lourdes caisses de collections, nous nous procurâmes une voiture couverte pour notre compagnon malade. Quant aux voyageurs valides, ils s'arrangèrent sans façons et deux par deux dans leurs télègues. Avant de quitter la ville, nous voulûmes voir les travaux d'un puits artésien dont le forage, déjà profond, était



Postillons tatars. (Crimée.)

arrêté par la rencontre de nappes d'eau intermédiaires; les ouvriers n'attendaient plus, pour continuer le sondage, que l'envoi des tuyaux en poterie qu'on devait leur expédier d'Odessa.

Pendant trente-cinq verstes rien n'arrêta notre course; nos télègues, sous la garde de Michaël, allaient au galop : nous avions laissé M. Huot, qui cheminait d'un train prudent sous l'abri de feutre de son madgiar. Mais au relais de Toulat, qui n'est autre chose qu'un pauvre hameau, les chevaux manquèrent. Force nous fut donc de recourir aux Tatars pour obtenir les moyens de gagner Symphéropol; quatre heures entières s'écoulèrent dans les pourparlers sans fin d'une pareille négociation. Nous parvînmes cependant à obtenir deux longues voitures d'osier, étroites gaînes juchées sur d'immenses roues: nous y prîmes place à la file, sans autre siége qu'une maigre litière, sans autre abri que la voûte des cieux chargés d'orages qui nous couvraient d'une nuit anticipée. Ce fut ainsi que notre triste caravane s'achemina, traînée par de maigres et trop faibles chevaux. Bientôt le nuage devint pluie, la pluie devint torrent; la tempête la plus violente, mêlée de grêle et de neige, fondit sur nous, et nous voilà tout couverts de cette eau glacée : nos voitures n'étaient plus que des cuves remplies; la plaine n'était plus qu'un étang où s'enfonçaient nos grotesques charrettes: jusqu'à minuit nous fûmes entre deux eaux. Enfin nous entrâmes à Symphéropol, que dix fois dans nos illusions désespérées nous avions cru découvrir à travers l'horrible obscu-

rité qui nous environnait. Un excellent plancher nu et froid nous attendait pour nous refaire de toutes ces fatigues.

Le lendemain, nous nous trouvâmes heureux d'être au moins sous le toit d'une maison propre, neuve, et d'une disposition agréable, dans la partie de Symphéropol qui ressemble le plus à une ville d'Europe. Nous nous présentâmes chez le gouverneur civil de la Tauride, M. Mourounzoff, qui accueillit pour la troisième fois des membres de l'expédition; il nous fit, malgré sa préoccupation de l'arrivée prochaine de la cour impériale, la réception la plus aimable. Ajoutons qu'un savant professeur, M. de Steven, qui vit ici dans une agréable solitude, tout comme y a vécu longtemps l'illustre Pallas, nous reçut avec cette cordialité fraternelle que donne l'étude de la science. Un herbier complet de la Tauride, une collection entomologique où sont rassemblées toutes les espèces connues dans cette contrée, telles sont les richesses scientifiques que M. de Steven a réunies avec un persévérant travail. Nous devons aussi mentionner le cabinet de M. Kaznatchéeff, où se trouvent réunis la conchyliologie de la mer Noire et de la mer d'Azoff, et les fossiles les plus remarquables de la Crimée.

Une excursion à Sabli peut occuper une matinée bien employée par les observateurs qui veulent se rendre compte des productions de la nature dans ce canton, situé sur le versant septentrional des montagnes, dans la direction du sud de Symphéropol. Une vaste propriété, qui réunit tout ce qu'on recherche

dans ce qu'on nomme une terre en France, des bois, des champs, des villages, voilà ce qu'on trouve à Sabli. Le château même et l'avenue de marronniers entourée de fertiles potagers, rien ne manque à la comparaison. Sur ce domaine et dans les villages qui en dépendent, les paysans qui ne sont pas occupés aux travaux des champs emploient leur industrie dans une fabrique de draps grossiers et dans un atelier de poterie. Non loin de Sabli, vous rencontrez plusieurs puits qui fournissent cette terre saponifère que l'on nomme terre à foulon, et que les Tatars désignent sous le nom de *kil*. L'usage fréquent que ces peuples ont coutume d'en faire dans l'économie domestique rend le débit de ce produit très-facile dans toute l'étendue de la Crimée.

Cependant les jours devenaient plus courts, et l'approche de la saison rigoureuse se faisait déjà sentir : la nuit et le matin des pluies froides et presque continuelles signalaient l'époque de l'équinoxe d'automne. En dépit de ces tristes avant-coureurs, une visite au Tchadir-Dagh devait nous fournir trop d'observations utiles pour que nous pussions reculer devant une aussi intéressante excursion.

Aussitôt nous voici en route, trop heureux de retrouver nos montures tatares pour parcourir ce pays de montagnes. Les chevaux sont en effet la meilleure façon d'aller : lestes, agiles, obéissants, prudents aux mauvais pas, rapides quand le chemin est uni. Nous atteignîmes d'abord *Kilbouroun*, dont le nom se compose de la désignation que nous avons citée comme ap-

pliquée à tous les promontoires élevés, précédée du mot *kil,* dont nous avons donné la signification quelques lignes plus haut. Kilbouroun est en effet une hauteur presque majestueuse. A quelque distance nous traversâmes le Salghir sur le pont de Djolma, et nous aperçûmes non loin de nous les ruines connues sous le nom d'*Eski-Saraï,* ou le vieux Palais, comme le dit la langue tatare. Au dire des peuples du pays, ces débris sont les vestiges abandonnés d'un palais commencé par les khans, qui n'a point été achevé. Si nous en croyons le savant Pallas, le géographe, l'historien et le naturaliste de la Tauride, qu'il a adoptée comme l'enfant bien-aimé de sa science, Eski-Saraï n'offrirait, dans ses pans de murailles encore debout, autre chose que les restes d'une petite fortification génoise. Le temps nous manquait, au reste, sans parler des données nécessaires, pour nous prononcer entre la tradition musulmane et les ingénieuses hypothèses du savant.

Nous vîmes ensuite *Soultan Mahmoud,* son minaret qui domine ses vergers, et enfin *Tchafki,* village qui est déjà fort élevé sur la pente rapide du grand système de montagnes sur lequel le Tchadir-Dagh détache ses lignes correctes et tranchées.

Après avoir contourné la base du mont que nous voulions attaquer par son côté méridional, nous nous arrêtâmes, la nuit venue, à *Korbek.* C'est un village tatar, dans une situation imposante et pittoresque. De Korbek on aperçoit la mer et la vallée d'Alouchta, qui se creuse comme un immense fossé jusque sur la plage,

et enfin Alouchta même, le grand village tatar, qui garde, comme une sentinelle avancée, les abords de ce gigantesque ravin.

Le jour n'avait point encore paru, que déjà nous avions commencé l'ascension du Tchadir-Dagh; les pentes sont assez praticables de ce côté pour qu'on puisse longtemps se servir des chevaux, qui les gravissent avec une sécurité complète pour le cavalier. Après avoir traversé des vergers fertiles, des plateaux couverts d'abondants pâturages, et enfin quelques rameaux égarés d'une vaste forêt, nous atteignîmes le point où les bouquets d'arbres, déjà plus rares, sont disséminés sur les derniers contre-forts de la montagne. Notre station de nuit fut préparée par nos guides dans une espèce d'abri contre le vent frais de la mer. L'industrie des Tatars, que Michaël stimulait en intelligent ordonnateur, nous eut bientôt procuré un toit de feuillage, rempart utile contre les vapeurs qui, vers le coucher du soleil, vinrent envelopper la cime du Tchadir-Dagh. Nous avions encore plus d'une heure de jour, que nous mîmes à profit pour donner la chasse aux vautours qui regagnaient leur gîte dans les grandes cavités des rochers voisins. La chasse fut pénible, et malheureusement elle fut inutile: ces oiseaux sauvages, qui ne peuvent tomber que sous l'atteinte d'une balle, planent si haut dans les airs, que le fusil ordinaire ne saurait porter si loin. Les meilleurs tireurs tatars, excités par la récompense la plus séduisante, ne se montrèrent ni plus adroits ni plus heureux que nous, et les brigands de l'air en furent

quittes pour les détonations réitérées qui troublèrent à peine leurs inaccessibles retraites.

Cependant notre infatigable et aventureux géologue avait voulu profiter de quelques moments de clarté qui nous restaient encore, pour examiner de plus près une coupe de rochers qui s'élevait à une assez grande distance. Le voilà donc qui redescend dans un ravin où il disparaît bientôt à nos yeux. La nuit s'abaissa de plus en plus, puis elle devint profonde, et notre collègue ne put nous rejoindre. Au jour naissant, notre inquiétude redoubla de ne pas l'entendre répondre à nos signaux; mais nous supposâmes que, forcé de renoncer à la tâche qu'il avait entreprise sans en mesurer l'étendue, M. Huot s'était réfugié dans quelque cabane de bergers, comme on en rencontre sur le flanc de la montagne que nous avions parcouru la veille. Notre ascension s'acheva sans autre crainte. Dès les premières heures de la matinée, nous atteignîmes le plateau du Tchadir-Dagh, sur lequel nous parvînmes en gravissant, non sans peine, des sentiers étroits. Ses flancs, presqu'à pic, se composent de rochers friables d'un calcaire grisâtre, légèrement fétide sous l'ardeur du soleil, avec des veines plus foncées. Une plate-forme aride et nue couronne cette belle montagne. Elle s'étend du sud-ouest au nord-est, en offrant de ce dernier côté une dépression assez notable. La mesure du Tchadir-Dagh, prise à diverses époques et par des observateurs dont le nom offre toute garantie, peut être évaluée en moyenne à 1,580 mètres pour le piton occidental, tandis que le bord oriental du plateau n'at-

teint pas plus de 1,510 mètres; ceci donne donc 70 mètres de différence entre l'une et l'autre extrémité. Mais le plus haut des deux sommets s'élève comme un point culminant sur le plateau même, et à cause de son étendue et de la masse imposante de la montagne, il paraît de loin à peu près horizontal. Comme tous les monts de pareille forme, le Tchadir-Dagh, en brisant le courant des vapeurs condensées en nuages, les accumule parfois le long de sa crête aplatie, qu'elles viennent recouvrir de leur masse blanchâtre. Les Tatars, instruits par l'expérience des suites ordinaires de ce phénomène, s'attendent pour le lendemain à voir tomber la pluie; car Tchadir-Dagh, disent-ils, *a mis son bonnet*.

L'air n'était pas assez complétement dégagé de la brume matinale pour que nous pussions contempler distinctement le beau panorama qui se déroule de ce centre élevé jusqu'aux dernières limites de l'horizon. Par moments c'était la steppe qui nous apparaissait, avec sa teinte brûlée, où nul accident n'attirait les yeux; quelquefois c'était la mer qui se découvrait au loin comme un lac paisible, ou bien des plans infinis de mamelons se dégradant tout autour de nous jusqu'au niveau des plaines. Cette alternative de nuages et de soleil produisait à la dérobée les effets les plus piquants.

Les anciens ont appelé ce mont *Berosus;* il nous paraît évident qu'il a dû aussi porter le nom de *Trapezos*, que les Grecs avaient donné à une montagne remarquable de la Tauride. Cette dénomination ne saurait

s'appliquer à aucune montagne mieux qu'au Tchadir-Dagh dont la forme a tant d'analogie avec le trapèze des géomètres. La désignation tatare elle-même, Tchadir-Dagh, dont les deux mots signifient tente et montagne, rentre de trop près dans l'idée des Grecs pour qu'on n'en tire pas cette conséquence, que le trapèze et la tente sont une seule et même comparaison. Au reste, nous devons dire que des auteurs graves ne se sont point accordés sur l'emplacement véritable du Trapezos. Il en est qui voudraient le reconnaître dans une montagne voisine de Balaklava; c'est ainsi que le Kriou-Metôpon, le front de bélier, ce promontoire célèbre chez les Grecs de Tauride, est devenu de nos jours un point si difficile à reconnaître, que les cartes et les géographies offrent sur ce cap méridional une regrettable indécision.

La descente est périlleuse du côté où nous l'entreprîmes, tant le rocher se dresse verticalement sur l'abîme. Nous cherchions cependant sur ce flanc escarpé de la montagne une étroite terrasse que nous rencontrâmes bientôt, et qui donne accès dans une vaste grotte. Dans ces cavernes, qui se prolongent, dit-on, de galerie en galerie jusqu'à une profondeur inconnue, se rencontrent des amas de glaces qui se conservent d'un hiver à l'autre. Au reste, nous nous bornâmes à explorer la première salle, majestueux souterrain dont la voûte s'élève à environ cinquante pieds, et sans chercher à vérifier par nous-mêmes l'étendue un peu fabuleuse de ces labyrinthes glacés, nous revîmes promptement la lumière du jour.

Le soir nous retrouva tous réunis à Korbek; notre voyageur égaré y était arrivé avant nous, tout épuisé de lassitude. C'est qu'en évaluant la distance qui le séparait des rochers qu'il voulait examiner la veille, M. Huot n'avait pas tenu compte de la profondeur d'un ravin intermédiaire, tout rempli de grands arbres. A peine en touchait-il les bords et s'était-il engagé sous la voûte des bois, que la nuit le surprit : nul moyen alors de se reconnaître; il voulut revenir sur ses pas, il se trouva complétement égaré. Sans provisions, sans autres armes que ses lourds marteaux, il fut d'abord quelque peu interdit de sa situation isolée; heureusement encore parvint-il à allumer un bon feu. C'était dans un lieu d'une beauté sauvage et singulière, entouré d'arbres minés par le temps, et qui semblaient près de tomber de vieillesse. Sur le sol gisait un tronc de chêne énorme, écroulé spontanément depuis bien des années peut-être ; ce fut aux dépens de ce respectable débris que le solitaire se fit un foyer gigantesque auprès duquel il passa toute la nuit, mais ne dormant que d'un œil, de crainte des loups. En effet, les bergers des environs redoutent à ce point les attaques de ces voraces animaux, qu'ils ne marchent jamais sans l'escorte de chiens nombreux et aguerris. Notre imprudent collègue le savait bien, aussi faisait-il bonne garde. Toutefois il n'eut point, Dieu merci, à se repentir de sa téméraire entreprise ; il ne reçut d'autre visite que celle d'une quantité de gros oiseaux de proie effarés, qui tournaient tout autour du brasier dont l'éclat inusité éclairait la forêt. Le jour ramena l'espoir.

sinon la force, à M. Huot fatigué, et lorsqu'il arriva avant nous à Korbek, il s'estima heureux de recevoir des bons Tatars du lieu une hospitalité dont il avait le plus grand besoin.

La même route nous ramena vers Symphéropol, où nous commençâmes sans délai les préparatifs d'une excursion vers la partie orientale de la presqu'île.

Déjà nous avons dit ce qui peut rendre digne de quelque attention cette jeune capitale de la Tauride actuelle. C'est, à tout prendre, une ville double, ou plutôt ce sont deux villes qui se tiennent étroitement unies. Les constructions de la nouvelle Symphéropol n'ont rien coûté à la vieille *Aq-Metchet,* la blanche mosquée, comme l'appellent encore les Tatars. Donc les deux cités vivent en bon accord; elles se sont partagé en bonnes sœurs tous les avantages : à celle-ci les belles casernes, le vaste et sévère hôpital, les jolies églises de briques, ambitieuses copies des monuments de Rome; à celle-là les rues sales et raboteuses, les bazars et les artisans tatars. Une rue entière est abandonnée aux juifs, large rue que leurs boutiques pressées garnissent sans intervalles d'un bout à l'autre. C'est là que se trouvent tous les ustensiles, les métaux, les étoffes nécessaires au consommateur européen; c'est là aussi que les courtiers et les changeurs, cette race immortelle de pharisiens, étalent leurs avares trésors de roubles, de papier-monnaie et de médailles apocryphes.

La maison du gouverneur, qui est la plus belle de la ville, s'élève dans le quartier le plus agréable, en face d'une promenade récemment plantée, qui s'étend jus-

qu'au Salghir. Cette petite rivière coule sous de larges masses d'arbres ; elle arrose des prairies, des vignobles et de très-beaux vergers. Un pont de pierre la traverse ; ce pont forme l'extrémité orientale de Symphéropol. Vers le milieu de la promenade, vous pouvez remarquer quelques maisons d'assez belle apparence : l'une de ces maisons était en ce moment occupée par une exposition des produits du sol et de l'industrie tauriques, réunis à l'occasion de la visite prochaine de l'Empereur. C'était là pour nous une heureuse circonstance : munis de l'autorisation du gouverneur, nous mîmes beaucoup d'empressement à visiter cette curieuse exhibition.

Quelques beaux tapis de laine de fabrique indigène occupaient une première salle ; ensuite venaient les vins et les denrées d'approvisionnement que produisent le sol ou les rivages de la Crimée. Là on pouvait reconnaître, sous leur étiquette un peu fastueuse, tous les crus distingués dont l'implantation a donné, dans cette contrée, des résultats assez satisfaisants. Là aussi se trouvaient conservés, par des méthodes diverses, des poissons de la mer Noire, et du caviar qu'on avait enveloppé d'une couche de cire, procédé infaillible, assurait-on, pour sa préservation parfaite.

L'industrie des peuples de la Crimée était représentée dans cette exposition par des ceintures à la mode circassienne, fabriquées à Kozloff; ceintures de maroquin, parsemées de petites plaques niellées ou gravées en creux avec une habileté remarquable. On y voyait encore une grande variété de ces bijoux

d'argent dont les karaïms sont les producteurs. Après quoi venaient la sellerie, les babouches, et ces mille objets que les Tatars savent si bien confectionner avec leurs cuirs souples et d'une couleur si éclatante. Les fines toisons d'agneaux, dont toute cette nation fait sa coiffure habituelle, avaient aussi leur compartiment dans ce musée industriel. Ces beaux produits sont dus à une race particulière de brebis qu'on élève dans la steppe, au nord de Kozloff, ou dans les plaines qui avoisinent Kertch, à l'autre extrémité de la presqu'île. Les peaux noires, qui sont les plus estimées, ne s'obtiennent qu'aux dépens de la mère : on la tue avant que l'agneau soit venu à terme, ce qui explique le prix élevé de ces fourrures.

La minéralogie taurique avait envoyé des produits dignes d'attention. Deux grandes et belles coupes de porphyre représentaient à la fois les roches de la chaîne du Yaïla et le talent d'un sculpteur de la Crimée.

Que dire des feutres, des étoffes, des draps, des manteaux en laine de chameau, qui garnissaient une salle entière? Ces produits attestent à coup sûr un progrès remarquable et qui ne demande qu'à être guidé dans son essor par de bons modèles de fabrication. L'ornement le plus significatif de ces salons d'exposition était une profusion de guirlandes de pampres tout chargés de grappes, avec leur numéro d'ordre et la désignation de leur origine. L'arrangement plein d'élégance et la disposition bien ordonnée de cette intéressante exhibition étaient dus au bon goût de

M. Schenschine, obligeante connaissance que nous avions déjà faite à Odessa.

Avant peu, Symphéropol aura à son tour son puits artésien. Le forage en est déjà commencé dans la partie la plus populeuse de la ville neuve, non loin du pont du Salghir. Par un singulier hasard, la sonde était à peine arrivée à vingt-cinq pieds, qu'elle fut arrêtée par la rencontre d'un corps fossile, qui fut reconnu bientôt pour une dent de mammouth. On s'évertuait, non sans peine, à transpercer cet ivoire si dur, obstacle étrange, qui eût fait la joie d'un naturaliste, mais qui depuis longtemps dépitait les travailleurs et émoussait les instruments.

Nous reçûmes avec intérêt la visite de M. Montandon, l'auteur du *Guide du voyageur en Crimée,* livre utile, qui le sera encore davantage quand il sera mis en ordre. M. Montandon, né en Suisse, s'est fixé dans la péninsule, qu'il nous a paru connaître à fond et d'après une étude consciencieuse. Dans une longue et intéressante conversation, nous pûmes éclaircir quelques points incertains de nos observations, et aussi modifier plusieurs idées accréditées par la voix publique, auxquelles M. Montandon a donné accès dans son livre. C'est ainsi que l'existence des gîtes de houille signalés à Miskhor et à Phoros, sur la côte méridionale, nous paraît un fait à rayer de la statistique méridionale de la Crimée. On en peut dire autant du charbon recueilli à Térénair, dans une propriété à dix verstes de Symphéropol. Dans toutes les localités désignées, une visite spéciale, un examen attentif, et les échantillons

que nous avons recueillis, nous ont convaincus que cette houille, tant et si justement désirée, se transforme en un lignite, souvent même d'une qualité médiocre, pour l'explorateur de sang-froid.

Nous avions donc tout vu à Symphéropol, et nous ne pouvions en remporter qu'une favorable idée, tant on s'était montré empressé pour nous recevoir ; et pourtant, à notre arrivée, que de soins plus importants préoccupaient cette capitale tout entière ! Nous quittâmes cette ville le 21 septembre : la voiture valaque récemment réparée dut suffire à transporter nos personnes, Michaël ayant pris l'avance avec un chariot tatar tout rempli de notre bagage. Ce ne fut qu'après des démarches infinies que nous nous procurâmes trois chevaux loués à un habitant, à défaut des chevaux de poste qui manquaient tout à fait. Notre loueur, qui cependant n'était pas un juif, et dont la position était loin d'être infime, ne dédaigna pas de profiter, lui aussi, de la circonstance qui remettait à la concurrence publique le transport des voyageurs. Après avoir réclamé d'avance le prix de quatre chevaux, taxés trois fois plus haut qu'à la poste, notre homme ne nous en envoya que trois, et encore les envoya-t-il cinq heures après l'heure convenue. A la fin cependant nous prîmes la route de Kara-sou-Bazar, les uns assis dans notre modeste équipage, les autres battant la plaine, et se livrant, chemin faisant, à la chasse des oiseaux de proie et des lièvres qui abondent dans ces campagnes.

Nous cheminions donc, tout en recueillant nos sou-

venirs pour les résumer comme un adieu à Symphéropol, cette capitale de la Tauride que nous ne devions plus revoir. A ce propos, il nous faut reconnaître notre insuffisance pour rattacher à quelque indice d'antiquité locale le nom nouveau qui a détrôné Ak-Metchet. Aucune de nos recherches dans les livres n'avait réussi à nous mettre sur la trace d'un rapprochement, d'une allusion même éloignée, qui pût motiver sa dénomination grecque. Nous nous arrêtâmes donc à cette idée que le nom de Symphéropol, *ville-double,* nom récent, a été composé tout exprès pour cette ville et pour sa destination de ville capitale.

Ce qui vaut mieux que l'étymologie, c'est la statistique. Symphéropol renferme huit mille habitants, bien que les géographies les plus estimées ne lui en accordent guère que la moitié. Sur ce nombre, il faut reconnaître trois mille Tatars, mille sept cents Russes, quatre cents étrangers et neuf cents tsiganes, fléau vagabond de ce pays, où les attirent de nombreux marchés, favorables à leurs habitudes de filouterie. Le reste de la population se compose de juifs, industriels à toutes mains; d'Arméniens, adonnés au commerce des tissus, et de Grecs, voués en général à des spéculations sur lesquelles la police doit exercer sa surveillance. Les bains publics et quelques établissements équivoques sont du ressort de ces derniers. La ville renferme plus de neuf cents maisons; elle possède un hôpital civil et un hôpital militaire d'une grande étendue, longues constructions qui ne comportent qu'un rez-de-chaussée. Trois églises grecques, une chapelle

catholique, une église arménienne et cinq mosquées. s'élèvent dans son enceinte, comme pour témoigner de cette sage tolérance qui, à l'exemple de l'ancienne Rome, admet sur le territoire de l'Empire tous les cultes aussi bien que toutes les nationalités. Le rite protestant, qui compte peu de sectateurs, a reçu un asile temporaire dans l'une des salles de l'hôpital. Ak-Metchet, en sa qualité de ville tatare, ne pouvait manquer de fontaines; mais la plupart sont en ruines; leurs canaux, rompus ou obstrués, réclament tous les soins du gouvernement, qui ne les refuse pas. Un bassin qui fournit quatre jets d'eau suffit à tous les besoins de la partie élevée de la ville. Dans le voisinage du Salghir, le service se fait soit à bras, soit par des voitures; nous avons dit comment un forage artésien pourra suppléer aux réparations trop dispendieuses des aqueducs dans la ville nouvelle.

Un nombre considérable de droschkis parcourt la ville à toute heure. Ces voitures sont d'une extrême rapidité et d'un prix fort modique. L'été, vous montez en droschki, enveloppé d'un ample manteau qui vous préserve de la poussière. L'hiver, les bourbiers qui couvrent la surface de la ville rendent l'usage du droschki indispensable.

L'instruction publique est représentée dans ce chef-lieu par un gymnase qui dépend de l'université d'Odessa. En 1828, une école normale tatare a été ouverte; elle est destinée à former des instituteurs primaires pour les écoles et des professeurs pour les colléges universitaires. Les élèves de cette école sont

tous des fils de moullahs ou effendis, les prêtres et les lettrés de la religion musulmane. Les langues turque et arabe, ainsi que le Khoran, sont enseignés à ces jeunes gens ; au sortir de l'école, ils doivent à l'État six années de service public.

Ajoutons que Symphéropol reçoit deux fois par semaine les courriers de l'administration des postes. Un service de diligences la met en communication directe avec les deux points extrêmes de la péninsule : Kozloff à l'ouest, et Kertch à l'orient. Il est aussi une solennité dont nous n'avons pas pu attendre l'époque, et qui a lieu au 15 octobre : ce sont des courses de chevaux, utile institution dans un pays où la race chevaline, pourvue de qualités si remarquables, doit appeler l'œil attentif de l'administration. Un premier prix de 1500 roubles, et un second prix de 500, sont distribués aux vainqueurs. C'est là, nous disait-on, un spectacle digne du plus vif intérêt. Toute l'élite de la population tatare, hardis cavaliers, vient se presser dans ces fêtes, qui répondent si bien au génie national.

Nous avons déjà dit quelques mots de la situation de Symphéropol. La ville est bâtie sur un terrain découvert et aride ; mais par sa position au bord du Salghir, qui coule dans une étroite vallée remplie de beaux arbres, elle mérite la visite des artistes. Placez-vous sur le pont de pierre, vous êtes en face d'un paysage borné par les hautes montagnes. C'est de là que le Tchadir-dagh dessine avec le plus d'avantages son profil rectiligne, qui, tout aussi bien que sa hauteur relative, le fait distinguer parmi les sommités de

la chaîne taurique. La position de cette capitale est donc, à tout prendre, la meilleure position qu'on ait pu choisir. Elle est là comme dans un centre accessible à tous, soit qu'on vienne de la steppe, soit qu'on descende des montagnes ; son action dirigeante se communique rapidement par tous les chemins qui partent de son sein pour aller aboutir les uns et les autres, à l'exception du chemin de Pérécop, sur les points d'un littoral dont le développement dépasse cent soixante lieues d'étendue.

Nous voici revenus à la route de Kara-sou-Bazar, chemin uni, tracé sur des plateaux brûlés par le soleil, où nulle végétation ne se faisait remarquer, excepté de longues herbes sèches et jaunes comme les blés du mois d'août ; champs stériles, moissons trompeuses, que le souffle des vents agitait au loin autour de nous.

Sur cette route, les bornes pyramidales qui signalent, sur toute cette contrée, le passage de l'Impératrice Catherine, sont, plus que partout ailleurs, conservées et bien entretenues ; la plupart même se trouvent garanties, par un entourage en bois, du contact des passants. Le chemin, très-large, est borné sur ses deux côtés par un fossé dont l'état actuel indiquait quelques soins d'entretien. Du reste, nous n'étions pas seuls dans ces plaines ; et des voyageurs nombreux se croisaient avec notre modeste train ou le devançaient quelquefois, car la distance à franchir était courte et nous voyagions en vrais naturalistes qui examinent les lieux où ils passent, et qui ne redoutent pas les excursions latérales, pour peu qu'un vol

d'oiseaux, une fondrière, la tige d'une plante inconnue, les attire hors de la voie battue.

L'unique village que l'on rencontre dans ce trajet est un village russe nommé Zouiskaïa, du nom d'un ruisseau, le Zouïa, qui coule parmi les saules. Ce cours d'eau est l'un des quatre affluents qui, des montagnes méridionales, viennent grossir le Salghir. A peine le Zouïa est-il franchi, qu'il vous faut côtoyer les pentes septentrionales des montagnes, jusqu'à ce qu'enfin vous arriviez sur le bord d'une vallée demi-circulaire que dominent des plateaux calcaires assez élevés. C'est dans le fond de ce bassin rétréci que les différentes branches du Kara-sou, dont le nom tatar signifie *eau noire,* se sont épanchées et se frayent un chemin vers le Salghir. La ville de Kara-sou-Bazar se déploie au centre de cette vallée blanche et sauvage. Ses minarets nombreux, qui luttent de hauteur avec les cyprès et les peupliers des jardins, ses inégales maisons, mêlées aux touffes épaisses des noyers et des arbres à fruit, donnent à cette ville la physionomie orientale si complète que nous avions déjà remarquée à Baghtcheh-Saraï, bien qu'elle ne soit pas ici sans quelque mélange de couleur chrétienne.

Cependant notre bon Michaël avait eu quelque peine à pourvoir à notre logement. Deux chambres fort exiguës, chez un Russe qui reçoit les voituriers, composèrent notre quartier-général. L'une de ces chambres fut à l'instant convertie en un salon commun ; l'autre reçut la couche de foin nécessaire pour

en faire un bivouac convenable. Ces préparatifs achevés, nous commençâmes à parcourir la ville.

Après Sévastopol, c'est à Kara-sou-Bazar que se rencontre, en Crimée, la population la plus nombreuse. On ne compte pas moins de quinze mille individus dans cette ville, grande et commerçante. Les rues, boueuses et très-mal pavées, sont garnies d'un nombre infini de boutiques qui sont défendues de la pluie et du soleil par des auvents aux piliers boiteux. C'est là un coup d'œil beaucoup plus pittoresque qu'élégant. Selon l'habitude orientale, dont nous avons déjà parlé, les commerçants dans chaque genre de commerce se rassemblent dans un même quartier de la ville. Ici les comestibles, plus loin les produits exotiques; arrivent à leur tour les laines, les tissus et les inévitables babouches, dont les couleurs éclatantes éblouissent les yeux du chaland. Des cafés nombreux sont réunis dans une même rue, la plus large, la moins raboteuse de la ville, et dans ces lieux de repos vous retrouvez la physionomie de la population tout entière. Chaque café est divisé en compartiments carrés, dont une balustrade en bois tourné marque les limites. Une allée commune sert de passage; vous entrez indifféremment dans l'un ou dans l'autre de ces cabinets à claire-voie où sont parqués les oisifs. Accroupis sur le divan qui entoure l'étroit espace, un réchaud au milieu, avec le cortége de pantoufles qu'ils ont abandonnées sur le sol, les Tatars, les Arméniens, les karaïms, passent des heures entières à fumer en silence dans leurs longues pipes

de cerisier. A peine quelques mots murmurés à voix basse circulent-ils de moments en moments parmi ces groupes si majestueusement immobiles. Quels bons et dociles modèles trouvait notre ami Raffet dans ces tavernes muettes, qu'on dirait consacrées au sommeil ! Combien de belles et graves figures venaient poser là, sous leurs turbans bizarrement roulés, ou bien sous le bonnet caractéristique en laine d'agneau qui distingue les Tatars ! C'était surtout au milieu de ce flegme oriental qu'on pouvait saisir les nuances délicates empreintes sur la physionomie de ces races diverses si faciles à reconnaître. Les Arméniens unissent d'ordinaire à leur figure calme un teint plus lisse que celui des Tatars : une barbe plus soyeuse, un œil plus doux, un certain embonpoint, indice de mollesse, les distinguent de cette race de mulsulmans dont nous avons déjà esquissé ailleurs l'allure hardie et dégagée, le visage expressif et ridé avant l'âge. Ce qui frappe le plus dans les karaïms, c'est le soin scrupuleux qu'ils apportent à leur vêtement. Ils portent de larges robes de couleur sombre, qui tombent en plis simples et qui leur donnent un caractère grave et sévère ; leur profil n'est pas sans noblesse, même dans ses accointances avec le type juif ; un menton soigneusement rasé, des mains distinguées, qu'ils aiment à parer de bagues, voilà à quelles marques se reconnaît un de ces sectaires juifs jouissant de quelque aisance. Au reste, ces hommes si différents de mœurs, d'esprit et d'habitudes, vivent en paix sous le nuage odorant des ca-

fés, et se divertissent souvent en jouant ensemble au trictrac, en devisant sans bruit et sans émotion, en humant à longs intervalles quelques gouttes de l'excellent café qu'on prépare dans ces établissements sans luxe.

Le peuple, lui aussi, a ses sensualités. Quelles belles études pour le peintre ! Postures variées, couleurs brillantes, figures expressives, jeunes, vieilles, fines ou brutales, moqueuses ou sévères. On les rencontrait par groupes, accroupis, à l'heure du repas, le soir, sous l'auvent des traiteurs tatars. Ces cuisiniers actifs suffisaient à peine à la confection d'une espèce de mets dont chacun se montrait amateur prononcé. Le mouton rôti sur des brochettes et la mince galette composent le fond de tous ces repas en plein air; après le mouton, ce qu'il y a de moins cher en ce pays, c'est le tabac; mais en voilà assez pour le bonheur de ces peuples, contents de si peu.

Cependant quittez le quartier central et parcourez les rues écartées qui se divisent pour suivre le cours du Kara-sou et du Tunas, les deux ruisseaux qui contournent la ville, vous rencontrez alors, au milieu d'une profusion d'arbres fertiles et touffus, des cabanes dont le désordre et le délabrement pittoresques s'encadrent à merveille dans ces tableaux rustiques. Dans les faubourgs, la population est beaucoup moins sur ses gardes : il n'est pas rare de surprendre des groupes de femmes, trahies par quelque porte entr'ouverte, sur le seuil de leurs enclos. De pareilles alertes sont suivies d'une déroute confuse où les vieilles femmes,

fermant la marche, sont d'ordinaire les seules que puisse apercevoir le passant indiscret. De jolis enfants, au costume si coquet et à l'air décidé, restent le plus souvent les maîtres de la place, et, tout en se cachant, ils regardent les étrangers avec une curiosité prête à fuir.

Kara-sou-Bazar, entre ses deux rivières qui sortent quelquefois de leur lit, se couvre presque chaque soir de brouillards blanchâtres qu'on dit funestes à la santé et qui engendrent des fièvres épidémiques. Un autre inconvénient dont se plaignent les habitants, c'est la réverbération projetée sur la ville par l'énorme bloc de rochers blancs que la langue tatare désigne sous le nom d'*Ak-kaïa*, et qui s'élève comme un mur sur le côté nord du vallon. Lorsque cette montagne est frappée du soleil d'été, elle en renvoie les rayons avec une telle violence, que la température en est sensiblement élevée, sans parler de la vue qui se perd à cet éclat inusité.

Si ces rochers d'Ak-kaïa sont pour Kara-sou-Bazar un voisinage incommode, il faut reconnaître qu'on ne saurait imaginer un plus favorable observatoire pour planer sur la ville et sur chaque maison. Du sommet de cette haute terrasse, le plan de cette grande cité se dessine avec une netteté qui en fait apercevoir tous les détails ; en même temps vous devinez la plupart des mystères de ces demeures clôturées et de cette vie intérieure des musulmans, qui, entre la voie publique et le sanctuaire de leur famille, élèvent des remparts où la curiosité la plus obstinée vient échouer. De là nous

découvrions tout ce labyrinthe de rues croisées sans ordre, qui se mêlent et se retrouvent à travers plus de sept cents maisons. Vingt-quatre minarets surgissent de tous les points de la ville; vous pouvez voir briller, non loin de la mosquée principale, l'élégant dôme vert de l'église grecque orthodoxe. Un peu plus à l'écart, l'œil retrouve encore deux églises catholiques, l'une romaine, l'autre arménienne, et cependant le vent du soir fait monter jusqu'à vous la bizarre harmonie des chants israélites qui s'élèvent d'une synagogue voisine. Un édifice remarquable, qui occupe le centre de la ville de sa masse quadrangulaire, est un vaste khan, bazar fortifié qui aligne autour d'une cour ses nombreux magasins et ses légères galeries, ses balcons chancelants et ses toits vermoulus. Là, au milieu des agitations du commerce, vous retrouvez encore, accroupie sur elle-même, toute l'indolence musulmane; ce khan est une forte et ancienne construction. On a conservé le nom du ministre de l'un des souverains tatars qui le fonda en 1656. Défendu au dehors par le rempart naturel de ses quatre murailles formidables où n'existe aucune ouverture, si ce n'est une rangée d'étroites meurtrières, ce khan n'a qu'une seule issue, encore cette issue est-elle solidement défendue par une porte garnie de fer. C'était là, à coup sûr, une forteresse imprenable dans le temps où les Tatars, profitant des dissensions publiques, menaçaient la ville et ses richesses : les trésors du commerce trouvaient entre ces murailles menaçantes un asile assuré, tandis que les assaillants, exposés au feu de l'intérieur,

étaient forcés de s'enfuir comme ils étaient venus.

Notre bonne fortune, aidée de quelques roubles, nous fit admettre un soir à voir une cérémonie religieuse des Tatars, étrange et bizarre pratique dont on chercherait en vain une explication quelque peu raisonnable : nous voulons parler de la danse des derviches, spectacle plus grotesque qu'imposant, et dont nous obtînmes une représentation au profit de notre curiosité et au bénéfice des bons moullahs. Voici comment la chose se passe :

Vers neuf heures du soir, vingt derviches barbus et tous vieux vinrent se placer au milieu de la mosquée, debout et en cercle : un vénérable moullah se tenait au milieu d'eux. Chaque vieillard commença à chanter et à tourner modérément sur lui-même, tandis que le moullah placé au centre tournait plus vite en sens inverse et dominait le chant. Peu à peu voilà que tous ces rouets humains s'accélèrent en pirouettant et que les chants nasillards deviennent plus accentués. A certains moments, toute cette couronne de derviches s'inclinait avec une précision mécanique pour saluer le moullah. Ce premier exercice terminé, un des derviches se place au milieu de ce ballet mystique ; mais pour celui-là, le voilà qui étend un bras, et qui tourne, tourne, et sans fin et sans cesse avec la rapidité de la toupie qui ronfle. Ce n'est plus un homme que vous avez sous les yeux, c'est un tourbillon. Figurez-vous vingt minutes de ce supplice, et durant tout ce temps la troupe des satellites s'évertue à tourner, à tomber accroupie sur elle-même, à se relever brusquement,

et à pousser des cris sauvages qui s'adressent toujours au côté gauche. Le premier tourneur harassé, deux autres tourneurs entrent en danse, et ils recommencent ainsi jusqu'à ce qu'ils soient remplacés par des tourneurs nouveaux. Une longue séance d'une heure est consacrée à cette cérémonie, à ce mouvement immobile à force de vitesse ; après quoi chacun s'en va, les pieux acteurs tout trébuchant, les spectateurs tout étourdis, et les uns et les autres également hébétés de ce spectacle insensé.

Le lendemain nous dirigeâmes notre course vers les sources du grand Kara-sou, qui sont situées à une distance de quelques verstes au sud de la ville. Nous remarquâmes, chemin faisant, un effet assez surprenant de la foudre. Le météore étant tombé sur un minaret, après avoir pénétré par la petite porte du balcon supérieur, avait suivi jusqu'au sol l'escalier étroit pratiqué dans l'édifice, non sans faire éclater dans tout son trajet la muraille extérieure. Les débris qui restent aujourd'hui, liés entre eux par un ciment solide, semblent suspendus et prêts à s'écrouler au moindre ébranlement. Au sortir de la ville, les restes d'un cimetière nous ont un instant arrêtés : nous n'avons remarqué autre chose que la tombe d'un pacha ; c'est un monument octogone, percé d'arcades qui ne sont pas sans légèreté. A peine avions-nous dépassé une petite colline qui borne le vallon, que tout à coup, au sommet d'une éminence assez élevée, se montra à nous un édifice qui ne manque pas de noblesse : c'est la maison qui fut autrefois construite pour y recevoir l'Impéra-

trice Catherine. Un vallon très-fertile, tout garni de riches bouquets d'arbres dont la rivière baigne le pied, sert de premier plan à ce tableau d'une couleur véritablement italienne. Dans le fond et derrière les lignes blanches de la vaste maison, se dessine le profil vigoureux des montagnes. Du reste, ce vallon traversé, le plateau supérieur devient aussi âpre, aussi nu que toute la contrée d'alentour. Une belle source enfermée dans son bassin de pierre frappa nos regards dans un ravin voisin. Ces eaux fraîches et limpides se cachent à l'ombre de cinq ormes gigantesques ; à toutes les branches qui pendent au-dessus de l'eau nous remarquâmes une multitude de guenilles de toutes les couleurs. Ce sont cependant autant d'ex-voto, misérables témoins des cures opérées ou du moins sollicitées à cette source, qui est en grande réputation médicale dans la contrée. Quelques pièces d'argent, que la cupidité respecte, se remarquent parfaitement au fond du bassin. C'est le don de quelques riches malades que la source a guéris.

Le Kara-sou a ses sources au fond d'une vallée agreste. L'une sort d'une vaste arcade de rochers calcaires, et va s'échappant d'un immense réservoir naturel ; la seconde source, un peu plus éloignée, sort en bouillonnant des fentes d'un rocher. Outre l'attrait de la promenade, celui de la chasse et de nos observations ordinaires, notre course avait surtout pour but de déterminer la nature des blocs de roches qui flanquent cet étroit ravin. On assurait que la matière de ces rochers était identiquement ce précieux calcaire

que l'on nomme pierre lithographique. Des recherches préparatoires, dont nous reconnûmes facilement les traces, avaient même été pratiquées à l'endroit qu'on nous avait désigné. Mais c'était là un vain espoir. Géologues ou dessinateurs, nous ne reconnûmes à cet inutile rocher aucune des qualités de la pierre lithographique, et mieux vaut encore la vérité qu'une espérance qui pourrait entraîner bien des tentatives ruineuses pour les spéculateurs à venir.

Nous suivîmes, pour rentrer dans la ville, le cours du Kara-sou, dont les eaux, de la plus grande transparence, courent très-rapides et très abondantes sur un lit de cailloux. Ces eaux étaient fraîches à ce point, qu'elles nous donnaient une sensation glacée. On nous avait appris que nous trouverions, dans un village voisin des sources, Kara-sou-Bachi, un guide à qui tous les lieux d'alentour étaient familiers. Il suffisait, nous avait-on dit, d'appeler : Ali-Bey ! Nous n'y manquâmes donc pas, et, comme on nous l'avait dit, nous appelâmes par trois fois le guide tatar, qui n'avait garde, hélas ! de nous répondre, par la raison sans réplique qu'il était mort depuis longtemps. Son successeur, Seïd-Osman, était allé à Kara-sou ; nous nous contentâmes donc d'un jeune Tatar fort alerte, dont la compagnie, à défaut d'autre utilité, eut au moins celle d'écarter, par les moyens et les cris en usage dans ce pays, les chiens furieux qui à l'approche des enclos menaçaient de se jeter sur nous.

A notre retour dans l'étroit domicile où nous étions réunis, nous nous occupâmes des mesures à prendre

pour nous rendre à Théodosie. La poste n'était guère en mesure de nous fournir des chevaux, et nous eûmes besoin de tout le zèle de notre fidèle Arnaout pour obtenir, en les louant, ceux qui nous étaient nécessaires.

Enfin, le 24 septembre, et après avoir réuni avec soin nos collections nouvelles, nous sortîmes de la grande ville tatare; mais alors le temps était entièrement changé. Des flots d'une pluie violente nous inondèrent tant que dura le trajet. La route se dirige à peu près vers l'est, en coupant le pied des dernières pentes septentrionales des montagnes. Deux stations seulement, Bouroundoutskaia et Krénitchka, se rencontrent jusqu'à Théodosie. La plaine ne tarda pas à n'être plus qu'un bourbier liquide dans lequel il était impossible d'avancer. Notre intention était d'abord de séjourner quelques heures au village d'Eski-Krim ou Vieux-Crim: c'est le nom qu'on donne aujourd'hui aux ruines d'une ville très étendue, qui passe pour avoir été autrefois le chef-lieu de la péninsule: mais avec ce déluge véritable qui fondait sur la contrée, quel parti eussions-nous pu tirer de notre visite à travers des débris noyés et des sentiers impraticables? Nous laissâmes, pour y revenir plus tard, ce lieu jadis florissant, aujourd'hui abandonné, et nous nous hâtâmes, après avoir pris de nouveaux chevaux à un relais cette fois bien fourni, d'aller chercher un asile dans les murs de Théodosie.

En peu d'heures nous atteignîmes ce port: une descente rapide nous porta du haut de la steppe sur la plage où est située la jolie ville qu'on désigne égale-

ment sous ses deux noms de Théodosie et de Kaffa : l'un qui est un mot grec ancien, et l'autre qui est tiré du langage turc. Lorsque nous eûmes dépassé une tour carrée encore fort imposante, et les débris d'un ancien fort qui devait commander le rivage, nous rencontrâmes une promenade assez maigre, plantée d'arbres rabougris, et nous nous trouvâmes dans une rue dallée, bordée de portiques élégants, de maisons peintes et d'une architecture peu commune dans ces contrées. C'est alors que nous reconnûmes, à ce reste de physionomie encore gravé sur toutes ces pierres, que le souvenir des puissants maîtres de Théodosie, les Génois d'autrefois, vivait tout entier dans cette ville. Toute une rue qui se prolonge parallèlement à la mer, est une rue italienne, entourée d'arcades comme les rues de Bologne. Si vous montez les rues perpendiculaires, vous reconnaissez la ville russe ; si vous vous élevez encore plus haut, vous vous trouvez dans les faubourgs tatars ; mais la ville proprement dite, la ville qui travaille et qui s'agite, est toujours une ville génoise.

Il faut l'avouer cependant, notre état de malaise sous cette pluie glacée et par ce vent du nord qui pénétrait nos membres, nous gâtait quelque peu ces souvenirs historiques. Heureusement nous rencontrâmes le salutaire abri de l'hôtel de Constantinople. Une veuve allemande nous fit les honneurs de cette confortable maison où nous oubliâmes toutes nos fatigues à la douce chaleur d'un poêle immense qui chauffe quatre pièces à la fois.

C'était donc là Théodosie! Cette ville occupe un sol en forme de croissant, et qui s'élève graduellement. Elle regarde le soleil levant et commande à une rade très-spacieuse. Le souffle de l'est et celui du sud-est sont les seuls à redouter au mouillage que viennent prendre les bâtiments marchands rangés devant la ville. Le fond des eaux est suffisamment solide pour que l'ancrage y soit assuré: deux môles en bois et des bateaux de service sont mis en œuvre pour les chargements.

L'histoire de cette ville célèbre en Crimée serait l'histoire de toute la péninsule, car Théodosie résume en elle toutes les phases de la grandeur ou de l'abaissement de cette terre antique. Nous n'avons à nous occuper, en ce moment, que de son état actuel: nos excursions y furent assez fructueuses pour que nous puissions retracer jusqu'aux moindres impressions qui nous ont frappés dans nos observations de tous les jours. Si donc nous voulons achever le portrait de cette ville dont nous avons déjà esquissé les principaux traits, nous devons ajouter qu'avec ses trois quartiers qui ont leur caractère si distinct, Théodosie est loin de remplir son ancienne enceinte génoise; elle s'étend à l'aise aujourd'hui sur un terrain qui occupe à peine la moitié de l'espace où elle se pressait jadis resserrée dans l'enceinte de ses murs. Cette jolie rue italienne dont nous avons parlé, est peuplée, sous ses étroites arcades, d'un assez grand nombre de boutiques. Des juifs karaïms ou des Arméniens y font le commerce. Ce sont des gens bien élevés et qui ont tout à fait l'air

de marchands honorables. Les étages supérieurs des maisons de cette rue, qui est, à proprement parler, la grande rue de Théodosie, semblent réservés aux logements des employés et des autorités.

La population grecque, qui atteint dans cette ville un chiffre assez élevé, occupe la partie centrale ; elle habite des maisons modernes qui ne sont pas dépourvues d'élégance. Chaque famille vit séparément, et la plupart des habitations ont un jardin. Ce qui frappe le plus l'observateur parmi cette nombreuse population grecque, c'est la beauté des femmes : on pourrait citer plusieurs familles dans lesquelles les sévères perfections du type grec antique se sont perpétuées, embellies encore par je ne sais quelle expression de vivacité et de coquetterie qu'on dirait copiée sur quelque grande ville de l'Occident. Si les Tatars sont, eux aussi, admis au nombre des habitants de Théodosie, on sent qu'ils n'y sont plus les maîtres, et qu'amenés par la nécessité du commerce vers ces vieux murs, ils ont dû faire le sacrifice de leurs habitudes. Le faubourg séparé qu'ils habitent n'a conservé aucun trait de la physionomie particulière aux villages des Tatars. Les cases de terre et de chaume qui composent leurs habitations sont venues se ranger là dans un alignement inusité qui les rend méconnaissables. Au-dessus de ce campement si étonné de sa régularité, on ne trouve plus, en gravissant la montagne, qu'un grand nombre de moulins de bois à huit ailes. Le mécanisme de ces moulins est contenu dans un si petit espace, que toute la construction se trouve réduite à

des dimensions en quelque sorte portatives. Au reste, toutes ces collines, qui s'élèvent en cirque au-dessus de Théodosie, ne produisent même pas un buisson.

On trouve encore dans cette ville un nombre assez considérable de Tatars nogaïs, amenés là par leur industrie ordinaire, celle des charrois; ils n'ont guère d'autre demeure que leurs madgiars, auprès desquels ruminent leurs énormes dromadaires. Les Arméniens occupent plusieurs khans considérables, dans lesquels ils sont logés au-dessus de leurs magasins richement remplis.

Deux places immenses, parallèles et séparées par un seul rang de maisons, viennent aboutir perpendiculairement à la rue italienne. Sur l'une de ces places, située au sud, se tient le marché de Théodosie; là, au milieu d'une foule bruyante, se débitent les denrées les plus variées, les poissons les plus abondants. C'est là qu'on rencontre ces bonnes et flegmatiques figures d'Allemands, si faciles à reconnaître, et qui, des environs de Kara-sou-Bazar, viennent apporter leurs produits, dont la consommation est devenue une nécessité pour toute grande ville de la Russie méridionale. Au pied des montagnes, entre le Zouïa et le Kara-sou, nous aurions pu voir, sur la droite de la route qui part de Symphéropol, trois établissements considérables qui rappellent les bords du Rhin. Neusatz, Friedenthal et Rosenthal, tels sont les noms de ces trois colonies, qui comprennent plus de huit cents habitants, tous cultivateurs. Ces Allemands excellent surtout à tirer très-bon parti du laitage et des farines; c'est à eux seuls que la

vie raffinée des villes doit demander tous ces accessoires appétissants qui accompagnent le thé dans les maisons d'un certain rang.

Une autre place dont nous parlerons tout à l'heure, très-rapprochée de ce vaste marché, est vide et silencieuse. Il n'y a pas longtemps encore qu'elle contenait, dans son enceinte aujourd'hui rasée, la plus belle mosquée de Théodosie et ses bains les plus somptueux. La mosquée était une copie exacte de Sainte-Sophie de Constantinople, et aussi bien Théodosie s'est-elle longtemps nommée *la Constantinople de la Crimée.* Les bains étaient revêtus de marbre à l'intérieur de leurs vastes étuves. Tout ce riche entassement de nobles pierres a disparu, remplacé par quelques débris tristement accumulés sur cette place, et au niveau du sol l'œil peut suivre, sur les fondations restées enfouies, le plan des deux édifices renversés. D'abord on avait eu des intentions conservatrices, même quelques dépenses de réparation et d'entretien avaient été appliquées aux deux monuments; puis tout à coup un hiver étant venu, dur aux pauvres qui étaient sans travail, on leur a donné cette place à aplanir; alors ces belles étuves et la riche mosquée ont été effacées du sol; les Tatars ont porté la main sur la Sainte-Sophie de la Crimée. Ses pilastres de marbre, incrustés d'arabesques, servent aujourd'hui de marche-pied à quelque taverne italienne du voisinage, où les matelots de Gènes ou de Raguse viennent s'enivrer d'un vin étranger en chantant leurs mélodies nationales.

Tout a changé de destination dans cette ville effacée:

la plupart des mosquées sont devenues des églises consacrées à différents cultes ; quelques-unes même sont profanées par des usages domestiques. La belle église catholique arménienne d'aujourd'hui était une vaste mosquée, dont la croix dorée surmonte la coupole si élégamment surbaissée ; le minaret isolé qui s'élève si haut dans le ciel a perdu sa couronne ; à la place de sa pointe vous pouvez voir un appareil de cloches préservé par un léger toit de cuivre vert. Une autre mosquée, et celle-là du moins a été noblement dotée dans sa misère, renferme le musée de Théodosie : c'est un établissement intéressant dont, viendra, dans ces pages, la mention malheureusement abrégée. Nous avons dessiné l'esquisse de la ville ; on sait déjà qu'elle est contenue, sans être nullement à l'étroit, dans les anciennes limites tracées par les Génois. C'est vers le cap du sud que se retrouvent les restes considérables d'une fortification tout aussi étendue que la ville même. La citadelle que Gènes avait bâtie commandait à la fois, de ce poste élevé, à la ville et à la baie. Dans les compartiments sans nombre qui restent debout sur le penchant de ces collines, la ville nouvelle a trouvé l'emplacement d'un vaste lazaret dont la disposition est aussi somptueuse qu'elle est bien entendue. Des logements aérés et convenablement isolés sont disposés parmi quelques arbres, et la vue de la mer, dont peuvent jouir les reclus, doit adoucir un peu les ennuis de la captivité.

Des magasins spacieux, des salles nombreuses pour exposer et purifier les marchandises, un quartier sé-

paré pour les malheureux atteints de la contagion, et tout auprès un petit cimetière où sont venus finir quelques-uns de ceux qui avaient passé cette porte avec l'espoir d'en sortir, tels sont les objets qui frappent tout d'abord la vue, lorsque du haut de la colline vous plongez sur ce bel établissement sanitaire. Nous aurons achevé cette description de Théodosie, la ville aimée des dieux, comme la nommaient les Grecs de l'antiquité, quand nous aurons dit encore un mot de ses vastes casernes garnies de galeries couvertes, où le soldat est à l'abri des injures du temps. Théodosie possède aussi un jardin public, et cependant pas si public que ses grilles ne fussent constamment fermées. Les bains publics, nos chers bains turcs, y sont nombreux, et vous pensez si nous y courûmes! Mais jugez de notre effroi quand nous découvrîmes dans l'obscurité de l'étuve, et pour tout baigneur, un pauvre diable à qui l'horrible ophthalmie égyptienne avait attaqué les deux yeux! Pour effacer l'impression fatale d'un si triste sujet, transportons-nous non loin de là, vers le quartier le plus riant de la ville. Une belle et correcte maison est la propriété de M. Amoretti, négociant génois; cette maison avait été désignée tout d'une voix pour recevoir l'Empereur à son prochain passage. L'absence de nouvelles de l'ouest de la Crimée faisait qu'on était à Théodosie dans une incertitude complète sur l'époque de cette auguste visite. Au surplus, la maison de M. Amoretti était toute prête: un mobilier complet, où chacun avait envoyé ses plus chères richesses, décorait convenablement des salons

remarquables par des fresques un peu trop prodiguées. L'Empereur pouvait arriver: la ville inquiète n'attendait plus que la fumée du bateau à vapeur pour se précipiter sur le rivage en criant : Hourra!

Cette ville compte aujourd'hui quatre mille cinq cents habitants. Une église grecque, une mosquée, une église catholique arménienne, une synagogue pour les karaïms et une seconde pour les rabbinistes, quelques jolies fontaines, sont les restes de son ancienne et prodigieuse splendeur. La suite de ce récit fera bientôt connaître ce qu'elle a à regretter.

Disons à présent l'emploi de notre séjour à Théodosie et la fin de notre excursion sur le sol historique de la Tauride.

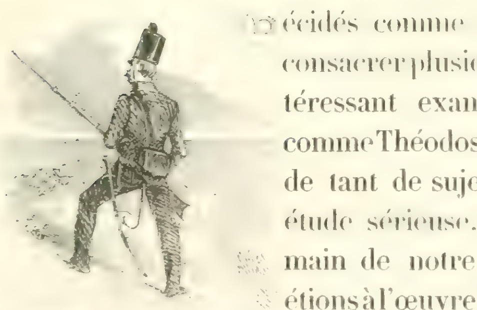






XI.

THÉODOSIE. — KAFFA. — KERTCH. — TAMAN. — ALOUTCHA. — YALTA. — ALOUPKA.



Décidés comme nous l'étions à consacrer plusieurs jours à l'intéressant examen d'une ville comme Théodosie, toute peuplée de tant de sujets dignes d'une étude sérieuse, dès le lendemain de notre arrivée, nous étions à l'œuvre, chacun de nous pour sa part accoutumée. La géologie et la zoologie allaient chaque jour rassembler au loin des richesses

qui rentraient chaque soir au laboratoire commun, où elles augmentaient nos collections déjà nombreuses. Notre studieux botaniste trouvait à grand'peine quelques plantes, tant le territoire qui avoisine la ville était brûlé par le soleil et rongé par la poussière. Quant aux dessins et aux notes curieuses, nous étions véritablement dans l'une des places de la Tauride où la récolte devait être la plus abondante. A l'heure où toute la ville s'abandonne aux douceurs de la sieste, notre rendez-vous de prédilection était le musée de Théodosie, dont le conservateur, M. le docteur Graperon, médecin français, voulut bien, plus d'une fois, nous faciliter la visite. Ce musée occupe la fraîche coupole d'une ancienne mosquée. On y trouve, avec un vif intérêt, une collection d'objets d'art, respectables témoins de l'ingénieux et fécond esprit des antiques colonies grecques ou génoises. Au reste, les écussons de Gênes pavent pour ainsi dire Théodosie ; vous y rencontrez, employées aux usages les plus vulgaires, les armoiries sculptées des Doria et des plus illustres maisons, le cavalier armé de la banque de Saint-Georges et l'écusson même de Kaffa, toujours réuni à celui de ses maîtres. Mais, s'il vous plaît, pénétrons dans le musée. Remarquons d'abord, comme gardiens de la porte, deux lions couchés, de grandeur colossale, en marbre blanc, et dont les têtes regardent du même côté. Ceci est tout une histoire : longtemps ensevelies au fond de la mer, non loin de Kertch et de Taman, dans le Bosphore cimmérien, ces sculptures ont été arrondies par l'action des flots, mais on retrouve encore des

contours d'un mouvement bien senti sur les flancs allongés des terribles quadrupèdes. Sous la coupole, nous passerons en revue des objets placés avec goût, sans doute, mais peut-être avec peu de méthode. Voici d'abord un piédestal de marbre apporté d'Anapa, cette ville asiatique : ce piédestal doit avoir supporté une statue de Cérès ; car c'est une femme, *Aristonice*, fille de Xénocrite, consacrée à Cérès, qui érigea ce monument votif. Vient ensuite une épitaphe génoise ; ce fragment d'une église de 1523 témoigne, et c'est là tout l'intérêt de ce morceau, que même après la conquête des Turcs, en 1475, quelques Génois épargnés restèrent encore à Kaffa, où ils purent vieillir et mourir non sans honneur. Plus loin, arrêtez-vous près de cette pierre génoise ; elle date du temps où le consul Grimaldi achevait les fortifications de Kaffa, commencées sept années auparavant par Godefroi de Zoaglio : l'inscription latine en caractères gothiques vous dira qu'une tour de cette enceinte a été spécialement dédiée au souverain pontife Clément VI, en reconnaissance de la croisade décrétée par le Saint-Père quarante ans auparavant. Plus loin, vous pouvez considérer le griffon que Panticapée, la ville de Kertch de nos jours, portait dans ses armoiries, ainsi que le témoignent les médailles du temps. Le bas-relief en marbre blanc que nous avions sous les yeux est d'une exécution remarquable. Le griffon, debout sur des membres robustes, déploie deux grandes ailes et une crête hérissée de pointes.

Deux amphores immenses qui dépassent cinq pieds

de haut; plusieurs objets précieux trouvés dans des khourghans, à savoir : une petite tête de taureau en or, entourée d'une bandelette émaillée, plusieurs figurines en terre cuite, enfin la tête et le buste d'une ravissante Vénus, de nombreux débris de vases en terre, chargés de dessins corrects et d'un vernis indélébile, un médaillier précieux, complètent les fragments d'antiquités réunis dans ce musée naissant. M. Graperon n'a point hésité à placer, auprès de ces vénérables vestiges des vieux âges, les curiosités de la nature, qui est toujours jeune et créatrice, pendant que les plus grands artistes meurent et s'oublient, eux et leurs œuvres. Nous voulons parler d'une collection de fossiles des plus curieux, trouvés en Crimée, car à eux seuls ces fossiles sont dignes d'arrêter pendant bien des jours dans ce modeste musée un disciple de Georges Cuvier! Les antiquités observées, le lazaret fut l'objet de notre visite spéciale; l'ordre et la disposition des différentes parties de cet immense établissement nous tinrent longtemps attentifs. Pour aller de la ville au lazaret, il a fallu couper un chemin sur le flanc d'une colline; ces fouilles ont mis à nu une innombrable quantité de fragments de cette poterie délicate qu'on nomme étrusque. Plusieurs vases d'un dessin très-riche et presque intact ont été relevés de ce noble terrain; nous-mêmes, sans nul effort et en moins d'une heure, nous parvînmes à recueillir une quantité considérable de ces morceaux intéressants. Ce serait à retourner toute la montagne, si on n'écoutait que son ardeur. En même temps, parmi ces cou-

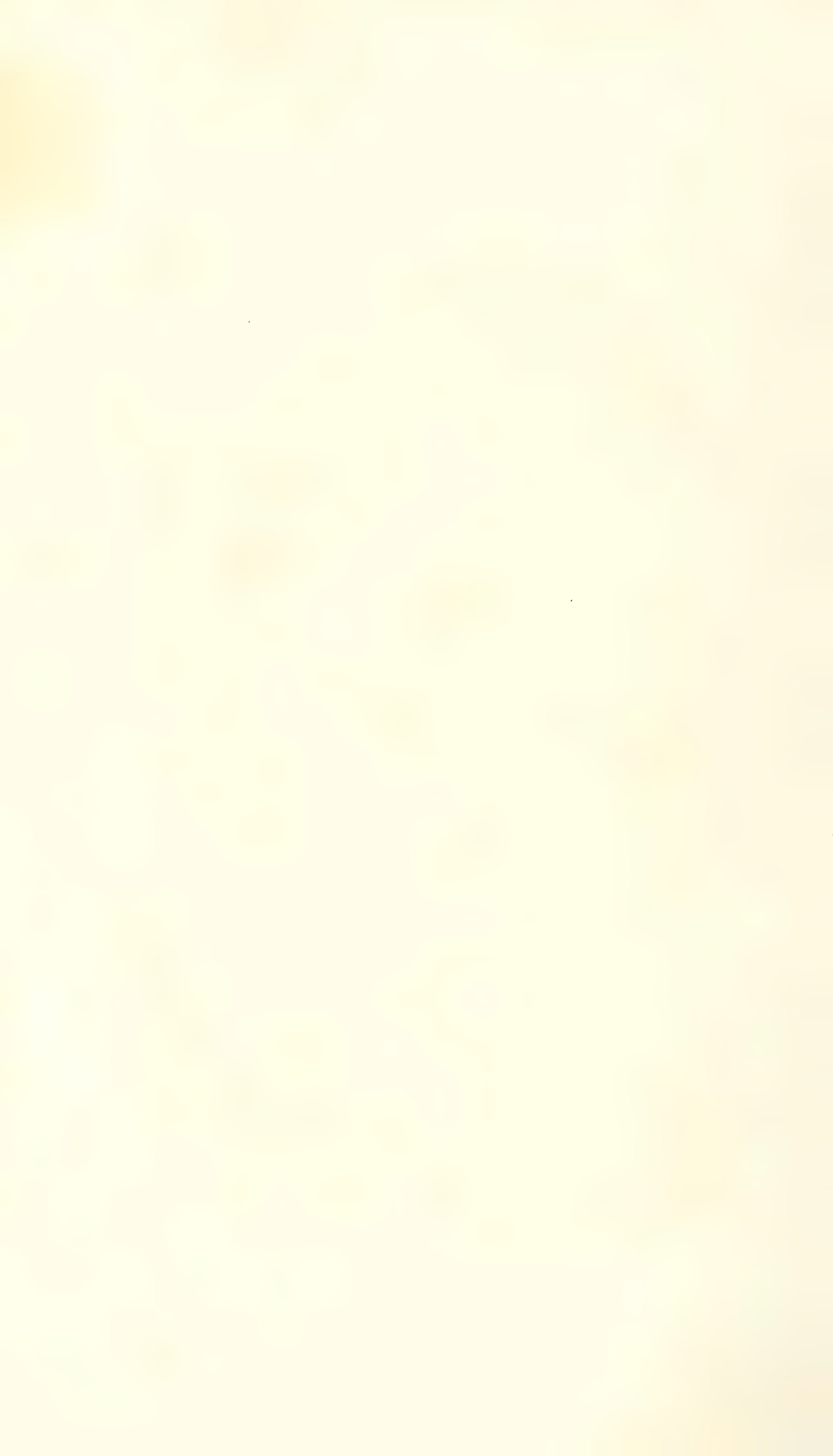
ches de débris, nous retrouvions une multitude de valves de coquilles qui attestent la consommation favorite d'un peuple maritime depuis longtemps plongé dans la mort. Aujourd'hui comme alors, les rivages de Théodosie fournissent cet aliment populaire; la pêche en a été sagement réglée dans ces dernières années. Une partie de la quarantaine s'est élevée sur les ruines d'un monastère fameux, dédié à saint Bazile; cette riche communauté, fortifiée par sa position, avait longtemps résisté aux révolutions dont Kaffa fut le théâtre; mais il fallut bien céder à l'orage; la sainte communauté finit par s'avouer vaincue, et même, s'il faut en croire la tradition, sa riche bibliothèque, heureux résultat d'une longue et studieuse accumulation de richesses scientifiques, religieuses et littéraires, fut dispersée dans le désastre. Combien de fois, dans notre court séjour, n'avons-nous pas interrogé, pierre par pierre, ces nobles ruines de la grandeur de Gênes, et cette immense enceinte dont chaque année emporte une partie sacrifiée aux utilités du moment! C'étaient là des courses toutes remplies de souvenirs et de méditation. Mais à peine rentrés dans cette ville nouvelle et dans cette rue si mouvante, qui est toute la ville, la préoccupation des anciens âges disparaît, pour céder à cette variété toute-puissante qui est l'âme de la ville. Population, édifices et coutumes, tout est nouveau; à chaque instant l'aspect change: les troupes passent au son des instruments de guerre, les caravanes dont Théodosie est le rendez-vous traversent la ville; c'est un mouvement, c'est un bruit

sans fin. L'arrivée de l'Empereur, annoncée depuis quelques jours, faisait revivre dans ces anciens murs toute la splendeur asiatique qu'elle a connue dans d'autres temps : les caravanes de riches indigènes se dirigeaient vers ce point privilégié de la côte. Les représentants de Kara-sou-Bazar surtout étalaient un grand luxe de costume. Ces Tatars, tous moullahs, hadgys ou effendis, arrivaient par petites compagnies groupées dans le char national, le madgiar attelé de chameaux. Aux abords de la ville, ils mettaient pied à terre et se dirigeaient vers quelque khan hospitalier, où on les voyait à l'instant même se choisir une place sous le ciel et à l'ombre ; tant cette race a gardé son horreur pour la vie qui ne se passe pas à l'air libre ! Une fois installés, les voilà fumant du matin au soir et du soir au matin, jusqu'à ce qu'il plaise au navire attendu de les tirer de leur repos ; mais ce navire, qui devait apporter tant de joie à Kaffa, ne se montra pas sur la baie : dans l'intervalle, l'itinéraire impérial avait été changé.

Les mosquées de Kaffa sont ce que nous les avions vues ailleurs ; mais nous devons parler de l'église arménienne. Elle porte les traces d'une construction entreprise à une époque éloignée et achevée plus tard. Toute la partie voisine du sol est d'un caractère tout particulier ; elle date probablement du treizième siècle, où les premiers Arméniens reçurent la permission de s'établir à Kaffa, qui devint un lieu d'asile pour ces intéressants vaincus des Tatars. Plus haut, l'art bysantin s'est chargé d'achever l'édifice ; voilà comment l'église



Ancienne Mosquée convertie en Eglise grecque, à Théodosie Crimée.



commencée est devenue une mosquée. En effet, la coupole, le minaret, et, au bout d'une allée étroite, cette porte toute sculptée d'ornements, qui donnait entrée sans doute à la maison encore turque du moullah, sont là comme autant de signes distinctifs du temple mahométan : mais revenus plus tard dans ce sanctuaire, les Arméniens l'ont purifié à force de croix sculptées dans les pierres. Cette fois le minaret est devenu clocher, et l'airain religieux résonne à l'emplacement où tant de fois, chaque jour, le mousselim jetait son chant aigu vers les quatre coins de l'horizon. Ce qu'il y a de plus frappant dans cet enclos catholique, qui vit en paix avec la terre profane du voisinage, c'est son cimetière tout jonché de tombes de pierre ou de marbre blanc : sur ces tombes on trouve gravé quelque emblème qui se rapporte à la profession du mort : au tailleur, des ciseaux ; au marchand, des balances ; les outils de leur métier aux artisans. Ce blason populaire, qui a bien son orgueil, se retrouve à chaque pas.

Cependant la saison s'avançait, et la température se refroidissait chaque jour. Un vent desséchant, venu de l'est, soufflait dans la ville, qui reprenait peu à peu les habitudes de l'hiver. Déjà nos excursions étaient moins agréables, mais sans que rien ralentît notre ardeur. Nous entreprîmes, dès les premiers jours, une course intéressante vers le sud-est de Kaffa, non loin d'un village qu'on nomme Koktébel, qui est un lieu d'une beauté agreste et séparé de la ville par une suite de gros mamelons. Koktébel est justement si-

tué à la naissance de la grande chaîne des montagnes de la Crimée. C'est de là que partent ces belles pentes qui bientôt se hérissent en aiguilles si imposantes et qui s'étendent en immenses plateaux pour ne plus s'abaisser qu'au vallon de Sou-dagh, d'où les monts se relèvent plus majestueux. Koktébel, dans son voisinage, offrit à nos naturalistes une grande quantité de fossiles précieux : c'était là, du reste, le but de cette promenade qui se fait en un jour. Une visite, toute de curiosité archéologique, nous ramena aussi vers une ville qui n'est plus qu'une ombre d'elle-même, après avoir été la métropole de la péninsule. Staroi-Krim en russe, Eski-Krim en tatar, tels sont les noms que porte aujourd'hui cette antique capitale, et ces deux noms signifient également Vieille-Crimée.

Que cette ville, longtemps riche et peuplée, soit ou ne soit pas bâtie sur l'emplacement d'une ville antique et des premiers temps de l'émigration grecque, c'est là ce que nous n'avons pas le temps de discuter. Dans l'un et l'autre cas, la visite de ses imposants débris n'en est pas moins digne de l'attention du voyageur. Le jour où nous étions arrivés à Kaffa, nous avions dépassé bien à regret, et sans nous détourner, le chemin qui mène à Eski-Krim, car la pluie inondait la campagne et s'opposait à toute excursion. Force nous fut donc de revenir sur nos pas et de faire un bon nombre de verstes pour nous dédommager. Il faut dire qu'il reste peu de chose de cette cité jadis si grande et si puissante qu'elle n'avait point de rivale en Crimée. Une petite colonie de Bulgares s'est accommodée.

tant bien que mal, de ces ruines délabrées ; elle habite là au milieu des mosquées, des bains, des remparts et des tombes, débris informes et mutilés par le temps. En ce lieu s'éleva autrefois une forteresse dont on compterait les tours abattues, dont l'œil suit les deux enceintes de fossés. Un bain, une mosquée qui devait être magnifique, sont encore debout, quoique maltraités par les âges. Le culte s'exerce même dans ce dernier édifice, dont la porte est merveilleusement sculptée. Des colonnes toutes couvertes d'arabesques, d'inscriptions, voilà pour le dehors ; six piliers élégants qui soutiennent la voûte et la niche sainte où se place le moullah, voilà pour l'intérieur de la mosquée, qui offre un exemple du goût oriental le plus élégamment varié. Avec un peu d'attention, vous retrouverez encore quelques traces de la fine et splendide couleur dont ces légers ornements ont été revêtus. Comme de loyaux et irrécusables témoins d'une époque bien antérieure à la domination tatare, Staroi-Krim a encore ses khourghans. La victoire les a ouverts avec violence, et depuis lors on les a refermés. Leurs trésors sont perdus, s'ils en ont possédé jamais ; ils n'ont gardé que quelque peu de cette poussière humaine que personne n'emporte, parce qu'elle n'est bonne à rien. Ces éminences, on peut ici s'en convaincre, renfermaient, sous leur couche conique de terre, une sorte de cavité en maçonnerie voûtée, ou tout simplement une petite enceinte de pierres recouverte d'une large dalle qui supportait le poids du monticule.

Les jours s'écoulaient ainsi et s'écoulaient bien vite

dans ces instructives occupations; pourtant tout nous appelait vers le but le plus reculé de notre voyage. Il fallait quitter ce repos pris à Théodosie, car c'était un repos véritable, ce séjour qui nous offrait chaque soir, avec un abri convenable, tous les avantages d'un régime salubre et fortifiant. A peine s'apercevait-on que les lits manquaient; mais nous étions faits, de longue main, à coucher sur la dure. Tout en désirant l'abandonner bientôt, nous profitions de ce bien-être.

Du reste, toutes choses s'étaient arrangées pour le mieux. Notre caravane s'était complétée à Théodosie; nous avions même reçu la courte visite de M. Le Play, qui, des bords du Don où il avait opéré péniblement pendant un été si ardent, venait poursuivre sur ces rivages son exploration minéralogique. Quand tout fut prêt, disposés à partir comme nous l'étions, sauf notre excellent guide Michaël qu'une fièvre opiniâtre n'avait point abandonné, nous prîmes le chemin de Kertch, et le 4 octobre nous retrouva de nouveau sur la steppe, courant avec rapidité vers l'est, ensevelis cette fois dans nos manteaux, qui nous garantissaient à peine d'une bise glacée.

Une arrière-garde plus grave, composée d'un grand madgiar et de ses dromadaires, portait, avec nos bagages, notre guide, qui avait besoin d'une allure plus lente. Un pays nu et sans culture, habité seulement par des bandes d'oiseaux de mer ; de temps en temps un village allemand qu'on reconnaissait au loin à ses meules de grains, utiles monuments de ces laborieuses colonies, tel était le spectacle uniforme qui passait

sous yeux. A Porpatch, premier relais qui se présenta sur notre route, nous trouvâmes une affluence considérable de Tatars et d'Allemands; ils avaient amené à la poste leurs chevaux rassemblés de toutes parts pour les besoins prévus d'un service extraordinaire. Pendant que quelques-uns de nous s'entretenaient avec ces bons et tranquilles Germains, qui étaient venus là avec leurs habits de gala et leurs chevaux au large harnais garni de cuivre, nos naturalistes poussaient dans les environs une fructueuse reconnaissance. Ici s'envolaient de magnifiques outardes au vol pesant, mais à l'allure méfiante, qui fatiguait inutilement plus d'un chasseur ; là, dans une fondrière étroite, un genre nouveau de coquilles se découvrait aux yeux charmés du zoologue. Pendant ce temps, l'attelage s'organisait avec plus de promptitude que de coutume. Arghin fut notre seconde station ; cette maison de poste est située sur un plateau où l'on arrive par une pente insensible à travers la steppe. De là le terrain s'abaisse jusqu'à Kertch, tandis que vous laissez à votre droite, c'est-à-dire vers la partie du sud, une région de collines assez élevées pour dérober toute vue de la mer qui en baigne le revers. La plaine, moins aride qu'aux environs de Théodosie, n'est pas moins déserte ; les grandes herbes qui s'agitent à sa surface recèlent, il est vrai, une grande quantité de lièvres et d'outardes, mais pas un être humain n'a fixé sa demeure en ce désert. Plusieurs villages tatars ont cependant existé sur ce chemin. Nous traversâmes ces ruines renversées comme par un tremblement de terre. Rien n'est resté

debout, ni maisons, ni tombeaux, ni mosquées : l'herbe a déjà recouvert tous ces débris, comme si des siècles d'abandon avaient passé sur cette triste contrée. Cependant ces villages tatars, qu'on dirait détruits par quelque fléau soudain, étaient encore habités en 1833. Une disette effroyable, qui s'étendit sur les steppes, poussa les habitants vers un pays plus fertile : les orages, les vents et les hivers ont fait le reste; ils ont imprimé à ces décombres une teinte d'antiquité à tromper les plus experts. A dix-huit verstes plus loin, nous traversâmes un fossé assez spacieux, dont la terre, relevée sur le côté oriental, sert de rempart naturel. C'est là une antiquité véritable. Cette tranchée, qui traverse du nord au sud toute la presqu'île de Kertch dans sa plus large dimension, a conservé le nom de rempart d'Akos; elle fut creusée comme dernière défense du royaume de Bosphore amoindri; cet ouvrage précéda de peu la chute de cette antique puissance. Maintenant le rempart d'Akos, qui ne défend plus rien, sert d'abri et de station du soir aux caravanes, qui, pour se préserver du vent dans cet espace découvert, viennent se ranger, selon la nécessité, tantôt à l'est, tantôt à l'ouest de cette éminence tutélaire.

En approchant de Kertch, nous entrâmes dans une contrée chargée de tumuli. En aucun lieu nous ne les avions rencontrés si nombreux; et, comme pour ajouter à l'effet de ce paysage tout couvert d'éruptions coniques, les collines voisines affectent elles-mêmes cette disposition; elles sont couvertes de roches de coral-

lites accumulées par la nature, de façon à figurer aussi des khourghans. Au reste, tous ces tumuli ont été fouillés, et nous dirons même qu'il y a quelque chose de triste dans l'aspect du désordre où sont encore leurs déchirures entr'ouvertes. Les lignes si parfaitement arrondies des khourghans, ce seul spectacle de la steppe, finissent par plaire à l'œil du voyageur, qui s'accoutume à trouver une harmonie dans tous ces cônes épars, enfants d'une même famille. N'y a-t-il donc pas quelque chose d'affligeant à voir ainsi non loin de Kertch, sur tous ces tombeaux dégradés et privés de leur cime arrondie, des cratères béants jonchés de décombres et d'une terre blanchâtre? Assurément, c'est une chose profitable à la science que cette curieuse investigation qui a pour but d'enrichir un musée et de mettre les temps anciens à la portée des temps modernes; mais aussi ne serait-ce point une marque de respect pour l'antiquité et pour la science même, que de rétablir les tumuli fouillés dans leur forme primitive? Eux aussi ils sont des monuments de la nature la moins périssable; leur conservation nous paraît un devoir; bien plus, ne pourrait-on, en restituant sa forme au tumulus déjà dépouillé de ses richesses inutilement enfouies, le protéger et le défendre par un signe qui le fît reconnaître, par une inscription qui rappelât les objets découverts transportés au musée? Ainsi s'établirait une corrélation facile entre le produit et l'origine; ce serait en même temps un renseignement utile aux historiens studieux et la réparation d'une mutilation qui nous a semblé regrettable.

Après cette digression que nous soumettons en toute modestie au bon goût comme à l'excellent esprit qui dirige le gouvernement de Kertch, parlons enfin de cette ville où nous entrions transis de froid et poursuivis par la faim, à la nuit tombante.

Vous pénétrez dans l'ancienne capitale du royaume de Bosphore par une rue vaste et élégante : une chaussée bombée, des trottoirs de dalles et des édifices bâtis d'une pierre facile à tailler, et qui n'est autre que ce calcaire poreux qu'on retrouve à Odessa, voilà la ville au premier abord. Des arcades, des colonnes, des balustrades et mille recherches d'architecture, font reconnaître sans hésiter une de nos villes. Mais ici nous devons louer la sage dimension des rues qui suffisent à une circulation active, sans offrir cette largeur disproportionnée aux besoins, qui d'une ville fait un désert. La rue principale est coupée à angle droit par plusieurs voies latérales d'un entretien également remarquable. Dans une de ces rues, nous rencontrâmes, après l'avoir longtemps cherché, l'hôtel du Bosphore, *Bosphori-Tractir*, qu'on nous avait recommandé comme le meilleur et peut-être comme le seul logis de Kertch : et pourtant quel logis! Hélas! jugez de notre chagrin, quand nous retrouvâmes pour tout meuble à coucher le fatal billard, dont nous nous souvenions depuis la Valachie. L'hôtel du Bosphore, tenu par une famille, disons même par une fort jolie famille allemande, n'a rien oublié de ses traditions de lenteur nationale. Il fallut plusieurs heures avant que nous eussions pu obtenir du feu dans

un immense poêle qui fait corps avec la maison, et qui n'échauffe guère qu'au bout de vingt-quatre heures. Même la *carbonade* classique se fit longuement attendre. Quant à trois énormes vitres dont l'absence nous faisait participer trop largement à l'air glacé de la nuit, on nous trouva bien étranges de les vouloir remplacer si vite. Ah! bien oui, des vitres! Dès ce moment personne ne voulut plus nous servir. Nous étions des gens trop importuns!

Et cependant sans vitres et sans lits on peut dormir. Nous dormions donc, quand au point du jour un bruit affreux, qui venait de la rue, et qui, grâce à la disposition des lieux que nous venons de décrire, arrivait sans obstacle jusqu'à nos oreilles, nous réveilla en un instant, et nous fûmes les témoins d'un spectacle singulier. Voici le fait :

Kertch, ainsi que toutes les villes de la Crimée, disons mieux, de l'Orient, est infestée d'une population surabondante d'hôtes inutiles, incommodes, bruyants et redoutables quelquefois pour la sûreté publique. Il s'agit toujours de ces abominables chiens vagabonds qui deviendraient à la fin les maîtres de la ville, si des mesures, sages dans leur cruauté, ne prévenaient le danger. Des Bohémiens sont à Kertch les exécuteurs de ces sentences de carnage, et voici comment les choses se passent : Un de ces honnêtes tsiganes, vêtu cette fois, en sa qualité d'officier public, de quelque capote réformée, s'en va traînant sur la terre un chien assommé de la veille. Il parcourt ainsi les divers quartiers de la ville, le visage inoffensif, mais l'œil

au guet ; car il cache sous son vêtement un immense gourdin, massue fatale à la race canine. A peine l'exécuteur a-t-il paru dans une rue, que de toutes parts s'élève une horrible clameur de toute cette république de molosses qui reconnaissent le bourreau, et, qui sait? peut-être aussi la victime. Les voilà qui sortent et qui se précipitent des maisons, des enclos, poursuivant de leurs aboiements furibonds l'impassible Bohémien. Celui-ci n'en continue pas moins sa marche lente et calme jusqu'à l'instant, instant fatal! où l'un des plus furieux s'approche à la portée de son bâton. Alors un coup part, prompt comme l'éclair, coup meurtrier, qui étend un nouveau Troyen aux côtés du déplorable Hector! Le soir venu, le tsigane, qui a bien travaillé, va tendre au magistrat de police une main souillée de *tant de funérailles*. Chaque tête abattue lui rapporte vingt-cinq copecks, vingt-cinq centimes, si vous aimez mieux.

A peine levés, nous visitâmes Kertch. A l'extrémité orientale de la presqu'île taurique, au fond d'une anse profonde où viennent mourir, en s'écartant, les eaux du Bosphore cimmérien, Kertch s'élève sur une étendue considérable. La ville se déploie en forme de croissant sur la côte septentrionale, vers l'occident de la baie et sur des plateaux peu élevés qui l'entourent; un seul point domine cet ensemble : c'est la fin d'un rameau de mamelons qui vient se terminer justement au-dessus de la ville par un monticule plus considérable que les autres et qui tombe assez rapidement vers la mer. C'est là le mont *Mithridate*, couronné d'émi-



Tueurs de Chiens, à Kertch. Crimée.



nences naturelles, qui ont une ressemblance si frappante avec les khourghans, qu'on distingue à peine à quelque distance celles qui sont dues à la main de l'homme de celles dont la nature a tracé le contour. Ce mont *Mithridate,* sur lequel était élevé l'*Acropolis,* la citadelle de l'antique Panticapée, domine Kertch ; un tumulus couvert de grosses roches, appelé le tombeau de Mithridate, en forme le point culminant. Au pied du tumulus, un rocher que partage une large échancrure, assez semblable à une chaise curule comme les druides l'auraient choisie, porte le nom de siége de Mithridate ; c'est de là que le roi de Pont venait, d'un œil orgueilleux, contempler cette flotte innombrable, la terreur des Romains. Vous comprenez déjà que les traditions vous retrouvent, qu'un héros a passé par ces murs, et que cette terre se souvient des nobles pas qui l'ont foulée ; ville d'hier dont l'origine est antique, ville russe et ville de l'Orient, réunies dans la même histoire ; Kertch et Panticapée, la ville de Mithridate et la ville de l'Empereur !

A vrai dire, toute cette histoire s'allie à merveille avec les temps modernes. Dans cette cité, à dix pas du tombeau de Mithridate, une sépulture toute moderne, celle d'un gouverneur de la ville, élève ses légères colonnes, d'un style singulièrement frivole pour un tombeau. Le mont Mithridate, profondément entaillé dans ces derniers temps, a laissé une vaste place à un temple grec achevé à peine, qui reçoit en dépôt les nombreuses et précieuses découvertes des khourghans dans ces fouilles infatigables. A voir cette entaille faite

au sein de ce mont, et qui a découvert un sol et des murailles d'ossements confus, vous vous croiriez transporté sur une de ces montagnes humaines que la conquête sanguinaire d'Attila entassa, dit-on, aux bords de la Caspienne. Si du temple vous descendez vers la ville, un escalier de géants vous y conduit. Cet escalier moderne, orné de balustres grecs, de masques et de coupes, et décoré des griffons de Panticapée, belle et correcte sculpture que nous avons déjà signalée, est d'un effet imposant. Il aboutit à une place polygone, entourée d'arcades, sur laquelle se tient le marché. Des rues régulières entourent cette même place. Les unes descendent vers la mer, et le trajet est court ; mais il en est une, la rue principale, qui, remontant vers le nord-ouest, perce la ville d'outre en outre jusqu'à son extrémité. C'est la voie marchande, la rue peuplée ; elle a plusieurs rues parallèles, coupées comme elle l'est elle-même à angle droit. Sur tout le bord de la baie règne un quai de pierre. Ce quai, spacieux et passablement inégal, se couvre de belles constructions, parmi lesquelles il faut d'abord placer l'habitation du gouverneur de Kertch, et un immense édifice destiné à l'administration des douanes ainsi qu'à l'emmagasinement des marchandises. Par malheur, les navires n'arrivent point jusqu'à ce quai dont les éloigne le peu de profondeur de la mer au fond de l'anse. Ils s'arrêtent au loin sous les murs du lazaret, qui est situé sur le rivage de la baie, à l'endroit même où le voisinage du détroit rend les flots plus profonds et l'ancrage facile.

Notre première visite fut naturellement pour la première autorité de cette intéressante résidence : M. le prince Kherkhéoulidzeff, gouverneur urbain de Kertch, nous fit un accueil pour lequel nous sommes encore pleins de reconnaissance. Aussitôt qu'il fut informé de notre déplorable campement, le gouverneur nous donna un officier pour nous ouvrir l'une des maisons de la ville destinées à recevoir les personnes de la suite de l'Empereur. Malgré les préoccupations causées par l'attente prochaine et fondée, cette fois, de la visite impériale, cet aimable prince se montra pour nous plein de sollicitude. Il nous fut permis de passer en sa présence quelques moments, que nous trouvâmes trop courts et qui furent remplis par les plus intéressants récits. Le prince Kherkhéoulidzeff est né en Géorgie ; ce qu'il nous racontait de son beau pays, de cette nature riche et grande, nous faisait regretter les rigueurs de la saison et les exigences du retour.

Le musée de Kertch mérite d'occuper une place dans ces courtes descriptions : il est au musée de Théodosie ce qu'est un musée d'Italie à une collection française ou allemande. Ici quelques morceaux précieux, espèce de larcin dont s'enorgueillit le possesseur exotique ; là, richesse et profusion. Les vases étrusques de Kertch, trouvés dans les sépultures, mériteraient seuls un mémoire archéologique ; leurs ravissants dessins appellent un burin habile qui fasse participer l'Europe à ces nobles découvertes. Que dire aussi de ces riches cénotaphes de marbre, retirés complets de la fosse obscure où ils ont été deux mille ans ense-

velis? Le dessin mou et un peu lourd des figures, la délicatesse plus heureuse des ornements, ne rappellent-ils pas bien la colonie grecque où les artistes qui excellaient dans le plus difficile des arts n'avaient envoyé que des élèves? Nous n'essaierons pas de dénombrer les pierres tumulaires de toutes les époques qui encombrent ce beau musée. Depuis le grec pur jusqu'aux dialectes les plus éloignés de la belle langue primitive, les épitaphes emploient tous les langages. Sur ces pierres, qui ne recouvrent plus leurs morts, vous voyez languir et disparaître la langue du vieil Homère. Ainsi s'en va d'écho en écho quelque noble chant de guerre! Plus d'une pierre avec son inscription grecque représente cependant un véritable Tatar à cheval avec ses armes, à peu près telles qu'on les retrouverait aujourd'hui. Une suite d'armoires vitrées contient des objets précieux, des médaillons, des vases en cristal, des chaînes, des bagues, des médailles sans nombre: tels sont les trésors secrets cachés aux profanes, et que l'aimable complaisance de notre guide, M. le sous-directeur du musée, confia à notre admiration. La tenue du musée est excellente. L'ordre chronologique y est respecté autant que l'a permis le volume des objets. Chaque inscription curieuse, et Dieu en sait le nombre! porte avec elle sa traduction, faite avec un soin rare dans les langues russe et française. Là surtout on comprend la destination des Khourghans, mais sans être plus éclairé cependant sur l'origine et sur l'époque de ces singuliers monuments qui n'ont point d'âge, point d'indication extérieure. Qui pourrait

en effet deviner combien de siècles ont passé sur un de ces tumuli, enveloppé, comme ses innombrables frères, de sa robe de gazon, que chaque printemps renouvelle, que chaque hiver vient blanchir! A chaque gazon, son antiquité mystérieuse. Ici, des restes purement grecs; plus loin, c'est un chef bosphorien dont vous inquiétez les mânes. Cherchez ailleurs, ce sera un Sarmate; qui sait? peut-être un Khazare, un Petchenègue qui reposera dans une de ces tombes toutes semblables, désespoir des archéologues. Quelle conclusion tirer de ces monuments, sur lesquels un siècle ou dix siècles de plus ou de moins ne laissent pas une empreinte, n'effacent pas un seul contour?

Une de nos excursions favorites était *Ak-Bouroun*, le *nez blanc*, dans la langue des Tatars, qui désignent de cette appellation pittoresque tous les points culminants que les Latins nommaient *promontorium*, que les Français ont nommés *cap*, d'après les idiomes méridionaux, et que les Anglais désignent par le mot *head*, tête. De ce lieu, le plus vaste et le plus splendide panorama se déploie à vos pieds. Ce cap, situé à l'extrémité méridionale de la baie de Kertch, domine à la fois la mer Noire, le détroit et ses deux pointes, en même temps la côte asiatique, dont le Caucase aux sommets d'azur dessine les derniers plans. Le cap même, surmonté d'un immense tumulus, est entouré de vallons arrondis, qui vont jusqu'à l'horizon de Kertch se confondre dans les collines qui dominent la ville. De cette station élevée, nous comptions plus de cent navires sillonnant les eaux du Bosphore cimmérien, ou bien

se reposant sur leurs ancres, au pied du spacieux lazaret. Nos naturalistes poussaient plus loin leurs recherches et revenaient de *Kamiouch-Bouroun,* autre cap du voisinage, tout chargés de précieux fossiles bivalves, enveloppés encore dans leur gangue ferrugineuse, rareté inconnue jusqu'ici dans les musées européens. Un soir enfin, au retour de ces courses si productives, nous trouvâmes tout le quai de Kertch encombré d'impatients spectateurs. Le canot du prince gouverneur et son élégant équipage de rameurs quittaient la plage et s'acheminaient vers deux bateaux à vapeur qui s'avançaient dans la baie. Victoire! à la fin, tous les vœux de cette ville étaient accomplis; l'hôte impérial allait donc venir! Déjà même les regards les plus perçants avaient reconnu l'Empereur sur le pont de la *Sévernaïa-Zvesda,* l'étoile du nord. Sa Majesté reçut à bord les hommages des autorités de Kertch, en exprimant l'intention de rester sur son navire jusqu'au lendemain. La nuit venue, une illumination magique éclairait la baie dans tout son vaste contour. Sur *Ak-Bouroun,* on avait accumulé des matières bitumineuses, qui jetaient aux environs une masse de lumière bleuâtre. Kertch tout entière, ses rues, ses édifices, sa montagne historique, brillaient de longs cordons lumineux qui, traversant les villages voisins, allaient rejoindre la quarantaine; on eût dit une ville de deux lieues d'étendue dont une immense ligne de lumière, celle du quai, marquait la limite terrestre en se reflétant dans les eaux. Cependant la ville entière retentissait de l'éclat des fêtes particulières, la joie et

le bruit étaient partout ; une grande capitale de l'Europe n'eût pas mieux fait.

Le lendemain, au point du jour, la foule était déjà à son poste, lorsque l'Empereur descendit sur la rive. L'instant était solennel, et rien de plus pittoresque que cette foule immense encombrant le port et les avenues ; ils étaient là tous, les uns et les autres partagés dans la même attente. Les Russes représentaient l'autorité et les emplois publics ; les Juifs avaient revêtu leurs belles casaques noires, et les Tatars, déjà préparés pour l'hiver, se groupaient, couverts de leurs surtouts de mouton, dont une laine épaisse garnit l'intérieur. Au milieu de cette foule, vous eussiez vu des femmes grecques dans leur rare beauté, et des dames russes dont il fallait entendre la langue naturelle pour ne pas se croire à Paris, tant la mode, plus puissante que la conquête, a fait une seule et même nation de toutes les nations féminines !

Cependant l'Empereur avait mis pied à terre au milieu des acclamations. Le grand-duc héritier suivait de près son auguste père. Bientôt des voitures préparées à l'avance conduisirent ces hôtes illustres à l'église où s'était rassemblée l'élite de la société pour rendre grâces au ciel. De l'église, le cortége impérial visita le musée, les constructions nouvelles, parmi lesquelles il faut citer une église monumentale d'un beau style grec, sur laquelle on a inscrit en latin, par trop elliptique peut-être, l'inscription : *Reddite Dei Deo, et Cæsaris Cæsari*. L'Empereur ensuite honora de sa présence l'hôtel du gouverneur, bel édifice noblement

disposé. Le prince Kherkhéoulidzeff avait fait réunir les objets les plus rares de la collection panticapéenne, dépouilles du plus riche tumulus qui eût été ouvert jusqu'à ce jour. Qu'on se figure tout le luxe funéraire qui a dû environner une dame grecque du plus haut rang, ses bijoux les plus chers, sa parure de chaque jour, les gracieux ustensiles d'une toilette raffinée, le harnais, couvert d'or et de pierreries rares, d'un cheval favori. Bien plus, et c'était là une relique bien précieuse entre toutes, un masque d'or et une couronne de laurier du même métal, qu'on avait déposés sur la face même et sur le front de l'illustre défunte. Ce masque épais n'était point une composition banale. Il avait dû s'appliquer exactement sur les traits de la personne inhumée, tant il révélait, par ses imperfections mêmes, l'expression de la physionomie qui n'appartient qu'à un moule pris sur la nature. Ces rares trésors, à l'heure qu'il est, ont pris au musée de Pétersbourg la place qui pouvait seule leur convenir. L'Empereur avait vu toute cette ville naissante ; il examina le plan destiné à la compléter, et il écrivit en marge son approbation. Au bout de quelques heures, consacrées à l'étude plus encore qu'au repos, le monarque reprenait la route de la mer Noire, pendant que l'héritier présomptif restait à Kertch pour retourner, par la route même que nous avions parcourue, auprès de l'Impératrice et de la cour nombreuse que le comte Woronzoff possédait alors dans les délices de son riant Aloupka.

Pour nous, fidèles à notre projet de courir à Taman, de l'autre côté du détroit, nous nous rendîmes à

Yeni-Qaleh, nouveau fort; tel est le nom que porte une petite ville, passablement ancienne, qui commande le passage le plus étroit du Bosphore cimmérien. Jusqu'à la quarantaine, la route parcourue tout le jour par les voitures des négociants de Kertch, qui ne font d'autre commerce que celui du lazaret, est belle et parfaitement entretenue. Elle traverse un village russe considérable, élevé sur chacun de ses bords. L'établissement sanitaire dépassé, on éprouve mille difficultés à franchir des terrains glissants, surtout si l'on est comme nous assailli par une pluie continuelle. Le chemin suit le rivage d'assez près pour qu'on y distingue de singuliers rochers madréporiques aux formes bizarres, disposés tantôt en cavernes, tantôt en légères arcades, qu'on dirait préparées pour commencer un pont. Chaque cavité de ces constructions spongieuses, caprice bizarre de la nature, dont un faible mollusque est l'architecte, sert de guérite à un noir cormoran. Soudain, au premier coup de fusil, vous voyez s'élever une épaisse nuée de ces hôtes paresseux qui, le danger passé, reviennent, en vrais forbans bien repus, reprendre leur poste et leur digestion.

Une pente rapide vous mène à Yeni-Kaleh. C'est là une bourgade tour à tour orientale et génoise, dont les Grecs de nos jours occupent à peu près toutes les maisons. Un fort, situé au nord du bourg, laisse assez deviner, par l'irrégularité ignorante de ses constructions, qu'il est l'ouvrage des Turcs. Quelques restaurations récentes l'ont remis en bon état : l'on distingue surtout une porte dans le pur style oriental. Une grosse tour

carrée, flanquée de quatre tourelles de garde qui s'élèvent séparément, rappelle l'art guerrier des Génois. Au pied de cette tour, vous pouvez voir encore deux fontaines construites par les Turcs. L'une de ces fontaines est ruinée et perdue, le mur est tombé, la source est tarie; mais en revanche, entendez l'autre source murmurante qui jette ses eaux dans un beau fronton de sarcophage grec en marbre blanc, en guise de bassin. La sculpture effacée laisse à peine apercevoir deux figures d'oiseaux. Yeni-Kaleh, sur sa plage de sable battue des vents, a trouvé moyen d'ouvrir quelques magasins où se débitent des toiles, du goudron, des avirons et surtout une immense quantité de poissons que la pêche de chaque jour apporte au marché de Kertch; sans nul doute le sel conserve ce qu'on ne mange pas sur les lieux. Dans un amoncellement d'écailles brillantes, ce que nous pouvions distinguer, c'était le turbot bouclé et d'énormes esturgeons.

Mais il fallait passer le détroit; de longs et difficiles pourparlers nous mirent enfin en possession d'une petite barque, esquif étroit et long, relevé en pointe par ses deux bouts et garni de deux voiles latines. Au fond de ce bateau de forme antique, nous étions assis à la file, faisant nous-mêmes l'office de lest pour balancer l'effort du vent qui chargeait notre frêle mâture. Tout alla bien. Nous avions trois patrons, bien que deux patrons eussent suffi à la rigueur. Il fallut contourner de très-loin une pointe couverte d'herbes, qui se cache sous les eaux. Voilà comment les navires qui se rendent à Taman sont obligés de faire à peu près le

double du chemin qu'ils auraient à faire dans la ligne directe. Une fois dans la grande baie de Taman, abrités des flots comme nous l'étions, notre traversée devint plus facile, et même nous eûmes assez de liberté pour donner une chasse acharnée aux bandes nombreuses de cygnes, de pélicans, de cormorans, de grèbes et d'autres oiseaux aquatiques qui s'élevaient en longues files et qui rasaient la mer avec un bruit comparable à celui du tonnerre lointain. En approchant de la côte de Taman, nous fûmes frappés de son aspect encore plus triste, s'il est possible, que celui de la rive opposée. Enfin nous touchâmes le rivage, au fond d'une petite crique tout obstruée de grandes herbes, et au pied d'un débarcadère de bois assez mal défendu contre le mouvement des eaux.

Taman ne présente rien de bien imposant du côté du rivage : ce n'est qu'un triste amas de cases couvertes de chaume. Quelques maisons plus élevées témoignent seules de la résidence des chefs militaires de cette importante station. Après avoir répondu d'une manière satisfaisante aux formalités exigées, nous nous acheminâmes, sous la pluie froide qui n'avait pas cessé, pour nous enquérir d'un logement. Triste et piteuse caravane! Que nous étions déjà loin de Yalta et des majestueux sentiers du Stillé-Bogas! Ici, un ciel gris, un vent violent, une pluie pénétrante, une boue profonde qu'il fallait bravement affronter, et pour comble de malheur, point de gîte. Un habitant génois de Kertch nous avait donné une introduction auprès d'un compatriote de Taman. La maison trouvée à

grand'peine, nous voilà suppliants comme Ulysse à la porte d'Eumée; nous exhibons notre missive à une dame peu hospitalière, qui nous rend aussitôt la lettre, en ajoutant cruellement que son mari est absent. Une seconde après, la porte était fermée ; mais, en revanche, les chiens du logis, renchérissant sur l'accueil de leur douce maîtresse, nous invitaient énergiquement à vider les lieux, ce que nous fîmes sans balancer. Le cas était grave, la perspective d'une nuit en plein air se montrait à nous sous des couleurs peu séduisantes. Nos marins grecs, à force de recherches, nous trouvèrent enfin un asile chez une bonne femme russe. Un étroit taudis, éclairé par deux trous, fut bientôt garni de notre litière habituelle, le mol édredon de la steppe, qui nous servait de lit, pendant qu'il remplissait dans un bouge voisin le rôle de combustible pour nous préparer un copieux repas de laitage. De ce logis, ou, si vous aimez mieux, de cette hutte, la partie la plus convenable, c'était la porte. Elle donnait sur la principale rue de Taman. Là s'élevaient les maisons des officiers supérieurs ; de bonnes et confortables voitures, stationnant dans les cours voisines, témoignaient du nombre des chefs militaires que les opérations, dont le théâtre était si voisin, avaient attirés dans ce pauvre village. Tout en face de nous veillait un nombreux corps de garde, dont les soldats portaient pour la plupart le costume des Circassiens : la tunique serrée, garnie de cartouchiers sur la poitrine, tandis que la tête est couverte par un large bonnet. Une fourrure épaisse forme le contour de ce





Cosaques de la ligne du Kouban (Tuman)

bonnet, qui se déploie comme un turban et donne un grand air à ces belles figures basanées. Les Cosaques du Kouban font le service de Taman ; leurs postes, échelonnés sur toute la route militaire d'Ékaterinodar et sur les bords voisins du fleuve qui borne l'Asie, fournissent les escortes des convois. Rien de plus pittoresque que ces rustiques bivouacs, dont une chaumière est le quartier-général. Des chariots, des télègues, des chevaux en grand nombre, attendent le passage des voyageurs, car le poste des Cosaques est en même temps le relais, et chaque soldat devient, au gré de la circonstance, ou postillon ou cavalier d'escorte. Sur la limite du bivouac, ces sentinelles vigilantes montent la garde comme en présence de l'ennemi, tandis que les hommes du piquet causent et fument tranquillement près de leurs lances longues à la hampe rouge, symétriquement appuyées sur le toit. Désormais les heures étaient comptées ; malgré ce temps affreux, nous nous mîmes à étudier les environs de Taman, et tout d'abord l'église fut visitée : c'est un édifice isolé au milieu d'un enclos qui le défend contre les sables que le vent amasse et qui atteignent la hauteur des murs de clôture. L'église est en bois ; elle est fondée sur une base antique, dans laquelle des marbres, des inscriptions grecques se trouvent bizarrement rapprochés. Ce séjour religieux et passablement désolé se trouve hanté par une multitude d'oiseaux de proie, dont nos coups de fusil troublèrent bientôt les retraites. Une très-belle race de faucons a élu son domicile sur ces murailles sacrées. Cette visite achevée,

nous préférâmes à la noire réclusion qui nous attendait au logis commun une promenade sous la pluie, vers un lieu peu distant de Taman, où s'élève une forteresse qui domine la haute et noire falaise de la baie. Phanagorie, tel est le nom de cette citadelle qui, dans son enceinte de remparts, renferme de belles et spacieuses casernes. On rapporte que dans une certaine place de ce fort on peut retrouver encore les ruines d'une ancienne muraille qui date de la colonisation ionienne. Phanagorie et Taman étaient des établissements grecs au temps même où les Milésiens fondaient Théodosie et Panticapée.

Nous avons parlé de notre toit hospitalier; il nous fallut traverser un océan de boue pour y rentrer. Nous devrions cependant, en historiens véridiques, modifier un peu notre critique. La vieille hôtesse regardait évidemment comme une assez triste aventure le hasard qui lui avait ainsi amené une troupe d'étrangers, dont les mœurs et le langage lui étaient inconnus. Si deux ou trois d'entre nous pouvaient, au moyen de la langue russe, se faire entendre de la vieille Cosaque, on voyait clairement que les allures exotiques de quelques-uns de nos collègues tourmentaient l'excellente femme, qui ne pouvait calmer sa mauvaise humeur qu'au moyen de certaines considérations bien sonnantes, et souvent renouvelées. D'abord c'était une somme convenue, qu'il fallait payer pour la chambre où nous étions entassés; mais au grand bonheur de la vieille, chaque nouveau besoin amena un nouveau tarif. Ce fut donc tant pour le foin,

tant pour notre sombre luminaire : chaque cuiller de bois fut cotée à son prix de louage : le sel même, oui le sel, ce symbole universel et gratuit de l'hospitalité en Russie, reçut pour la première fois peut-être, sur ces rivages, une estimation mercantile.

Le mardi 28 septembre, nous étions de bonne heure sur la route qui de Taman conduit à Boughaz, au bord d'un vaste lac qui communique avec la mer : ce lac se nomme le limane du Koûban : ce fleuve mêle ses eaux aux eaux salées de cet immense bassin. C'était là chez les anciens la mer d'Hyrcanie, et les Tatars l'ont nommée *Kisil-tach* ou Pierre rouge, de la couleur de quelques rochers du voisinage. Quelques heures après, nous avions parcouru dix-huit verstes au moyen de télègues desservis par des chevaux et par des postillons du corps des Cosaques de la ligne militaire. Ces postillons en valent d'autres, à coup sûr ; leur vitesse est égale à leur rare docilité. Nous arrivâmes au village nommé Boughaz ; c'est un nom générique que les Turcs donnent à toute embouchure. Le village est adossé à des collines d'une médiocre élévation, tandis que tout en face, sur une pointe basse qui vient contourner le limane, s'élèvent les modestes bâtiments d'un lazaret où se purifient les provenances d'Anapa. La réclusion exigée est de sept jours. Arrivés à la grille de cette quarantaine, nous y fûmes poliment accueillis par des agents, qui envoyèrent aussitôt prévenir quelques détenus sanitaires pour causer avec nous. Nous eûmes ainsi l'assurance que, sans contrevenir aux lois, nous avions la faculté de par-

courir les environs de Boughaz et de gravir les collines voisines d'où la vue de l'Asie nous apparaîtrait plus étendue. Nous nous hâtâmes d'user de la permission; laissant nos légers équipages à Boughaz, nous nous mîmes en devoir de gravir les monticules voisins pour arriver à un promontoire éloigné qui commande à l'embouchure du fleuve. Après avoir franchi quelques ravins, nous rencontrâmes sur un plateau légèrement déprimé et dominé par quelques éminences, une source bouillonnante de boue grisâtre qui sortait d'un sol dépouillé. Cette boue, presque liquide, s'écoulait sur les pentes du terrain et dégageait un gaz fétide. Sur les bords de chaque ruisseau vaseux, nous remarquions des dépôts huileux chatoyants; comme aussi, sur le cratère de boue, chaque trou qui donnait issue aux bulles de ce gaz qui se dégageait, nous paraissait entouré d'un anneau brun qui ressemblait à du bitume. Quelques amas d'une matière verdâtre, recueillis sur les mêmes cratères, observés depuis au microscope, ont présenté une agglomération d'animalcules appartenant au genre *clostrum;* mais gardons-nous d'anticiper sur le domaine scientifique de nos collègues. En peu d'instants nous reconnûmes dix-sept bouches semblables, d'où la boue s'élevait en bouillonnant sans bruit, fournissant de petits ruisseaux bientôt évaporés. Ceci vu, nous continuâmes notre route, tantôt sur les mamelons escarpés, tantôt sur la grève du limane, où viennent mourir des eaux à peine saumâtres. Enfin, à midi, nous touchions au but de notre course, au cap élevé qui formait la limite que nous

nous étions posée à nous-mêmes, point extrême de notre long voyage, nos colonnes d'Hercule poursuivies avec tant d'ardeur pendant plus de cent jours de courses souvent pénibles, entremêlées de bonne et de mauvaise fortune. Arrivés à cette limite que nous ne devions pas franchir, et pour ainsi dire à notre *sistimus hic tandem,* au moins fûmes-nous attentifs à cette jonction de l'Asie à l'Europe dans cet admirable panorama.

Du côté de l'est, coulait le fleuve Kouban; il sort du milieu de son lit de roseaux pour s'unir à cette mer, qui n'est point une mer encore. Par-delà cet immense lac du limane, nous pouvions distinguer les belles masses de montagnes de la côte d'Asie, Anapa qui se baigne toute blanche au bord de la mer, et les amphithéâtres majestueux du Caucase, dont les plans vaporeux vont se confondre avec les nuages; vers l'ouest, Boughaz et son lazaret, posé comme un nid d'alcyon, à l'extrémité d'une langue sablonneuse. Le nord était borné par une suite de plateaux découverts. Le ciel, comme s'il eût voulu favoriser ce dernier coup d'œil jeté sur les monts, sur les eaux, sur les lignes de ce paysage que nous allions perdre à tout jamais, avait fort à propos réparti sa douce lumière sur les points qui nous devaient intéresser le plus. Mais enfin il fallut revenir sur nos pas : moment plein d'espérance autant que de souvenir, car si le résultat était ici, la récompense était là-bas!

Nous fûmes promptement de retour à Boughaz, et nos télègues ne se firent pas attendre. Les Cosaques,

nos alertes cochers, paraissaient gais et dispos ; ils excitaient leurs chevaux par de petits cris et par des expressions d'encouragement, tantôt fort tendres, tantôt plus qu'énergiques ; mais tout allait bien. Rentrés à Taman, nous avions quelque velléité de profiter d'une soirée paisible pour passer sur l'autre rivage, mais une intéressante recherche nous fit oublier les heures qui s'écoulaient. Entraînés sur les pas de nos naturalistes, vers le cap qui dessine au sud la vaste baie, nous y rencontrâmes un gîte de ces riches bivalves fossiles qui s'étaient trouvés en si grande abondance précisément en face et de l'autre côté du détroit. Ce dépôt était si riche, les échantillons en étaient si parfaits, que les profanes eux-mêmes ne purent se défendre d'aider d'une main inhabile à enrichir la collection ; si bien que, de retour chez notre digne hôtesse, il n'était plus temps de se mettre en mer.

Le 29 septembre, les premières lueurs du jour éclairèrent une mer bouleversée par un coup de vent ; et les apparences les plus sinistres semblaient devoir nous condamner à rester sur cette triste terre encore un jour. Par bonheur le temps s'éleva vers midi, et nous pûmes reprendre la direction de Yeni Kaléh, où nous n'arrivâmes que fort tard, tant le calme nous avait été contraire. Cette fois, au lieu de contourner la pointe qui s'avance sous les eaux et qui divise la baie de Taman et le détroit d'Azoff, nous l'approchâmes d'assez près pour que nos matelots pussent se mettre à l'eau et pousser notre barque, qui rasait le fond tout couvert de longues herbes. A Yeni Kaléh, nous nous sé-

parâmes de nos prudents et reconnaissants nautonniers, et nous reprîmes, non sans peine, le chemin de Kertch, car, pour nous procurer des chevaux, il nous fallut recourir à la location particulière.

Rien de tel que d'avoir un peu souffert, pour trouver bons tous les gîtes. A peine échappés à notre affreux séjour, Kertch nous parut une véritable capitale, féconde en délices de toute heure. Nous étions à peine installés à l'hotel du Bosphore, qu'une invitation du prince Kherkhéoulidzeff vint nous chercher dans notre retraite, et nous nous rendîmes pleins d'empressement à une réunion de famille où ce digne gouverneur nous admit avec une bonne grâce dont une très-jeune femme, la princesse Kherkhéoulidzeff, douce et angélique figure, voulut bien partager toutes les prévenances.

Nous avons déjà mentionné l'ancien nom, le nom harmonieux de Kertch, Panticapée. C'est le nom qu'elle porta d'abord au temps où une colonie grecque s'établissait sur son emplacement. Les Milésiens y arrivaient sous la conduite du fils d'Aëtes, roi de Colchide, 1230 ans avant notre ère. On pourrait rechercher l'étymologie de Panticapée dans les mots *Panti Kêpos* qui signifient, dans le dialecte dorien, *partout* et *jardins*. Hélas! dites-moi le nom grec qui veut dire : *jardin nulle part,* et vous aurez le véritable nom de Kertch. Nos souvenirs ne peuvent se reporter sur aucune plantation, quelque chétive qu'elle puisse être, à plus forte raison sur aucun jardin. Panticapée, devenue la ville de Bosphore, au temps de Mi-

thridate et de ses Bosphoriens, garda longtemps ce nom, dont l'étymologie, pour être vulgaire, ne nous semble pas plus raisonnable. Quoi qu'il en soit de ce Bosphore, détroit voisin de Panticapée, qui donna son nom à un royaume et à sa capitale, Kertch, longtemps en butte aux révolutions qui passèrent sur ces contrées, fut plusieurs fois détruite; aujourd'hui seulement elle semble renaître de ses ruines. Cette ville compte, dit-on, trois mille habitants, ce qui est une population restreinte, si on la compare à l'espace qu'il lui est donné d'occuper. Tout le commerce de ce port se traite dans sa quarantaine, à laquelle aboutissent toutes les cargaisons qui se rendent dans la mer d'Azoff. Nous avons déjà exprimé l'opinion partagée par les personnes compétentes, qui attribue aux règlements sanitaires que Kertch fait valoir en sa faveur une des causes du décroissement du commerce de Taganrog. Bien qu'on n'arrive à Kertch et qu'on n'en sorte que par un chenal étroit et tortueux, l'ancrage du lazaret est de nature à abriter une foule de navires qui se trouvent suffisamment garantis de la mer et des vents.

Le commerce peut donc tirer un grand parti de la position exceptionnelle de ce port; mais jusqu'à ce jour rien n'indique un essor bien rapide. Les affaires se traitent à Kertch sur un crédit assez étendu; seulement l'argent y circule avec peine. Achetez à un marchand, et dites-lui de vous changer une pièce d'argent, souvent le marchand refusera de vendre, s'il faut vous rendre de la monnaie. Vous jugez si le prix

du change est élevé ! Les magasins des détaillants de Kertch entourent la grande rue : ils sont abondamment garnis. Les marchandises fabriquées à Moscou y jouissent d'une prédilection marquée. Quant aux denrées coloniales, elles sont importées par des navires génois ou ragusais, qui, leur quarantaine faite, prennent leur chargement de grains dans la mer d'Azoff, ou reçoivent au pied même des murailles du lazaret leurs cargaisons en laines, en suifs et en cuirs d'animaux.

Kertch entrepose une immense quantité de sel ; ce sel provient des salines naturelles des environs de Pérécop. Un dépôt considérable des charbons importés de l'étranger pour le service des bateaux à vapeur y a été formé dans ces derniers temps. Ces deux denrées occupent à elles seules un personnel très nombreux de douaniers. La pêche, très-abondante dans la baie, fournit un aliment considérable au petit commerce. L'approvisionnement du marché est très-varié, tant en viandes qu'en très-beaux légumes, dont on se demande toujours quelle est l'origine et quels jardins cachés les ont fournis du milieu de cette steppe aride ?

Les juifs sont assez nombreux à Kertch : leur industrie s'exerce dans de petites boutiques, et les étrangers sont quelquefois heureux de les rencontrer aux jours où quelque fête religieuse a rigoureusement fermé tous les autres magasins. Le fond de la population est russe ; mais on rencontre à Kertch un bon nombre de Tatars, plusieurs commerçants italiens, une

quantité de familles grecques. N'oublions même pas quelques tribus de tsiganes, dont la misère n'a point autant qu'ailleurs dégradé la belle mine et la fière tournure. Nous avons dépeint une de leurs industries; toutes ne sont pas aussi utiles, et la police est souvent obligée d'intervenir dans ces ménages vagabonds.

Le jour de notre départ, nous eûmes quelque peine à obtenir nos chevaux de poste. Après avoir dirigé sur Théodosie Michaël et son convoi de bagages, qui devaient nous y attendre, après avoir remis aux mains d'un expéditeur nos collections si fort grossies durant ce studieux séjour, nous prîmes à notre tour le chemin d'Arabat. Une pluie fine rendit nos premières heures de marche très-pénibles; la route, devenue glissante, permettait à peine d'avancer. Pour comble de malheur, vers quatre heures du soir, au milieu d'une steppe déserte, notre robuste voiture valaque, éprouvée par tant et de si rudes exploits, vint à se rompre, sans espoir de remède. Rajustée tant bien que mal avec des cordes, nous parvînmes cependant à la conduire jusqu'au plus proche relais, qui était la station d'Arghin, cette maison de poste isolée que nous avions remarquée à notre précédent passage. Là, nous rencontrâmes les télègues nécessaires à notre caravane, et même on nous promit (promesse incroyable) de ramener trois jours après à Théodosie notre chariot complétement réparé. Les distances ne sont rien dans la steppe; à dix verstes se trouve l'atelier du charron; notre équipage y fut

conduit avec précaution, et réparé à point nommé.

Nous roulions donc vers Arabat par une route qu'on peut dire isolée même dans ce désert. De ce côté de la steppe, nous ne rencontrions d'autres créatures que de grands dromadaires qui paissaient çà et là libres de toute entrave.

Nous arrivâmes en hâtant le pas à Arabat. La lune était levée; mais, par la nuit, nous pûmes très-bien deviner ce bourg aux émanations fétides de l'atmosphère. Le parquet d'une pauvre chambre dans la maison de poste nous reçut bientôt : tandis que dans la chambre voisine le maître de la poste, vieillard à la barbe vénérable, et qui dans sa propre maison n'avait pas d'autre couche que la nôtre, dormait d'un sommeil passablement aviné. Le lendemain matin, la pluie battait les petites vitres de la cabane de poste. Le maître, assez reposé pour s'occuper de ses voyageurs, ne fit pas trop prier pour nous donner les chevaux nécessaires à une excursion sur la flèche d'Arabat, que nous voulions observer encore, puisque notre itinéraire, désormais plus rapide, nous interdisait de la traverser. Cette course fut faite avec toute la célérité possible. L'histoire naturelle gagna quelques observations recueillies sur cette singulière langue de sable, si peu élevée entre les deux mers, qu'on dirait qu'un souffle de vent suffirait à pousser les flots de l'une jusque dans l'autre.

Notre digne hôte, philosophe pratique en enfance, et dont l'ennui avait fait un ivrogne, avait poussé si loin son système consolateur, qu'à peine s'il se souvenait de ce qu'il avait fait la veille. Dès neuf heures du

matin, le malheureux s'était de nouveau administré sa dose complète d'abrutissement, et à chaque fois que nous l'allions tirer du cabaret où, sous une chaleur de trente degrés, il se gorgeait d'une effroyable eau-de-vie, il ne nous était pas possible d'en tirer autre chose que des sons inarticulés et des salutations accompagnées de tous les gestes respectueux que lui suggérait l'ivresse. Nous avions pris patience en visitant le fort turc, place ruinée à l'intérieur, mais dont les remparts et les fossés sont encore en bon état. Nous eûmes plus de temps qu'il n'en fallait pour parcourir les ruines d'une spacieuse mosquée et pour prendre le plan exact d'un bain dont la coupole subsiste encore. Un bain dans ce lieu écarté, c'était un luxe d'autant plus inexplicable qu'on ne saurait deviner d'où les eaux arrivaient. Les conduits de détail, en terre cuite, existent encore dans l'épaisseur des murs ; mais nous n'avons pas retrouvé, sous les ruines, la prise d'eau générale de cette belle et spacieuse étuve qui contenait, outre sa salle principale, deux réduits où la vapeur circulait également. Dans l'intérieur de ce fort, tout couvert d'herbes assez fraîches, la zoologie s'enrichissait d'un bon nombre de reptiles. Mille couleuvres aux couleurs brillantes, attirées par un rayon de soleil, glissaient entre les tiges des mauves et d'une sorte de fenouil. La forteresse d'Arabat, prise d'assaut en 1768 par les troupes du prince Dolgorouki, est un polygone flanqué d'ouvrages à six pans qui rappellent les bastions. On y retrouve les ruines d'une poterne qui donnait sur la mer d'Azoff ; l'entrée principale

regarde le sud. Sur le flanc gauche de cette place forte, s'étendait une ligne de défense assez longue pour s'opposer au passage, jusqu'au point où la mer Putride acquiert une certaine profondeur. Cependant le soir avançait, et avec la nuit la famine nous menaçait, car ce pauvre village d'Arabat n'offrait d'autres ressources au voyageur que quelques pastèques déjà flétries par la saison, et cette détestable boisson dont notre maître de poste était en ce moment l'intéressante victime. Nous avions rapporté de Kertch de médiocres provisions et surtout de l'eau, mais nous avions tout épuisé ; nous partîmes donc par fractions, et à grand'peine avions-nous obtenu les chevaux et les charrettes nécessaires à notre transport. Les derniers d'entre nous arrivèrent à Théodosie à minuit, après avoir traversé la steppe à la lueur de la lune et par un grand froid. Plusieurs fois, dans ce court voyage, les hurlements d'une bande de loups étaient venus frapper leurs oreilles. Ces animaux voraces, à l'approche de la gelée, quittent leurs retraites, et viennent, en vrais barbares nomades, parcourir la steppe pour y tenter quelque attaque contre les bœufs des caravanes. Mais, nous disait notre postillon tatar, les bœufs savent se défendre ; ils ont de bons chiens qui les protégent, et les pauvres diables de loups n'ont pas d'autre garde-manger que les maigres débris que la mer jette parfois sur les rivages.

D'Arabat à Théodosie, c'est là une de ces transitions qui poétisent les voyages. Hier un pays affreux, triste emblème de malédiction et de désespoir ; au-

jourd'hui notre jolie ville génoise, tatare, russe, Théodosie enfin, mais non plus la ville riante comme il y a peu de temps, montrant à toutes ses fenêtres les plus frais et les plus beaux visages. L'hiver avait passé par là, et chacun avait regagné le foyer. Pourtant, nous disait-on, nous allions retrouver sur la côte méridionale les douceurs d'un automne prolongé, particulier à cette partie de la Crimée, et qui permet de retarder jusqu'aux premiers jours d'octobre la récolte des raisins. Plus d'une fois déjà nous avions entendu mentionner cette différence notable de température entre la steppe et la côte exposée au midi. Bien qu'un phénomène pareil s'explique tout naturellement par la disposition des lieux, il nous était difficile de croire aux rapports exagérés que nous avions recueillis dans l'un et l'autre sens. L'existence d'une plantation d'oliviers à Aloupka, la végétation des grenadiers et du genêt d'Espagne qu'on trouve en quelques lieux de la côte méridionale, s'accordaient peu avec les froids extrêmes dont on nous avait parlé. D'un autre côté, nous venions d'éprouver les atteintes d'un hiver anticipé, triste démenti donné au climat tempéré dont jouit la péninsule. C'est pourquoi nous prîmes le parti de nous en remettre à l'expérience de M. de Steven. Avec une complaisance et une bonne grâce dont nous exprimons ici notre reconnaissance, M. de Steven nous fournit bientôt les utiles documents que voici :

Des observations sur la température moyenne de la Crimée ont été suivies dans la maison de campagne

du savant professeur près de Symphéropol, pendant douze années consécutives (du 1er janvier 1822 au 1er janvier 1834), par lui-même, et en son absence par une personne instruite. Elles ont été calculées par M. le colonel Markevitz, qui dirige actuellement à Saint-Pétersbourg les études du deuxième corps des cadets. L'élévation de la maison au-dessus de la mer Noire est, d'après les calculs du professeur Goebel, de cent trente-trois toises deux pieds français, soit deux cent cinquante-neuf mètres quatre-vingt-sept centimètres. Elle est exposée aux vents d'est, mais abritée de ceux du nord. Les observations ont été faites au lever du soleil, tant en hiver qu'en été; à très-peu d'exceptions près, cette heure a toujours présenté le minimum, tandis que le maximum a été observé à deux ou trois heures de l'après-midi, et la température moyenne à dix heures du soir.

Le tableau suivant comprend la moyenne de cette période de douze années, pour chaque mois et pour toute l'année, celle des vingt-quatre heures étant déduite du maximum et du minimum de chaque jour; les observations ont été faites d'après les systèmes de Schouv et de Ciminello.

N. B. Toutes les dates sont celles usitées dans l'empire de Russie et qu'on nomme *vieux style*. On sait qu'elles présentent sur les dates des autres contrées de l'Europe un retard de douze jours.

TEMPÉRATURE MOYENNE, THERMOMÈTRE RÉAUMUR DE 80°.

	Au lever du soleil. Minimum.	A 2-3 heures après-midi. Maximum	A 10 heures du soir. Moyenne.	Moyenne des 24 heures.	Différence entre le maximum et le min.
Janvier..........	— 1, 55	+ 1, 86	— 1, 02	+ 0,	3, 41
Février..........	— 1, 20	+ 3, 36	— 0, 06	— 4, 05	4, 36
Mars.............	+ 1, 76	+ 7, 51	+ 5, 14	+ 4, 74	5, 75
Avril.............	+ 5, 25	+ 12, 73	+ 6, 97	+ 9, 02	7, 48
Mai...............	+ 8, 69	+ 17, 21	+ 10, 67	+ 13, 07	8, 52
Juin..............	+ 11, 71	+ 20, 30	+ 15, 72	+ 16, 04	8, 59
Juillet...........	+ 12, 52	+ 21, 17	+ 14, 69	+ 16, 87	8, 65
Août..............	+ 10, 33	+ 19, 51	+ 12, 92	+ 14, 73	9, 18
Septembre........	+ 7, 60	+ 14, 54	+ 9, 09	+ 11, 50	6, 94
Octobre..........	+ 3, 94	+ 8, 94	+ 4, 99	+ 6, 16	5, 00
Novembre.........	+ 1, 58	+ 5, 17	+ 2, 02	+ 2, 63	3, 79
Décembre.........	— 0, 70	+ 2, 99	+ 0, 37	+ 0, 63	3, 69
Moyenn. de l'année.	+ 4, 98	+ 11, 27	+ 6, 30	+ 8, 03	6, 99

Le mois de juillet est ordinairement le plus chaud de l'année; mais, en 1828, 1830 et 1833, le mois de juin a offert la plus haute température.

Le mois de janvier est aussi communément le plus froid, sauf les années 1822, 1825, 1826 et 1832, où ce fut le mois de février.

A l'exception de l'hiver de 1832, qui a été froid par toute l'Europe, la température moyenne de l'année a très-peu varié; l'année 1831, qui, après celle de 1832, a été la plus froide, n'a eu que 0,62 moins que la moyenne de 8, 03. (10, 04 centig.)

Du 1er décembre au 1er mars. — Température moyenne de l'hiver. + 0, 56
Du 1er mars au 1er juin. — — du printemps. + 8, 94

Du 1er juin au 1er septemb. — Température moyenne de l'été. + 15, 88
Du 1er septemb. au 1er déc. — — de l'automne + 6, 77

Cette température est sujette à beaucoup de variations.

Température moyenne.		Maximum		Minimum.	Différence.
Hiver.	(1824)	+ 2. 70		— 1, 39	4, 09
Printemps.	(1828)	+ 9, 86	(1825)	+ 7, 51	4, 09
Été.	(1827)	+ 17, 08	(1832)	+ 13, 60	3, 48
Automne.	(1825)	+ 8, 86	(1832)	+ 4, 63	4, 23

Le maximum moyen de l'année est + 26,55 ; il a varié de + 23 (1831) à + 28,05 (1832).

Le minimum est — 14,21; il a varié de — 10 (1824) à — 23 (1828).

La plus grande chaleur s'observe entre le 20 juin et le 10 août;

Le plus grand froid, entre le 6 janvier et le 15 février.

La dernière gelée, date moyenne, est le 6 avril : elle a été le 18 mars pour 1828 et 1829, et le 29 avril pour 1833.

La première gelée, date moyenne, est le 8 octobre

Elle a été le 23 octobre en 1829, et le 25 septembre en 1833.

La température moyenne a été à Nikita, sur la côte méridionale, entre les années 1826, 1827 et 1830, de + 10,04, et à Symphéropol, de + 8,35 ; différence 1,69.

On voit donc, au moyen de ces calculs, dont la justesse ne saurait être mise en doute, combien dans ce pays les personnes les plus instruites paraissent s'exagérer les variations du climat de la Crimée, et quelle

différence peu considérable existe entre la température moyenne des deux versants de la chaîne de Crimée.

Le jour était venu où nous devions quitter Théodosie. Dans notre course maintenant rétrograde, chaque pas va laisser un adieu après lui. Adieu donc à Théodosie, la belle Milésienne, si belle que ses fondateurs l'avaient nommée *don de Dieu;* après ce nom, tout empreint de la poésie grecque, la ville s'était nommée Ardanda; cela veut dire *les sept dieux*. Ce fut vers le treizième siècle seulement que les Tatars lui imposèrent le nom de Kaffa, *l'infidèle,* au temps où les Génois y apportèrent leur culte et leur industrie. Après la chute de la puissance génoise, au quinzième siècle, Kaffa vit bientôt l'apogée de sa puissance, à ce point que les Turcs la nommaient *koutchouk Stamboul*, la petite Constantinople; et aussi quelle ville en ce temps-là eût mieux mérité ce beau nom que Kaffa l'opulente? Dans sa vaste enceinte de murailles chrétiennes, la cité musulmane renfermait cent mille habitants, tatars, grecs, arméniens, juifs karaïms, et peut-être encore quelques familles génoises échappées à la proscription; cent soixante et onze fontaines jetaient sur ce sol, exposé sans défense au soleil, une fraîcheur salutaire; cinquante églises chrétiennes, cinquante et une mosquées, trois mille six cents maisons, neuf bains publics, deux grandes places et quatre cimetières où chaque culte trouvait sa terre sainte, telle était la ville! Six ou huit cents bâtiments venaient chaque année mouiller dans les flots de la baie; toute

la vie de la Crimée était là. Telle était Kaffa; mais à cette heure Théodosie ou plutôt Féodocia, car tel est son nom russe, se souvient à peine de tant de splendeurs. Ce qui a échappé aux discordes civiles, aux invasions, nous l'avons dit au commencement de ce chapitre; et encore faut-il remarquer combien, si l'on considère son état de misère et d'abaissement vers la fin du siècle dernier, Féodocia est aujourd'hui une ville en progrès.

M. le docteur Graperon, le studieux antiquaire qui a pris Théodosie sous la protection de sa science, a eu l'heureuse idée de composer un plan où l'ancienne Kaffa se trouve ingénieusement reproduite. Au moyen des ruines dont il connaît l'emplacement, M. Graperon a restitué à la ville son étendue, ses beaux remparts, ses nombreux édifices et ses fontaines aujourd'hui taries. C'est là un estimable travail et d'un intérêt puissant à coup sûr pour l'archéologie.

Notre route nous conduisit à *Otouz;* c'est le seul chemin qu'on doive suivre, si de Théodosie l'on veut gagner Sou-dagh sans trop s'écarter de la mer. Après avoir dépassé le village pittoresque de Koktébel, que nous avions déjà exploré, la belle vallée d'Otouz se déploya devant nous, et encore une fois nous nous trouvâmes heureux de retrouver ces montagnes qui sont à la fois si majestueuses et si pittoresques. Otouz, dans la langue tatare, signifie trente. Autant de villages, dit-on, s'élevaient jadis dans la vallée; il en reste aujourd'hui un seul, moitié tatar, moitié russe, disséminé sur un vaste espace, et aussi grand à lui seul, sans nul

doute, que les trente hameaux d'autrefois. De riches vignobles couvrent tous les coteaux d'Otouz ; au-dessus même de ces pentes fertiles se dressent les nobles crêtes des montagnes. Tous ces environs sont célèbres par les curiosités naturelles qu'ils offrent à l'observateur : des grottes, des cascades, des rochers de formes bizarres; ce sont là autant de visites intéressantes, un but de promenade pour les voyageurs. Retenus pendant tout un jour dans cette charmante vallée par une aimable famille grecque que nous avions connue à Théodosie, nous y reçûmes une hospitalité cordiale, et le lendemain, 6-18 octobre, nous reprenions, à notre grande joie, notre régime équestre, qui est la meilleure façon de voyager dans cette contrée.

Malgré des journées assez belles, éclairées par le dernier soleil de l'automne, si doux et si court, le froid des nuits se faisait déjà sentir. Pour la première fois, nous avions trouvé à Otouz de la glace assez épaisse. De cette belle vallée, pour gagner le village de Koz, nous eûmes à parcourir un sentier admirable, tracé dans les bois, tantôt montant sur des cimes élevées, tantôt s'abaissant au fond d'étroits ravins; partout une solitude, un silence et des sites enchanteurs. Les feuillages, chargés des teintes diverses de l'automne, ajoutaient un grand charme au paysage ; si bien que la côte du midi, durant notre excursion dans les steppes orientales, semblait avoir revêtu tout exprès une autre parure pour nous apparaître plus belle que jamais. Koz ne doit sa célébrité qu'à ses coteaux, riches en

vignobles. Le village est triste, brûlé, inhabité en partie durant la moitié de l'année. Koz est un pressoir : on y fait du vin ou l'on n'y fait rien.

Pourquoi ne point parler ici de l'une des petites misères de notre voyage? Quel voyage n'a pas les siennes! Cette journée de marche assez pénible, car les rayons du soleil étaient encore ardents, s'écoula pour nous dans un jeûne complet. Partis d'Otouz avant le lever de nos hôtes obligeants, nous avions compté sur Koz, et Koz ne nous offrit qu'un triste hameau très-affamé lui-même. Un village tatar situé non loin de là, Toklouk, s'élève avec son joli minaret au milieu des vergers ; mais les vergers étaient dépouillés, toutes les maisons étaient closes, chacun travaillait aux champs ; seulement une fontaine à l'eau glacée représentait cette hospitalité pieuse dont les Tatars se font un devoir. Cependant nous traversions des coteaux assez nus qui s'échelonnent entre la mer et les montagnes : des vignobles immenses s'étendaient sous nos yeux : fort heureusement pour la paix de nos consciences, la vendange avait passé sur cette contrée. A la fin, vers le soir, nous descendîmes dans la vallée de Soudagh, et avant que nous eussions atteint le village, relégué au fond de ce riche vallon, quelques grappes de raisin bien acquises nous rendirent au moins quelques forces.

Le lieu qu'on nomme Sou-dagh est, à proprement parler, une petite contrée où se trouvent disséminées çà et là une multitude de maisons de campagne, chefs-lieux de nombreux établissements vignicoles. Le vil-

lage, qui se compose d'une jolie église, de quelques maisons et d'une sorte de khan où logent les commerçants au temps des vendanges, occupe le nord de cette spacieuse vallée. De là jusqu'au bord de la mer, le terrain suit une pente douce, qui favorise le cours du Soouq-sou, *eau froide* en langue tatare. Ce frais ruisseau en effet féconde tous les environs, après quoi il va se jeter dans la mer, au pied même de la montagne qui porte les imposantes ruines de l'ancien établissement génois.

Sou-dagh, ce mot pittoresque, composé, à la façon des peuples de ce pays, de deux syllabes significatives, veut dire : eau et montagne. C'est en deux mots tout le site qu'on a sous les yeux. Ce nom-là doit être bien ancien, puisqu'au temps des colonies grecques il était déjà connu, avec quelques variantes qui en faisaient tantôt *Soldaïa* ou *Sougdaïa*. Vers le neuvième siècle, la prospérité de Sou-dagh était si grande, que cette ville donna son nom à toutes les possessions grecques en Crimée qui furent réunies sous la dénomination commune de Sogdaïa. Plus tard Sou-dagh, sous les Génois, s'éleva encore à une grande puissance; aujourd'hui ses ruines couvrent un immense promontoire de leurs murailles encore debout; des tours solides en forment l'enceinte. Au pied du mont, vous pouvez voir un misérable hameau tatar; en continuant votre ascension vers la ville détruite, vous trouverez une fontaine turque à la sculpture élégante, dans laquelle on a incrusté une figure de saint Michel grossièrement dessinée.

La forteresse était jadis entourée d'un fossé que le temps a comblé; tout comme à Balaklava, le sol de cette ancienne citadelle est d'une déclivité incommode : cependant, vers la partie basse qui avoisine les murailles, on remarque encore quelques grandes constructions : deux casernes délabrées, ruines d'une ruine, car elles avaient été construites avec des débris antérieurs; des citernes spacieuses et des conduites d'eau pratiquées avec intelligence; une mosquée et quelques maisons modernes, mais abandonnées, tels sont les vestiges actuels de cette riche Sou-dagh qui, longtemps favorisée par l'emplacement de son port, par la protection de sa forteresse et la fertilité admirable des contrées voisines, était une reine pour la puissance et pour le commerce. Figurez-vous, dans ces temps reculés, la délicieuse vallée toute couverte de sa végétation vigoureuse et de ses larges forêts sous la voûte desquelles coulait une limpide rivière. Voyez-vous, près de ce site d'une si simple poésie, une ville active et mouvante, un port rempli de vaisseaux? Vous aurez alors une idée de la vallée de Sou-dagh tant célébrée. Aujourd'hui toute cette large couleur a fait place aux beautés plus utiles d'un immense vignoble, entrecoupé par des vergers fertiles. C'est au printemps surtout, nous disait-on, qu'il faut voir Soudagh, au temps où les amandiers et les pêchers couvrent de leurs fleurs tout ce riant bassin si favorisé de la nature! Chaque siècle amène sa parure et sa poésie.

Un triste abri dans une misérable chambre, une

litière abondante, de grandes courses aux environs, des chasses fructueuses, des visites intéressantes aux ruines, aux eaux sulfureuses du voisinage, si renommées pour certaines maladies de la peau, et aussi aux ravins schisteux que la tradition du pays transforme trop facilement en houillères, tel fut notre régime et l'emploi du temps que nous passâmes à Sou-dagh. Nous quittâmes cette belle contrée toute retentissante du bruit des futailles et des pressoirs, et nous dirigeâmes notre cavalcade nombreuse vers le village de Koutlak, au nord de la vallée, dans un pays d'une fertilité remarquable. De Koutlak, nous redescendîmes vers la côte dans un ravin immense, tout rempli de pierres roulées par les torrents; nous arrivâmes ainsi à la nuit à Kapskhor.

C'est là un beau village tatar; l'espace ne lui manque pas; il est disposé avec art sur un grand amphithéâtre où les maisons sont rangées par gradins superposés, de telle sorte que toutes ces terrasses se commandent. Une mosquée toute neuve occupe l'un des flancs de la montagne. Là nous mîmes pied à terre, et nous fûmes reçus avec la grâce la plus élégante et la plus digne, par un moullah qui sortait de la mosquée; ravissante figure, vrai type d'une tête de Raphaël. Bientôt nous fûmes remis aux soins de l'ombachi, qui, du haut de sa terrasse, convoqua à grands cris tous ceux dont l'art ou la présence étaient nécessaires pour l'hospitalité qu'il nous préparait. C'était l'heure où chaque famille était réunie pour le repas du soir. A ce signal du chef du village, vous eussiez vu tout ce monde

sortir en foule et couvrir en un clin d'œil toutes les terrasses, pour s'enquérir du sujet de cet appel suprême! C'était là un de ces spectacles si étranges, qu'ils restent gravés dans la mémoire. Nous reçûmes pour logement une chambre fort propre, toute garnie de tapis. Déjà les papiers qui servent de vitres aux Tatars durant l'hiver avaient été soigneusement collés sur les barreaux des étroites fenêtres. Un souper tout patriarcal, mais préparé et offert avec une adresse et une bonhomie remarquables, termina la journée et nous disposa au sommeil.

Le 9 octobre, nous reprîmes le chemin de la côte. Nos bons hôtes de Kapskhor nous avaient donné pour guide principal un saint homme, un hadgy, dont le turban blanc indiquait le pèlerinage à la Mecque. Notre départ fut un peu retardé par un motif tout philanthropique. Un jeune Tatar était venu la veille s'informer s'il y avait parmi nous un médecin, et il avait témoigné une grande joie en trouvant le docteur Léveillé tout disposé à lui enlever une loupe incommode qui, du sourcil où elle était placée, menaçait d'envahir la paupière. Rendez-vous pris pour le lendemain matin, le jeune homme, si décidé la veille, ne reparut plus et nous ne quittâmes le village qu'après une recherche à laquelle vraisemblablement il s'estima trop heureux d'échapper.

Les montagnes que nous parcourions, quoique fort élevées et fort imposantes par leur hauteur même, sont d'une forme vulgaire qui ne prête au paysage aucun caractère particulier. D'immenses ravins, des

montées escarpées, telle fut notre route de toute la matinée. Après avoir aperçu à quelque distance une tour antique attribuée à la période romaine, et que les Tatars nomment *Tchoban-Kaléh*, Tour des Bergers, nous ne tardâmes pas à découvrir le village d'Ouskout, enseveli dans une vallée profonde. Là nous eûmes quelque peine à obtenir des chevaux. Le digne ombachi, qui, dans cette saison avancée, n'attendait guère d'aussi nombreux voyageurs, avait laissé tous ces animaux prendre à leur gré le chemin des montagnes, et ce fut un long et pénible travail que d'aller au loin réunir le nombre de coursiers nécessaire à notre cavalcade. Le soir s'approchait lorsqu'un pays plus riant se développa sous nos pieds. Après avoir longtemps descendu pour gagner une étroite vallée dans laquelle nous traversâmes deux ruisseaux, nous aperçûmes Touak, village agréablement situé non loin de la mer, qui domine les beaux arbres de ses vergers. Pendant qu'on sellait nos chevaux, nous nous étendîmes sur un moelleux tapis que l'ombachi du lieu avait fait placer sur un toit en terrasse, et là on nous servit pour souper du raisin et du vin doux. Ce frugal repas terminé, la cohorte voyageuse se remit en route, et traversant bientôt *Koutchouk-Ouzen* et *Kourou-Ouzen*, petit Ruisseau et Ruisseau sec, jolis villages aux noms significatifs, elle fut surprise par la nuit au moment même où elle abandonnait toute route tracée pour suivre jusqu'à Alouchta les hasards d'un rivage inégal.

Nous avions rencontré, à l'endroit même où finis-

sait le sentier battu, deux bergers tatars qui, tournés vers le point de l'horizon où le soleil avait disparu, s'acquittaient avec ferveur de leurs dévotions du soir, en se prosternant sur un petit tapis étalé devant eux. Alouchta? demandâmes-nous; où est le chemin d'Alouchta? Les dévots pasteurs nous montrèrent simultanément le rivage de la mer, et nous eûmes besoin d'une seconde affirmation pour nous convaincre que c'était vraiment là un chemin. Cependant, une fois que nous eûmes bien compris de quoi il s'agissait, notre cavalcade serrée s'engagea sur une grève de galets roulants. Nos guides, empêchés par le bagage dont l'édifice peu solide s'écroulait à chaque instant, avaient beaucoup perdu de leur vitesse; déjà même une grande distance les séparait de nous. Ceci nous semblait cependant un étrange chemin; car nous ignorions tout à fait que cette seule partie de la côte n'a pu être comprise encore, faute de temps, dans le système utile de routes commodes et unies que l'administration du comte Woronzoff a répandues sur ce beau jardin méridional. Nous avancions donc, tant bien que mal, sur ce sol mobile où l'ardeur de nos excellents chevaux s'amortit tout d'un coup. Au bout d'un moment, la nuit était noire; bientôt le vent s'éleva; la mer grossie vint baigner les pieds de nos montures, en même temps qu'une pluie horizontale et glacée nous frappait au visage. A cet instant, la position, comme disait Raffet, commença *à se dessiner*. Les ténèbres étaient si épaisses, que pas un de nous ne voyait la tête de son cheval: on marchait ainsi

comme dans un gouffre, sans autre guide que le bruit des vagues qui roulaient les cailloux. A chaque pas, c'était un nouvel obstacle : ici des arbres renversés ; là une fondrière invisible, mais que l'admirable instinct des chevaux devinait toujours. Ces intelligents animaux allaient gravissant en vrais aveugles, tantôt des rochers écroulés vers la mer, tantôt un étroit sentier de la falaise mouvante qui s'effondrait sous leurs pas. Transis de froid, percés de pluie, après vingt chutes dont par bonheur l'obscurité nous dérobait le danger, nous employâmes trois heures, longues et pénibles s'il en fut, à faire le trajet de quelques verstes qui nous séparait d'Alouchta. Enfin une lumière nous apparut, signe de salut dans cette nuit profonde. Nos chevaux, reconnaissant un sol plus ferme, reprirent leur pas assuré ; nous traversâmes, sans la voir, une petite rivière, et nous nous arrêtâmes sous les vastes galeries d'une belle maison dans le style turc. Cette maison était la poste d'Alouchta. Une heure après, tout était oublié. Cependant deux de nos compagnons, qui voulaient assurer notre retour par le bateau à vapeur, car c'était le dernier bateau, et son prochain départ nous était connu sans que la date en fût bien précise, jugèrent à propos, après une heure de halte, à minuit, de prendre sur le reste de la caravane une prudente avance, pour se rendre à Yalta. Aussi bien, rien n'était plus facile ; nous étions à la poste même ; il n'y avait qu'un signe à faire. Un télègue fut bientôt prêt, et voilà nos deux voyageurs installés côte à côte dans l'étroit chariot, qui part sous

des flots de neige, tandis que nous rentrons en véritables sybarites pour nous étendre, dans nos manteaux en guise de matelas, autour d'un poêle ardent. Le sommeil s'emparait déjà des voyageurs fatigués, quand résonnait encore dans la montagne voisine la clochette du télègue qui emportait nos deux camarades morfondus.

Mais voilà que le lendemain, à huit heures du matin, une clochette, et c'était la même à n'en pas douter, réveille la cohorte endormie. Quelle surprise! et qu'est-il arrivé? Rien, ou du moins peu de chose. Nos deux collègues, au milieu des adieux de la veille, avaient tout simplement oublié d'indiquer au postillon la route qu'ils voulaient suivre. Assis à peine sur leur léger chariot, ils avaient prononcé le mot sacramentel *pacholl*, va! et le postillon s'en était allé. Mais de quel côté, hélas! Tout droit au nord, vers le Tchadir-Dagh, vers Symphéropol, tandis que la route des aventureux coureurs de nuit devait les porter au sud et du côté de la mer. La neige était si furieuse, le vent si mugissant, que nos déplorables camarades s'en allaient ainsi sans savoir où et comme va la feuille que pousse l'orage. Vint un relais, *Taochan-Bazar*, le Marché aux Lièvres, jolie maison de poste qui s'élève au bord d'un chemin, sur le flanc oriental du Tchadir-Dagh, et qui ressemble à une capricieuse fabrique dans un jardin anglais. Ici nos explorateurs, réveillés et possédant à eux deux toute la science nécessaire pour construire en langue russe une phrase de trois mots, demandent au maître de poste : Combien de verstes

jusqu'à Yalta? — Cinquante-quatre, répond le fonctionnaire.—Cinquante-quatre! Impossible! cet homme dort à coup sûr. Alors on prend une plume, on fait écrire le chiffre fatal à l'employé; puis tout s'explique, à la douloureuse stupéfaction de nos collègues, qui nous reviennent enfin tout blanchis de cette malencontreuse campagne.

Cependant la route qui mène à Yalta était à peu près dépourvue de chevaux, car la plupart étaient retenus pour des services publics. Il nous fallut prendre, pour regagner ce rendez-vous commun, tous les moyens qui nous furent offerts; nous nous échelonnâmes sur ce beau chemin à des distances inégales, ceux-ci à cheval, ceux-là en voiture, chacun comme il put.

Nous avons décrit ailleurs la situation pittoresque d'Alouchta. Ce bourg, qui s'élève à la descente d'un ravin gigantesque, est placé là comme une sentinelle chargée de veiller sur ce grand défilé. Alouchta et Soudagh sont les deux seuls points de la côte où s'interrompe le premier plan de la chaîne taurique. L'on dirait que le second plan de montagnes, qui complète le rempart, n'est placé là que pour défendre la côte contre le souffle désastreux des vents du nord. A Alouchta, le mont protecteur n'est rien moins que le majestueux Tchadir-Dagh. Le bourg d'Alouchta, grâce à sa situation si naturellement stratégique, n'a pas été sans quelque illustration. Au cinquième siècle, lorsque Rome domina ces contrées en les protégeant contre les barbares, l'empereur Justinien fit élever un fort à

l'entrée de la vallée d'Alouchta; ce fort eut nom *Phrourion*. Trois hautes tours de cette citadelle sont encore debout à l'ouest du ravin, au milieu des cases des Tatars. Depuis ces temps éloignés. Alouchta, dont le nom slave est, dit-on, le diminutif câlin de ce beau nom d'Hélène, le plus populaire de la Grèce. Alouchta est devenue une grande ville et même une ville épiscopale. Aujourd'hui elle a perdu quelque peu de son importance; ce bourg s'enorgueillit justement de sa belle position, de sa double vallée toute couverte de jardins et de vignobles, arrosée par deux ruisseaux dont le Korbekoïou est le plus considérable. Sa valeur officielle se borne à un bureau de poste pour les lettres et pour les relais, à un chef-lieu de douanes. Une belle hôtellerie bâtie dans le goût asiatique, une mosquée toute neuve et quelques magasins, complètent la statistique architecturale de ce lieu, qui ne peut manquer de prendre un accroissement notable lorsque seront terminées toutes les routes qui doivent y aboutir.

D'ailleurs la plantation de la vigne, cette heureuse spéculation de la Crimée méridionale, a déjà fait tant de progrès, que la déciatine de terre s'est élevée depuis dix ans du prix de 50 roubles au prix énorme de 800 roubles, et encore à ce prix-là ce ne sont pas les acquéreurs qui manquent.

Reprenons donc notre route vers Yalta. Si vous voulez admirer une série de beaux paysages, contempler tour à tour la nature dans toute sa majesté sauvage ou dans ses plus séduisants détails, parcourez cette jolie

route, riante allée du plus beau parc, habilement contournée pour ménager une variété de sites vraiment enchanteurs. Mais ici, comme sur le chemin de Yalta à Aloupka, nous n'essaierons pas de décrire, nous nous bornerons à une simple nomenclature des lieux parcourus.

Un temps déplorable, qui nous poursuivit à travers ce riche labyrinthe de rochers et de forêts, ne nous empêcha pas cependant de distinguer *Bouyouk-Lampat,* le grand Lampat, souvenir effacé de l'ancienne Lampas, qui s'élevait au bord des eaux au temps des colonies grecques, et qui attirait sous ses murs, bien connus des marchands, des navires mal abrités contre les tempêtes. Un peu plus loin, nous aperçûmes Parthénite. Ce nom antique désigne aujourd'hui un domaine fertile en raisins et un riche village qui cultive avec succès le lin et le meilleur tabac de la Crimée, si riche sous ce rapport. Sur toute cette côte on peut suivre les traces d'un bouleversement immense causé par les convulsions du globe. Parthénite dépassée, vous vous enfoncez dans un mystérieux paysage, bien loin cette fois de la mer, car le grand *Aiou-Dagh,* le Mont de l'Ours, s'élève comme un immense cône surbaissé, en même temps qu'il plonge sa base dans la mer. Entre ce rocher et les monts tauriques s'étend une vallée abritée, et sur ces pentes du second plan quelle admirable route! Vous y retrouvez les souvenirs de la Suisse qui ont frappé tous les voyageurs; et en effet rien n'y manque : rochers, moulins, ponts audacieux, cascades bruyantes. Comme tous les défilés

de montagnes, ces chemins ont leurs légendes et leur poésie. Si vous écoutez les maîtres de poste, les voituriers tatars, les *felds-jagers* eux-mêmes, ces courriers toujours armés pour protéger les dépêches du gouvernement, il ne tiendra qu'à vous de croire qu'un brigand inconnu, quelque Schubry tatar, se rencontre parfois dans ces embuscades isolées et qu'il va enfouir au sommet de l'Aiou-Dagh le butin de ses mystérieuses expéditions. Au reste, ces traditions, plus poétiques que terribles, n'empêchent pas la route d'être parcourue sans accident à toute heure de la nuit et du jour.

Un heureux site encore, c'est le domaine d'Artek, pour lequel un ancien possesseur, helléniste autant que romanesque, a inventé le nom de *kardiatricon*, ou remède du cœur ; c'est un nom qu'on dirait tout frais cueilli dans le *Jardin des Racines grecques* du R. P. Lancelot. Arrive ensuite Oursouf, cet autre fort de Justinien qui se nomma, aux temps de l'invasion slave, *Gorzabita*, Montagne éclatée. Oursouf, à son tour, a été génois. Des ruines qui datent de l'occupation de Gênes et qui ont peut-être des fondations romaines, surmontent ce bourg qui se dresse en amphithéâtre au bord d'un ruisseau. En ce lieu, vous laissez à votre gauche *Aï-Danil*, un vignoble que protége le nom de saint Daniel. De pareilles dénominations sont usitées fréquemment sur cette côte. Le cap Aï-Todor est dédié à saint Théodore. Aï-Petri, ce rocher qui domine Aloupka comme une tour crénelée : Aï-Vassilli, cette grosse et noire montagne que nous allions atteindre.

sont autant de traces d'une ancienne nomenclature donnée par le Bas-Empire. Le mot *agios,* saint, a depuis été contracté jusqu'à devenir *aï.* Le génie elliptique des langues orientales défigure ainsi les noms en se les appropriant.

A quelques pas d'Aï-Danil, Nikita vous apparaît; c'est un beau village bâti à l'ombre des noyers. Nous n'avons pas besoin d'ajouter que l'eau vive, cette richesse de la Crimée méridionale, arrose abondamment ces fertiles ravins. Plus bas que le village, entre la mer et Nikita, s'étend le célèbre jardin botanique de la couronne, fondé en 1812. Ce jardin précieux renferme une foule de plantes cultivées avec un soin que la beauté du ciel et la vigueur du sol ont favorisé au delà de toute espérance. Au temple verdoyant de la science, il fallait un sanctuaire; à cet effet, un simple édifice à colonnes a été érigé au centre des plus riches points de vue, et le buste de Linnée, ce savant et ingénieux inventeur de la botanique, protége du haut de son piédestal toute cette docte végétation. Une si courte visite, et si fort contrariée par le mauvais temps, n'était guère faite pour satisfaire notre zélé botaniste. Aussi, dès le lendemain, le docteur Léveillé était-il revenu sur ses pas pour vivre tout un jour de cette bonne vie de la science dont les adeptes seuls savent apprécier les délices.

A mesure qu'on s'approche de Yalta, on retrouve sur les croupes escarpées des montagnes la végétation qui couvre la vaste enceinte du Stillé-Bogas. Nos lecteurs se souviennent peut-être que nous avions remarqué au départ ces beaux pins et ces genévriers

tortueux. Nous suivions donc au galop la route qui nous menait à Yalta, lorsque tout près de Massandra, belle terre du comte Woronzoff, nous avisâmes quelques hommes à cheval enveloppés dans leurs *bourkas*. Ce sont d'excellents manteaux circassiens, véritablement *imperméables*, comme on dit à Paris. Le chef de cette cavalcade n'était autre que le comte Woronzoff lui-même. A notre aspect, le noble comte laissa voir une expression de profond mécontentement, et il adressa d'un ton sévère de vifs reproches au postillon qui guidait le premier télègue de notre caravane. C'est qu'aussi cet homme était gravement coupable. Au mépris des règlements les plus précis, il avait attelé trois chevaux à sa fragile voiture, quand les dangers d'une route toute bordée de précipices ne permettent que deux chevaux à cet endroit du chemin. Ajoutons que l'imprudent conducteur, vieux soldat mutilé, n'avait qu'un bras pour diriger trois coursiers pleins de fougue, toujours lancés au galop et qui se précipitaient avec une effrayante rapidité dans les tournants. Donc la semonce fut rigoureuse, et nous-mêmes, ignorants du règlement et de la faute, nous en demeurions assez interdits. Quant au coupable, il savait très-bien quel châtiment l'attendait. Ceci fait, le gouverneur général quitta son air sévère, et comme toujours, il se montra plein d'intérêt et de bonté pour les protégés, qui, grâce à lui, avaient accompli avec un rare bonheur cette longue promenade, si remplie d'émotions et d'intérêt. Toutefois cette rencontre, sous de si fâcheux auspices, nous causa quelque chagrin. Nous nous rappelions ce

mot d'un habitant de la Crimée à qui nous demandions comment donc le comte Woronzoff, avec ce cœur si bon et ces manières paternelles et engageantes, était capable de faire respecter à ce point son autorité ? — Messieurs, nous avait-on répondu, autant le gouverneur général est bon et affectueux en toute occasion, autant il est rigide quant il s'agit du devoir ; « c'est une lame d'acier dans un fourreau de velours. » Que pouvions-nous ajouter à cet éloge? Et pourtant, deux jours après, le noble comte fut pour nous hospitalier jusqu'à faire au vieux postillon la remise de la peine et de l'amende qu'il avait encourues.

Nous ne saurions dire combien doucement retentirent à nos oreilles les premières paroles du signor Bartolucci : « *Siate benvenuti, signori!* » Dans cette bonne maison de Yalta, toute prévenante, ouverte à une hospitalité dont la bonhomie faisait oublier le tarif, nous trouvâmes tout ce que peuvent désirer des voyageurs fatigués, mouillés et ensevelis sous une couche de boue. En mettant pied à terre à la *città di Odessa*, nous ressemblions exactement à ces *maquettes* d'argile sur lesquelles le caprice du sculpteur n'a encore indiqué qu'un contour incertain.

Le lendemain toutes les montagnes voisines étaient tapissées de neige ; c'était un magnifique spectacle qui dura peu, car le soleil eut bientôt transformé toutes ces neiges en torrents.

Il ne nous restait plus, jusqu'au départ du Pierre-le-Grand, qu'un devoir à remplir et une visite à faire. L'un et l'autre nous étaient commandés par une juste

reconnaissance, et nous nous rendîmes à Aloupka pour nous en acquitter.

Le palais d'Aloupka, depuis notre dernier passage, avait été complétement achevé, et maintenant il se présentait dans toute sa majesté, du haut d'une large terrasse qui règne sur le magnifique paysage d'alentour. Nous avons déjà décrit le site de cette royale demeure menacée par l'Aï-Petri, roche édentée par la foudre, qui la surplombe de mille pieds. Le palais, ou plutôt, pour parler comme le veut la noble modestie de ses maîtres, la *grande maison* d'Aloupka s'élève au milieu d'un massif de large verdure et elle se détache sur le fond gris de la montagne. La matière de cette construction est un riche granit vert, le *grünstein* des minéralogistes allemands. La forme de la maison est un carré massif; son style, un mélange habile de l'architecture byzantine et du style sarrasin; seulement, par un privilége particulier à Aloupka, les blocs de granit se sont trouvés si proches, qu'on les a laissés dans toute leur large dimension. Ainsi cette maison s'est élevée comme un monument romain, par assises gigantesques. Avec de tels matériaux, l'architecte a pu faire sortir tout d'une pièce, de ces grandes pierres délicatement sculptées, les plus légères découpures. Aussi les balustrades du palais, ses élégantes cheminées qui se dissimulent sous la grâce de l'ornement, toutes ces dentelles de granit ciselées dans le roc vif, dureront autant que les sommets voisins auxquels on les a arrachées.

C'est à peine aussi si nous avons parlé du jardin

d'Aloupka, et quel jardin pourtant est plus digne que celui-là d'une description détaillée? Rien ne manque à ce lieu favorisé par toutes les ressources naturelles, pour composer un incomparable jardin : grottes, cascades, bassins limpides, cratères béants, retraites sauvages. Et notez que la main des hommes n'a fait qu'aider un peu la nature. Il a fallu seulement tracer sur toutes ces pentes, au bord de ces eaux et de ces précipices, un adroit sentier qui vous conduit partout et à votre insu. Les bornes de cette partie du jardin ne sont autres que la muraille d'Aï-Petri, et à travers tant de ravins, à peine si l'on atteindrait en deux heures la base de ce mont formidable. En revenant vers la maison du comte, vous découvrez un village tatar, caché tout entier dans une fondrière et sous les rameaux d'une épaisse forêt. Ce village ainsi enseveli n'est trahi que par son minaret brillant qui perce cette large verdure; si bien que de l'habitation principale s'entendent, en toute tolérance, les appels du Musselim. Sur le versant qui descend à la mer, vous retrouvez toute la coquetterie d'un jardin anglais. Là sont les allées capricieuses, les frais gazons sous lesquels murmure une onde cachée; chaque éminence a son point de vue. Ici une tour, là un corps de garde pour les arnaouts, plus haut une serre et même une hôtellerie, et bien plus, par une recherche raffinée, dans ce site tout italien, cette hôtellerie est italienne. Tout au bas de la montagne, un petit port abrité par des rochers donne asile aux bateaux pour la pêche ou pour le plaisir. Mais ce n'est là qu'une

froide et imparfaite esquisse de cet admirable jardin d'Aloupka. Que dire de plus de ce magnifique séjour? que dire de ces adieux que nous étions venus faire et qui nous laissèrent si émus, si reconnaissants? La plus douce bonté les accueillit. A entendre le comte Woronzoff dans cette dernière entrevue, on eût dit que nous n'avions point de grâces à lui rendre. Nous quittâmes ce noble seigneur, emportant une promesse qui nous était bien précieuse : c'était celle d'un avancement prochain pour notre compagnon dévoué, Michaël, notre fidèle guide.

Le samedi 28 octobre, le Pierre-le-Grand nous reçut pour la dernière fois, nous, nos collections, nos richesses scientifiques, nos mémoires si remplis d'une admiration sincère. Michaël, qui nous aimait comme de vieux amis, nous serra tous dans ses bras avec des pleurs que le pauvre sous-officier arnaout essaya en vain de retenir. Le lendemain, après une traversée magnifique, nous arrivâmes à Odessa.







XII.

NOTIONS HISTORIQUES SUR LA CRIMÉE. — ODESSA. — RETOUR.



Notre voyage touchait à son terme. Nous avions accompli en toute conscience cette studieuse entreprise; et maintenant nous devions songer au retour. La saison était déjà avancée : les beaux jours que nous espérions trouver encore sur la côte de la Crimée avaient bientôt fait place aux tristes avant-coureurs de l'hiver. Le 29 octobre nous étions

à Odessa, trop heureux encore que la route des steppes ne nous fût pas fermée par les pluies.

Cependant, avant de quitter la Crimée, cette terre hospitalière, digne de tant d'intérêt, accordons-lui un dernier regard! Résumons, s'il se peut, en quelques pages, le passé de son histoire, et quelle histoire fut jamais plus remplie d'événements, d'espérances, de poésie, de réalités?

Il faut remonter jusqu'aux temps fabuleux pour arriver aux origines de la Tauride. Plus on a voulu porter la lumière dans ces ténèbres, et plus on a fait surgir mille fantômes menteurs. Les historiens les plus sévères eux-mêmes n'ont pas dédaigné de nous raconter l'une après l'autre les légendes dramatiques de la mythologie; non pas assurément que cette étude fût assez solide pour satisfaire des esprits sérieux; mais toutes ces histoires étaient si bien racontées déjà par des narrateurs qui n'ont pas moins de quarante siècles, qu'il s'est trouvé quelque charme à les répéter, et qu'eux-mêmes, les graves chercheurs de vérités, se laissant bercer à la fable, y ont trouvé, comme le bon La Fontaine, *un plaisir extrême.*

S'il faut en croire les historiens, les premiers habitants de la Tauride étaient un peuple qui était originaire de cette contrée et qu'on nommait les Taures, ou Tavriens; mais à peine si on a le temps de s'arrêter sur cette race et sur ce nom, que voilà les Taures qui disparaissent: ils sont effacés par une formidable invasion des Amazones; ces singulières héroïnes, en débordant sur l'Europe, avaient envoyé une expédi-

tion en Tauride. Ceux qui appellent la chronologie à l'aide de la poésie, pourront trouver dans tous les livres que cette invasion avait lieu précisément quatre cents ans avant l'expédition des Argonautes. Quel dommage de ne pouvoir raconter ici toute cette curieuse et rare histoire des Amazones! histoire digne de l'Arioste assurément, mais recueillie dans la tradition, et enseignée au monde sous les auspices de tous ces grands noms : Hérodote, Justin, Strabon, Diodore de Sicile, ces graves traducteurs des naïves légendes d'un monde enfant.

Quoi qu'il en soit, ces hordes indomptables de femmes, république capricieuse, tantôt cruelle, tantôt clémente au sexe ennemi, avaient envahi la Tauride. A peine établies, elles fondèrent leurs temples ; temples sanglants, culte barbare, dont une vierge était la prêtresse, dont les victimes étaient des hommes ! Est-il besoin de dire que le plus fatal, le plus redouté de ces temples, était précisément élevé sur le cap nommé depuis le cap Parthénium ; que ce temple était consacré à Diane tavropolitaine, et que la statue de la déesse présidait à ces boucheries humaines? N'avez-vous pas vu déjà que nous sommes entrés dans le prologue de ce drame fatal des Atrides, l'éternelle préoccupation qui remplit de ses terreurs et de sa pitié le théâtre antique? Mais le temps s'est écoulé, la guerre est devant Troie; et voici que la fille d'Agamemnon, cette Iphigénie poétique, amoureuse et chaste figure, qui est à la fois la fille d'Euripide et de Racine, est vouée à un horrible sacrifice, comme

si dans ces temps-là le sang des hommes eût été la dernière raison des prêtres ! Iphigénie enlevée s'enfuit en Tauride; de victime elle devient prêtresse. Vous savez quelle expiation fut un jour imposée à sa main fraternelle, comment s'opéra la reconnaissance, ce premier, cet éternel trésor de l'émotion dramatique, et comment Oreste et Pilade emportèrent, en fuyant dans Argos, et la prêtresse et l'effigie de la déesse implacable !

Plus tard les Scythes, qu'on pouvait appeler la Tempête à cheval, *procella equestris,* tombent au galop sur la Tauride. Cette terre était faite pour servir de passage à ces hordes barbares qui s'écoulaient d'orient en occident. Longtemps les Scythes restèrent maîtres de la Tauride, mais tout à coup les Amazones parurent de nouveau sur ces rivages.

Étrange histoire ! ces femmes soldats, vaincues par Hercule et par Thésée, étaient conduites captives en Grèce, lorsqu'elles s'emparent des vaisseaux, égorgent leurs vainqueurs, et jetées elles-mêmes par la tempête sur la côte de Tauride, elles y débarquent, ravageant le pays et portant la terreur parmi les Scythes. Cependant, le premier trouble dissipé, les Scythes reconnaissent à quels faibles ennemis ils ont affaire; ils se contentent alors d'opposer aux terribles Amazones leurs plus jeunes guerriers. Ce fut là comme plus tard à la bataille de Pharsale : on se frappa au visage et au cœur; mais la paix fut bientôt faite et moins sanglante.

Passons rapidement sur tous ces commencements

qui appartiennent au domaine de l'imagination. Darius, ce météore qui a jeté tant de vaine fumée, dirige contre les Scythes une expédition redoutable : mais il est vaincu, et ne doit son salut qu'à un pont jeté fort à propos sur les bouches du Danube. Bientôt la Grèce qui frappait à toutes les portes, soit par l'éloquence, soit par les armes, envoya parmi les barbares quelques enfants perdus de la civilisation. Ce fut dans ce même temps que Jason s'en vint conquérir non loin de ces rivages la toison d'or, noble prix de son courage et de sa beauté. Des colons grecs s'établirent entre le Boug et le Dniéper : un temple fut bâti à Cérès. Laissons donc la fable faire ses contes poétiques, l'histoire n'arrivera que trop tôt.

Sept cents ans avant notre ère, les Milésiens occupent la partie orientale de la Tauride ; ils y fondent Théodosie, Nymphée, Panticapée, Myrmikione; au même temps, les Héracléotes abordent sur la petite presqu'île occidentale, et y jettent les premiers fondements de leur conquête. Entre ces deux civilisations, à l'orient et à l'occident, qui les pressaient à la fois, les sauvages habitants, restes confus des Taures et des Scythes, n'avaient plus pour refuge que leurs montagnes ; ils s'y portèrent en foule et ils en défendirent les approches. Les émigrations grecques apprirent alors le chemin des ces côtes, devenu facile. Le *Pont-Euxin*, cette mer favorable aux étrangers, comme l'appelaient les Grecs, prodigues de cette antiphrase ironique qui nommait les furies *Euménides*, le Pont-Euxin vit alors des flottes aventureuses af-

fronter ses tempêtes; la partie orientale de la Tauride se peupla de villes nouvelles et bientôt puissantes. Les Scythes, à leur tour, voisins souvent hostiles de cette civilisation florissante, ne purent se défendre contre ses bienfaits. C'est justement à cette époque que fut fondé le royaume de Bosphore. Leucon fut le premier roi du nouveau royaume, et durant trois siècles la prospérité de cette puissance, accrue sans cesse, parut solidement cimentée.

Maintenant signalons le passage des Sarmates : longtemps possesseurs des contrées voisines, ils se retirèrent au bout d'un demi-siècle, laissant après eux une ère de deux cents ans de troubles et d'émotions qui vinrent toujours expirer sur les frontières du royaume de Bosphore, sans entamer sa force. Nous voici arrivés à ce règne historique de Mithridate *Eupator*, le quatrième de son nom, dont le monde connaît la fortune et les revers ; grand homme, il est vrai, mais grand homme à la façon des barbares. Tout couvert du sang de sa famille et chassé de l'Asie, Mithridate veut attaquer Rome au cœur; il rêve déjà la conquête de l'Italie, à l'instant même où le joug de Rome, appesanti sur la Grèce entière, le laissait seul avec son audace. L'entreprise était immense, imprévue, d'une témérité incroyable : il ne s'agissait de rien moins que de marcher sur les traces effacées d'Annibal; il fallait se faire jour à travers les provinces des Scythes. Arrêté par ces hordes indomptables, Mithridate s'unit aux Sarmates pour rompre ce rempart importun : mais la trahison éclate.

la révolte soulève cette armée épouvantée de tant de travaux; à la place de son père, les soldats reconnaissent Pharnace. Mais qu'avons-nous besoin de raconter cette histoire? Elle est populaire à force d'héroïsme, à force de cruautés, à force de douleurs.

Mithridate tombé, le sceptre de Rome s'étendit sans obstacle sur ces tristes états, qu'elle gouvernait par des fantômes de monarques. Nous atteignons ainsi l'ère chrétienne, le milieu du premier siècle, avant que d'avoir à noter la première invasion barbare, celle des Alains, qui tombèrent sur la Tauride. C'étaient des peuples nomades, vivant à cheval, dormant dans leurs chariots, hardis à la guerre, acharnés au pillage. Ils rasèrent Théodosie, ils opprimèrent toute la contrée durant un grand siècle. Les Goths parurent ensuite sur ces rivages : barbares contre barbares; mais les nouveau-venus l'emportèrent ; ils soumirent les Alains et les reléguèrent dans leurs montagnes. A cette époque, la Tauride fut nommée Gothie. Cependant les Sarmates convoitaient les restes chancelants du royaume de Bosphore. Les Chersonites de la petite république de l'occident accourent au secours de ces provinces éperdues; ils s'emparent de Panticapée, et soutiennent vaillamment le choc des Sarmates. Bientôt les deux armées fatiguées, d'un combat acharné non loin de Théodosie, font halte au milieu du sang. Ce fut alors qu'un combat singulier, joute chevaleresque et mortelle entre les deux chefs, fut proposé et accepté. Savromate pour les barbares, Pharnacès pour les

Chersonites, descendent en champ-clos; le barbare est un géant bardé de fer, on dirait une muraille, mais une muraille vivante; le Grec est faible et grêle, mais une ruse lui vient en aide. A un instant convenu, son armée pousse trois grands cris; le géant s'étonne, et son adversaire est vainqueur. Ne retrouvez-vous pas ici une de ces traditions vieilles comme le monde et que le monde aimera toujours? Après quoi les Sarmates, vaincus et fidèles à la foi jurée, se soumettent au vainqueur et repassent en Asie. Pharnacès, cette grande âme dans ce corps débile, ne fit pas payer sa victoire à ceux qu'il avait secourus, il laissa la liberté aux Bosphoriens. Arrivent alors de nouveaux maîtres à ces contrées. Les Huns prennent place à leur tour dans cette histoire si étrangement mobile; ils venaient vers l'occident, refoulés eux-mêmes par les Tatars orientaux. Les voilà qui descendent sur la Tauride. Ils détruisent les Goths et les Alains surpris sans défense, et s'étendent au nord jusque vers la Baltique. Mais lorsque leur roi Attila, le fléau de Dieu et la terreur du monde, eut enfin rencontré la mort au bout de ses conquêtes vagabondes, cet empire gigantesque, cimenté par la violence, s'écroula comme l'œuvre d'un jour. Les Huns, dispersés par la discorde, refluèrent alors sur tous les peuples qu'ils avaient entraînés dans leur passage. Pendant deux siècles, vous les trouvez épars, eux et leurs bandes, les Ongres, les Outzigoures, infestant la Tauride et les provinces voisines de leurs déprédations. A la fin, la république de Chersone se

trouva menacée. Ce fut alors que l'empereur Justinien envoya des secours aux populations grecques effrayées, et qu'il éleva, pour défendre la côte, cette ligne de forts dont nous avons encore rencontré les vestiges.

Ce formidable débordement une fois écoulé, la Tauride sembla respirer : mais bientôt elle eut à subir une domination nouvelle. Les Khazars fondirent sur elle. Les Khazars, issus des Huns, et laissés par eux sur les contrées qui forment aujourd'hui la Lithuanie, avaient acquis une puissance qui bientôt devait s'étendre plus au loin.

La Tauride, envahie par les Khazars vers le commencement du septième siècle, prit le nom de Khazarie. La Kiovie, les provinces du Don et du Caucase, la Moldavie, la Transylvanie, la Hongrie, tel fut dans la suite des temps l'immense apanage de ce peuple, dont l'empire même de Byzance ne dédaigna point l'alliance. Vers l'an 811, cet état avait pris le rang d'une puissante monarchie ; mais à peine ce colosse se fut-il élevé, qu'il eut au front le signe qui annonce la destruction des hommes et des peuples. Les Russes et les Petchénègues arrivaient sur la Khazarie comme un de ces fléaux qu'il faut détruire si l'on ne veut pas être détruit par eux. Les Russes, dès ce temps-là, étaient déjà constitués sous un gouvernement fort par son unité politique. Dans cette fatale attente, les Khazars, qui avaient besoin de l'appui des Grecs, les appelèrent à leur secours, non point seulement avec leurs armes, mais avec leurs

dogmes religieux, auxquels les Khazars se convertirent vers l'année 858. Mais les efforts des Russes, les progrès des Petchénègues, les discordes civiles, réduisirent bientôt cet empire à la dernière extrémité, et la Khazarie, en reprenant son nom de Chersonèse taurique, devint la proie exclusive des Petchénègues. Toutefois la côte méridionale ne leur appartint pas ; elle était une dépendance de la république des Chersonites, et elle fut réunie à l'empire de Byzance.

Cependant les nouveaux hôtes, actifs, industrieux, doués d'un grand génie commercial, ne tardèrent pas à supplanter les Chersonites dans leur commerce avec l'Orient. Ils s'interposèrent entre Byzance et l'Asie par des relations directes, au détriment des Chersonites, qui virent s'écrouler leur antique prospérité. Cette phase de richesse ne s'étendit pas au delà d'un siècle et demi. Assaillis, vaincus par les Comans, les Petchénègues repassèrent en Asie.

Les Comans, qui s'étaient jetés sur la Tauride en fuyant devant les Tatars Mongols, vécurent dans cette contrée, d'abord comme tributaires des montagnards : ce peuple formait pour ainsi dire un fond national qui résistait à tous les orages passagers ; mais enfin leur naturel belliqueux l'emportant, ils tourmentèrent le pays. L'approche inopinée des Tatars refoula les Comans vers la Thrace. Une ère nouvelle venait de se lever pour la Tauride comme pour l'Europe orientale. Tchinghis-Khan, le fondateur immortel de l'empire du Kaptchak, était mort en 1226. Un de ses petits-

fils, Batou-Khan, avide de marcher sur les traces de son terrible aïeul, se jeta sur l'Europe avec six cent mille hommes. La Russie, la Pologne, la Hongrie, disparurent, emportées par ce flot impétueux. La Samartie d'Europe et la Tauride ne pouvaient échapper à ce fougueux conquérant ; elles furent comprises dans la Petite-Tatarie. Batou-Khan étant mort, la Crimée échut par la suite en apanage à l'un de ses descendants, Oran-Timour; Solgate, que nous avons visitée sous le nom d'Eski-Krim, devint alors la résidence du khan.

Bientôt le pays changea de face. Ses maîtres, qui professaient la religion de Mahomet, se montrèrent tolérants envers la population soumise; le commerce recommença à fleurir sur cette terre qu'il n'abandonnait jamais qu'à regret. Soldaïa, la moderne Sou-Dagh, devint un riche entrepôt de toutes les marchandises de l'Asie : Or-Kapy, la Pérécop actuelle, exploita ses intarissables salines, jusqu'à ce qu'enfin les navigateurs de la Méditerranée, habiles politiques qui flairaient de loin les plus riches proies, vinrent explorer des côtes où se révélait tout un avenir. Venise, Gênes et Pise, ces trois républiques de marchands-gentilshommes, se disputaient alors l'empire de la mer et du commerce. Les Génois l'emportèrent dans cette lutte. Déjà en 1162 ils avaient établi des comptoirs à Constantinople. Dix-huit ans plus tard, un Génois débarquait dans la baie où l'antique Théodosie avait abrité ses vaisseaux. Il acheta un coin de terre au khan de Solgate, dont les possessions atteignaient ce rivage, et Kaffa fut fondée.

Dire l'accroissement prodigieux de cette puissance qui avait posé le pied presque furtivement sur la plage de Théodosie, c'est raconter tout ce que les nouveau-venus surent employer de ruse, de génie et d'activité. Et lorsque enfin les Tatars s'aperçurent des empiétements effrontés de Gênes, il n'était déjà plus temps : Gènes était la plus forte. Kaffa, riche et commerçante, était pour les Vénitiens un objet de jalousie furieuse. Ils armèrent pour la détruire, et, en 1292, ayant équipé une flotte formidable, ils s'emparèrent de la ville nouvelle et la saccagèrent; mais cette victoire ne profita point aux déprédateurs : épuisés par la disette et par la maladie, les Vénitiens quittèrent bientôt leur conquête, en y laissant même quelques galères, faute d'équipages suffisants pour les ramener à Venise. Cependant Gênes se ressentait à peine de ce coup porté à sa puissance. En 1304, le modeste comptoir de Constantinople devenait une ville génoise et s'élevait sous le nom de Péra. Andronic Paléologue, qui eût donné son empire au besoin, avait permis d'élever à cette place tout ce qu'on voudrait élever. Quant à Kaffa, la richesse et la force y étaient rentrées avec la bannière génoise. La religion latine y avait porté son culte et ses cérémonies. Jean XXII, le souverain pontife, érigeait en évêché cette ville d'infidèles. Or cette grande prospérité fut tout d'un coup compromise par le plus médiocre des accidents.

Tana, ancienne ville placée à l'extrémité de la mer d'Azoff, au point où se trouve Taganrog, à l'embouchure du Tanaïs, Tana était la résidence de Djanibek-

Khan, à qui l'empire du Kaptchak était échu dans ces temps-là. Les Génois et les Vénitiens commerçaient librement dans cette ville. Un Tatar de Tana ayant insulté un Génois, celui-ci, prompt dans sa vengeance, tua l'agresseur. Un massacre horrible des Italiens suivit cet acte inconsidéré de colère; Djanibek-Khan, dans sa rage, signifia aux Génois de Kaffa l'ordre de quitter le territoire musulman. Les Génois résistant, la guerre éclata.

Bientôt Kaffa est assiégée; une sortie la délivre: Gènes triomphe: et il fallut qu'elle vît le vaincu à genoux, pour accorder la paix au successeur dégénéré de Tchinghis et de Batou-Khan. Le prince tatar s'humilia, promit un tribut: mais bientôt il viola sa parole par le pillage et par l'assassinat. La guerre se ralluma de plus belle; les Génois bloquèrent étroitement la mer d'Azoff, et Kaffa se prépara à une vigoureuse résistance. L'Europe s'émut de ce danger que courait la république, à ce point que Clément VI appela toute la chrétienté au secours de la foi menacée dans Kaffa; mais comme bientôt la lassitude de part et d'autre devait amener un accommodement entre les deux ennemis, les relations furent renouées. Kaffa néanmoins se prémunit contre de nouvelles alarmes; ce fut alors qu'elle s'entoura de cette imposante ceinture de remparts dont nous avons foulé les ruines. En 1386, sa formidable enceinte de tours et de murailles était complétement achevée. Cette immense entreprise donna une juste mesure du pouvoir et de la richesse de la république.

à cette époque. Ajoutons que la grandeur et la noblesse de ses institutions ne tardèrent point à la placer plus haut encore dans l'esprit des populations tatares. La colonie génoise était si intègre et si juste avec ses voisins, que ceux-ci la prenaient volontiers pour arbitre de leurs différends. Ce fut, à vrai dire, le beau temps de cette colonie. En 1365 elle était maîtresse de deux points importants du littoral, *Cembalo* et *Soldaïa*, le Balaklava et le Sou-Dagh de nos jours. Elle les fortifiait, ainsi que l'attestent encore ces ruines imposantes dont nous avons ailleurs esquissé les débris. C'était peu pour Kaffa que ces deux nobles possessions, ports aussi sûrs qu'ils étaient inexpugnables ; ce n'étaient que les glorieux jalons que s'était assignés à elle-même la puissante république. Quinze ans après, elle les unissait l'un à l'autre par une riche et inappréciable conquête : cette acquisition n'était rien moins que toute la côte méridionale, ce délicieux pays qui, de Balaklava jusqu'à Sou-Dagh, offre tant de beautés et de ressources naturelles. La Gothie, car ce nom était resté à ces montagnes, devint ainsi l'apanage des Génois.

Mais pendant que s'augmentait chaque jour cette puissance exotique de la république, l'empire du Kaptchak avait sensiblement décliné. Les guerres, les usurpations, les trahisons, les discordes, tous les fléaux conjurés, vinrent fondre sur ces malheureuses contrées ; la Tauride, comme partie intégrante de l'empire, eut sa part de ces déchirements. La race de Tchinghis-Khan, tantôt cruelle, tantôt faible ou per-

fide, avait attiré une foule de malheurs sur le pays.

Le dernier représentant direct de cette illustre famille, Tokat-Myché, appelant imprudemment à son aide les descendants de Tamerlan, s'était vu dépossédé par eux de son pouvoir. Abou-Seïd, celui qu'on avait imploré, avait en 1401 envahi l'ancien empire du Kaptchak; plus tard vint un combat, où l'usurpateur donna la mort, de sa main, à son compétiteur dépossédé, le triste Tokat-Myché. Abou-Seïd, ainsi délivré d'un rival importun, fit égorger toute la descendance de Tchinghis-Khan. Tous les rejetons de cette illustre tige furent livrés aux assassins, tous, excepté un seul, Devlet, pauvre enfant de dix ans, que le sort réservait à de hautes destinées. Un berger le sauva; il fut élevé en cachette, dans la condition obscure d'un gardeur de troupeaux.

Un jour arriva cependant où les Tatars, gémissant sous le joug des princes de la race de Tamerlan, secouèrent violemment cette oppression. La nation tout entière regrettait amèrement le sang de ses souverains légitimes. Devlet parut, il se fit reconnaître, il fut reçu comme un sauveur! Tout d'une voix on le nomma *Hadgy*, c'est le nom qui distingue les seuls pèlerins qui ont visité les saints lieux; mais son exil, triste pèlerinage, lui valait cette pieuse distinction. Vint le tour du pasteur: son fils adoptif lui demanda quelle récompense il exigeait, lui qui avait préservé du massacre le noble rejeton des khans? — Adoptez mon nom avec le vôtre, seigneur, dit-il en s'adressant au prince, et transmettez à tous vos descendants ce nom de Ghé-

raï, en mémoire du pauvre berger par qui vous fûtes sauvé. Cette noble récompense ne faillit point à un désintéressement si pur, et jusqu'aux derniers jours de cette monarchie, le nom du paysan s'unit aux noms des khans de la Crimée.

Pendant que Devlet-Ghéraï, après avoir soumis, non sans péril, ces peuples turbulents, affermissait son autorité naissante en donnant de sages limites à son vaste empire, Gênes éprouvait quelques revers; les Grecs de Balaklava avaient inopinément attaqué et chassé les Génois, qui leur infligèrent bientôt un châtiment sévère. Au contraire, un différend avec les Tatars de Solgate fut fatal aux Génois, qui furent vaincus. L'étoile de la république pâlissait.

La prise de Constantinople, cette Rome perdue dans l'Orient et dont Mahomet II s'empara en 1453, porta un coup fatal à la puissance de Gènes. Péra ne put résister au vainqueur; Kaffa en fut ébranlée. Ce fut dans cette même année que la république génoise, pour réparer ses pertes, engagea les colonies de la Tauride à la banque de Saint-Georges, qui les posséda vingt-deux ans. Sur ces entrefaites, Mengli-Ghéraï monta sur le trône des khans. Il était un des huit fils que laissait Devlet. Dans la pensée de tous ces rivaux, ils devaient être, les uns et les autres, maîtres absolus de ce pays déchiré par tant d'ambitions rivales. Mengli, secondé par les intrigues de Kaffa, triompha de ses compétiteurs. Ceci fait, les banquiers de Gènes (ce n'étaient déjà plus, comme jadis, des modèles de justice) voulurent exploiter leurs services et dominer le khan.

dont ils tenaient le sort entre leurs mains; car, pour l'élever au trône, ils avaient tout simplement enfermé ses frères dans leur forteresse de Sou-Dagh. Alors la nation commença à murmurer tout haut; l'esprit d'intrigue et d'injustice des insolents dominateurs excitait l'indignation dans toutes les âmes. Cet orage, amoncelé longtemps, se termina par un coup de foudre. Pendant qu'une multitude de Tatars entourait Kaffa, un agent qui s'était rendu à Constantinople offrait à Mahomet les colonies génoises, et bientôt, le 1er juin 1475, une flotte turque de 482 voiles apportait devant Kaffa la menace et la terreur. Après six jours d'une résistance désespérée, Kaffa, la belle ville, la riche colonie, se rendit à discrétion! La victoire fut lourde et avare. Des tributs écrasants, des vexations poignantes, la déportation de tous les catholiques latins à Constantinople, ce furent là les moindres suites de cette défaite. Les colonies de Gènes, l'une après l'autre, tombèrent au pouvoir des Turcs; Sou-Dagh fut la dernière qui vit flotter sur ses murs l'étendard de la république; elle céda enfin à la famine. Ainsi s'écroula sous la force brutale et inintelligente des enfants de Mahomet l'édifice de gloire et de grandeur péniblement élevé durant deux siècles.

Mengli-Ghéraï, qui s'était réfugié à Constantinople après la chute de cette puissance amie, laissa l'empire des khans en proie aux dissensions de ses frères, délivrés de la captivité de Sou-Dagh. Les Tatars, qu'obsédait ce déchaînement de prétentions rivales, eurent recours au sultan, et le supplièrent de leur envoyer

un maître qui fût capable de rétablir la paix. Leur supplique fut écoutée ; on leur rendit Mengli-Ghéraï ; mais en partant il avait ses instructions. Il avait ordre de livrer aux Turcs ce pays, que l'on confiait à sa trahison. L'entreprise était difficile ; Mengli sentit combien une telle condition soulèverait les esprits ; peut-être même pour faire paraître moins dur l'esclavage qui allait venir, il s'abandonna soudain aux plus tristes, aux plus sanglants excès du pouvoir. Ce même prince, longtemps clément et débonnaire, fit maudire son nom autant que Hadji Devlet, son noble père, avait fait chérir sa mémoire. Fléau de ses sujets, après les avoir plongés dans l'abrutissement et dans la barbarie, il mourut en 1515, laissant un fils plus détestable encore, s'il se pouvait.

Pendant longtemps les princes de cette race ne méritèrent d'autre nom que celui de chefs de brigands. Ils profitaient des guerres de leurs voisins pour vendre leurs secours au plus offrant et quelquefois en même temps aux deux partis opposés ; mais aussi la Porte Ottomane, abusant du droit qu'elle avait usurpé, au temps de Mengli-Ghéraï, de nommer ou de déposer les khans, traitait ces princes comme ses pachas, les élevant ou les abaissant à son gré. Durant cent cinquante ans, quatorze khans se succédèrent, éphémères jouets de la puissance ottomane. Quelques-uns de ces princes, amis de la paix, opposèrent un frein aux habitudes turbulentes de leurs sujets. Un seul parmi eux, Gazi-Ghéraï, mérite un éloge sans bornes : guerrier accompli, mais en même temps généreux ; savant,

poëte, musicien, et doué d'une âme noble et pure. Gazi-Ghéraï eût fait les délices de son temps, si ce peuple dégénéré n'eût aimé la guerre sous le plus triste côté de la guerre : le pillage et le butin. Ce prince mourut paisiblement en 1608. Pendant le règne des huit khans de sa race qui lui succédèrent, les alternatives de combats et d'alliances, de trêves et de pillages, de rapine et de trahison avec les Tatars, les Russes, les Polonais et les Cosaques se renouvelèrent comme par le passé.

La lignée de Mengli-Ghéraï s'éteignit en 1666, et la dynastie collatérale des *Tchobans,* c'est-à-dire des bergers, occupa le trône. Adel-Ghéraï, le premier de cette famille, est déposé par le sultan. Sélim-Ghéraï, son successeur, déposé et réintégré tour à tour, remontait sur le trône à chaque guerre nouvelle contre les Allemands, les Russes ou les Polonais. C'était un homme d'un grand cœur ; il défit ces trois alliés dans une seule campagne. Les janissaires, entraînés par ses belles qualités, voulaient le placer à leur tête. Sélim préféra la retraite à un trône usurpé ; il partit pour la Mecque, où l'appelait un saint pèlerinage. Devlet, son fils, fut déposé même avant que d'avoir placé la couronne sur son front ; Sélim revint encore pour la cinquième fois ; il mourut dans l'exercice de cette autorité à laquelle il tenait si peu.

Cependant des événements d'une immense portée avaient eu lieu non loin de la Crimée. Le génie immortel à qui la Russie doit sa grandeur, Pierre-le-Grand, avait entrepris en 1722 cette campagne qui, commencée à Poltava, se termina d'une façon si cri-

tique sur le Pruth. Baltadji-Méhémet-Pacha laissa échapper de ses mains la plus noble proie qu'ait jamais livrée la guerre à la fortune d'un général. Devlet-Ghéraï régnait alors en Crimée, et ce prince ne put pardonner au pacha grand-visir sa condescendance achetée; aussi le prouva-t-il bien dix ans plus tard. Devlet, choisi pour la quatrième fois pour gouverner la Petite-Tatarie, s'était rendu à Andrinople pour se concerter avec le divan sur la conduite d'une guerre nouvelle confiée à son expérience et à ses rares talents bien connus du grand-seigneur. Les conférences terminées, Devlet allait monter à cheval pour retourner en Crimée, lorsqu'il s'arrête tout à coup, un pied dans l'étrier. « Qui peut retarder ainsi Devlet-Ghéraï? demande le sultan. — J'attends, répond celui-ci, que tu m'envoies la tête de Baltadji-Méhémet. » La tête fut apportée, et le sultan, en humeur de prévenances, y fit joindre encore la tête du reis-effendi et celle de l'aga des janissaires. Le khan de Crimée avait paru mécontent de ces deux hommes.

Hâtons-nous d'arriver à des temps moins reculés. Laissons se débattre parmi leurs lâches intrigues et leurs trahisons de chaque jour, les Kaplan-Ghéraï et les Mengli-Ghéraï, ces frères rivaux, instruments stupides des vengeances de la Porte, tantôt élevés au pouvoir, tantôt précipités au gré du caprice de l'empire ottoman. Nous voici enfin à l'année 1736. Cette fois une armée de cent mille Russes marche sur la Cirmée pour venger la foi méconnue et les limites du territoire insolemment violées.

Le comte de Munich commandait ces forces redoutables. Le retranchement de Pérécop, ce long fossé qui unit les deux mers, est emporté d'assaut : les Russes poursuivent leurs ennemis jusqu'à Ak-Metchet, la Symphéropol moderne, puis se retirent, fatigués d'une si rude campagne dans un pays découvert et par une saison ardente. De leur côté, les Tatars, marchant presque sur les pas des Russes, portent le ravage dans la Petite-Russie. L'année suivante ce fut à recommencer : le comte de Lascy se présenta de nouveau avec une armée russe. La position de Pérécop, dont les ruines avaient été réparées, était, cette année-là, défendue par le khan en personne. Le général russe entra par le détroit de Yénitchi sur le sable de la flèche d'Arabat ; il se précipita sur la forteresse qui n'était point défendue, puis, après avoir brûlé, disent les historiens, plus de mille villages dans la steppe de Crimée, Lascy se retira.

Une attaque audacieuse du khan obligea le comte de Lascy à une troisième invasion. Cette fois l'armée, ne pouvant subsister dans un pays si dévasté, fut forcée d'abandonner son entreprise. Cette guerre désastreuse se termina par un traité en 1740.

En ce temps-là, le khan était en effet le maître d'un vaste empire. Cet empire touchait aux possessions du grand-seigneur sur le Danube : sa frontière septentrionale s'étendait jusqu'à la Pologne et à la Petite-Russie ; à l'orient il atteignait Taganrog et descendait jusqu'au Caucase, qui le séparait de la Géorgie. Les Tatars occupaient la Crimée ; les Nogaïs habitaient toute la par-

tie qui s'étend du Danube au Don, en dehors de la presqu'île; les Circassiens vivaient le long des bords orientaux de la mer Noire et sur les pentes du Caucase. De ces trois races, les Tatars de Crimée étaient sans contredit la race la plus policée. La prospérité d'un commerce si longtemps exercé avec succès leur avait donné plus qu'aux autres l'avant-goût des plus faciles richesses de la vie. La culture de la terre était bien entendue en Crimée; l'instruction, depuis si longtemps répandue par de nombreuses écoles élémentaires, et l'organisation sédentaire en communes paternellement administrées, avaient adouci les mœurs de ces peuples. Les terres se divisaient en fiefs, ces fiefs étaient le partage de la noblesse; la Crimée même était fractionnée en quarante-huit districts ou *kadiliks*. Les terres ne devaient point d'impôt au prince; seulement, lorsqu'il allait à la guerre, et les guerres étaient fréquentes, chaque kadilik lui devait fournir un chariot attelé de deux chevaux et chargé de grains. Le revenu du prince se composait du rapport des salines, des douanes, des tributs qu'il tirait de la Moldavie et de la Valachie, et surtout du butin fait à la guerre. Les khans étaient donc fort riches, mais en revanche leur générosité était toute royale. La race des Ghéraï semblait avoir reçu avec son rang cette vertu des grands princes qui rachète bien des vices. Nul d'entre eux n'a manqué à cette honorable bienfaisance; si quelque conseil d'épargne arrivait jusqu'à leur oreille, ils répondaient, ces princes dont l'avenir était toujours si in-

certain : « A quoi bon des trésors ? Qui a jamais vu un Ghéraï mourir de misère ? »

Le khan pouvait mettre sur pied deux cent mille hommes sans dégarnir son pays. Une pareille armée ne coûtait guère, car les nobles se battaient à leurs frais, et les vassaux se nourrissaient eux-mêmes jusqu'au premier pillage ; alors ils rentraient dans toutes leurs avances et même au delà.

Une paix de dix-huit ans suivit le traité dont nous avons parlé. Durant ce temps, Alim-Ghéraï eut à soutenir l'effort de quelques séditions graves. Quand celui-ci eut été déposé, Krim-Ghéraï monta sur le trône à sa place. Ce souverain fut aimé de ses peuples jusqu'au fanatisme ; c'était un homme de génie, avide de louanges, ami des arts qu'il cultivait, protégeant le mérite, mais d'une justice implacable. Baghtcheh-Saraï est toute pleine de ses souvenirs. Il subit, lui aussi, la déposition ; mais bientôt il fut rappelé pour une expédition contre la Servie. Ce grand prince mourut empoisonné à Bender ; un Grec lui avait administré le poison. Krim-Ghéraï, sentant sa fin prochaine, voulut mourir comme un poëte et comme un artiste ; il fit venir des musiciens, pour s'endormir, disait-il, plus gaiement.

Devlet, Kaplan, Sélim-Ghéraï, occupèrent tour à tour le pouvoir suprême. En ce temps-là, la guerre se ralluma plus cruelle que jamais, à cause même de ces prétentions contre la Servie. Les Russes envoyèrent une armée contre les Turcs, et ils attaquèrent en même temps les Tatars. Dolgorouky pénétrait en Cri-

mée en forçant Pérécop, à l'instant même où l'une de ses divisions entrait par la flèche, et prenait Arabat d'assaut. Sélim éperdu implora la paix, et quand la paix lui fut accordée, il la viola comme un traître. Vaincu de nouveau, il évita par la fuite le ressentiment du vainqueur.

Alors les Tatars proclamèrent Sahim-Ghéraï; ce fut leur dernier souverain. Sahim, de concert avec son peuple, secoua le joug de la Porte, et se mit sous la protection de Catherine II. Par cette alliance, trois forteresses passèrent entre les mains de la Russie; c'était un coup terrible porté à la puissance du sultan, qui cependant, sentant sa position difficile, se contenta de fomenter des troubles. Toutefois la Porte Ottomane fut réduite à reconnaître ouvertement l'indépendance des Tatars dans le traité de Koutchouk-Kaïnardji, signé le 17 juillet 1774. Dès ce moment, la conquête fut prévue. Pendant que la grande Impératrice préparait ses plans d'avenir en établissant des colonies sur la mer d'Azoff, où elle attirait les Arméniens et les Juifs, ces hôtes anciens de la Crimée qui fondaient un commerce sur ces rives, des révoltes partielles, devant lesquelles la Russie se montra protectrice énergique de Sahim, éclataient sur le sol de la Tauride. Kaffa, insurgée pour la seconde fois en 1779, et Baghtcheh-Saraï la ville des khans, reçurent une leçon terrible; toutefois les germes de la rébellion ne s'étaient pas éteints, quoique noyés dans le sang. La Porte savait les entretenir, et elle eût entraîné la perte totale de ce malheureux pays. Dans cette

position cruelle, Sahim se détermina à céder ses états à l'Impératrice de Russie ; alors la Petite-Tatarie fut incorporée à l'Empire par un traité conclu le 10 juin 1783. Le traité conclu, Sahim, attiré à Constantinople par des promesses fallacieuses, expia son abdication par le cordon.

Ainsi s'accomplit la destinée de la Tauride, ainsi vinrent se confondre sous un même pouvoir tutélaire toutes ces nations éparses dont la presqu'île avait conservé la trace à demi effacée. La pacification fut bientôt complète ; les habitants du sol de la péninsule, poussés d'abord par la frayeur dans une inutile émigration, apprirent bientôt à se plier à la loi du vainqueur généreux qui respectait déjà, comme il les respecte encore, les mœurs et les croyances de sa conquête. Nous avons dit comment s'élevèrent les nouvelles cités russes, comme pour renouveler les noms antiques. Les villes tatares n'eurent rien à souffrir de cette concurrence poussée quelquefois jusqu'au plus intime voisinage. La partie la plus élevée de la Tauride, celle qui fut longtemps la Gothie, garda presque tous ses habitants ; ceux-là, les descendants d'une race de montagnards, n'étaient guère disposés à quitter leur patrie. Les Tatars de la steppe, nation évidemment différente de ceux de la montagne, ne purent être attirés de nouveau vers les plaines, autrefois si fertiles, où la guerre avait porté de si cruels ravages. Bientôt la côte méridionale eut ses aventureux explorateurs. On ne résista pas longtemps à cette nature pittoresque, souriante et fertile. La vigne étendit sur ce

sol fertile son ombre joyeuse et fécondante. Aujourd'hui cette terre longtemps déserte n'est plus qu'un jardin couvert de forêts, jonché de fruits et de fleurs.

La Crimée fait partie du gouvernement de la Tauride. Les districts de ce gouvernement compris sur le sol de la péninsule proprement dite sont ceux de Symphéropol, qui est la capitale; d'Eupatorie, de Théodosie et de Pérécop.

La population de la péninsule taurique peut être évaluée ainsi qu'il suit, d'après les chiffres les plus récents, puisés à une bonne source, et que pourtant nous ne voudrions pas donner pour le dernier mot d'une statistique rigoureuse.

Population des quatre districts formant le gouvernement de la Tauride.

DISTRICTS	NOBLES	PRÊTRES		PAYSANS		COLONS étrangers	TOTAUX des districts.	
		Moullahs	Grecs	Tatars	Russes			
Symphéropol.	365	1.540	6	27,444	1,572	1,128	32,035	102,923
Eupatorie ...	557	1,255	»	17,503	174	»	19,489	
Théodosie ...	78	1,037	14	21,321	959	1,755	25,164	
Pérécop	123	1,556	»	24 410	146	»	26,215	
	1,123	5,368	20	90,178	2,851	2,883	102,923	
En ajoutant le nombre total des femmes, estimé approximativement à.							82,843	87,140
Les Karaims							1,383	
Les Juifs.							325	
Les Grecs et Arméniens.							2,589	
La totalité de la population de la péninsule serait.								190 063

Notre récit nous ramène à Odessa, où nous faisions avec activité les préparatifs de notre retour. Une partie de l'expédition fut promptement en mesure, sous ma conduite, de quitter cette ville, et elle se dirigea vers la frontière d'Autriche par Bender, Kicheneff et cette Bessarabie que nous avions déja traversée. Heureusement jusqu'à ce jour les pluies avaient respecté la contrée, qui, toute coupée de vallons arrondis, au sol mouvant, devient si difficile à traverser lorsque la boue en recouvre la surface. Novoceltz est le point le plus rapproché de la frontière de l'Empire. En ce lieu se franchit le Pruth, et l'on se trouve sur le territoire de la Gallicie. Le chef-lieu du cercle de ce nom est Tchernovitz ; on le nomme aussi la Bukowine, à cause des belles forêts de hêtres qui couvrent les pentes orientales des Karpathes, et que désigne le nom slave de *Bukow*. Tchernovitz est une jolie ville, assise au pied des montagnes ; baignée par le Pruth, elle est fière à bon droit de ses élégantes églises. Au sortir de la steppe, je vous laisse à penser tous les agréments d'un pareil séjour. Quel beau pays que cette Gallicie, et comme il est parcouru commodément ! Les sites, les costumes pittoresques des habitants, tout se réunit pour rendre au voyage son charme le plus piquant, la variété. A Lemberg, on retrouve déjà tout ce qui constitue une grande ville allemande, sans oublier les Juifs, ce peuple grouillant et occupé, qui ne vit que du mouvement des affaires.

Mais cette fois ceux de nous qui suivaient cette route regagnaient Vienne de toute la vitesse des che-

vaux de la poste autrichienne. Ce fut avec une rapidité inusitée dans ces contrées qu'ils traversèrent tous ces beaux paysages d'automne dont la Moravie et la Silésie autrichiennes offraient encore le magnifique tableau : sol riche et fécond, habitants heureux et paisibles dont on devine au premier coup d'œil l'aisance laborieuse.

On avait évité le passage par Cracovie : des bruits alarmants de choléra se répandaient dans toutes ces provinces ; il était à craindre que tout à coup des lignes de quarantaine ne vinssent se dresser comme des murs d'airain devant les voyageurs. Voilà ce qui hâtait notre marche ; l'épreuve que nous avions faite à Skoulani n'était pas de celles qu'on oublie à la légère. Aussi regagnâmes-nous Vienne, notre point de départ, avec un empressement peu favorable aux observateurs. De la capitale de l'Autriche, je me dirigeai, par Linz et Nuremberg, sur Francfort, et de là sur la Belgique, et nous atteignîmes la frontière de France au moment où l'hiver s'annonce dans ces climats et fait songer au bonheur de la retraite et de l'étude.

Quant à ceux de nos compagnons qui étaient demeurés après moi à Odessa, ils ne purent suivre la route que je leur avais tracée et qu'ils eussent peut-être parcourue avec des chances plus favorables, car le fléau qui avait inquiété les possessions autrichiennes disparaissait peu à peu. Mais à l'instant même où toutes les démarches étaient faites, toutes les collections réunies et classées pour attendre l'occasion d'un transport commode ; en un mot, quand tous les préparatifs

étaient complétement achevés, un nouveau désastre les menaçait; mais il faut que cette fois encore je leur laisse raconter ces temps d'épreuves rentrés aujourd'hui dans le *meminisse juvabit!*

Nous étions tout occupés à compléter nos dispositions de voyage. La journée était consacrée à des travaux que chacun de nous trouvait importants, car il ne s'agissait de rien moins que de réunir les collections et de les préparer aux chocs d'une longue traversée. En retrouvant ainsi à Odessa toutes ces richesses éparses, réunies çà et là avec tant de bonheur, nos naturalistes ne se sentaient pas d'aise, et ils s'étonnaient eux-mêmes de se trouver si riches. Le soir venu, nous nous présentions chez les personnes dont la bienveillance nous avait accueillis, et nous devons dire que les invitations les plus honorables, comme les plus obligeantes, se disputaient nos courts loisirs. A la fin nous étions prêts, et le 3 novembre nous devions partir pour la frontière autrichienne, quand tout à coup, le 1er novembre, un bruit vague se répand et circule dans Odessa. Ce bruit terrible qui commence par un mouvement fébrile et qui finit souvent par le cri d'angoisse de tout un peuple, avait déjà pris quelque consistance, et nous l'ignorions encore; mais bientôt il ne nous fut plus permis d'en douter. C'était la peste! La peste était à Odessa! Une pelisse sortie en fraude du lazaret avait répandu le fléau; à la première nouvelle, on comptait déjà deux victimes! Le lendemain de ce premier jour funèbre, plusieurs quartiers étaient déjà cernés : mais les symptômes du mal, plus

forts que tous les obstacles, éclataient même au delà des barrières qu'on tentait, mais en vain, de lui opposer. Alors l'effroi s'empara réellement de la ville. Ce fut une épouvante calme et horrible, et qui ne ressemblait en rien à ces terreurs animées, à ces délires érotiques dont il est parlé dans l'introduction de Boccace ou de Machiavel. L'ordre et le silence étaient partout comme la peur. Cependant les autorités s'étaient promptement concertées, le gouverneur général avait été averti, et en attendant son retour de la Crimée, l'administration prenait les plus sages mesures. Enfin la ville fut fermée le 3 novembre à midi, et tous ceux que le hasard ou les besoins de la cité avaient amenés dans Odessa furent déclarés les prisonniers de la peste.

Nous l'avouerons, ce fut pour nous un cruel moment tout rempli d'anxiété. La veille encore nous pouvions sortir de la ville; mais, une fois hors des murs, que faire? que devenir? comment nous exposer à de tels hasards? Qu'eût-on fait de nous quand on eût appris de quelles misères nous étions sortis? Cependant quelques personnes bien intentionnées nous pressaient de prendre ce parti désespéré. On se rappelait que la ville d'Odessa avait été déjà pendant six mois séquestrée du reste de l'Europe et par une cause toute semblable. Notre indécision était donc grande, quand, pour y couper court, la ville fut fermée. Mais tant de bonheur ne nous avait pas suivi dans ce long voyage pour nous abandonner au moment décisif. Odessa était cernée du côté de la terre; la mer nous restait, et sur cette mer le bateau à vapeur le

Nicolas–Premier, qui appareillait pour Constantinople.

Certes qui nous eût dit, huit jours auparavant : *Vous irez à Constantinople,* celui-là nous eût étrangement surpris ! Cependant quelle ville commode ! quelle vie facile ! quelle philosophie fataliste ! Là, on ne vous demande pas : D'où venez-vous? avez-vous la peste? pestiféré ou non, vous êtes le bienvenu. Entrez donc ! Ainsi nous fûmes expédiés et sans obstacles. Nous prîmes possession du bienheureux bateau le 4 ; nous ne quittâmes la rade qu'à la nuit tombante, non pas sans envoyer des vœux de salut à cette belle ville menacée où nous avions reçu un accueil si noble et si obligeant.

Le lendemain nous passions à une petite distance de l'*île des Serpents,* la seule île de la mer Noire. Cette île est la Leukê, l'île Blanche des anciens, et elle a eu bien d'autres noms. Achille avait reçu cette terre comme un don de Thétis sa mère, triste apanage pour un si riche héritier ! Le fils avait élevé à sa mère un temple et une ville sur ce rocher. Aujourd'hui l'île des Serpents, dépouillée de toute mythologie, de toute verdure, apparaît comme un îlot triste et nu, dont les oiseaux de mer sont les seuls habitants. L'île fut bientôt dépassée, et sans apercevoir aucun de ces indices dont parle Arrien dans le périple du Pont-Euxin. Bien plus, l'ombre d'Achille et de Patrocle ne se donnèrent pas la peine de nous indiquer, comme c'est, dit-on, leur usage, en quel lieu de la plage la descente est la plus facile. Aussi bien nous continuâmes notre chemin. Une mer assez rude, un ciel gris, un vent froid, nous poursuivirent jusque vers le 44e degré de latitude.

Cette température et ce ciel étaient parfaitement d'accord avec les traditions des marins de cette côte. S'ils ne croient plus à Achille et à Patrocle, ils sont très-fort persuadés, et à bon droit, que les eaux et les vents sont plus incléments qu'en aucun point de la mer, tant qu'on est devant les bouches du Danube. Enfin, le 6 novembre, le plus doux soleil d'automne, la mer la plus calme et la plus limpide, favorisaient notre entrée dans le Bosphore. Nous avions hâté de nos vœux le moment où nous verrions ce passage fameux, et nous ne l'eûmes pas plus tôt aperçu, que nous trouvâmes notre marche trop rapide. Courir comme nous faisions, avec une vitesse de neuf nœuds, à travers tant de sites variés, c'était à en demeurer éblouis. L'œil se fatigue ici, rien qu'à suivre tous les splendides paysages, toutes les perspectives admirables qui se révèlent et se cachent tour à tour. Cet incomparable passage du Bosphore n'est autre chose qu'un immense panorama qui court de chaque côté du navire pendant cinq lieues, tout diapré de forts, de tours, de villages, de palais. Dès l'entrée, vous rencontrez toutes ces merveilles d'abord clair-semées et jetées çà et là sur le penchant des collines. Avancez encore, et vous allez voir les habitations qui se pressent sur le bord du canal comme un front brillant d'édifices capricieux. Au-dessus de ce premier plan, il faut voir s'entasser, dans le désordre le plus pittoresque, les toits rouges, les panneaux vernissés, les jalousies dorées, les noyers à la tête arrondie, les vieux cyprès et les blanches aiguilles des mosquées. Plus vous approchez de Constantinople, plus ce chaos



Infanterie turque | Constantinople

admirable devient confus, et plus bruyants s'élèvent sur les deux rives ces murmures qui trahissent la vie d'un grand peuple ; sur le Bosphore de nombreux caïques se croisent dans tous les sens.

Jusque-là nous avions marché avec une rapidité extrême. Mais le Nicolas-Premier ralentit sa course devant *Bouyouk-Déré,* le grand vallon, nom pittoresque donné par les Turcs à ce site magnifique où s'élève le palais de l'ambassade impériale de Russie. Une corvette de guerre y stationnait, et elle envoya prendre les dépêches du bateau. Un moment après, nous rangions Térapia, le palais de France et ses magnifiques jardins. Plus loin, nous traversions une nombreuse escadre turque, composée de vaisseaux et de frégates à l'ancre devant un large arsenal. C'étaient des bâtiments neufs, parfaitement construits sous la direction d'un ingénieur américain. Nous étions alors au milieu d'une ville bruyante, compacte, entassée, dont le Bosphore est la rue limpide et populeuse. Enfin, à cinq heures du soir, nous jetions l'ancre près de la pointe du sérail, au milieu de ce bassin célèbre nommé la Corne-d'Or. En ce moment un spectacle resplendissant couronnait dignement cette scène toujours variée du Bosphore : c'était Constantinople, inondée d'une lumière brûlante et diaphane ; c'étaient les grandes collines et les sommités de cette ville immense, noyées dans les flots d'or du soleil, qui s'abaissait majestueusement derrière les grands dômes et les minarets de la mosquée d'Achmet.

Non loin de nous, un paquebot français, le Dante,

l'un des navires à vapeur de l'administration des postes, se préparait à partir pour Marseille ; il ne nous restait que vingt-quatre heures pour parcourir la vivante capitale, et encore à peine étions-nous arrivés, que la loi sévère qui ferme toute communication à la naissance de la nuit, nous retenait à bord. Nous restâmes donc sur notre navire cloués sur le pont, frappés du superbe spectacle qui nous entourait et dont la lune agrandissait encore les imposants contours. De là, nous cherchions à surprendre quelques bruits de la cité endormie, mais toutes les créatures humaines étaient profondément silencieuses, et nous n'entendions que les hurlements des chiens, ces maîtres nocturnes de Constantinople. Avec le jour tout s'éveilla, la ville, les navires, les caïques, nacelles fragiles qu'un mouvement renverse, et qui sillonnent chaque jour au nombre de dix mille les eaux de cette capitale.

C'est trop peu de dix heures pour parcourir la quadruple cité, pour gravir de Galata à Péra qui garde encore sa gigantesque tour génoise, pour se jeter dans le labyrinthe des rues et des bazars de Stamboul, pour tenter d'aborder Scutari. Nous nous y sommes rués en enfants perdus, en écoliers ardents qui profitent avec délices d'une heure, d'un moment, d'une minute ! Nous qui fuyions la peste, nous l'allions gaiement affronter dans ces étroites ruelles où elle marche le front haut, les coudées franches, avec cette fière allure de Turc, qui heurte toutes choses sans dire gare ! Mais avons-nous seulement le droit de parler, nous visiteurs haletants, des mosquées, des bazars, des cimetières,



Marché d'esclaves. (Smyrne)

des palais? Essaierons-nous seulement de tracer à la hâte un seul trait de cette grande esquisse qui demanderait de longs jours? Non certes: ceux qui viennent de visiter pas à pas la Crimée, ceux qui se sont religieusement arrêtés au seuil de toutes ces pauvres mosquées tatares, ceux qui ont compté un à un tous ces villages d'humble argile perdus sous l'ombre des arbres, ceux-là doivent rester sous l'inspiration de leur admiration naïve. Nous qui avons consacré trois mois à étudier des hameaux, que ferions-nous donc de quelques heures, rapides comme la pensée, dans cette métropole du monde ottoman?

Non, Dieu merci, les voyages sont faciles, Constantinople touche aujourd'hui à Marseille, et nous, ardents et studieux pèlerins, nous qui avons secondé de notre mieux un guide actif et plein de feu pour la science, nous reverrons à coup sûr pour eux-mêmes ces lieux si beaux, sujet si digne d'étude et d'admiration.

Le Dante appareilla le 7 novembre; le 8, nous rencontrions dans les Dardanelles la flotte turque de Tahir-Pacha. Quelques heures après, c'était une flotte française que nous apercevions majestueusement mouillée entre Ténédos et le rivage troyen, *campos ubi Troja fuit*. Le lendemain, nous entrions à Smyrne.

Nous nous garderons de toucher ici à la description de cette ville d'Orient si bien décrite par tant d'illustres visiteurs.

Cependant le Dante, ce voyageur habitué à tous ces beaux parages, n'avait pu toutefois y éviter un abor-

dage dangereux. Un paquebot autrichien, croisant notre route durant la nuit dans le canal de Scio, avait éprouvé comme nous le choc le plus rude et le plus imprévu. Heureusement les deux navires, tout mutilés qu'ils étaient, purent continuer leur route. Entre la Morée et Malte, un coup de vent obligea le Dante désemparé à arrêter sa machine, car résister plus longtemps à la tempête, c'était tout risquer. Malte nous reçut sous ses murs. Après avoir côtoyé la Sicile et salué toutes les villes de la côte d'Italie sans les toucher, nous arrivâmes à Marseille après six mois d'absence, pour trouver au lazaret un repos et une solitude féconds en souvenirs !

Ici se termine le simple récit de notre voyage, course non interrompue, revue rapide où chaque jour, chaque pays apportaient aux voyageurs leur tribut d'émotions nouvelles, d'études intéressantes. Ce qui nous reste à dire de toutes les contrées dont ce livre vient de tracer l'itinéraire, c'est la science qui va le raconter dans son langage grave et précis. Pour moi, ma tâche est accomplie, et mes vœux seront exaucés tout entiers si l'indulgente attention des lecteurs a pu me suivre jusqu'ici à travers ce dédale de paysages, d'histoire, d'observations et de poésie dans lequel notre active cohorte s'est promenée pendant six mois avec tant de bonheur et de zèle. Ceci donc ne sera, à vrai dire, que l'introduction nécessaire aux travaux des savants et des naturalistes dont nous avons partagé tous les hasards. Aussi bien, quand chacun de nous aura apporté à ce monument sa part de travail, aurons-nous

accompli en commun une tâche qui, sinon pour le talent, au moins pour la vérité et pour la conscience, ne sera peut-être pas indigne du but de ce voyage et de l'auguste protecteur à qui ce livre est dédié.



ERRATA.

Pag.	lig.	
12	6	Après créé il faut un ! au lieu de?
20	5	swite home, *lisez* sweet home.
23	22	se fût-elle, *lisez* se fut-elle.
31	8	le relai, *lisez* le relais.
37	10	hæc de Laureaco relliquia, *lisez* reliqua.
50	16	quitté, *lisez* quittés.
68	10	fluviatiles, *lisez* fluviales.
74	5	aperçu, *lisez* aperçus.
86	6	Erdöod, *lisez* Erdöd.
93	8	engagés, *lisez* engagé.
97	13	confortable, *lisez* comfortable.
100	24	gardes-côtes, *lisez* garde-côtes.
101	16	Demir Gapy, *lisez* Demir Kapy.
101	28	Ada-Galéh, *lisez* Ada-Kaléh.
103	9	Même rectification que ci-dessus.
108	7	nous fumes, *lisez* nous fûmes.
123	30	sans borne, *lisez* sans bornes.
137	25	chargé, *lisez* chargée.
147	13	a peines, *lisez* à peine.
151	24	de bronze, *lisez* de marbre.
152	2	Transilvanie, *lisez* Transylvanie.
153	8	so litudes, *lisez* solitudes.
157	21	l'exception, *lisez* l'exemption.
163	5	annuellement, cette, *lisez* annuellement. Cette.
168	8	comprend, dans, *lisez* comprend dans.
175	9	se subdivise encore en 40 aspres et 120 paras, *lisez* se subdivise encore en 40 paras et 120 aspres.
179	16	Transilvanie, *lisez* Transylvanie.
Id.	30	inegales, *lisez* inégales.
206	10	impossible, *lisez* impossibles.
9e liv.		A la gravure, Bukarest, *lisez* Bukharest.
214	17	Transilvanie, *lisez* Transylvanie.
225	15	voté, par, *lisez* voté par.
226	4	Transilvaniens, *lisez* Transylvaniens.
238	28	du divan, *lisez* de divan.
244	7	domage, *lisez* dommage.
246	2	Première colonne, Botochany, *lisez* Botochani.
257	11	à l'horizon, que, *lisez* à l'horizon que.
259	10	en fleurs, *lisez* en fleur.
271	25	1769, *lisez* 1796.
272	9	19e siècle, *lisez* 18e siècle.
Id.	24	Après le mot élevée, il faut une virgule.
12e liv.		A la vignette, Traversee, *lisez* Traversée.
304	1	dalhias, *lisez* dahlias.
Id.	5	sans borne, *lisez* sans bornes.
314	21	audelà, *lisez* au-delà.
320	4	de pur froment. Les colons, *lisez* de pur froment, les colons.
328	6	render, *lisez* rendre.
353	30	Kourghans, *lisez* kourghans.
354	30	toits rouges convorts, *lisez* toits rouges, couverts.
372	3	Tchioufout Galéh, *lisez* Tchioufout-Kaléh.
13e liv.		A la vignette, meme correction que ci-dessus.
17e liv.		A la gravure Baydar, *lisez* Baïdar.
408	2	la Tahornaïa, *lisez* la Tchornaïa.
19e liv.		à la gravure, mines, *lisez* ruines.
461	15	commauder, *lisez* commander.
470	11	colonnes militaires, *lisez* colonnes milliaires.
488	13	Aq-Metchet, *lisez* Ak-Metchet.
20e liv.		A la gravure, Rastaff, *lisez* Rostoff.
517		Sommaire à la 2e ligne. ALOUTCHA, *lisez* ALOUCHTA.
527	1	sous yeux, *lisez* sous nos yeux.
541	1	Qaléh, *lisez* Kaléh.

A l'avant-dernière vignette. Tuman, *lisez* Taman.

TABLE DES MATIÈRES.

TABLE.

FIN DE LA TABLE.









